Pierre Bordage

Rohel

CYCLE DE SAPHYR

Terre intérieure • Les feux de Tarpagène • Le chœur du vent • Saphyr d'Antiter

L'ATALANTE

Pierre Bordage

Rohel

III

LE CYCLE DE SAPHYR

Terre intérieure
Les feux de Tarphagène
Le chœur du vent
Saphyr d'Antiter

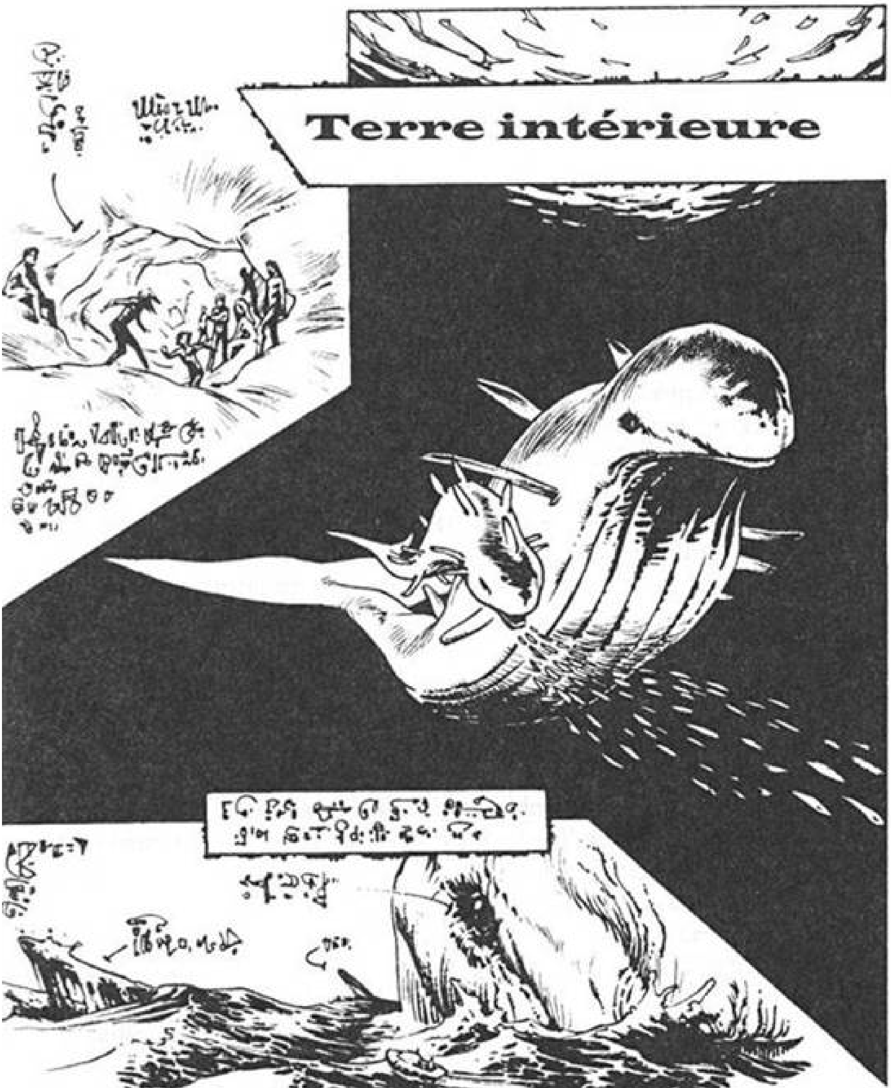
Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

L'ATALANTE
Nantes

Couverture et illustrations intérieures : Gess

© Pierre Bordage et la Librairie l'Atalante, 2000
ISBN 2-84172-136-1

Librairie l'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes



Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

CHAPITRE PREMIER

Le module de secours, aux trois quarts immergé, dérivait depuis des heures entre les dunes ondulantes d'un océan gris. Des nuages bas occultaient la plaine céleste, un vent écumant sifflait sur la coque métallique, des paquets d'eau s'écrasaient sur le hublot de la cabine.

Le Vioter craignait que les heurts répétés des vagues ne désolidarisent les feuilles extérieures du fuselage, ne démantèlent l'ensemble de la structure et ne provoquent le naufrage de l'appareil. Lorsqu'il s'était rendu compte qu'il avait amerri au beau milieu d'un océan, il avait d'abord tenté d'établir un contact à la radio avec les éventuels habitants de cette planète – Ewe, située sur un bras extérieur de la Neuvième Voie Galactica, la galaxie des Souffles Gamétiques, avait précisé l'écran-carte du tableau de bord –, mais la fréquence de son récepteur était restée désespérément muette. Il avait alors fouillé la cabine et la soute inférieure dans leurs moindres recoins, à la recherche d'un radeau gonflable, d'une bouée, d'une combinaison ou d'une bouteille d'oxygène, mais il n'avait rien trouvé qui ressemblât de près ou de loin à un quelconque matériel de survie. Les concepteurs de ce module, équipé d'un propulseur hypsaut, n'avaient visiblement pas envisagé qu'il pût s'échouer au beau milieu d'un océan. Ils l'avaient pourvu de capteurs sensitifs qui le dirigeaient automatiquement sur la terre ferme au cas où une erreur de paramétrage ne l'expédiait pas aux coordonnées choisies.

Rohel en avait déduit qu'Ewe était une planète entièrement recouverte d'eau et que, l'un étant la conséquence de l'autre, les probabilités de présence intelligente – sans parler de présence humaine – y étaient quasiment nulles. La constatation n'avait rien de rassurant : le module risquait de couler avant que les générateurs n'aient accumulé la puissance nécessaire pour l'arracher à la gravité de la planète. Il ne lui resterait pas d'autre solution que d'ouvrir le sas

et de nager jusqu'à ce que la fatigue et l'hypothermie se conjuguent pour le paralyser.

Il lui sembla entrevoir des mouvements furtifs entre les crêtes écumantes, pensa aussitôt qu'il était victime d'une illusion d'optique, que son inconscient, aiguillonné par sa formidable envie de vivre, créait des leurres pour entretenir un semblant d'espoir. Les vagues atteignaient maintenant une hauteur de dix à quinze mètres et il avait l'impression que le module dévalait de véritables toboggans aquatiques. Alarmé par les vibrations du hublot cinglé par les déferlantes, il se cramponnait fermement aux bras du siège de pilotage pour ne pas être précipité sur les instruments du tableau de bord, sur les cloisons, sur le plancher.

Le Vioter extirpa machinalement Lucifal de la ceinture de sa combinaison et la contempla avec ardeur, comme si ce bout de métal avait le pouvoir extravagant de le tirer de cette mauvaise passe. L'épée n'avait pas brillé depuis qu'il l'avait arrachée des mains de Cirphaë, mais elle n'avait jamais cessé d'émettre une chaleur intense qui lui irradiait tout le corps. Avec sa lame courte, sa pointe triangulaire, sa poignée lisse et son pommeau grossièrement façonné, elle ressemblait davantage à une arme rustique qu'à un présent des dieux à l'humanité. Rohel prit conscience que, lorsqu'il aurait sombré dans l'océan d'Ewe, son long séjour de l'autre côté des portes temporelles n'aurait servi à rien. Lucifal serait engloutie sous des tonnes et des tonnes d'eau comme elle avait été ensevelie pendant des siècles sous la glace du tombeau de Cirphaë.

Toutefois, le sort de Saphyr d'Antiter, captive des Garloups depuis six années universelles – sept peut-être, il avait perdu toute notion de chronologie de l'autre côté de la porte temporelle –, le préoccupait bien davantage que la perte de l'épée de lumière. S'il ne parvenait pas à regagner Déviel, les êtres issus de l'antespace, dépourvus de la moindre notion de pitié, réserveraient un traitement odieux à leur prisonnière. Ils n'avaient rien laissé au hasard, exploitant l'indéfectibilité des liens qui unissaient Saphyr et Rohel pour contraindre ce dernier à se rendre sur la planète Orginn, à s'engager dans les rangs du Jahad, le service secret de l'Église du Chêne Vénérable, à dérober le Mentral, une formule sonore et mentale qui avait la propriété de bouleverser les écosystèmes. Les Garloups de Déviel, qui ne constituaient qu'une avant-garde, avaient besoin de cette formule pour ouvrir des brèches sur l'espace et permettre à leurs congénères de débarquer en masse sur les mondes humains.

Ils n'avaient pas l'intention de respecter les termes de leur marché. Les Grands Devins d'Antiter avaient annoncé qu'une fille naîtrait de l'union de la féelle Saphyr et du prince Rohel, qui organiserait la résistance et rendrait leur souveraineté aux hommes. Les Garloups

avaient prévu de supprimer les deux derniers représentants du peuple originel dès qu'ils auraient reçu le Mentral, faisant ainsi d'une pierre deux coups : ils récupéreraient la formule, l'élément central de leur stratégie de conquête, et ils élimineraient définitivement l'infime incertitude qu'entretenait la prophétie des Grands Devins d'Antiter.

Toutes ces raisons avaient poussé Rohel à gagner un monde situé de l'autre côté d'une porte temporelle pour s'emparer de Lucifal, une épée de lumière offerte à l'humanité par des dieux oubliés, mais ses espoirs se fracassaient sur les vagues gigantesques qui ballottaient le module et léchaient un ciel de plus en plus bas, de plus en plus noir.

Déjà des feuilles métalliques, disjointes par la puissance des déferlantes, se détachaient de la coque et s'envolaient comme des papillons ivres, happées par les bourrasques de vent. Des courts-circuits se produisaient en divers points du plafond et des cloisons, preuve que les joints d'étanchéité, corrodés par le sel, commençaient à s'effriter, que l'eau s'infiltrait dans les conduits électroniques et magnétiques de la structure. Conçu pour supporter les fantastiques chocs thermiques des hypsauts, le module s'avérait incapable de résister à la pression désordonnée d'une mer démontée. Les écrans du tableau de bord restaient désespérément neutres et le témoin holographique de recharge d'énergie, une pyramide inversée projetée par un socle noir, ne semblait pas décidé à virer au vert, la couleur de l'autorisation de décollage. La température ambiante et les incessantes gîtes entravaient probablement le fonctionnement des générateurs. Des grincements sinistres ponctuaient les mugissements de l'océan et les sifflements du vent.

Le Vioter se leva et glissa Lucifal dans la ceinture de sa combinaison, une réaction non seulement inutile mais également stupide, car s'encombrer d'une épée n'était probablement pas la décision la plus opportune au moment de se lancer dans un impossible combat contre les flots. Mais son intuition – une suggestion télépathique de Saphyr ? – lui murmurait avec insistance que, tant qu'un souffle de vie l'animerait, il ne devrait à aucun prix se séparer de sa compagne métallique.

Une brusque embardée le projeta par-dessus le tableau de bord et le précipita contre la vitre du hublot. Son front heurta de plein fouet la première épaisseur de verre, qui éclata dans un bruit mat. De minuscules éclats coupants lui criblèrent le front et les joues. À demi étourdi, il sentit fureter des rigoles tièdes sur son visage. Il n'eut pas le temps de reprendre ses esprits. Le module, pris en travers par un énorme rouleau, effectua un tour complet sur lui-même et s'enfonça de plusieurs mètres au sein de l'océan.

Il jeta les deux bras en avant pour amortir sa chute sur le plafond de la cabine. Un craquement prolongé lui indiqua qu'une deuxième

épaisseur de la vitre venait de céder. L'eau ne tarderait plus à s'engouffrer dans l'habitacle. Bien qu'encore sous le choc, il s'efforça de rétablir le calme dans son esprit, d'évaluer la situation avec lucidité. Son rythme cardiaque s'apaisa instantanément. Il essuya d'un revers de manche les filets de sang qui lui dégoulinaient dans les yeux, lança un rapide regard sur le hublot, vit que la dernière couche de verre se fendillait déjà. Les lumières s'éteignirent l'une après l'autre et les grondements des vagues prirent une résonance effrayante dans l'obscurité.

Le module jaillit à la surface dans un éblouissement soudain, flotta pendant quelques secondes entre les dunes ourlées d'écume, puis, lesté par le poids de l'eau qui se ruait par ses innombrables failles, sombra de nouveau. Le silence supplanta peu à peu la symphonie assourdissante des éléments déchaînés.

L'appareil avait amorcé un chavirement dont il ne se remettrait pas. Rohel repoussa la panique qui le pressait d'agir avec précipitation, pressentant qu'il aurait besoin d'une apnée de plusieurs minutes pour regagner la surface. Il lui faudrait attendre que l'eau eût complètement investi la cabine avant de tenter une sortie. Simultanément, il songea qu'il n'avait aucune chance d'en réchapper : il aurait beau battre le rappel de toutes ses ressources psychiques et physiques, appliquer les techniques de rétention du souffle et de la maîtrise des énergies apprises de Phao Tan-Tré, son vieil instructeur d'Antiter, il ne pourrait lutter à égalité avec cette masse liquide sans cesse en mouvement. Elle finirait par lui engourdir les bras et les jambes avant de l'engloutir.

Cependant, il s'évertua à bannir le découragement qui le gagnait. Son instinct de survie le poussait à tenter tout ce qui était en son pouvoir pour prolonger son existence de quelques minutes, de quelques secondes. Après tout, les capteurs telluriques du module n'étaient pas à l'abri d'une défaillance, et il découvrirait peut-être un bout d'île sur ce monde, un endroit où il pourrait guetter au sec l'hypothétique passage d'un vaisseau, d'une expédition géographique, d'un bateau de pêche… Ewe était peut-être une destination recherchée par les compagnies touristiques d'autres planètes, d'autres galaxies… C'était un espoir aussi mince, aussi fragile que la dernière couche de verre du hublot, mais il lui interdisait de renoncer, de fermer les yeux, de laisser la mort l'emporter dans un au-delà qu'il devinait pourtant paisible et serein.

Les ténèbres s'épaississaient au fur et à mesure que le petit appareil s'enfonçait dans les profondeurs océanes.

Le silence, prédateur vigilant, buvait avec avidité les divers bruits qui montaient de la soute. Le Vioter espaça ses inspirations, fit descendre l'air dans le bas-ventre et se prépara au choc. Il n'attendit

pas longtemps : vaincu par la pression, le hublot céda subitement, l'eau jaillit en force à l'intérieur de la cabine et libéra sa puissance dévastatrice. Les trombes frappèrent les cloisons, le plancher, le plafond, arrachèrent les instruments de bord, cinglèrent le dos et la nuque de Rohel, qui se recroquevilla sur lui-même pour offrir le moins de surface possible aux lanières aquatiques. Il s'efforça de maîtriser sa respiration et de laisser à son corps le temps de s'accoutumer à la température glaciale de l'océan.

Il ne bougea pas jusqu'à ce que la cabine fût entièrement noyée, jusqu'à ce que les remous se fussent apaisés. C'était une sensation étrange, déstabilisante, que de se laisser immerger sans réagir. Le corps avait une tendance spontanée à se révolter, à se contracter lorsqu'il se sentait prisonnier d'un élément défavorable. Entre la perception physique directe, instinctive, et cette pure expression du mental qu'était la volonté se créait un fossé qui allait s'élargissant, qui lui donnait l'impression de se dédoubler. Or il lui fallait précisément rester centré pour garder une chance d'échapper au piège aquatique. « Le corps ici et l'esprit là-bas, l'esprit ici et le corps là-bas, l'homme séparé est incapable de soulever un caillou, disait Phao Tan-Tré. Le corps et l'esprit ici, l'homme réuni renverse les montagnes… »

Le sel jetait de l'acidité sur les égratignures de son visage.

Le module alourdi coulait maintenant à pic. La pression était telle que des échardes acérées transperçaient les tympans de Rohel. Il écarta lentement les bras et remonta vers le rond légèrement plus clair du hublot. Il perdit une dizaine de secondes à dégager les débris du tableau de bord qui lui obstruaient le passage. L'obscurité, la densité de l'eau et la vitesse de plongée du module se combinaient pour augmenter la difficulté. Plus léger, rempli d'air, il avait tendance à remonter trop vite, à se retrouver plus haut que l'étroite ouverture. Il dut s'agripper fermement au bord supérieur du hublot, engager d'abord les jambes et les hanches, puis, d'un énergique mouvement de bascule, projeter le reste de son corps vers l'extérieur. Ses doigts frôlèrent le métal déchiqueté de l'appareil, qui poursuivit sa chute vertigineuse vers les profondeurs abyssales de l'océan.

Bien que l'opération lui eût coûté près d'une minute, il n'avait pas encore entamé ses réserves d'oxygène, mais les mâchoires d'un gigantesque étau lui comprimaient la poitrine, augmentaient sa pression sanguine, lui donnaient l'impression de peser des tonnes, transformaient chacun de ses gestes en une terrible épreuve. Sa température corporelle baissait rapidement et la paralysie gagnait déjà l'extrémité de ses membres. Lucifal, collée contre sa cuisse, ne diffusait plus qu'une chaleur ténue, à peine perceptible.

L'espace de quelques secondes, il crut percevoir un murmure subtil, envoûtant, qui l'invitait à se dépouiller de ce corps en

perdition, à gagner le monde paisible de l'informe. La tentation le traversa de capituler, de franchir le seuil de cet au-delà qui lui promettait enfin le repos. Les univers de matière étaient des champs d'expérience blessants. Pour l'esprit, d'une légèreté, d'une fluidité incomparables, la compression dans les deux dimensions de l'espace et du temps représentait une véritable torture. La possibilité était offerte à Rohel de mettre fin à cette dualité, à cette sensation d'écartèlement qui sous-tendait chacune de ses pensées, chacun de ses actes. Il lui suffisait de quitter son enveloppe physiologique, cet indispensable véhicule sur les mondes matériels, cette prison de chair à laquelle il avait fini par s'habituer, par s'identifier.

« Rohel… »

Il perçut le chuchotement avec une telle netteté qu'il crut que quelqu'un s'était approché dans son dos. Il se retourna mais ne distingua aucune forme dans l'encre noire, glaciale et figée.

« Rohel… »

Saphyr avait pressenti que son aimé courait un danger et traversait l'espace en pensée pour lui venir en aide. Bien qu'enfermée depuis plus de six années entre les murs d'un cachot de Déviel, elle ne cessait de veiller sur lui, utilisant son formidable potentiel télépathique pour franchir les gouffres qui les séparaient.

Saphyr… Elle n'avait jamais perdu espoir. Il devait puiser des forces nouvelles dans l'amour et dans la foi de la féelle, se battre tant qu'il serait animé par un souffle de vie. Il donna une brève impulsion des jambes et entama sa remontée vers la surface.

Ses poumons se rétractaient comme des feuilles de papier léchées par les flammes. Il refoula une nouvelle montée de peur, cette ombre qui accompagnait spontanément l'identification aux limites corporelles. Il garda les bras collés le long du corps pour offrir le moins de résistance possible à l'eau, se contenta de remuer lentement les pieds. À cette profondeur, il lui fallait impérativement garder le contrôle de ses gestes et maintenir une allure régulière. La moindre hâte, le moindre signe de désunion risquaient de provoquer un affolement rédhibitoire. Le sel irritait ses plaies, ses yeux semblaient sur le point de s'éjecter de leurs orbites, ses veines charriaient de la lave en fusion. Il rencontrait de grandes difficultés à garder la cohérence des images, des pensées qui le traversaient. Ses chaussures, sa combinaison, Lucifal pesaient des tonnes.

L'encre se teinta légèrement de gris. La surface enfin ? Sa bouche s'entrouvrait déjà pour inspirer de l'air, mais il n'avala que de l'eau. Il entrevit une masse compacte et sombre sur sa gauche. Des tourbillons puissants le saisirent, le projetèrent dans un mouvement de spirale. Il perdit toute notion d'orientation. Continuait-il de monter ? S'abîmait-il à jamais dans cette gigantesque tombe aquatique ?

Quelque chose le frôla. La mort, peut-être.

*

Le phaleineau jaillit à moins de cinq mètres de la naville. Son énorme bouche criblée de fanons vint se frotter contre la coque, et il poussa un long cri à la fois harmonieux et perçant, Merrys Ib-Ner se pencha par-dessus le bastingage et fixa avec intensité les yeux ronds et clairs du mammifère marin. Elle appartenait à la caste des torces, un clan chargé d'établir et d'entretenir les relations avec les habitants de l'Immaculé. Les quatre membres de l'équipage demeurèrent immobiles et silencieux à l'intérieur de la cabine de pilotage, d'une part pour ne pas perturber la concentration de leur consœur, d'autre part pour ne pas effaroucher le phaleineau. À première vue, ce dernier n'avait guère plus de trois ans. Autant dire qu'il tétait encore la mamelle de sa mère – les phaleines allaitaient parfois leurs petits jusqu'à l'âge de sept ans. La situation devait être grave pour qu'elle consentît à se séparer de lui et l'envoyer seul à leur rencontre. Son apparition avait peut-être un rapport avec le vaisseau qui avait franchi le blocus spatial et qui s'était échoué dans les parages. Cela faisait maintenant près de six heures que les navilles de surveillance des cheminées Sept, Huit et Douze s'étaient lancées à sa recherche. Le pilote avait tenté d'entrer en contact holo-radio avec les veilleurs de surface mais les nouvelles consignes de mobilisation planétaire leur avaient interdit de répondre.

L'état d'urgence avait été décrété une dizaine de jours plus tôt et tout amerrissage sur Ewe était considéré d'emblée comme un acte de guerre. Le manteau nuageux empêchait les veilleurs de distinguer les points lumineux des vaisseaux de la flotte ennemie, disposés de manière à former une infranchissable toile d'araignée autour de la planète, mais, parce qu'ils étaient des Ewans, des êtres qui ressentaient les choses autant – et même davantage – qu'ils ne les voyaient, ils gardaient une perception aiguë, presque charnelle, de la menace qui planait au-dessus de leurs têtes. De temps à autre, ils levaient machinalement les yeux vers le ciel et tentaient de percer l'étoupe grise du regard.

Le phaleineau émettait maintenant des gémissements plaintifs, implorants.

— Un homme à la mer, à deux nautes d'ici.

Le grondement des vagues et les sifflements du vent avaient contraint Merrys à hurler. Elle oubliait que les hommes, enfermés dans la cabine, ne pouvaient pas l'entendre.

— Le passager du vaisseau naufragé, probablement… Essayons de le récupérer vivant : nous réussirons peut-être à lui soutirer des renseignements importants.

Comme tous les torces, Merrys Ib-Ner avait appris à décoder le langage des cétacés de l'océan Immaculé, non seulement les phaleines, mais également les dolphes et les miarques. Les mammifères marins se différenciaient par leur forme, par leur taille, par leurs mœurs, par leur couleur, mais ils s'exprimaient dans un langage commun, basé sur les vibrations ultrasoniques qui formaient des images d'une précision infaillible. Entre eux, il ne leur fallait que quelques centièmes de seconde pour échanger des informations d'une complexité inouïe mais avec les Ewans, les humains qui peuplaient le ventre de la planète, ils mettaient parfois plusieurs minutes à transmettre un renseignement qu'ils prenaient pourtant la précaution de réduire à sa plus simple expression.

Ballotté par les vagues, le phaleineau resta un long moment à proximité de la naville, une embarcation de forme ronde propulsée par un moteur à fusion. Une dizaine de mètres plus loin, sa queue noire, dressée à la verticale, fouettait la surface de l'eau sur laquelle il abandonnait de somptueuses gerbes d'écume. En dépit de son jeune âge, il s'assurait que la femme qui captait les plus grossières de ses vibrations avait bien compris son message.

— Conduis-nous vers cet homme ! cria Merrys.

Le phaleineau secoua la tête à trois reprises, comme s'il savait que les humains se livraient à ce genre de gymnastique pour signifier leur accord, puis il s'enfonça entre les vagues avant de reparaître quelques secondes plus tard, crachant par ses évents des jets d'eau pulvérisée.

Merrys lâcha le bastingage et se dirigea vers la bulle transparente de la cabine de pilotage, située au milieu du pont. Comme tous les veilleurs de surface, elle se déplaçait avec une grande agilité sur le plancher mouvant, modifiant instantanément son centre de gravité pour corriger les effets de la houle. Bien qu'elle ne fût pas l'officier supérieur de la naville, son rang de torce, signalé par le bleu roi de sa combinaison et de ses bottes, lui conférait une incontestable autorité morale sur les hommes d'équipage. C'était elle qui prenait les décisions importantes, elle à qui revenait le dernier mot, car elle était la seule à communiquer avec les mammifères marins, la seule par conséquent à être prévenue des humeurs changeantes de l'Immaculé. Les attractions des trois satellites d'Ewe, Ab-l, Ab-r et Caïm, se conjuguaient parfois pour entraîner l'océan dans une sarabande endiablée.

Elle s'engouffra dans la cabine, referma la porte derrière elle, rabattit son capuchon sur ses épaules, secoua ses longs cheveux blancs pour leur redonner un peu de volume. Subjugués par sa beauté, les hommes l'observaient en silence. Les vagues s'acharnaient en pure perte sur la coque insubmersible de la naville. Plus loin, la nageoire dorsale noire du phaleineau traçait un sillon rectiligne entre les creux.

— Qu'est-ce que vous attendez pour le suivre ? demanda Merrys d'un ton agressif.

— Devons-nous le suivre ? s'enquit le pilote, les mains crispées sur la roue.

C'est alors seulement qu'elle se rendit compte qu'ils ne l'avaient pas accompagnée sur le pont, qu'ils ne l'avaient donc pas entendue. Elle se souvint également que, jugeant inutile de mettre leur vie en danger, elle leur avait elle-même donné l'ordre de rester à l'abri pendant sa communication avec le phaleineau. La distraction était l'un des inconvénients majeurs de l'état de torce.

— Sa mère a repéré un homme en perdition à deux nautes d'ici, dit-elle avec un sourire d'excuse. Il s'agit probablement du pilote du vaisseau échoué dans les environs.

— Laissons-le se noyer ! gronda Selphen Ab-Phar, le chef d'équipage. Ça fera un adversaire de moins !

— Ne soyons pas aussi stupides que nos ennemis, argumenta la torce. Cet homme peut constituer une mine de renseignements précieuse pour le parlement.

Aucun d'eux n'éprouvait le besoin de s'accrocher aux barres antiroulis malgré l'amplitude croissante des oscillations. Un véritable veilleur de surface se reconnaissait à son aptitude à traverser les tempêtes sans recourir aux arceaux de sécurité.

— Il ne parlera jamais ! Les Parteks ont la tête aussi dure que les rochers de leurs déserts !

— Les Parteks ne se seraient jamais attaqués à Ewe s'ils n'avaient pas reçu le soutien d'Hamibal le Chien…

Une moue dubitative déforma les lèvres de Selphen Ab-Phar.

— L'armée d'Hamibal le Chien se trouve à plus de trente années-lumière de notre système…

— Il a dépêché une légion entière auprès du commandement partek, dit Merrys d'une voix dure. Le pilote du vaisseau naufragé est peut-être l'un de ses chiens.

Cette dernière phrase fit frémir les Ewans. Les rumeurs horribles qui couraient sur le compte d'Hamibal le Chien, entretenues par des prophètes de mauvais augure, avaient certes considérablement enflé lorsque les vaisseaux de guerre parteks s'étaient rassemblés dans l'espace d'Ewe, mais sa formidable flotte – plusieurs centaines de milliers de croiseurs, disait-on, l'armée la plus gigantesque jamais rassemblée par un seul homme – était encore trop éloignée du bras extérieur de la spirale pour que la conquête de la galaxie par le tyran du Cynis ne revête un caractère concret.

— Autant sauver des eaux un démon de l'espace ! murmura Selphen Ab-Phar.

Il avait maintenant l'impression que de lourds bâtiments allaient

déchirer la chape nuageuse et s'abattre sur Ewe comme un essaim d'insectes venimeux.

— Le temps viendra bientôt d'affronter les démons ! déclara Merrys. Apprenons à les connaître…

Elle fit signe au pilote de suivre le phaleineau dont la tache noire disparaissait par instants sous les vagues tumultueuses.

À la surface, les décisions finales revenaient toujours aux torces.

CHAPITRE II

L'écran alvéolaire du transmetteur holographique de Su-pra Callonn s'emplit de taches de couleur qui prirent progressivement la forme du visage émacié d'Abn-Falad, le rajiss des armées parteks. Une voix coupante, reconnaissable entre mille malgré les parasites, s'éleva des haut-parleurs intégrés du minuscule appareil.

— Réunion dans une heure au vaisseau amiral, Votre Grâce. Votre présence est vivement souhaitée.

L'Ultime du Chêne Vénérable se fendit d'un long soupir. Détaché avec deux officiers et une légion d'Hamibal auprès du commandement militaire partek, il avait reçu pour consigne formelle de se placer sous l'autorité d'Abn-Falad et n'avait pour l'instant pas d'autre choix que d'endurer l'attitude méprisante et le ton cassant du rajiss.

Trois mois plus tôt, une ambassade de la planète Part-k s'était présentée sur Cynis, la planète natale d'Hamibal le Chien, et avait prêté le serment d'allégeance au Conquérant. Elle avait également sollicité la permission de déclarer la guerre à la planète Ewe, l'ennemi ancestral de Part-k. Les administrateurs cyniques la lui avaient volontiers accordée : ils encourageaient toute initiative qui, d'une manière ou d'une autre, ouvrait la route aux armées d'Hamibal. Ils avaient toutefois exigé qu'une légion, deux officiers supérieurs et un représentant du Chêne Vénérable soient intégrés à l'état-major partek.

Le conseil des Ultimes de Cynis avait désigné Su-pra Callonn pour effectuer cette mission. On lui avait adjoint ses quatre serviteurs personnels, son secrétaire particulier, pra Toranch, et deux Reskwins, des hybrides d'insecte et d'homme appartenant au clan du Dard Pourpre. On lui avait également recommandé de se tenir à l'affût de toute information qui pourrait remettre le Chêne Vénérable sur la piste de Rohel Le Vioter, le déserteur du Jahad qui avait dérobé le Mentral.

Le bruit courait que le Berger Suprême, Gahi Balra, avait demandé audience auprès du Matrix, une organisation secrète de voyantes classée à l'index des hérésies majeures depuis plus de six siècles. La perte de la précieuse formule plongeait l'Église dans un tel désarroi que son chef s'abaissait à consulter un groupement de sorcières, d'ennemies jurées de la Foi. Rien d'autre n'avait transpiré de cette rencontre qu'une vague rumeur faisant état du passage de Rohel Le Vioter dans la Neuvième Voie Galactica, la Galaxie des Souffles Gamétiques.

— Je n'ai pas encore entendu votre réponse, Votre Grâce…

Su-pra Callonn fixa l'objectif de son transmetteur holographique et, se souvenant à propos que son propre visage emplissait l'écran géant de la salle de commandement du vaisseau amiral, tira un paravent d'amabilité sur ses traits.

— Absolument rien de ce qui concerne l'évolution de votre guerre ne m'est indifférent, murmura-t-il avec l'onctuosité propre aux Ultimes. Idr El Phas m'est témoin que…

— Gardez donc votre prophète à l'intérieur de votre bouche, Votre Grâce ! l'interrompit sèchement Abn-Falad. Nous ne sommes pas vos ouailles mais vos alliés.

Su-pra Callonn serra les poings de rage mais s'abstint de répliquer. Tôt ou tard, l'occasion se présenterait de faire ravaler sa morgue à ce mécréant. Le serment d'allégeance à Hamibal Le Chien octroyait au rajiss le droit de conquérir Ewe, cette planète que les anciens traités galactiques avaient jusqu'alors préservée de la convoitise partek, et il se figurait que là s'arrêtaient ses devoirs de vassal. Il ne se doutait pas qu'il venait de glisser le doigt dans un engrenage qui l'entraînerait à sa conversion au Verbe d'Idr El Phas ou, plus probablement, à sa lente agonie dans un four à déchets.

— La navette passera vous prendre dans trente minutes, Votre Grâce, reprit Abn-Falad.

En dépit de l'exigüité des alvéoles de l'écran, Su-pra Callonn distingua nettement les lueurs ironiques qui dansaient dans les yeux sombres du rajiss. Le commandant des armées parteks n'ignorait pas que l'Ultime avait une sainte horreur des transferts spatiaux, et c'était probablement la raison qui l'avait poussé à installer le représentant du Chêne Vénérable, son secrétaire, ses serviteurs et ses Reskwins dans le vaisseau le plus éloigné du navire amiral.

— Je serai prêt, soupira Su-pra Callonn.

Il n'attendit pas que le visage de son interlocuteur eût disparu de l'écran. Il coupa lui-même la communication d'un geste brutal. Il regretta aussitôt ce mouvement d'humeur que le rajiss ne manquerait pas d'exploiter pour le rabaisser encore un peu plus en public. Patience : il se délecterait bientôt de l'effroyable calvaire de ce

tyranneau des confins dans un four à déchets.

Il se leva, se rendit près de la baie arrondie qui occupait un pan entier du salon de ses appartements. Les vaisseaux parteks n'offraient pas le luxe ostentatoire et confortable des croiseurs d'Hamibal. Les cloisons étaient rouillées et nues, les planchers recouverts de simples tapis de corde, les lampes, les fils et les baguettes métalliques pendaient des plafonds, les moteurs produisaient un invraisemblable raffut, les structures externes et internes vibraient comme si elles étaient sur le point de se disloquer, le système de régulation de la température tombait en panne un jour sur deux, les GAV, les générateurs de gravité artificielle, étaient sujets à des sautes d'humeur qui transformaient le moindre mouvement en une redoutable épreuve physique…

Il embrassa du regard la voûte céleste saupoudrée d'étoiles ; parmi elles, les taches gris clair signalaient les vaisseaux les plus proches, reliés les uns aux autres par des rayons à la luminosité subtile. Les dix mille bâtiments de la flotte partek, déployés dans l'espace aérien d'Ewe, formaient une gigantesque trame magnétique dans laquelle viendrait se jeter, comme un insecte s'engluant dans une toile d'araignée, tout appareil qui tenterait de forcer le barrage. Seuls les hypsauts, les sauts dans l'hyperespace, étaient susceptibles de déjouer un blocus stratosphérique, mais ni les Ewans ni les populations des systèmes les plus proches ne disposaient de ce genre de technologie.

Il observa pendant quelques minutes l'énorme globe gris-bleu de la planète Ewe sur laquelle il n'avait pu grappiller que quelques informations superficielles ; tout au plus savait-il que ce monde était doté de trois satellites déserts, qu'il était entièrement recouvert par l'océan Immaculé – immaculé comme l'âme d'Idr El Phas, comme l'âme des justes qui rejoignaient les jardins de délices après leur mort – et qu'il était peuplé d'innombrables mammifères marins et d'une poignée d'êtres humains réfugiés dans le cœur de la planète. Il ne comprenait pas pourquoi les Parteks déployaient de tels efforts pour s'emparer de cette insignifiante sphère. Était-ce parce qu'ils habitaient eux-mêmes un monde brûlant, désertique, rougeâtre, pelé ? Ils avaient élevé l'eau au rang d'une divinité – une inclination hérétique qu'il faudrait combattre avec la plus grande sévérité – et la masse liquide d'Ewe leur apparaissait probablement comme un éden fabuleux.

Le court séjour qu'il avait effectué sur Part-k, troisième planète tellurique d'un système à trois étoiles, ne lui avait pas laissé un souvenir impérissable : la température y avoisinait les cinquante degrés centigrades pendant le jour et descendait à moins vingt-cinq au cours de la nuit, une amplitude thermique qui avait failli le rendre fou. Entre la chaleur écrasante et la froidure polaire, il n'y avait guère

de place pour la vie, défendue par quelques arbustes chétifs, quelques lichens, quelques cactées épineuses, quelques scorpions géants, quelques serpents venimeux…

Ingénieux, les Parteks avaient tiré le meilleur parti de leur environnement. Les femmes cultivaient les légumes et les céréales sous des serres à hygrométrie constante, élevaient des troupeaux de ruminants qui leur fournissaient la viande et le lait, confectionnaient des tissus et des tapis. Les hommes entretenaient les vaisseaux militaires et s'exerçaient au maniement des armes dès leur plus jeune âge. L'après-midi, lorsque les trois étoiles rougeoyantes atteignaient leur zénith, ils se retiraient dans l'ombre de leurs maisons semi-enterrées et dormaient jusqu'à la tombée du premier crépuscule. Une sirène les appelait à se lever, à se rassembler dans les temples appelés Aquepons, où ils chantaient les louanges de la pluie pendant deux heures avant de remplir leur gobelet personnel à la fontaine centrale et de boire, avec une ferveur mystique, une eau sale à la saveur de saumure. C'était le seul liquide qu'ils ingurgitaient de la journée. Fort heureusement, leur sens de l'hospitalité les avait poussés à fournir à Su-pra Callonn et à ses accompagnateurs autant d'eau fraîche pure qu'ils en souhaitaient – selon pra Toranch, ils tenaient surtout à s'attirer les bonnes grâces d'Hamibal le Chien en abreuvant sans restriction ses officiers, ses légionnaires et ses alliés.

L'étoile d'Ewe, une géante bleue du nom de Bélem-Ter, occupait le coin supérieur droit de la baie vitrée. D'après les écrans-cartes, le système de Bélem-Ter abritait dix-neuf autres planètes dont neuf telluriques, sept gazeuses et trois liquides, toutes inhabitées.

— Pourquoi votre peuple ne s'est-il pas installé sur une planète un peu moins ingrate ? avait demandé Su-pra Callonn à Abn-Falad au début de son séjour sur Part-k.

Le rajiss l'avait enveloppé d'un regard méprisant, comme si cette question était la plus stupide qu'il lui avait été donné d'entendre.

— Aucun autre monde de notre système n'est habitable, Votre Grâce.

— Et dans le système de Bélem-Ter ?

— Ewe est la seule planète qui nous intéresse !

Il avait prononcé ces quelques mots d'une voix aussi affûtée que la lame de son sabre d'apparat. Su-pra Callonn n'avait pas insisté, comprenant qu'un antagonisme venant du fond des âges opposait les deux peuples.

Des coups ébranlèrent la porte métallique du salon. Il sut immédiatement, à sa façon caractéristique de martyriser la matière, que pra Toranch sollicitait un entretien. Les manières rustres de son secrétaire – les ressortissants de la Quinzième Voie Galactica étaient tous des rustres – offraient un contraste étonnant avec son érudition

religieuse et la finesse de son intelligence.

L'Ultime le pria d'entrer et retourna s'asseoir à son bureau. Pra Toranch s'introduisit dans la pièce comme un fauve dans une arène. Sa corpulence de lutteur compensait une taille moyenne, une légère scoliose et une absence totale de cou. Son crâne rasé, rond, se recouvrait d'une épaisse pellicule de sueur et sa chasuble verte s'ornait de larges auréoles au niveau des aisselles.

— Le rajiss partek vient de me convoquer à une assemblée et je n'ai que peu de temps à vous accorder, pra, dit l'Ultime.

Pra Toranch posa les mains – des mains d'étrangleur – sur le bureau et se pencha sur son supérieur hiérarchique.

— Un vaisseau a forcé le blocus, Votre Grâce. Cela fait six ou sept heures qu'il s'est échoué sur Ewe…

Comme à chaque fois qu'il s'adressait à Su-pra Callonn, pra Toranch ne pouvait s'empêcher de jeter de fréquents coups d'œil sur l'anneau de l'Ultime, comme s'il avait deviné que la phriste blanche, une pierre de synthèse sertie dans le métal, avait la propriété de changer de couleur lorsqu'elle détectait les ondes contradictoires émises par les esprits dissimulateurs. Comme l'ensemble de ses pairs, Su-pra Callonn s'en servait aussi souvent que possible pour sonder la loyauté de ses vis-à-vis. Il se demanda si pra Toranch était simplement fasciné par le symbole du pouvoir ou bien si les modifications sensibles de la phriste avaient éveillé ses soupçons sur le rôle secret de l'anneau.

— Six ou sept heures ? s'étonna l'Ultime. Vous avez mis du temps à me prévenir…

— C'est que je ne suis moi-même au courant que depuis trois minutes ! protesta pra Toranch. C'est-à-dire le temps de parcourir les coursives jusqu'à vos appartements. Je l'ai appris de la bouche d'un technicien de surveillance radar.

L'aigre odeur de son subordonné contraignit Su-pra Callonn à reculer son siège. Le chêne holo stylisé enchâssé dans le tissu de sa chasuble accrocha des reflets de lumière.

— Sait-on quelque chose au sujet de ce vaisseau ?

— D'après les radars du technicien, il s'agirait d'un module de secours. Il a effectué un hypsaut de plus de trois mille années-lumière. Il vient d'une galaxie comprise entre la Troisième et la Huitième Voie Galactica.

L'Ultime se caressa le crâne, un geste qui accompagnait machinalement chacune de ses réflexions. Pra Toranch resta immobile, les yeux rivés sur les sourcils et les cils entièrement blancs de son supérieur. Su-pra Callonn était un albinos d'Orginn, un homme à la peau dépigmentée et aux yeux rouge sang que son apparence repoussante avait condamné à embrasser la carrière ecclésiastique. Il

compensait par l'hypocrisie et l'ambition le dégoût ou la gêne qu'il suscitait chez ses interlocuteurs.

— Le conseil des Ultimes de Cynis nous a recommandé de ne négliger aucune piste, avança pra Toranch au bout de quelques minutes d'un silence oppressant.

— Comme vous y allez, monsieur le secrétaire ! s'emporta brusquement Su-pra Callonn, dont les yeux rubis lancèrent des éclats flamboyants.

Il se leva et alla de nouveau se poster devant la baie vitrée, comme si le spectacle de la voûte céleste poudrée d'argent apportait des réponses à ses interrogations.

— Je n'affirme pas que le pilote de ce module est Rohel Le Vioter, objecta pra Toranch. Je dis seulement que nous ne devons pas négliger cette piste…

— Il a effectué un hypsaut pour arriver jusque dans l'espace aérien d'Ewe. Pourquoi se priverait-il d'un hypsaut pour en repartir ?

Pra Toranch vint rejoindre son supérieur devant la baie vitrée. Son odeur corporelle enveloppa de nouveau Su-pra Callonn comme une ombre malfaisante.

— Vous oubliez qu'Ewe ne dispose d'aucun continent, d'aucune île, d'aucun endroit où poser un quelconque vaisseau, reprit le secrétaire. Or, après un hypsaut d'une telle importance, les générateurs ont besoin de plusieurs heures pour reconstituer leurs réserves d'énergie.

— Je sais tout cela ! grommela Su-pra Callonn. Épargnez-moi vos leçons de spationautique !

— J'essaie simplement de vous expliquer que, selon toute vraisemblance, ce module ne pourra pas décoller de l'Immaculé. D'autant que les trois satellites d'Ewe sont alignés ces temps-ci et que l'attraction de leurs masses ajoutées provoque de terribles tempêtes…

— En ce cas, le pilote aura probablement coulé avec son appareil.

— Les veilleurs de surface ewans qui patrouillent sans cesse autour des cheminées d'aération l'ont peut-être repêché…

— La chance reste bien mince…

— Elle existe, Votre Grâce. Nous aurions grand tort de la laisser passer.

La main de Su-pra Callonn vola vers le sommet de son crâne rasé. Les paroles de pra Toranch ouvraient d'intéressantes perspectives dans son esprit : l'Ultime qui ramènerait le Mentral dans le giron du Chêne Vénérable aurait les faveurs de ses pairs lors de la prochaine élection au ministère suprême. Certes, l'actuel Berger Suprême, Gahi Balra, ne semblait pas pressé de passer le relais à son successeur mais les innombrables complots qui se tramaient dans le palais épiscopal d'Orginn finiraient bien par avoir raison de lui. Les probabilités étaient infimes, pour ne pas dire nulles, que le pilote de ce mystérieux

module fût le déserteur du Jahad – et survécût de surcroît au naufrage de son appareil – mais, pra Toranch avait raison sur ce point, il devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour s'en assurer.

— Nous dépendons pour l'instant de ce crétin de rajiss partek ! maugréa-t-il.

— Suggérons-lui de passer sans tarder à l'attaque. Il nous suffira de surveiller les cheminées d'aération pour récupérer notre homme. Au cas, bien entendu, où il serait récupérable ! Le blocus est inutile dans la mesure où les Ewans vivent en totale autarcie. Les officiers d'Hamibal nous soutiendront : leur légion bout d'impatience d'en découdre avec les ressortissants de la terre intérieure.

— Que savons-nous des chiens d'Hamibal ? Ils ne dévoilent jamais leur visage, ils grognent davantage qu'ils ne parlent. Je n'ai guère confiance dans ces fantômes masqués…

— Ce qui revient à dire que vous n'accordez pas votre confiance à Hamibal.

— Comment accorder de l'estime à quelqu'un qu'on n'a jamais vu, dont on ne sait rien ?

— Quelle importance ? La stratégie de conquête de l'Église passe par une alliance avec le Conquérant et ses troupes, Votre Grâce. Sans le savoir, ils fertilisent le terrain pour nos fras missionnaires. Nous apparaissons comme un indispensable recours aux malheureux qui subissent la loi sanglante de la soldatesque. Les peuples martyrs accueillent la parole d'Idr El Phas avec une ferveur émouvante. C'est dans le terreau arrosé par l'humiliation et le malheur que le Chêne Vénérable obtient ses plus belles récoltes.

— Au train où s'agrandit son empire, Hamibal sera bientôt la figure de proue de l'univers recensé. Or, bien qu'il ait accepté d'élever le Verbe d'Idr El Phas au rang de religion officielle, il a jusqu'à présent refusé de se convertir…

— Le Chien n'est pas seulement un stratège exceptionnel, Votre Grâce. Il sait qu'un empire est plus difficile à contrôler qu'à conquérir, et qu'une religion forte, centralisée, est l'indispensable ciment qui unit les peuples aux mœurs, aux évolutions, aux langages différents. Il souffle le feu de la destruction et nous charge de la reconstruction. Tout le monde y trouve son compte : lui, parce qu'il peut se reposer sur notre administration et se consacrer sans réserve à son œuvre de conquête, nous parce que nous pénétrons sur des mondes où nous n'avions pas accès jusqu'alors et que notre Sainte Église accueille de nouvelles âmes assoiffées de connaissance. Hamibal se convertira le jour où il s'apercevra que la puissance de la croyance dépasse la puissance militaire. Il sera condamné à épouser le mouvement qu'il aura lui-même créé, ou ses propres sujets le renverseront.

— Vous faites bien peu de cas de ses légionnaires, de ses gardes, de

ses armes. Vous ne vous souvenez donc pas de quelle manière ont été réprimées les rebellions du Catipilaire ?

Un point lumineux grossissait rapidement dans le pan de ciel découpé par la baie. Des volets se soulevèrent sur le flanc arrondi du grand vaisseau, dévoilant une bouche arrondie vers laquelle se dirigea la navette de liaison. La perspective de passer quelques minutes dans cette boîte en fer bruyante emplit Su-pra Callonn de terreur. Il n'avait jamais réussi à vaincre sa phobie de l'espace en dépit des incessants déplacements que lui imposait la Hiérarchie Épiscopale. S'il se sentait relativement en sécurité dans les appareils long-courriers, où le gigantisme des structures et la vitesse de déplacement rendaient abstraites les notions de distance et de suspension dans le vide, une peur atroce s'emparait de lui dès qu'il mettait le pied dans un engin de taille modeste propulsé par des réacteurs infra-luminiques. En proie aux nausées, aux tremblements, aux sueurs froides, il lui arrivait fréquemment d'évacuer des déchets organiques, liquides ou solides, par l'un de ses orifices naturels – voire les trois en même temps – et d'être l'objet des regards humiliants des copassagers et des membres de l'équipage. Il voyageait toujours avec deux chasubles et des sous-vêtements de rechange, mais, comme il n'avait pas la possibilité de se laver à l'intérieur des compartiments, il était passé maître dans l'exercice difficile de se draper à la fois dans sa dignité et ses déjections pour descendre des navettes et traverser les astroports. La phobie de l'espace était, malheureusement pour lui, une maladie incurable.

— Je ne parle pas de ces révoltes localisées, reprit pra Toranch. De simples épiphénomènes liés à toute hégémonie militaire… J'évoque la conscience collective, l'harmonie entre le sommet et la base de la pyramide. L'un doit être le reflet de l'autre et, étant donné que le sommet ne peut éliminer la base, Hamibal n'aura pas d'autre choix que d'embrasser la religion de ses sujets. Nos missionnaires ne remportent pas de victoires prestigieuses, et d'ailleurs ce n'est pas leur rôle, mais ils érigent et consolident les murs d'un monument à la gloire d'Idr El Phas dont Gahi Balra, ou son successeur, sera le véritable maître, le gardien suprême.

— Avec le Mentral, nous pourrions nous passer d'Hamibal, murmura l'Ultime sans quitter des yeux la navette qui se glissait au ralenti dans le port interne du vaisseau.

— Surtout pas ! s'exclama pra Toranch avec une brusquerie fort peu protocolaire (froisser la susceptibilité de son supérieur hiérarchique pouvait pourtant le conduire tout droit dans un four à déchets). Laissons-le accomplir le travail à notre place pour la plus grande gloire d'Idr El Phas et gardons dans notre manche la formule, la carte maîtresse de notre jeu ! Nous ne l'abattrons qu'en cas

d'absolue nécessité.

Su-pra Callonn ne releva pas le ton péremptoire de son secrétaire, assimilable à un outrage verbal. Il savait outrepasser les blessures infligées à son amour-propre, mis à mal depuis sa tendre enfance, pour ménager ses intérêts personnels. S'il plaisait à Idr El Phas qu'il devînt le Berger Suprême du Chêne Vénérable – après tout, aucun texte n'interdisait à un albinos de postuler à la plus haute distinction de l'Église –, il aurait besoin de la clairvoyance de pra Toranch, dont les origines lui interdisaient de gravir les dernières marches de la Hiérarchie Épiscopale, pour diriger ce formidable appareil qu'était appelé à devenir le Chêne Vénérable. Un empire de plusieurs milliers de milliards de sujets… Une religion répandue dans la plupart des galaxies recensées… Orginn, le centre de l'univers… Des flots incessants de pèlerins débarquant sur Racinn, la planète de l'Arbre Sacré… Des temples emplis de fidèles chantant les louanges du prophète fondateur à la bouche verte…

— La navette s'est posée sur le port intérieur, ajouta pra Toranch d'une voix douce, comme s'il hésitait à tirer l'Ultime de son rêve.

Un long soupir s'échappa des lèvres vermillon de Su-pra Callonn. La gloire éclatante d'un Berger Suprême s'accordait mal avec certaines contraintes de la vie quotidienne.

*

Bien qu'aucune expression n'altérât leurs visages sombres et émaciés, Su-pra Callonn eut la nette impression que le rajiss et les autres membres de l'état-major partek se moquaient de lui.

Il avait pris le temps de se changer à peine débarqué sur le navire amiral, mais son teint jaune et ses traits défaits trahissaient la tourmente intérieure dans laquelle l'avait plongé son séjour de quelques minutes à l'intérieur de la navette.

Assis à l'extrémité d'une double rangée de tables scellées dans le plancher, Abn-Falad s'était revêtu de son habit officiel rajiss, veste et pantalon d'un blanc immaculé, sabre d'apparat à la poignée cristalline, cape noire brodée d'or et turban vert, le keiff, noué sur la nuque. Les dignitaires parteks, également coiffés du keiff, occupaient les chaises proches de la sienne, puis venaient les deux officiers d'Hamibal, assis côte à côte sanglés dans des uniformes bruns et rigides, le visage dissimulé sous un masque noir qui ne les quittait jamais. Un siège sans dossier avait été laissé à disposition du représentant du Chêne Vénérable. La pièce trois à quatre fois plus vaste qu'une cabine ordinaire, s'ornait d'un tableau holographique emplissant la totalité du plafond. Il représentait le rajiss Abn-Part-k et ses vingt-trois femmes, les fondateurs de la race et de la civilisation parteks. On n'avait pas

pris soin d'habiller les autres cloisons et le plancher, de camoufler les ampoules des plafonniers sous des trompe-l'œil, encore moins de rentrer les fils magnétiques usagés dans leur gaine.

— Votre transfert s'est-il déroulé selon vos espérances, Votre Grâce ? demanda Abn-Falad.

Des sourires fleurirent sur les faces des Parteks aussi ravinées que les rochers de leurs déserts. La phobie spatiale de l'Ultime était devenue leur sujet de plaisanterie favori.

— Épargnez-moi ce genre de préambule et venez-en au fait ! gronda Su-pra Callonn en se laissant choir sur son tabouret.

Le rajiss désigna les deux officiers d'Hamibal d'un ample geste du bras.

— Ces messieurs prétendent que nous devrions rompre le blocus et nous abattre sur Ewe comme des vautours. Nous aimerions avoir votre sentiment à ce sujet, Votre Grâce.

— Je n'y entends rien en stratégie militaire, avança l'Ultime après quelques secondes de silence.

Le rajiss balaya l'argument d'un revers de main. Ses yeux brillaient dans l'entrelacs de ses rides comme un feu dans un tas de branches mortes.

— Ne vous faites pas plus stupide que vous ne le paraissez, Votre Grâce ! Si votre Hiérarchie vous a dépêché près de nous, c'est que vous avez quelque compétence dans le domaine.

Su-pra Callonn se mordit les lèvres. Patience… Le temps approchait où ce petit despote regretterait de l'avoir ainsi brocardé.

— Le blocus ne me paraît pas être la manière la plus efficace de mener cette guerre et…

— Je vous rappelle, au cas où vous l'auriez oublié, qu'Ewe est une planète aquatique ! l'interrompit sèchement Abn-Falad. Ce qui signifie qu'aucun de nos vaisseaux ne peut s'y poser.

— En ce cas, pourquoi n'avez-vous pas prévu des moyens de transport adaptés aux caractéristiques de la planète que vous avez choisi d'envahir ?

— Trop coûteux, trop long !

— Nous n'allons tout de même pas rester éternellement suspendus au-dessus d'un monde sur lequel, pour de sombres raisons de budget, nous ne pouvons pas amerrir !

Le rajiss esquissa un sourire cruel.

— Vous détestez l'espace à ce point, Votre Grâce ?

— Presque autant que l'incompétence, monsieur !

L'Ultime perçut nettement la crispation des traits et la tension soudaine des membres de l'état-major. Il crut déceler des lueurs d'amusement dans les fentes oculaires des masques des officiers d'Hamibal. Pra Toranch lui avait recommandé de taper parfois du

poing sur la table. « Mais les consignes d'Hamibal et du conseil des Ultimes de Cynis ?… s'était inquiété Su-pra Callonn.

— Au diable les consignes ! avait répondu le secrétaire. Les échanges les plus virulents sont les plus féconds. Comme en amour…

— La robe ecclésiastique et les vœux de chasteté ne me permettent pas d'être un orfèvre en la matière !

— Il m'a suffi d'observer mes semblables, Votre Grâce… »

Le rajiss se leva et fit quelques pas en direction de la cloison du fond. Les semelles ferrées de ses bottes de cuir crissèrent sur le plancher métallique.

— Il fut un temps où je vous aurais moi-même éventré, Votre Grâce, dit-il d'une voix étonnamment douce. Et c'est avec beaucoup de plaisir que j'aurais bu votre sang dans ma coupe de cristal.

Il se retourna avec une telle vivacité que sa cape s'enroula autour de sa taille.

— Mais vous êtes un allié d'Hamibal, mon suzerain, et je me contenterai de vous démontrer que nous ne sommes pas aussi stupides que vous le présumez. Je ne vous ai pas convoqué pour vous demander votre avis, Votre Grâce, mais vous expliquer notre plan de bataille. Notre blocus n'était pas destiné à affamer les Ewans, mais à préparer notre amerrissage sur l'océan Immaculé. Une planète comme Ewe ne se prend pas à la hussarde… Et puisque ces messieurs – il désigna de nouveau les Chiens d'Hamibal d'un mouvement de menton – et vous-même semblez pressés de livrer bataille, vous ferez partie de la première vague d'assaut !

— Je ne suis pas votre soldat, monsieur ! protesta l'Ultime.

— Les administrateurs cyniques vous ont placé sous mes ordres et sachez qu'en temps de guerre, les insoumis sont punis de la peine de mort : encore une protestation de ce genre, et je vous expédie dans l'espace dans un scaphandre de survie d'une autonomie de trente minutes. Le temps de vider vos intestins et votre vessie. Votre très cher prophète n'apprécierait sûrement pas que vous paraissiez devant lui avec la merde au cul !

L'Ultime se détendit comme un ressort et pointa un index rageur sur Abn-Falad. Parfois, les blessures de son amour-propre l'élançaient avec une telle virulence qu'il en oubliait les intérêts supérieurs de l'Église.

— Un jour vous me répondrez de votre insolence, rajiss de Part-k !

— Vous n'êtes pas en position de proférer des menaces, Votre Grâce, riposta froidement le petit homme.

La main gantée d'un officier d'Hamibal vint se poser sur le poignet de l'Ultime.

— Calmez-vous, Ultime, lui ordonna-t-il dans un mélange improbable de grognements, de jappements et de raclements de gorge.

Rien n'échappe à l'attention de mon maître Hamibal. Il punit les félons comme ils le méritent.

« Hamibal n'est qu'un homme, seul Idr El Phas est omniscient ! » protesta Su-pra Callonn. Mais il se contenta de le penser car, pour l'instant, le prophète à bouche verte ne se manifestait pas pour sortir son serviteur de la situation difficile dans laquelle il s'était fourvoyé.

CHAPITRE III

L'animal mesurait plus de cinquante mètres de long. Entièrement noir, il crachait des jets d'eau pulvérisée par une rangée d'évents répartis le long de son échine. Ses nageoires déployées, d'une envergure phénoménale, flottaient à la surface de l'océan et formaient une grève à la pente douce sur laquelle agonisaient les vagues. Les langues d'écume léchaient ses flancs émergés. Sa queue, terminée en fourche, ondulait souplement entre les dunes grises et mouvantes.

Il ne bougeait pas, comme s'il attendait quelque chose ou quelqu'un. Ses nageoires l'empêchaient de dériver les courants environnants, à la manière des boucliers anti-dérive des vaisseaux. Le Vioter ne voyait pas sa tête, seulement l'énorme bosse qui marquait l'emplacement de son crâne et la collerette cartilagineuse qui lui enserrait le cou.

Il avait repris connaissance quelques minutes plus tôt, allongé sur la peau épaisse de ce mammifère marin, incrustée de coquillages et de coraux. Il avait craché l'eau qui lui emplissait la gorge et inhalé un air saturé de sel. Il ne se souvenait plus du moment précis où il avait perdu conscience. Des images, des sensations lui traversaient l'esprit et le corps comme les bribes d'un cauchemar… Une masse sombre… Des tourbillons… Un chant doux et nostalgique… Une impression de soulèvement…

Fouetté par les embruns, frigorifié, il croisa les bras et se recroquevilla autour de Lucifal, tentant de récupérer un peu de la chaleur de l'épée et de sa propre tiédeur corporelle. Il se trouvait au sommet de l'échine du cétacé, d'où il dominait les flots de quelques mètres. Il avait l'impression d'avoir fait naufrage sur une île déserte. Il avait perdu ses chaussures et sa combinaison déchirée ne tenait plus que par quelques fils de sa trame. Les rafales emportaient les éclats de verre fichés dans les blessures de ses joues et de son front. Le sel

creusait ses chairs à vif.

Les nuages sombres et lourds se disputaient le ciel. La tempête ne s'était pas calmée, comme il l'avait cru dans un premier temps, elle se brisait localement sur la masse gigantesque du monstre marin. Plus loin, les vagues blêmes continuaient de se dresser comme des serpents colériques et le vent arrachait des flocons de bave de leur gueule grondante.

Rohel se demanda quelles raisons avaient poussé le cétacé à le secourir. Était-ce au nom de cette complicité spontanée qu'on prêtait aux mammifères marins sur la plupart des mondes recensés ?

Il discerna un trait sombre entre les mouvements gris. Il oublia la fatigue et le froid pour se redresser et affiner son observation. Une série de tressaillements secoua l'épiderme souple du cétacé, dont l'énorme queue fouetta les flots avec allégresse. Les jets crachés par les évents se grandirent de quelques mètres et un cri perçant, joyeux, domina le vacarme des éléments.

Un deuxième mammifère marin fendit les rideaux opaques et fuyants des vagues. Sa bouche pourvue de fanons creusait comme une étrave la surface de l'eau. Il avait la même forme et la même couleur que le sauveteur de Rohel, mais sa longueur n'atteignait pas les vingt mètres et sa peau d'un noir immaculé ne s'ornait d'aucune incrustation. Il se servait de sa queue à la fois comme d'un élément moteur et d'un gouvernail. Ses nageoires latérales, à peine déployées, semblaient seulement destinées à amortir les chocs répétés des lames.

Le Vioter aperçut une autre forme dans le lointain. Il pensa d'abord avoir affaire à un troisième cétacé, puis il se rendit compte que c'était une embarcation de forme circulaire entourée d'un bastingage et surmontée, en son centre, d'une bulle transparente. Il eut encore besoin de deux minutes pour s'apercevoir que des silhouettes se tenaient à l'intérieur de ce qui était vraisemblablement une cabine de pilotage. Il comprit alors les raisons qui avaient poussé le monstre marin à se tenir immobile au beau milieu de la tempête : il avait envoyé son congénère plus petit à la recherche d'êtres humains et avait attendu son retour, résistant aux courants pour faciliter la tâche des éventuels secours.

Ewe était habitée. Les capteurs telluriques du module étaient peut-être tombés en panne lors de l'émersion de l'hypsaut, ou bien les autochtones avaient fondé des cités flottantes capables de résister aux pires tourmentes. Quoi qu'il en fût, ils avaient noué des relations privilégiées avec les géants de l'océan, comme le prouvait leur collaboration dans cette opération de sauvetage.

La bouche du petit cétacé vint se frotter contre le flanc du plus grand, dans un geste empreint de tendresse qui trahissait une complicité filiale. Il émit des gémissements assourdis, des notes

prolongées qui formaient un accord harmonique à l'ineffable beauté.

Le Vioter se leva et, tout en assurant son équilibre sur la peau instable et glissante, agita les bras à l'adresse des silhouettes regroupées à l'intérieur de la bulle transparente. L'embarcation circulaire s'approcha à moins de vingt mètres des imposantes masses noires. Il distingua, derrière la paroi brouillée, la roue de navigation et les hommes d'équipage vêtus de jaune pâle, hormis l'un – ou l'une, de longs cheveux blancs encadraient son visage – dont le bleu soutenu de la combinaison et des bottes ouvrait une fenêtre d'azur dans la grisaille environnante.

Un homme se rendit sur le pont, ouvrit un panneau et sortit d'un compartiment une ancre métallique qu'il jeta à l'eau. L'épaisse chaîne se dévida dans un crissement continu. Puis la tête d'une passerelle, sertie de têtes brillantes qui ressemblaient à des aimants, jaillit du haut de la coque et, à l'issue d'une trajectoire arrondie, se posa sur l'échine du cétacé d'où les bourrasques pourtant virulentes ne parvinrent pas à la déloger.

Le petit mammifère manifesta sa joie en agitant vigoureusement les nageoires mais le grand – sa mère, peut-être – demeura parfaitement immobile. L'homme qui avait jeté l'ancre s'agrippa au bastingage et, d'un geste du bras, fit signe à Rohel de franchir la passerelle, qu'aucune rambarde ne protégeait et qui oscillait doucement comme une langue palpitante.

Merrys prit le temps de remercier les phaleines de leur bienveillance. Elle ne savait pas émettre les infrasons du langage des cétacés, mais elle était persuadée, comme tous les forces, que leur spectre de perception, beaucoup plus étendu que celui des humains, leur permettait de capter ses pensées. Elle n'avait pas la preuve formelle que les géants océaniques décodaient ses images mentales – elle s'efforçait de transformer ses sentiments ou ses impressions en images, un visage souriant pour un remerciement par exemple – mais le fait qu'ils restaient près d'elle jusqu'à ce qu'elle eût terminé sa « communication » montrait qu'ils « l'entendaient » ou, à défaut, qu'ils recevaient les vibrations ondulatoires de ses intentions.

Dans son esprit se jouèrent soudain des scènes d'horreur d'une violence insoutenable. Des hommes coiffés de turbans verts, armés de vibreurs à ondes mortelles, se répandaient dans les rues d'Édée, la capitale de la terre intérieure, massacraient les hommes, violaient les femmes avant de les éventrer, décapitaient leurs enfants sous leurs yeux… D'autres soldats au faciès animal arrachaient les chairs à coups de dents, dévoraient le foie ou le cœur des malheureux qui tombaient devant eux… Des monstres mi-humains mi-insectes volaient sous la voûte éclairée… Des paroles venimeuses sortaient de la bouche de

religieux au crâne rasé, vêtus de robes vertes, empoisonnaient les eaux de l'océan… Les cadavres des mammifères marins jonchaient par milliers la surface de l'Immaculé… Les envahisseurs briseraient l'équilibre d'Ewe et la planète n'aurait pas d'autre choix que de se réadapter, de supprimer toute forme de vie jusqu'à ce qu'elle se régénère et enfante de nouveaux fils…

— Nous devons partir, Merrys ! cria Selphen Ab-Phar. Une nouvelle tempête s'annonce.

Le contact s'interrompit brutalement entre la torce et la phaleine. Par-dessus son épaule, Merrys lança un regard noir à l'intervenant. Déjà, la phaleine et son petit s'immergeaient dans l'océan. Ils ne lui avaient pas délivré la totalité de leur message et elle ne savait pas si une autre occasion se présenterait de percevoir leur langage avec une telle netteté. Ces scènes d'un réalisme effarant avaient probablement un rapport avec la présence des armées parteks au-dessus de leurs têtes, mais les phaleines avaient-elles simplement ressenti et exprimé les craintes subconscientes des Ewans ou bien lui avaient-elles transmis les visions d'un avenir terrifiant ?

Les yeux de la torce demeurèrent un long moment rivé sur les remous générés par l'immersion définitive des mammifères géants. Les vaisseaux parteks se comptaient par milliers dans l'espace aérien de la planète. Quelle défense les Ewans pourraient-ils opposer à ces guerriers sanguinaires renforcés par les légionnaires d'Hamibal le Chien ? Étaient-ils donc condamnés à disparaître ? Les traités de non-agression leur avaient garanti la tranquillité pendant plus de quinze siècles : les armées parteks n'avaient pas osé se lancer à l'assaut d'Ewe tant que le conseil gamétique avait régi les relations interplanétaires des mondes de la Neuvième Voie Galactica. Et puis Hamibal, le tyran de Cynis, avait écrasé l'armée du conseil gamétique lors de la bataille de Wou-Dan, avait déclaré obsolètes les anciens traités et avait laissé une année universelle aux planètes de la galaxie pour se ranger sous sa bannière.

Le parlement ewan, une assemblée collégiale de trente hommes et femmes élus parmi les membres actifs de la communauté, avait refusé de se rallier au Conquérant. Le déploiement de la flotte partek dans l'espace aérien d'Ewe avait été la réponse cinglante à cet acte d'insoumission.

Merrys avait approuvé la décision de ses dirigeants, mais elle regrettait que son monde, tenu longtemps à l'écart des conflits, fût le théâtre prochain d'une guerre probablement destructrice, meurtrière. Le malaise que lui avaient procuré les visions des phaleines se transforma en un début de nausée qui abandonna un goût d'amertume dans sa gorge.

— Merrys ! insista le chef d'équipe. Les trois satellites sont alignés

et la tempête approche !

Sans se retourner, elle lui fit signe de démarrer le moteur de la naville. Peu à peu, tandis que l'embarcation se dirigeait vers la cheminée Huit, elle reprit empire sur elle-même. Il y avait sûrement un moyen d'éviter la catastrophe. L'irruption de ce mystérieux pilote sauvé des eaux était peut-être un signe du ciel : les phaleines n'auraient pas secouru un hors-monde qui n'entrait pas, d'une manière ou d'une autre, dans la destinée des Ewans.

Elle lâcha la barre supérieure du bastingage et se dirigea à grands pas vers la cabine de pilotage. Une lame agressive submergea le pont mais ne réussit pas à la déséquilibrer. Les langues moussues glissèrent sur sa combinaison étanche en émettant des grésillements de dépit.

Elle s'engouffra dans la cabine, rabattit son capuchon et secoua sa longue chevelure, rituel qu'elle accomplissait à chaque fois qu'elle revenait du pont, même lorsque l'Immaculé était aussi calme qu'une mer intermédiaire.

Allongé sur la couchette scellée dans le plancher, le hors-monde paraissait encore très faible. Le sang perlait en divers endroits de son visage. Elle supposa qu'il avait été précipité sur un hublot ou sur une quelconque surface de verre au moment de son naufrage. Les déchirures de sa combinaison de coton laissaient entrevoir des blessures et des contusions sur ses membres et son tronc. Ses doigts s'entrelaçaient sur la poignée d'une épée forgée dans un métal inconnu. Une arme préhistorique, rudimentaire, mais dont Merrys ressentit l'extraordinaire puissance latente.

Le hors-monde ouvrait sur elle des yeux d'un vert lumineux et profond. Elle le trouva beau, en dépit de ses plaies et de ses traits creusés par la fatigue. Elle espéra qu'il n'était pas un ennemi et qu'ils ne seraient pas obligés de le tuer.

Hormis le pilote, les hommes de l'équipage s'étaient armés de lance-harpons et répartis autour de la couchette, autant pour surveiller le hors-monde que pour satisfaire leur curiosité. En revanche, ils n'osaient pas l'interroger, de peur sans doute d'entendre des réponses qui éveilleraient des terreurs enfouies dans les arcanes de leur inconscient. Ils laissaient à la torce le soin de prendre la direction des opérations.

— Est-ce que vous comprenez notre langue ? demanda Merrys.

Le hors-monde se redressa sur un coude et acquiesça d'un hochement de tête.

— Êtes-vous un soldat partek ?

— Je suis Rohel Le Vioter, princeps d'Antiter, un monde de la Seizième Voie Galactica.

— Êtes-vous un officier ou un allié d'Hamibal le Chien ?

Le rythme cardiaque de la torce s'était subitement accéléré lorsqu'elle avait posé cette question. Les hommes d'équipage retenaient leur souffle.

— Qui est Hamibal le Chien ? demanda le hors-monde.

La réponse étant contenue dans la question, Merrys en conçut un inexplicable soulagement – inexplicable dans la mesure où la capture d'un chien d'Hamibal aurait été plus utile à la communauté ewan.

— Un tyran qui a renversé le conseil gamétique et lancé ses armées à la conquête de la galaxie, expliqua brièvement Merrys. Qu'êtes-vous venu faire sur Ewe ?

— Mon propulseur hypsaut devait m'expédier sur n'importe quelle planète habitable de la Neuvième Voie Galactica, mais les capteurs telluriques du module sont probablement tombés en panne…

— Hypsaut ?

— Un bond à travers l'espace, un principe basé sur les principes de la superfluidité.

— C'est ce qui vous a permis de franchir le blocus partek ?

Il haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Les Parteks se sont rangés sous la bannière d'Hamibal et ont reçu, en récompense, l'autorisation de nous envahir, précisa la torce. Leurs vaisseaux sont déployés dans notre espace aérien. Ils peuvent lancer leur attaque à tout moment.

La voix de la jeune femme se voila lorsqu'elle prononça ces derniers mots. D'un revers de manche, Le Vioter essuya les rigoles de sang qui lui dévalaient le visage. Deux minuscules éclats de verre tombèrent sur le plancher où ils égrenèrent leurs notes cristallines.

— Vous n'avez aucune défense à leur opposer ? demanda-t-il en grimaçant.

La jeune femme secoua la tête. Ses cheveux blancs ondulèrent mollement sur ses épaules. Ses yeux étaient du même gris que l'océan et sa peau aussi pâle que l'écume des vagues. Le bleu roi de sa combinaison soulignait sa beauté diaphane.

— Nous n'avons pas d'armée de métier. Le conseil gamétique nous a protégés pendant plus de quinze siècles. La connaissance de notre environnement est notre seul atout.

— Votre environnement ?

— Les mers intermédiaires et la terre intérieure. Sous son enveloppe aquatique, Ewe offre des richesses insoupçonnables…

Le ciel avait franchement viré au noir désormais, et l'océan se contorsionnait sous les coups de fouet d'un vent forcené. La naville épousait en souplesse les creux et les bosses. Les murailles liquides qui s'écrasaient sur ses flancs engendraient d'importantes gîtes mais sa structure circulaire s'associait à la légère déclivité du pont et à ses quilles latérales pour rétablir instantanément son assiette. La manière

qu'avaient ces hommes et cette femme de conserver leur équilibre sur le plancher fuyant dénotait une longue pratique de la navigation.

Merrys se tourna vers Selphen Ab-Phar, le chef d'équipe.

— La loi de surface nous ordonne de soigner les naufragés.

— Qu'est-ce qui nous prouve qu'il ne nous joue pas la comédie ?

Les traits de la torce se durcirent.

— Vous n'avez plus confiance dans mes perceptions ?

— Tu ne t'adresses pas à une phaleine, mais à un hors-monde ! répliqua sèchement Selphen Ab-Phar. Tu n'es pas plus qualifiée que nous pour évaluer les hommes.

— La loi de l'Immaculé considère tout naufragé comme un invité. Laisse-t-on un hôte se vider ainsi de son sang ? Laisse-t-on le sel consumer ses plaies ?

— En temps de guerre, la loi de l'Immaculé est comme les traités gamétiques : caduque.

— Le parlement jugera, argumenta Merrys, qui commençait à perdre patience.

L'imminence de la guerre expliquait l'attitude méfiante des hommes d'équipage mais ils auraient dû s'apercevoir que cet homme n'était pas un ennemi. De lui émanait une noblesse incompatible avec la rapacité partek.

— Et si c'était un soldat-suicide, avança un homme en brandissant nerveusement son lance-harpons. Il a peut-être une bombe à l'intérieur de lui.

— Ab-Grell a raison, appuya le chef d'équipe. Les Parteks sont capables de toutes les ruses… Malheur à ceux qui introduiraient le serpent dans le sein d'Ewe. Rejetons-le à la mer !

La torce s'avança d'un pas vers Selphen Ab-Phar et le fixa ardemment.

— Les phaleines n'auraient pas sauvé des eaux un ennemi ! déclara-t-elle en détachant chacune de ses syllabes.

— Elles ne font pas de différence entre les êtres humains…

— Détrompe-toi ! Elles ressentent instantanément ce qui est bon pour leur monde. Elles ont guidé nos ancêtres naufragés vers les cheminées, elles ont égaré et noyé les visiteurs qui menaçaient de rompre l'équilibre écologique de la planète.

— Des légendes qu'on raconte aux enfants pour les endormir…

— Les visions d'avenir qu'elles m'ont transmises n'ont rien de légendaire !

— Depuis quand les torces ont-elles accès à l'avenir ?

Merrys laissa errer son regard sur l'horizon. Les nues et les flots s'affrontaient sur un champ de bataille aux frontières imprécises. Cette tempête de syzygie, d'alignement des trois satellites, n'était qu'un prélude au déluge de fer et de feu qui menaçait de s'abattre sur Ewe.

— Depuis que les phaleines l'ont décidé…

Elle avait parfois l'impression de mieux comprendre les géants océaniques que ses frères humains.

— Soignez-le, maintenant, ajouta-t-elle d'une voix calme mais ferme. Ce n'est pas un serpent que nous introduisons dans le ventre de notre mère, mais un envoyé du ciel.

Les éléments se déchaînèrent avant que la naville n'atteigne la cheminée Huit.

Les hommes d'équipage avaient étalé un onguent sur les plaies de Rohel, lui avaient remis une combinaison et des bottes neuves, du même jaune pâle que les leurs, lui avaient servi du poisson séché agrémenté d'herbes aromatiques et une boisson bouillante qui lui avait soutiré des larmes. Il s'était relevé, avait glissé Lucifal dans sa ceinture et s'était rendu, d'une démarche mal assurée, près de la cloison transparente de la bulle. En trois occasions, il avait dû agripper un arceau de sécurité pour garder son équilibre. Les sourires goguenards des hommes d'équipage s'étaient très vite transformés en moues de surprise après qu'il eut appliqué le principe de gravité mobile cher à Phao Tan-Tré et paru aussi à l'aise qu'un veilleur de surface ayant traversé cinquante tempêtes de syzygie.

La cheminée Huit se présentait sous la forme d'une corolle minérale dont les pétales ocre et torturés saillaient hors de l'eau comme des récifs et abritaient la cannelure d'entrée du conduit. De temps à autre, une lame la submergeait entièrement et se pulvérisait en gerbes d'écume sur ses pointes acérées.

— Il doit tomber des cordes en bas, avait soupiré un homme d'équipage.

Selphen Ab-Phar, le chef d'équipe, tentait de diriger l'embarcation vers l'entrée d'une crique qui abritait un quai de pierre, mais l'agitation de l'océan rendait les manœuvres particulièrement délicates. Il avait perdu ses points de repères habituels et il craignait d'être happé par un courant sournois qui les précipiterait sur les rochers. L'irrégularité et la violence des vagues l'empêchaient de naviguer à vue, de déceler un passage entre ces murailles aquatiques désordonnées. À plusieurs reprises, il engagea la naville dans l'entrée de la crique, mais les flots se liguèrent pour la repousser au large. Il donna des coups de barre désespérés pour éviter la collision avec les écueils qui bordaient la cheminée. De véritables trombes s'abattaient sur la bulle transparente et sur le pont, où elles semaient des fleurs éphémères et cristallines.

— Il ne nous reste plus qu'à retourner au large et attendre que la tempête s'apaise, grommela Selphen Ab-Phar.

— Peut-être pas, murmura Merrys.

La torce s’était figée comme lorsqu’elle communiquait avec un mammifère marin.

— L’océan nous envoie un guide, poursuivit-elle d’un ton monocorde.

— Un guide ? s’étonna le chef d’équipe. Qui se montrerait assez fou pour venir se frotter aux récifs pendant l’alignement des trois satellites ?

— Lui par exemple, dit Merrys avec un large sourire.

Elle tendit le bras pour désigner la tache claire qui s’épanouissait à quelques mètres de la naville.

— Un lèvent blanc ! s’exclama Selphen Ab-Phar.

D’un revers de manche, Le Vioter essuya la buée de la paroi de la bulle. Il aperçut derrière le rideau de pluie la forme arrondie d’un animal pourvu de multiples nageoires aux extrémités translucides et légèrement teintées de rose. Il lui fut impossible de distinguer la tête de la queue dans cette masse d’une blancheur éclatante.

— C’est la première fois que j’en vois un, ajouta le chef d’équipe.

— Un proverbe dit que le lèvent blanc vient prendre les âmes des hommes qui vont mourir, murmura le voisin de Rohel dont les yeux, tels des papillons pris au piège, voltigeaient en tout point de la cabine.

Le monstre poursuivit son émersion jusqu’à former un rempart de dix mètres de haut et de trente mètres de large. Les nageoires supérieures, désormais hors de l’eau, flottaient au vent comme des bannières mais Le Vioter ne discernait toujours pas sa gueule ou sa queue. Les vagues abandonnaient de véritables cataractes sur son flanc rebondi.

L’océan s’apaisa sur un rayon de cent mètres, devint un moutonnement parsemé de fulgurances blêmes. Le vent sifflait pourtant avec la même virulence et la pluie ne cessait de marteler la bulle.

— Qu’est-ce qui se passe ? cria Selphen Ab-Phar. Il n’a pas pu arrêter la tempête à lui tout seul…

— Il y en a un autre !

Ils se retournèrent dans le même mouvement. Une deuxième muraille blanche s’était en effet dressée à la poupe de la naville (si tant est qu’une embarcation de forme circulaire s’embarrassât d’une poupe et d’une proue) et l’isolait de la fureur des éléments. À l’instar de son congénère, il n’avait hissé hors de l’eau que la partie supérieure de son échine – d’une hauteur de dix mètres, ce qui donnait une idée de son gigantisme – et ses nageoires claquaient au vent comme des festons brodés de liseré rose.

— Deux voleurs d’âmes ! gémit le voisin de Rohel. Ils sont venus nous chercher pour nous emmener dans le monde des morts…

— Sottises ! lança Merrys. Ils veulent seulement nous aider à

franchir l'entrée de la crique.

— Ce n'est pas la première tempête de syzygie que nous affrontons, intervint Selphen Ab-Phar. Ils ne se sont jamais manifestés avant ce jour, ni devant nous ni devant une autre équipe de surveillance.

— Les temps changent, fit la torce en dévisageant Rohel. Nous arrivons à un tournant de notre histoire.

Il suffit à Selphen Ab-Phar de maintenir le cap entre les deux lévents blancs pour engager la naville dans l'étroit chenal qui menait au port. Un jeu d'enfant pour un pilote de son expérience. Les cétacés réglèrent leur allure sur celle de l'embarcation puis, après s'être assurés que les veilleurs de surface étaient définitivement hors d'atteinte, ils disparurent aussi silencieusement, aussi mystérieusement qu'ils étaient arrivés, sans même laisser à Merrys le temps de les remercier. La tempête reprit de plus belle après leur départ mais elle perdait une grande partie de sa véhémence à l'intérieur de la crique.

L'aspect miraculeux de leur apparition – nombreux étaient les Ewans qui étaient morts sans avoir eu le privilège de contempler un lèvent blanc – entraîna un revirement d'attitude chez les hommes d'équipage. Même si la relation de cause à effet n'était pas clairement établie entre les deux événements, ils associaient spontanément l'intervention des monstres des profondeurs océanes et l'irruption de ce hors-monde sur Ewe. Les regards qu'ils posaient sur leur passager n'avaient désormais plus rien d'hostile. Ils admettaient que la torce avait eu raison, que cet homme, ce même homme qu'ils avaient voulu rejeter à la mer, était un envoyé du destin.

La naville s'immobilisa à une encablure du quai, une construction rudimentaire de gros rochers entassés les uns sur les autres. Une dizaine d'embarcations, également circulaires, mouillaient déjà à l'intérieur de la crique, bercées par la houle. L'équipage jeta l'ancre et la tête de la passerelle vint se fixer sur la surface plate et lisse d'une sorte de dalle.

Lorsque les hommes et la torce franchirent le pont étroit et souple, le vent s'engouffra dans leurs vêtements avec virulence, comme s'il cherchait à les renverser. Selphen Ab-Phar dispensa ses hommes de décharger les caisses de vivres, les thermostables d'eau chaude et le matériel de première nécessité. Il était lui-même tellement pressé de raconter en bas qu'il avait vu – de ses yeux vu – deux lévents blancs aux abords de la cheminée Huit qu'il épargnait à son équipe toute corvée qui risquait de retarder la descente.

Au bout du quai, ils empruntèrent un sentier qui serpentait entre les rochers rendus glissants par les embruns et la pluie. Ils traversèrent

des passages découverts battus par les vagues ; d'immenses gerbes d'eau se pulvérisaient au-dessus d'eux. Pourtant, personne n'utilisait les rambardes de cordes fixées le long du chemin. Comme sur la naville, chacun se débrouillait pour garder son équilibre sans se servir de ses mains.

Le sentier s'enfonçait peu à peu dans les entrailles du sol, devenait une galerie à la forte déclivité où les grondements de l'océan et les hurlements du vent n'étaient plus que des rumeurs sourdes.

Ils débouchèrent bientôt sur un large balcon naturel ceint d'un garde-corps et qui donnait sur un gigantesque puits aux parois concaves. La bouche, une faille étirée, s'ouvrait une vingtaine de mètres au-dessus de leurs têtes, délimitée par les pétales évasés de l'immense corolle minérale. Les nuages poussés par le vent la traversaient comme des songes noirs et filandreux. Les cordes de pluie et les excédents des vagues y tombaient en abondance. La roche donnait l'impression de s'imprégner de la lumière du jour, de la réfléchir, de l'amplifier.

— Le conduit de la cheminée, dit Merrys à l'adresse de Rohel.

Ses lèvres bleuies par le froid s'étirèrent en un sourire chaleureux. Elle avait oublié de remonter son capuchon sur sa tête et l'humidité plaquait ses cheveux blancs sur ses tempes et ses joues.

— La relève devrait déjà être là ! maugréa Selphen Ab-Phar. J'appelle le centre de surveillance.

Il sortit d'une poche de sa combinaison un petit appareil dont il martyrisa les touches rondes.

CHAPITRE IV

La navette avait entamé sa lente descente le long du conduit de la cheminée. Son habitacle sphérique et ses six pieds allongés la faisaient ressembler à une araignée. Les paquets d'eau qui continuaient de tomber de la corolle supérieure se pulvérisaient sur ses flancs métalliques. Négligeant les sièges du compartiment, les passagers se tenaient debout près des larges hublots. Merrys la torce avait brièvement expliqué à Rohel que l'appareil, programmé pour effectuer les liaisons régulières entre l'aéroport de la terre intérieure et la surface de l'Immaculé, était entièrement régi par un système automatique.

La relève s'était présentée quelques minutes plus tôt. La présence d'un hors-monde parmi les veilleurs avait suscité de la curiosité et de la méfiance chez le torce de la deuxième équipe, un homme dont les rides profondes, le crâne chauve et les épaules voûtées trahissaient un âge avancé.

— Vous êtes en retard ! avait grondé Selphen Ab-Phar.

— Le radar avait perdu toute trace de votre naville, avait répliqué le torce pour se justifier. Probablement un simple problème d'émetteur, mais les administrateurs nous ont ordonné d'attendre : ils se demandaient si vous n'aviez pas fait naufrage, s'ils ne devaient pas lancer les recherches d'urgence. Au moment où vous avez appelé, vingt sondes automatiques d'investigation s'apprêtaient à décoller. Tu connais aussi bien que moi les lois fondamentales de l'Immaculé, Selphen Ab-Phar : nous n'avions pas l'autorisation de gagner la surface tant que subsistait la moindre incertitude sur votre sort.

— Les lois de l'Immaculé devraient s'effacer devant les exigences de l'état de guerre.

— Les administrateurs voulaient justement s'assurer que vous n'aviez pas été victimes d'une attaque partek… Qui est cet homme ?

avait ajouté le torce en désignant Rohel.

— Un hors-monde… Il s'est échoué sur Ewe.

— Un phaleineau est venu à notre rencontre pour nous signaler sa présence, était intervenue Merrys. Son vaisseau a sombré mais nous l'avons récupéré sur l'échine d'une grande phaleine.

— Par quel miracle son appareil a-t-il franchi le blocus partek ?

— Grâce à la technologie de l'hypsaut, du saut à travers l'espace, avait répondu Rohel.

— Ce n'est pas tout, avait repris Selphen Ab-Phar, pressé de relater l'événement qu'il considérait comme le fait marquant de la journée. L'océan est tellement démonté que les vagues nous empêchaient de pénétrer dans la crique. Deux lévents blancs sont alors apparus, se sont placés de chaque côté de la naville et nous ont guidés jusqu'à l'entrée du chenal.

Un silence pesant avait ponctué ces mots, seulement troublé par les rumeurs lointaines de la tempête et le ronronnement de la navette.

— Les lévents vivent à plus de dix mille mètres de profondeur, avait objecté le vieux torce dont les rides s'étaient creusées de quelques millimètres supplémentaires. Jamais ils ne remontent à la surface.

Il avait accompagné ses paroles d'un ample geste du bras et le tissu de sa combinaison élimée, d'un bleu moins soutenu que celle de Merrys, avait émis un étrange grésillement. Bien qu'il eût exploré l'Immaculé de long en large depuis plus de cinquante années, il n'avait jamais eu le privilège de contempler un lèvent.

— Nous les avons pourtant vus ! avait insisté Selphen Ab-Phar, les yeux brillants. Deux murailles blanches avec des rangées de nageoires roses. Mes hommes, Merrys et le hors-monde pourront vous le confirmer.

Sans autre forme de cérémonie, les membres de la deuxième équipe s'étaient engagés dans la galerie qui menait à la crique, espérant que les animaux mythiques des profondeurs étaient restés dans les parages de la cheminée et qu'ils pourraient à leur tour les contempler. Le vieux torce n'avait même pas pensé à échanger les paroles rituelles avec Merrys. Mais elle lui en avait d'autant moins tenu rigueur qu'elle-même n'accordait aucune importance à ces habitudes vides de sens et que, passablement étourdie, elle aurait été mal venue de reprocher sa distraction à un confrère.

Elle s'était engouffrée en compagnie des hommes d'équipage et du hors-monde dans la navette automatique, dont la passerelle, aboutée au balcon, s'était rétractée dans un chuintement prolongé. Pendant que l'appareil entamait sa descente vers l'aéroport d'Édée, elle s'était plongée dans le torrent impétueux de ses pensées. Elle n'avait pas communiqué avec les lévents blancs – ils étaient tellement secrets

qu'aucun torce ne pouvait se prévaloir d'avoir établi un quelconque lien psychique avec eux –, mais elle restait persuadée que leur présence aux abords de la cheminée avait quelque chose à voir avec la guerre contre les Parteks.

Elle lança un regard de biais au hors-monde, absorbé dans la contemplation du conduit. La navette pénétrait à présent dans une zone très éclairée. À cette profondeur, la roche devenait photogène, c'est-à-dire qu'elle emmagasinait la lumière du jour, la gardait en mémoire et la restituait avec une intensité accrue. Le phénomène avait étonné le groupe d'ethnologues qui avait effectué un court séjour sur Ewe six années plus tôt. Au premier abord, ils avaient même cru que des sources de lumière artificielle, des projecteurs à haute densité ou des rayons laser, avaient pris le relais de la clarté diurne, mais, lorsqu'un membre du parlement leur avait expliqué les propriétés du sous-sol d'Ewe, ils avaient retiré le masque de gravité qui seyait au sérieux de leur profession pour manifester un émerveillement enfantin. Merrys, choisie pour faire partie de la délégation chargée de les accueillir (sa beauté n'était probablement pas étrangère à ce choix), se souviendrait jusqu'à sa mort de leur expression : elle avait pris conscience que le ventre d'Ewe, ce ventre auquel elle était tellement habituée qu'elle n'y prêtait plus attention, suscitait l'admiration des visiteurs et elle avait ressenti pour sa planète un amour, une fierté qui ne l'avaient plus jamais quittée.

Les yeux du hors-monde ne s'ouvraient pas aussi grand que ceux des ethnologues, sa bouche ne s'arrondissait pas de surprise, mais la splendeur de la pierre illuminée ne le laissait pas indifférent. Des passages inégaux, découpés, supplantaient peu à peu les parois lisses. Bien qu'elle empruntât ce conduit deux ou quatre fois par jour selon les tours de garde, Merrys découvrait à chaque fois des formes nouvelles, des figures insolites dans les dentelles minérales qui tapissaient la cheminée Huit. Elle plaignait parfois les « ventreux », les habitants d'Édée, ceux des agglomérations de moindre importance ou des communautés agricoles qui ne remontaient jamais à la surface. Jamais ce contraste entre l'extérieur et l'intérieur d'Ewe ne les saisissait, ne les bouleversait. Pour eux le ciel se résumait à une voûte rocheuse, le vent aux courants d'air qui circulaient entre les cheminées, la pluie aux débordements des tempêtes de syzygie, l'éclat de Bélem-Ter, la géante bleue du système, à l'éclairage de la roche fumigène… Ils n'étaient pas conscients des incessantes métamorphoses de leur mère nourricière, de son jeu permanent avec les éléments pour subvenir aux besoins de ses enfants, aquatiques ou terrestres. Ils se sentaient en parfaite sécurité dans le ventre maternel, ils ne voyaient aucune raison de s'aventurer sur un terrain qu'ils ne connaissaient pas, abandonnant ce genre de vicissitudes aux veilleurs de surface qu'ils

surnommaient, avec une pointe de condescendance, les « pelleux ».

L'imminence de la guerre avec les Parteks avait cependant quelque peu modifié le comportement des Ewans sédentaires envers les veilleurs de surface. Ils mesuraient soudain toute l'importance d'un réseau de surveillance : ils seraient prévenus de l'attaque des envahisseurs et, bien que cela ne modifiât en rien le rapport de forces, ils avaient au moins la certitude qu'ils ne seraient pas assassinés pendant leur sommeil, qu'ils pourraient fixer leurs bourreaux en face au moment de recevoir le coup de grâce.

Les images qui l'avaient traversée devant la phaleine affluèrent de nouveau dans l'esprit de Merrys. Ses jambes se mirent à flageoler et elle dut en appeler à toute sa volonté pour ne pas défaillir. Les Parteks et leurs alliés légionnaires ne se livreraient pas seulement à un génocide, ils profaneraient la mère nourricière, ils laisseraient derrière eux un monde désolé d'où la vie serait exclue pendant de longs siècles. Qu'avait voulu lui dire la phaleine en lui transmettant ces visions ? Avait-elle tenté de persuader les Ewans qu'ils n'avaient aucune clémence à attendre des Parteks (ce dont doutait le Parti de suprématie humaine, affirmant qu'une soumission officielle à l'ennemi serait la moins mauvaise des solutions) ? Avait-elle lancé un appel au secours au peuple humain qui vivait sous l'océan ?

À travers le hublot, la lumière vive de la roche effleurait le visage du hors-monde, à la fois endurci par les épreuves et empreint d'une douce nostalgie. La vitesse avec laquelle il avait récupéré de son naufrage confortait Merrys dans l'idée qu'il n'avait pas amerri sur Ewe par hasard. De même, son allure martiale et la puissance latente de l'épée glissée dans sa ceinture trahissaient une certaine habitude des combats, de la stratégie militaire peut-être.

Elle n'osa pas rompre le silence et poser les questions qui lui brûlaient les lèvres. Autour d'elle les hommes d'équipage, d'habitude bavards et rieurs lorsqu'ils redescendaient à terre, gardaient un mutisme insolite.

— La hotte, murmura la torce.

Les parois du conduit s'évasaient, se séparaient, formaient les pétales inégaux d'une corolle renversée et luminescente. Le Vioter distingua les bouches d'entrée de galeries horizontales qui s'enfonçaient dans le cœur de la roche.

— Les couloirs des mers intermédiaires, précisa Merrys. Ewe se compose d'une enveloppe aquatique de douze mille mètres de profondeur, d'une strate rocheuse de neuf kilomètres d'épaisseur, d'un vide d'air d'une hauteur de deux mille mètres, et enfin de la terre intérieure, un épais manteau de silicates autour d'un noyau de fer et de nickel. L'eau de l'Immaculé s'est infiltrée par des failles et s'est

déversée dans des gouffres intérieurs de la croûte rocheuse, créant au fil des siècles d'immenses réserves d'eau salée que nos ancêtres ont appelées les mers intermédiaires. Elles servent de lieux de baignade ou de thérapie aux Ewans et de refuges aux dolphes, aux miarques, des petits cétacés de l'Immaculé qui se faufilent par des passages connus d'eux seuls.

— C'est ce genre de cheminée qui permet à l'air de se régénérer ? demanda Le Vioter.

La torce acquiesça d'un mouvement de tête.

— Nous en avons recensé cent quarante-neuf, mais elles ne sont pas toutes aussi larges et praticables que celle-ci. Nous utilisons les dix-huit conduits principaux pour remonter à la surface et le corps des ramoneurs se charge de l'entretien des cent trente et un secondaires. Les cheminées créent des appels d'air permanents qui expulsent les gaz carboniques et renouvellent l'oxygène.

— La strate rocheuse qui soutient l'océan ne s'est jamais affaissée ?

— Des stalagmites géantes se sont élevées là où elle présentait des faiblesses : les infiltrations d'eau ont fini par créer de gigantesques concrétions qui ont consolidé l'ensemble. Ewe a une formidable capacité à transformer ses faiblesses en forces.

La navette déboucha tout à coup à l'air libre. Après qu'il se fut accoutumé à la luminosité éblouissante et légèrement bleutée de la voûte, Le Vioter distingua les milliers de stalactites qui criblaient ce ciel minéral et brillant. Il aperçut, quelques centaines de mètres plus loin, la colonne ventrue, blême et annelée d'une énorme stalagmite. Il leva la tête, vit décroître la bouche légèrement plus sombre de la hotte qui vomissait un filet de pluie aux mailles fugaces.

— Le ventre d'Ewe ! fit Merrys d'une voix gonflée d'orgueil.

Perchée sur la pointe des pieds, le nez collé contre le hublot, elle contemplait la terre intérieure avec un émerveillement sans cesse renouvelé. Malgré la pluie de cheminée, elle discernait les taches ocre et brunes des champs d'algues céréalières, les étendues claires des forêts de corables, les arbres à fleurs et feuilles blanches, les parcelles géométriques et vertes des prairies, parsemées des points gris et mouvants des morcerfs, les rubans jaunes et entremêlés des routes, les cours sinueux des rivières, les mosaïques empourprées des toits coralliens… Plus loin, entre deux stalagmites dont les chapiteaux se rejoignaient et formaient une arche monumentale, s'étendait Édée, la capitale ewan. Les bâtiments officiels du parlement et du temple dédié à la Nature dominaient les autres constructions, les immeubles de l'administration, les entrepôts de céréales, de légumes et de fruits, les salles de traite des morcerfs, les ateliers de traitement du lait, les abattoirs et les maisons enfouies dans leur écrin de verdure. Les Ewans avaient taillé des pierres coralliennes, d'une couleur rouille tirant sur

le brun, pour ériger la plupart des édifices d'Édée. Les coquillages nacrés qui jonchaient la terre intérieure par millions avaient servi de tuiles, et les branches des grands corables de poutres, de chevrons, de lattis et d'huisseries. On avait comblé les vides des fenêtres et des portes avec du verre, fabriqué avec le sable des mers intermédiaires, très riche en silice. Les larges artères de la cité avaient été pavées de roches photogènes qui, le jour, lui donnaient un perpétuel air de fête. Avec les flèches élancées du temple et du parlement, également recouvertes de feuilles de roche prélevées dans la voûte, elles paraient Édée de somptueux ornements d'or.

Maintenant que son monde était sur le point de disparaître, Merrys lui trouvait des beautés insoupçonnées. Rien, si ce n'était l'agitation inhabituelle sur les chemins, dans les rues, sur les places, sur le parvis du temple, ne trahissait l'état de guerre. La terre intérieure avait conservé son aspect paisible, comme si aucun conflit n'était en mesure de troubler la sérénité du ventre de la planète. Là résidait peut-être la faiblesse des Ewans. Au fil des siècles, leur méfiance s'était endormie, bercée par le chant rassurant de leur mère. Un peuple vivant à la surface de son monde aurait levé les yeux sur les étoiles, aurait affronté la colère des éléments, aurait eu une perception plus aiguë du danger… Peut-être était-ce la principale raison du mépris des « ventreux » pour les « pelleux », ces marginaux qui paraissaient toujours nerveux, inquiets, ces agités qui ressentaient cet incompréhensible besoin de voguer sur les flots de l'Immaculé et de braver un univers hostile, trop vaste pour eux.

Même si les facultés télépathiques des torces leur valaient prestige et respect, ils avaient fini par être assimilés aux veilleurs de surface et aux ramoneurs, d'autant que les ventreux ne voyaient pas très bien la nécessité de communiquer avec des mammifères marins dont l'existence n'avait aucune espèce d'influence sur l'équilibre de la terre intérieure. Ils étaient certes reconnaissants aux phaleines, aux dolphes, aux miarques, aux lévents blancs d'avoir guidé leurs ancêtres naufragés jusqu'à l'entrée de la cheminée Une, mais il n'y avait selon eux aucun intérêt à maintenir les relations avec les cétacés, des êtres inférieurs dans l'échelle de l'évolution. Ab-Siuler, un parlementaire, avait créé le Parti de suprématie humaine, un mouvement politique qui contestait le statut de citoyen octroyé aux mammifères marins. Il n'avait pas obtenu un pourcentage significatif aux dernières élections, mais ses idées, répandues par de jeunes fanatiques formés à l'art de la rhétorique, gangrenaient peu à peu la population.

Les Parteks ne feraient aucune différence entre les partisans de l'égalité et les tenants de la supériorité humaine. Pour eux, un Ewan restait un Ewan, un rejeton maudit de la planète ennemie. Merrys avait consulté divers livres et mémodisques de la bibliothèque du

parlement pour tenter d'en apprendre un peu plus sur l'antagonisme millénaire entre Part-k et Ewe. Elle n'avait déniché aucun document historique relatif à la période qui précédait le naufrage de ses ancêtres sur l'océan Immaculé. Et encore, sur le naufrage en lui-même, elle n'avait compulsé que des textes d'où il était impossible de démêler la réalité de la légende.

La navette piqua sur l'espace gris et dégagé de l'aéroport, situé en amont d'Édée et environné de corables. D'autres appareils atterrissaient ou décollaient dans un ballet parfaitement réglé. L'aéroport était le seul bâtiment de la cité animé toute la nuit. Lorsque la roche photogène, qui avait mémorisé depuis des millénaires l'alternance jour/nuit de la surface, cessait de briller, des rampes de projecteurs, alimentés par un système autonome de production d'énergie, prenaient le relais et l'activité se poursuivait jusqu'au moment où les lueurs bleutées de l'aube effleuraient la voûte minérale.

Les débordements des vagues de l'Immaculé dans le conduit de la cheminée et la pluie de surface se transformaient, vingt kilomètres plus bas, en un crachin sale et triste. Les techniciens de l'aéroport, revêtus de cirés jaunes, se glissaient dans les navettes immobilisées pour inspecter moteurs et circuits électroniques. Le Vioter remarqua que les pistes n'étaient pas faites de béton ou de bitume, comme sur la plupart des astroports des mondes recensés, mais d'une matière qui ressemblait à du corail broyé. Des lignes blanches et luisantes marquaient les emplacements des appareils. Un calme étonnant régnait sur la cité et la campagne environnante.

La navette se posa comme une feuille morte à quelques mètres de l'entrée d'un bâtiment. Rohel douta tout à coup d'arriver sur un monde en guerre. Il ne ressentait pas la fébrilité qui accompagnait généralement les préparatifs des combats, cette tension presque palpable qui rendait l'atmosphère irrespirable. Les Ewans vaquaient à leurs occupations comme si aucune menace n'était suspendue au-dessus de leur tête. Sur un astroport en état de siège, des soldats agressifs et armés jusqu'aux dents se seraient immédiatement précipités sur la navette, auraient fouillé les passagers, les soutes, les moindres recoins de l'appareil.

Rien de tel sur l'aéroport d'Édée. Les passagers descendirent tranquillement par la passerelle et, sans que nul ne songe à s'interposer, s'engouffrèrent dans un couloir du bâtiment sur les talons de Selphen Ab-Phar. Probablement trompés par la combinaison de Rohel, les administrateurs et les techniciens ne se rendaient pas compte que l'une des équipes de surveillance de la cheminée Huit comptait un membre supplémentaire et que, de surcroît, cet intrus était un hors-monde, un ennemi potentiel. Leur désinvolture ne

laissait planer aucune incertitude sur l'issue de la guerre.

Le Vioter s'était fourvoyé dans une impasse. Il avait perdu le module et le blocus interdisait l'emploi de toute navette temporelle – à supposer que les Ewans aient en leur possession des engins capables de le transporter sur une planète habitée d'un autre système. Il était pour l'instant condamné à rester sur Ewe, condamné à essuyer l'attaque partek et, étant donné l'absence apparente de défenses dignes de ce nom, à subir le même sort que ses hôtes. Il bénéficierait certes de l'aide de Lucifal, dont la douce chaleur se diffusait dans son corps, mais l'épée de lumière ne pourrait à elle seule venir à bout d'une armée forte de plusieurs centaines de milliers d'hommes. Il lui resterait, en dernier recours, la solution du Mentral, mais, dans ce monde clos, la formule déclencherait une catastrophe aux conséquences imprévisibles dont il risquerait d'être la première victime.

La torce se retourna et lui lança un regard mi-complice, mi-désolé, comme si elle avait deviné la teneur de ses pensées. Ils longèrent une succession de portes vitrées derrière lesquelles, comme des reptiles dans un vivarium, s'agitaient des silhouettes vertes et silencieuses.

Ils pénétrèrent dans une vaste pièce éclairée par des lampes artificielles et séparée en deux par un comptoir. Un homme vêtu d'une longue veste noire se leva de son siège et les accueillit d'un sonore :

— Enfin de retour, Selphen Ab-Phar ! J'ai bien cru que tu t'étais noyé !

— Je viens faire mon rapport.

L'homme en noir plissa les yeux et observa son interlocuteur d'un air intrigué.

— Te voilà devenu bien sérieux, Selphen ! D'habitude, tu ne te presses pas pour rédiger tes rapports…

Ab-Phar planta ses coudes sur le comptoir, se pencha vers l'avant et fixa ardemment son vis-à-vis.

— D'habitude, je n'ai rien à dire, Morg. Mais aujourd'hui j'ai repêché un hors-monde et j'ai vu, de mes yeux vu, deux lévents blancs !

L'homme en noir se hissa sur la pointe des pieds, balaya la pièce du regard par-dessus l'épaule du chef d'équipe, s'arrêta pendant quelques secondes sur l'épée de Rohel. La peur glissa comme une ombre sur son visage.

— Un… un Partek ?

— Un voyageur égaré.

— Mais… le blocus ?

— Son vaisseau l'a franchi avant de s'abîmer dans l'Immaculé.

— C'est peut-être un chien… un chien d'Hamibal…

— Il t'aurait déjà sauté à la gorge ! Préviens l'administrateur en

chef que je veux le voir d'urgence.

Morg se caressa le crâne, qu'il avait dégarni, puis, sans quitter Le Vioter des yeux, saisit le télécommunicateur en forme de poire qui reposait sur l'étagère du comptoir.

*

Propulsé par un moteur à explosion, le véhicule parlementaire fonçait dans les rues d'Édée noyées de pluie. De temps à autre, le chauffeur actionnait son avertisseur sonore pour empêcher les piétons de traverser devant lui. Le Vioter et Merrys, assis sur une banquette latérale, faisaient face à Selphen Ab-Phar et à l'administrateur en chef de l'aéroport, un homme sans âge dont la minceur, les gestes onctueux, la chevelure grise et les vêtements parfaitement coupés proclamaient l'obsession d'élégance et de distinction.

L'administrateur s'était hâté de demander audience au parlement lorsque Selphen Ab-Phar avait achevé son rapport, et le parlement, dans l'attente de tout renseignement susceptible de l'orienter dans la conduite de la guerre, s'était hâté de la lui accorder. L'irruption d'un hors-monde sur Ewe et l'apparition de deux lévents blancs près de la cheminée Huit ne constituaient pas *a priori* des informations militaires de la plus haute importance, mais les responsables ewans avaient le devoir d'interroger le visiteur, de s'assurer qu'il n'était pas un espion partek ou un chien d'Hamibal. L'administrateur avait dispensé de l'entrevue les hommes d'équipage de la naville mais il avait pris la précaution de les enfermer à double tour dans une pièce du bâtiment : il ne tenait pas à ce qu'ils répandent la nouvelle de la présence d'un hors-monde dans Édée et sèment un vent de panique parmi la population désespérée par le blocus partek.

Les roues du véhicule, revêtues d'une épaisse couche de matière brune et souple, épousaient en douceur les inégalités du sol. Des flaques d'eau s'enroulaient autour des pavés disjoints et brillants. La lumière de la voûte, estompée par la pluie, nimbait de halos diffus les silhouettes des passants, les maisons, les arbres, les massifs fleuris. Les flèches du temple et du parlement apparaissaient dans le lointain comme des nuages enflammés.

— Nous n'avions pas envisagé l'éventualité d'une guerre contre Part-k, fit soudain l'administrateur. Les anciens traités gamétiques interdisaient toute volonté hégémonique, garantissaient la souveraineté de chaque planète…

Il avait été obligé de crier pour dominer le grondement du moteur.

— Il faudrait être aveugle pour ne pas se rendre compte que le blocus partek vous a pris de court, soupira Le Vioter.

— Lorsque nos ancêtres se sont échoués sur Ewe, ils n'aspiraient

qu'à vivre en paix. Nous avons toujours pensé, à tort je le crains, que nous étions en sécurité sur la terre intérieure, que l'enveloppe aquatique d'Ewe nous préservait de toute mauvaise surprise. Nous savions pourtant que Part-k guettait le moindre prétexte pour nous envahir, mais nous avons agi comme ces animaux légendaires qui préféraient enfouir leur tête dans le sable plutôt que contempler le danger.

— D'où venaient vos ancêtres ?

L'administrateur marqua un long temps de silence avant de répondre.

— La plupart des archives ont été détruites lors du naufrage de l'*Ewe,* le vaisseau des origines. La légende dit qu'ils fuyaient leur monde désolé, ravagé par une série de cataclysmes. Ils errèrent pendant plus de huit ans à travers l'espace sans trouver de terre habitable puis, alors qu'ils pénétraient dans le système de Bélem-Ter, un terrible orage magnétique contraignit l'*Ewe* à s'échouer en catastrophe sur une planète entièrement recouverte d'eau. Ils dérivèrent sur des radeaux de secours, essuyèrent une tempête d'alignement des trois satellites, furent sauvés de la noyade par des lévents blancs et remorqués jusqu'à la cheminée Une.

— Comment ont-ils pu réussir à gagner la terre intérieure ? Ils ne possédaient rien, ni navette ni matériel d'escalade…

— Un homme du nom d'Édée fabriqua une sorte de parachute à l'aide du matériau des radeaux pneumatiques, sauta dans le vide et atterrit sur la terre intérieure trois heures plus tard. La légende veut que, lorsqu'il découvrit l'extraordinaire lumière produite par la roche photogène, il crut qu'il avait franchi le seuil de l'au-delà et demeura dans un tel état de prostration qu'il oublia les autres…

Ils s'engagèrent dans une artère large, étincelante et bordée de corables. D'autres véhicules, frappés sur les portières d'un animal stylisé que Rohel identifia comme un mélange de phaleine et de lèvent, débouchaient des rues transversales et se dirigeaient à vive allure vers le parlement, une construction monumentale dont la façade brun-rouge s'ornait de colonnes et de vitraux aux couleurs éclatantes. La pluie diamantine renforçait l'impression onirique, fantasmagorique, qui se dégageait de l'ensemble. Le Vioter prit conscience que les Ewans, isolés du reste de l'univers par près de vingt kilomètres d'eau et de roche, s'étaient enfermés dans un rêve. Ils avaient oublié que d'autres civilisations ne partageaient pas leur vision idéaliste, qu'ils étaient entourés de peuples ambitieux, guerriers, conquérants. Le filet magnétique tendu par la flotte partek autour de leur planète les avait réveillés d'une façon brutale.

— Édée goûta l'eau d'une pluie de cheminée, poursuivit l'administrateur. Il se rendit compte qu'elle était salée, qu'elle

provenait donc de l’océan, qu’il avait enfin trouvé le monde nouveau qu’ils cherchaient depuis des siècles. La légende ne précise pas de quelle manière il s’y prit pour remonter à la surface et guider les survivants jusqu’à la terre promise.

— J’ai cru comprendre que l’animosité des Parteks ne date pas d’aujourd’hui, fit observer Le Vioter.

— Ils ne croyaient pas Ewe habitable, mais la réussite de nos ancêtres a aiguillonné leur volonté de posséder ce dont ils sont privés : l’eau.

Merrys trouvait l’explication officielle du conflit contre les Parteks un peu trop simpliste pour être vraie. Bien que la bibliothèque du parlement ne lui eût apporté aucune confirmation à ce sujet, elle pressentait que des liens occultes liaient les Ewans à leurs agresseurs.

— Comment vous rendiez-vous aux assemblées galactiques ? demanda Rohel.

— Nous ne nous y rendions pas, répondit l’administrateur. Nous faisions confiance aux autres dirigeants gamétiques…

— Ce qui signifie que vous n’avez pas de flotte spatiale.

L’administrateur esquissa un sourire navré.

— Pour quoi faire ? Nous nous sentions si bien dans le ventre d’Ewe…

CHAPITRE V

Quelle serait selon vous la stratégie d'une armée chargée de conquérir le ventre d'Ewe ? demanda Jaliane Ib-Grel.

Vêtue d'une longue robe blanche, la porte-parole du parlement ewan était venue se placer derrière le pupitre des audiences. Elle avait relevé ses cheveux noirs en un chignon strict qui accentuait la sévérité de ses traits. Ses yeux sombres s'étaient posés comme des oiseaux de proie sur Le Vioter. À l'issue du premier interrogatoire, elle s'était enfermée dans la salle des délibérations avec les vingt-neuf autres parlementaires. Ils en étaient ressortis une heure plus tard et s'étaient de nouveau répartis dans les travées circulaires qui surplombaient le centre de la pièce. Jaliane Ib-Grel avait sorti un bout de papier sur lequel elle avait noté toutes les questions que ses pairs l'avaient chargée de poser au hors-monde. Le parlement avait décidé de traiter le visiteur à l'égal d'un chef d'État, puisqu'il se prétendait princeps de son monde, et d'observer le protocole réservé aux hôtes de marque.

Ab-Siuler, le fondateur du Parti de suprématie humaine, s'était élevé avec la plus grande virulence contre cette décision : rien ne prouvait que cet homme disait la vérité. Mais, comme il n'était pas parvenu à rassembler les dix voix nécessaires au renvoi de la motion, il avait dû s'incliner. Selphen Ab-Phar, le chef de naville, Merrys Ib-Ner, la torce, et Kim Ab-Jahon, l'administrateur de l'aéroport, avaient été conviés à rester jusqu'à la fin de l'entretien au cas où le besoin se ferait sentir d'en appeler à leur témoignage. Des huissiers en uniforme rouge les avaient priés de s'asseoir sur des chaises en bois alignées au pied des travées, habituellement dévolues aux Ewans qui sollicitaient l'arbitrage du parlement.

Jaliane Ib-Grel fronça les sourcils.

— Devons-nous déduire de votre silence que vous n'entendez rien à la stratégie militaire ? fit-elle d'une voix sèche. Le titre de princeps

semblait pourtant indiquer une certaine connaissance dans ce domaine.

Intérieurement, Merrys supplia Rohel de répondre. S'il ne montrait pas au parlement qu'il pouvait apporter une solution au problème partek (sinon une solution, du moins un peu d'espoir…), il tomberait sous le coup de la loi d'exception et serait condamné, en tant que hors-monde, à être abandonné à la surface de l'Immaculé.

— Le terme fait seulement référence au visionnaire qui, dix siècles plus tôt, préserva le peuple de la Genèse de la folie du dictateur Angueral, répondit Le Vioter. Les Grands Devins d'Antiter estiment qu'un bon princeps est celui qui se rapproche le plus du modèle original.

Disant cela, il prit conscience qu'il n'avait pas su préserver les siens de la férocité des Garloups et fut envahi d'un sentiment d'échec. Les êtres des trous noirs avaient exploité son absence – la retraite de quarante jours qui précédait l'intronisation officielle à la dignité de princeps – pour lancer leur attaque, mais la marque des grands souverains était justement de prévoir l'imprévisible.

— Si vous étiez chargé de prendre d'assaut le ventre de notre mère, répéta Jaliane Ib-Grel, comment procéderiez-vous ?

— J'aurais d'abord étudié les particularités d'Ewe et je me serais rapidement rendu compte que les cheminées constituent à la fois sa force et sa faiblesse. Sa force parce qu'elles sont faciles à défendre : il suffit de concentrer le feu des défenseurs sur les hottes pour empêcher l'ennemi de débarquer. Sa faiblesse parce qu'elles fournissent l'oxygène de la terre intérieure et que… je les utiliserais pour vous asphyxier.

Il décela nettement le voile de pâleur qui glissa sur le visage de son interlocutrice.

— Nous… asphyxier ?

— Je recouvrirais chacune des cent quarante-neuf bouches d'une bâche étanche et je projetterais dans les conduits un gaz mortel ou anesthésique. Puis j'attendrais tranquillement que le gaz ait accompli son œuvre pour donner à mes hommes le signal de l'assaut…

— Cette conception de la guerre est répugnante ! s'emporta Jaliane Ib-Grel.

— Toute guerre est répugnante, rétorqua Le Vioter. L'instinct guerrier s'accorde mal avec la noblesse des sentiments. Les hommes se changent en bêtes féroces lorsqu'il s'agit de répandre le sang de leurs semblables.

Les paroles du hors-monde ranimaient en Merrys les images d'horreur qu'elle avait perçues devant la phaleine. Rohel avait raison : les parlementaires ne devaient pas se bercer d'illusions sur la mansuétude de leurs adversaires. La douceur de la terre intérieure les

entraînait à sous-estimer les risques. Ils pensaient que la raison finirait par l'emporter, que leur mère nourricière s'arrangerait d'une manière ou d'une autre pour leur éviter le pire.

— Vous m'avez demandé de me mettre dans la peau du chef des armées assaillantes et, en tant que tel, j'opterais pour la solution la moins coûteuse en pertes humaines, reprit Le Vioter. Dans l'impossibilité de lancer une attaque massive, je refuserais d'expédier mes hommes dans les conduits, de les soumettre à un feu meurtrier ou au souffle de bombes incendiaires. J'aurais également la possibilité de lancer des explosifs à propagation lumineuse pour préparer l'assaut, mais je ne le ferais pas : Ewe est une planète aux équilibres écologiques fragiles et je risquerais de détruire définitivement le monde que j'ai entrepris de coloniser. Le gazage a beau vous apparaître comme un acte barbare, il s'impose comme la solution idéale. Il préserve les richesses de la terre intérieure, épargne la vie de mes complanétaires et m'offre un triomphe facile… Le rêve de tout stratège militaire digne de ce nom.

Un silence tendu, presque palpable, retomba sur la salle des assemblées. Ce fut Ab-Siuler, le président du Parti de suprématie humaine, un petit homme brun et maigre vêtu d'un manteau de peau, qui prit l'initiative de le rompre (il allait également à l'encontre du protocole, mais la gravité de la situation ne se prêtait guère à la stricte observance des règles de l'étiquette).

— Pourquoi selon vous les Parteks ont-ils établi ce blocus ?

— Probablement pour se donner le temps de préparer leur offensive. D'autre part, comme ils ignorent que vous ne disposez d'aucun moyen de transport spatial, ils ont prévenu toute tentative d'exode. Cet attentisme prouve en tout cas qu'ils n'ont pas l'intention de se précipiter tête baissée dans la nasse.

L'éclairage brutal dispensé par les lampes murales donnait un aspect fantomatique aux parlementaires figés sur les sièges des travées. Les vitraux qui ornaient le plafond de la salle représentaient des mammifères marins et des naufragés regroupés sur un radeau de fortune. Des pierres précieuses serties dans les murs de corail mêlaient leurs chatoiements aux éclats de perles noires.

— Nous devrions leur lancer un appel radio pour entamer des pourparlers de paix, car si les…

Une vague de vociférations s'éleva des travées qui engloutit Ab – Siuler et la fin de sa phrase. Jaliane Ib-Grel écarta les bras pour mettre fin au tumulte.

— Merrys la torce m'a dit que les Parteks avaient obtenu d'Hamibal le Chien la permission d'envahir votre monde, déclara Rohel d'une voix forte. Ils ne se seraient pas alliés avec un conquérant aussi redoutable et n'auraient pas déployé tous ces efforts pour

renoncer au dernier moment. En outre, ils n'ont pas dépêché d'ambassade pour vous proposer une capitulation négociée, ils ne vous ont pas envoyé d'ultimatum, ils n'ont pas cherché à entrer en contact avec vous d'une manière ou d'une autre…

— Vous venez d'une autre galaxie, l'interrompit Ab-Siuler, nullement découragé par l'hostilité de ses pairs. Une galaxie rétrograde, si j'en juge par la teneur de vos paroles. Les peuples des Souffles Gamétiques ont une conception un peu moins réductrice de l'humanité. Les Parteks n'ont peut-être pas plus envie que nous de se battre… Peut-être tergiversent-ils parce qu'ils attendent un signe, une proposition de notre part. Ils sont, comme nous, des êtres supérieurs dans l'échelle de l'évolution, des créatures douées de raison avec lesquelles nous pouvons et nous devons nous entendre. Je prétends que toute guerre interhumaine est le fruit d'un malentendu.

Quelques sifflets et murmures s'élevèrent des travées mais ne parvinrent pas à couvrir sa voix.

— Les circonstances m'ont amené à visiter de nombreux mondes et, quelle que soit la galaxie dans laquelle ils se sont installés, les humains ont conservé ce mélange de grandeur et de bassesse qui les caractérise, répliqua calmement Le Vioter. Parfois leur grandeur les élève à de telles hauteurs qu'ils tutoient les dieux, parfois leur bassesse les conduit à de telles abominations qu'ils grossissent les rangs des démons. À vous de déterminer dans quelle catégorie vous classez les Parteks.

— Quelle sorte d'homme êtes-vous donc pour proférer de telles abominations ? glapit Ab-Siuler, donnant à l'entrevue qui se voulait officielle un tour nettement plus polémique (il ne pouvait pas ouvrir la bouche sans déclencher la controverse). Accordez-vous donc si peu de crédit à vos semblables humains ?

Les parlementaires, suspendus aux lèvres de Rohel, ne songèrent pas à réprimander leur confrère pour la brutalité de son intervention. L'intérêt des débats reléguait au second plan les préoccupations protocolaires.

— Je les sais capables du meilleur et du pire et, lorsque je vois plusieurs milliers de vaisseaux tendre un filet magnétique au-dessus de ma tête, je me prépare au pire.

Merrys avait envie de crier que le hors-monde était dans le vrai, que les visions d'avenir de la phaleine n'entretenaient aucune équivoque sur les sentiments des hommes rassemblés dans les flancs métalliques des vaisseaux, mais l'extrême tension qui régnait sur la salle d'audience et la perspective d'essuyer les foudres du président du Parti de suprématie humaine la dissuadaient d'intervenir.

— Je vous demande maintenant, monsieur, de vous mettre dans la peau du responsable chargé d'organiser notre défense, proposa Jaliane

Ib-Grel.

— Nous n'avons pas à mêler un hors-monde à nos affaires ! s'insurgea Ab-Siuler.

— Taisez-vous, Ab-Siuler ! cracha la porte-parole d'un ton sans réplique. Vous n'êtes que l'un des trente représentants de la population ewan et vous avez déjà abusé de votre temps de parole ! La majorité du parlement juge cette entrevue indispensable. Nous avons besoin de réunir le plus d'éléments possible pour prendre une décision, et nous connaissons déjà vos arguments.

— C'est peut-être un forban de la pire espèce, et vous le traitez comme un chef d'État, insista Ab-Siuler.

— Vous venez justement de lui reprocher de n'accorder aucun crédit au genre humain, insinua Jaliane Ib-Grel. Montrez-lui l'exemple, de grâce !

Ab-Siuler ouvrit la bouche pour répliquer mais il se ravisa et, tirant un masque d'impassibilité sur ses traits, il se rencogna dans son siège.

— Comment défendriez-vous la terre intérieure, monsieur ? demanda à nouveau la porte-parole en se retournant vers Rohel.

— La meilleure défense serait l'attaque, mais les forces en présence sont trop inégales pour envisager un affrontement direct. Merrys a eu une phrase très juste lorsqu'elle m'a affirmé que la connaissance de votre environnement était votre meilleur atout. Si nous retenons l'hypothèse du gazage, nous devons nous réfugier dans des lieux à la fois alimentés en oxygène et hermétiques au gaz. Y a-t-il dans votre environnement des endroits qui correspondent à cette définition ?

Les parlementaires se consultèrent du regard. Une odeur de sel, colportée par les courants de cheminée, imprégnait l'air humide de la salle.

— Les mers intermédiaires, peut-être, avança un vieil homme.

D'un mouvement de tête, Jaliane Ib-Grel l'invita à poursuivre.

Il se leva et, les bras écartés, prit appui sur le dossier du siège de la travée inférieure. Les cheveux mi-longs qui encadraient son visage parcheminé étaient du même blanc immaculé que ceux de Merrys.

— Il ne serait pas difficile de boucher les couloirs d'accès aux mers intermédiaires : le corail et les algues mélangés constituent un excellent isolant.

— Ils empêcheront également l'oxygène de passer, objecta une femme placée à sa droite.

— Nous ne nous sommes jamais demandé d'où provenait l'oxygène des mers intermédiaires, argumenta le vieil homme d'une voix légèrement tremblante.

— Il ne peut pas descendre par d'autres voies que par les cheminées recensées ! protesta quelqu'un.

Le vieil homme fixa l'intervenant pendant quelques secondes.

— En sommes-nous si certains ? Nous n'avons jamais percé le mystère de la présence des dolphes et des miarques dans les mers intermédiaires. En apparence, aucune galerie ne relie ces retenues d'eau à l'Immaculé, et pourtant des cétacés plus volumineux que nous trouvent des failles pour se glisser dans le cœur de la roche. Or, même s'ils peuvent rester plusieurs heures en apnée, je doute fort qu'ils se coupent de toute source d'oxygène pour traverser cinq ou six kilomètres de matière dense.

— Ils glissent le long des cheminées et empruntent les couloirs latéraux qui conduisent aux mers intermédiaires, avança Jaliane Ib-Grel.

Le vieil homme écarta les bras.

— Ce n'est qu'une hypothèse parmi d'autres, et elle ne tient pas : les équipes d'entretien ou les veilleurs de surface les auraient immanquablement repérés dans les conduits.

— Le temps nous manque pour résoudre ce genre d'énigme, s'impatienta la porte-parole. Nous cherchons seulement le meilleur moyen de prévenir l'invasion partek.

— Si les prédictions du princeps d'Antiter sont justes, nous n'aurons pas d'autre choix que de nous réfugier dans les mers intermédiaires en espérant que nous ne manquerons pas d'oxygène.

Ab-Siuler bondit comme un fauve de son siège et pointa un index vindicatif sur Le Vioter.

— Les élucubrations de ce hors-monde ont au moins le mérite de vous placer devant un choix fondamental, mesdames et messieurs du parlement, ce choix sur lequel vous avez jusqu'alors refusé de vous prononcer : faut-il lier l'existence du peuple ewan à celle d'animaux marins, d'êtres inférieurs dans l'échelle de l'évolution, ou devons-nous en appeler à la raison de ces humains que, parce qu'ils viennent d'une autre planète, nous avons d'emblée considérés comme des ennemis ?

— Sans ces animaux marins, je vous le rappelle, vous n'existeriez pas ! riposta Jaliane Ib-Grel.

— La reconnaissance, aussi légitime qu'elle soit, n'induit pas la régression ! Les cétacés ont eu le grand mérite de secourir nos ancêtres, mais notre gratitude ne doit pas nous empêcher d'accomplir notre destinée.

— Nous n'avons pas d'autre destinée que de vivre en harmonie avec le peuple de l'Immaculé.

Des lueurs vives embrasèrent les yeux d'Ab-Siuler.

— Le rôle de l'homme ne se limite pas à préserver son environnement mais à le transformer. Et, pour infléchir le destin, il nous suffit de changer de point de vue : si nous continuons de nous opposer au mouvement qui secoue la galaxie tout entière, nous serons balayés comme des feuilles de corables. Essayons au contraire de nous

placer dans le sens du courant, accueillons les Parteks comme des alliés, comme des frères, et prêtons le serment d'allégeance à Hamibal le Chien. Ce ne sera pas seulement une manière d'épargner les nôtres, mais également et surtout d'épouser le cours d'une nouvelle épopée.

Contrairement à l'habitude, le président du Parti de suprématie humaine avait pu achever son discours sans être interrompu. Il laissait errer son regard sur la mer de têtes qui l'entourait avec un petit air triomphal qui déplaisait fortement à Merrys. Pour la torce, s'allier avec le tyran de Cynis équivalait à signer un pacte avec le prince des démons des abysses. En revanche, les arguments d'Ab – Siuler se frayaient un chemin dans l'esprit de certains parlementaires, visiblement effrayés par les paroles de Rohel et prêts à signer un pacte avec le maître des forces noires pour éviter l'affrontement avec les Parteks. Ils n'avaient jamais envisagé d'être gazés, ayant mal appréhendé la réalité d'un conflit qui tardait à se déclarer. Le filet tendu par les vaisseaux autour d'Ewe avait certes éveillé leur inquiétude, mais de manière abstraite. Jamais ils n'avaient pris conscience de l'horreur de la guerre, car ils avaient vécu en paix pendant des siècles et, au moment crucial, leur volonté, leur courage se délitaient. Ab-Siuler proposait une solution qui n'était ni élégante ni glorieuse, mais qui avait le mérite d'entretenir une flamme d'espoir. Que savait-on des Parteks ? Devait-on les condamner parce qu'ils avaient combattu les premiers colons d'Ewe ?

— Les Parteks n'ont pas daigné répondre aux nombreux messages radio que nous leur avons envoyés, dit Jaliane Ib-Grel.

Ab-Siuler balaya l'objection d'un revers de main.

— Nous ne les avons pas invités à entrer en contact avec nous, nous les avons sommés, je dis bien : sommés, de quitter notre espace aérien. Nous avons interprété l'apparition de leurs vaisseaux comme une agression et nous avons réagi comme ce hors-monde (il désigna Le Vioter d'un mouvement de menton). Il serait souhaitable d'expédier un nouveau message où nous les assurons de notre bienveillance.

— Nous avons déjà voté la…

— Je demande un nouveau vote ! La question est simple : souhaitez-vous, oui ou non, une négociation avec les Parteks ?

— Une soumission, voulez-vous dire…

— Je préfère le terme collaboration. Un traité où chacune des parties trouve son compte est un marché équitable. Nous nous trouvons devant le choix suivant : ou bien nous nous opposons aux armées parteks et nous serons exterminés, ou bien nous partageons nos ressources et notre savoir avec l'envahisseur et, d'une querelle vieille de plus d'un millénaire, nous faisons une union féconde. Passons au vote. Si vous désirez respecter le protocole, Jaliane Ib-Grel, posez vous-même la question de manière formelle. C'est votre rôle,

après tout.

Merrys observa les parlementaires et vit, à leurs paupières baissées, à leurs épaules tombantes, à leur attitude déjà soumise, que plus de la moitié d'entre eux, hommes et femmes, étaient sur le point de basculer dans le camp d'Ab-Siuler. Alors, mue par une irrésistible impulsion, elle se leva, s'avança vers le centre de l'espace central et vint se placer aux côtés de Rohel.

— Retournez vous asseoir, mademoiselle ! siffla Ab-Siuler. Nous n'en avons pas appelé à votre témoignage !

Il détestait les torces, ces imposteurs qui prétendaient converser avec les mammifères marins. Il avait demandé à plusieurs reprises la dissolution de l'administration torcienne, car il jugeait la fonction de torce incompatible avec l'idée qu'il se faisait de la suprématie humaine, mais le parlement, attaché comme tous les Ewans au maintien des liens entre les géants de l'Immaculé et les habitants de la terre intérieure, avait rejeté ses requêtes.

— Ab-Siuler, vous êtes tellement pressé d'enterrer la démocratie que vous oubliez les règles élémentaires de la représentation parlementaire ! dit Jaliane Ib-Grel. Les citoyens ont le droit – et le devoir lorsqu'ils l'estiment indispensable – d'intervenir au cours d'une session. Parlez, Merrys Ib-Ner.

— C'est vous qui oubliez les règles, madame la porte-parole ! protesta Ab-Siuler. Nous avons décrété l'état d'urgence et cela nous autorise à prendre les mesures sans solliciter l'avis de nos concitoyens.

— Nous avons prié Merrys Ib-Ner d'assister à cette session extraordinaire pour le cas où nous aurions besoin de recourir à son témoignage. Or je ressens la nécessité, et je ne suis probablement pas la seule, de l'entendre. Je vous donne donc l'ordre, Merrys Ib-Ner, de parler.

Comprenant qu'il ne gagnerait rien à s'opposer à la porte-parole sur le terrain de la légalité, Ab-Siuler se fendit d'une courbette caricaturale avant de se rasseoir. D'un geste de la main, Jaliane Ib-Grel encouragea la torce à s'exprimer.

Déstabilisée par l'agressivité du fondateur de la suprématie humaine, Merrys puisa au plus profond d'elle-même pour redonner un minimum de cohérence à ses pensées. Elle avait eu l'impression, pendant les échanges verbaux entre Ab-Siuler et la porte-parole du parlement, d'être une âme dépecée par des forces antagonistes. Contrairement à ce qu'ils prétendaient, la guerre opérait déjà des ravages dans les esprits ewans.

— La grande phaleine qui a sauvé le hors-monde m'a adressé un message, commença-t-elle d'une voix hésitante. Elle m'a transmis de terribles images de mort et de destruction. Des soldats coiffés de turbans verts massacraient les hommes, les femmes et les enfants, des

hommes masqués dévoraient le foie des cadavres, des créatures mi-humaines, mi-insectes volaient au-dessus des rues d'Édée en agitant leur dard venimeux, des prêtres aux robes vertes et aux crânes rasés prononçaient des paroles qui empoisonnaient les eaux de l'Immaculé et tuaient les mammifères marins…

La respiration de Rohel se suspendit. La description que la torce donnait de ces prêtres et de ces créatures mutantes correspondait fidèlement à celle des Ulmans du Chêne Vénérable et de leurs créatures hybrides, les Reskwins. Que l'Église se fût liguée avec les Parteks ne le surprenait pas : sa volonté hégémonique la poussait à nouer des alliances avec tous les clans ambitieux de l'ensemble de l'univers recensé. Mais avait-elle retrouvé sa trace ou la présence de missionnaires dans les vaisseaux parteks n'était-elle qu'une pure et simple coïncidence ?

— Ces prétendues visions ne sont que des affabulations ! ricana Ab-Siuler. Les torces affirment depuis des siècles qu'ils conversent avec les cétacés pour garder leurs privilèges. Nous n'allons tout de même pas jouer l'avenir d'Ewe sur les divagations de cette demoiselle ! Pour la dernière fois, je vous demande de passer au vote : choisissons-nous le suicide collectif ou la paix avec les Parteks ?

— La paix des Parteks, voulez-vous dire ! le corrigea Jaliane Ib-Grel.

— Les communications avec les phaleines ne sont ni des divagations ni des affabulations ! cria Merrys.

Les larmes aux yeux, elle lança un regard désespéré à Rohel. Ab-Siuler s'était permis de contester sa probité devant le parlement et, même si elle savait que le Parti de suprématie humaine cherchait par tous les moyens à restreindre l'influence des torces, elle avait ressenti l'attaque de ce ventreux comme une humiliation.

Ab-Siuler se leva et fixa la torce avec autant d'aménité qu'un serpent sur le point de dévorer sa proie.

— Vous, les torces, vous êtes tellement conditionnés par votre fonction que vous prenez pour de la communication ce qui n'est que le produit de votre imagination ! Aucun Ewan doué de raison ne peut croire qu'un cétacé a le pouvoir de lire l'avenir, *a fortiori* l'avenir d'un peuple humain.

— J'ai une preuve de ce qu'elle avance, déclara Le Vioter. Les prêtres aux crânes rasés et aux robes vertes dont elle parle appartiennent à une église de la Première Voie Galactica, le Chêne Vénérable.

— Vous appelez ça une preuve ? Un témoignage est, par définition, une déposition subjective, donc réfutable.

— Elle ne peut pas imaginer des choses qu'elle ne connaît pas, rétorqua Rohel que la mauvaise foi de son interlocuteur commençait à

exaspérer.

— En admettant qu'elle possède cette sensibilité qu'on prête généralement aux torces, qui vous dit qu'elle n'a pas puisé ces scènes d'horreur dans votre propre cerveau ?

— Je note une contradiction dans vos propos, Ab-Siuler, intervint Jaliane Ib-Grel. Si, comme vous l'avez affirmé avec force, les torces n'utilisent que les ressorts de leur imagination, comment peuvent-ils puiser des informations dans un autre cerveau ?

La remarque prit de court le président du Parti de suprématie humaine, qui n'eut pas d'autre ressource que de jeter un regard assassin à la porte-parole.

— Il ne nous reste plus qu'à passer au vote puisque telle est la juste requête du sieur Ab-Siuler, poursuivit Jaliane Ib-Grel. Nous remercions nos invités de leur collaboration et les prions de sortir.

— Les débats sont ouverts au public mais les votes se déroulent dans le secret, dit Merrys avec un sourire d'excuse.

Un huissier avait conduit les quatre invités dans un salon attenant à la salle d'audience. Installés dans les confortables banquettes disposées en carré autour d'une table basse, l'administrateur et Selphen Ab-Phar picoraient distraitement les gâteaux et les beignets de calamar présentés dans des récipients nacrés. Le Vioter et la torce s'étaient approchés d'une large baie et, au travers de la vitre brouillée, contemplaient les arbres blancs, les allées de coquillages et les massifs fleuris d'un jardin intérieur. La pluie de cheminée, de plus en plus drue, noyait les colonnes et les murs du bâtiment. Les ténèbres dévoraient la lumière agonisante de la voûte rocheuse.

— L'Immaculé est toujours en colère, murmura Merrys. Les tempêtes de syzygie durent parfois plusieurs jours. À la surface, la nuit est déjà tombée. Le ciel de la terre intérieure s'éteint avec une heure de décalage.

— Vous préféreriez être à la surface malgré la tempête, est-ce que je me trompe ?

Merrys se mordilla la lèvre inférieure. Elle retenait à grand-peine les larmes qui perlaient au coin de ses yeux.

— J'éprouve là-haut des sentiments que sont incapables de comprendre les ventreux…

— Comment vont-ils voter, à votre avis ?

Elle haussa les épaules.

— Avant que vous ne veniez à mon secours, la majorité était prête à s'aligner sur les arguments d'Ab-Siuler. Maintenant, je ne sais plus… Pourquoi n'avez-vous pas mentionné la puissance de votre épée ?

Le Vioter esquissa un sourire.

— Vous ne vous contentez pas de percevoir les messages des

cétacés, on dirait. Cette épée est en effet d'une puissance phénoménale, mais je la réserve à d'autres adversaires.

— Les prêtres de cette église ?

Il suivit du regard la trajectoire d'une goutte sur la vitre de la baie.

— Les fanatiques du Chêne Vénérable ne sont que des agneaux en comparaison des êtres que je suis appelé à combattre.

Elle lui posa la main sur l'avant-bras. Puis elle ferma les yeux, comme si ce contact prolongé lui procurait de nouvelles visions.

— L'avenir de l'univers est lié à votre destin, chuchota-t-elle. De grands malheurs s'abattront sur les hommes si vous ne sortez pas vivant du ventre d'Ewe.

CHAPITRE VI

Su-pra Callonn, pra Toranch, les quatre fras serviteurs et les deux Reskwins avaient été enfermés dans un conteneur de débarquement en compagnie de deux officiers et de trente soldats parteks. Cela faisait maintenant plus de dix heures qu'ils attendaient leur éjection dans l'espace. Leur départ avait été différé à cinq reprises à cause de la tempête qui agitait la surface liquide d'Ewe.

Une suffocante odeur de chitine, d'urine et de vomi imprégnait l'air confiné du compartiment. Les hommes avaient reçu pour consigne de se tenir prêts à tout moment et leurs harnais de sécurité les empêchaient de se lever pour satisfaire leurs besoins organiques.

— Ce maudit rajiss regrettera de nous avoir laissés moisir dans cette botte en fer ! maugréa l'Ultime. Je lui réserve une place de premier choix dans un four à déchets.

Les soldats se retournaient de temps à autre pour jeter, par-dessus leur épaule, des regards à la fois intrigués et inquiets sur les deux Reskwins qui occupaient avec les ecclésiastiques la dernière rangée de sièges.

Les claquements de mandibules des mutants, leurs chuintements, leurs sifflements, le noir insondable de leurs yeux globuleux, les incessants mouvements de leurs membres supérieurs terminés par des sortes de pinces à quatre doigts et le Dard Pourpre holographique inséré dans la cuirasse protégeant leur abdomen inspiraient une terreur incommensurable aux Parteks.

Par un hublot latéral, Su-pra Callonn apercevait quelques-uns des vingt autres conteneurs alignés dans la soute du vaisseau.

Connaissant l'aversion de l'Ultime pour les transferts spatiaux, le rajiss avait pris un malin plaisir à lui expliquer qu'il devrait franchir à bord de ce tas de ferraille les cinq cents kilomètres qui séparaient les vaisseaux de la surface d'Ewe.

— Ils sont munis de boucliers thermiques qui interdiront un échauffement brutal lors de votre entrée dans l'atmosphère ewan, avait dit Abn-Falad avec un petit sourire. Ce qui signifie, Votre Grâce, qu'ils ne devraient pas se transformer en fours à déchets… En théorie du moins, car nous ne les avons encore jamais essayés ! Ils sont également censés flotter à l'issue de leur amerrissage. Munis de moteurs auxiliaires, d'instruments de bord, de grappins magnétiques et de passerelles, ils permettront à nos soldats de prendre pied sur les corolles des cheminées et d'apprêter notre dispositif.

— Qu'ai-je à voir avec vos manœuvres militaires ? s'était emporté l'Ultime.

Le rajiss l'avait toisé avec mépris.

— Que pense votre Idr El Phas de ses soldats qui refusent le combat ?

— Nous ne sommes pas des guerriers, rajiss, mais des missionnaires, des êtres pacifiques qui ne s'intéressent qu'à l'âme de nos frères humains.

— Les préoccupations de votre Berger Suprême me semblent moins idéalistes que les vôtres. Il sait que la conquête des âmes passe d'abord par la conquête des terres. Ewe ne vous tombera pas toute rôtie dans le bec, Votre Grâce : vous devrez la mériter, autant que mes soldats les richesses de la terre intérieure !

Su-pra Callonn s'était abstenu de répliquer. La veille, pra Toranch avait passé plusieurs heures à tenter de le convaincre que l'incorporation dans la première vague d'assaut représentait peut-être la chance de leur vie. L'Ultime avait d'abord refusé de l'écouter, car il n'entrait pas dans ses attributions de porter le fer dans les rangs ennemis, puis, lorsque son secrétaire lui avait affirmé « de source sûre… » que la conquête de la terre intérieure d'Ewe s'effectuerait sans le moindre risque, il avait condescendu à lui prêter une oreille attentive : ils pourraient exploiter le désordre engendré par l'offensive militaire pour lancer les Reskwins à la recherche du mystérieux pilote dont le module hypsaut avait sombré dans l'océan Immaculé quelques jours plus tôt.

— Les Reskwins n'ont aucun moyen d'identifier Rohel Le Vioter, avait objecté l'Ultime.

— Je me suis renseigné auprès d'un ami qui travaille au laboratoire génétique d'Orginn, avait répondu pra Toranch. On a retrouvé des cheveux et du sang de Rohel Le Vioter sur la planète Elmir, dans la maison de l'hérétique qui l'a recueilli, soigné et qui a modifié sa conformation cérébrale pour lui permettre d'échapper aux sphères d'inquisition mentale. Même si je ne suis pas spécialiste, je puis vous dire que les biologistes ont inclus les informations cellulaires du déserteur dans le cerveau des Reskwins de la dernière génération.

Les deux spécimens qui nous accompagnent sont équipés de ce programme : ils peuvent détecter la présence de Rohel Le Vioter dans un rayon de cent kilomètres et fondre en silence sur lui pour lui injecter leur venin paralysant. Mon ami biologiste m'a assuré que leur flair – je devrais plutôt parler de sensibilité ou d'aimantation organique – est fiable à cent pour cent. Nous saurons très rapidement si ce pilote inconnu est notre homme, Votre Grâce. Nous avons tout intérêt à nous mêler aux premiers soldats qui fouleront le sol de la terre intérieure d'Ewe. Notre manège aurait peut-être attiré l'attention d'Abn-Falad. Le tyranneau partek a de nombreux défauts, mais il n'est pas idiot : il sait que le Chêne Vénérable recherche activement le déserteur du Jahad pour récupérer la formule. Le palais épiscopal a témoigné d'une grande imprudence en révélant l'existence du Mentral aux administrateurs cyniques…

— Mesurez vos paroles, pra ! Chacune des décisions de Gahi Balra, notre Berger Suprême, est frappée du sceau de l'infaillibilité.

— Le Souverain Pontife a certainement eu de bonnes raisons d'agir de la sorte, Votre Grâce. Je ne remets pas en cause le dogme, je dis seulement que nous devons faire preuve d'une extrême circonspection si nous ne voulons pas que la formule tombe entre des mains impies.

Le secrétaire avait enveloppé son supérieur hiérarchique d'un regard à la fois complice et douloureux. Pra Toranch avait fini par éprouver une affection bourrue pour Su-pra Callonn, peut-être parce que, comme lui, l'albinos déclenchait une répulsion immédiate chez ses interlocuteurs. Des cils blancs, des yeux rouges, une peau diaphane et des dents jaunes n'étaient pas les meilleurs atouts pour conquérir le ministère suprême, dessein plus ou moins déclaré de tous les Ultimes. À ce physique repoussant il convenait d'ajouter une intelligence moyenne et un défaut de sang-froid qui le desservaient dans les moments difficiles. Sans compter le mal de l'espace, qui transformait ses voyages en redoutables épreuves physiologiques et le plaçait parfois – souvent – dans des situations humiliantes.

De lucidité, en revanche, pra Toranch n'en manquait pas. Ses origines galactiques l'ayant condamné à demeurer un pra, un secrétaire, pour le restant de son existence, il avait décidé de prendre le pouvoir par procuration, d'utiliser Su-pra Callonn comme un pion du jeu de checks. Il avait uni son destin à son frère de laideur, pour le meilleur et pour le pire, mettant à son service sa formidable intelligence et son immense culture – se demandant souvent s'il avait effectué le bon choix.

Pra Toranch savait également que son partenaire, s'il réussissait à se hisser sur le trône de Berger Suprême, se débarrasserait de lui à la première occasion : les compagnons des jours difficiles, les détenteurs des inavouables secrets, deviennent des ombres embarrassantes dès

lors qu'on se dresse dans la lumière éclatante d'Idr El Phas. Le secrétaire n'en avait cure. Il lui suffirait d'avoir été l'instrument secret de l'ascension de l'albinos d'Orginn, il s'estimerait vengé de sa disgrâce physique et de la loi de Préférence galactique qui lui avait interdit de postuler à la dignité suprême, il pourrait s'effacer en paix. Il espérait simplement que la reconnaissance du nouveau Souverain Pontife lui épargnerait le calvaire du four à déchets.

— Départ dans cinq minutes, grésilla une voix par le haut-parleur du conteneur. Départ dans cinq minutes… Départ dans cinq minutes…

Un silence tendu ensevelit le compartiment. Les intestins de Su-pra Callonn se nouèrent, un goût de fiel lui envahit la bouche. Au prix de multiples contorsions, pra Toranch sortit le bras de son harnais et lui posa la main sur l'épaule.

— Courage, Votre Grâce : que représentent quelques heures de désagrément en regard de la gloire d'Idr El Phas ?

L'Ultime ne l'écoutait plus, refermé sur sa nausée, le regard fixé sur le plancher métallique qui se rouillait par endroits.

*

Le déploiement du parachute freina brutalement le conteneur. Le petit appareil, muni d'un moteur autonome de poussée atmosphérique, avait pénétré sans encombre dans l'atmosphère d'Ewe. La chaleur avait grimpé de plusieurs degrés, des étincelles rougeoyantes avaient giflé les hublots, mais la température était restée supportable. Les sifflements du vent sur le fuselage avaient supplanté le ululement du moteur, et il était tombé en chute libre pendant un temps qui avait paru interminable à Su-pra Toranch. L'Ultime s'était demandé avec angoisse si ce tas de ferraille aurait l'énergie suffisante pour s'arracher à l'attraction planétaire et regagner la soute du vaisseau que le rajiss partek lui avait attribué. Il n'avait pas osé s'ouvrir de son inquiétude à son secrétaire, de peur, en desserrant les lèvres, de répandre tout le contenu de ses entrailles. Il s'était raccroché à l'idée qu'une fois la conquête achevée les navettes de transfert, plus performantes, plus fiables, viendraient à leur tour se poser sur les rochers des cheminées et le ramèneraient à bon port.

Le conteneur traversait maintenant une épaisse couche nuageuse et de fines gouttelettes se pulvérisaient sur les vitres des hublots. Seuls les deux Reskwins ne semblaient pas incommodés par le remugle qui régnait dans le compartiment. À chaque fois qu'une secousse agitait l'appareil, leurs élytres se déployaient entre les interstices des harnais et leurs antennes ondulaient comme des herbes soufflées par la brise.

Les traits des officiers et des soldats se tendaient au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de la surface d'Ewe. On leur avait promis cette

guerre depuis leur tendre enfance. Ils prenaient conscience que le jour attendu depuis des siècles était enfin arrivé, que le paradis aquatique autrefois dérobé par les Ewans serait bientôt restitué à ses propriétaires légitimes. Ils avaient préparé l'invasion avec le plus grand soin, chacun d'eux répétant jusqu'à l'écœurement le rôle qu'on lui avait confié. Avant de jouir de la richesse de la terre intérieure, ils comptaient bien s'abreuver du sang des félons qui les avaient contraints à vivre pendant des siècles sur un monde brûlant, ingrat. Ils feraient couler un fleuve empourpré qu'absorberait peu à peu l'eau, leur déesse restituée.

Le conteneur déboucha sous la chape nuageuse. De nombreux soldats ne purent refréner plus longtemps leur curiosité. Ils se défirent de leur harnais et se massèrent près des hublots. Les deux officiers leur enjoignirent de regagner leur place mais, constatant que leurs hommes ne les écoutaient pas, ils finirent par les imiter.

Le tableau qu'ils découvrirent en contrebas les stupéfia : aussi loin que portait leur regard, la masse liquide de l'océan couvrait la surface de la planète. Le spectacle grandiose de ce désert aquatique les émerveillait, les emplissait à la fois d'admiration et d'appréhension. De longues stries blanches naissaient et mouraient en un cycle sans cesse renouvelé. L'eau, cet élément si rare et si précieux sur Part-k, se contorsionnait comme une interminable échine. Des collines grises se formaient çà et là, s'écroulaient dans un fracas d'écume, se reconstituaient un peu plus loin.

Ils repérèrent les taches claires des rochers et la cannelure sombre d'une cheminée. Selon les estimations des topographes parteks – confirmées par les études des administrateurs cyniques –, Ewe comptait cent quarante-neuf bouches qui aspiraient l'oxygène de la surface et le transportaient, *via* d'étroits conduits, jusqu'à la terre intérieure.

Ils aperçurent également une embarcation circulaire qui se dirigeait vers les récifs, pourvue en son centre d'une bulle transparente. Ils virent des silhouettes s'agiter derrière la paroi de verre – ou d'une matière approchante – et portèrent instinctivement la main à la crosse de leur vibreur mortel.

Des Ewans.

À première vue, rien ne différenciait les Parteks de ces représentants d'une race dix mille fois maudite, hormis peut-être l'extraordinaire facilité avec laquelle ils gardaient l'équilibre sur le plancher instable de leur minuscule embarcation. Ils n'étaient pas nombreux, quatre ou cinq, et, déjà excités par la perspective de l'affrontement, les soldats poussaient de petits jappements aigus.

— Nos chers alliés sont pressés de boire le sang de leurs ennemis, soupira pra Toranch. Nous devrions faire pression sur les

administrateurs cyniques pour les contraindre à se convertir au Verbe Vrai.

— Pourquoi les administrateurs cyniques nous accorderaient-ils cette faveur ? répliqua Su-pra Callonn, oubliant ses tourments intestinaux. Ils sont eux-mêmes réfractaires à la Révélation.

— Ils savent faire la différence entre leurs intérêts et leurs convictions… Tout comme notre Berger Suprême… Les Parteks vont bientôt se rendre compte que l'eau, abondante sur Ewe, n'est ni une déesse ni même un objet de culte. Leur religion s'effondrera comme un château bâti sur le sable et les Cyniques ne verront aucun inconvénient à ce qu'ils épousent la Foi du Chêne Vénérable : d'une part, Hamibal ne refusera pas ce plaisir à ses indispensables alliés, d'autre part, il ne fera qu'anticiper sa propre conversion.

La voix synthétique retentit par le haut-parleur et domina le brouhaha.

— Amerrissage dans trente secondes… amerrissage dans trente secondes… Veuillez regagner vos places et boucler vos harnais de sécurité…

Les soldats s'arrachèrent à regrets à leur contemplation et regagnèrent leur siège.

*

Des dizaines d'appareils de forme carrée amerrirent autour de la naville de l'équipe de surveillance de la cheminée Seize. La tempête qui avait soufflé sans discontinuer depuis trois jours avait empêché les veilleurs de regagner le port. Ils avaient passé deux nuits inconfortables dans la cabine de pilotage et, au moment où ils pouvaient enfin envisager leur retour, les gros oiseaux métalliques, surmontés de leurs parachutes comme autant d'aigrettes déployées, avaient déchiré le manteau nuageux et s'étaient posés l'un après l'autre sur les flots apaisés.

— Les Parteks ! s'était exclamée la torce de l'équipage, une femme au visage ridé, aux cheveux gris coupés court et à la silhouette élancée. À la cheminée, vite ! Nous devons prévenir les ventreux de toute urgence !

Elle était d'autant plus inquiète qu'elle n'avait communiqué avec aucun mammifère marin durant leur tour prolongé de surveillance. Elle se demandait si les géants de l'Immaculé ne s'étaient pas retirés dans les fosses abyssales et n'avaient pas abandonné les enfants du ventre d'Ewe à leur sort.

La naville avait engagé une course de vitesse contre les engins de débarquement parteks qui l'environnaient, mais ces derniers, pourvus de moteurs nettement plus puissants, avaient rentré leur parachute et

manœuvré de manière à lui couper la route. Le pilote cherchait des passages entre les flancs métalliques qui formaient, en convergeant, une muraille de plus en plus dense, de plus en plus difficile à franchir.

Harcelés par le vent, les nuages désertaient la plaine céleste et la lumière de Bélem-Ter tombait en colonnes bleutées sur le moutonnement infini.

Un choc à la poupe ébranla la naville. Lancé à toute allure, un navire partek avait percuté de plein fouet la frêle embarcation. Massif, cuirassé, bardé d'arceaux de renforcement qui constituaient autant de rostres, il avait ouvert une importante brèche au bas de la coque.

La naville ne coula pas, car l'eau ne s'engouffrait que dans l'un des quatre caissons étanches de la carène, mais, lestée d'un côté, elle ne réagissait plus aux tours de roue du pilote et tournait sur elle-même comme une toupie.

— Je ne la contrôle plus ! hurla le pilote.

Les hommes d'équipage et la torce virent avec effroi le conteneur partek les aborder. Des sas latéraux s'ouvrirent du haut vers le bas, brisèrent comme du bois mort les trois barres du bastingage de la naville, s'écrasèrent violemment sur le pont, se transformèrent en passerelles sur lesquelles se ruèrent les soldats parteks, coiffés de turbans verts et vêtus d'uniforme gris.

— Les fusils-harpons ! cria la torce.

Les hommes d'équipage se précipitèrent vers la trappe de la réserve des armes, mais les Parteks brisèrent la porte à coups de crosse, se ruèrent à l'intérieur de la cabine et les couchèrent en joue.

— Ne tirez pas ! glapit un officier. Inutile de vider les magasins d'énergie de vos armes… Nous prélèverons leur sang à l'arme blanche.

Il dégaina un poignard à la lame sinueuse et, la bouche déformée par un rictus, s'avança vers la torce.

Jusqu'au dernier moment, elle avait espéré que les cétacés surgiraient des profondeurs océanes pour leur porter secours, comme ils avaient sauvé leurs ancêtres lors du naufrage de l'Ewe, mais les seules formes visibles entre les vagues étaient les angles agressifs et les hublots ovales des navires assaillants. Elle savait qu'elle n'avait aucune clémence à attendre des Parteks, ces ennemis qui avaient de tout temps hanté l'inconscient collectif de son peuple. Malgré la peur qui lui glaçait les veines, elle s'apprêta à mourir avec dignité.

Le chef d'équipage voulut s'interposer entre l'officier et la torce, mais le Partek détendit son bras comme un ressort et, de la pointe de sa lame, lui incisa le ventre sur toute sa largeur. L'Ewan resta immobile pendant quelques secondes, les yeux agrandis par l'horreur. Ses mains volèrent vers la plaie béante mais n'empêchèrent pas ses organes de se répandre. Il tomba à genoux. Une odeur fétide se diffusa dans les effluves salins.

L'officier entailla le cou du chef d'équipage, plaça, sous le filet carmin, le gobelet métallique qu'il avait dégagé de la poche de sa veste et, renversant la tête en arrière, but le sang tiède avec la solennité requise. Puis il ordonna à ses soldats de rendre leur propre hommage à la Déesse. À tour de rôle, ils lardèrent de coups de poignard le corps désarticulé qui gémissait sur le plancher et prélevèrent quelques décilitres de son sang en évitant de toucher les organes vitaux. Ce geste symbolique marquait le véritable commencement de la conquête du paradis aquatique et ils prolongeaient autant que possible la vie de leur victime pour mieux savourer l'émotion, le plaisir de l'instant.

— Achevez-le, maudits chiens ! gronda la torce.

Les yeux de l'officier luirent comme des braises vives. Son visage brun, sec, émacié, semblait avoir été sculpté par un vent tourmenté.

— Sur Part-k, les femmes n'ouvrent la bouche que lorsqu'on les y autorise !

— Les lois parteks ne concernent pas Ewe ! répliqua la torce.

Elle avait hurlé pour couvrir les vociférations des soldats, les râles du blessé, les grondements des vagues, les ronronnements lointains des moteurs.

— Nous venons reprendre le paradis que vous nous avez jadis dérobé, murmura l'officier avec une étrange douceur dans la voix.

— Nos ancêtres ont fait naufrage sur ce monde et les mammifères marins les ont guidés vers les cheminées. Nous n'avons rien volé à personne.

L'officier promena la lame de son poignard sur la gorge de la torce.

— Sur Part-k, cette langue de serpent ne s'agiterait plus depuis bien longtemps…

— Qu'est-ce que tu attends pour repartir sur ton monde ? Tu pourras y couper autant de langues qu'il te plaira !

Les traits du Partek se durcirent. Le chef d'équipage baignait dans une mare de sang, mais il respirait encore. Les soldats plongeaient leur poignard dans ses jambes, dans ses flancs, dans ses bras, marmonnaient les paroles rituelles avant de recueillir le sang et de tremper les lèvres dans leur gobelet personnel.

— J'aurais pu te tuer d'un seul coup de poignard, reprit l'officier. Ton insolence te vaudra quelques faveurs.

Il fit signe à ses hommes de s'occuper des trois autres veilleurs de surface, tétanisés près de la roue. Les Ewans ne cherchèrent même pas à se protéger de la grêle métallique qui s'abattit sur eux. D'abord frappés aux jambes, ils s'effondrèrent l'un après l'autre sur le plancher et ne furent plus bientôt que des corps ivres de souffrance rampant comme des insectes maladroits aux pieds de leurs bourreaux. Les Parteks entreprirent de les dépecer vivants, de leur ouvrir l'abdomen

et d'en extraire les intestins, un morceau de foie, la rate, le pancréas… Ils leur tranchèrent ensuite les organes sexuels qu'ils leur enfournèrent dans la bouche.

— Soyez maudits jusqu'à la fin des temps ! souffla la torce.

L'officier la gifla de toutes ses forces puis, alors qu'elle tentait de reprendre ses esprits, il commença à lacérer méthodiquement sa combinaison. À chaque fois qu'elle regimbait, il lui assenait une nouvelle gifle qui l'envoyait heurter la cloison. Saoulée de coups, en larmes, elle finit par se résigner.

Lorsqu'il l'eut entièrement dénudée, il se recula et contempla un long moment son corps flétri, ses seins affaissés, ses flancs squelettiques, ses clavicules saillantes, son ventre creux, ses hanches pointues, sa toison pubienne clairsemée, ses cuisses maigres. Il se rendit alors compte que c'était une ancienne, une grand-mère peut-être, et lui revint en mémoire un dicton de Part-k qui vouait les tueurs de vieillards à la sécheresse éternelle. Puis il se souvint que cette femme était une ennemie, une usurpatrice, et il raffermit sa résolution. Toutefois, comme il ne pouvait décemment envisager de lui planter son épée de chair entre les cuisses – il n'allait tout de même pas répandre sa précieuse semence dans une terre désertique –, il se contenterait de lui enfoncer la lame de son poignard jusqu'à la garde et de la lui laisser à l'intérieur jusqu'à ce qu'elle se soit entièrement vidée de son sang.

Comme les animaux égorgés lors des grandes fêtes de la fécondité.

Les cent conteneurs chargés de l'obturation de la cheminée Seize se disposèrent autour de la corolle rocheuse. Les têtes des grappins magnétiques jaillirent de bouches latérales comme des langues de batracien et se fixèrent sur les premières lignes des récifs.

Bélem-Ter brillait de tous ses feux dans un ciel entièrement dégagé. L'Immaculé n'était plus qu'une immense nappe lapis-lazuli aux reflets argentés et changeants.

Les soldats parteks se répandirent par les passerelles autour de la faille. Les passagers d'un seul conteneur avaient eu le privilège de verser le premier sang, et les autres, frustrés, se hâtaient d'explorer les moindres recoins de la corolle à la recherche d'Ewans traînant dans les parages.

Mais d'Ewans, ils n'en trouvèrent pas et ils n'eurent pas d'autre plaisir que d'admirer la fissure de la cheminée. Au fond de cette bouche obscure, qui évoquait une vulve, se trouvait la terre intérieure, le paradis promis depuis des siècles, le monde de délices où un ciel vêtu d'or dispensait ses bienfaits pour l'éternité.

Reconnaissables à leurs costumes blancs et à leurs turbans rouges, les techniciens chargés de l'obturation aboyèrent leurs ordres.

Houspillés par les officiers, les soldats déchargèrent les amarres flottantes destinées à maintenir l'immense bâche. Avant de gagner le fabuleux éden du ventre d'Ewe, il fallait en déloger ses habitants. Le rajiss avait estimé que la meilleure manière de préparer l'invasion serait d'envoyer du gaz paralysant par les conduits des cheminées. Il ne s'agissait pas d'asphyxier les Ewans, car une conquête ne pouvait se concevoir sans un fleuve de larmes et de sang, mais de les neutraliser jusqu'à ce que les premières vagues d'assaut aient franchi les cheminées.

Abn-Falad avait témoigné en la circonstance d'un remarquable sens de la stratégie : les défenseurs avaient certainement concentré le feu de leurs batteries sur les conduits dont l'étroitesse aurait condamné les assaillants à une mort certaine. Le gazage permettrait donc aux Parteks de massacrer les Ewans lorsqu'ils reprendraient connaissance et de s'emparer sans difficulté de la terre intérieure.

Ces précautions avaient entraîné un surcroît de travail et retardé les opérations mais, maintenant qu'ils se tenaient au bord de cette bouche mystérieuse, intimidante, les soldats prenaient conscience que la décision de leur rajiss leur avait probablement épargné de lourdes pertes. Ils redoublèrent d'ardeur et eurent rapidement installé les amarres flottantes tout autour de la corolle.

— D'après le technicien, le gaz se trouve dans celui-ci, dit pra Toranch en désignant un conteneur que rien, à première vue, ne différenciait des autres.

Su-pra Callonn prit une longue inspiration. L'air de la surface d'Ewe, chargé de sel, lui apparaissait comme le plus délicieux qu'il lui eût été donné de respirer. Lassés d'attendre, l'Ultime et son secrétaire s'étaient aventurés sur les rochers et avaient admiré l'Immaculé, ce miroir ridé d'un ciel bleu et lisse. Pra Toranch, qui s'était renseigné auprès d'un technicien, avait appris qu'on s'apprêtait à obturer la cheminée, ainsi que les cent quarante-huit autres de la planète, et à diffuser un gaz anesthésiant dans l'atmosphère de la terre intérieure.

— La rajiss partek a beau se draper dans son importance, il n'en reste pas moins un être abject ! grommela Su-pra Callonn. Gazer des femmes, des enfants, des vieillards, voilà une étrange conception de la guerre…

— Citez-moi une conception de la guerre qui ne soit pas une abomination, Votre Grâce ! objecta pra Toranch. La guerre pour la possession des âmes n'est elle-même pas toujours exempte d'actes inavouables… Les fours à déchets illustrent à merveille mon propos.

L'Ultime fronça les sourcils et lança un regard mauvais à son subordonné.

— Comment osez-vous comparer les justes châtiments réservés aux

hérétiques et les horreurs d'une guerre planétaire ?

— Les Ewans sont des hérétiques, Votre Grâce. Qu'ils périssent sous les coups des Parteks ou dans la chaleur d'un four à déchets, quelle différence ? Le dessein du Chêne Vénérable ne s'embarrasse pas de telles considérations. Idr El Phas se sert des missionnaires pour convertir les âmes, des fras pour organiser l'Église, des Ultimes pour gouverner, et des agents du Jahad pour exécuter les basses besognes. Quant au Berger Suprême, il est tout cela à la fois : compatissant, autoritaire, visionnaire et… cruel !

— Vous avez toujours réponse à tout, pra…

— J'essaie seulement de vous servir au mieux de vos intérêts.

L'Ultime observa son anneau du coin de l'œil. La phriste ne changea pas de couleur, preuve de la sincérité de son secrétaire.

— Mes intérêts, dites-vous… Je ne vois pas comment mon passage sur ce monde…

— Votre Grâce ! Votre Grâce !

Ils se retournèrent et virent approcher un fra missionnaire qui, entravé par le bas de sa bure verte, sautait prudemment de rocher en rocher.

— Les Reskwins, Votre Grâce…

— Eh bien ? s'impatienta l'Ultime. Parlez…

Le missionnaire essuya d'un revers de manche les gouttes de sueur qui perlaient sur son crâne lisse.

— Ils sont devenus fous, Votre Grâce. Ils se sont libérés de leur harnais et s'agitent dans le conteneur comme des fauves enragés. J'ai réussi à refermer le sas avant qu'ils ne puissent s'échapper…

— Et vos trois confrères ?

Le missionnaire haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Leur programmation mentale leur interdit de s'attaquer aux membres de l'Église, affirma pra Toranch.

— Nous devrions aller nous en assurer, proposa Su-pra Callonn. Vous qui avez toujours des théories sur tout, pra, comment expliquez-vous leur comportement ?

Le secrétaire se pencha sur l'oreille de son supérieur pour lui chuchoter sa réponse :

— Rohel Le Vioter, Votre Grâce. Ils ont détecté sa présence.

CHAPITRE VII

La rumeur se répandait dans les rues de la cité comme un incendie propagé par le vent. Quelques heures plus tôt, le centre de surveillance avait perdu tout contact avec la plupart des navilles et avait informé le parlement qu'il se passait quelque chose d'anormal à la surface. Puis l'équipe chargée de la cheminée Onze, redescendue en catastrophe sur la terre intérieure, avait annoncé que des centaines d'engins parteks s'étaient posés sur l'Immaculé.

Les parlementaires auraient souhaité que cette information restât confidentielle jusqu'à ce qu'une décision fût adoptée à la majorité des deux tiers, mais des fuites s'étaient produites – sans doute orchestrées par des sympathisants d'Ab-Siuler – et la nouvelle s'était diffusée comme une traînée de poudre. Le président du Parti de suprématie humaine avait gagné douze de ses pairs à sa cause et obtenu le tiers minoritaire de blocage, si bien qu'on restait toujours partagé entre la suggestion du hors-monde (se réfugier dans les mers intérieures et boucher les couloirs d'accès au risque de manquer d'oxygène) et la proposition d'Ab-Siuler (dépêcher une ambassade auprès des autorités parteks et entamer des pourparlers de paix).

Le Vioter et Merrys Ib-Ner avaient été installés dans les luxueux appartements du bâtiment réservé aux hôtes de marque. La torce avait sollicité la permission de rendre visite à ses parents, qui résidaient dans une communauté rurale proche d'Édée, mais Jaliane Ib-Grel la lui avait refusée.

— Dans l'intérêt supérieur du peuple ewan, avait argumenté la porte-parole. Je peux avoir besoin de votre témoignage à tout moment…

Condamné à l'inaction depuis trois jours, Rohel en avait profité pour récupérer de la fatigue provoquée par son naufrage dans l'Immaculé. Les plaies de son visage s'étaient rapidement cicatrisées.

On lui avait donné de nouveaux vêtements – une chemise, une veste et un pantalon de laine – ainsi que de nouvelles chaussures – des bottes souples en peau de morcerf.

Il avait également réussi à convaincre un huissier du parlement de lui procurer un fourreau de la taille de Lucifal. L'Ewan, flatté qu'un chef d'État d'une autre planète lui accordât une telle marque de confiance, s'était débrouillé auprès d'un cordonnier de ses amis pour faire fabriquer un étui de cuir épais. Le Vioter l'avait passé dans la fine ceinture de son pantalon, y avait glissé l'épée et, dans l'impossibilité de gratifier son fournisseur d'une quelconque rétribution – il était démuni de ces petits coquillages nacrés et frappés du symbole parlementaire, les konks, dont se servaient les autochtones pour effectuer leurs échanges commerciaux –, l'avait remercié en l'assurant de la haute considération du peuple antiterrien. L'huissier s'était gonflé d'importance au point d'en devenir aussi écarlate que son uniforme.

Merrys s'introduisit sans frapper dans la chambre de Rohel. Il s'était posté près de la fenêtre pour observer les mouvements de foule dans la rue principale d'Édée. Quelques heures plus tôt, on lui avait annoncé que les navires parteks avaient amerri sur l'Immaculé.

La torce s'était débarrassée de sa combinaison et de ses bottes pour revêtir une robe serrée à la taille qui mettait en valeur sa féminité. Elle contourna le lit, vint se placer en face de lui et laissa errer ses yeux gris sur le fleuve humain qui s'écoulait dans l'artère large et droite.

La rumeur du débarquement partek avait provoqué un début de panique sur la terre intérieure. Des partisans d'Ab-Siuler, des jeunes gens pour la plupart, s'étaient hissés sur les colonnes, sur les toits, sur les balcons des maisons proches, pour haranguer les citadins et les villageois des communautés voisines, massés dans les rues et sur les places comme un troupeau apeuré. Facilement reconnaissables à leurs vêtements noirs et à leurs insignes de « suprêmes » (un corps d'homme stylisé à l'intérieur d'un cercle), rompus aux techniques de manipulation des masses, ils s'étaient disposés de manière à canaliser les mouvements de la foule.

— Ab-Siuler a gagné sur les deux tableaux, murmura Merrys. Il a réussi à paralyser le parlement et ses fanatiques exploitent l'indécision de nos gouvernants pour gagner le peuple à leur cause. Et pendant ce temps-là, les Parteks grouillent autour des corolles des cheminées…

— Quel est le but véritable d'Ab-Siuler ?

Merrys releva la tête et fixa Le Vioter. La diaphanéité de sa peau et la blancheur de ses cheveux la paraient d'une grâce lumineuse, irréelle.

— Il estime que nous sommes coupés depuis trop longtemps des autres peuples humains et que notre relation privilégiée avec les mammifères marins de l'Immaculé nous conduit à une régression animale. Cela fait plus de vingt ans qu'il cherche à obtenir la majorité des deux tiers pour renverser le parlement, modifier la constitution d'Ewe et instaurer un régime autoritaire. Il est prêt à pactiser avec tous les démons de l'univers pour parvenir à ses fins.

— Il s'apercevra bientôt que les Parteks ne sont pas venus dans le but de signer un quelconque traité de paix.

Ils contemplèrent en silence le flot qui grossissait de seconde en seconde, agité par de violents remous. Des clameurs ponctuaient de temps à autre les catilinaires des partisans d'Ab-Siuler dont les voix puissantes s'envolaient vers la voûte inondée de lumière, amplifiées par les conques géantes qu'ils utilisaient comme des porte-voix.

La pluie avait cessé depuis deux jours, signe que la tempête de syzygie s'était apaisée, et la lumière éclatante de la roche déposait un voile subtilement bleuté sur les toits nacrés, les murs de corail, les frondaisons des corables, les fleurs des massifs et les lointaines stalagmites. Édée s'offrait aux regards comme une ville alanguie, perdue dans un songe ; à la contempler ainsi fardée, Rohel comprenait mieux pourquoi les Ewans rencontraient tant de difficultés à s'imprégner de la réalité. L'harmonie onirique du ventre de leur mère ne les avait pas préparés à la terrible vague de violence qui déferlait sur la plupart des mondes recensés et s'apprêtait à les submerger. Un courant d'air colportait de vagues odeurs d'iode et de sel.

Les partisans d'Ab-Siuler guidaient maintenant la foule vers le bâtiment des hôtes de marque. Merrys ne saisissait pas la totalité de leurs paroles, mais elle déchiffrait, au travers des vitres, quelques mots comme responsable, négociation, torce, discorde, ingérence, malédiction… Elle voyait également la colère et la haine déformer les visages. Elle reconnut quelques hommes qui venaient de la communauté agricole où vivaient ses parents. Probablement sur les conseils de leur chef, les fanatiques du Parti de suprématie humaine se chargeaient de désigner les responsables de la crise qui secouait le ventre d'Ewe. Elle se rendit compte avec inquiétude que les parlementaires, enfermés depuis plus de trois jours dans la salle des délibérations, n'avaient pas prévu de gardes devant le bâtiment des hôtes de marque (peut-être, pire, envisageant une possibilité d'insurrection, avaient-ils affecté l'ensemble des hommes d'armes à leur propre protection).

Déjà des hommes et des femmes surexcités franchissaient le muret de la cour d'honneur et se dirigeaient vers la porte d'entrée, traversant les pelouses d'herbe marine, piétinant les fleurs des massifs. Des huissiers sortirent précipitamment à leur rencontre et tentèrent de les

arrêter, mais ils furent rapidement débordés, engloutis, frappés à coups de pied, traînés sur plusieurs mètres.

Merrys se mordit les lèvres jusqu'au sang. Elle avait eu tout loisir d'explorer le bâtiment durant ces trois interminables journées de claustration, d'autant que Jaliane Ib-Grel ne l'avait jamais rappelée devant le parlement, et elle savait qu'ils ne disposaient d'aucune autre issue que l'entrée monumentale. Exaspérés par les tergiversations de leurs gouvernants, les Ewans retournaient leur colère contre les boucs émissaires montrés du doigt par les extrémistes de la Suprématie humaine. Ab-Siuler et les siens avaient sauté sur l'opportunité de se débarrasser de ceux qu'ils considéraient comme leurs principaux adversaires, les torces, accusés de maintenir des liens dégradants, humiliants, entre les cétacés de l'Immaculé et les humains de la terre intérieure.

— Restez ici, fit-elle dans un souffle. Ce n'est pas à vous qu'ils en veulent mais aux torces… À moi en particulier : mon témoignage a contrarié les manœuvres d'Ab-Siuler… Je vais sortir à leur rencontre.

Les hurlements des assaillants transperçaient les murs et les cloisons. Elle s'appliqua à maîtriser le tremblement de ses jambes. Au moment où elle s'élançait vers la porte de bois massif, Le Vioter la saisit par le bras.

— Sur toutes les planètes de l'univers recensé, les foules en colère s'en prennent d'abord aux étrangers, aux hors-monde, dit-il d'une voix calme et résolue. Je suis dans le même bateau que vous.

— Ils ne comprennent donc pas qu'ils devraient utiliser leur ardeur à combattre les Parteks ?

— Ils sont terrorisés, comme des enfants abandonnés par leurs parents.

— Pourquoi vous en voudraient-ils ? Vous n'êtes pas responsable du manque de clairvoyance de nos dirigeants…

Elle tenta de se dégager mais il resserra les doigts sur les muscles de son bras jusqu'à ce que la douleur la fasse grimacer.

— Seule, vous n'auriez aucune chance de leur échapper.

Elle lança un coup d'œil désespéré en direction de la porte. Les émeutiers avaient déjà atteint le palier et le plancher vibrait sous leurs pas. Instinctivement, elle se rapprocha de Rohel jusqu'à heurter le fourreau de son arme. En dépit de l'épaisseur du cuir, elle sentit une chaleur intense se propager dans tout son corps. La puissance latente de l'épée dissipa sa peur, comme la lumière matinale de Bélem-Ter dispersait les frayeurs des longues veilles nocturnes.

La porte s'ouvrit dans un fracas, livra passage à une troupe d'hommes aux faciès déformés par la colère. Ils se déployèrent autour du lit, brandissant des pieds de chaise ou des blocs de corail arrachés au muret du jardin. Deux jeunes gens, vêtus de combinaisons noires

frappées des insignes de suprême, se détachèrent du groupe et s'avancèrent vers Le Vioter et Merrys. Ils n'étaient pas armés, contrairement aux autres, mais la dureté de leurs traits et de leurs regards ne laissaient planer aucun doute sur leurs intentions. Ils semblaient habités, possédés, ils avaient renié leur souveraineté individuelle pour s'emplir de dogmes, de principes, d'idées. Les fanatiques étaient des adversaires d'autant plus redoutables que la menace n'avait aucun effet sur eux, qu'ils n'hésitaient pas à sacrifier leur vie.

Au cours de ses missions pour le compte du Jahad, Rohel avait vu des Intègres du Chêne Vénérable, hommes, femmes et enfants, s'avancer d'un pas allègre vers leurs bourreaux et offrir sans la moindre hésitation leur poitrine aux rayons mortels des vibreurs.

Des éclats de voix retentirent dans le couloir : de violentes disputes opposaient les émeutiers agglutinés dans l'embrasure et ceux qui, venant de l'arrière, tentaient vainement de se faufiler à l'intérieur de la chambre.

Un rictus déforma les lèvres d'un suprême.

— La torce et le hors-monde, cracha-t-il. L'alliance de la pelleuse et du mercenaire… De la bête et du paria… Elle raconte que deux lévents blancs sont remontés à la surface pour remorquer sa naville jusqu'à la crique de la cheminée. Mensonges ! Jamais ces monstres d'un autre âge ne quittent les profondeurs océanes.

— Elle prône la guerre car elle sait que l'avènement de la Suprématie humaine précipitera la fin des torces ! glapit l'autre. Elle a cherché à tromper le parlement en prétendant qu'une phaleine lui avait envoyé des visions… Et lui, le soi-disant prince d'un monde de la Seizième Voie Galactica, c'est l'agent de la discorde, le verbe empoisonné qui tente de nous dresser contre nos frères parteks !

Le Vioter se déplaça de quelques centimètres, de manière à être en partie dissimulé par le corps de Merrys, glissa lentement la main sous sa veste et referma les doigts sur la poignée de Lucifal. Une chaleur tellement vive se dégageait du métal lisse qu'il faillit relâcher sa prise. Les paroles de Lays, la Djoll du Pays Noir, lui revinrent en mémoire : « L'épée brillera de nouveau lorsque tu affronteras d'autres forces obscures… Ne l'utilise jamais contre des adversaires ordinaires, elle perdrait son pouvoir… »

L'espace de quelques secondes, il hésita à tirer Lucifal de sa gaine, craignant qu'elle ne redevienne une lame ordinaire s'il l'employait contre ces deux enragés. Cependant, il ne disposait d'aucun autre moyen pour défendre sa vie. En outre, la chaleur intense émise par l'épée montrait que les partisans d'Ab-Siuler n'étaient peut-être pas des adversaires ordinaires, mais les soldats inconscients d'une force ténébreuse.

L'un d'eux s'avança d'un pas, tendit le bras et effleura la joue de Merrys du revers de la main. Elle eut un mouvement de tête si brusque que son occiput heurta l'épaule de Rohel. Les images des dolphes, les espiègles compagnons de jeu des veilleurs de surface, lui traversèrent l'esprit et, tout à coup, alors que cette idée ne l'avait jamais effleurée jusqu'à présent, les petits cétacés de l'Immaculé lui apparurent infiniment plus humains que les ventreux d'Ewe.

— Tu n'aimes pas le contact des hommes, n'est-ce pas, Merrys Ib-Grel ? ricana le suprême. Tu leur préfères la compagnie des monstres de l'océan.

Il agrippa l'échancrure de la robe de la jeune femme et déchira le tissu d'un coup sec, la dénudant jusqu'à la taille. Elle poussa un cri d'effroi, croisa les bras sur sa poitrine, baissa la tête pour ne pas lui offrir le spectacle de ses larmes. Un irrespirable silence ensevelit la pièce.

— Regarde-les, Merrys Ib-Grel ! poursuivit le suprême, désignant d'un large mouvement du bras les hommes pétrifiés tout autour du lit. Contemple tes véritables frères, les êtres les plus accomplis de l'univers, les représentants de la loi divine sur les mondes de matière. Ils te montreront ce qu'est l'amour humain…

Versé, en tant qu'ancien agent du Jahad, dans l'art de la manipulation des masses, Le Vioter jugea le moment opportun d'intervenir. Il se rendait compte que les Ewans n'avaient pas franchi le point de non-retour, la frontière au-delà de laquelle les hommes perdaient tout contrôle sur eux-mêmes. Il lui fallait exploiter la crainte respectueuse que continuait de leur inspirer la torce.

Le suprême tendit la main vers la ceinture de la robe de Merrys mais il n'eut pas le temps d'achever son geste. Il discerna une lueur fulgurante devant lui, perçut un sifflement, vit une lame étincelante s'abattre sur son poignet. Sa main vola à travers la pièce et se fracassa sur le mur blanc où elle abandonna un sillage sanglant avant de retomber sur un tapis de laine. Une bonne dizaine de secondes lui furent nécessaires pour prendre conscience que ce bras qui vomissait un flot carmin comme un tuyau d'arrosage lui appartenait. Il lui semblait encore sentir le contact de la robe de la torce sur la pulpe de ses doigts. Une douleur atroce lui vrilla tout le flanc. Ses jambes se dérobèrent sous lui et il s'affaissa comme une feuille morte sur le parquet. Il se recroquevilla sur lui-même en poussant des gémissements déchirants.

Le Vioter se tourna vers le deuxième partisan d'Ab-Siuler, tétanisé, et leva Lucifal au-dessus de sa tête. Il s'était exécuté avec une telle promptitude que les Ewans n'avaient pas eu le temps de réagir. Ils se trouvaient subitement face à un dieu au visage terrible et dont l'arme, en apparence anodine, jetait des éclats flamboyants sur les murs de la

pièce. Ils s'apercevaient qu'ils n'avaient pas rêvé lorsque leurs regards heurtaient le corps prostré du suprême et la flaque empourprée qui s'élargissait dans un sinistre gargouillis. Ils se souvenaient des étranges rumeurs qui avaient entouré l'irruption du hors-monde, de l'intervention miraculeuse de la phaleine pour le sauver du naufrage – comme leurs ancêtres –, de l'apparition surnaturelle des deux lévents blancs au beau milieu de la tempête de syzygie, et leurs certitudes s'effilochaient comme les bancs de brume écharpés par les appels d'air des cheminées.

Merrys avait l'impression que la douce chaleur qui l'environnait la soustrayait à l'hostilité ambiante, que rien de grave ne pouvait lui arriver à l'intérieur de la bulle de lumière projetée par l'épée. Elle remonta le pan déchiré de sa robe sur sa poitrine et en noua grossièrement les extrémités.

— Il… il se vide de son sang, bredouilla le suprême en montrant le blessé. Il faut… le soigner.

L'épée perdit son éclat et recouvra son aspect métallique, neutre. Le Vioter comprit que le suprême n'était plus en cet instant un clone du Parti de suprématie humaine, un fanatique, mais un être qui parlait de nouveau en son nom, qui retrouvait le chemin de son cœur. La souffrance de son compagnon avait ravivé chez lui le feu de la compassion, le feu de la vie.

— Emporte-le, dit Rohel en rengainant son arme dans son fourreau.

Le partisan d'Ab-Siuler souleva le blessé et, dans un silence oppressant, se fraya un passage au milieu de la multitude.

Le bruit se répandit rapidement que le hors-monde était un dieu descendu sur la terre intérieure pour protéger les Ewans de la menace partek.

Des disciples d'Ab-Siuler tentèrent de nouveau d'éveiller la fureur de leurs complanétaires contre les torces et tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, s'opposaient à la doctrine de la Suprématie humaine, mais ils se heurtèrent à un silence hostile et n'eurent pas d'autre choix que de battre prudemment en retraite.

Le Vioter décida de se rendre au parlement pour tenter une dernière fois de convaincre le gouvernement ewan de la nécessité d'engager une action immédiate. La foule s'écarta d'elle-même lorsque, suivi de Merrys, il parut sur le perron du bâtiment des hôtes de marque et s'engagea sur la petite place qui séparait les deux édifices. Bien que la nuit ne fût pas encore tombée, la voûte rocheuse s'était obscurcie et les stalagmites géantes disparaissaient sous les premiers voiles de ténèbres. Plus un souffle de vent ne descendait de la cheminée Une, dont la large hotte n'était qu'un œil sombre et

minuscule au-dessus d'Édée. Une odeur de sang paressait dans l'air lourd et figé.

On s'était battu sur le perron du parlement. De nombreux cadavres et blessés jonchaient les dalles de corail broyé. Avec leurs tridents et leurs boucliers, les gardes étaient parvenus à contenir les assauts désordonnés de la foule armée de bâtons, de couteaux et de pierres. Une telle confusion avait régné dans les rues et sur les places alentour que, par bonheur, les émeutiers n'avaient pas osé se servir des fusils-harpons qu'ils avaient dérobés dans les locaux administratifs des veilleurs de surface.

Les lamentations des agonisants se mêlaient aux brames lointains des morcerfs des communautés agricoles. Les combats avaient cessé lorsque s'était répandue la rumeur de la divinité du hors-monde. Le coupable désigné par les partisans d'Ab-Siuler se transformait, par la grâce de son épée de lumière, en un visiteur providentiel. Les habitants de la terre intérieure continuaient de redouter l'arrivée des envahisseurs, que semblait annoncer une nuit précoce, mais ils avaient repris espoir, convaincus qu'Ewe, cette mère qui les avait protégés pendant des siècles, ne les avait pas abandonnés.

Bien qu'aucun huissier n'eût officiellement annoncé l'arrivée de Rohel et de Merrys, les gardes regroupés devant l'entrée du parlement se reculèrent pour les laisser passer. Ils savaient que le princeps hors-monde et la torce avaient déjà pris part aux discussions parlementaires et, face à la panique qui menaçait d'engloutir la cité, ils estimaient préférable de ne pas s'opposer à leur intervention qui, même impromptue, amènerait peut-être leurs gouvernants à s'entendre sur une ligne de conduite claire, cohérente. Ils outrepassaient les limites de leur fonction, d'où était proscrite l'initiative, mais ce genre de considération s'effaçait devant la gravité et l'urgence de la situation.

Devant, également, le parfum de miracle qui entourait les faits et gestes du hors-monde.

Le Vioter et Merrys traversèrent l'immense vestibule où les vestiges des repas envahissaient comme un lierre parasite les tables basses et les banquettes. Des huissiers affolés couraient dans tous les sens, leur jetaient des regards perplexes, mais aucun d'eux n'eut le réflexe ou la volonté de vérifier que leur visite était conforme à la règle protocolaire.

Un remugle d'étable empestait la salle des délibérations. Les parlementaires étaient pour la plupart affalés sur les sièges des travées. Leurs traits tirés, leurs cernes, leurs barbes naissantes pour les hommes, leurs chemises ouvertes révélaient une extrême lassitude. Cela faisait plusieurs jours qu'ils n'avaient pas pris de repos, se perdant dans les méandres de leurs procédures, décortiquant jusqu'à l'absurde les points de détail de la constitution, surchargeant l'ordre

du jour de motions annexes, se pourvoyant en manœuvres dilatoires destinées à nouer et dénouer des alliances. Ils se taisaient pour le moment, comme si, après avoir épuisé leurs arguments, ils avaient conclu une trêve tacite pour goûter quelques minutes de tranquillité.

— Nous ne vous avons pas mandé, monsieur ! rugit Ab-Siuler lorsqu'il vit Rohel et Merrys s'avancer au milieu de l'espace central. Veuillez regagner vos appartements jusqu'à ce que vous receviez une convocation officielle.

Les yeux du président du Parti de suprématie humaine s'étaient renfoncés sous les arcades sourcilières et une barbe drue lui assombrissait les joues, mais il n'avait apparemment rien perdu de son agressivité.

— Notre sécurité n'était plus assurée dans le bâtiment des hôtes de marque, répliqua sèchement Le Vioter. La population s'est soulevée et…

— Un vieux dicton dit que les dieux s'expriment par la voix des peuples, l'interrompit Ab-Siuler d'une voix étrangement suave. S'ils s'en sont pris à votre personne, c'est que vous symbolisez tout ce qu'ils rejettent. À force de réduire les humains à leurs instincts animaux, vous avez joué avec des forces qui se sont retournées contre vous.

— Je crois surtout que vous avez ordonné à vos partisans d'exploiter le désespoir de votre peuple pour éliminer ceux que vous considérez comme vos adversaires.

Les paroles de Rohel suscitèrent un regain d'attention chez les parlementaires, qui se redressèrent et remirent un semblant d'ordre dans leur tenue.

Jaliane Ib-Grel se leva et vint se placer devant le pupitre du porte-parole. Avec ses épaules voûtées et sa mine défaite, elle paraissait avoir vieilli de dix ans.

— Voilà une accusation très grave de la part d'un hôte, fit-elle d'une voix lasse.

— Un hôte ! glapit Ab-Siuler. Cet homme n'est qu'un aventurier échoué par erreur sur notre monde ! Sans lui, sans cette torce et ses prétendues visions, il y a bien longtemps que nous aurions réglé le problème partek ! Il y a bien longtemps que la vie aurait repris son cours habituel sur la terre intérieure.

La chaleur de l'épée irradiait de nouveau le flanc gauche de Rohel. Merrys, qui se tenait près de lui, percevait également la tiédeur qui émanait du fourreau de cuir.

— Mesdames et messieurs du parlement, il manque deux voix à ma proposition pour arrêter une décision définitive, pour empêcher l'absurde de se produire ! reprit Ab-Siuler.

Il s'agitait et vitupérait au milieu de sa travée comme un automate déréglé. En cet instant, comme ses deux jeunes partisans quelques

minutes plus tôt, il occultait son humanité pour laisser les forces obscures s'exprimer à travers lui, il était la porte par laquelle se répandait l'énergie destructrice du vide. Ses agissements avaient permis aux Parteks de débarquer sur l'Immaculé et de préparer en toute tranquillité leur opération de conquête. Il avait pu tromper les siens, car le spectre de perception des hommes s'était rétréci au fur et à mesure qu'ils s'étaient identifiés à leur environnement de matière, mais Lucifal décelait instantanément la supercherie.

Rohel voyait autre chose qu'une simple coïncidence dans l'hostilité déclarée d'Ab-Siuler à son encontre : il était désormais un porteur de lumière, un homme qui transmettait la flamme des dieux à ses semblables dispersés dans l'immensité spatiale, cernés par le vide, guettés par le désespoir et la folie, et les forces du néant se glissaient dans tous les esprits susceptibles de neutraliser la puissance de Lucifal.

Il s'avança lentement vers le bord des travées circulaires et leva les yeux sur Ab-Siuler qui, du haut de la troisième rangée, le toisait avec morgue.

— Nous devons agir vite, déclara-t-il en soutenant sans faiblir le regard de braise du petit homme. Dans quelques heures, les Parteks auront installé leur dispositif et s'arrangeront pour nous exterminer d'une manière ou d'une autre.

Il déboutonna sa veste, en écarta les pans et, dans un geste théâtral, tira Lucifal hors de son fourreau. Un murmure de stupeur parcourut les travées : un rayon d'une lumière intense, presque aveuglante, s'élevait de la lame et se braquait sur Ab-Siuler.

— Mon épée n'est pas une arme ordinaire, dit Rohel en détachant chacune de ses syllabes. Elle désigne les traîtres à la cause humaine, cette même cause dont tu prétends être le défenseur !

Ébloui, le président du Parti de suprématie humaine eut un mouvement de recul avant d'enfouir son visage dans ses mains.

— Ne l'écoutez pas ! hurla-t-il, retrouvant subitement l'usage de la parole (sa voix prenait une gravité insolite dans la caisse de résonance formée par ses paumes jointes). Il essaie de vous entraîner dans sa folie !

Rohel leva Lucifal au-dessus de sa tête et fit lentement le tour de l'espace circulaire, dirigeant la pointe de la lame sur les autres parlementaires. Elle recouvra peu à peu son aspect neutre. Bien que de couleur jaune, le métal – ou l'alliage – qui avait servi à son façonnage n'avait ni la brillance des ors citriques des mondes miniers de la Seizième Voie Galactica ni la consistance des cuivres mordorés de la planète Iphigê. Un silence presque palpable retomba sur la salle des délibérations.

— Vous n'allez tout de même pas jouer l'avenir d'Ewe sur un simple tour d'illusionniste ! cracha Ab-Siuler.

— Taisez-vous donc, monsieur le président du Parti de suprématie humaine ! intervint Jaliane Ib-Grel. Mes confrères et moi-même trouvons cette expérience absolument passionnante.

L'épée se revêtait d'un voile lumineux au fur et à mesure qu'elle se rapprochait d'Ab-Siuler. Lorsque Rohel eut effectué le tour complet du cercle et regagné sa position initiale, un rayon à très forte densité s'éleva de la lame et frappa de nouveau le petit homme de plein fouet.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

Ab-Siuler s'efforçait de fixer crânement la lumière qui lui meurtrissait les yeux mais il ne parvenait pas à maîtriser le clignement de ses paupières.

— Au moins une chose, Ab-Siuler, répondit Jaliane Ib-Grel. Vous êtes différent de nous tous.

— Je n'ai pas encore obtenu la majorité des deux tiers, mais je vous rappelle que plus de la moitié des parlementaires ont voté pour moi.

Il se contorsionnait dans tous les sens pour échapper à l'insupportable rayonnement, mais le faisceau restait obstinément pointé sur lui.

— C'est ce que nous allons vérifier, dit la porte-parole. Je propose un nouveau vote.

CHAPITRE VIII

À l'unanimité moins une voix, le parlement avait décidé de suivre les conseils du princeps hors-monde et ordonné aux administrateurs de surface de préparer d'urgence le départ du peuple ewan pour les mers intermédiaires.

Les villes mineures et les communautés rurales avaient été prévenues par ondes radiophoniques de l'imminence de l'exode. Des navettes effectuaient d'incessants allers et retours entre Édée et les agglomérations isolées pour rassembler la population aux abords de l'aéroport. Un nouveau vent de panique soufflait dans les rues de la capitale. Les partisans d'Ab-Siuler, qui n'avaient pas désarmé, s'ingéniaient à compliquer le déroulement des opérations. Disséminés par petits groupes de trois ou quatre sur les rives de l'immense fleuve humain, ils vilipendaient le parlement qui, influencé par un hors-monde et la clique des torces, commettait une tragique erreur en expédiant son peuple dans les gouffres des mers intermédiaires. Certains d'entre eux se couchaient sur les pistes de l'aéroport pour empêcher les navettes d'atterrir. Les veilleurs de surface, les techniciens et les gardes devaient s'y mettre à quatre pour les traîner par les pieds dans les hangars. Mais d'autres surgissaient des replis de ténèbres, vêtus de noir, très jeunes pour la plupart, et s'allongeaient à leur tour sur le corail broyé. Leurs manœuvres engendraient un invraisemblable désordre et faisaient perdre un temps précieux à l'administration de l'aéroport, incapable d'organiser de façon cohérente les chargements des rations alimentaires de survie, les embarquements et les décollages. À plusieurs reprises, les rampes de projecteurs s'éteignirent et la nuit recouvrit Édée comme un gigantesque linceul, accentuant l'impression que la terre intérieure s'enfonçait dans un cauchemar.

Les parlementaires avaient exigé que le transfert de la population

dans les gouffres des mers intermédiaires s'achevât deux heures avant l'aube. Ils avaient estimé que les Parteks passeraient à l'attaque au lever du jour, et il fallait encore prévoir du temps pour boucher les couloirs d'accès avec un isolant composé d'algues et de corail broyés. Leurs prévisions n'avaient évidemment pas pris en compte les agissements des partisans d'Ab-Siuler, beaucoup plus nombreux et virulents que les élus ne l'avaient supposé.

Une partie de la population refusa de quitter la terre intérieure. Attachés à leur maison, à leur mode de vie, à leur jardin, à leurs habitudes, ceux-là préférèrent penser que la douceur de leur mère retirerait toute son agressivité à l'envahisseur partek, qu'on ne pouvait pas s'entre-tuer dans un ventre chaud et fécond, que la Nature prenait soin de tous ses fils quelles que fussent leurs origines. On ne comptait pas seulement des vieillards parmi eux, mais également des hommes et des femmes dans la force de l'âge, des enfants, et même quelques torces qui affirmaient que les cétacés de l'Immaculé auraient chassé l'ennemi avant l'apparition de Bélem-Ter.

Le parlement chargea Merrys et quelques-uns de ses confrères de parcourir les rues désertées pour tenter d'infléchir la volonté des familles récalcitrantes, mais la torce eut beau évoquer les visions terrifiantes que lui avait transmises la grande phaleine, elle se heurta à un refus ferme et définitif. Lorsqu'elle eut épuisé ses arguments, elle demanda au chauffeur de la voiture mise à sa disposition de reprendre le chemin de l'aéroport.

Elle n'avait pas encore vu ses parents parmi les villageois ramenés par les navettes à Édée. Tandis que les façades assombries et les spectres blancs des corables défilaient par la vitre du véhicule, l'inquiétude commençait à la tenailler. Son père faisait partie de ces gens obstinés qui pouvaient fort bien refuser de partir pour ne pas abandonner les morcerfs de son élevage, et sa mère de ces femmes prêtes à suivre leur mari jusque dans la tombe. Merrys n'avait jamais manqué d'amour, même si son choix d'intégrer le corps des torces, de ces « pelleux qui se figurent parler aux monstres de l'océan », n'avait pas été du goût de ses parents. Ils auraient préféré que leur fille unique – un accouchement difficile avait interdit à sa mère d'avoir d'autres enfants – devînt une bonne ventreuse, une femme de devoir qui se serait occupée de l'élevage familial en compagnie de son mari. Ils n'avaient guère prêté attention aux élucubrations de Merrys lorsque, âgée de cinq ans, elle prétendait entendre des chants lointains à l'ineffable beauté. À son adolescence, elle s'était rendue à pied à Édée et avait demandé à être admise dans l'administration des torces. Elle avait passé avec succès une série d'examens et, l'année suivante, avait entamé sa formation. Son père ne s'était pas opposé à son choix. Il se contentait d'éviter le sujet lors des courtes visites qu'elle leur

rendait. Quant à sa mère, elle dissimulait du mieux qu'elle le pouvait la fierté que lui procurait la réussite de sa fille.

Le ronronnement du moteur incisait le feutre des ténèbres. Des silhouettes furtives apparaissaient dans les faisceaux des phares. De petits animaux domestiques, des gorfuls huppés pour la plupart, erraient en poussant des cancanements de détresse.

Merrys fut soudain envahie d'un terrible sentiment de solitude dans la ville abandonnée. Au loin, elle distinguait les feux de croisement des premières navettes qui s'envolaient vers la hotte de la cheminée Une. En elle s'ancra la certitude qu'elle ne reverrait plus ses parents et des larmes silencieuses coulèrent sur ses joues. La tentation la tarauda de demander au chauffeur de prendre la direction de Vatt-Laf, la communauté rurale où ils résidaient, mais elle y renonça : il leur faudrait plus de trois heures pour effectuer le trajet par la route et, même au cas où elle parviendrait à infléchir la volonté de son père, ils auraient toutes les chances d'arriver après le départ des dernières navettes. Elle se raccrocha à l'espoir qu'ils avaient suivi le mouvement général, qu'elle ne les avait pas remarqués dans la multitude.

Une autre raison, moins pragmatique, la dissuadait de se lancer dans l'entreprise désespérée de partir à la recherche de ses parents : elle craignait d'être séparée de Rohel si elle ne regagnait pas au plus vite la grande salle de contrôle de l'aéroport. Le parlement avait décidé de répartir la population dans les dix mers intermédiaires qui disposaient en théorie des réserves d'oxygène les plus importantes, et Merrys risquait de se retrouver dans une autre navette que celle où prendrait place le hors-monde. Elle ne cherchait pas à se défendre de ce désir égoïste, car c'était la première fois de son existence qu'elle éprouvait pour un homme un sentiment aussi fort. Elle n'en avait pas pris conscience pendant ses trois jours de claustration dans le bâtiment des hôtes de marque, mais elle avait ressenti le vertige douloureux de la séparation aussitôt qu'elle s'était engouffrée dans la voiture parlementaire. Tant qu'elle ne serait pas près de lui, elle aurait l'impression d'être amputée d'une partie d'elle-même, et elle se rendait compte, à sa grande confusion, que cette souffrance-là serait bien plus difficile à supporter que la peine engendrée par la perte de ses parents. En cet instant, elle quittait définitivement le monde de l'enfance pour entrer dans l'âge adulte, elle acceptait le terrible sacrifice qu'exigeait sa nature de femme. Les larmes amères jaillissaient de ses yeux comme des gouttes du sang de son âme.

— Plus vite ! cria-t-elle au chauffeur.

Il hocha la tête et donna un puissant coup d'accélérateur. La voiture faillit écraser deux gorfuls qui s'égaillèrent en poussant des piaillements d'effroi.

*

Le personnel de l'aéroport était parvenu, non sans mal, à maîtriser les derniers fanatiques de la suprématie humaine. Ab-Siuler lui-même, venu prêter main-forte à ses ouailles, avait été bouclé en leur compagnie dans un hangar. L'embarquement s'effectuait désormais dans un calme relatif. Les navettes décollaient l'une après l'autre à destination des dix cheminées qui communiquaient avec les mers intermédiaires sélectionnées. On avait d'abord expédié des équipes de ramoneurs et de veilleurs à l'entrée des couloirs pour surveiller les conduits – les responsables avaient toutefois proscrit l'usage des lampes pour ne pas donner l'éveil aux éventuelles sentinelles parteks – et décharger les produits alimentaires de survie et le matériel nécessaire à l'obturation des passages.

Dans le but de gagner de la place et du temps, les Ewans avaient été priés de se limiter au strict minimum, quelques effets personnels et les produits de première nécessité. Bon nombre d'entre eux avaient tenté d'emporter des bibelots, des coquillages de famille, des souvenirs, mais les techniciens au sol leur avaient ordonné de se délester de leurs biens superflus. Un monticule impressionnant d'objets hétéroclites s'élevait au bord de l'aéroport.

Des enfants surexcités ponctuaient de leurs cris perçants les ronronnements assourdis des moteurs et la rumeur confuse de la foule. Les plus jeunes, vaincus par le sommeil, dormaient dans les bras de leurs parents ou sur les baluchons jonchant le sol. Parfois, des accès de panique couraient comme des frissons le long de l'immense file et la scindaient en de multiples corps fébriles. Des bruits annonçaient l'irruption de soldats aux faces démoniaques, et les familles des premiers rangs, folles d'inquiétude, rompaient les cordons de sécurité, traversaient les pistes au mépris de toute règle de sécurité, se ruaient vers les portes d'entrée des navettes. Des bagarres éclataient entre les hommes qui s'empêchaient mutuellement de pénétrer dans les compartiments, et les techniciens, renforcés par une escouade de gardes, avaient toutes les peines de l'univers à ramener un semblant d'ordre.

Les parlementaires au grand complet, hormis Ab-Siuler, s'étaient rassemblés dans la salle de contrôle et surveillaient attentivement les opérations d'embarquement au travers de la grande baie vitrée. Les hauts responsables de l'administration torcienne, vêtus de costumes d'un bleu plus sombre que celui des combinaisons des torces de surface, se tenaient à l'écart, conversant de temps à autre avec le Digniterre du Temple de la Nature, dont la barbe et les cheveux d'un blanc immaculé s'harmonisaient parfaitement avec sa robe de cérémonie.

Le Vioter devinait, aux rides profondes qui leur barraient le front, aux moues qui leur plissaient le coin des lèvres, aux lueurs furtives qui leur traversaient les yeux, que les administrateurs torciens et le représentant de la religion officielle désapprouvaient cet abandon soudain du ventre d'Ewe. L'exode signifiait la fin d'un monde, la fin de leurs prérogatives, le début d'une aventure qui déboucherait peut-être sur un nouvel ordre social dont ils ne seraient plus les principaux bénéficiaires. Ils restaient persuadés que l'invasion partek n'aurait pas modifié les rapports de classe de façon aussi radicale. Elle aurait certes renversé le système parlementaire et imposé une forme de soumission, mais elle aurait par contrecoup renforcé les pouvoirs spirituels de la terre intérieure – les torces considéraient qu'ils relevaient davantage du spirituel que du temporel.

Rohel se demanda quel genre de relations ils avaient entretenues avec le Parti de suprématie humaine. Il se pouvait fort bien qu'Ab-Siuler, qui avait combattu les torces avec une extrême virulence, eût au préalable passé des accords secrets avec ses adversaires déclarés. Parfois – souvent – les responsables exploitaient la sincérité des membres de leurs organisations pour parvenir à des fins connues d'eux seuls, comme la hiérarchie du Chêne Vénérable tirait profit de la foi et du courage de ses missionnaires pour conquérir des terres nouvelles et amasser des richesses matérielles.

Le Vioter lança un coup d'œil inquiet sur le ruban sombre qui, au-delà des halos des dernières rampes lumineuses, s'évanouissait dans les ténèbres. Merrys n'était toujours pas revenue d'Édée. Jaliane Ib-Grel l'avait envoyée, en compagnie d'autres torces, dans les rues de la cité pour essayer de raisonner les nombreuses familles ewans qui avaient refusé de quitter la terre intérieure. Le parlement avait mis l'ensemble de ses véhicules à la disposition de ces émissaires de la dernière chance. La plupart des voitures avaient déjà regagné l'aéroport, ramenant seulement trois familles (incomplètes de surcroît, deux hommes ayant refusé de suivre leur femme et leurs enfants).

— Il en reste encore des milliers, avait soupiré Jaliane Ib-Grel, le bras tendu en direction d'Édée. Nous sommes également responsables de ces obstinés… Que faire ?

— Leur destinée ne ressort plus de votre responsabilité, avait répondu Le Vioter. Ils ont fait leur choix : dans l'espace, certains préfèrent sombrer avec leur vaisseau plutôt que d'affronter l'incertitude avec un module de secours.

— Et s'ils avaient raison ? Si les Parteks n'étaient pas animés des intentions que nous leur prêtons ?

— Il est trop tard pour revenir en arrière.

Rohel fixa à s'en faire mal aux yeux la route qui reliait Édée à l'aéroport. Une heure s'était écoulée depuis que le dernier véhicule

parlementaire avait surgi des ténèbres et était venu se garer le long du bâtiment.

La longue colonne des candidats à l'exode diminuait progressivement. Le ballet des navettes semblait parfaitement réglé et, maintenant que les partisans du Parti de suprématie humaine n'entravaient plus les atterrissages et les décollages, les embarquements s'effectuaient avec méthode. Dans une salle adjacente, les techniciens de contrôle avaient établi des liaisons radio avec les veilleurs et les ramoneurs qui avaient été transportés les premiers dans les couloirs d'accès aux mers intermédiaires et qui, pour l'instant, n'avaient décelé aucun mouvement suspect dans les conduits des grandes cheminées.

— Nous ne nous sommes pas encore prononcés sur le sort d'Ab-Siuler et de ses partisans, reprit Jaliane Ib-Grel. Nous ne pouvons tout de même pas les laisser enfermés dans les hangars.

— Ouvrez-leur les portes au dernier moment. Les navettes sont automatiques : s'il leur prend l'envie de se mettre à l'abri, ce qui m'étonnerait, ils auront toujours la possibilité de regagner les couloirs avant leur obturation.

La porte-parole avait enveloppé le hors-monde d'un regard chargé d'admiration et de compassion. Combien de mondes avait-il traversés, combien de guerres avait-il livrées, combien d'horreurs avait-il contemplées pour trouver des réponses à chacune des interrogations soulevées par l'invasion partek ? La violence et la peur avaient-elles à ce point gangrené l'univers que l'instinct de survie et les réflexes guerriers, ces schèmes d'un comportement que les Ewans avaient cru à jamais révolu, étaient devenus les gages de la préservation de la vie ?

Jaliane Ib-Grel prenait conscience, devant ce mystérieux hors-monde au visage empreint d'une détermination farouche, que les Ewans, tenus pendant des siècles à l'écart des convulsions galactiques, n'avaient pas apprécié à sa juste valeur la douceur du ventre de leur nourricière. Elle se rendait également compte qu'eux, les gouvernants, n'avaient eu ni la volonté ni la clairvoyance de préparer leur peuple au retour des jours difficiles. Ils avaient abandonné leur propre souveraineté aux représentants des autres mondes, ils n'avaient pas décelé dans l'apparition d'Hamibal le Chien l'avènement d'une ère nouvelle, la nécessité d'adopter des valeurs combattantes, ces mêmes valeurs qui gouvernaient entièrement l'existence de son interlocuteur. La manière dont la lumière de l'épée du princeps d'Antiter s'était dirigée vers Ab-Siuler resterait à jamais gravée dans la mémoire des parlementaires : l'apparence anodine de cette arme métallique avait offert un contraste saisissant avec sa brillance surnaturelle. Elle avait réussi en quelques secondes là où des heures de débat n'avaient obtenu aucun résultat concret. Quelle sorte d'homme était donc Rohel

Le Vioter pour traiter avec de telles puissances ?

— Reste le problème de l'oxygène, murmura-t-elle. Combien de temps pourrons-nous tenir à l'intérieur des mers intermédiaires ?

Le Vioter dévisagea la porte-parole.

— Cela dépendra de la façon dont chaque groupe s'adaptera à ses nouvelles conditions de vie.

D'autres parlementaires, regroupés autour d'eux, ne perdaient rien de leur conversation. Installés dans un mutisme renfrogné, les responsables torciens et le Digniterre observaient d'un œil morne les pistes de l'aéroport. Les miaulements des moteurs et les éclats de voix des techniciens radio transperçaient les cloisons de verre et venaient mourir dans le silence oppressant de la salle de contrôle.

— Nous n'avons pas eu le temps de répartir les gens selon leurs aptitudes, reprit Jaliane Ib-Grel, mais le parlement se divisera en équipes de trois – nous vous avons d'autorité considéré comme le remplaçant d'Ab-Siuler – pour encadrer les populations des dix mers intermédiaires. Nous communiquerons par ondes radio…

— Dangereux ! Les Parteks ont peut-être les moyens d'intercepter ce genre de transmission.

— Nous ne les utiliserons qu'en cas de force majeure.

Le Vioter hocha la tête et surveilla de nouveau la route d'Édée, bordée des silhouettes blanchâtres des curables. Merrys ne s'était toujours pas manifestée et il commençait à envisager le pire, une réaction violente de ceux qu'elle avait été chargée de convaincre par exemple. Il ne pouvait se résoudre à partir sans la torce, d'une part parce que son don de clairvoyance – ou sa faculté de communiquer avec les mammifères marins – était un atout essentiel dans ce départ précipité, d'autre part parce qu'elle avait été sa première alliée, son premier sourire après son amerrissage en catastrophe sur l'Immaculé et que, comme le nourrisson découvrant le monde dans la tiédeur et l'odeur de sa mère, ce contact avait noué entre eux un lien privilégié qu'il refusait de trancher.

Il lui fallait impérativement savoir ce qu'il était advenu de Merrys. Il ne s'estimait pas le droit de l'abandonner dans les rues de la cité dépeuplée. Il avisa les voitures stationnées devant le mur, éclairées par les lueurs mourantes des projecteurs, désertées par les chauffeurs qui avaient réintégré la file d'attente des passagers.

— Je dois retourner à Édée, dit-il.

— Les opérations d'embarquement seront achevées dans moins d'une heure, bredouilla Jaliane Ib-Grel, prise au dépourvu.

— Il manque quelqu'un… quelqu'un d'indispensable ! Puis-je me servir d'un de vos véhicules ?

Malgré elle, elle acquiesça d'un hochement de tête. Elle comprenait qu'aucun argument ne réussirait à le faire changer d'avis.

— Merrys Ib-Ner, marmonna-t-elle. Je ne l'ai pas vue revenir…

Il fendit l'essaim des parlementaires interloqués et se dirigea à grands pas vers la porte de la salle.

— Veuillez me pardonner, monsieur, cria la porte-parole avant qu'il n'eût disparu dans le couloir. Si j'avais su qu'elle revêtait une telle importance à vos yeux, je ne l'aurais pas expédiée à Édée.

— Ne m'attendez pas : j'essaierai d'être de retour avant l'obturation des couloirs.

La voiture s'engouffra à vive allure dans l'avenue du parlement. Des animaux domestiques erraient sur les trottoirs et dans les ruelles adjacentes. Les divers objets qui jonchaient le corail broyé témoignaient, avec les vitres et les portes fracassées de certains bâtiments, de la hâte dans laquelle avait été organisée la fuite du peuple ewan.

Les phares débusquaient, dans les jardins ou sur les balcons, des hommes et des femmes qui s'enfuyaient à l'approche du véhicule, les bras chargés des fruits de leur pillage. Ils n'avaient pas attendu le lever du jour pour rendre visite aux maisons abandonnées, assurés de l'impunité de leur forfait, exploitant le chaos provisoire jusqu'à ce que s'installent de nouveaux rapports de forces, une nouvelle loi, un nouveau service d'ordre. Alarmés par le grondement du moteur, ils recouvraient tout aussi rapidement leurs réflexes de culpabilité et de peur.

Le Vioter se dirigea vers le parlement, mais il ne distingua rien qui ressemblât de près ou de loin à une automobile. De même, il ne repéra pas la mince silhouette et les longs cheveux blancs de Merrys au milieu des groupes qui s'éparpillaient sur la place. Une bonne minute lui avait été nécessaire pour se familiariser avec la conduite de la voiture, car les occasions se faisaient rares de piloter ce genre d'engin sur les mondes recensés. Les choses s'étaient compliquées à l'entrée d'Édée. La route de l'aéroport donnait sur une place circulaire d'où partaient six autres avenues. Il en avait emprunté une au hasard, se fiant à son instinct, sachant qu'elle finirait par le ramener sur la grande esplanade des deux monuments principaux, le parlement et le temple.

Les rares halos des lampadaires s'effaçaient peu à peu et les faisceaux des phares écartaient maintenant des ténèbres aussi épaisses que de la suie. Les trépidations du volant élançaient Rohel du bras jusqu'à l'épaule. Il contourna le parlement et roula droit devant lui jusqu'aux faubourgs extérieurs de la cité, jusqu'aux grands entrepôts de céréales et aux salles de traite des morcerfs domestiques. Des hommes chargeaient des sacs de grain sur des charrettes à bras. D'étranges animaux – les morcerfs sans doute – se glissaient par le

portail entrebâillé de leurs enclos de stabulation et se dispersaient dans l'obscurité. Du mammifère ils avaient les membres antérieurs et les bois ramifiés qui ceignaient leur tête au mufle écrasé, du morse ils avaient gardé la queue, les défenses, la peau luisante et les palmes postérieures. La dissymétrie de leur corps – l'avant se perchant à plus d'un mètre de hauteur et l'arrière se traînant sur le sol – leur donnait une allure de monstre des légendes antiterriennes.

Les hommes suspendirent leur besogne mais ne prirent pas la fuite, contrairement à ceux qui pillaient les maisons. Ils se dressaient dans la lumière mouvante des phares, adoptant une posture qui proclamait clairement leurs intentions : ils étaient prêts à en découdre avec le ou les occupants du véhicule qui se dirigeait vers eux, prêts à défendre jusqu'à la mort les sacs de grain qui leur assureraient plusieurs années de survie, agissant comme si la menace partek ne revêtait aucun caractère réel. Même si Rohel avait déjà assisté à ce genre de métamorphose, la vitesse avec laquelle les réfractaires à l'exode avaient sombré dans la barbarie le sidérait. Elle accentuait également son inquiétude : Merrys était peut-être tombée entre les mains d'enragés, ivres de la cruauté que leur conférait l'abolition de la légalité.

Il ralentit, jugeant inutile de risquer un affrontement, puis il fit demi-tour et accéléra avant qu'ils ne se lancent à sa poursuite. Une pierre jaillit de l'obscurité et frappa la vitre d'une portière arrière sur laquelle elle imprima une étoile aux rayons brisés. Le rugissement du moteur absorba le brame puissant d'un morcerf et le glapissement d'un enfant.

Il parcourut la ville de long en large, essayant de structurer ses recherches de façon rationnelle. À chaque fois, les rues le ramenaient vers la place du parlement. L'obscurité ne lui facilitait guère la tâche, ne lui offrait aucun point de repère. De temps à autre, il apercevait à l'horizon un point subtilement lumineux qui traçait une parabole enflammée sur le velours nocturne. Sa raison lui disait qu'il n'avait aucune chance de retrouver la jeune femme, le suppliait de regagner l'aéroport sans perdre de temps, de s'engouffrer dans une navette et de rejoindre les autres sur les bords d'une mer intermédiaire, mais une intuition persistante – Saphyr ? – lui soufflait que la torce entrait pour une bonne part dans l'avenir du peuple ewan, dans son propre avenir, dans l'avenir des humanités.

Il prenait des risques insensés, écrasait de tout son poids la pédale de l'accélérateur, ne ralentissait que lorsqu'il discernait des grappes humaines sur les bas-côtés ou dans les cours intérieures. Le moteur émettait un feulement de plus en plus rauque et la jauge de carburant (un combustible d'origine végétale probablement), insérée dans le tableau de bord rétro-éclairé, se rapprochait dangereusement de la

marque jaune d'alerte.

Il explora ainsi de nombreuses rues, tellement étroites que les branches basses des corables fouettaient les portières. Partout se jouaient les mêmes scènes de pillage, comme si les Ewans restants éprouvaient le besoin urgent de se rassurer en s'entourant d'objets, en accumulant les richesses.

Le Vioter perdit peu à peu la notion du temps, conscient que sa démarche avait peu de chances d'aboutir, qu'il était peut-être en train de gâcher sa dernière opportunité de sortir du piège de la terre intérieure. Sa conviction ne reposait sur aucun élément concret, mais une force mystérieuse le poussait à continuer, à reculer jusqu'à l'absurde les limites de la vraisemblance.

À plus de trente reprises, la voiture déboucha sur la place du parlement ou encore derrière le grand temple. Qu'il partît dans un sens ou dans l'autre, il finissait toujours par emprunter une artère qui se jetait dans le cœur du labyrinthe. Il poussa jusqu'au pied de l'une des deux stalagmites géantes de l'arche monumentale qui surplombait Édée. La lumière vive des phares souligna furtivement les innombrables reliefs des sécrétions.

Il roula encore pendant une demi-heure peut-être, enfilant les rues au hasard, découragé, écartelé entre l'impulsion quasi physiologique qui le pressait de renoncer et l'intuition qui l'adjurait de poursuivre. Le moteur martyrisé hoqueta, émit des bruits anormaux qui préludaient à la panne sèche.

Il distingua dans le lointain une masse grise qui n'était pas une construction. Il leva le pied de la pédale d'accélérateur et s'en approcha au ralenti, le cœur battant.

Une automobile.

Renversée dans le fossé qui longeait la rue, elle reposait sur le toit, les quatre roues dressées. Bien que le cétacé stylisé se présentât à l'envers, Le Vioter reconnut le symbole du parlement sur l'une des portières froissées. Il manœuvra son propre véhicule de manière à garder la voiture accidentée dans le faisceau de ses phares. Il évita de couper le moteur, craignant qu'il refuse de redémarrer. Puis il descendit et, après avoir lancé un bref coup d'œil sur les ténèbres environnantes, s'accroupit près d'une vitre éclatée pour inspecter l'intérieur de l'amas de tôle.

Il distingua le cadavre d'un homme allongé en chien de fusil sur le plafond capitonné. Le sang s'était coagulé aux commissures de ses lèvres et sur ses pavillons auriculaires. Il n'avait pas survécu aux irréparables lésions cervicales provoquées par la violence du choc. Une doucereuse odeur de putréfaction se diffusait déjà dans l'air figé.

Rohel contourna la voiture et se rendit compte, de l'autre côté, que la portière arrière était entrouverte. Il repéra également des taches de

sang sur le corail broyé. Il les suivit jusqu'à ce que la nuit et la terre du fossé les absorbent. Quelqu'un avait réussi à s'extraire du véhicule renversé.

Merrys ?

Il traversa un terrain vague et marcha en direction de la forme pétrifiée d'une maison qui se dressait en retrait. Le ronronnement décroissant du moteur, entrecoupé de ratés, ne parvenait pas à briser le silence. La lumière des phares s'estompa progressivement, le contraignant à progresser à l'aveuglette.

Un hurlement soudain déchira l'obscurité. Il s'arrêta, tous sens aux aguets, entendit des cris et des rires, distingua, derrière un talus, la lueur tremblante d'une flamme.

CHAPITRE IX

Quatre membres du Parti de suprématie humaine avaient lié Merrys au tronc d'un corable. L'un portait, au bout de son bras gauche, un énorme bandage imbibé de sang. De sa main restante, il tenait une bouteille dont il portait régulièrement le goulot à sa bouche buvant de grandes rasades d'un alcool ambré qui lui dégoulinait sur le menton. Ses ricanements ponctuaient de temps à autre la gestuelle obscène des trois autres, affairés à déchirer morceau par morceau ce qui restait de la robe de la jeune femme. Leurs vêtements noirs se confondaient avec l'obscurité et leurs visages se découpaient dans la nuit comme des masques grimaçants.

Merrys ouvrait des yeux à la fois terrorisés et résignés sur ses tortionnaires. Elle présumait que le transfert du peuple ewan était terminé et que personne ne viendrait la délivrer. Elle était restée un long moment choquée après l'accident. Le chauffeur avait poussé un juron et donné un brusque coup de volant pour éviter un obstacle. La voiture avait effectué un impressionnant travers avant de se renverser et de glisser sur le toit sur plus de cinquante mètres. La tôle avait produit un frottement effrayant sur le corail broyé, des étincelles s'étaient ruées en gerbes par la vitre brisée, lui avaient piqueté le visage. Elle ne se souvenait plus de quelle manière elle s'y était prise pour sortir du véhicule, ni comment elle s'était retrouvée dans les griffes de ces quatre-là. Elle s'était réveillée attachée à cet arbre, aux prises avec une terrible migraine, seule séquelle apparente de l'accident. Elle avait reconnu les deux suprêmes qui l'avaient rudoyée dans la chambre de Rohel et elle avait compris que, contrairement à ce qui s'était passé dans le bâtiment des hôtes de marque, elle ne se sortirait pas indemne de cette nouvelle confrontation.

Ils la dévêtaient petit bout par petit bout, l'insultaient, lui promettaient une très longue agonie, s'arrêtaient de plus en plus

souvent pour boire, revenaient à la charge, les yeux injectés de sang, l'haleine empestée d'alcool. À plusieurs reprises, ils avaient extirpé leur sexe du fouillis de leurs vêtements et, riant aux éclats, avaient uriné à ses pieds. Ils avaient promené le tranchant d'une lame d'écailles sur son cou, sur ses seins, sur son ventre.

— Appelle donc tes amies les phaleines, la torce !

— Tu aurais dû rester à la surface avec les dolphes !

— Tu ne devines donc pas ce qui va t'arriver, la voyante ?

Le plus virulent des quatre était sans conteste le suprême à qui Rohel avait tranché la main. Obligé de s'abrutir d'alcool pour supporter la douleur, il s'approchait de la jeune femme jusqu'à la toucher, la fixait dans les yeux et lui crachait au visage après lui avoir lancé une bordée d'injures. Il avait perdu beaucoup de sang et son extrême pâleur soulignait la dureté de ses traits.

Parfois ils s'asseyaient autour du feu de bois et se félicitaient d'être restés dans Édée pendant que les autres se rendaient à l'aéroport. La chance leur avait souri : ils étaient tombés sur la torce qui symbolisait les malheurs d'Ewe en général et le malheur de l'un d'eux en particulier. Elle allait payer pour cet exode insensé et pour cette main coupée. Ils avaient toute la nuit pour exécuter la sentence. La vengeance avait le goût exquis de la perversité lorsqu'elle se faisait désirer.

D'un geste maladroit, l'un d'eux arracha le dernier carré d'étoffe qui subsistait de la robe de Merrys et dévoila sa toison pubienne aussi blanche que ses cheveux. Tétanisés, comme intimidés, ils contemplèrent un moment ce buisson neigeux qui ne voilait qu'imparfaitement la naissance du sillon vulvaire.

Ce fut le suprême à la main coupée qui reprit le premier ses esprits. Il lâcha la bouteille, qui se vida sur l'herbe dans un borborygme prolongé, et entreprit de se défaire de sa combinaison.

— À moi l'honneur ! éructa-t-il en brandissant son bras bandé.

Il ne lui fut guère facile de dégrafer les attaches de son vêtement, d'autant qu'il refusa l'assistance des autres avec une certaine agressivité. À l'issue de longues contorsions, il parvint toutefois à rabattre l'ensemble sur ses cuisses et à dégager son bassin. Il s'avança vers la torce et, du pied, lui écarta sans ménagement les jambes. Merrys s'affaissa de quelques centimètres. L'écorce du corable lui écorcha les épaules, le dos, les cordes lui mordirent cruellement les poignets et les bras.

— Quand nous en aurons assez de te saillir, nous te couperons les deux mains et nous te les enfournerons dans le ventre ! beugla le suprême d'une voix démoniaque.

— Les Parteks te tueront sûrement avant que je sois morte, murmura-t-elle.

Il ricana, plaqua les doigts de sa main valide sur le bas-ventre de la jeune femme et lui pinça brutalement les nymphes. Elle voulut regimber, se redresser, interdire à ce butor d'explorer plus avant ses replis intimes, mais la douleur et la fatigue se conjuguèrent pour la maintenir dans son inconfortable position.

Il lui entoura les hanches et la tira brusquement vers lui. Elle bascula vers l'arrière. Seules ses épaules et sa nuque restèrent en contact avec le tronc. Elle eut l'impression que des épingles enflammées s'enfonçaient dans ses articulations martyrisées. Le sexe court et noueux du suprême, d'une dureté de pierre, lui effleura le bas-ventre. Les jambes repliées, il soufflait comme un morcerf, prenant visiblement un malin plaisir à retarder le moment de la défloration.

Le visage de Rohel traversa l'esprit de Merrys. Dans quelle mer intermédiaire se trouvait-il maintenant ? Elle n'avait pas eu le temps de le connaître et c'était le regret qu'elle emporterait dans la mort.

— Tu vas enfin recevoir l'amour humain, la torce ! cracha le suprême.

Les autres se déshabillaient à leur tour en lâchant des rires à la fois grivois et troublés. Il y avait encore une part d'enfance dans ces apprentis bourreaux, et les remords assombrissaient l'ivresse que leur procurait le supplice de cette femme.

Des larmes brûlantes roulaient sur les joues de Merrys, des crampes lui envahissaient les bras, les fesses, les jambes.

— Maintenant ! grogna le suprême.

Il n'eut pas le temps de la pénétrer. Une ombre surgit de la nuit et se précipita sur lui. Ses vertèbres cervicales craquèrent comme du bois mort. Il s'effondra contre la torce, glissa sur le côté, s'affaissa silencieusement sur le dos.

L'intervention de l'inconnu avait été si précise, si rapide, que les autres se demandèrent s'ils n'avaient pas été le jouet d'une hallucination. Cependant, devant l'immobilité persistante, la bouche entrouverte et les yeux révulsés de leur condisciple, ils durent se rendre à l'évidence et la peur supplanta rapidement l'excitation. Fébriles, ils scrutèrent les ténèbres environnantes et entreprirent de se rhabiller – les combinaisons tire-bouchonnées sur les jambes ne facilitaient pas les mouvements et la nudité s'accompagnait d'un fort sentiment de vulnérabilité.

L'ombre surgit une deuxième fois et fondit sur le suprême qui avait eu la mauvaise idée de se tenir à l'écart des deux autres. Quelque chose de tranchant lui broya le pharynx. Il battit l'air de ses bras, tomba à genoux à proximité du feu et, lorsque son cerveau privé d'oxygène cessa de fonctionner, il s'affala lourdement dans les braises rougeoyantes. Une âpre odeur de viande grillée se répandit dans la nuit.

L'ombre ne s'évanouit pas dans l'obscurité comme à l'issue de sa première attaque. Elle se retourna et se dressa face aux deux survivants, à demi fléchie sur ses jambes, les bras collés le long du corps.

— Vos combinaisons !

La voix grave avait jailli comme un coup de fouet.

— Mais… protesta un suprême.

— Donnez-les-moi ou je vous les prends de force !

Ils se hâtèrent d'acquiescer d'un mouvement de tête, se défirent aussi vite que possible de leur vêtement et le lancèrent aux pieds de leur interlocuteur. Ils reconnaissaient à présent le princeps hors-monde, l'homme dont l'épée brillait avec autant d'intensité qu'une étoile, et leur saisissement se transformait en panique.

— Fichez le camp !

Ils n'eurent pas besoin de se le faire dire deux fois. Oubliant leurs chaussures et leur dignité, ils s'éloignèrent dans la nuit aussi nus et désemparés qu'au jour de leur naissance.

— Rohel… gémit Merrys avant de s'évanouir.

Les ratés du moteur étaient de plus en plus fréquents, de plus en plus alarmants. Merrys, qui connaissait parfaitement les lieux, avait guidé Rohel dans le dédale d'Édée. Ils roulaient sur la route de l'aéroport depuis une dizaine de minutes.

Il avait récupéré les combinaisons des deux suprêmes, avait détaché la jeune femme, l'avait transportée jusqu'à la voiture et installée sur la banquette arrière sans perdre du temps à la rhabiller. Elle avait repris connaissance dès qu'il avait appuyé sur la pédale de l'accélérateur. Elle s'était assise derrière lui, s'était demandé pendant quelques secondes ce qu'elle fabriquait à l'intérieur de ce véhicule, puis les douleurs de ses bras, de ses épaules et de son bas-ventre s'étaient réveillées, elle avait vu les marques bleuâtres sur ses avant-bras et ses poignets, et elle avait recouvré la mémoire. Elle avait humé l'haleine fétide du suprême, senti la pulpe de ses doigts sur ses lèvres, perçu les étincelles qui lui picoraient les joues et le front, entendu le crissement de la tôle sur le revêtement de corail broyé… Elle avait libéré un long hurlement de colère et de dégoût. La brusque envie l'avait traversée de contempler l'océan, de goûter la caresse du vent et de Bélem-Ter, de communiquer avec les cétacés, puis elle avait pris conscience que Rohel était revenu la chercher, la délivrer, et ses tourments s'étaient évanouis comme par enchantement.

Il lui avait ordonné de passer une combinaison de suprême. Elle s'était exécutée malgré le dégoût qui s'était emparé d'elle à la vue et au contact de cette étoffe. Bien qu'elle eût choisi la plus petite des deux, elle avait été obligée de retrousser les manches et le bas des

jambes.

— J’aurais pu m’arrêter dans la première maison pour prendre une robe, avait-elle remarqué.

— Ces combinaisons nous seront peut-être utiles à l’aéroport…

Elle lui avait caressé les cheveux.

— Comment pourrais-je un jour te remercier ?

— En restant toi-même.

Le moteur rendit l’âme à proximité de l’aéroport. Le Vioter se revêtit de la deuxième combinaison noire, un peu trop petite pour lui, et glissa le fourreau de Lucifal contre sa poitrine. Ils parcoururent à pied la courte distance qui les séparait des hangars et des bâtiments administratifs. Merrys était dans un tel état d’épuisement qu’elle dut déployer toute sa volonté pour marcher sans requérir l’assistance de Rohel.

Les navettes poursuivaient leur incessant ballet, mais elles atterrissaient et décollaient à vide, et, phénomène étrange, suivaient une trajectoire identique, comme si elles se dirigeaient toutes vers le même endroit.

— Trop tard, gémit Merrys. Les techniciens ont brouillé les codes des programmateurs automatiques.

Un brouhaha de voix et de cris couvrait les bourdonnements des moteurs.

Ils contournèrent les bâtiments plongés dans une obscurité totale et se dirigèrent vers les pistes. Les navettes se posaient à tour de rôle sur le même emplacement. Elles n’y restaient qu’une vingtaine de secondes avant de repartir, libérant la place pour celle qui attendait, suspendue une dizaine de mètres au-dessus du sol. Leur chorégraphie avait quelque chose de métronomique, de lancinant. Les lueurs furtives des lampes des compartiments révélaient les inégalités du revêtement corallien, défoncé par endroits à force d’avoir été compressé, effleuraient les portes grandes ouvertes des hangars voisins, les corps allongés sur le sol et les silhouettes des suprêmes qui déambulaient entre les bâtiments.

Le Vioter et Merrys s’immobilisèrent à l’intérieur d’une zone d’obscurité. Des membres du Parti de suprématie humaine passèrent à quelques mètres d’eux mais ne leur accordèrent qu’une attention distraite.

— Nous attendrons le dernier moment pour embarquer, dit Rohel à voix basse. Nous devrons rester le moins longtemps possible dans la lumière des navettes.

— Embarquer ? Pour aller où ? À l’heure qu’il est, les couloirs des mers intermédiaires ont été rebouchés…

Il désigna la voûte rocheuse d’un mouvement de menton.

— Nous n’avons pas le choix. Nous aviserons là-haut.

— Tu n’aurais pas dû retourner à Édée, Rohel. Je ne te connais pas, mais je devine que la vie d’une seule femme n’est rien en comparaison de ta quête.

Il lui effleura la joue d’un revers de main.

— Ma quête, je le sais, passe aussi par toi. Est-ce que tu peux courir ?

Elle cligna des paupières en signe d’acquiescement.

— À mon signal, nous foncerons en direction de la navette.

*

Les trois quarts de la population ewan avaient fui la terre intérieure. Ab-Siuler se contenterait, après son acte d’allégeance au commandement partek et, par extension, à Hamibal le Chien, de régner sur le quart restant, mais il n’était pas mécontent de la tournure des événements : les réfugiés qui auraient survécu dans les gouffres privés d’oxygène regagneraient tôt ou tard le ventre d’Ewe et n’auraient pas d’autre choix que d’accepter la loi de Suprématie humaine. Il avait gagné une bonne partie de l’administration torcienne et le Digniterre à sa cause, et il avait obtenu des garanties sur leur soutien ultérieur. Sans l’intervention du hors-monde et de son étrange épée de lumière, il aurait dissuadé ses complanétaires de se lancer dans l’aventure incertaine de l’exode et, s’appuyant sur une coalition formée d’officiers de la garde, de membres de la religion de la Nature et des milliers de suprêmes de son armée personnelle, il aurait renversé le parlement.

L’irruption des vaisseaux parteks dans l’espace aérien d’Ewe et le passage de ce hors-monde avaient bouleversé ses projets, arrêtés de longue date, mais il rétablirait la situation sans grande difficulté. Il voyait même dans la fuite des parlementaires et de la population une excellente occasion de conquérir le pouvoir sans recourir à la force. Il lui suffirait de rassembler ses hommes, de les installer dans les locaux du parlement, de se proclamer souverain d’Ewe, d’imposer l’ordre et de mettre à mort tous ceux qui refuseraient de se soumettre à sa loi.

Debout dans la salle de contrôle, il observait d’un œil distrait les navettes qui se posaient l’une après l’autre sur la même portion de piste. Il avait ordonné à ses hommes de couper les circuits automatiques de régulation des vols, mais la destruction des consoles et le sectionnement des câbles n’avaient pas suffi à interrompre le trafic aérien, d’autant plus agaçant qu’il était inutile. Il ne comprenait pas les raisons pour lesquelles les techniciens avaient paramétré cet étrange manège avant de partir, ni pourquoi ils avaient dissimulé les programmateurs dans un endroit secret, mais il se doutait que ce n’était pas une simple lubie de leur part, que cette opération

dissimulait une intention précise.

— Elles continuent peut-être de tourner en prévision de leur retour, avait suggéré quelqu'un.

— Primo, ils se sont répartis dans dix mers intermédiaires et les navettes se dirigent toutes vers le même point, ce qui semble exclure cette éventualité, avait rétorqué Ab-Siuler. Secundo, dans leur logique, ils n'auraient pas dû les laisser en fonctionnement dans la mesure où elles risquent de trahir leur cachette. Enfin, ils avaient la possibilité d'établir une programmation différée.

Mais il avait eu beau tourner et retourner toutes les hypothèses dans sa tête, il n'était pas parvenu à trouver une explication rationnelle à ce phénomène.

— Ordonnez à quelques suprêmes d'embarquer et d'aller voir de quoi il retourne, avait proposé l'un de ses seconds.

— J'ai besoin de tous mes hommes sur la terre intérieure, avait-il répondu d'un ton sans réplique.

L'aube ne tarderait plus à se lever. Des frissons de clarté, annonciateurs du jour, couraient sur la roche photogène de la voûte et jetaient des éclats fugaces sur les stalagmites de l'arche.

Figé contre la baie vitrée de la salle de contrôle, Ab-Siuler ne se décidait pas à retourner à Édée, comme s'il ne pouvait pas quitter l'aéroport sans avoir percé le mystère des navettes, dont les traces lumineuses formaient une ligne continue dans le lointain. Il lui fallait pourtant agir sans attendre, revoir d'urgence l'organisation de la terre intérieure afin de présenter un visage convenable au visiteur partek. Des suprêmes avaient emprunté les véhicules parlementaires pour inspecter les rues de la cité et en étaient revenus avec d'alarmantes nouvelles : les scènes de pillage se multipliaient et transformaient la capitale en un gigantesque dépotoir. Les entrepôts de grain et de produits de première nécessité avaient été dévalisés. Les morcerfs échappés de leurs enclos se dirigeaient en masse vers les vastes étendues désertiques d'où ils étaient originaires.

— Si nous laissons l'anarchie s'installer, nous aurons du mal à reprendre la situation en main, avança un second.

Ab-Siuler se retourna et lui décocha un regard venimeux. Les réserves d'énergie étaient pratiquement épuisées et les lampes ne diffusaient plus qu'une lumière anémique.

— Nous écraserons comme de la vermine les inconscients qui se placeront en travers de notre chemin ! gronda-t-il en brandissant son poing fermé. Rassemblez les hommes. Dès l'aube, nous investirons Édée et nous proclamerons l'avènement de la Suprématie humaine.

Les seconds et les suprêmes qui l'entouraient poussèrent des vivats. À cet instant, des mouvements inhabituels, confus, agitèrent la piste de l'aéroport.

Deux silhouettes vêtues de noir pénétrèrent en courant dans le halo de lumière projeté par les lampes de l'appareil qui venait de se poser. Ab-Siuler ne put retenir une grimace de surprise lorsqu'il reconnut Rohel Le Vioter et Merrys Ib-Ner. Il crut d'abord qu'il était victime d'une illusion d'optique, puis il dut se rendre à l'évidence : l'homme et la femme qui fonçaient vers la navette étaient bel et bien le princeps hors-monde et la torce dont les interventions avaient motivé la résolution du parlement. L'étonnement le laissa sans réaction pendant une poignée de secondes, puis un voile se déchira dans son esprit et il établit la relation entre le mouvement perpétuel des navettes et l'apparition des deux fuyards. Quelque chose les avait retardés et les techniciens avaient programmé les navettes de manière qu'ils puissent gagner à leur tour le couloir d'une mer intermédiaire. Cette explication avait le mérite de fournir un éclairage satisfaisant, cohérent, aux différentes interrogations soulevées par cette absurde chorégraphie aérienne : si les appareils continuaient d'aller et venir, c'était sans doute pour offrir une chance aux deux retardataires de se joindre à la multitude en fuite, et, s'ils étaient programmés aux mêmes coordonnées, c'était probablement parce que les parlementaires n'avaient laissé qu'un seul couloir ouvert.

— Qu'est-ce qui leur prend ? s'étonna un second.

— Ils n'appartiennent pas à notre mouvement, intervint Ab – Siuler. Ils ont seulement dérobé des combinaisons de suprêmes pour passer inaperçus.

— Qui sont-ils ?

— De vieilles connaissances.

— Il faut les arrêter !

— Inutile : tôt ou tard, ils se rendront avec les autres et, alors, ils regretteront amèrement d'avoir contrarié mes projets.

Les deux fuyards s'engouffraient dans le compartiment par la porte grande ouverte. D'autres silhouettes convergeaient vers la navette dont le moteur montait déjà en régime, annonçant un décollage imminent. Pris au dépourvu par l'étrange comportement de leurs deux condisciples, les suprêmes qui déambulaient sur les pistes avaient mis du temps à réagir mais ils s'étaient ressaisis sur le coup de gueule de l'un de leurs responsables. Certains d'entre eux reconnurent l'homme et la femme qui, au cours de l'émeute de l'après-midi, avaient fendu la foule figée pour parcourir la centaine de mètres entre le bâtiment des hôtes de marque et le parlement. Ils accélérèrent l'allure mais la navette s'arracha du sol avant qu'ils n'opèrent la jonction. L'un d'eux eut cependant le temps de plonger vers l'avant, d'agripper le rail du sas d'embarquement encore ouvert. Soulevé comme une vulgaire feuille de corable, il se retrouva rapidement à plus de cinq mètres du sol. Les premiers instants de panique passés, il regroupa ses jambes

qui pendaient dans le vide pour amorcer son rétablissement.

— L'imbécile ! grommela Ab-Siuler entre ses lèvres serrées.

Le président du Parti de suprématie humaine savait déjà de quelle manière s'achèverait cette scène. Les ténèbres environnaient la navette, mais les lumières du compartiment effleuraient encore les toits des bâtiments, les frondaisons des corables, le corps suspendu du suprême. Le hors-monde n'eut qu'à lui frapper les mains à coups de talon pour le contraindre à lâcher prise. Il s'abîma dans le vide, poussa un hurlement déchirant et s'écrasa sur le corail broyé des pistes.

— À Édée ! cria Ab-Siuler. Nous n'avons plus rien à faire ici.

— À Édée ! reprirent les autres en chœur.

*

La navette s'était stabilisée à moins de dix mètres de la voûte. Les taches lumineuses qui se formaient par endroits criblaient la roche d'étoiles instables.

— Le jour va se lever, murmura Merrys d'un air sombre. À cause de moi, tu cours désormais un grand danger…

— Sans toi, je ne saurais pas que le Chêne Vénérable s'est allié aux Parteks, à Hamibal le Chien, et je me serais peut-être jeté dans la gueule du loup.

Ils apercevaient les vitres éclairées de la navette qui les précédait, de celle qui les suivait, et qui gardaient avec la leur une distance constante. Ils avaient laissé derrière eux plusieurs hottes. Le cœur de Merrys avait battu plus fort lorsqu'ils étaient passés sous la cheminée Huit, dont elle avait eu la charge et que, malgré l'obscurité, elle avait reconnue sans l'ombre d'une hésitation. Les souvenirs des temps de l'insouciance avaient afflué dans son esprit. Elle s'était contenue pour ne pas éclater en sanglots. Le ventre d'Ewe ne retrouverait jamais la paix magnifique qu'il avait offerte à ses enfants pendant plus de dix siècles. L'image de ses parents revenait sans cesse la hanter et elle voulait encore croire qu'ils avaient eu la sagesse de quitter leur maison de Vatt-Laf et de se fondre dans la foule de l'exode.

La jeune femme se tourna sur son siège et fixa Rohel avec intensité.

— Je ne sais pas grand-chose de toi, commença-t-elle.

— Tu n'as pas besoin d'apprendre mon histoire pour me connaître.

— Après quoi est-ce que tu cours ? Après… qui ?

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais la navette quitta tout à coup sa trajectoire rectiligne et amorça un large mouvement tournant. Ils distinguèrent au-dessus d'eux les pans obliques et caractéristiques d'une hotte. Une faible clarté soulignait les innombrables reliefs de la roche, ce calice tourmenté et renversé qui abritait un cœur ovale et

anthracite.

Merrys se leva et se colla contre un hublot.

— La Seize.

Elle n'y était pas venue depuis sa période de formation, mais la forme typique de la cheminée – une vulve féminine écartelée – n'était jamais sortie de sa mémoire. La navette s'engagea dans le conduit, un passage assez large sur les premiers mètres et qui s'étranglait rapidement par la suite. Ils montèrent sur une distance que Rohel évalua à sept ou huit cents mètres. Partout, la roche se recouvrait d'un voile de clarté qui annonçait l'avènement du jour. Le ululement du moteur se répercutait sur les parois.

Merrys aperçut, plus haut, l'entrée du couloir de la mer Anthée. Ses parents ne l'y avaient jamais emmenée – son père n'aurait jamais délaissé son élevage de morcerfs et sa mère ne serait jamais séparée de son père – et elle n'avait pas trouvé le temps de la visiter, mais elle avait entendu dire que c'était la mer intermédiaire la plus visitée d'Ewe, même si elle n'occupait que la neuvième place dans l'ordre d'importance des gouffres. La raison en était qu'on y voyait en grand nombre des dolphes et des miarques, d'excellents compagnons de jeux pour les enfants. Son eau avait également la réputation de soulager divers maux comme les rhumatismes ou les sciatiques.

La navette s'immobilisa devant la bouche arrondie, attendit que l'appareil précédent ait libéré la place pour pénétrer à son tour dans le boyau et se poser dix mètres plus loin sur le sol rocheux. Le sas s'ouvrit dans un chuintement.

— La mer intermédiaire est loin de l'entrée ? demanda Le Vioter.

— Environ un kilomètre, je crois, mais le couloir aura sans doute été rebouché avant.

*

La mort dans l'âme, Jaliane Ib-Grel donna l'ordre aux quatre ramoneurs restés en sa compagnie de refermer le couloir. Ils avaient déjà trop attendu. Le cœur de la roche se recouvrait d'une teinte grise et sale qui précédait l'apparition du jour. La porte-parole avait pourtant tenté tout ce qui était en son pouvoir pour offrir une chance au princeps d'Antiter et à Merrys Ib-Ner de se réfugier avec son groupe dans le gouffre de la mer Anthée. Elle avait ordonné aux techniciens de l'aéroport de programmer l'ensemble des navettes à destination de la cheminée Seize (elles avaient peut-être cessé de fonctionner et regagné leur aire de stationnement, car les programmateurs avaient été paramétrés pour s'arrêter au petit jour, afin de ne pas éveiller les soupçons de l'envahisseur partek).

Elle se maudissait d'avoir séparé le hors-monde de Merrys. Elle

avait perdu dans l'histoire ses deux meilleurs atouts, la torce parce qu'elle possédait un don exceptionnel de communication avec les cétacés, Le Vioter parce qu'il démontrait un sens aigu de la stratégie et un esprit de décision qui leur faisaient, à elle et à ses collègues du parlement, cruellement défaut.

Le muret s'élevait rapidement. Les ramoneurs étalaient à l'aide de truelles un mélange de corail et d'algues broyés qui se solidifiait en quelques secondes. Dans un souci de gagner du temps, elle avait choisi un passage où la voûte et les parois se resserraient. Elle le regrettait à présent, parce que le couloir serait hermétiquement obturé dans moins de cinq minutes et qu'elle avait ainsi diminué ses chances de revoir le hors-monde et la torce.

Elle se demanda s'ils auraient la capacité ou la force de détruire ces murs au cas où ils seraient placés devant l'obligation de revenir sur leurs pas.

Elle ignorait totalement ce que leur réservait l'avenir. Leur horizon semblait se rétrécir en même temps que se bouchait l'accès de la mer Anthée. La salinité de l'air lui irritait les yeux. Elle fixa jusqu'au vertige la perspective fuyante du couloir.

CHAPITRE X

Les fras ont plus en plus de mal à contenir les Reskwins, Votre Grâce.

Pra Toranch rejoignit l'Ultime sur l'échafaudage dressé autour de la bulle flottante et s'accouda à la barre supérieure de la rambarde.

— J'ai moi-même de plus en plus de mal à me tenir ! maugréa Supra Callonn. Nous avons quitté le vaisseau depuis plus de deux jours et la vue de cet océan me donne la nausée.

— Un peu de patience : nous n'allons pas tarder à descendre sur la terre intérieure d'Ewe, affirma le secrétaire en désignant les tuyaux souples qui reliaient quatre conteneurs à la paroi transparente de la bulle.

— Nous devrons d'abord attendre que le gaz paralysant se soit dissipé…

— Je ne le crois pas. D'après un officier, nous utiliserons des masques filtrants.

Cela faisait près de deux heures que les opérations de gazage avaient commencé. Auparavant, il avait fallu installer la bulle isolante, monter cet échafaudage protecteur pour éviter qu'elle ne soit emportée ou déchirée par le vent du large, amarrer les conteneurs renfermant le produit anesthésiant, emboîter les tuyaux dans les orifices prévus à cet effet, autant de manœuvres qui avaient coûté des heures de travail et contraint les hommes à dormir où ils le pouvaient, sur les sièges ou les planchers des embarcations métalliques, sur les planches de la sommaire construction de bois ou encore, solution choisie par les ecclésiastiques, directement sur les rochers. Ils avaient dû attendre de surcroît le signal radio des officiers de l'état-major chargés de la coordination qui, depuis une navette aérienne survolant l'Immaculé sans relâche, vérifiaient que les cent quarante-huit autres cheminées, majeures ou mineures, étaient prêtes pour la deuxième phase de l'offensive.

Su-pra Callonn ne s'était pas remis de ces deux nuits passées à la belle étoile. La dureté de la roche et l'humidité saline de l'océan lui avaient interdit de trouver le sommeil malgré les couvertures de laine qu'on leur avait distribuées. Ils avaient subi un terrible grain à l'aube du deuxième jour, une averse rageuse qui les avait trempés de la tête aux pieds. Les Parteks s'étaient réjouis de cette manifestation de la déesse : ils s'étaient entièrement dévêtus et s'étaient exposés à la pluie, la tête renversée, la bouche entrouverte, les bras écartés. Étrangement, ils n'osaient pas se baigner dans l'océan, comme s'ils craignaient d'affronter cette impressionnante manifestation de la puissance divine. Certains d'entre eux avaient confié à pra Toranch qu'ils ne savaient pas nager. Le secrétaire ne s'en était pas étonné : on n'avait jamais vu un membre du Chêne Vénérable, quelle que fût sa foi, se jeter dans les flammes pour ressentir le feu du divin amour d'Idr El Phas.

— Comment descendrons-nous sur la terre intérieure ? demanda Su-pra Callonn. J'ai entendu dire que les conduits des cheminées mesuraient près de dix kilomètres…

— Rassurez-vous, Votre Grâce, nous ne les franchirons pas en vol libre ! En théorie, ils sont suffisamment larges pour permettre aux conteneurs de passer.

L'Ultime ne releva pas l'ironie de son secrétaire. Il s'abîma dans la contemplation des tuyaux annelés qui répandaient le gaz incolore dans les entrailles de la planète. Les nuages avaient de nouveau déserté le ciel et le disque de Bélem-Ter teintait d'azur les frémissements des vagues. La brise colportait une âpre odeur de sel.

— Les voies d'Idr El Phas sont impénétrables, reprit le secrétaire. Vous vous demandez ce que vous fabriquez sur cette planète des confins des Souffles Gamétiques, n'est-ce pas ?

Le silence de Su-pra Callonn était le plus probant des aveux.

— Le palais épiscopal d'Orginn me manque également, poursuivit pra Toranch. J'aime les jeux de stratégie, l'atmosphère vénéneuse des intrigues de couloir. Mais nous n'avions pas assez d'atouts dans notre manche pour gagner la partie, et nos faibles moyens nous ont valu d'être exilés sur cette galaxie.

— Où voulez-vous en venir ? coupa l'Ultime, agacé.

— J'en reviens aux voies d'Idr El Phas : cette petite planète aquatique, en apparence anodine, détient le pion essentiel de l'échiquier de l'Église.

— Les réactions des Reskwins ne constituent pas une preuve formelle à mes yeux. C'est peut-être tout simplement l'air marin qui ne leur convient pas.

— Si mon ami biologiste ne m'a pas raconté n'importe quoi – et pourquoi l'aurait-il fait ? –, leur flair ne peut pas les tromper.

— Les chercheurs du laboratoire prétendaient également que les

sphères d'inquisition mentale étaient infaillibles ! Or Rohel Le Vioter et de nombreux hérétiques sont passés au travers des mailles du filet.

— Veuillez me pardonner ma franchise, Votre Grâce, mais laissez-moi vous dire que votre pessimisme a quelque chose de désespérant.

— Vous m'étonnez, pra : je vous sais d'habitude avisé, et ce que vous appelez pessimisme n'est peut-être que de la prudence.

— Il y a un temps pour la prudence et un temps pour l'audace. Lorsque vous aurez capturé Rohel Le Vioter et récupéré le Mentral, vous devrez garder cette information secrète et contacter les Ultimes que je vous indiquerai. Contre une poignée de promesses, ils effectueront les basses besognes, élimineront les gêneurs, traceront devant vous la voie pontificale.

— Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, je suis… albinos, un homme aux cils blancs et aux yeux rouges, un miroir dans lequel personne n'a envie de se contempler.

— Je sais ce que vous ressentez, Votre Grâce. Je ne décèle moi-même que dégoût et pitié dans les yeux de mes interlocuteurs. Dans les vôtres également… Ne protestez pas, je ne vous en tiens pas rigueur. Nous nous accrochons l'un à l'autre comme deux naufragés de la vie.

— Vous avez vraiment beaucoup d'estime pour le couple que nous formons, monsieur le secrétaire !

Un sourire triste s'ébaucha sur la face ingrate de pra Toranch.

— J'en ai bien davantage que vous ne l'imaginez : je m'efforce tout simplement de vous conduire sur le trône du Chêne Vénérable.

Ils observèrent un long moment de silence, les yeux rivés sur les amarres flottantes de la bulle transparente, sur la flottille des conteneurs dont les coques s'entrechoquaient les unes contre les autres, sur les turbans rouges et verts des Parteks.

— D'où vous vient cette rage à me servir ? demanda soudain l'Ultime.

— Précisément de ce dégoût que je lis dans les yeux de mes vis-à-vis. Votre présence à la tête de l'Église me lavera de tous les affronts. Votre règne imposera peut-être les yeux rouges et les cils blancs comme les critères les plus recherchés de la pureté. Quelle revanche si nous parvenions à transformer la laideur en beauté.

— Si nous réussissons dans cette entreprise, pra, vous occuperez un rang plus conforme à vos possibilités.

Des lueurs de tristesse traversèrent les petits yeux renfoncés de pra Toranch.

— Vous n'aurez probablement plus envie de vous… contempler dans le miroir que je vous tendrai.

— Ne dites pas de sottises. L'ingratitude ne fait pas partie de mes nombreux défauts.

L'ordre de retirer la bulle fut donné trois heures plus tard. Puis on abattit l'échafaudage et les Parteks se rassemblèrent dans les conteneurs, où on leur remit les masques filtrants. Terrorisés, les deux officiers et les soldats qui avaient amerri sur l'Immaculé en compagnie des ecclésiastiques refusèrent de monter dans le même appareil que les Reskwins.

Pra Toranch se chargea des négociations avec les responsables parteks (il craignait qu'une intervention de son supérieur hiérarchique, très énervé, n'entraîne la condamnation à mort des deux mutants). Il dut se résoudre à boucler les Reskwins et les quatre fras dans le réduit minuscule qui jouxtait le compartiment. Les officiers lui arrachèrent également la promesse de garder ces « monstres » enfermés jusqu'à leur retour au vaisseau. Tout en affirmant à ses interlocuteurs que les membres du Chêne Vénérable avaient l'habitude de tenir leurs engagements, le secrétaire se dit qu'il profiterait du moindre relâchement de surveillance de leur part pour libérer les hybrides et mener à bien ses propres recherches. Les faux serments pour la gloire d'Idr El Phas n'étaient pas tout à fait des mensonges.

Lorsque la totalité des soldats eut embarqué et passé les indispensables masques, les conteneurs, pilotés manuellement, s'arrachèrent de l'eau et s'élevèrent au-dessus de la cheminée. Puis ils pénétrèrent l'un après l'autre dans la bouche étirée comme un essaim de frelons s'engouffrant dans la fissure d'un tronc.

Le masque rigide interdisait à Su-pra Callonn de communiquer avec son secrétaire, assis à ses côtés. Il ne pouvait pas évacuer ses peurs par la parole et laissait donc à ses glandes sudoripares le soin d'effectuer le travail. Il n'avait pas seulement le mal des transferts spatiaux, il souffrait également de claustrophobie – l'une étant probablement liée à l'autre –, et cette plongée dans les entrailles profondes d'une planète inconnue avait toutes les apparences d'un cauchemar. Il flottait dans un véritable bain de sueur.

Il avait également la très nette impression que les parois rugueuses du conduit frôlaient les hublots de l'appareil, et tous ses muscles se crispaient dans l'attente du choc. Il rencontrait déjà de grandes difficultés à maîtriser le gonflement de sa vessie. Peut-être avait-il peur de tout parce qu'il était incapable, en tant qu'albinos, de s'adapter à son environnement ? Outre le regard des autres, il craignait pêle-mêle les brûlures des étoiles, les lumières intenses, les fortes chaleurs, les froidures polaires, les atmosphères polluées… Nulle part il ne se sentait chez lui. Ses parents eux-mêmes s'étaient hâtés de l'expédier dans un internat du Chêne Vénérable, comme s'ils avaient voulu se débarrasser de lui au plus vite, comme s'ils avaient refusé de se reconnaître dans cet enfant – le seul de la famille – aux

yeux et au poil de rat de laboratoire.

La lumière du jour décrut peu à peu et le conteneur traversa une zone de ténèbres qu'il parvenait à éclairer vaille que vaille grâce à des appliques insérées dans les cloisons métalliques, révélant de temps à autre des reliefs tourmentés, les fissures de la roche, les bouches rondes et noires de galeries transversales. Le rugissement du moteur prenait une résonance assourdissante dans le silence cotonneux des profondeurs.

La lumière se remit à briller à l'issue d'une interminable descente – Su-pra Callonn aurait été incapable de dire si elle avait duré plusieurs heures ou une poignée de minutes. Le phénomène le surprit, car il ne distinguait aucune source de clarté sur les parois de la cheminée, ni rampe de projecteurs, ni pierres translucides aux propriétés photogènes, ni sphères volantes… On y voyait pourtant comme en plein jour, comme si les rayons de Bélem-Ter avaient traversé les strates aquatique et minérale pour venir éclairer le cœur de la planète. Il se rendit compte, au bout de quelques secondes d'attention soutenue, que la lumière émanait de la roche elle-même. Les paroles de pra Toranch lui revinrent en mémoire :

— Les Parteks se figurent que le ciel de la terre intérieure d'Ewe est d'or, mais je crois plutôt qu'ils décrivent un phénomène naturel de réverbération ou encore de photogenèse…

Il tourna la tête et observa son secrétaire au travers des verres à triple épaisseur de son masque. Le grossier appendice respiratoire de pra Toranch avait au moins le mérite de le placer, pour quelques instants, sur un plan d'égalité avec ses semblables. Cher pra… Son habileté politique et sa clairvoyance n'avaient d'égale que sa laideur. Si l'Ultime avait toléré ses innombrables écarts à la règle hiérarchique, c'était surtout parce qu'il l'aidait à supporter sa propre disgrâce. « Lorsqu'un beau se trouve à côté d'un très beau, il devient laid ; lorsqu'un laid se trouve à côté d'un très laid, il devient beau. » Le duo qu'ils formaient illustrait à merveille ce dicton d'Orginn.

Cependant, pra Toranch deviendrait vite un personnage embarrassant si les voies d'Idr El Phas conduisaient l'albinos au sommet du Chêne Vénérable. Le secrétaire connaissait tous ses secrets, les plus glorieux comme les moins avouables et la fantaisie pouvait fort bien le prendre de les divulguer à des auditeurs malintentionnés. Un Berger Suprême avait-il le droit de tolérer une telle menace au-dessus de sa tête ?

Sûrement pas ! répondit une voix intérieure (la voix d'Idr El Phas, sans doute…). Il devrait donc bâillonner au plus vite l'ancien compagnon des jours difficiles, et on ne connaissait pas encore de meilleur bâillon que la mort. Ce cher pra aurait certainement approuvé cette décision, lui qui prétendait à tout propos que les amis

d'autrefois étaient les adversaires les plus redoutables.

Le conduit s'élargit tout à coup et le conteneur déboucha sur un espace dégagé. Les Parteks se précipitèrent près des hublots et tentèrent d'apercevoir cet éden fabuleux qu'on leur avait promis depuis des siècles. Su-pra Callonn ne parvint pas à savoir si les murmures qui traversaient la matière épaisse de leur masque étaient d'enthousiasme ou de dépit. Il voyait diminuer les pans de roche évasés qui bordaient la faille de la cheminée comme un calice renversé. L'image troublante d'un sexe de femme lui effleura l'esprit (il lui arrivait encore de rompre ses vœux de chasteté avec des prostituées qu'il faisait mettre à mort après le rassasiement de ses sens).

Les conteneurs s'éparpillèrent en vrombissant sous la voûte éclairée. La stratégie du rajiss avait apparemment porté ses fruits puisque aucun tir de barrage, aucune onde, aucune fleur explosive n'accueillit les visiteurs. Ils ne décelaient pas d'agitation dans la mosaïque colorée qui s'étendait mille mètres sous eux. Une stalagmite géante et large, dans sa partie la plus ventrue, de plusieurs dizaines de mètres soutenait le ciel minéral. Ils distinguèrent les rubans jaunes et rectilignes de routes, les cours sinueux et sombres de rivières, des forêts d'arbres entièrement blancs, les étendues ocre de champs cultivés, les taches rouges des toits, des points minuscules et sombres disséminés sur des prairies.

À première vue, la terre intérieure d'Ewe ressemblait davantage à une planète rurale qu'à un éden fabuleux. Dans le lointain se devinait une arche gigantesque composée de deux stalagmites dont les chapiteaux se rejoignaient sous la voûte.

Les hurlements des moteurs de rétropoussée transpercèrent le plancher du conteneur. Su-pra Callonn tressaillit et faillit, dans un réflexe machinal, retirer son masque. La main de pra Toranch se posa comme une serre de rapace sur son avant-bras.

Étrange guerre que celle qui opposait une armée entraînée à des adversaires endormis, inoffensifs. Étrange paradis que ces quelques champs où poussait une herbe verdâtre. Désemparés, désœuvrés, les Parteks erraient comme des âmes en peine entre les maisons de ce qui n'était même pas un village mais une simple communauté agricole. Des animaux jonchaient le sol par dizaines, fauchés par le gaz paralysant. Leur poitrail, leurs pattes antérieures et leur tête surmontée de bois ramifiés rappelèrent à Su-pra Callonn certains spécimens de cervidés du continent Ouest d'Orginn. Leur peau grise, les replis graisseux de leur ventre et leurs palmes postérieures tenaient davantage des grands rohats de la banquise du pôle Sud.

Les humains, quant à eux, n'étaient pas nombreux : les soldats

avaient rassemblé cinq corps au centre de la cour intérieure, deux femmes et un homme d'un certain âge, une jeune fille d'une vingtaine d'années et, enfin, un garçon tout juste sorti de l'adolescence. Ils dormaient d'un sommeil profond qui ne prendrait fin, selon les calculs de l'état-major, que dix heures plus tard.

Les Parteks avaient donc dix heures à patienter avant de se partager ce très maigre butin. Nombre d'entre eux ne recevraient pas le don de la Déesse, le sang des usurpateurs. Le rajiss leur avait certes épargné des pertes importantes en ordonnant le gazage de la terre intérieure d'Ewe, mais il les avait privés de la gloire des combats, il avait asséché le fleuve de sang dans lequel ils avaient tant désiré se plonger. De même le ciel n'était pas d'or mais de lumière, et l'éden avait l'apparence d'un monde ordinaire. L'herbe et la végétation ne poussaient peut-être pas en abondance sur les cailloux de Part-k, mais les déserts pourpres, écrasés de chaleur, avaient une autre noblesse que ces champs à la platitude désolante.

Su-pra Callonn était l'un des seuls à fouler avec plaisir le sol du ventre d'Ewe. Non que la découverte de la terre intérieure lui procurât une quelconque expérience extatique, mais le simple fait de sortir de la boîte en fer et de marcher sur l'herbe rêche lui avait donné la sensation de revivre.

Il pénétra dans la cour intérieure et contempla les corps allongés sur la terre battue. Ces hommes, ces femmes, cet adolescent qui dormaient d'un sommeil paisible ne se réveilleraient que pour essuyer la colère de soldats frustrés, amers, ivres de rage.

Il observa les maisons d'habitation et les bâtiments annexes. Il n'avait jamais vu de matériaux de ce genre, ni le mortier rouge des murs, ni les tuiles nacrées, ni les vitres aux reflets irisés. D'une conception très simple – quatre murs, un toit, des ouvertures symétriques –, les constructions possédaient une certaine grâce primitive à défaut de majesté. Pour la première fois depuis plus de vingt ans – pour la première fois, sans doute, de son existence –, il ressentait une grande paix, il n'avait plus le sentiment d'être en lutte contre l'univers entier.

Pra Toranch s'approcha de lui et lui fit signe de le suivre. Il emboîta le pas à son subordonné non sans avoir esquissé un geste d'agacement (son secrétaire avait l'art et la manière de raviver ses conflits intérieurs). Ils traversèrent un champ jonché des masses grises des animaux et se faufilèrent entre les conteneurs. Des courants d'air frais leur léchaient le crâne, les mains, les jambes. Des odeurs indéfinissables se glissaient par les filtres des masques.

Ils se dirigèrent vers l'appareil qui les avait transportés. Pra Toranch s'assura d'un regard panoramique que personne ne les observait, puis il ouvrit le sas, s'engouffra dans le compartiment et se

dirigea vers l'une des portes du fond. Su-pra Callonn lui emboîta le pas, se doutant que cette visite avait un rapport avec les Reskwins.

Un spectacle répugnant l'attendait dans le réduit. Des quatre fras missionnaires, il ne restait pas grand-chose, quelques lambeaux de bure verte, quelques organes épars, quelques touffes de poils, une mare de sang. Repus, les deux mutants s'étaient allongés et assoupis sur le plancher métallique. Des reliefs de leur sinistre repas ornaient leur plastron et occultaient en partie le symbole holographique du Dard Pourpre. Ils avaient retiré leurs masques et les avaient jetés dans un coin avec ceux des fras qu'ils avaient dévorés. La lumière de la voûte pénétrait à flots par les hublots et tombait en colonnes vives sur les sièges, sur les cloisons, sur le plancher.

Un goût persistant de fiel envahit la gorge de l'Ultime. Pra Toranch dénoua la lanière de son masque et l'abaissa sur sa poitrine, dévoilant un visage tendu, couvert de sueur.

— Vous pouvez vous défaire du vôtre, Votre Grâce. Il n'y a plus de danger.

Su-pra Callonn vrilla l'index à plusieurs reprises sur sa propre tempe, un geste universel qui signifiait à l'interlocuteur qu'on doutait fortement de sa raison.

— Les Reskwins n'ont pas été endormis par le gaz mais parce qu'ils ont trop mangé, insista le secrétaire. Les calculs des Parteks n'ont pas pris en compte les appels d'air des cheminées. Le gaz a accompli son office, mais l'air est redevenu respirable dès que les soldats ont retiré les bulles d'isolation. Fiez-vous à moi, Votre Grâce ! Cela fait plus d'une minute que je n'ai plus de masque et je ne me suis pas encore effondré. Or je vous rappelle que le produit anesthésiant des Parteks est en principe foudroyant.

L'Ultime hésita encore pendant quelques secondes avant d'imiter son secrétaire. Il prit plusieurs inspirations rapides, comme pour évaluer la qualité de l'air avant de se décider à respirer normalement.

— Qu'est-il arrivé aux Reskwins ? siffla-t-il. Les hybrides du Dard Pourpre ne sont pas censés s'en prendre à ceux qui les ont créés !

— Je ne le sais pas davantage que vous ! répliqua sèchement pra Toranch. Je ne suis pas biologiste.

— Il faut les tuer ! Nous sommes tous en danger.

— Vous perdez la raison. Sans eux, nous n'aurons aucune chance de retrouver Rohel Le Vioter. Je suppose que leur comportement a quelque chose à voir avec les circonstances qui les ont empêchés de se mettre en chasse… Comme un trop-plein d'attente qui déboucherait sur une crise d'hystérie.

— Vous parlez de leur abominable forfait comme d'une simple péripétie. Ils viennent de dévorer quatre fras !

Un masque de dureté s'incrusta sur le visage grossier de pra

Toranch.

— La voie pontificale est parsemée de sang, Votre Grâce. Idr El Phas dresse des obstacles pour évaluer votre détermination. Ne vous faites pas de souci pour ses quatre serviteurs : il les accueillera selon leurs mérites. Et la boulimie soudaine des Reskwins nous arrange dans la mesure où ils se tiendront tranquilles pendant trois ou quatre heures. Un répit que nous mettrons à profit pour préparer notre battue.

L'Ultime hocha la tête d'un air résigné.

— Nous devrions peut-être dire aux Parteks que les masques sont inutiles, murmura-t-il d'une voix lasse.

— Surtout pas. Gardons pour l'instant l'avantage que nous procure cette information.

La nuit tomba sur la terre intérieure. Les officiers investirent les maisons pour y passer la nuit, choisirent les meilleures chambres, les lits les plus confortables, ne cédant à l'Ultime du Chêne Vénérable qu'un matelas poussiéreux posé à même le sol. Les hommes de troupe, quant à eux, trouvèrent refuge dans les granges et se couchèrent sur les bottes de foin destinées au fourrage. Le remugle ne les incommoda pas trop dans la mesure où les masques filtraient en partie les odeurs. Ils s'abstinrent de manger pour ne pas inhaler le gaz paralysant, malgré les abondantes réserves de nourriture qui garnissaient les caves et les placards. Ils prirent la précaution de lier les mains et les pieds de leurs cinq prisonniers endormis. Désenchantés, ils mirent du temps à trouver le sommeil.

— Votre Grâce ! Votre Grâce !

Pra Toranch secoua vigoureusement l'épaule de l'Ultime. Il avait dérobé une lampe dans le conteneur et en avait promené le rayon alentour. La lumière avait souligné les corps endormis allongés dans la pièce.

— Que se passe-t-il encore ? maugréa Su-pra Callonn.

— Parlez à voix basse, je vous prie. Les Reskwins sont prêts à se remettre en chasse.

— Maintenant ? Mais…

— Nous serions en danger si nous les retenions plus longtemps. Le temps est venu de l'audace, de l'action.

— Comment les suivrons-nous ?

— Nous ne les suivrons pas : ils nous transporteront.

— Vous êtes fou, pra !

— Moins fort, je vous prie… Je suis au contraire lucide et résolu, Votre Grâce. J'ai prévu l'équipement nécessaire. Un vibreur cryogénisant, pour le cas où le venin des mutants ne suffirait pas, de la nourriture, de l'eau, une deuxième lampe.

— Que diront les Parteks lorsqu'ils s'apercevront de notre départ ?

— Nous leur servirons une belle histoire à notre retour. Venez, vous dis-je : les Reskwins s'agitent depuis un bon moment.

L'Ultime repoussa la couverture, se leva et, à contrecœur – il avait besoin de sommeil, contrairement à son bourreau de secrétaire –, sortit dans la nuit noire sur les talons de pra Toranch. Il se débarrassa de son masque au sortir de la cour intérieure de la ferme.

— Vous êtes bien sûr, pra, qu'ils ne vont pas se jeter sur nous pour nous dévorer ?

— Je suis toujours entier, Votre Grâce.

Lorsque le faisceau de la lampe débusqua les deux hybrides du Dard Pourpre, leurs antennes et leurs tentacules supérieurs s'agitèrent comme des algues ballottées par le courant. La méfiance naturelle qu'ils inspiraient à l'Ultime se mua en répulsion lorsqu'il lui fallut remonter sa chasuble et s'installer à califourchon dans la partie creuse située entre le thorax et l'abdomen. Le contact de sa peau avec cette enveloppe tégumentaire chitineuse et rugueuse le submergea de dégoût. Les incessants soubresauts du Reskwin lui meurtrissaient l'intérieur des cuisses et les mollets, et ce fut bien pire lorsque, après un sinistre claquement de mandibules, le mutant s'arracha du sol dans un vrombissement d'ailes.

Il prit rapidement de l'altitude, se stabilisa à une hauteur que son passager, rivé au rebord du plastron rigide, fut incapable d'évaluer. La nuit était tellement noire que l'Ultime avait la désagréable impression d'errer seul sur une mer de ténèbres. De même, les vibrations sonores des élytres et le bourdonnement de sa monture l'empêchaient d'entendre quoi ce que soit. Le vent sifflait à ses oreilles et une froidure humide, piquante, transperçait son vêtement. Même si sa position n'était pas confortable, il n'osait pas en changer de peur de perdre l'équilibre et de basculer dans le vide que l'obscurité rendait insondable. Des crampes lui tétanisaient les muscles des cuisses, des jambes et des bras, des brûlures cuisantes montaient de ses fesses, de son périnée, de son scrotum. Tout à la fois humilié par cette situation et impuissant à la dominer, il se promit de changer de secrétaire à la première occasion. Dès qu'il aurait repris l'existence ordinaire d'un prélat.

Il devina, au léger basculement de sa tête vers l'arrière, que le Reskwin montait encore. Il se demanda si le mutant n'avait pas définitivement perdu la raison – plutôt que de raison, il aurait fallu parler de discrimination primaire. Les habitants de la terre intérieure ne résidaient pas dans la voûte rocheuse qui surplombait leur monde, et les probabilités étaient nulles d'y retrouver Rohel Le Vioter, aussi nulles qu'il se fût réfugié dans le ventre d'Ewe.

Le bruissement d'ailes et le bourdonnement s'amplifièrent tout à

coup. Pratiquement allongé sur le thorax du Reskwin, le front et le nez écrasés sur le cuir rigide du plastron, Su-pra Callonn en conclut que les bruits se répercutaient sur une surface dure et que, par conséquent, l'hybride évoluait dans un espace réduit, dans un conduit de cheminée par exemple, où le vent colportait une forte odeur d'iode et de sel.

Il sembla ensuite au prélat que son étrange monture progressait pendant quelque temps à l'horizontale, puis tout s'interrompit subitement, le battement d'ailes, la sensation de déplacement, le sifflement de l'air, le bourdonnement, les vibrations diverses. Endolori, étourdi, Su-pra Callonn trouva cependant la force de descendre et de se camper sur ses jambes flageolantes.

Le rayon d'une lampe frappa les parois et la voûte découpées d'une galerie, puis, trois mètres plus loin, la surface rougeâtre d'un mur qui bouchait le passage et qui, à première vue, n'avait rien de naturel. Les claquements et les grincements des mutants se firent menaçants.

— Notre déserteur s'est enfui par là, fit pra Toranch.

— Absurde ! protesta Su-pra Callonn, soulagé de constater la présence de son secrétaire à ses côtés.

Pra Toranch s'approcha du mur et passa l'index sur le matériau.

— La roche abrite certainement des gouffres, des poches d'air qui lui permettront d'attendre tranquillement son heure.

Il promena le cercle lumineux de sa lampe sur les alentours. Il distingua, à l'intérieur d'un creux, une poupée de chiffon aux cheveux de laine. Il s'accroupit, la ramassa et la tendit en direction de son supérieur hiérarchique.

— Rohel Le Vioter n'est pas le seul à s'être réfugié derrière ce mur.

CHAPITRE XI

Les dolphes et les miarques poussaient d'habitude des cris perçants et joyeux lorsqu'ils côtoyaient les hommes, mais, depuis que le groupe s'était réfugié dans le gouffre d'Anthée, ils restaient échoués sur la place de sable gris en émettant des gémissements plaintifs, assourdis.

— Je me demande ce qu'ils veulent nous signifier, murmura Jaliane Ib-Grel.

Assise sur un rocher, les yeux clos, Merrys tentait d'entrer en communication avec les petits mammifères marins, mais elle ne décelait pour l'instant que des ondes et des images confuses. Seule la couleur de la peau différenciait les dolphes des miarques. Les premiers étaient d'un gris clair tirant sur le blanc, les autres d'un noir profond parsemé de taches jaunes. Ils avaient le même museau en forme de bec, le même aileron dorsal, le même corps allongé, la même queue terminée en fourche, les mêmes yeux ronds. D'une taille qui variait entre deux et trois mètres, ils effectuaient parfois des bonds impressionnants au-dessus de l'eau.

En compagnie d'une dizaine d'hommes équipés de torches, Le Vioter avait exploré les parois, mais il n'avait pas trouvé le passage qui permettait aux cétacés de rejoindre la mer Anthée. Pourtant, ils étaient chaque jour plus nombreux dans l'eau noire et fortement salée. La roche reconstituait la lumière du jour, de manière moins intense, toutefois, que la voûte de la terre intérieure. Les nombreuses et profondes zones d'ombre qui subsistaient çà et là ne facilitaient pas les recherches.

Quatre mille Ewans avaient été transférés dans le gouffre d'Anthée. Les premiers instants d'abattement passés, ils s'étaient peu à peu réorganisés. Les tâches avaient été réparties selon les aptitudes ou les désirs. On avait institué le rationnement des produits de première nécessité, médicaments, vivres, et installé des appareils de

dessalement pour rendre l'eau potable. Ils se dispersaient à la tombée de la nuit dans les innombrables grottes qui servaient d'appartements provisoires et offraient un semblant d'intimité aux familles.

La veille, Jaliane Ib-Grel avait aperçu les silhouettes du hors-monde et de Merrys alors qu'il ne restait qu'un minuscule orifice dans le mur d'obturation du couloir.

— Ils arrivent ! avait-elle hurlé. Laissez-leur un passage !

Les veilleurs avaient aussitôt pratiqué une ouverture avant que le mortier ne se soit complètement solidifié. Les deux retardataires s'étaient faufilés dans l'étroit espace qu'ils avaient dégagé – difficilement pour le hors-monde, aux épaules plus larges –, puis on avait soigneusement rebouché l'ouvrage.

La beauté de la mer intermédiaire avait stupéfié Le Vioter. Anthée n'était pas simplement un gouffre rempli d'eau, mais une véritable féerie de dentelles rocheuses, d'écoinçons, d'arches, de stalagmites et de stalactites que la lumière vêtait d'ambre et d'or. Le croissant gris et scintillant de la plage de sable fin, entièrement naturelle comme le reste, s'étendait sur plus d'un kilomètre. La surface de l'eau était le plus souvent calme et plate, mais elle était sujette à des marées de faible amplitude et, parfois, des vagues coléreuses l'agitaient comme n'importe quel océan extérieur. Malgré sa température qui ne dépassait pas les seize ou dix-sept degrés, les enfants s'y baignaient avec beaucoup de plaisir, même si les dolphes et les miarques, d'ordinaire très joueurs, refusaient de s'ébattre avec eux.

Par l'intermédiaire de son émetteur-récepteur radiophonique, Jaliane Ib-Grel avait appelé les parlementaires disséminés dans les neuf autres mers intermédiaires. Les nouvelles étaient pour le moment rassurantes : les transferts s'étaient effectués sans anicroche, les couloirs avaient été hermétiquement bouchés, les exilés se débrouillaient pour rendre supportable leur séjour dans les gouffres. La porte-parole leur avait recommandé d'appeler seulement en cas d'urgence, d'une part pour économiser les batteries, d'autre part pour réduire les chances d'interception des ondes par l'ennemi partek. Depuis, elle n'avait reçu aucune communication, signe que les neuf autres groupes ne rencontraient pas de problème majeur.

En revanche, l'attitude des dolphes et des miarques soulevait en elle de nombreuses interrogations. Qu'était donc devenue leur proverbiale joie de vivre ? Pourquoi restaient-ils figés sur le sable gris, composant un chœur de lamentations qui finissaient par lui vriller les nerfs ?

Le Vioter, qui revenait d'une nouvelle expédition avec son groupe, sauta sur les rochers qui bordaient la plage et s'approcha d'elle, l'air préoccupé.

— Nous avons exploré l'ensemble des parois et nous n'avons

toujours rien trouvé, déclara-t-il d'un ton las.

— Ils viennent bien de quelque part, dit la porte-parole en désignant les masses grises ou noires allongées sur le sable. Nous avons fermé le couloir et ils sont chaque jour plus nombreux.

— Il ne reste qu'une solution : que le passage parte du fond de la mer et rejoigne directement l'océan.

— Impossible ! Si tel était le cas, toute l'eau de l'Immaculé se déverserait dans les gouffres, se répandrait par les couloirs d'accès, par les cheminées, et noierait la terre intérieure…

Jaliane Ib-Grel se tourna vers lui et lança un bref coup d'œil sur la bosse que formait Lucifal sur son flanc gauche.

— Vous nous avez conseillé de nous réfugier dans les gouffres, monsieur, poursuivit-elle d'une voix sèche. À vous de trouver un moyen de nous en sortir ! L'oxygène diminue de manière alarmante, comme l'indiquent les aéromètres, et Anthée n'est pas assez poissonneuse pour nourrir quatre mille personnes pendant une durée indéterminée.

— Vous êtes censée connaître votre environnement mieux que moi, répliqua-t-il. Ewe dispose peut-être de systèmes de régulation dont vous ignorez l'existence.

Ils se turent et contemplèrent distraitement la surface frémissante de la mer intermédiaire. Le jour s'était levé depuis trois heures et la lumière continuait de se déployer, dévoilant une à une les formes torturées du gouffre. Les Ewans s'étaient recréé des habitudes à une vitesse sidérante. Les uns, hommes, femmes et enfants, prenaient leur bain matinal dans les vagues, les autres faisaient la queue devant les dessaleurs pour remplir leurs récipients d'eau potable, d'autres encore préparaient le repas devant les entrées des grottes. Ils mangeaient froid depuis leur départ car, mue par le souci d'économiser l'oxygène, Jaliane avait interdit les feux.

— Rohel a raison, dit soudain Merrys.

La porte-parole et Le Vioter se retournèrent à l'unisson et baissèrent les yeux sur la torce, assise sur les rochers quelques pas plus loin. Elle restait immobile, les paupières closes, les jambes croisées, les mains posées sur son ventre. Ses longs cheveux dansaient comme des flammes blanches sur ses épaules. Elle avait troqué sa combinaison noire contre une robe rouge que lui avait prêtée une femme et qui mettait en valeur la pâleur de son teint. Des mauvais traitements que lui avaient infligés les suprêmes ne subsistaient que les traces sombres autour de ses poignets et de ses avant-bras. Jaliane Ib-Grel avait exigé qu'elle reste en permanence à ses côtés, si bien qu'elle n'était jamais parvenue à trouver un moment d'intimité avec Rohel.

— Expliquez-vous, Merrys ! fit la porte-parole d'un ton impatient.

— Les lévents…

— Eh bien quoi, les lévents ?

— Sans eux, il n'y aurait plus de terre intérieure.

— Soyez plus précise, ma fille ! s'emporta Jaliane Ib-Grel.

Merrys marqua un temps de pause, comme si elle rentrait en elle-même pour recevoir de nouvelles informations.

— Rohel a vu juste : les dolphes et les miarques empruntent des couloirs qui partent du fond de l'Immaculé et rejoignent le fond des mers intermédiaires. Les lévents bouchent les entrées des passages et empêchent l'eau de l'océan de se déverser dans les gouffres.

— Comme un bouchon qui empêche un bassin de se vider ? demanda Rohel.

— À cette différence près que le fond de l'océan compte des centaines de bondes naturelles et que ce travail de colmatage mobilise jour et nuit le peuple des lévents. Ils ne se soulèvent que pour laisser les dolphes et les miarques entrer ou sortir des conduits qui relient l'Immaculé aux mers intermédiaires.

— D'où tenez-vous ces informations ?

— Des dolphes et des miarques… Ils nous avertissent du danger.

— Quel danger ?

— Les lévents vont bientôt abandonner les bondes jusqu'à ce que les gouffres intermédiaires et la terre intérieure soient entièrement noyés.

Un voile de pâleur glissa sur le visage de Jaliane Ib-Grel.

— Mais pourquoi ?… Pourquoi ?

— Les lévents ne souhaitent pas offrir la terre intérieure aux Parteks. Ils estiment que ces derniers et les prêtres qui les accompagnent ne respectent pas le ventre de leur mère. Selon eux, les Ewans qui ont refusé l'exode étaient également devenus indésirables.

— Et nous ? Quel choix nous offrent-ils, ces voleurs d'âme ? Périr sous les coups des Parteks ou mourir noyés dans ce gouffre ?

La voix de la porte-parole tremblait de colère et les larmes brillaient dans ses yeux.

— Ne vous agitez pas de la sorte, Jaliane Ib-Grel, vos ondes grossières perturbent l'échange. Les lévents ne sont pas seulement nos gardiens mais également nos véhicules. Ils nous remonteront à la surface.

— Ils oublient que les humains ne peuvent pas supporter la pression des grands fonds. Notre réseau sanguin n'est pas équipé pour se promener sous dix kilomètres d'eau.

— Ce sont les premiers habitants d'Ewe, des sages, et ils nous demandent de leur accorder notre confiance comme nos ancêtres la leur ont accordée.

— Comment franchirons-nous le passage ? demanda Rohel. Je suppose qu'il est rempli d'eau, puisqu'il communique en permanence

avec la mer intermédiaire. Il mesure probablement plusieurs centaines de mètres de long, voire plusieurs kilomètres. Aucun être humain, fût-il le meilleur nageur de l'univers, n'est capable de franchir une telle distance en apnée.

— Les dolphes et les miarques nous remorqueront jusqu'au lèvent. Il leur faut environ une minute pour parcourir la distance.

— Les plus jeunes et les plus anciens ne tiendront pas une minute.

— C'est un risque que nous devons prendre.

— C'est de la folie, murmura Jaliane Ib-Grel. De la pure folie.

Après avoir prévenu les responsables des neuf autres groupes par l'intermédiaire de son émetteur radio, Jaliane prit la parole devant les quatre mille réfugiés de la mer Anthée assemblés sur la plage. Ils lui accordèrent une attention tellement soutenue qu'elle n'eut pas besoin de hausser le ton de sa voix pour se faire entendre. Elle leur rapporta les révélations de Merrys la torce et leur proposa le marché suivant : ou ils attendaient la montée de l'eau dans le gouffre, ou ils tentaient de franchir le passage et de rejoindre le lèvent blanc. Dans un cas, ils avaient l'assurance de périr noyés, dans l'autre, ils avaient des chances de survivre.

Une voix grave s'éleva de l'assemblée :

— Les lévents sont des voleurs d'âme !

— Une légende : ils ont sauvé nos ancêtres, ils respectent les humains, répliqua la porte-parole.

— Et si les visions de la torce étaient de pures et simples divagations ?

— Nous pouvons croire Merrys Ib-Ner. Elle est la plus douée des torces et, jusqu'à présent, ses visions se sont avérées justes.

— Qu'en savez-vous ? Vous n'êtes pas retournée sur la terre intérieure pour vérifier…

Des murmures approbateurs ponctuèrent cette remarque.

— Vous avez tous les éléments en votre possession. Nul ne vous obligera à suivre les conseils de Merrys. À vous de prendre vos responsabilités. Pour ceux qui sont décidés à tenter l'aventure, il serait préférable de retirer vos vêtements et vos chaussures : imbibés d'eau, ils vous alourdiraient et retarderaient les dolphes ou les miarques chargés de vous remorquer.

— Quelle est votre décision, Jaliane Ib-Grel ?

Elle jeta un bref regard au deuxième parlementaire du groupe, un vieil homme du nom de Garl Ab-Fouech, puis elle retira avec une lenteur solennelle ses chaussures, sa robe, ses sous-vêtements. Entièrement nue, elle descendit de son rocher et entra sans hésitation dans l'eau. Les cris prolongés des mammifères marins composaient maintenant une symphonie assourdissante. Ils fouettaient le sable de

leur queue et donnaient des coups de tête vers l'avant comme pour apporter leur soutien à la porte-parole. Lorsqu'elle eut de l'eau jusqu'au cou, un dolphe la rejoignit en deux coups de nageoires et s'immobilisa à côté d'elle. Elle entoura son aileron dorsal de ses deux bras, prit une longue inspiration et disparut brusquement dans le sein ténébreux de la mer.

Le dolphe réapparut trois minutes plus tard. Il jaillit à quelques mètres de la plage, effectua un bond prodigieux et retomba dans une grande gerbe d'eau.

Dès lors, l'exemple de la porte-parole ayant eu davantage d'impact que son discours, les autres se dévêtirent, conformément aux instructions, pénétrèrent dans l'eau jusqu'à la taille et attendirent patiemment qu'un dolphe ou un miarque se porte à leur hauteur pour franchir la deuxième étape de l'exode. Seule une poignée d'irréductibles refusèrent de se lancer dans ce voyage de la dernière chance.

Le Vioter et Merrys, assistés d'une dizaine d'hommes, se chargèrent de coordonner les opérations. Leur tâche principale consistait à rassurer les parents lorsqu'ils se séparaient de leurs enfants et à préparer les plus jeunes à supporter une apnée d'une minute. En quelques mots simples, Rohel leur donnait les notions de base de rétention du souffle : garder l'air dans les poumons, le descendre lentement dans le ventre, et surtout rester détendu, ne pas se laisser dominer par sa peur. Bien que conscients de la gravité de la situation, les enfants ne cherchaient même pas à savoir où ils allaient. Perchés sur l'échine des cétacés, les doigts fermement rivés aux ailerons, ils hochaient la tête lorsqu'ils s'estimaient prêts, souriaient pour apaiser l'inquiétude des grands, gonflaient leurs petits poumons, donnaient un petit coup de talon sur le flanc de leur monture. Ils s'enfonçaient alors brusquement dans l'onde noire, abandonnant derrière eux un sillage vite absorbé par les vagues.

Merrys ne tenta pas cette fois-ci de convaincre le petit groupe de personnes qui avaient décidé de rester dans le gouffre. Ils avaient opéré leur choix en toute connaissance de cause et elle préférait consacrer son énergie à ceux que les cétacés emmenaient vers un avenir incertain. Elle était consciente que leur décision reposait entièrement sur ses échanges avec les mammifères marins, et les doutes venaient la harceler maintenant que la communication s'était interrompue. Elle avait l'impression tenace d'émerger d'un rêve ; les images et les sensations qui l'avaient visitée quelques instants plus tôt s'étaient évanouies comme des mirages. Même si l'attitude des dolphes et miarques semblait confirmer ses informations, les doutes continuaient de la ronger, de démanteler ses certitudes.

Depuis son arrivée dans le gouffre, elle s'était consacrée à établir la

liaison avec les cétacés et, sauf pendant les quelques heures de repos qu'elle avait prises la nuit précédente, elle s'était refusée à penser à ses parents. Elle demeurait toutefois persuadée qu'ils n'avaient pas pris part à l'exode et que, au cas improbable où les Parteks les auraient épargnés, ils seraient engloutis sous les tonnes d'eau que les lévents blancs s'apprêtaient à déverser sur la terre intérieure. Elle ne s'habituait pas encore à cette idée qu'elle était – ou qu'elle serait bientôt – définitivement orpheline.

Rohel lui saisit le poignet.

— À nous…

Absorbée dans ses pensées, elle ne s'était pas rendu compte que le groupe avait été entièrement évacué. N'en restaient que quelques hommes qui se déshabillaient rapidement, jetaient leurs vêtements sur la plage, agrippaient l'aileron d'un cétacé.

Elle releva la tête et lui sourit. Elle aurait aimé partager sa vie avec un être comme lui, mais elle savait que c'était impossible, que sa quête l'emporterait à des milliards de kilomètres d'Ewe. Saisie d'une irrésistible envie de l'enlacer, elle s'approcha de lui, glissa les bras autour de sa taille, captura agilement sa bouche. Elle fut heureuse de constater qu'il répondait à son baiser, que, pour quelques secondes, il oubliait son passé, son avenir, pour s'abîmer dans un présent qu'elle occupait tout entier.

Le cri suppliant d'un dolphe mit un terme à leur étreinte. Ils réalisèrent qu'ils étaient seuls dans l'eau. Ils aperçurent les silhouettes de ceux qui restaient regroupés sur les rochers, silencieux, figés déjà dans leurs regrets.

Le Vioter retira ses vêtements, récupéra la ceinture, la passa autour de son cou et de son épaule de manière à caler la poignée de Lucifal sous son aisselle. Puis il prit la main de Merrys dont la robe rouge flottait sur les vagues comme une méduse gorgée de sang. Un dolphe gris vint se placer aux côtés de la jeune femme, accompagné par un miarque tacheté. Un silence mortuaire ensevelissait le gouffre.

Les cétacés ne pouvaient plus avancer de front dans le boyau étranglé. Le miarque s'était placé en deuxième position et Rohel sentait sur le visage et les épaules les turbulences générées par la queue du dolphe. Il ne distinguait plus rien devant lui, la roche ayant perdu ses propriétés photogènes. Ils avaient d'abord parcouru une centaine de mètres au fond de la mer Anthée avant de s'engager dans la bouche du passage. Les cétacés nageaient à une allure ahurissante, et les doigts avaient tendance à riper sur les ailerons lisses, d'autant que l'eau offrait une résistance de plus en plus forte au fur et à mesure que la vitesse augmentait.

Le Vioter avait distingué pendant un moment le corps de Merrys

dont la blancheur crevait la pénombre du gouffre, puis, après qu'ils s'étaient engagés dans le siphon, il l'avait perdu de vue.

Le miarque avait nettement ralenti l'allure lorsque le passage s'était infléchi vers le haut. Il franchissait maintenant un puits vertical, reprenait de la vitesse, engageait une course contre le temps. Rohel n'avait pas voulu recourir aux techniques de la catalepsie volontaire, de peur que ses poumons ne s'emplissent d'eau s'il perdait le contact avec la réalité. Il avait estimé qu'une simple apnée suffirait : le dolphe de Jaliane Ib-Grel avait mis moins de trois minutes pour effectuer l'aller et retour. Les extrémités de ses membres commençaient à s'engourdir, ses poumons réclamaient déjà de l'air.

Quelque chose de souple lui effleura l'épaule. Puis ses pieds heurtèrent une surface dure et il se rendit compte que ce qu'il avait d'abord pris pour le frôlement d'une algue était probablement la chevelure d'un cadavre. Il se demanda s'il n'avait pas commis une erreur d'estimation, si Merrys n'avait pas reçu une fausse information, si cette eau noire, glaciale, n'allait pas devenir leur tombeau. Un accès de panique le suffoqua, qui se traduisit immédiatement par une sensation grandissante d'oppression. Il ouvrit instinctivement la bouche, cherchant de l'oxygène, mais le goût saumâtre de l'eau agit comme un signal d'alarme. Le principal danger de cette traversée résidait dans la peur. Il se détendit, libéra un peu d'air par les narines, raffermit sa détermination. Une forme blanche fusa devant lui, le percuta et faillit le contraindre à lâcher prise.

Un corps inerte.

Merrys ?

Il franchissait maintenant un véritable champ de cadavres, qui flottaient autour du miarque comme des astéroïdes autour d'un vaisseau. Hommes ou femmes, adultes ou enfants, ils avaient craqué avant la fin du voyage, victimes de leur mental, emportés par la frayeur et la pression des grands fonds. Jaliane Ib-Grel gisait peut-être parmi eux, et le dolphe qui l'avait remorquée avait fait demi-tour avant d'atteindre le but, faussant tous les calculs.

Il repoussa une nouvelle attaque de panique. Il ne discernait aucune lumière dans le lointain et, pourtant, une intuition lui soufflait que l'issue était proche. L'eau devenait de plus en plus froide, de plus en plus dense. Il ne sentait plus ses pieds ni ses doigts, crispés sur le cartilage de l'aileron.

Il déboucha enfin à la surface. Le miarque avait pris un tel élan qu'il l'entraîna sur une hauteur de deux ou trois mètres avant de retomber dans l'eau. Il ne voyait pas davantage qu'à l'intérieur du conduit. Un air tiède lui effleura le visage et le cou. Le cétacé poussa un cri strident, triomphal, avant de regagner les profondeurs, le frôlant au passage comme pour lui adresser un ultime signal de

connivence. Il entrevit également la masse grise, fantomatique, du dolphe qui avait pris Merrys en charge. À l'idée que la torce ait trouvé la mort dans le passage, son cœur se serra.

Il entendit quelqu'un tousser et cracher non loin de lui. Tout en nageant pour se maintenir à la surface, il se retourna et aperçut une forme claire auréolée de blanc.

— Merrys ?

Il n'attendit pas la réponse pour se rapprocher de la jeune femme et l'enlacer par la taille. Elle fut encore secouée par une violente quinte de toux.

— Rohel, bredouilla-t-elle.

Elle s'agrippa à lui comme à une bouée de sauvetage. Elle tremblait de tous ses membres, signe qu'elle n'avait pas encore évacué sa peur. Le contraste était saisissant entre la tiédeur de l'air ambiant et la température de l'eau.

— Tu sais où nous sommes ? demanda-t-il.

— Sous le lèvent.

À peine avait-elle prononcé ces paroles que retentit un bruit indéfinissable, qui tenait du chuintement, du grondement et du borborygme. Ils furent arrachés de l'eau comme de vulgaires flocons d'écume, happés par un courant d'une puissance inouïe, projetés sur une paroi à la consistance molle et chaude. Le Vioter eut l'impression de remonter un boyau de chair. De puissantes contractions le tiraient vers l'avant, et les images très nettes de sa propre naissance lui revinrent spontanément à l'esprit. Il ressentit toute la souffrance de cette expulsion du ventre maternel, non seulement l'étau qui lui comprimait le crâne et l'effroyable lumière qui lui blessait les yeux, mais également la douleur de la chair qui s'écartelait pour se séparer de lui.

Projeté vers l'avant, il se retrouva allongé sur un matelas palpitant. Une douce clarté inondait une immense pièce entièrement capitonnée de chair rose. Il se redressa, vit d'abord Merrys recroquevillée à ses côtés, enduite d'une substance luisante, puis des hommes, des femmes et des enfants allongés ou assis sur des excroissances blanches et spongieuses, et enfin, penché sur lui, le visage grave de Jaliane Ib-Grel.

— Bienvenue dans le ventre du lèvent, princeps d'Antiter, dit la porte-parole avec un sourire.

— D'où lui vient l'oxygène ?

Merrys avait fermé les yeux. Elle n'avait rencontré aucune difficulté à entrer en contact avec le mammifère marin. Les ondes qu'il lui transmettait se transformaient en un langage très clair dans le silence de son âme. Les autres s'étaient déployés autour d'elle, buvant

avec avidité chacune de ses paroles. On avait déploré de nombreuses pertes dans le passage. Des mères pleuraient leur enfant, des maris leur femme, des sœurs leur frère… Aucune famille n'avait été épargnée, comme si chacune d'elles avait dû payer son tribut au grand lèvent. Une doucereuse odeur de viande crue régnait sur le compartiment principal et dans les innombrables cavités secondaires, délimitées par des replis membraneux. On voyait par endroits les muscles se gonfler et les tendons articulaires se tendre comme des cordes d'arc.

Le Vioter avait visité le ventre du mammifère géant, dont la chair était dotée des mêmes propriétés photogènes que la roche de la terre intérieure, mais il n'était pas parvenu à l'explorer en entier. Il se souvenait des deux lévents qui étaient apparus pour guider la naville jusqu'à l'entrée de la crique de la cheminée et, même si la taille de ces murailles blanches ornées de nageoires roses l'avait surpris, il avait été loin d'imaginer qu'elles pussent abriter des antres d'une telle importance. Leur base était sans doute gigantesque, d'un diamètre de plusieurs centaines de mètres.

— Ses réserves d'air lui permettent de rester pendant deux cycles complets de Bélem-Ter à dix mille mètres de profondeur, dit Merrys. Lorsqu'il éprouve le besoin de refaire le plein, un de ses congénères, un jeune à qui l'on n'a pas encore confié une tâche précise, vient le remplacer et boucher la bonde jusqu'à son retour.

— Il ne dispose peut-être pas d'une quantité suffisante d'oxygène pour nous tous, fit observer Jaliane.

Les parois de chair absorbaient les voix et accentuaient l'impression des survivants d'évoluer dans un rêve.

— Il sait que nous ne pouvons pas nous passer d'air plus de quelques minutes et m'assure qu'il remontera bientôt à la surface avec tous les siens. Ils attendent que les humains venus du ciel aient investi la terre intérieure. Les dolphes, les miarques et les phaleines les tiennent informés de l'évolution de la situation.

— Qu'adviendra-t-il de nous lorsque le ventre d'Ewe aura été noyé ?

— Les lévents reboucheront les bondes. L'eau s'évaporera et la vie pourra de nouveau éclore dans le sein de la mère.

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Un cycle complet de Bélem-Ter. Il nous fournira pendant tout ce temps la nourriture, l'eau et l'air. Il nous préviendra lorsque le temps sera venu pour nous de redescendre sur la terre intérieure.

Comme pour illustrer les propos de la torce, des jets d'eau tiède jaillirent des parois capitonnées et tombèrent en pluie sur les survivants. Lorsqu'ils s'aperçurent que cette eau était douce et d'un goût délicieux, le plaisir supplanta la méfiance chez les Ewans. Elle

n'avait pas seulement des vertus apaisantes, mais elle les régénérait en profondeur, leur redonnait les forces et l'énergie qu'ils avaient perdues dans leur fuite précipitée, dans la mer Anthée, dans le passage, dans la douleur des deuils.

— L'organisme du lèvent transforme l'eau de l'Immaculé en eau douce, reprit Merrys qui, bien que détrempée, était restée assise et n'avait pas rouvert les yeux.

Ses cheveux dévalaient ses épaules et ses seins comme des ruisseaux de lait.

— Il y ajoute tous les éléments nutritifs nécessaires à notre survie, ajouta la torce.

— Les hommes ne sont pas faits pour vivre dans les entrailles d'un animal !

Jaliane Ib-Grel avait hurlé pour dominer le crépitement des gouttes sur la chair et les cris de joie des Ewans.

La porte-parole tentait encore de se draper dans la dignité que lui conférait sa fonction, mais elle n'était plus qu'une femme comme les autres dans le ventre du monstre des profondeurs, une femme nue, dépouillée de ses attributs de parlementaire, aspergée comme ses frères et ses sœurs du liquide nourricier. Le bien-être qui se diffusait par les pores de sa peau lui rappelait des jours très anciens, enfouis dans les profondeurs de son âme… La systole d'un cœur qui projetait à chaque battement des flots d'amour.

Merrys écarta la membrane opaque et s'introduisit à l'intérieur de la petite cavité où se délassait Le Vioter.

Il avait posé Lucifal le long de son flanc gauche et fermé les yeux pour goûter quelques instants de repos. Malgré sa fatigue, il ne s'était pas endormi. Pourtant, la lumière du lèvent, qui semblait respecter, comme la roche de la terre intérieure, l'alternance jour et nuit, s'était peu à peu estompée. Un silence paisible régnait sur le compartiment intérieur.

— Il remontera à la surface demain, au zénith de Bélem-Ter, dit la torce. Nous avons toute la nuit devant nous.

Elle s'allongea doucement sur Rohel. Elle souhaitait maintenant tout connaître de l'amour humain.

CHAPITRE XII

La voûte rocheuse se tendait d'un voile de lumière qui annonçait le retour du jour.

— Juste à temps ! s'exclama pra Toranch.

L'Ultime et son secrétaire étaient en effet revenus de leur escapade nocturne au moment où les premières lueurs avaient embrasé le ciel minéral. Les Reskwins avaient atterri sans encombre entre les conteneurs et, malgré leur agitation, pra Toranch était parvenu à les enfermer dans leur réduit habituel. Su-pra Callonn était resté prostré sur un siège, tremblant de tous ses membres, tentant de remettre de l'ordre dans ses entrailles et dans ses idées. Il n'avait pas davantage apprécié le retour que l'aller. Au contraire même : la plongée vertigineuse depuis la sortie de la cheminée jusqu'à la terre intérieure avait entraîné des réactions physiologiques et psychologiques incontrôlées, des sueurs froides, des évacuations liquides inopinées, des crises d'hystérie aussi soudaines que violentes.

Ils avaient tenté de percer le mur qui obstruait la galerie où s'étaient réfugiés Rohel Le Vioter et les Ewans, mais leurs ongles et leurs mains s'étaient avérés nettement insuffisants pour créer une quelconque brèche dans ce matériau aussi dur que la roche elle-même. Les Reskwins s'étaient précipités à plusieurs reprises la tête la première contre l'obstacle, mais n'avaient pas obtenu un meilleur résultat que leurs maîtres du Chêne Vénérable. Lorsque la douleur avait été plus forte que l'excitation de la chasse, ils avaient renoncé et s'étaient contentés de libérer des sifflements à la fois rageurs et plaintifs.

— C'est peut-être mieux ainsi, avait avancé l'Ultime. Nous reviendrons avec un conteneur et du matériel approprié. Ce mur est encore plus solide que votre crâne, pra !

Le secrétaire avait fixé son supérieur hiérarchique d'un air méprisant.

— Je me demande si j'ai misé sur le bon numéro. Vous avez une tendance marquée à vous dérober devant l'obstacle, Votre Grâce.

— Je ne me dérobe pas, j'estime seulement que nous n'avons pas pour l'instant les moyens de le franchir… Et, de grâce, cessez de me considérer comme un numéro !

Pra Toranch avait hoché la tête.

— Ce contretemps est fâcheux, très fâcheux, mais je dois admettre que vous avez raison, Votre Grâce. Nous nous débrouillerons pour revenir et abattre ce maudit mur.

— Les voies d'Idr El Phas…

— Épargnez-moi votre ironie ! L'oiseau s'est enfermé de lui-même dans la cage. Il ne nous échappera pas. Quant à ceux qui l'accompagnent, nous aurons toujours la possibilité de les livrer au rajiss partek. Il changera peut-être d'attitude à l'égard de l'Église. Sans nous, il se figurerait avoir conquis définitivement la terre intérieure, ignorant que des Ewans prolifèrent au-dessus de sa tête.

— Vous exagérez : ils ne sont peut-être qu'une petite poignée là-dedans.

Le secrétaire avait de nouveau brandi la poupée de chiffon.

— Cet objet appartenait à une fillette… La présence d'enfants dans cette galerie prouve qu'il ne s'agit pas de la fuite de quelques résistants, mais d'un véritable exode.

— Un tel environnement n'est guère propice à la survie…

— Qu'en savons-nous ? La roche produit de la lumière : la photosynthèse est donc envisageable et, pour peu que certaines strates géologiques soient composées de terre et d'eau, les gens qui se sont réfugiés ici ont la possibilité de développer des cultures.

— Et l'air ?

— Il vient de galeries transversales comme celles-ci. Ce genre de gouffre communique probablement avec d'autres conduits. Assez bavardé : retournons à notre point de départ avant que ces chers Parteks ne s'aperçoivent de notre absence.

Les craintes du secrétaire étaient infondées. Ils ne rencontrèrent pas un seul officier ni même un soldat lorsqu'ils regagnèrent, à travers champs, la communauté agricole. L'espace d'un moment, ils crurent que les Parteks avaient déserté les lieux et s'étaient dirigés vers une agglomération plus importante, plus propice aux massacres, mais les

hurlements et les clameurs qui lacérèrent tout à coup le silence de l'aube leur indiquèrent que les troupes s'étaient rassemblées dans la cour intérieure. Ils contournèrent un bâtiment d'où s'exhalait une puanteur suffocante et s'engagèrent sur le chemin de terre battue, bordé de barrières en bois blanc et parsemé de déjections animales. Les animaux avaient repris connaissance et s'éparpillaient de leur étrange allure cahotante dans les prés environnants. Les femelles peinaient à porter leurs mamelles, placées au milieu de l'abdomen, gonflées à crever. Leurs pis noirâtres abandonnaient des sillages rectilignes sur l'herbe rêche.

Nul ne prêta attention aux deux ecclésiastiques. Ni les Parteks, rassemblés au centre de la cour, ni les cinq autochtones, remis de leur paralysie et alignés devant un mur. Les soldats avaient retiré leur masque et noué leur turban vert sur leur nuque. Couteau et gobelet en main, ils psalmodiaient des hymnes en se balançant d'une jambe sur l'autre.

— Le sacrifice rituel à leur déesse, souffla pra Toranch.

— Quand donc pourrons-nous mettre fin à ces coutumes barbares ? soupira Su-pra Callonn.

— Quand bon nombre d'entre eux auront séjourné dans un four à déchets… Échange de bons procédés.

L'Ultime et son secrétaire se placèrent à l'angle de la cour pour avoir une vue d'ensemble de la scène. Les Parteks avaient dénudé les cinq captifs et les avaient liés à des anneaux de fer qui, scellés dans le mur, servaient en temps ordinaire à enchaîner les animaux domestiques. Les hurlements provenaient de l'adolescent, dont le ventre s'ornait d'une longue incision. Les officiers s'accroupissaient devant lui à tour de rôle et recueillaient dans leur gobelet quelques gouttes de sang qu'ils buvaient avec une avidité extatique. Fou de douleur et de peur, il se contorsionnait dans tous les sens pour tenter de se libérer de la corde qui lui entravait les poignets, mais ses convulsions ne réussissaient qu'à exciter la cruauté de ses bourreaux. À ses côtés, les trois femmes, les deux anciennes et la plus jeune, étaient en larmes, et le visage de l'homme, sillonné de rides, exprimait la colère et le désespoir.

— Faites de moi ce que vous voulez, mais épargnez mon fils ! cria une femme d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Nous aurions dû rejoindre ma cousine Merrys, gémit la jeune fille. Nous n'avons aucune pitié à attendre d'eux.

La deuxième femme âgée fixa l'homme d'un air de reproche et souffla bruyamment pour chasser les larmes qui lui encombraient les lèvres.

— C'est toi qui as voulu rester, c'est à toi de nous tirer de là !

Elle s'était exprimée à voix basse, mais ses paroles n'échappèrent

pas à l’attention de pra Toranch et le confirmèrent dans son idée qu’une grande partie du peuple ewan s’était réfugiée à l’intérieur de la voûte rocheuse. Il s’avança vers les prisonniers dans l’intention de les interroger, mais deux officiers lui barrèrent le passage, l’air menaçant.

— J’ai quelques questions à leur poser, dit le secrétaire.

— Les opérations militaires relèvent de la seule responsabilité des officiers, répliqua un Partek dont les babines barbouillées de sang lui donnaient l’air d’un fauve dérangé pendant son repas.

— Une centaine d’hommes armés contre cinq autochtones dénudés, dont trois femmes, voilà une opération militaire de grande envergure ! ironisa pra Toranch.

— Tenez votre langue si vous ne voulez pas que je vous la coupe ! glapit l’officier. Notre rajiss ne tolère votre présence que parce que les administrateurs cyniques la lui ont imposée. Il ne verrait aucun inconvénient à ce que nous buvions votre sang et répandions vos entrailles sur la terre promise. Il lui serait facile de prétendre que vous avez perdu la vie au cours des combats.

— Vous appelez combats ces tortures pratiquées sur d’inoffensifs indigènes ?

— Taisez-vous, pra, pour l’amour d’Idr El Phas ! intervint Supra Callonn.

Il savait, pour avoir essuyé fréquemment les colères d’Abn – Falad, que l’officier ne prononçait pas des paroles en l’air, que le rajiss se saisirait du moindre prétexte pour se débarrasser d’alliés qu’il estimait encombrants. Il saisit le bras de son subordonné et le tira en arrière.

Dès lors, ils n’eurent pas d’autre choix que d’assister impuissants, horrifiés, au supplice des cinq Ewans. Les Parteks étaient versés dans l’art et la manière de dépecer leurs victimes tout en les maintenant le plus longtemps possible en vie. Lorsqu’ils eurent à tour de rôle violé les trois femmes – ils réservèrent un traitement particulièrement odieux à la plus jeune, qu’ils clouèrent au sol en lui transperçant les poignets et les pieds de la lame de leur poignard –, ils pratiquèrent les incisions rituelles au niveau de l’abdomen et des aines, s’abreuvèrent de leur sang et leur tranchèrent les tendons des chevilles, des épaules et des coudes. Ils arrachèrent les organes sexuels de l’homme, de l’adolescent, les leur enfournèrent dans la bouche, les détachèrent, leur ouvrirent le ventre, s’amusèrent de les voir ramper avec maladresse sur le sol et répandre autour d’eux leurs entrailles luisantes.

L’oreille avertie de pra Toranch décela des bribes de cohérence dans les phrases en apparence confuses qui entrecoupaient les gémissements des deux femmes âgées. Il reconstitua peu à peu l’histoire de cette famille dont la fille, une torce – ce mot semblait indiquer un état religieux, un rang social en tout cas supérieur –, avait

convaincu le gouvernement local de transférer la population dans les mers intermédiaires, information qui confirmait son propre raisonnement. Le père s'était opposé à la mère et avait refusé d'abandonner son élevage. Elle était restée à ses côtés pour des raisons qu'il ne parvenait pas élucider – par amour peut-être –, entraînant dans sa décision sa propre sœur et ses deux enfants. Elle s'accablait de reproches et suppliait les Parteks de l'achever, de mettre fin à son calvaire. De temps à autre, un nom venait mourir sur ses lèvres ensanglantées : Merrys, sa fille sans doute.

Si le secrétaire, fasciné, ne parvenait pas à détacher son regard de ce spectacle, l'Ultime s'était détourné depuis bien longtemps. Il fixait avec obstination l'angle d'un mur et d'un toit, s'évadant parfois sur la voûte vêtue de lumière bleutée, le chapiteau de la stalagmite géante la plus proche, la fleur minuscule de la hotte d'une cheminée. L'expédition de la nuit lui revenait comme un songe. Se pouvait-il qu'il eût réellement volé sur le dos d'un Reskwin ? Qu'il eût aperçu un mur de couleur rouge dans une galerie noyée de ténèbres ? La route pontificale était-elle à ce point tortueuse qu'elle l'amenât à vivre ce genre d'expérience ?

La voix gutturale d'Abn-Falad jaillit soudain de l'émetteur portable d'un officier et résonna, pour les cinq Ewans, comme un signal de délivrance. Le rajiss annonçait à ses hommes le triomphe des armées parteks et la soumission de la planète Ewe. Sa voix amplifiée par l'émetteur semblait surgir des profondeurs de la terre.

— Le grand fleuve de sang coule dans les rues d'Édée, la capitale locale. Un de nos détachements a investi le parlement, le siège du pouvoir autochtone. Nous avons expulsé les usurpateurs du paradis que la Déesse nous avait autrefois promis. Ewe l'aquatique est devenue officiellement une colonie de Part-k la brûlante. Au zénith de Bélem-Ter, nous ferons une déclaration solennelle et nous procéderons à la répartition du butin. Que toutes les troupes disséminées sur la terre intérieure soient rassemblées sur la place centrale de l'ancienne Édée, de la nouvelle Abn-Falad, avant le zénith de Bélem-Ter. Cet ordre vaut également pour nos alliés du Chêne Vénérable. Que la Déesse vous bénisse.

— Que sa déesse l'étouffé ! grommela pra Toranch. Je n'ai rien à faire de sa déclaration solennelle et de sa répartition !

Su-pra Callonn se départit de son mutisme.

— Nous n'avons pas d'autre choix que d'obtempérer. Nous reprendrons nos recherches dès que possible.

— J'ai un mauvais pressentiment. La fuite des Ewans dans ces gouffres de la voûte cache quelque chose…

L'Ultime haussa les épaules.

— L'air de la terre intérieure ne vous vaut rien, pra. Vous disiez

cette nuit que les oiseaux s'étaient d'eux-mêmes enfermés dans la cage.

— Connaissez-vous les oiseaux atulls de la planète Goralde, Votre Grâce ? Ils se laissent capturer volontairement pour mieux surprendre leurs adversaires. Au moment où les crocs se referment sur eux pour les déchiqueter, ils crachent un poison foudroyant dans la gorge de leur prédateur. Parfois ils en réchappent, parfois les dents se referment sur eux et leur brisent le crâne, mais, quoi qu'il en soit, le prédateur n'a aucune chance de s'en tirer.

— Le moment est mal choisi de faire étalage de votre érudition zoologique, pra.

— Ce que j'essaie de vous dire, Votre Grâce, c'est que nous sommes peut-être les prédateurs et les Ewans les oiseaux atulls…

— Ils n'ont pas de poison.

— Nous les avons gazés. Qu'est-ce qui les empêcherait de nous rendre la pareille ?

Un voile de pâleur glissa sur le visage déjà blême du prélat dont les yeux rubis s'enfonçaient très profondément sous les sourcils.

— Simple supposition, articula-t-il d'une voix blanche.

— J'aurais aimé m'en assurer en interrogeant ces cinq-là, mais ces crétins m'en ont empêché.

D'un mouvement de menton, il désigna les Parteks qui finissaient de dépecer les corps sans vie des Ewans.

Des milliers d'hommes coiffés de turbans verts se pressaient sur la place principale d'Édée, devant les deux édifices du parlement et du temple. Les pilotes avaient reçu pour consigne de parquer les conteneurs à l'extérieur de l'agglomération pour ne pas encombrer les voies d'accès. Les soldats et les légionnaires d'Hamibal avaient donc effectué le trajet à pied. Ils en avaient profité pour explorer les maisons et les immeubles qui se dressaient sur leur chemin. Ils avaient ainsi débusqué des Ewans réfugiés dans les caves ou dans les combles, des jeunes gens pour la plupart vêtus de combinaisons noires. Bien que ces derniers se fussent réclamés d'un mouvement politique favorable à Hamibal le Chien et en eussent appelé à la fraternité humaine entre les peuples de la galaxie, les Parteks les avaient massacrés après avoir bu leur sang, n'ayant ni le temps de prolonger leurs souffrances, ni l'envie de les gracier. Les légionnaires d'Hamibal s'étaient rués sur les cadavres pour la curée, ne laissant derrière eux que des os et quelques lambeaux de peau.

Sur une colonne de la façade du parlement avait été exposé le corps d'un homme du nom d'Ab-Siuler, qui s'était présenté comme le représentant légal du gouvernement d'Ewe. On lui avait tranché la gorge pour l'empêcher de parler – son verbiage offensait la Déesse –,

les pieds, les mains, les organes sexuels. Son sang avait abreuvé des centaines d'hommes, mais il en coulait encore qui grossissait une flaque pourpre sur les dalles du perron et sur les premières marches.

Une sombre vague de violence avait déferlé sur la ville, comme en témoignaient la tenace odeur de boucherie que ne parvenaient pas à balayer les courants d'air, les cadavres qui jonchaient les rues, les jardins et les places.

Au zénith de Bélem-Ter, les trente conteneurs du haut commandement partek descendirent de la cheminée qui surplombait Édée et se posèrent sur l'espace compris entre le parlement et le temple, protégé par un cordon d'officiers. Seuls avaient été admis à pénétrer dans ce périmètre les membres de l'état-major, les officiers d'Hamibal et les deux représentants du Chêne Vénérable.

Vêtu de son habit officiel, veste et pantalon blancs, cape noire, Abn-Falad descendit le premier du conteneur frappé des sabres entrecroisés, symbole de l'autorité du rajiss, et se dirigea vers le perron du parlement. On devinait, sous les replis de son keiff, le sourire qui éclairait son visage émacié. Le suivaient les hauts dignitaires de Part-k, les gardiens de la loi séculaire et les serviteurs de la Déesse, coiffés de turbans noirs ou bleus.

Il s'arrêta devant l'Ultime et, bien que plus petit que le prélat d'une demi-tête, le toisa d'un air arrogant.

— Quel effet cela fait-il d'aider des mécréants à conquérir une terre nouvelle, Votre Grâce ? Quel genre de récit rapporterez-vous à votre Berger Suprême ?

— Quelle sera la réaction d'Hamibal le Chien lorsque nous l'informerons de la manière dont vous traitez vos alliés, rajiss de Part-k ? riposta Su-pra Callonn, une réponse que pra Toranch jugea parfaitement déplacée mais non dénuée d'une certaine noblesse (l'albinos pourrait devenir un bon Berger Suprême, pour peu qu'il cesse de perdre son sang-froid à tout propos).

— Me prenez-vous donc pour un indécrottable naïf ?

Le ton d'Abn-Falad était devenu comminatoire.

— Dois-je déceler des menaces dans vos propos ? demanda Supra Callonn.

Les membres de l'escorte, des vieillards pour la plupart, ressemblaient à des statues de cire. Les pans lâches des keiffs claquaient aux rafales de vent. L'immense foule des soldats s'était tue dans l'attente de l'allocution de leur rajiss.

— Plusieurs solutions s'offrent à moi, Votre Grâce répondit Abn-Falad avec un sourire sardonique. La première, la plus simple, consiste à vous faire mettre à mort et à jeter vos cadavres dans une fosse. La deuxième, à vous crever les yeux et à vous trancher la langue, mais vous pourriez encore témoigner par signes ou par empreinte mentale.

La troisième, à vous autoriser à repartir sains et saufs vers Cynis… À laquelle de ces trois possibilités croyez-vous que vont vraiment mes préférences ?

— Et les légionnaires d'Hamibal ?

— Ils ne sont qu'une poignée contre des milliers.

— Si vous nous tuez, rajiss, notre sainte Église exigera une enquête qui établira votre culpabilité dans notre disparition, affirma l'Ultime.

Pra Toranch jugea l'argument peu recevable : d'une part, son supérieur hiérarchique et lui-même ne seraient pas les premiers membres du Chêne Vénérable sacrifiés à la noble cause d'Idr El Phas, d'autre part, en admettant que le Saint-Siège d'Orginn fasse la demande officielle d'une enquête auprès des administrateurs cyniques, plusieurs mois, voire plusieurs années, seraient nécessaires à l'établissement de la culpabilité d'Abn-Falad, et des millions d'étoiles seraient mortes d'ici là.

Le rajiss éclata d'un rire aigu et bref, signe que le secrétaire avait parfaitement évalué les données de la situation. Pra Toranch jugea donc opportun de jouer son dernier atout.

— Nous tuer ne serait pas seulement une erreur, mais également et surtout une faute, déclara-t-il d'une voix forte.

Le Partek lui décocha un regard vénéneux.

— Depuis quand les serviteurs s'autorisent-ils à parler devant leurs maîtres ?

— Depuis que leurs maîtres les y autorisent ! rétorqua Su-pra Callonn avec un sens inespéré de l'à-propos (il pressentait que seul son subordonné avait la possibilité de les sortir de la mauvaise passe dans laquelle ils étaient engagés).

D'un mouvement de tête, Abn-Falad ordonna à pra Toranch de poursuivre.

— Je suis étonné que la très faible densité de la population ewan n'ait pas éveillé votre méfiance, lança le secrétaire. À première vue, cette cité peut contenir des dizaines de milliers d'habitants… beaucoup plus, si j'en crois les rapports verbaux de vos officiers, que les quelques centaines d'hommes, de femmes et d'enfants massacrés par vos soldats.

Abn-Falad s'approcha de lui avec une telle vivacité que sa cape flotta dans son sillage comme une aile inutile.

— Que cherchez-vous à insinuer ?

Il avait posé cette dernière question à voix basse. La remarque de l'ecclésiastique l'avait frappé par sa justesse, et il ne tenait pas à ce que ses officiers et les membres de son escorte trouvent dans cette conversation des prétextes pour contester son autorité.

— Nous avons besoin de certaines garanties, fit pra Toranch après avoir lancé un coup d'œil complice à son supérieur hiérarchique.

— Parlez à voix basse, je vous prie. Quelles garanties ?

— La vie sauve, bien sûr, et un appareil de votre flotte pour regagner directement notre siège d'Orginn.

— Tant que je ne sais pas ce que valent vos informations, je ne puis rien vous promettre.

— Nous savons où se terrent les Ewans qui ont fui le ventre d'Ewe avant son gazage.

Le feu ardent du regard d'Abn-Falad lécha le front et les pommettes de pra Toranch.

— D'où tenez-vous ces renseignements ?

— Vous avez mal apprécié les services que peut rendre un allié comme le Chêne Vénérable.

— Vos Reskwins, peut-être… On m'a dit qu'ils étaient d'excellents limiers.

Le secrétaire inclina la tête comme pour rendre hommage à la perspicacité de son interlocuteur.

— Eh bien, si vous ne m'avez pas induit en erreur et si vous conduisez nos armées au refuge des Ewans, je consens à vous accorder ce que vous m'avez demandé.

— En l'occurrence, votre parole ne suffira pas. Nous exigeons que vous annonciez par voie diplomatique officielle notre départ pour Orginn aux administrateurs cyniques et aux autorités de l'Église.

Abn-Falad grimaça de fureur.

— Tu outrepasses de beaucoup les limites de la correction, maudit prêtre !

— Où est la correction lorsqu'on projette de mettre à mort deux de ses plus fidèles alliés ?

Le rajiss caressa d'un geste nerveux le manche de cristal de son sabre d'apparat. Les membres de l'escorte attendaient, figés. Le mépris d'Abn-Falad envers le Chêne Vénérable était de notoriété publique, et la longueur de cet entretien avec ces deux membres de l'Église les étonnait, les inquiétait, d'autant que le visage de leur chef exprimait une grande contrariété et qu'ils ne saisissaient pas un mot de leur conversation.

— Soit, lâcha le rajiss entre ses lèvres serrées. Malheur à vous si vous m'avez trompé.

Su-pra Callonn enveloppa son secrétaire d'un regard chaleureux. La manière dont il avait retourné la situation pour leur garantir la vie sauve et le retour sur Orginn l'emplissait d'admiration et de reconnaissance. Il avait cru sa dernière heure arrivée quelques secondes plus tôt, et l'intervention du secrétaire avait éclairé l'horizon encore mieux qu'une apparition. Si les voies du prophète fondateur suivaient des cours détournés, elles débouchaient sur un avenir radieux, aussi lumineux que la voûte minérale du ventre d'Ewe.

Des gouttes d'eau froide lui cinglèrent tout à coup le crâne. Il leva la tête et vit qu'une pluie épaisse tombait de l'œil minuscule de la cheminée située au-dessus de la ville. Sur tous les mondes qu'il avait visités, les averses s'accompagnaient de nuages noirs et d'une baisse de la luminosité, mais, sur la terre intérieure, l'éclat persistant de la voûte emplissait les cordes liquides d'une brillance cristalline et bleutée.

— Une tempête océanique, murmura pra Toranch, les yeux levés sur le ciel minéral.

Il avait prononcé ces quelques mots pour se rassurer, mais le mauvais pressentiment qui l'avait envahi dans la cour intérieure de la communauté agricole était revenu le visiter.

— Curieux, fit le rajiss. L'Immaculé était aussi lisse que votre crâne lorsque nous sommes entrés dans la cheminée.

— Nous ne connaissons pas encore les particularités climatiques d'Ewe, avança Su-pra Callonn.

— Il aurait fallu, pour cela, garder quelques prisonniers en vie au lieu de les saigner comme des animaux ! gronda pra Toranch.

Les soldats virent une manifestation de la Déesse dans cette ondée soudaine. Ils retirèrent leur turban, leurs vêtements, et offrirent leurs corps aux caresses de l'eau.

— On dirait que ça se calme ! s'exclama l'Ultime.

Il y eut en effet une petite accalmie pendant laquelle des arcs-en-ciel se multiplièrent autour des deux stalagmites de l'arche, puis la pluie reprit de plus belle, tomba bientôt avec une telle force qu'il fut impossible de rester sous les trombes et que les hommes coururent se réfugier dans les bâtiments voisins.

Le rajiss et les deux ecclésiastiques s'engouffrèrent dans le temple sur les talons des officiers de l'état-major. Des colonnes de lumière s'infiltraient par les vitraux et dessinaient sur le carrelage des cercles colorés. Le grondement des cataractes sur le toit prenait une résonance inquiétante dans le silence profond qui régnait sur l'immense pièce nue.

— La Déesse se manifeste d'une façon qui… commença Abn – Falad en s'essuyant le visage avec le pan de son turban.

— Cessez donc de parler de l'eau comme d'une déesse ! l'interrompit pra Toranch.

La main du rajiss vola vers la poignée de son sabre.

— Une autre parole de ce genre, et je te décapite !

L'espace de quelques secondes, le secrétaire défia Abn-Falad du regard. Les soldats continuaient de s'entasser à l'intérieur du temple, et Su-pra Callonn eut la brève impression d'être un cervidé cerné par une horde de grands fauves. Pra Toranch choisissait mal son moment pour exciter la fureur des Parteks.

— Tuez-moi si ça vous chante ! insista le secrétaire. Dans quelques minutes, nous serons tous morts !

— Vous perdez la raison, pra, bredouilla l'Ultime.

— Souvenez-vous, le poison des oiseaux atulls…

— Quel rapport avec cette tempête ?

Un rictus déforma le visage déjà contrefait de pra Toranch.

— Cette eau, c'est le poison des Ewans ! Ils se sont réfugiés dans les gouffres des hauteurs et ont attendu que les envahisseurs se soient précipités dans le ventre d'Ewe pour ouvrir les vannes de l'Immaculé !

Il avait hurlé comme un damné pour couvrir le vacarme des chutes sur le toit du temple. Il marqua un temps de pause pour laisser à ses interlocuteurs le temps de s'imprégner de ses paroles.

— Idr El Phas ne nous a pas condamnés, gémit l'Ultime. Nous pourrons nager, remonter à la surface, et…

— L'eau des profondeurs océanes n'excède pas dix degrés centigrades, Votre Grâce. À cette température, l'hypothermie gagne le corps en quelques minutes. Préparez-vous donc à comparaître devant Idr El Phas, notre glorieux prophète à la bouche verte.

— Aux conteneurs ! cria Abn-Falad.

Cet ordre ne donna pas seulement le signal de la retraite mais également celui de la débandade. Ils furent nombreux à vouloir s'introduire dans les trente appareils stationnés entre le temple et le parlement. C'était maintenant un large fleuve qui dégringolait de la cheminée et qui, à l'issue d'une chute de deux mille mètres, se pulvérisait sur le sol dans un fracas d'apocalypse.

Ils eurent rapidement de l'eau jusqu'aux genoux.

La panique effaçant toute notion de hiérarchie, le rajiss partek fut piétiné par ses propres officiers. Quelques conteneurs parvinrent à décoller, à prendre une vingtaine de mètres de hauteur, mais la cataracte les précipita sur les toits des bâtiments d'Édée.

Su-pra Callonn avait perdu son secrétaire de vue. Il tenta encore d'agiter ses bras et ses jambes pour se maintenir à la surface. Mais, ses membres engourdis ne lui obéissant plus, il sombra peu à peu dans un cauchemar liquide et glacial.

Pra Toranch avait eu raison, comme toujours.

CHAPITRE XIII

Les peuples partek et ewan ont la même origine, déclara Merrys d'une voix imprégnée de tristesse.

Elle avait puisé ce renseignement, qu'elle n'avait pas pu trouver dans la bibliothèque du parlement, dans la mémoire du grand lèvent. Âgé de plusieurs milliers d'années, il avait capté et gardé les souvenirs des premiers naufragés de l'*Ewe,* des fondateurs d'Édée et de la civilisation ewan. C'était probablement la raison pour laquelle ses congénères et lui avaient reçu le surnom de voleurs d'âme. La torce lisait dans son esprit comme dans un livre ouvert, recevant instantanément les réponses aux questions qu'elle se posait. Elle s'était ainsi rendu compte que l'histoire des Ewans se confondait avec celle des Parteks, comme deux fleuves provenant de la même source.

Redressé sur un coude, Rohel l'écoutait en silence. L'heure de la séparation approchait. Bien que la chair du lèvent eût recouvré sa phosphorescence depuis des heures, ils n'avaient pas rejoint les autres dans le compartiment commun. L'amour humain – l'amour d'un humain – avait ouvert des portes secrètes en Merrys. L'exploration des territoires inconnus de sa féminité avait encore affiné ses perceptions. Elle avait eu la vision claire de l'avenir de son peuple, des étapes nécessaires à l'établissement d'une nouvelle civilisation, basée sur un échange permanent avec les grands mammifères marins. Elle avait pris conscience de la nécessité d'une entente parfaite avec le peuple aquatique d'Ewe. Elle ne s'était pas encore ouverte de ces révélations à Jaliane Ib-Grel, car elle savait que Rohel allait bientôt sortir de sa vie et elle désirait pour le moment jouir pleinement des derniers instants qu'il leur restait à passer ensemble. Ils s'étaient aimés durant des heures à l'intérieur de leur cocon de chair et, tandis qu'elle roulait dans les vagues du plaisir, elle avait ressenti l'appel impérieux de la mère, elle avait éprouvé le besoin pressant d'être ensemencée. La vie

se développerait bientôt dans sa terre intérieure comme elle reprendrait son cours dans le ventre d'Ewe.

— Ils durent quitter Achaïb, leur planète originelle, devenue inhabitable à la suite d'un réchauffement brutal. Ils traversèrent une bonne partie de la galaxie à l'intérieur de deux grands vaisseaux. Ils firent escale sur un monde brûlant d'un système à trois étoiles. Là, pour de sombres raisons de rivalités tribales, l'équipage de l'*Ewe* sabota le deuxième vaisseau, le *Part-k*, condamnant ses passagers à vivre sur un monde totalement désertique, hostile, et s'enfuirent jusqu'au système de Bélem-Ter où, à court de carburant, ils s'échouèrent sur une petite planète entourée d'eau. Ils occultèrent volontairement de leur mémoire ce sombre épisode de leur exode et réécrivirent l'histoire à leur convenance.

— C'est le cas sur la plupart des mondes recensés, intervint Le Vioter. Les vainqueurs fabriquent une histoire qui les arrange et présentent leurs victimes comme des brutes sanguinaires.

— La mémoire des lévents demeure infaillible. La civilisation des Parteks est entièrement fondée sur un sentiment d'injustice. En envahissant Ewe, ils avaient la certitude de rentrer dans leur droit. Ab-Siuler avait raison sur un point : toute guerre interhumaine est le fruit d'un malentendu.

— Ab-Siuler employait ce genre d'argument à des fins politiques. C'est curieux, nous parlons de lui au passé.

— D'après le lèvent, la terre intérieure gît maintenant sous plus de cinq cents mètres d'eau. Les dolphes et les miarques envoyés en reconnaissance par les mers intermédiaires ont confirmé qu'il ne restait aucun rescapé. Hormis ceux qui transportent les survivants humains du ventre d'Ewe, les lévents sont déjà redescendus dans les grands fonds pour colmater les bondes. Il faudra un cycle complet de Bélem-Ter pour que l'eau ait évacué la terre intérieure, par évaporation ou par infiltration. Nous recommencerons sur de nouvelles bases.

Il lui caressa délicatement la hanche.

— Je dois regagner au plus vite la Seizième Voie Galactica.

La tête de la jeune femme se posa sur son épaule.

— Une femme t'attend, prisonnière de créatures venues des trous noirs, murmura-t-elle. Sans elle, sans toi, sans le fruit de votre amour, c'est l'essence même de l'humanité qui risque de disparaître.

— Je ne t'ai jamais parlé de tout cela…

— Tes souvenirs se sont déversés dans la mémoire du lèvent. Il m'a tout appris de toi, Rohel. Je ne t'en aime que davantage, même si je ne suis qu'un fragment de l'amour que tu portes à une autre. La vie s'éveille dans mon ventre et, à travers ce présent, je te chérirai jusqu'à la fin des temps.

Elle se détacha de lui, se recula et le fixa avec une intensité douloureuse.

— Le lèvent m'assure que tu trouveras à la surface de l'Immaculé les éléments nécessaires à la continuation de ton voyage. Nous, nous resterons dans son ventre jusqu'à ce que la terre intérieure soit de nouveau prête à nous recevoir.

— Comment descendrez-vous ?

— Nous avons en nous autant de ressources que nos ancêtres.

Elle lui passa elle-même la ceinture et le fourreau autour de la taille, l'invita à se relever, écarta la membrane opaque et l'entraîna dans le compartiment commun. Leurs pieds s'enfonçaient profondément dans la chair du mammifère géant, à la consistance spongieuse. Une lumière douce effleurait les parois humides, les excroissances blanches, les replis membraneux, les entrelacs sombres des nerfs, les tissus musculaires, et accentuait leur impression de se mouvoir à l'intérieur d'une cathédrale vivante, palpitante.

Jaliane Ib-Grel vint à leur rencontre aussitôt qu'elle les aperçut. Les rides s'étaient estompées sur le visage de la porte-parole et elle avait recouvré l'allure d'une femme dans la pleine force de l'âge. Assis ou allongés autour de petites flaques abandonnées par les aspersions de liquide nourricier, les Ewans discutaient paisiblement. Ils semblaient s'être débarrassés du désespoir et de l'affliction comme de vêtements trop longtemps portés. Le lèvent ne régénérait pas seulement les corps, il avait également le pouvoir de laver les âmes.

— Nous étions sans nouvelles, dit Jaliane Ib-Grel avec un petit air de reproche. Nous n'avons pas osé vous déranger.

Les braises vives qui luisaient dans ses yeux étaient plus expressives que ses paroles.

— Je vous entretiendrai plus tard des visions que m'a confiées le lèvent, déclara Merrys. Le moment est venu de prendre congé du princeps d'Antiter.

Elle s'efforçait de parler d'un ton ferme, mais dans sa voix se devinaient des fêlures qui trahissaient sa détresse. Jaliane Ib-Grel hocha la tête à plusieurs reprises, plus émue qu'elle ne voulait le montrer. Cet homme venu d'un lointain espace avait préservé de l'extinction définitive le peuple dont elle avait la charge et aucun mot n'était assez fort pour traduire la gratitude qu'elle ressentait. D'un geste du bras, elle désigna son propre corps.

— Ma tenue est fort peu protocolaire pour des adieux officiels, princeps d'Antiter… J'entends d'ici hurler les parlementaires soucieux de l'étiquette !

— Laissez-les donc protester, dit-il. Vous êtes parfaite telle que vous êtes.

Elle entrouvrit la bouche pour ajouter quelques mots, mais elle se

ravisa au dernier moment et se mordit les lèvres pour ne pas libérer ses larmes.

Des convulsions agitèrent soudain la chair du lèvent. Leur amplitude et leur fréquence inquiétèrent les Ewans, dont les regards convergèrent en direction de Merrys. Le visage impassible de la torce les rassura. Un grondement prolongé brisa le silence, des tendons se contractèrent, des muscles se gonflèrent et une cloison du ventre du lèvent se souleva dans un chuintement prolongé. Un flot de lumière crue s'engouffra par l'ouverture, teinta de bleu les reliefs aux courbes douces, les corps allongés.

Les doigts de Merrys agrippèrent le poignet de Rohel.

— Le sas ne restera ouvert que quelques secondes. Ensuite le lèvent regagnera les profondeurs pour un cycle complet de Bélem – Ter.

Il voulut se retourner, la prendre dans ses bras, mais elle le repoussa avec fermeté.

— Va.

Des Ewans se dirigeaient d'une allure hésitante vers l'ouverture. Ils apercevaient la surface ondulante des flots, sur laquelle miroitaient les rayons de Bélem-Ter. La voix colérique de la torce les cloua sur place.

— Celles et ceux qui franchiront cette porte ne pourront plus revenir en arrière et seront condamnés à mourir de soif et de faim !

— Et lui ? demanda une femme en désignant Le Vioter.

— C'est un hors-monde, un homme qui rentre chez lui.

Rohel avança sans se retourner vers l'étroite bouche, ouverte entre deux colonnes de chair et en partie occultée par une membrane translucide. Lorsqu'il se fut approché du bord, il vit qu'elle dominait la surface de l'Immaculé d'une hauteur de cinq ou six mètres. Il aperçut, plus loin, des éperons rocheux qui se dressaient vers le ciel comme des bras vindicatifs.

L'étroitesse de la fente le contraignit à se pencher pour en franchir le seuil. Dehors, il prit pied sur une excroissance cartilagineuse qui semblait faire le tour de l'immense corps. Il cligna des paupières pour s'accoutumer à la luminosité éblouissante du jour. Les rayons de l'étoile bleue du système lui enflammèrent la peau. Il entendit les friselis délicats des nageoires roses qui, trente mètres au-dessus de lui, flottaient au vent du large.

— Adieu, Rohel.

Merrys s'était silencieusement glissée derrière lui. Sa voix se brisa en sanglots. Il tourna la tête pour lui adresser un ultime regard, mais la bouche se referma à cet instant et il n'entrevit que le bas des jambes de la jeune femme, enfoncées dans le capiton de chair rose. Le tégument blanc du mammifère recouvra instantanément son aspect lisse et brillant, et il entama sa lente plongée dans les profondeurs

océanes. C'était, davantage qu'un animal, une véritable île flottante qui s'abîmait dans les flots d'Ewe. Son immersion générait des remous de plus en plus puissants, de plus en plus larges, au point que Rohel estima préférable de s'éloigner rapidement de lui. Il prit son élan et sauta le plus loin possible de l'énorme masse blanche. Saisi par l'eau glacée de l'Immaculé, il dut agiter vigoureusement les membres pour résister à la force des tourbillons.

Il ne resta plus bientôt du lèvent qu'une crête blanche qui se confondait avec l'écume des vagues et s'affaissait dans l'océan avec une douceur et une légèreté surprenantes. Lorsqu'il eut entièrement disparu, un sentiment de nostalgie traversa Rohel. Le monstre marin emportait un fragment de sa vie dans le silence abyssal de l'Immaculé.

Le Vioter nagea en direction des éperons rocheux qui culminaient à plus de cinquante mètres de hauteur. Une altitude insolite : les Ewans lui avaient affirmé que les corolles des cheminées étaient les seuls reliefs visibles à la surface de la planète. Puis il aperçut, entre les faites évasés, des silhouettes humaines et un appareil métallique en forme de parallélépipède. Sans cesser de nager, il affina son observation et se rendit compte qu'il se trouvait devant une cheminée. Il ne l'avait pas reconnue parce que l'océan s'était déversé en partie sur la terre intérieure et que, son niveau ayant baissé de plusieurs dizaines de mètres, les corolles ne se présentaient plus sous le même aspect.

Les Parteks avaient disposé des sentinelles près de ce qui devait être une navette de liaison avec les vaisseaux du blocus. Incapable de les dénombrer précisément à cause des anfractuosités de la roche, Rohel repéra deux soldats qui ne semblaient pas avoir été alertés par l'apparition du lèvent. De temps à autre, le vent colportait un éclat de voix, un rire.

Le Vioter entama son escalade. La paroi ne présentait que peu de prises apparentes, simplement des failles étroites dans lesquelles il pouvait tout juste glisser la main. La roche était en outre couverte d'algues encore humides, glissantes. Il gravit les dix premiers mètres assez rapidement, mais, plus haut, la muraille s'incurvait de manière brutale et il dut franchir une succession de surplombs. Suspendu dans le vide à la seule force de ses doigts, il faillit plusieurs fois lâcher prise ; sa propre transpiration se conjuguait à l'humidité de la roche, des algues, et au sang qui s'échappait des plaies de ses doigts écorchés pour rendre sa progression difficile. Il lui fallait également composer avec le poids de Lucifal qui, si elle n'était pas très lourde en temps ordinaire, représentait un fardeau en la circonstance. Toutefois, il ne lui vint pas à l'esprit de se délester de l'épée de lumière, conscient que sans elle il n'aurait aucune chance de vaincre les Garloups de Déviel.

Les épaules et le dos brûlés par les rayons ardents de Bélem-Ter, il poursuivit son ascension, refoula énergiquement la tentation de renoncer, se concentra sur la répartition du poids de son corps collé à la roche, s'efforça de transférer son centre de gravité chaque fois qu'il était en déséquilibre. Des pointes acérées lui égratignèrent le ventre, les hanches, les cuisses, mais il ignora la douleur, cette invitation sournoise à relâcher son attention.

L'étoile bleue s'abîmait derrière la ligne d'horizon lorsque, à bout de forces, il atteignit le sommet. Assis contre un rocher, il récupéra pendant de longues minutes. L'Immaculé se revêtait d'un tapis mauve parsemé de stries livides et des étoiles s'allumaient déjà dans le ciel assombri. Les voix des sentinelles parteks retentirent à quelques mètres de lui.

— Toujours aucune nouvelle de la relève…

— Tant que les communications radio avec la terre intérieure ne seront pas rétablies, on ne bouge pas d'ici ; les ordres sont les ordres !

— Je me demande si cette interruption n'a pas un rapport avec l'abaissement du niveau de l'océan.

— Heureusement qu'on avait pensé à amarrer ce conteneur. Sinon, je ne sais pas comment nous aurions fait pour le récupérer, cinquante mètres plus bas.

— Bah, c'est certainement un phénomène naturel. L'océan retrouvera peut-être son niveau au cours de la nuit.

— Nous n'avons pas encore bu le sang du sacrifice.

— Les autres nous gardent sûrement quelques Ewans à saigner.

Le Vioter estima qu'ils étaient trois. Il ne disposait d'aucune autre arme que Lucifal et se refusait catégoriquement à utiliser l'épée de lumière contre ces adversaires ordinaires. Il avisa une pierre nichée dans un creux de la roche. Il s'en saisit, referma les doigts et la paume sur la partie la plus large. Une pointe grossièrement taillée, d'une longueur de quinze centimètres, dépassait de son poing. Présumant que les Parteks étaient équipés d'armes ondulatoires, à vibrations mortelles ou cryogéniques, il décida d'attendre la nuit pour passer à l'action. Il aurait ainsi totalement récupéré des fatigues de son escalade, et les ténèbres, ménageant l'effet de surprise, rééquilibreraient les chances.

L'obscurité cerna peu à peu la corolle. Les sentinelles allumèrent des lampes chauffantes qu'elles disposèrent près de la fissure de la cheminée et s'installèrent pour prendre leur repas du soir. Le vent se chargea d'une froidure humide, piquante. Depuis le zénith de Bélem-Ter et la descente du rajiss dans le conduit de la cheminée, ils n'avaient pas reçu de nouvelles de la terre intérieure et l'inquiétude commençait à les ronger, d'autant qu'ils ne tenaient aucune explication satisfaisante à la brusque décrue de l'océan et à

l’apparition fugitive de cette étrange montagne blanche et ruisselante dont les pentes s’ornaient de festons roses semblables à des nageoires.

— Est-ce que tu as tenté d’appeler le navire amiral, Abn-Jakel ? demanda l’un.

— L’équipage resté à bord n’a pas réussi à rétablir le contact.

— Et les autres vaisseaux ?

N’obtenant pas de réponse, le Partek qui avait posé la question releva la tête. Il vit alors que son collègue gisait sur les rochers, la tête renversée, et qu’une partie de son cerveau se répandait par le sommet défoncé de son crâne. Il posa la main sur la crosse de son vibreur, repoussa sa gamelle, se releva, tous sens aux aguets, et scruta les replis de la nuit.

— Abn-Lull !

Un râle étouffé lui répondit. Il tourna la tête, se rendit compte que son deuxième collègue tentait désespérément de se dégager de l’étau d’un bras qui lui comprimait le cou.

— Maudit bâtard ! gronda le Partek.

Il débloqua le cran de sûreté du vibreur et lâcha une première rafale d’ondes. Il avait visé la tête de l’agresseur, qu’il devinait par-dessus l’épaule de son complanétaire, mais, dans la précipitation, il avait mal évalué la distance et les rayons mortels se perdirent dans la nuit.

Le Vioter serra la gorge de son adversaire jusqu’à ce que ses jambes se dérobent et que son corps se détende comme une corde brusquement brisée. Il ne relâcha pas tout de suite son étreinte, car l’étranglement produisait d’abord une syncope et il voulait s’assurer qu’il n’abandonnait pas un adversaire vivant derrière lui.

La troisième sentinelle avait relevé les yeux quelques secondes trop tôt. Elle ne lui avait pas laissé le temps de s’emparer du vibreur de sa victime, posé sur un rocher. Des salves d’ondes crépitaient autour de lui, mais le Partek n’osait pas tirer franchement dans sa direction de peur de toucher le soldat dont il se servait comme d’un bouclier. Il sortit à reculons des faisceaux des lampes chauffantes et se fondit dans l’obscurité.

— Je boirai ton sang, sale Ewan ! hurla le Partek, fou de colère et de peur.

L’efficacité silencieuse de l’ennemi soulevait un doute pernicieux dans son esprit. Le vent balayait ses belles certitudes sur la supériorité partek et le triomphe total des siens sur ces bâtards d’Ewans. Il pressa sans discontinuer la détente de son arme et balaya la nuit d’ondes mortelles. Elles percutèrent les rochers, sur lesquels elles abandonnèrent des traces noires et fumantes. Il entendit le bruit sourd de la chute d’un corps mais il n’osa pas bouger de l’endroit où il se tenait. Il lui sembla discerner des mouvements autour de lui et il

envisagea la possibilité d'une attaque en masse. D'un bref regard panoramique, il scruta les ténèbres au-delà de la lumière des lampes. Il aperçut une forme claire entre deux excroissances rocheuses, lâcha une nouvelle salve en poussant un hurlement de rage.

Une crispation de sa nuque l'avertit que le danger surgissait dans son dos. Il feignit de se déplacer sur sa gauche, plongea sur sa droite, se retourna comme un serpent avant même de toucher le sol. Il distingua la silhouette d'un homme entièrement nu à quelques mètres de lui, leva le canon de son vibreur.

Trompé par la fausse manœuvre de son adversaire, emporté par son élan, Le Vioter banda tous les muscles de ses jambes pour corriger sa trajectoire. Un rayon à haute densité lui frôla le ventre. Il se laissa tomber sur le côté et, malgré l'inégalité de la roche, roula sur lui-même en direction du Partek. Des ondes crépitèrent autour de lui, soulevèrent des éclats de matière. Il se rétablit sur ses jambes à proximité du soldat et lui saisit le bras avant qu'il n'ait eu le temps de le coucher en joue. Torse contre torse, souffle contre souffle, les deux hommes engagèrent une épreuve de force pour la possession du vibreur. Rohel céda progressivement, endormant la méfiance de son adversaire. Puis, alors que le Partek arborait déjà un sourire de triomphe, il lui faucha la jambe d'appui d'un coup de pied puissant et, de sa main libre, lui saisit le bras opposé. Le soldat bascula vers l'arrière et retomba de tout son poids sur le sol rugueux.

Il tenta de se redresser, mais Le Vioter plaça son coude en porte-à-faux sur sa jambe et, d'un geste sec et précis, lui brisa l'articulation comme du bois mort. Une douleur fulgurante irradia tout le flanc gauche du Partek. Le vibreur lui échappa des mains, crissa sur la roche. Quelque chose lui frappa l'occiput, une pierre, un genou peut-être, et il sombra dans un brouillard gris et froid où des hommes nus et grimaçants se moquaient de lui.

*

La navette décolla dans un rugissement disproportionné avec son volume. Installé aux commandes, Le Vioter n'avait mis que trois minutes à comprendre le fonctionnement d'un engin dont la rusticité lui rappelait les appareils de certains mondes reculés de la galaxie des origines. Il avait récupéré l'uniforme, le turban et les bottes d'un cadavre, dissimulé Lucifal sous sa veste et enfoui deux vibreurs et un poignard dans les poches de sa veste. Il s'était glissé dans la cabine de pilotage et avait commandé la fermeture des sas.

Une odeur caractéristique imprégnait la navette qui indiquait qu'elle avait servi à transporter du gaz. Les coordonnées du vol précédent étaient encore affichées sur l'écran mémoire du tableau de

bord.

Au sortir de l'atmosphère d'Ewe, le petit appareil, libéré de l'attraction planétaire, prit de la vitesse et fonça en grondant vers les points lumineux des vaisseaux. Les correcteurs de gravité se déclenchèrent dans un sifflement déchirant et les générateurs d'oxygène redoublèrent d'activité (un peu trop même, il sentit une légère euphorie le gagner).

Le panneau du fuselage s'ouvrit avant même que la navette n'ait effectué la jonction. Le Vioter dirigea l'appareil vers le deuxième volet qui s'ouvrait tandis que le premier se refermait. Qu'ils fussent militaires ou civils, les astroports des vaisseaux au long cours se ressemblaient tous : un sas intermédiaire, dépourvu de gravité et d'oxygène (et qui permettait au commandant de refuser un visiteur qui ne lui convenait pas), précédait une salle dix fois plus grande, équipée d'une piste, de bureaux et de hangars. Pour autant qu'il pût en juger, ce géant de fer était aussi rustique que la navette, et il douta de sa capacité à affronter l'espace intergalactique. Il lui permettrait peut-être de gagner un monde important, un carrefour spatial où des compagnies pourraient lui proposer un hypsaut jusqu'à la Seizième Voie Galactica.

Des rampes s'allumèrent sur les cloisons rongées par la rouille. L'astroport, complètement vide, hérissé de piliers métalliques de soutènement, paraissait interminable. Il coupa les moteurs et flotta en dérive pure vers un quai surélevé qui s'enfonçait dans les entrailles sombres du vaisseau. Il aperçut, au travers de la baie vitrée, une dizaine d'hommes coiffés de turbans rouges ou noirs et alignés devant un portail métallique entrouvert.

La navette se posa en douceur sur le plancher métallique. Le Vioter commanda l'ouverture des sas, rabattit les pans de son turban sur son visage, glissa une main dans une poche, débloqua le cran de sûreté d'un vibreur, sortit de la cabine de pilotage et se dirigea d'un pas décidé vers les silhouettes immobiles.

Il ne lisait aucune méfiance dans les yeux qui luisaient sur le fond de pénombre de l'astroport. En revanche, les visages, les regards, les attitudes trahissaient une grande anxiété.

— Que se passe-t-il sur Ewe ? demanda un vieillard.

— L'océan Immaculé s'est déversé sur la terre intérieure, répondit Le Vioter d'un ton neutre.

— Qu'est-il arrivé au rajiss et à son armée ? insista le vieillard.

— Noyés sous des tonnes d'eau.

Les Parteks se consultèrent du regard.

— Tu mens ! glapit le vieillard.

— Quel intérêt aurais-je à mentir ?

Une tenace odeur de rouille et de carburant superfluide imprégnait l'air confiné. Des fils pendaient du plafond comme des cheveux rêches, des taches d'humidité maculaient les cloisons. Ce vaisseau, âgé de plus de deux cents ans, n'avait pas souvent reçu la visite de techniciens qualifiés.

— À quelle tribu appartiens-tu ? aboya le vieillard.

Ce fut sa dernière phrase. Une onde jaillit de la poche de Rohel et lui perfora le cou.

Le visiteur ne laissa pas aux autres le temps de reprendre leurs esprits. Il imprima un mouvement tournant au canon de son arme et balaya l'astroport sur toute sa largeur.

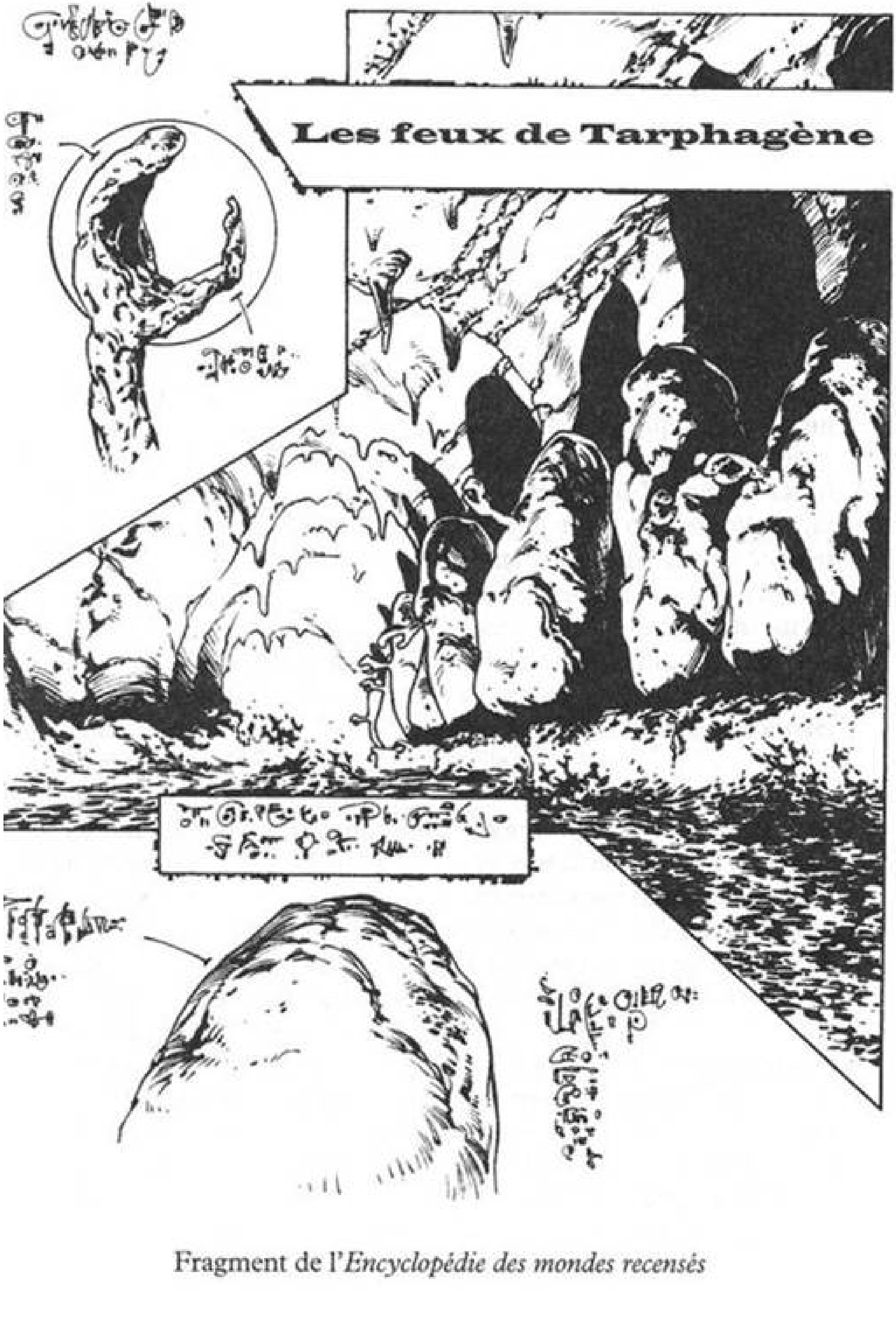
Rohel entreprit d'explorer les appartements du niveau supérieur mais n'y trouva pas âme qui vive. Il s'engouffra dans la cabine de pilotage, une salle de deux cents mètres carrés, et étudia les différents instruments de bord. Le vaisseau n'était pas équipé de propulseur hypsaut mais de moteurs classiques qui atteignaient des vitesses de croisière de sept ALMS (années-lumière/mois sidéral).

Il consulta les cartes holographiques de la galaxie des Souffles Gamétiques. La planète la plus importante se situait à trois années-lumière de là. C'était, selon le commentaire qui défilait sur la bande-écran, un monde industriel qui regorgeait de minerais précieux. Qui attirait donc des hommes de l'univers entier.

Quinze jours lui seraient nécessaires pour l'atteindre.

Là-bas, il trouverait un propulseur hypsaut qui le déposerait directement dans le cœur de la Seizième Voie Galactica. Il entra les coordonnées de vol sur le clavier de l'ordinateur de bord, puis il pressa le bouton holographique de démarrage.

Il aperçut l'énorme croissant bleuté d'Ewe par la baie vitrée de la cabine. Il eut la très nette impression d'entendre un chant à l'intérieur de lui. Un chant qui lui parlait d'espoir et d'amour.



Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

CHAPITRE PREMIER

— Veuillez vous identifier.

L’ordre avait jailli du récepteur holographique sans qu’un visage n’apparaisse à l’intérieur du cône de projection, comme si l’interlocuteur tenait à conserver l’anonymat. Le Vioter ne savait pas si cette voix nasillarde émanait de la tour de contrôle d’un astroport ou de l’un des trois bâtiments de guerre alignés devant son vaisseau. Au second plan, la planète occupait les trois quarts de la baie vitrée de la cabine de pilotage. D’un brun tirant sur le rouille, recouverte par endroits d’un filet ajouré de nuages ocre, elle s’appelait Stegmon et était, selon la carte holographique du tableau de bord, la quatrième planète tellurique d’un système à une étoile, une géante rouge du nom d’Amphotelle.

— Veuillez vous identifier.

Le ton était devenu menaçant. Le Vioter se rendit compte qu’il arrivait sur un monde en guerre – ou en état d’alerte – et il lui fallait d’urgence trouver une bonne raison à sa présence dans les parages.

— Je suis un simple voyageur en provenance de la planète Ewe, déclara-t-il en se penchant machinalement sur le micro. Je cherche un vaisseau à propulseur hypsaut pour regagner le plus vite possible la Seizième Voie Galactica.

Un long silence ponctua ses paroles. Il en profita pour diriger, à l’aide du clavier de l’ordinateur, le mouchard holographique de bord sur les trois bâtiments qui lui faisaient face. Aucun canon ne saillait de leurs meurtrières ou de leurs barbacanes, mais les flux bleutés qui couraient entre leurs flancs arrondis montraient qu’ils étaient reliés par des champs magnétiques à haute densité. Des images de fuselage, de hublots, de tuyères, de paraboles défilèrent à l’intérieur du cône de projection, suffisamment précises pour donner à Rohel une idée de leur âge et de leur état : nettement plus récents que le vaisseau partek

avec lequel il avait franchi les trois années-lumière séparant la planète Ewe du système d'Amphotelle, ils étaient également plus rapides, mieux armés. Comme lui-même ne disposait ni de créateur d'artefacts – générateur de leurres ondulatoires – ni de bouclier protecteur, il n'aurait pratiquement aucune chance de leur échapper au cas où les choses tourneraient mal.

— Simple voyageur n'est pas une identité acceptable, reprit la voix. Présentez-vous.

— Je suis Selphen Ab-Phar, mentit Le Vioter.

Il avait prononcé le premier nom qui lui était venu à l'esprit. C'était celui d'un habitant d'Ewe, la planète aquatique d'où il était parti une quinzaine de jours plus tôt.

— Pourquoi cherchez-vous à atteindre la Seizième Voie Galactica ? demanda la voix. Vous en êtes à des milliers d'années-lumière.

— Raisons personnelles…

— Raisons personnelles n'est pas une explication satisfaisante.

— Une femme… Je l'ai laissée là-bas et le temps est venu pour moi d'aller la rejoindre.

— Combien de membres d'équipage compte votre vaisseau ?

— Je suis seul. Mes équipiers ont été victimes de la guerre entre Ewe et Part-k.

Il avait estimé que l'évocation du conflit qui avait opposé les peuples ewan et partek enracinerait ses mensonges dans un environnement historique crédible. En tant qu'ancien agent du Jahad, le service secret de l'Église du Chêne Vénérable, il avait appris que l'art de la désinformation reposait en grande partie sur l'adjonction de détails vraisemblables, vérifiables. Il se rendit compte qu'il avait visé juste lorsque son invisible interlocuteur déclara :

— Nos agents n'ont pas donné de signes de vie depuis quinze jours sidéraux… Les Par teks ont-ils conquis la terre intérieure d'Ewe ?

— Est-ce là l'issue que vous souhaitiez ?

— Une question n'est pas une réponse !

— Je me suis présenté mais je ne sais rien de vous.

Pendant de longues minutes, seul le grésillement de l'émetteur troubla le silence de l'espace. Le Vioter regrettait d'avoir coupé les moteurs au moment où les trois bâtiments s'étaient dirigés vers lui. Certes, les propulseurs classiques de son vaisseau donnaient des signes de fatigue et le témoin d'alerte des réservoirs de carburant clignotait depuis plus de deux jours, mais il aurait pu tenter une manœuvre désespérée, une entrée en force dans l'atmosphère de Stegmon par exemple, si ses mystérieux vis-à-vis se montraient menaçants. Dans un réflexe machinal, ses doigts s'enroulèrent autour de la poignée de Lucifal, l'épée de lumière sagement enfouie dans le fourreau de cuir passé dans la ceinture de sa combinaison.

Les événements semblaient se liguer contre lui pour l'empêcher de rejoindre Déviel, la planète où les Garloups retenaient Saphyr prisonnière.

— Êtes-vous un espion d'Hamibal le Chien ? demanda la voix.

La question était désarmante de naïveté.

— Croyez-vous que je vous le dirais si j'en étais un ?

— Une question n'est pas une réponse.

— Je ne connais pas Hamibal le Chien. Je sais seulement qu'il s'est lancé à la conquête de la galaxie des Souffles Gamétiques.

La communication s'interrompit de nouveau. Le Vioter soupçonna ses interlocuteurs d'utiliser un analyseur vocal pour contrôler la véracité de ses dires. Un système relativement fiable mais lent, ce qui expliquait ces interminables pauses entre chaque échange.

— Nous n'avons pas prêté le serment d'allégeance au tyran de Cynis, reprit la voix. Les Stegmonites sont indépendants depuis plus de vingt siècles et tiennent à le rester. Vous en savez suffisamment sur nous pour répondre à la question.

— Quelle question ?

— Les Parteks ont-ils conquis la terre intérieure d'Ewe ?

Il décela une légère pointe d'agacement dans le timbre déformé par les haut-parleurs du récepteur.

— Leur armée a été engloutie tout entière sous des tonnes d'eau. En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Nous célébrons chaque défaite des alliés d'Hamibal le Chien comme une victoire.

— Puis-je trouver un propulseur hypsaut sur Stegmon ?

La voix se tut pendant quelques secondes qui semblèrent durer une éternité.

— La totalité de la flotte, vaisseaux et propulseurs hypsauts des compagnies intergalactiques a été réquisitionnée par l'état-major.

La réponse le frappa au plexus comme un coup de poing.

— Je n'ai donc aucune possibilité de quitter votre monde.

— Vous pouvez toujours essayer de sortir des Souffles Gamétiques avec votre rafiot, mais il vous faudra probablement plus de quinze années universelles pour atteindre la galaxie voisine. Désolé pour vous, sieur Ab-Phar ou qui que vous soyez, mais notre gouvernement a déclaré l'état de siège.

— Je n'ai pas quinze années à perdre !

Il se retint à grand-peine de frapper la cloison métallique de la cabine, rongée par une lèpre verdâtre.

— Il y a peut-être une… possibilité, avança la voix.

Elle observa un nouveau moment de pause comme pour mieux ménager ses effets.

— Votre analyse vocale nous indique que vous n'avez pas cherché

à nous induire en erreur… hormis sur votre nom, ce qui reste anecdotique.

— Parlez-moi plutôt de cette possibilité ! s'impatienta Rohel.

— Notre proposition est liée à votre analyse, sieur visiteur, riposta la voix avec vivacité. Selon notre détecteur, vous jouissez d'une excellente santé, et donc d'une très bonne adaptabilité aux conditions extrêmes.

Le Vioter s'assit sur l'un des tabourets du tableau de bord et, au travers de la baie vitrée, laissa errer son regard sur la voûte céleste cloutée d'argent. Il avait deviné juste au sujet de l'analyseur mais il ne parvenait pas à percer les intentions de son invisible interlocuteur. Toutefois, il dépendait entièrement des Stegmonites pour continuer son voyage et il s'attendait à une contrepartie exorbitante.

— Les radars interstellaires annoncent l'arrivée prochaine de la flotte d'Hamibal le Chien dans notre système, poursuivit la voix. Dans moins d'un mois universel, ses milliers de croiseurs survoleront notre planète comme un essaim de lucioles ferrophages : les richesses minérales du sous-sol de Stegmon excitent bien des convoitises. Les techniciens qui travaillent pour le compte du gouvernement stegmonite préparent une riposte appropriée.

— Quel rapport entre ma santé, Hamibal et vos techniciens ? gronda Le Vioter.

— La patience n'est pas la principale de vos qualités, sieur.

— La concision n'est pas votre fort !

La tentation le traversa de presser la touche de préchauffage des moteurs, de pousser à fond la manette de pilotage manuel, de piquer tout droit sur les trois bâtiments alignés. Cette conversation commençait à lui vriller les nerfs. Il venait de passer quinze jours de solitude absolue dans l'immensité spatiale, se préservant de la folie du vide par d'incessants soliloques. Il était parvenu à conserver toute sa lucidité, mais les moindres contrariétés prenaient des proportions démesurées dans cet environnement de silence.

— L'arme mise au point par nos techniciens détruira Hamibal et ses chiens.

— Vous m'en voyez ravi, soupira Rohel.

— À condition qu'elle soit prête à temps, continua la voix sans tenir compte de l'intervention. Or il manque un élément essentiel à sa composition, un minerai : l'urbalt.

— Désolé : je n'ai pas chargé en urbalt avant de partir !

Il avait déjà entendu parler de ce minerai dont les isotopes radioactifs entraient pour une bonne part dans la composition de certaines bombes nucléaires.

— Sans urbalt, notre arme perdra 10 puissance 21 de sa puissance et ne pourra pas enrayer la progression des croiseurs d'Hamibal.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— L'urbalt gît à l'état radioactif au fond de la grande faille tectonique de Tarphagène. Voici comment vous pouvez gagner votre transfert pour la Seizième Voie Galactica, sieur visiteur : descendez dans la faille avec l'équipe que nous sommes en train de constituer et ramenez les deux cents kilos de minerai nécessaires à l'achèvement de notre arme. Lorsque nous aurons défait le tyran de Cynis, nous mettrons un propulseur hypsaut à votre entière disposition.

Ce fut à Rohel de s'accorder un temps de silence avant de réagir. Il n'avait pas besoin de recourir aux services d'un analyseur vocal pour deviner que son interlocuteur occultait volontairement les risques inhérents à cette descente dans les profondeurs de Stegmon.

— Vous ne trouvez donc pas de volontaires parmi vos complanétaires ? demanda-t-il.

L'hésitation de son interlocuteur n'échappa pas à son attention.

— Des milliers d'entre eux sont descendus mais ne sont jamais remontés.

— La radioactivité de l'urbalt ?

— La lithosphère de Stegmon a bougé de manière sensible ces dernières années. Les plaques tectoniques se sont écartées et un fleuve de lave a submergé une grande partie des anciennes mines. La température y avoisine les huit ou neuf cents degrés. Malgré les scaphandres antithermiques, nos complanétaires ne résistent pas à cette chaleur.

— Je comprends pourquoi vous parliez de conditions extrêmes. Qu'est-ce qui vous fait croire que je pourrais réussir là où ils ont échoué ?

— Votre robustesse. Votre formidable rage de vivre. Nous devinons – et notre analyseur vocal nous le confirme – que vous êtes prêt à prendre tous les risques pour atteindre la Seizième Voie Galactica. Vous l'avez affirmé vous-même : vous n'avez pas quinze ans à perdre.

— Je risque de perdre bien davantage que quinze ans au fond de votre mine !

— Il vous sera toujours possible de juger sur place. Personne ne vous obligera à descendre. Si la difficulté de la tâche vous rebute, ce que nous comprendrions très bien, nous vous restituerons votre vaisseau et vous serez libre de repartir.

— D'autres inconscients ont accepté vos propositions ?

— Des hors-monde comme vous… Des repris de justice ou des émigrants attirés par les richesses minérales de Stegmon. Ils se sont retrouvés bloqués sur notre planète lorsque l'état de siège a été décrété. Il n'a guère été difficile de les convaincre de plonger dans le fleuve de lave : ce sont des mercenaires, des gens prêts à faire

n'importe quoi pour gagner un peu d'argent ou, pour certains, reconquérir leur liberté.

— C'est vous qui le dites : n'importe quoi !

Rohel avait déjà arrêté sa décision. Avait-il vraiment le choix ? Cela faisait plus de sept ans qu'il était parti de Déviel et les Garloups n'attendraient sûrement pas quinze années supplémentaires. Ils exécuteraient leur prisonnière et chercheraient un nouveau moyen de créer à volonté des trous noirs, des passages entre le vide et l'univers de matière. Il avait engagé une véritable course contre le temps et, aussi absurde que parût cette perspective, ce détour par l'enfer d'une faille tectonique était peut-être le plus court chemin entre Saphyr et lui.

— Ça ne coûte rien d'aller voir, lâcha-t-il dans un souffle.

— Bienvenue sur Stegmon, sieur visiteur.

*

Alors que les quatre appareils se rapprochaient à grande vitesse de l'astroport d'Ychéon, la capitale stegmonite, la voix recommanda à Rohel de rester à l'intérieur de son vaisseau jusqu'à ce que l'inspection sanitaire lui ait donné l'autorisation de débarquer :

— Hamibal n'hésite pas à recourir à la guerre bactériologique, vous comprenez. Il expédie parfois des commandos suicides, bourrés de germes contagieux, sur les mondes qu'il s'apprête à conquérir.

Bien que les boucliers thermiques eussent chauffé de manière anormale, l'entrée dans l'atmosphère de la planète s'était déroulée sans anicroche. Ils avaient traversé une épaisse couche de nuages jaunes avant de survoler Ychéon, une immense agglomération qui s'étendait à perte de vue et dont les couleurs dominantes étaient le rouge, le brun et l'ocre. Le ruban sombre d'une gorge – la faille tectonique, peut-être ? – la traversait de part en part. Le Vioter distingua, dans le lointain, les crêtes dentelées d'une chaîne montagneuse.

Les appareils se posèrent en dérive sur les pistes habillées d'un béton grisâtre. Une agitation fébrile régnait devant les hangars métalliques où des mécaniciens vêtus de combinaisons noires s'affairaient autour de vaisseaux de toutes tailles. Des sondes de détection sanitaire jaillirent d'un bâtiment voisin et s'abattirent sur le vaisseau visiteur comme un essaim de mouches sur une charogne. Leurs rayons traversaient le métal, l'étoffe, la chair, et analysaient les cellules du corps sans recourir au prélèvement sanguin. Nombreux étaient les astroports des univers recensés qui utilisaient cette technologie, plus fiable et plus rapide que les anciens tests chimiques. Au bout de quinze minutes d'observation, la voix retentit de nouveau

par le haut-parleur du récepteur.

— Vérification terminée. Aucun germe inconnu. Débarquement autorisé.

Le Vioter déclencha l'ouverture du sas principal et coupa les générateurs d'énergie magnétique. Lorsqu'il arriva sur le palier supérieur de la passerelle, il aperçut des hommes alignés en contrebas. Petits, massifs, vêtus des mêmes uniformes sombres et rigides, ils semblaient, sous le poids d'un écrasement permanent, avoir progressivement gagné en largeur ce qu'ils avaient perdu en hauteur. Rohel en comprit la raison lorsqu'il dévala les premières marches. Il eut la brusque sensation qu'un fardeau de plusieurs tonnes lui écrasait la nuque, les épaules et le dos. La gravité de Stegmon était d'une intensité nettement supérieure à celle de la plupart des planètes habitées. Les hommes se servaient généralement de correcteurs de masse pour calquer la pesanteur de leur monde sur l'indice de base, mais, plutôt que d'adapter leur monde à leurs besoins, les Stegmonites avaient choisi de s'adapter aux besoins de leur monde et avaient accepté la mutation physiologique qui en avait découlé. Le Vioter dut s'arrêter au milieu de la passerelle pour reprendre son souffle. Le simple fait de se tenir debout mobilisait une grande partie de son énergie. Le poids de Lucifal, qu'il avait glissée à l'intérieur de sa combinaison, le déséquilibrait sur sa gauche.

Amphotelle, l'étoile du système, faisait de furtives apparitions entre les nuages, déposant un voile rouille et brûlant sur les reliefs. Le vent soufflait en rafales et soulevait entre les pistes des tourbillons de poussière empourprée.

— Je vous souhaite la bienvenue sur Stegmon, sieur.

Rohel reconnut immédiatement cette voix, la même en plus clair que celle avec laquelle il avait conversé par l'intermédiaire du transmetteur.

— J'aurais dû vous prévenir que la masse de Stegmon génère une gravité supérieure à l'indice de base. Ne vous croyez pas obligé de dominer votre fatigue. Vous aurez besoin de deux ou trois jours pour vous habituer.

L'homme s'était détaché du groupe. Il ne dépassait pas le mètre cinquante et la largeur de son visage, de son cou, de ses épaules, accentuait sa ressemblance avec les créatures du système Killaïn. Son épaisse chevelure, d'un roux flamboyant, composait un étrange tableau avec son uniforme vert sombre, sa peau brune, ses lèvres rouge sang, ses yeux clairs, presque blancs, profondément enfoncés sous les arcades saillantes.

— Je suis le colonel K-L Tazir, officier de l'état-major de Stegmon. J'ai prévenu mon gouvernement de votre arrivée et il m'a dispensé des rapports et formalités d'usage. J'ai reçu l'ordre de vous conduire le

plus rapidement possible sur les bords de la faille de Tarphagène. Vous vous reposerez pendant le trajet.

Lorsqu'il posa enfin le pied sur le sol stegmonite, Le Vioter dut puiser dans ses réserves d'énergie et de volonté pour ne pas défaillir. Une sueur abondante imbibait l'étoffe de sa combinaison.

— Y a-t-il un rapport entre la gorge qui traverse votre capitale et la faille tectonique ? articula-t-il avec peine.

— Vous avez le sens de l'observation, sieur. Une qualité précieuse pour un voyageur. La faille fait le tour de la planète. Tantôt elle n'est qu'une mince fissure de la croûte extérieure et ressemble effectivement à une quelconque gorge, tantôt elle mesure plus de cent kilomètres de largeur et plonge jusqu'à l'asthénosphère. Bien que sujette à de terribles colères, elle est notre principale richesse, notre corne d'abondance. Mais nous traverserons la cité impériale d'Ychéon pour nous rendre à Tarphagène et j'aurai tout le loisir de vous expliquer les particularités de notre monde. Nos techniciens réviseront votre vaisseau et le tiendront prêt à décoller au cas où vous déclineriez notre offre.

— Un tel désintéressement pourrait éveiller mes soupçons, insinua Rohel.

Il ne décelait cependant aucune intention sournoise dans les yeux clairs du petit homme. Il émanait de ce dernier une certaine droiture, une certaine noblesse. Mais peut-être utilisait-il une technique de contrôle mental pour dissimuler ses véritables sentiments. L'emploi du détecteur vocal révélait chez les Stegmonites une réelle tendance à la méfiance.

— Notre peuple sait se montrer accueillant pour les visiteurs en temps de paix. Et pour nos alliés en temps de guerre.

— Je ne suis pas votre allié.

— Pas encore. Mais vous le deviendrez bientôt.

— Vous êtes bien sûr de vous…

Le colonel K-L Tazir esquissa un sourire.

— Sûr de vous, sieur. Je sais juger les hommes.

Le Vioter et l'officier supérieur stegmonite se restaurèrent au mess de l'astroport avant de prendre place dans un avil, un appareil militaire qui effectuait les liaisons rapides entre Ychéon et les autres centres urbains.

Après avoir survolé le centre d'Ychéon, l'avil plongea à l'intérieur de la faille et se stabilisa à une vitesse de huit ou neuf cents kilomètres heure entre les parois resserrées. Le pilote, séparé de ses passagers par une cloison transparente, déploya les radars anticollision et passa en mode automatique. Les autres appareils, militaires ou civils, modifiaient leur trajectoire et lui cédaient systématiquement le couloir lorsqu'ils se présentaient en face. La densité du trafic et la vitesse des

engins faisaient craindre à tout moment une collision dans un espace aussi restreint, mais les ordinateurs de bord calculaient instantanément les nouveaux paramètres et les dirigeaient vers les couloirs libres, supérieurs, inférieurs ou latéraux, intégrant également dans leurs données les multiples ponts et passerelles jetés en travers de la faille. Les rares piétons ne prêtaient aucune attention à ce ballet rugissant, et c'est d'un pas placide qu'ils franchissaient les quelques dizaines de mètres qui séparaient les quartiers est et ouest de la capitale stegmonite.

— La faille est le plus court chemin entre les villes principales de Stegmon, précisa Tazir. Comme vous pouvez le constater, notre avil est prioritaire, ce qui nous évite les désagréments des incessants changements de cap.

La ville s'incrustait sur les parois abruptes, comme aspirée par le précipice. Elle se perdait dans l'obscurité des profondeurs, où seuls de lointains halos lumineux trahissaient sa présence. Il ne s'agissait pas d'habitations troglodytes, comme sur certains mondes primitifs, mais de véritables constructions de pierres rouges ou noires érigées sur des terrasses étayées par des poutres métalliques et qui s'enkystaient dans la gigantesque toile d'araignée formée par les escaliers obliques et les ascenseurs aux cages transparentes. Leurs toits plats servaient à la fois de terrasses et de pistes d'envol pour les avils privés et les véhicules de transports en commun. De temps à autre, là où les surplombs saillaient comme des rostres, se déployaient des bandes de roche grenue, parsemées d'arbustes épineux et de buissons aux feuilles jaunes.

— Ychéon s'étend jusqu'à quatre mille mètres de profondeur mais la faille, elle, dépasse par endroits les cent kilomètres, déclara K-L Tazir.

— Qu'y a-t-il en bas ?

— Quelques exploitations de minerais rares et puis, tout au fond, la lithosphère. C'est un brusque mouvement des plaques qui a créé, il y a de cela trois mille ans, cette blessure tectonique. À Tarphagène, elles ne se sont jamais ressoudées et plus rien ne protège le manteau souple de l'asthénosphère, d'où les éruptions incessantes et les débordements de lave.

— Où sont vos cultures, vos élevages ?

— Notre production alimentaire est tout entière concentrée dans les serres hygrométriques d'Hellonique.

— À quelle période vos ancêtres se sont-ils installés sur ce monde ?

— Cela fait exactement 2 204 années universelles, soit vingt-deux siècles. Ils venaient de la Troisième Voie Galactica, guidés à travers l'espace par le grand visionnaire Elyas Stegmon.

— Cette planète n'était pas habitée avant votre arrivée ?

Les traits du colonel se crispèrent, comme si la question éveillait en

lui des sensations douloureuses.

— Notre histoire mentionne les traces d'une ancienne civilisation non humaine.

Le Vioter s'absorba un long moment dans la contemplation des édifices, des ponts, des rampes de projecteurs et des aéronefs qui défilaient par les hublots du compartiment. Pour autant qu'il pût en juger, les femmes lui paraissaient moins comprimées par la pesanteur que les hommes. Elles n'étaient certes pas aussi élancées que les femmes des mondes à gravité ordinaire, mais elles n'avaient pas cette allure massive, grotesque, de leurs complanétaires masculins.

Il commençait à s'habituer à l'attraction de Stegmon, d'une intensité 1,213 fois supérieure à l'indice de base. Il n'avait plus la désagréable sensation d'être rivé au sol par d'invisibles et puissantes mains, et il pouvait effectuer les gestes les plus élémentaires sans avoir le sentiment de lutter contre un champ de forces antagonistes.

Au sortir de la ville, la faille s'élargissait et le trafic se clairsemait. Le pilote en profita pour passer à la vitesse supérieure. Une double déflagration salua le franchissement du mur du son.

— La nuit va bientôt tomber. Nous arriverons à Tarphagène demain à l'aube. Vous devriez en profiter pour prendre un peu de repos.

Joignant le geste à la parole, le colonel appuya sur un bouton situé sous l'accoudoir. Son siège se transforma en banquette dans un chuintement prolongé. Il sortit une couverture d'un compartiment inférieur et l'étala méticuleusement sur ses jambes.

Malgré sa fatigue, Le Vioter attendit encore un peu avant de l'imiter. À l'horizon, au-dessus de la faille ensanglantée, l'étoile Amphotelle se couchait dans un somptueux embrasement pourpre et mauve. Il fut gagné par un début de découragement mais, presque simultanément, une vague de douceur le submergea puis reflua en abandonnant une écume apaisante dans son corps, dans son âme.

Saphyr traversait en pensée l'espace et le temps pour l'assurer de son amour, pour proclamer sa foi en lui. Il ne chercha pas à contenir ses larmes. Il caressa la poignée de Lucifal au travers de sa combinaison. Les Stegmonites n'avaient même pas songé à le fouiller lors du débarquement.

CHAPITRE II

L'avil survolait la cité à vitesse réduite. Un peu moins étendue qu'Ychéon, elle se perchait sur un plateau de la rive orientale du gigantesque gouffre. Contrairement à la capitale stegmonite, aucune construction n'avait été érigée à même les parois rocheuses, comme si les Tarphagénois, pris de vertige, n'avaient pas osé s'aventurer dans le vide.

Bien que le ciel fût dégagé, le bord occidental de la faille, situé selon le colonel K-L Tazir à cent vingt-deux kilomètres de Tarphagène, n'était pas visible. De même, on ne distinguait pas le fond du précipice, traversé par instants de lueurs intenses, si bien que l'agglomération donnait l'étrange impression d'être le dernier îlot de civilisation avant le néant. Le ciel se couvrait d'un voile rose pâle qui proclamait l'imminence de l'apparition d'Amphotelle.

Le Vioter n'avait pas beaucoup dormi pendant que le colonel ronflait consciencieusement à ses côtés. L'intensité de la pesanteur, l'inconfort de la banquette et le grondement du moteur s'étaient associés à ses propres tourments pour l'empêcher de trouver le sommeil. Il n'était pas parvenu à enrayer le désespoir qui s'était instillé en lui comme un poison. Il lui avait semblé vivre une multitude d'existences depuis que les Garloups l'avaient séparé de Saphyr. Il avait douté de la réalité présente de la féelle, donc de sa propre réalité, se demandant s'il ne poursuivait pas une chimère, si son périple à travers l'immensité spatiale avait encore un sens. Une intuition – une suggestion mentale de Saphyr ? – lui avait soufflé qu'il trouverait des réponses à ses questions au fond de la faille de Tarphagène, que ce séjour sur Stegmon était une étape nécessaire à l'accomplissement de son destin : mais, persuadé que sa raison l'abandonnait peu à peu, il avait refusé de l'écouter et s'était refermé sur sa souffrance. Jamais il n'avait ressenti avec une telle acuité la

douleur du déracinement.

Le colonel se leva, plia soigneusement sa couverture, s'agenouilla et, les paupières closes, s'abîma dans une prière silencieuse.

— Élyas Stegmon nous a quittés depuis plus de deux mille ans, dit-il en se redressant, mais son enseignement continue de nous éclairer sur la voie de la Grande Humanité.

— La Grande Humanité ?

L'officier marqua un temps de silence avant de répondre.

— Un état de conscience supérieure, développé par la stricte observance des sept règles stegmonites : la prière du matin et du soir, le respect des aînés, le jeûne mensuel, l'abstinence six jours sur sept, l'humilité, la compassion et enfin l'honnêteté.

— Un dicton de ma planète natale dit que le soupçon n'effleure jamais l'homme honnête. Or votre utilisation de l'analyseur vocal montre que…

— Honnêteté n'est pas synonyme de stupidité, sieur ! coupa sèchement K-L Tazir. Nos ancêtres ont longtemps cru que la pureté était leur unique bouclier protecteur, mais certains événements les ont amenés à réviser leur point de vue. Je vous rappelle en outre que nous sommes en temps de guerre, qu'un tyran du nom d'Hamibal le Chien se prépare à soumettre tous les mondes libres de la Neuvième Voie Galactica. Croyez-vous qu'on puisse combattre ce genre d'individu avec de bonnes intentions ?

— À condition qu'on y ajoute un peu d'urbalt radioactif, ironisa Le Vioter.

— C'est précisément pour ça que nous vous avons permis d'atterrir sur Stegmon…

Tarphagène se différenciait d'Ychéon par ses teintes et sa rigueur géométrique. Les avenues principales, perpendiculaires ou parallèles, découpaient en carrés les blocs d'immeubles ou de maisons, eux-mêmes traversés par des rues rectilignes. Le gris foncé des façades et des toits renforçait l'aspect strict, voire lugubre, de l'agglomération et les rares taches de couleurs vives qui maculaient les places – des arbres, des massifs de fleurs – ne parvenaient pas à donner un peu de gaieté à l'ensemble. Des trains montés sur coussins d'air sillonnaient les grandes artères, s'arrêtaient à chaque intersection pour charger et décharger des flots de passagers. D'autres véhicules, équipés d'antiques moteurs électriques ou de piles nucléaires, fusaient à grande vitesse le long des rues secondaires. Ils ralentissaient parfois mais, malgré leur nombre, jamais ils ne s'immobilisaient pour céder le passage. Leur vitesse et leurs itinéraires étaient probablement gérés par un mémodisque central, comme le trafic aérien d'Ychéon.

L'avil militaire se rapprocha du bord de la faille et piqua sur un ensemble de hangars métalliques entourés de hautes palissades. Dans

le lointain, Amphotelle rougissait l'horizon.

Le pilote plaça l'appareil à la verticale d'une aire hexagonale, commanda le retrait des ailes, déclencha les moteurs auxiliaires de rétropoussée et amorça son atterrissage.

L'empressement, la servilité même, des officiers venus les accueillir indiquèrent à Rohel que le colonel K-L Tazir occupait un rang très élevé dans la hiérarchie militaire de Stegmon. Alignés de chaque côté de la passerelle, ils se multipliaient en courbettes et en sourires pour attirer son regard et avoir l'honneur d'échanger quelques mots avec lui. Ils saluaient également le hors-monde parce qu'il avait voyagé en compagnie du colonel et que cela suffisait à en faire un personnage important.

— J'ai trouvé l'homme dont nous avions besoin, déclara Tazir d'une voix forte.

Le ronflement des moteurs et le sifflement de l'hélice ventrale de l'avil, toujours en attente d'une autorisation de la tour de contrôle pour se diriger vers un hangar, obligeaient les hommes à crier pour se faire entendre.

— Je ne vous ai pas encore donné mon accord définitif ! protesta Le Vioter.

Le colonel hocha la tête et, d'un geste de la main, l'invita à le suivre à l'intérieur d'un bâtiment proche.

— Belle bête, n'est-ce pas ?

La fusée, d'une hauteur de vingt mètres, pointait son museau vers le toit du bâtiment. Entourée d'un échafaudage métallique, elle reposait sur quatre pieds scellés dans des plots de béton. Hormis la tête, probablement chargée d'ogives nucléaires, le cylindre tout entier était occupé par les propulseurs et les réservoirs de carburant. Elle semblait exhumée d'un musée de la préhistoire spationautique, ces temps révolus où les hommes se servaient de lanceurs atmosphériques pour vaincre l'attraction de leurs planètes.

Les Stegmonites avaient déployé autour de l'atelier une surveillance renforcée qui montrait toute l'importance qu'ils accordaient à cette « envoyée de la dernière chance », ainsi que la surnommait K-L Tazir. Le Vioter et les officiers avaient dû franchir une dizaine de barrages et subir autant de fouilles pour accéder au cœur du bâtiment. Les gardes de faction avaient visiblement reçu des consignes très strictes, car ils n'avaient pas épargné le colonel, le dévêtant et lui inspectant le corps avec la même ardeur, la même brutalité, que le visiteur étranger. Nus, les Stegmonites paraissaient encore plus difformes qu'habillés. Leurs épaules, leur torse et leurs cuisses prenaient tout à coup des proportions insolites, comme compressés par une machine. La largeur de leurs organes sexuels, qui

semblaient avoir subi le même écrasement, avait quelque chose d’extravagant.

Les gardes avaient voulu confisquer Lucifal mais Le Vioter avait menacé de tourner immédiatement les talons si on le séparait de son épée. Le colonel, recouvrant subitement son autorité, avait ordonné à ses subordonnés d’accéder à la requête du visiteur.

— Cette fusée vous paraît sans doute d’un autre âge, sieur visiteur, reprit K-L Tazir. Mais vous auriez tort de vous fier à ses apparences. La puissance de sa propulsion lui permettra d’atteindre son but en moins de cinq minutes. Sa forme et ses matériaux lui offrent de surcroît l’incontestable avantage de passer au travers de toute surveillance radar. Lorsqu’elle explosera à la face d’Hamibal, il ne restera pas grand-chose de sa formidable flotte !

— Pas si vite, colonel, intervint un homme brun et vêtu d’un uniforme vert clair.

Moins massif que l’officier, il était également nettement plus petit et se perchait sur la pointe des pieds pour compenser leur différence de taille.

— Vous avez eu tort d’amener cet étranger ici, colonel, ajouta-t-il d’un ton cassant. C’est peut-être un espion d’Hamibal.

— L’analyseur vocal n’a détecté aucune duperie de sa part, Phleg, riposta K-L Tazir. J’ai estimé important de lui montrer la fusée : l’efficacité d’un homme repose également sur des buts clairement définis.

— D’après ce que j’ai cru comprendre, il ne vous a pas encore donné son accord. Imaginez un instant qu’il décide de repartir d’ici et d’aller informer Hamibal de ce qu’il a vu dans cet atelier.

Un petit sourire vissé au coin des lèvres, le colonel se tourna vers Le Vioter.

— Je vous présente A-C Phleg, le plus grand physicien de Stegmon et père de cette fusée. Un esprit brillant mais paranoïaque : il est persuadé que tout être qui pénètre dans cet atelier est animé par l’intention de détruire l’œuvre de sa vie. Vous devriez lui parler de ce dicton de votre monde natal au sujet des gens soupçonneux.

Le physicien dévisagea Rohel avec intensité, comme s’il tentait de le sonder jusqu’aux tréfonds de l’âme.

— Vous n’êtes pas venu à Tarphagène pour nous entretenir de vos dictons, sieur hors-monde, mais pour plonger au fond de la faille et nous ramener deux cents kilogrammes d’urbalt radioactif, une mission que nos vaillants militaires ne sont pas fichus d’accomplir !

Ses mots se plantaient comme des flèches acérées dans la poitrine de son interlocuteur. De loin, sa petite taille et sa minceur lui donnaient l’allure d’un enfant mais, de près, ses traits émaciés, la profondeur de ses rides, l’intensité de son regard et les fils argentés de

sa chevelure révélaient un âge avancé.

— Nous en avons besoin pour anéantir le tyran de Cynis et sa clique de vautours, poursuivit-il d'une voix où perçaient des éclats de fureur. Connaissez-vous le Chêne Vénérable ?

— J'en ai entendu parler, répondit Le Vioter, évasif.

A-C Phleg s'approcha de lui et lui saisit les poignets dans un geste implorant. Ses doigts avaient la sécheresse et la dureté de pinces métalliques.

— Ces fanatiques sont encore pires qu'Hamibal ! Ils brûlent dans des fours à déchets tous ceux qui refusent de se convertir à leur satanée religion. Cette fusée ne porte pas seulement les espoirs de Stegmon, mais également et surtout les espoirs de tous les mondes libres de la galaxie des Souffles Gamétiques. Sans les isotopes d'urbalt, la bombe détruira une centaine de vaisseaux mais n'empêchera pas l'inéluctable de se produire. Pensez-y, sieur, au moment de prendre votre décision.

Rohel observa attentivement le physicien mais ne décela pas d'intentions cachées dans sa voix et dans ses gestes, pas davantage qu'il n'en avait deviné chez le colonel sur l'astroport d'Ychéon. Les Stegmonites étaient-ils particulièrement pervers et doués pour la dissimulation ? Étaient-ils réellement des parangons de vertu, de loyauté ? Il choisit de privilégier la deuxième hypothèse, parce qu'ils s'étaient jusqu'alors conduits avec lui de manière correcte. Il se promit toutefois de rester vigilant. Ils lui avaient laissé une porte de sortie et il lui serait facile d'éprouver leur intégrité. Il fut un moment tenté de leur parler du Mentral : la formule créerait une gigantesque dépression spatiale qui engloutirait la flotte d'Hamibal, mais les conséquences d'un tel cataclysme étaient imprévisibles, et des agents ennemis s'étaient peut-être infiltrés chez ses hôtes, qui se hâteraient d'informer le Chêne Vénérable de sa présence sur Stegmon.

Lucifal diffusait une chaleur vive qui traversait le cuir épais du fourreau. L'épée ne lui avait pas révélé tous ses secrets : pourtant il avait déjà pu se rendre compte qu'elle ne déployait sa pleine puissance qu'en présence d'individus manipulés par les forces noires – difficile de classer les Stegmonites dans cette catégorie. Il lui arrivait également de briller sans raison comme une pile se déchargeant de son trop-plein d'énergie.

— Je n'aurais pas mieux parlé que vous, Phleg s'exclama le colonel avec un large sourire.

— Je défends l'œuvre de ma vie, rétorqua le physicien d'une voix acrimonieuse. Et l'œuvre d'Élyas Stegmon, bien entendu…

Il s'inclina et se dirigea d'une démarche sautillante vers une porte dissimulée par un repli de la cloison. D'autres Stegmonites, vêtus des mêmes uniformes vert clair, surgirent de divers points du hangar et lui

emboîtèrent le pas.

Pendant quelques instants, seuls les crépitements des fers à souder et les éclats de voix des ouvriers perchés sur l'échafaudage brisèrent le silence retombé sur l'atelier.

— Ne tenez pas rigueur à A-C Phleg de son agressivité, sieur visiteur, fit le colonel. La peur de manquer d'urbalt au moment fatidique le rend nerveux… De toute façon, son sale caractère est connu jusque dans les serres agricoles d'Hellonique. Mais il est temps de vous donner une idée plus précise du travail qui vous attend et de vous présenter vos éventuels équipiers.

Une plate-forme gravitationnelle les déposa sur un quai souterrain d'où partaient les transmines, des trains constitués d'une motrice et de plusieurs wagons montés sur un rail central. Le colonel expliqua que les mineurs ne descendaient jamais par la faille car, à partir d'une profondeur de vingt mille mètres, les fréquentes projections de lave risquaient d'atteindre les engins volants et de les précipiter au fond du gouffre. Les compagnies avaient donc créé un réseau de puits souterrains qui offrait l'avantage de traverser toutes les couches géologiques du sol de Stegmon et de desservir l'ensemble des exploitations. Le gouvernement stegmonite – Rohel comprit à demi-mot qu'il se composait d'un représentant de la lignée directe d'Élyas Stegmon et de ministres désignés par un Conseil des Sages – avait réquisitionné le site de Tarphagène et ordonné la réouverture des mines d'urbalt, dont le taux de radioactivité, très élevé, avait entraîné la fermeture mille ans plus tôt.

Disposées devant les escaliers et les portes donnant sur le quai d'embarquement, les sentinelles étaient équipées de casques qui leur recouvraient la tête, les épaules et le cou, ainsi que d'armes à canon long que Le Vioter identifia comme des fusils à propagation lumineuse. Des lampes enchâssées dans le plafond et les murs de béton dispensaient un éclairage cru, violent. La ligne brillante du rail central se perdait dans les bouches ténébreuses s'ouvrant de chaque côté du quai.

— Votre équipe sera seule à descendre, précisa le colonel. D'une part, aucun autre transmine n'encombrera les voies lorsque vous effectuerez votre remontée, d'autre part, cette opération requiert une certaine… discrétion.

— Les compagnies minières n'ont pas protesté contre la fermeture de leurs exploitations ?

— Le décret de l'état de siège ne leur a pas laissé le choix. De plus, cette fermeture est provisoire et elles recevront une indemnité à l'issue du conflit. En temps de guerre, les intérêts particuliers s'effacent devant l'intérêt commun.

Un grondement assourdissant annonça l'arrivée du transmine. La motrice jaillit de l'obscurité et s'immobilisa le long du quai dans une gerbe d'étincelles. Entièrement caparaçonnée de métal, elle ne possédait pas de roue mais une sorte d'étui arrondi dans laquelle s'emboîtait le rail profilé. Elle ne traînait qu'un seul wagon pourvu de vitres rectangulaires.

Une porte coulissante s'ouvrit dans un sifflement prolongé. D'un geste de la main, le colonel invita Le Vioter à entrer dans le compartiment et à s'asseoir sur une banquette de bois.

— Nous descendons à vingt mille mètres, à la base de Ksaron, déclara l'officier en s'installant en face de son invité. La motrice est pilotée par mémodisque mais cela n'empêche pas les secousses. Vous avez intérêt à vous attacher si vous voulez arriver entier.

Le colonel désigna les ceintures croisées dont les extrémités saillaient de gaines insérées dans les cloisons. Imitant le Stegmonite, Rohel tira les lanières, les passa autour de ses épaules, de sa taille, les ajusta et encastra les deux éléments de la boucle.

« Secouer » était un doux euphémisme pour décrire la violence des accélérations du transmine. Le Vioter avait l'impression d'avoir pris place dans la voiture d'un manège spatial de la planète Mellior, où se pressaient chaque année des millions d'amateurs de sensations fortes venus de tous les mondes de la Quatrième Voie Galactica. Tantôt le petit train semblait tomber en chute libre dans un puits obscur et sans fond, tantôt il se rétablissait à l'horizontale et traversait à toute allure des quais illuminés. Il filait alors devant d'immenses bouches noires où le rail se dédoublait, ralentissait brutalement, franchissait au ralenti des passages resserrés et légèrement déclives, reprenait de la vitesse, plongeait de nouveau dans les ténèbres du sous-sol stegmonite.

Le Vioter comprit que la meilleure manière de lutter contre ces incessantes variations était de les accepter, de les accompagner, et il entreprit de décontracter un à un ses muscles tétanisés. Il oublia les trépidations qui transperçaient les lattes de bois et vibraient douloureusement dans ses os, et s'absorba dans la contemplation des passages éclairés. Cette détente lui permit également d'atténuer les effets de la pesanteur qui, il s'en rendait seulement compte maintenant, l'avait contraint à entamer largement ses réserves d'énergie. Il sentit un agréable engourdissement le gagner et flotta dans un état second qui oscillait entre euphorie et lassitude.

Le transmine continua de s'enfoncer en cahotant dans le ventre de Stegmon. Les zones éclaboussées de lumière étaient à la fois moins fréquentes et plus longues, comme si les quais et les mines se raréfiaient au fur et à mesure qu'ils descendaient. De fortes senteurs

minérales s'immisçaient maintenant dans l'air qui, brassé par les turbulences, s'infiltrait par les interstices du plancher et des vitres.

Au-dessus des banquettes, des capteurs munis de filtres analysaient la teneur en oxygène et, à la moindre alerte, déclenchaient la chute des masques d'appoint sertis dans le plafond. Le Vioter prit conscience qu'il ne faudrait pas seulement vaincre la chaleur émise par la lave une centaine de kilomètres plus bas, mais également le manque d'oxygène, autant de contraintes qui impliquaient un équipement lourd, difficile à manier.

Le colonel observait les parois lisses qui défilaient par les vitres, effleurées par les lumières du wagon. De temps à autre, il tournait la tête, levait les yeux sur son vis-à-vis et l'examinait un long moment, comme s'il cherchait à percer son mystère. La lumière des lampes révélait furtivement les couleurs dominantes et la consistance des strates géologiques, ces couches superposées qui témoignaient de l'évolution de la planète. Après qu'ils eurent traversé des dépôts de grès bigarré, reconnaissable à ses dominantes ocre, ils atteignirent les marnes irisées où les cristaux accrochaient des scintillements fugaces, puis les zones carbonifères, définies par des teintes sombres, entre noir et brun foncé.

Le Vioter avait des connaissances limitées en géologie, car il avait passé davantage de temps dans l'espace que dans les profondeurs des écorces planétaires, mais il se rendait compte que le sous-sol de Stegmon était aussi riche, aussi changeant, aussi chargé d'histoire que les galaxies recensées. La structure stratigraphique des planètes revêtait autant d'importance que l'agencement des étoiles dans l'immensité sidérale. Les hommes exploraient l'univers depuis la nuit des temps, poussés par le démon de l'aventure et de la découverte, mais ils négligeaient l'écosystème de leur monde natal.

Rohel ne connaissait pas grand-chose d'Antiter, cette petite planète bleue d'un bras de la Seizième Voie Galactica dont la guerre entre les deux fils du dictateur Angueral avait failli rompre à jamais le fragile équilibre écologique. Il avait goûté la douce chaleur des soirs d'été, les baisers glacés de la bise hivernale, il s'était baigné dans l'eau des rivières, des lacs, des océans, il avait admiré les couchers de soleil au-dessus des monts Laya, il avait respiré jusqu'à l'ivresse l'air embaumé par les fleurs printanières, il avait dansé sous les pleines lunes des nuits d'automne, il s'était roulé nu dans l'herbe encore imprégnée de rosée, mais jamais il n'avait cherché à comprendre sa planète, jamais il ne s'était intéressé aux mécanismes intimes qui la dotaient de cette harmonie ineffable, de cette douceur si difficile à trouver sur les autres mondes de l'univers recensé.

— Vous voilà bien songeur, sieur, dit tout à coup le colonel d'une voix forte.

Après une succession de descentes vertigineuses, le rail s'était brusquement infléchi vers le haut et avait obligé le transmine à ralentir. Le Vioter s'aperçut que les concepteurs du réseau souterrain n'étaient pas parvenus à éliminer certains obstacles rocheux, trop denses pour les foreuses ou placés de telle manière que leur pulvérisation aurait entraîné un effondrement de la strate tout entière, qu'ils avaient donc choisi de les contourner pour atteindre les entrées des exploitations, ce qui expliquait l'aspect convulsif de cet itinéraire souterrain.

— Je rendais visite à mon passé, répondit Le Vioter.

— C'est curieux : vous êtes le seul hors-monde que je connaisse qui n'ait pas été incommodé par son premier voyage en transmine. Je dois avouer que votre maîtrise m'impressionne. Observez-vous des préceptes qui se rapprochent de notre conception de la Grande Humanité ?

— Tout être humain tend à s'améliorer. Consciemment ou non.

— Même quelqu'un comme Hamibal ?

— C'est la nature d'un conquérant que de chercher à étendre ses conquêtes. Destructeur ou constructeur, l'homme essaie toujours de repousser ses limites. Ce désir d'aller toujours plus loin fait à la fois sa force et sa faiblesse, sa grandeur et sa bassesse.

Des braises soupçonneuses enflammèrent les yeux du colonel.

— Vous êtes bien davantage qu'un simple voyageur, n'est-ce pas ?

— Je ne vous ai pas menti à ce sujet : je suis, aussi, un simple voyageur.

Le transmine bascula de nouveau et tomba comme une pierre dans un puits inondé de ténèbres.

*

Des piliers métalliques étayaient la base Ksaron, une immense excavation éclairée par des projecteurs mobiles. Des pales géantes, suspendues à la voûte, ventilaient l'oxygène diffusé par de grands générateurs.

Le transmine s'était arrêté à l'entrée d'un bâtiment de pierres noires. Sur un quai surélevé, une délégation d'officiers et de gardes attendait les deux voyageurs. Au sortir du wagon, une âpre odeur de charbon envahit les narines de Rohel et lui procura une désagréable sensation d'oppression. Plus loin, le rail se scindait en plusieurs tronçons dont certains desservaient les bâtiments voisins et d'autres disparaissaient dans les ténèbres.

À la manière qu'avaient les Stegmonites de le jauger, Le Vioter comprit qu'ils avaient été prévenus de son arrivée, probablement par les officiers de l'aéroport de Tarphagène. Les faisceaux des projecteurs

vêtaient les murs, les toits et les parois d'une teinte verdâtre, maladive, et accentuaient l'atmosphère lugubre qui régnait dans la base. Le silence des profondeurs lapait tous les bruits. Ksaron paraissait pétrifiée, comme suspendue dans le temps.

Les officiers se figèrent au garde-à-vous lorsque le colonel sortit à son tour du wagon.

— Repos, messieurs. Je vous présente Selphen Ab-Phar. Il complétera peut-être l'équipe qui descendra demain dans les mines d'urbalt.

— Peut-être, colonel ? s'étonna un officier, vêtu d'un uniforme brun.

— Il attend que nous lui apportions quelques précisions sur les dangers de la faille pour se faire une opinion définitive.

— Et s'il refuse ?

— Il repartira de Stegmon, comme nous le lui avons promis.

— Nous ne pouvons plus surseoir à l'expédition.

— Nous ne la reporterons pas. Avec ou sans lui, elle partira demain. Nous avons déjà trop attendu.

Le colonel entraîna Le Vioter dans une petite salle du bâtiment où trônait un bassin holographique dont seule dépassait la pointe pyramidale du projecteur.

— Vous aurez ici un aperçu du travail dans les mines d'urbalt. Cela fait plus de mille ans qu'elles ont été fermées mais nous avons eu la bonne idée de garder les reportages consacrés aux mineurs des grands fonds.

— Ce n'était pas la peine de m'emmener jusqu'ici pour me montrer un reportage holographique ! maugréa Rohel.

— Il m'a paru essentiel d'évaluer vos réactions à vingt kilomètres sous la surface, répliqua calmement K-L Tazir. À cette profondeur, vous auriez déjà subi une crise d'hystérie si vous souffriez de claustrophobie. Nous ne sommes pas seulement suspendus à votre accord, sieur visiteur, nous avons également nos critères d'évaluation. Nous avions acquis des certitudes sur votre robustesse, nous sommes désormais rassurés sur votre aptitude à supporter l'angoisse des grands fonds.

— Vous avez une conception tout à fait personnelle de l'honnêteté.

— Encore une fois, sieur, honnêteté ne rime pas avec naïveté. Nous préférons nous entourer de toutes les garanties pour assurer l'avenir de notre planète. Et je ne vous ai jamais caché que vous n'étiez pas convié à une promenade de santé !

— Vous n'avez jamais eu l'intention de me laisser repartir, n'est-ce pas ?

Le colonel leva la tête et enfonça son regard dans les yeux verts de son interlocuteur.

— Les critères de la Grande Humanité s'adaptent aux circonstances de la guerre, sieur, articula-t-il lentement. Seules nous importent la sauvegarde de notre monde, la pérennité de l'enseignement d'Élyas Stegmon.

— Que m'arrivera-t-il si je refuse de descendre dans la mine d'urbalt ?

— Vous serez fusillé comme espion.

— Pourquoi m'avoir entraîné vingt kilomètres sous terre pour me dire la vérité ?

K-L Tazir fit quelques pas en direction de la margelle noire du bassin holographique. Ses bottes claquaient sur les dalles métalliques. Les rayons des appliques étiraient son ombre sur les cloisons ondulées.

— La menace aurait eu pour seul effet de vous pousser à nous fausser compagnie. Notre analyseur vocal a détecté une telle énergie en vous que nous n'étions pas certains de pouvoir vous en empêcher. Or, je le répète, nous avons grandement besoin de vous.

— Vous m'avez piégé, murmura Le Vioter entre ses lèvres serrées. Je vous ai crus sincères.

— La sincérité est une pierre à multiples facettes… Vous avez le choix entre mourir sous les balles d'un peloton d'exécution et tenter votre chance au fond de la faille.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous m'épargnerez lorsque je vous aurai ramené vos deux cents kilos d'urbalt ?

Une grimace déforma les lèvres sanguines du colonel.

— Vous le saurez lorsque vous reviendrez… Si vous revenez.

CHAPITRE III

À l'intérieur du cône de projection, un mineur protégé par un scaphandre pulvérisait la paroi rocheuse à l'aide d'une extratrieuse. Altérées par le temps, les images avaient perdu de leur netteté mais on distinguait encore le regard inquiet de l'homme au travers de la fente étroite et noire de sa visière. Il lançait d'incessants coups d'œil autour de lui, comme s'il craignait l'irruption soudaine d'un danger. Légèrement penché vers l'avant pour compenser le poids de ses bouteilles d'oxygène, il lui fallait en même temps maîtriser les soubresauts de son engin, dont le puissant vilebrequin avait tendance à déraper sur les parties les plus dures de la roche. Un tuyau souple aspirait les débris de minerai au fur et à mesure qu'ils retombaient sur le sol et les déversait dans un conteneur.

L'objectif de l'enregistreur holo se déplaça pour se focaliser sur l'assistant, le deuxième homme du tandem. Le travail de ce dernier consistait à surveiller le remplissage du récipient, puis à le transporter à la force des bras jusqu'au wagon du transmine stationné devant l'entrée de la galerie. Là, il le glissait dans un alvéole prévu à cet effet, rabattait deux barres en fer pour le maintenir en place, en sortait un vide de la cavité suivante, retournait sans perdre une seconde auprès du mineur extratrieur, branchait le tuyau aspirant et attendait que la jauge rétro-éclairée se teinte de rouge pour réitérer son manège.

La lumière d'une lampe munie d'un système magnétique d'autosuspension miroitait sur les scaphandres gris des deux hommes. Le grondement sourd et continu de l'extratrieuse leur interdisant de s'adresser la parole, ils communiquaient par des gestes dont l'amplitude avait quelque chose de grotesque. Pour autant que Le Vioter pût en juger, l'étroitesse des galeries ne leur facilitait guère la tâche.

— Vos conditions de travail seront identiques, commenta K-L

Tazir. À cette différence près que la lave a recouvert une grande partie des galeries et que la chaleur s'est considérablement amplifiée en un millénaire. Vous serez équipés de scaphandres plus épais, taillés dans une nouvelle matière qui possède de remarquables propriétés isolantes.

— À une température de huit ou neuf cents degrés, l'oxygène risque de brûler, objecta Le Vioter.

— Vos bouteilles et vos tubes d'alimentation sont également prévus pour résister à plus de mille degrés.

— Vos complanétaires n'ont pas surmonté l'épreuve…

Le colonel détourna le regard de la fosse holographique.

— Je n'ai pas non plus affirmé que vous la surmonteriez ! Avec votre expédition, nous abattons notre dernière carte, sieur visiteur. Nous espérons que vous réussirez là où les nôtres ont échoué, mais nous n'avons aucune certitude. Nous avons fait en sorte de choisir les individus les plus robustes et les plus… comment dire ?… les plus acharnés de Stegmon. L'union de vos forces accomplira peut-être le miracle que nous attendons.

— Qui vous dit que je ne préfère pas la mort à cette descente en enfer ?

Un rire aigu jaillit de la gorge de l'officier.

— Vous faites partie de ces enragés qui ne renoncent jamais tant qu'un souffle de vie les anime.

Le Vioter hocha la tête.

— Pourquoi êtes-vous intervenu auprès des gardes pour qu'ils me restituent mon épée ?

— Je ne sais pas grand-chose de vous, sieur visiteur, mais je devine que cette arme d'un autre âge revêt une grande importance, probablement symbolique, à vos yeux. En vous la retirant, les gardes vous auraient dépouillé d'une partie essentielle de vous-même, auraient peut-être amoindri vos facultés. Or nous avons besoin d'hommes et de femmes dans la pleine possession de leurs moyens.

— De femmes ? s'étonna Le Vioter.

— Deux des volontaires de l'équipe sont des femmes…

— Des volontaires, vraiment ?

Le colonel balaya l'objection d'un revers de main et désigna la fosse holographique d'un mouvement de menton.

— Si vous estimez en avoir assez vu, j'aimerais justement vous présenter vos cinq équipiers.

Des membres de l'équipe, deux étaient réellement volontaires et motivés par l'appât du gain, deux autres avaient été condamnés à de longues peines de travaux forcés.

Le dernier, la dernière plus exactement, avait eu, comme Le Vioter, le choix entre le peloton d'exécution et cette expédition dans les

entrailles brûlantes de Stegmon. Ses longs cheveux blonds, la délicatesse de son visage, la pâleur de sa peau, la longueur de ses ongles et la finesse de ses membres soulevaient de sérieux doutes quant à sa capacité à affronter les conditions extrêmes de la faille. Paradoxalement, la grossière robe de jute dont elle était affublée – une robe de condamnée – mettait en valeur sa beauté. Elle resta assise sur son lit lorsque le colonel s'avança dans sa direction. Ses yeux clairs, d'une teinte indéfinissable, se teintèrent d'un léger voile de mépris. La manière qu'elle avait d'étirer les lèvres trahissait une tendance à l'arrogance.

— Votre air suffisant ne fera oublier à personne que vous avez assassiné trois Stegmonites, comtesse Lolzinn, lança K-L Tazir.

— Le jugement de votre tribunal ne me fera jamais oublier que j'étais en état de légitime défense, rétorqua-t-elle d'une voix suave. Ces trois imbéciles avaient la prétention de me violer.

— Inutile de revenir là-dessus. Vous n'êtes pas parvenue à convaincre les juges de votre innocence au cours du procès. Laissez-moi plutôt vous présenter votre nouvel équipier : Selphen Ab-Phar, un voyageur égaré dans notre galaxie.

Bien qu'elle continuât de feindre l'indifférence, Le Vioter décela des lueurs d'intérêt dans les yeux de la jeune femme.

— La comtesse Damyane Lolzinn vient d'Helban, un monde de la Treizième Voie Galactica, poursuivit le colonel. Ne vous fiez pas à ses airs aristocratiques : ils dissimulent un penchant très net pour la vénalité et les intrigues. De même, ne vous laissez pas abuser par sa fragilité apparente. À elle seule, elle est plus redoutable qu'un nid de scorpions géants du désert intérieur de Stegmon.

— Je n'ai pas de dard, colonel.

— C'est bien la seule chose qui vous différencie !

K-L Tazir se détourna d'un mouvement brusque et, en trois enjambées rageuses, revint se placer au centre de la pièce, meublée d'une douzaine de lits superposés et d'autant d'armoires métalliques. Aucune cloison, pas même un paravent, n'isolait les sanitaires du reste du dortoir. Des odeurs entremêlées de détergents, d'urine et de parfums paressaient dans l'air confiné. Le Vioter se demanda si cette absence totale d'intimité n'était pas la cause principale de la tension presque palpable qu'il avait ressentie en pénétrant dans le bâtiment. Il se rendit aux côtés du colonel mais une sensation de brûlure au niveau de la nuque lui signala que la comtesse Lolzinn continuait de l'observer.

— Le deuxième élément féminin de votre groupe, dit K-L Tazir, l'index pointé sur une femme à la peau noire. Omjé Yumbalé, une ressortissante d'une planète du centre de notre galaxie. Elle vit sur Stegmon depuis plus de quinze années universelles. Un excellent

mineur, qui a sauté sur l'occasion d'arrondir ses fins de mois.

Le visage d'Omjé Yumbalé s'éclaira d'un sourire qui dévoila ses longues dents blanches. Ses cheveux crépus, maintenus par un serre-tête, formaient un champignon sombre et moussu au-dessus de sa tête. Sa chemise transparente ne dissimulait pratiquement rien de son corps aux muscles étirés, découpés. L'étroitesse de ses hanches, des hanches d'homme, offrait un contraste étonnant avec la générosité de sa poitrine. Difficile de lui donner un âge, car les nombreuses rides qui sillonnaient son visage aux traits réguliers pouvaient fort bien avoir été creusées par les vicissitudes d'une vie de labeur.

— Je ne descends pas au fond de votre maudite faille pour le plaisir, colonel ! déclara-t-elle d'une voix grave. Dès que vous m'aurez remis l'argent, je ficherai le camp d'ici, je retournerai sur Nigaroun, j'y achèterai deux ou trois hommes, des vrais, et je prendrai un peu de bon temps.

— Insinueriez-vous que les Stegmonites ne sont pas des hommes véritables ?

Elle éclata d'un rire sonore qui se répercuta sur le plafond et les cloisons de la pièce.

— J'ai pratiqué intimement certains de vos complanétaires, colonel, et jamais ils ne sont parvenus à réveiller la femme qui dort en moi.

Les lèvres sanguines de K-L Tazir blanchirent sous la pression de ses dents.

— Il existe entre nos peuples des différences morphologiques qui rendent certains rapports… difficiles, plaida-t-il. Mais vous pouvez toujours satisfaire vos pulsions animales avec l'un de vos équipiers.

— Mon animalité s'accompagne volontiers de sentiments, colonel, et je n'éprouve que de l'indifférence pour ceux-là.

— Laisse-nous te montrer de quoi nous sommes capables, ma belle ! ricana un homme au crâne rasé. Je te parie que tu changeras d'avis à notre sujet.

Visiblement agacé par les propos de la Nigarounienne, le colonel mit cette intervention à profit pour reprendre l'initiative.

— L'homme qui vient de s'exprimer avec tant de distinction est Japh F-Dorem. Il nous vient de N-Djama, une planète des marches de notre galaxie. Condamné à trente années de travaux forcés pour avoir dérobé un vaisseau d'une compagnie stegmonite.

L'évocation de son forfait arracha un sourire à Japh F-Dorem.

— Emprunté, sieur l'officier… J'avais l'intention de le rendre à ses légitimes propriétaires.

D'apparence frêle, il flottait dans son vêtement, une combinaison taillée dans le même tissu que la robe de la comtesse Lolzinn. Cependant, l'éclat sardonique de ses yeux et la félinité de son allure

trahissaient une tendance certaine à la cruauté. Le genre d'homme dont il convenait de se méfier comme d'un virus foudroyant de l'espace.

— Le sieur F-Dorem oublie de préciser qu'il a joué avec la vie des cinq mille passagers.

— Ils sont vivants, colonel, et eux, ils auront au moins une aventure passionnante à raconter à leurs petits-enfants !

— Permettez-moi de ne pas partager votre point de vue.

— Une menue divergence qui m'a valu trente années de bagne !

— Nous vous offrons une deuxième chance, sieur F-Dorem. Non seulement vous serez gracié lorsque vous reviendrez des grands fonds, mais nous vous expédierons gratuitement là où vous vouliez vous rendre lorsque vous avez… emprunté ce vaisseau.

Les traits émaciés du N-Djamien se durcirent. La lumière brutale des lampes plafonnières se réfléchissait sur son crâne lisse et accentuait la pâleur maladive de sa peau.

— Autant plonger un chat dans une bassine d'eau bouillante, lâcha-t-il entre ses lèvres pincées. Votre sollicitude me va droit au cœur.

Restaient deux hommes qui se tenaient debout devant leur lit et qui se ressemblaient étrangement : mêmes cheveux mi-longs et lisses, même peau mate, mêmes yeux noirs et bridés, mêmes pommettes saillantes, même absence d'expression, même morphologie trapue, musculeuse. Seuls les distinguaient leurs vêtements, une tunique et un pantalon de coton blanc pour l'un, une combinaison de jute identique à celle de Japh F-Dorem pour l'autre. Le colonel s'avança de quelques pas dans leur direction.

— Je ne dissocierai pas les deux derniers membres de l'équipe, les frères Luan. Ils sont originaires de la Nouvelle Mongolie, une planète de la Onzième Voie Galactica. L'un, Luan Ji, a commis divers délits sur notre sol qui lui ont valu la perpétuité. L'autre, Luan Mô, s'est porté volontaire pour accompagner son frère dans cette expédition. L'un y gagnera peut-être la liberté, l'autre le prix de leur transfert retour.

La comtesse Lolzinn se leva et, d'une démarche ondoyante, rejoignit K-L Tazir et Le Vioter au centre de la pièce. Elle répandait autour d'elle des effluves d'un parfum fleuri, capiteux. Un parfum de courtisane.

— Ce cher Luan Ji a, entre autres délits, découpé une fillette en petits morceaux ! dit-elle d'un ton vibrant de colère contenue. Cela s'appelle un crime et, selon le code pénal de Stegmon, aurait dû lui valoir la peine de mort. Votre justice n'est pas la même pour tout le monde, colonel.

L'officier lui décocha un regard venimeux. Il n'appréciait visiblement pas la morgue de son interlocutrice ni ses remarques sur le

système judiciaire stegmonite.

— Vous ne réussirez pas à diminuer votre faute en accentuant celle d'autrui, comtesse ! Les circonstances des faits ont été évoquées et les sentences prononcées. Vous ne ferez croire à personne que vos trois victimes ont essayé de vous violer : les disparités physiologiques qu'évoquaient dame Omjé Yumbalé les en auraient dissuadées.

— Ils avaient justement fait le pari de plonger leur ridicule membre viril dans le ventre d'une hors-monde ! Mais ma fleur est trop étroite et tendre pour accueillir ces horribles bourdons. Ils m'auraient déchirée, mutilée, si je ne m'étais pas défendue. Accepteriez-vous de bonne grâce qu'on vous fourre une grosse pierre aux arêtes tranchantes dans le cul, colonel ?

Rohel avait la très nette impression qu'elle s'adressait davantage à lui qu'à l'officier stegmonite, comme si elle éprouvait le besoin pressant de plaider sa cause, de lui montrer qu'elle n'était pas responsable des crimes qu'on lui imputait.

— Il m'arrive de regretter de vous avoir épargnée, comtesse ! siffla le colonel. Nous aurions dû exécuter la sentence et balancer votre cadavre dans la faille ! Rien de tel qu'une chute de cent kilomètres pour…

— La comparaison entre le sexe des Stegmonites et une pierre n'est pas fausse, l'interrompit Omjé Yumbalé. Vous avez banni la sexualité avec une telle force que vos organes de reproduction, mâles et femelles, sont devenus aussi rugueux que les parois de la faille tectonique.

— Notre métamorphose n'est pas imputable au culte de la Grande Humanité, mais à l'intensité de pesanteur de Stegmon !

Le colonel se dirigea d'un pas rapide vers la porte, comme subitement pressé de couper court à cette conversation.

— Essayage des scaphandres et des masques respiratoires dans deux heures, cria-t-il avant de sortir. En attendant, je vous charge d'enseigner le maniement de l'extratrieuse à notre nouvel invité.

*

Le Vioter n'eut besoin que d'une poignée de minutes pour se familiariser avec l'extratrieuse. Pendant qu'Omjé Yumbalé soulevait le lourd engin avec une aisance déconcertante, la comtesse Damyane Lolzinn lui montra les différentes manettes et lui expliqua les principes de base. Les frères Luan et Japh F-Dorem étaient restés allongés sur leur lit après le départ du colonel, laissant aux femmes le soin d'instruire le nouveau venu. Contrairement à l'habitude, elles n'avaient pas protesté contre cette manifestation ordinaire de sexisme interplanétaire. Elles avaient entraîné Le Vioter dans un réduit mal

éclairé où trônait une extratrieuse dont les Stegmonites avaient retiré la batterie nucléaire.

L'instrument de base des mineurs ressemblait, en plus volumineux, à un marteau-piqueur des mondes médians du Xzathan dont le fleuret aurait été remplacé par un vilebrequin, un tamis broyeur et un tuyau aspirateur.

— Tu la présenteras de cette manière devant la paroi de la galerie, commenta Omjé Yumbalé en posant l'extrémité du vilebrequin sur une cloison du réduit.

Le Vioter distinguait nettement le jeu de ses muscles sous la chemise qui lui tombait sur les cuisses. La transpiration collait le tissu transparent sur les parties rebondies de son corps.

— Il suffit ensuite d'appuyer sur ce bouton et de tenir le guidon avec fermeté. Les morceaux de roche prélevés par le vilebrequin tomberont dans le tamis broyeur puis seront aspirés par le tuyau jusqu'au conteneur. Il faut seulement veiller à ne pas se laisser entraîner par le poids et les brusques écarts de cette petite merveille technologique. Les premiers jours, tes muscles, tes nerfs, tes os, ton cerveau vibreront avec une telle force que tu auras l'impression de te disloquer à chacun de tes pas. À ton tour d'essayer.

L'odeur d'Omjé enveloppa Rohel comme une ombre lorsqu'elle lui tendit l'extratrieuse. Surpris, trompé par la facilité apparente avec laquelle la Nigarounienne avait manipulé cette masse de plus de quarante kilos, il dut s'arc-bouter sur ses jambes et déplacer son centre de gravité pour ne pas être emporté par le poids de l'instrument. Il attendit d'être habitué à son fardeau pour le soulever et poser l'extrémité du vilebrequin sur la cloison.

— Pas mal, apprécia Omjé. Corrige juste un peu l'angle de présentation. Voilà, tu sais tout de la théorie. Il ne te reste maintenant qu'à la mettre en pratique et, là, je ne te serai d'aucun secours… J'ai oublié ton nom…

— Selphen Ab-Phar.

— D'où viens-tu ?

— D'Ewe, un monde situé à trois années-lumière d'ici.

Le sourire d'Omjé dévoila l'intérieur rose de ses lèvres ourlées de noir.

— Je te demandais quelle était ta planète d'origine.

— Considère-moi comme un éternel voyageur.

La main de la comtesse Lolzinn vint se poser sur l'avant-bras de Rohel. La chaleur qui se dégageait de sa paume lui irradia tout le flanc droit et se transmit à Lucifal, collée contre sa hanche et sa cuisse. Il entrevit la courbe inférieure d'un sein sous l'échancrure de sa robe de jute.

— Respectons le désir du sieur Ab-Phar de garder l'anonymat,

murmura-t-elle. Nous ne sommes pas obligées de nous conduire comme les procureurs stegmonites. Reposez donc cette machine : inutile de vous fatiguer avant l'heure. Nous avons besoin d'accumuler des forces et non de les gaspiller.

Le Vioter s'exécuta.

— Comment seront formés les tandems extratrieur-assistant ? demanda-t-il en se redressant.

— Les deux frères Luan resteront ensemble, répondit Omjé.

— Cela est préférable si nous ne voulons pas être coupées en petits morceaux, ajouta Damyane Lolzinn. Vous et moi formerons le deuxième tandem, sieur Ab-Phar. Vous serez l'extratrieur et moi l'assistante.

— Aurez-vous les moyens physiques de porter les conteneurs ?

— Me prenez-vous pour une de ces écervelées tout juste capables de supporter le poids de leurs bijoux ?

Sa bouche s'était arrondie en une moue de protestation qui lui donnait un air mutin, presque enfantin. Le Vioter avait du mal à imaginer ces mains blanches, aristocratiques, en train de soulever des récipients de plomb qui pesaient à première vue près de cent kilos. Il doutait également qu'elles eussent donné la mort à trois Stegmonites.

— Cette répartition ne m'enchante pas mais je reconnais qu'elle est probablement la meilleure, approuva Omjé Yumbalé. F-Dorem fera équipe avec moi : il ne montre aucune aptitude au maniement de l'extratrieuse. Je n'aime ni son regard ni son sourire mais nous ne sommes pas là pour nous frotter le museau.

— À votre avis, il nous faut combien de temps pour extraire deux cents kilos d'urbalt ?

La Nigarounienne sortit du réduit et se dirigea vers les sanitaires. Là, elle remonta sa chemise sur ses hanches, s'accroupit au-dessus d'un orifice pratiqué à même le sol carrelé et urina sans tenir compte des regards moqueurs des trois hommes allongés sur les lits.

— Si nous comptons un gramme d'urbalt radioactif pour un kilo de minerai, proportion qui me paraît raisonnable, nous devrons extraire deux cents tonnes de gangue pour arriver à deux cents kilos de minerai pur, répondit-elle. Étant donné qu'une équipe moyenne sort entre huit et dix tonnes par jour, le travail nous prendra probablement entre sept et neuf jours. À condition que nous ne soyons pas interrompus trop souvent par les tempêtes de lave.

Elle se releva, fit passer sa chemise par-dessus sa tête, la posa sur un tabouret, se plaça sous une pomme de douche et pressa un poussoir enchâssé dans le mur. Elle s'abandonna à la caresse brûlante de l'eau avec un plaisir non dissimulé. Les milliers de gouttes parèrent sa peau ébène de joyaux éphémères et scintillants.

— Tu veux que je vienne te savonner, Omjé ? l'apostropha Japh F-

Dorem. Je te promets de bien insister dans les coins !

Les yeux clos, elle ne répondit pas, non que le grondement de l'eau l'empêchât d'entendre, mais elle se doutait que chacune de ses reparties ne servirait qu'à exciter l'appétence de son futur assistant.

Après le repas du midi, composé de légumineuses, de céréales et de morceaux d'une viande à l'indéfinissable saveur, le colonel K-L Tazir s'introduisit de nouveau dans la pièce, accompagné d'un groupe de techniciens. Ils traînaient derrière eux un chariot à roulettes où avaient été entassés des scaphandres, des tuyaux souples et des bouteilles d'oxygène.

Les six membres de l'expédition furent priés de retirer leurs vêtements et de passer les scaphandres fabriqués à leur intention. Le Vioter se débrouilla pour se placer à l'abri des regards indiscrets, se défaire de Lucifal en même temps que de sa combinaison et de profiter de la confusion générale pour dissimuler l'épée sous le traversin de son lit. Une impulsion le poussait à cacher pour l'instant l'existence de son arme à ses équipiers.

Les Stegmonites prirent tout leur temps pour distribuer le matériel, comme animés par la volonté d'humilier ces hommes et ces femmes dénudés dont dépendait pourtant en grande partie leur avenir. À moins encore qu'ils ne se saisissent de l'opportunité pour se repaître du spectacle de ces corps déliés, harmonieux, eux que la pesanteur de leur monde avait transformés en créatures difformes. Les frères Luan eux-mêmes, pourtant plus trapus et massifs que Japh F-Dorem et Le Vioter, paraissaient élégants à côté des autochtones.

Fabriqués dans un alliage souple de métaux, les scaphandres pesaient une quinzaine de kilos, auxquels il convenait d'ajouter les quinze kilos de l'attirail respiratoire. D'une largeur suffisante pour contenir les tubes et le masque, ils recouvraient leurs utilisateurs de la tête aux pieds. Ils étaient constitués de deux parties reliées entre elles et fermées par des loquets extérieurs : le supérus recouvrant la tête et le buste et l'inférus revêtant le bassin et les jambes. Un orifice dorsal entouré d'un joint d'étanchéité permettait de relier le tuyau d'alimentation d'oxygène aux bouteilles, seuls éléments extérieurs de l'équipement.

— L'extrémité du tuyau est pourvue d'un clapet qui se refermera automatiquement à chaque fois que vous le débrancherez pour changer votre bouteille d'oxygène, précisa un technicien.

— Nous avons calculé que vous consommeriez trois bouteilles par jour, ajouta K-L Tazir. Nous avons donc prévu cent quatre-vingts bouteilles, l'équivalent de dix jours de consommation, soit largement plus qu'il n'en faut pour extraire deux cents tonnes de gangue. Comme la chaleur empêche toute communication à distance, nous avons fait

en sorte que vous soyez parfaitement autonomes.

Bien que le matériau fût relativement fin et maniable, Le Vioter rencontra de grandes difficultés à s'habituer au manque de perception tactile. Les divers objets qu'il ramassa, vêtements, tubes, couvertures, lui échappèrent des mains. Le scaphandre ne le coupait pas seulement de la chaleur ambiante – il avait eu l'impression de s'immerger dans un bain de fraîcheur lorsqu'il s'était glissé à l'intérieur de la combinaison étanche – mais également de ses sens. Outre la perte de sa sensibilité cutanée, il ne voyait pas grand-chose au travers du verre noirci du minuscule hublot, il n'entendait pratiquement rien, il ne humait pas d'autre odeur que celle, désagréable, du matériau. Isolé de son environnement, de ses équipiers, comment pourrait-il anticiper le danger dans des galeries étroites et menacées par des éruptions de lave ? Le regard affolé du mineur du reportage holographique lui revint en mémoire. Il contint tant bien que mal son envie d'étrangler le colonel. Ses hôtes stegmonites l'avaient trompé avec un art consommé de la mise en scène.

Les techniciens apportèrent quelques retouches aux scaphandres de Luan Mô et de Damyane Lolzinn, aux manches trop longues pour l'un, à l'entrejambe trop étroite pour l'autre. Le colonel exploita la situation pour tenter de mortifier davantage la comtesse, lui interdisant de se rhabiller entre chaque essayage, laissant les mains de ses hommes se promener plus longtemps que nécessaire sur sa poitrine et son ventre. Chaque attouchement déclenchait des frissons de dégoût sur la peau de l'Helbanienne, d'une pâleur mortelle, mais, trop orgueilleuse pour leur offrir sa détresse en spectacle, elle ravalait ses larmes et serrait les mâchoires et les poings.

Le Vioter se saisit d'une couverture sur un lit non occupé et se rapprocha de la jeune femme.

— Veuillez retourner à votre place, sieur Ab-Phar ! glapit K-L Tazir, les yeux brillants de colère. Nous n'en avons pas fini avec cette dame.

— Qu'est-ce qui est le plus important à vos yeux, colonel ? rétorqua Rohel. La sauvegarde de votre planète ou l'humiliation de la comtesse Lolzinn ?

— Retournez immédiatement à votre place ou…

— Ou vous me faites fusiller ? Vous irez ensuite raconter à vos supérieurs que vous m'avez exécuté pour le simple plaisir de piétiner l'orgueil de mon équipière ?

Il enveloppa le corps de l'Helbanienne dans la couverture.

— Je suis de taille à me défendre seule, murmura-t-elle d'une voix lasse.

Dans ses yeux se lisaient toutefois un soulagement et une gratitude qui démentaient ses propos.

— Vous m'avez affirmé que vous aviez besoin d'hommes et de femmes dans la pleine possession de leurs moyens, reprit Le Vioter en fixant le Stegmonite.

— L'humiliation est l'une des armes psychologiques favorites de la comtesse Lolzinn, sieur Ab-Phar ! Elle écrase impitoyablement ceux dont elle méprise la faiblesse. J'espère que vous ne l'apprendrez pas à vos dépens.

*

Au cours de la nuit, Le Vioter fut réveillé par un craquement. Il glissa la main sous son traversin et referma les doigts sur la poignée de Lucifal. Il s'était installé dans le lit bas le plus éloigné des sanitaires, contrairement aux frères Luan et à F-Dorem qui s'étaient placés de manière à lorgner les deux femmes lorsqu'elles se lavaient ou satisfaisaient leurs besoins. Omjé lui avait confié qu'elles avaient subi une vingtaine de tentatives de viol depuis le début de leur claustration dans ce dortoir. Des coups de pied bien placés, des griffures douloureuses et des menaces de représailles avaient peu à peu dissuadé leurs trois compagnons de perpétuer leurs agressions.

Rohel distingua une silhouette entre ses paupières mi-closes. Il attendit qu'elle fût suffisamment rapprochée de son lit pour se départir de son immobilité, se redressa et saisit au vol un bras qui passait à portée de sa main.

— Lâchez-moi, vous me faites mal.

La musicalité de la voix et les effluves d'un parfum capiteux le renseignèrent sur l'identité de la promeneuse.

— Je venais seulement vous remercier de votre intervention, ajouta la comtesse Lolzinn à voix basse.

— En pleine nuit ?

— Il n'y a pas d'heure pour manifester sa reconnaissance.

Lorsqu'il l'eut relâchée, il décela le froissement subtil d'un vêtement qui glissait sur la peau. Malgré son trouble, il se souvint que les micropoires disséminées dans les nymphes des courtisanes étaient l'un des moyens les plus répandus pour neutraliser un homme en douceur. Le moindre contact d'un membre viril avec ces minuscules réservoirs libérait des substances de psychodépendance qui pénétraient dans la chair et soumettaient l'homme à la volonté de sa maîtresse.

— Inutile de vous déshabiller, comtesse Lolzinn, chuchota-t-il. Je me contenterai de vos remerciements verbaux.

Elle suspendit ses gestes, observa un long moment de silence.

— Je ne vous plais pas, sieur Ab-Phar ?

— Il ne s'agit pas de cela. Il se trouve simplement que je suis

fatigué et que j'ai envie de dormir. Une dernière chose : de quelle manière avez-vous tué ces trois Stegmonites ?

Elle poussa un long soupir avant de se redresser et de se rajuster.

— Égorgés. Comme de vulgaires poules baissanes d'Helban. Elle se fondit silencieusement dans l'obscurité du dortoir.

CHAPITRE IV

La délégation du Chêne Vénérable, constituée de trois Ultimes, de cinq secrétaires et d'une dizaine de fras missionnaires, s'engagea dans la large coursive rectiligne qui menait à l'amphithéâtre des administrateurs cyniques.

Le navire amiral ressemblait davantage à une ville flottante qu'à un vaisseau ordinaire. Seul le grondement sourd et continu des quarante moteurs de propulsion rappelait aux passagers qu'ils franchissaient le cœur du vide interstellaire. Aucune cloison métallique, aucun sas, aucun fil, aucune lampe plafonnière n'étaient visibles, dissimulés sous des murs en trompe-l'œil, sous des pelouses naturelles, sous des buissons, des arbustes, des massifs de fleurs, des allées de gemmes ou encore des fresques holographiques représentant des paysages de la planète Cynis. Tout avait été prévu pour faire oublier la longueur et la monotonie du voyage aux hôtes du Conquérant. Le luxe des restaurants et des salles de relaxation le disputait aux fastes des réceptions, des bals masqués, des soirées musicales ou théâtrales. Le décor de chaque cabine évoquait les périodes successives de l'histoire de Cynis, de la première vague de colonisation à l'avènement d'Hamibal.

La délégation du Chêne Vénérable s'était vu décerner l'aile dite « décadente », souvenir d'une ère baroque pendant laquelle la dynastie des VanPull avait institué le stupre comme règle de vie, jusqu'à ce que ses sujets, las de cette débauche, se révoltent et pendent les souverains avec leurs propres tripes aux fenêtres du palais. Certains Ulmans à l'esprit soupçonneux voyaient dans cette attribution une intention perverse des administrateurs cyniques, d'autres, plus naïfs, un malheureux concours de circonstances. Quoi qu'il en fût, les ecclésiastiques, animés par la volonté d'éliminer tout parallèle tendancieux entre leur religion et la notion de décadence, avaient

exercé une pression soutenue sur les responsables du protocole pour être installés dans une aile un peu moins compromettante, mais leurs efforts n'avaient pas été couronnés de succès, il leur fallait endurer cette humiliante situation avec stoïcisme. Ils n'avaient même pas réussi à obtenir l'enlèvement ou l'obturation des tableaux holographiques qui montraient des scènes ordinaires de la vie décadente, des amoncellements de corps dénudés où les parties intimes des hommes et des femmes étaient crûment exposées, des banquets orgiaques où les tables et les chaises étaient composées de jeunes gens allongés, agenouillés ou à quatre pattes, des unions répugnantes où l'un des partenaires était un animal, bref, un ensemble d'images obsédantes qui s'accommodaient mal avec les principes et les vœux de chasteté d'un Ulman du Chêne Vénérable.

Enchâssés dans les murs de pierres rouges qui bordaient la coursive centrale, des projecteurs holographiques donnaient aux passants quelques informations sur les divers systèmes de la galaxie des Souffles Gamétiques, sur la ville native d'Hamibal ou sur les caractéristiques du navire amiral. Les dimensions du fleuron de la flotte cynique – six kilomètres de long, quatre de large, deux de haut – lui interdisaient d'atterrir sur les planètes conquises mais lui permettaient, avec ses cent propulseurs, de transporter cent mille passagers d'un bout à l'autre de l'univers en moins de dix années universelles. Les plans généraux des capteurs holographiques le montraient parfois comme la reine obèse d'un essaim entourée de ses milliers de sujets.

Les coursives superposées, les hexaces, sorte de ronds-points à six côtés, les salles communes, les antichambres, l'amphithéâtre de l'administration cynique résonnaient à toute heure d'une agitation bourdonnante. Les courtisans, des hommes et des femmes anoblis par Hamibal à l'issue de la première guerre civile, se saisissaient du moindre prétexte pour s'étourdir dans d'interminables fêtes où les vins aphrodisiaques se conjuguaient aux poudres euphorisantes pour annihiler ce qu'il leur restait de raison.

Les Ulmans du Chêne Vénérable se gardaient bien de participer à ce genre de réjouissances. Gahi Balra, le Berger Suprême, ne les avait pas mandatés auprès d'Hamibal pour explorer les chemins aventureux des sens, mais pour amener le tyran de Cynis à se convertir au Verbe Vrai et, par extension, répandre la Parole d'Idr El Phas sur l'ensemble des mondes de la galaxie des Souffles Gamétiques. Toutefois, le port de masques et de déguisements lors de certaines soirées thématiques garantissait un anonymat que mettaient peut-être à profit quelques parjures pour se vautrer avec délectation dans leurs bas instincts.

La délégation ecclésiastique se fraya un passage au milieu de la cohue et se dirigea vers la porte de l'amphithéâtre. Le passage des

Ulmans, drapés dans leurs chasubles vertes et leur dignité, arracha des sourires narquois aux courtisans, reconnaissables à leurs tenues extravagantes et à leur attitude affectée. Ils se gaussaient volontiers de ces imprécateurs aux faces outrageusement sévères et au verbe menaçant qu'ils surnommaient, avec un remarquable sens de l'à-propos, les « glands esprits ». Ils évitaient cependant de s'en moquer trop ouvertement, car les religieux exerçaient sur Hamibal une influence grandissante qui pouvait tout droit conduire leurs adversaires dans un four à déchets, un odieux mouroir où le supplicié agonisait durant des jours avant de rendre l'âme. On murmurait avec effroi que le Conquérant était sur le point de se convertir. N'avait-il pas déclaré, à l'issue d'un récent conseil cynique, que l'organisation du Chêne Vénérable serait l'indispensable ciment entre les peuples de son empire ? Des rumeurs alarmistes affirmaient qu'il avait déjà reçu le baptême d'Idr El Phas, qu'il proclamerait sa nouvelle foi à la face de l'univers lorsqu'il aurait conquis la dernière planète de la galaxie. En attendant l'avènement de ces jours difficiles, la cour impériale exploitait ses dernières heures de liberté pour se livrer à toutes sortes de débordements.

Les Ulmans s'introduisirent dans le vestibule où se pressait une multitude colorée et braillarde. À l'intérieur de cette enceinte, ornée d'arbres à feuilles turquoise et de fontaines musicales, se décidaient les lois, s'arbitraient les litiges, se prenaient les décisions, s'accordaient les charges, s'arrêtaient les disgrâces, se prononçaient les sentences, se fomentaient les intrigues et se nouaient les alliances. Les administrateurs cyniques dressaient devant le Conquérant un barrage tellement féroce que très rares étaient les passagers qui avaient eu l'honneur de pénétrer dans le Saint des Saints, c'est-à-dire dans les appartements impériaux. Comme Hamibal ne sortait jamais de ses quartiers – la version officielle voulait qu'il supervisât jour et nuit les opérations de conquête –, l'aura de mystère qui l'entourait ne cessait de s'épaissir. Ses anciens compagnons d'armes, qui prétendaient l'avoir aidé à renverser le Roi-Tortue et ses alliés, se plaignaient de ne pas l'avoir vu depuis une quinzaine d'années, date à laquelle il avait commencé son épopée. Ils se demandaient pourquoi le frêle adolescent qu'ils avaient porté à bout de bras sur le trône cynique refusait de les rencontrer maintenant qu'il était devenu le maître absolu de la galaxie. Ils soupçonnaient les administrateurs et les Ulmans du Chêne de creuser un infranchissable gouffre entre ses anciens partisans et lui, de confisquer le pouvoir à leur profit, les uns pour amasser les honneurs et les richesses, les autres pour souffler le feu du fanatisme sur les terres conquises. Des complots s'étaient fomentés dans les coursives et dans les salles communes mais tous avaient été déjoués et leurs responsables jetés aux chiens sacrés. Leurs hurlements d'agonie

avaient longtemps retenti, relayés par des haut-parleurs, sur les ponts du navire amiral. L'autorité de l'administration cynique s'en était trouvée renforcée, et toute velléité de fronde jugulée pour longtemps.

Les courtisans s'écartèrent pour laisser le passage aux hommes d'Église. On savait que ces derniers ne se déplaçaient que pour des motifs urgents, prioritaires, et on évitait tout comportement qui aurait pu être interprété comme une obstruction caractérisée. Toutefois, quelques femmes ne purent se retenir de remonter discrètement leur robe sur leurs cuisses nues et d'adopter des poses lascives, provocantes. Ainsi jouaient-elles avec le délicieux frisson de la peur, car les branches basses des arbres turquoise et les jets irisés des fontaines ne constituaient pas des paravents très sûrs et, pour peu que l'un de ces spectres verts se retournât et surprît leurs mimiques obscènes, elles risquaient d'être parmi les premières à respirer l'air brûlant d'un four à déchets.

Au fond du vestibule s'ouvrait une immense porte qui donnait sur l'amphithéâtre où siégeaient les douze administrateurs. Les trois Ultimes franchirent sans encombre le cordon des gardes sanglés dans de ridicules vestes vertes à l'immense col anthracite, armés de vibreurs mortels qui dissuadaient quiconque de tenter une entrée en force. Les secrétaires et les fras restèrent dans la petite pièce, exposés aux regards ironiques ou vénéneux des hommes et des femmes qui les entouraient.

Les administrateurs, assis sur douze fauteuils répartis en quatre travées, occupaient une position dominante censée donner un sentiment d'infériorité aux passagers qui sollicitaient une audience. Sur le côté gauche se découpait l'entrée d'une étroite coursive qui reliait l'amphithéâtre aux cabines des administrateurs puis, au-delà, aux appartements d'Hamibal. Des inconscients avaient tenté de s'engouffrer dans ce passage, mus par l'espoir insensé de rencontrer le tyran de Cynis, mais le système de défense cellulaire s'était immédiatement mis en action et les avait réduits en cendres.

Les administrateurs ne montraient rien de leur corps, enfoui dans une longue et ample robe noire, ni de leur visage, dissimulé par un masque rigide et allongé qui ressemblait au museau d'un chien. Les aboiements et les grognements dont ils parsemaient leurs paroles nuisaient à la qualité des échanges.

Les trois Ultimes du Chêne Vénérable, choisis par le Berger Suprême pour leur sens de la diplomatie et leur culture intergalactique, n'étaient toujours pas parvenus à s'habituer aux manières et au langage de leurs interlocuteurs cyniques. Ils ne pouvaient se départir de l'impression que ces derniers guettaient la première occasion de leur sauter à la gorge et de les dévorer. C'étaient des alliés, pourtant, des créatures douées de raison qui avaient

parfaitement admis le bien-fondé du Verbe et que leur maître Hamibal encourageait à imposer le Chêne comme religion officielle de l'Empire.

— Que nous vaut l'honneur de votre visite, Ultimes ? demanda un administrateur.

Son masque allongé déformait le timbre de sa voix, qui se perdit dans le babil harmonieux des fontaines encastrées dans les murs de pierre.

Su-pra Ito et Su-pra Valencian se tournèrent vers Su-pra DiMasto pour l'inviter à répondre. Chez les Ultimes, l'usage voulait que les plus jeunes laissent la parole au plus ancien, en principe plus sage et plus circonspect. Ils s'étaient toutefois réunis pour préparer l'entrevue et décider d'une ligne de conduite cohérente, homogène. Ils s'étaient accordés sur le fait de ne jamais mentionner le Mentral bien que le Berger Suprême eût révélé l'existence de la formule à Hamibal, estimant qu'il leur fallait tenter de réparer l'erreur de Gahi Balra en établissant ce qu'ils appelaient une zone d'oubli.

— Nous sommes sans nouvelles de l'Ultime Su-pra Callonn que nous avions dépêché auprès de vos alliés parteks, déclara Su-pra DiMasto d'une voix forte. Les nombreuses démarches que nous avons effectuées auprès de votre commandement militaire sont restées lettre morte. Notre Berger Suprême exige d'avoir des renseignements dans les plus brefs délais.

Des jappements aigus s'échappèrent des masques, comme si les administrateurs avaient perçu une menace dans les propos de l'Ultime.

— La guerre entre Part-k et Ewe n'est qu'une péripétie, grogna l'un d'eux. En quoi peut-elle vous intéresser ?

— Elle ne nous intéresse pas, messieurs (Su-pra DiMasto hésitait toujours à employer ce terme pour qualifier ces êtres qui se cachaient derrière un masque de chien), mais le sort de notre frère et de ses accompagnateurs ne peut nous laisser indifférents.

— C'est vous qui avez voulu imposer l'un des vôtres auprès du commandement partek. La guerre comporte certains risques.

L'administrateur ponctua sa réponse d'un grondement sinistre. Su-pra DiMasto frappa du pied le plancher recouvert d'une mosaïque colorée qui figurait, lorsqu'on avait la chance de la contempler de haut, l'exécution publique du Roi-Tortue vaincu par Hamibal.

— Vous avez expédié une légion entière de vos hommes sur Part-k, s'emporta l'Ultime. Vous vous moquez donc de savoir ce qu'ils sont devenus ?

— Nous comptons plus de cent mille légions ! répliqua un Cynique. Nous ne pouvons nous lamenter à chaque fois que nous perdons une poignée d'éléments. Le Chêne Vénérable est, j'ose l'espérer, conscient qu'on ne peut conquérir l'univers sans sacrifier quelques-uns de ses pions.

Su-pra DiMasto consulta ses coreligionnaires du regard avant de poursuivre. Le sort de Su-pra Callonn, l'albinos d'Orginn, les laissait de marbre – les Ultimes, tous candidats à la succession de Gahi Balra, n'étaient frères qu'en intérêt – mais le silence prolongé de leur correspondant secret, un fra missionnaire, les inquiétait. Ils avaient cru comprendre que Su-pra Callonn et son secrétaire, le retors pra Toranch, avaient retrouvé la trace de Rohel Le Vioter, le déserteur du Jahad qui avait dérobé le Mentral.

Leur agent leur avait signalé que les deux Reskwins accompagnant la délégation ecclésiastique sur Ewe s'étaient montrés anormalement excités. Depuis, ils n'avaient reçu aucune nouvelle, ni sur leurs tabernacles personnels, ni sur les récepteurs de leurs cabines. De leurs bribes d'informations ils avaient déduit que les deux mutants avaient détecté la présence de Rohel Le Vioter sur cette planète – cette hypothèse n'avait rien de farfelu, un message de Gahi Balra les ayant prévenus que le fugitif se trouvait quelque part dans la Neuvième Voie Galactica – et que Su-pra Callonn avait tenté de s'approprier le Mentral pour recueillir les faveurs d'une majorité de prélats à la prochaine élection. Ils se demandaient avec une anxiété grandissante si leur pair avait réussi dans son entreprise, et le seul moyen d'avoir des réponses à leurs interrogations était de questionner les administrateurs cyniques. Pour ne pas éveiller les soupçons de ces derniers, ils avaient estimé préférable de jouer la carte de l'amitié, de la solidarité ecclésiastiques.

— Quelques-uns de ces pions sont très chers à Notre Berger Suprême, messieurs, reprit Su-pra DiMasto. Il ne voit pas d'un très bon œil qu'on refuse de lui donner des nouvelles d'un élément auquel il voue la plus grande estime.

— Je vous croyais plus aguerris, Vos Grâces ! aboya un Cynique. Vous êtes en réalité plus sensibles que les femmes !

Comme tous les visiteurs, les Ultimes étaient curieux de savoir ce qui se cachait derrière ces museaux, mais jamais ils n'avaient osé tirer sur les masques des administrateurs de peur de compromettre des mois et des mois d'un travail patient et tenace. De même, bien que le Conquérant les eût reçus à plusieurs reprises dans ses appartements, ils n'avaient encore jamais aperçu son véritable visage. À chaque entrevue une bulle de lumière éblouissante l'environnait qui interdisait à ses interlocuteurs de distinguer ses traits. En outre, un paravent de brouillage posé devant sa bouche déformait sa voix, lui donnait un timbre métallique, neutre, impossible à identifier. Il n'avait jamais évoqué le Mentral devant les ecclésiastiques, leur évitant de déployer toutes leurs ressources diplomatiques.

— La sensibilité est une qualité primordiale pour un Ulman, affirma Su-pra DiMasto. Elle nous permet d'entendre nos ouailles et de

leur montrer le chemin le plus court jusqu'au Jardin des Délices. Nous tenons de surcroît à établir une grande complicité entre les membres de cet immense organisme qu'est l'Église. Un corps ne reste sain que par la cohésion de ses cellules. Nous n'aurions jamais bâti cet immense édifice si nous n'avions développé aucune compassion les uns envers les autres. Toutes ces raisons nous poussent à vous implorer de bien vouloir nous donner des nouvelles de notre frère.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que nous savons quelque chose à son sujet ?

Les ultimes se consultèrent du regard. La phriste de leur anneau se fonçait légèrement, signe que les administrateurs cyniques essayaient de leur cacher quelque chose. Cette pierre de synthèse, mise au point par les Ulmans chimistes d'Orginn, avait la propriété de changer de couleur lorsqu'elle captait les ondes émises par un cerveau dissimulateur. L'anneau n'était pas seulement le symbole du pouvoir des Ultimes, mais un auxiliaire dont ils étaient les seuls à connaître la véritable fonction.

— Votre modestie vous honore, messieurs, mais votre réseau d'informateurs est tellement efficace que rien de ce qui se passe dans cette galaxie ne vous échappe.

Des jappements joyeux saluèrent le compliment de l'Ultime. À force de les fréquenter, les prélats avaient observé que les administrateurs se montraient volontiers bienveillants lorsqu'on prenait le soin de les flatter.

— Si par hasard nous apprenons quelque chose, que gagnerons-nous à vous en faire part, Vos Grâces ?

La vénalité était leur deuxième point faible. Ils sautaient sur la moindre occasion de soutirer des schidias – la monnaie cynique – à tous ceux qui venaient les consulter. Lorsqu'un litige opposait deux familles, ils arbitraient le plus souvent en faveur de celle qui leur remettait la plus grosse somme d'argent. En quinze années universelles, ils avaient amassé une véritable fortune.

Les Ultimes avaient toujours refusé de céder à cette forme de chantage, un choix qui avait d'abord entraîné des tiraillements entre l'administration cynique et la délégation du Chêne, mais qui, à la longue, s'était avéré judicieux. Ils avaient gagné sur les deux tableaux, s'attirant la considération de leurs alliés et préservant le maigre budget que leur avait alloué la hiérarchie d'Orginn.

— Vous savez bien que les histoires d'argent sont proscrites entre nous ! lança Su-pra DiMasto. Mais le renforcement de nos liens de confiance…

— Le Chêne n'est pas seulement sensible, il est aussi avare qu'un usurier félide des faubourgs de Kuon ! coupa un administrateur.

— La prodigalité n'engendre que concupiscence et convoitise. La

pérennité de notre Église repose sur une gestion saine, et nous avons cru deviner que le grand Hamibal approuve notre façon de voir les choses.

Un argument auquel recouraient systématiquement les Ultimes lorsque la discussion échappait à leur contrôle et s'engageait dans une impasse. Le Conquérant les avait publiquement soutenus lors de sa dernière allocution et l'administration cynique n'avait pas d'autre choix que de se rallier à l'opinion de son maître.

— Les dernières nouvelles que nous avons reçues d'Ewe ne sont pas excellentes.

Un silence embarrassé, seulement troublé par les murmures harmonieux des fontaines, ponctua l'aveu de l'administrateur placé à la droite de la première travée. Su-pra DiMasto se garda bien d'intervenir, sachant qu'ils se saisiraient du moindre prétexte pour se claquemurer dans leur méfiance et leur renfrognement.

— Nos alliés de Part-k ont été anéantis, reprit le Cynique.

Sa phrase s'acheva en un hurlement lugubre.

— L'océan d'Ewe s'est déversé sur la terre intérieure et les a tous engloutis, poursuivit-il d'un ton monocorde. De l'armée partek, seuls ont survécu quelques techniciens restés à bord des vaisseaux. Le Conquérant nous a demandé de garder le silence absolu sur ce désastre car il tient à ménager le moral de ses troupes. Nous sommes partis de Cynis depuis plus de quinze ans et beaucoup d'entre nous souffrent du mal de l'espace.

Su-pra DiMasto observa discrètement la phriste de son anneau. La pierre synthétique avait recouvré sa teinte limpide, preuve que les administrateurs avaient renoncé à leur stratégie mensongère.

— Notre frère était-il descendu avec les Parteks dans la terre intérieure ?

— Sans doute, Votre Grâce. La catastrophe n'a laissé aucun survivant, ni ewan ni partek.

— Vous n'envisagez pas d'envoyer une expédition sur Ewe pour vous en assurer ?

— À quoi bon ? La planète est désormais inhabitable.

Un sentiment d'inquiétude envahit les Ultimes, non pas parce que leur coreligionnaire avait trouvé la mort dans l'affaire, mais parce que Rohel Le Vioter avait probablement subi un sort identique et que le Chêne Vénérable avait à jamais perdu la formule du Mentral.

— Selon nos radars, un vaisseau a quitté l'espace aérien d'Ewe le jour même de la catastrophe, ajouta l'administrateur. Peut-être s'agit-il de votre frère ?

— Savez-vous dans quelle direction il est allé ? demanda Su-pra DiMasto avec une vivacité qu'il regretta aussitôt, car elle aurait pu éveiller les soupçons des Cyniques.

— Sur Stegmon, le monde que nous aborderons dans moins de quinze jours universels. Il a été arraisonné par la flotte de surveillance stegmonite. D'après nos renseignements, il n'y avait qu'un homme à bord.

Su-pra DiMasto lut dans les yeux brillants de ses coreligionnaires qu'ils pensaient la même chose que lui, et un regain d'espoir l'anima. Idr El Phas, le prophète à bouche verte, n'avait pas définitivement abandonné ses fils.

— Avez-vous un indice à nous fournir concernant cet homme ?

— Il a été enrôlé dans l'équipe de mineurs qui s'apprête à descendre dans la faille de Tarphagène.

La précision de l'information étonna les Ultimes. Ce n'était certes pas la première fois que le Pulex, le service de renseignements du Conquérant, faisait preuve d'efficacité, mais il avait pour mission d'anticiper les manœuvres générales des armées adverses, de déstabiliser les gouvernements des planètes convoitées, et non de suivre un individu à la trace.

— Vous avez donc un agent dans la place ? lança Su-pra DiMasto.

— Deux. Grâce à eux, nous savons également que les Stegmonites préparent une arme contre nous, une bombe à propagation neutronale propulsée par une fusée.

Un voile de pâleur glissa sur le visage des Ultimes.

— Le Conquérant ne devrait-il pas immobiliser sa flotte et détacher une avant-garde pour neutraliser cette bombe ? bredouilla Supra DiMasto.

Les aboiements, les grondements et les claquements qui jaillirent des masques tenaient à la fois de la protestation et du quolibet.

— Le Conquérant, reculer devant ces nabots ? Parlez-vous sérieusement, Votre Grâce ?

— Je ne plaisante jamais avec la vie de centaines de milliers d'hommes ! riposta froidement le prélat. L'animal est bien sot qui se précipite dans le piège qu'il vient d'éventer.

— Seriez-vous en train de traiter Hamibal le Chien d'animal stupide ?

Un regard désespéré de Su-pra Ito dissuada Su-pra DiMasto de persister dans cette voie.

— C'était une façon, maladroite je vous le concède, de tenter de grappiller quelques détails sur les options tactiques du Conquérant…

Les administrateurs gardèrent le silence pendant quelques secondes qui parurent interminables aux ecclésiastiques. Le plafond de l'amphithéâtre, assombri, se criblait de poussières lumineuses et d'éclats verts qui reproduisaient les cieux crépusculaires de la planète Cynis.

— La bombe stegmonite requiert deux cents kilogrammes d'urbalt

radioactif pour libérer sa pleine puissance, répondit enfin le Cynique assis sur le fauteuil central de la travée supérieure. Nos agents ont pour mission d'empêcher le minerai radioactif de remonter à la surface de Tarphagène. Par tous les moyens.

— Que se passerait-il s'ils essuyaient un échec ?

— Ils auraient encore la possibilité de saboter la fusée.

— Vous n'avez pas éliminé toutes les incertitudes…

— Nous avons pris le maximum de précautions, Votre Grâce. Nos agents nous tiennent informés deux fois par jour de l'évolution de la situation. Il est hors de question de surseoir à la conquête de la planète Stegmon. Nous avons besoin de marquer une pause, de réparer les vaisseaux, de refaire le plein en carburant, en matières premières. Les hommes ont mérité de prendre du repos, de fouler une terre véritable, de respirer un air pur, de… de connaître d'autres femmes que les courtisanes de la flotte. Vous profiterez de cette escale pour convertir les Stegmonites au Verbe Vrai. Nous vous installerons un four à déchets pour l'édification de vos futures ouailles.

— À condition qu'elles ne nous fassent pas exploser leur engin à la figure !

— Sans isotopes d'urbalt, leur bombe entraînerait tout au plus la destruction d'une centaine de vaisseaux. Une vétille en regard des cent mille appareils de la flotte cynique ! Mais je vous le répète, nous faisons entière confiance à nos deux agents : ce sont des professionnels, de véritables machines à tuer.

Su-pra DiMasto esquissa quelques pas sur la mosaïque colorée du plancher. La tension de cette conversation lui avait noué les muscles et il éprouvait le besoin de se décontracter pour s'éclaircir les idées. Il se rendit près d'une fontaine murale, glissa la main sous le jet musical, s'aspergea soigneusement le crâne et le front. Ses cheveux naissants lui irritèrent la paume et la pulpe des doigts. Son système pileux, très développé et très sombre comme tous les natifs de la planète Tiali, exigeait deux rasages par jour, une corvée qui s'ajoutait aux nombreux désagréments de la vie de prélat mais n'ajoutait rien à la gloire d'Idr El Phas.

— Vous serait-il possible, messieurs les administrateurs, de demander à vos agents une description plus précise de l'homme qui s'est enfui d'Ewe pour rejoindre Stegmon ?

— Un proverbe de Cynis dit que le destin d'un seul homme n'a pas davantage d'importance que la course d'un grain de poussière dans le désert.

Su-pra DiMasto retourna se placer au centre de la pièce, se campa solidement sur ses jambes et, le menton levé, défia un à un ses interlocuteurs du regard.

— Notre Prophète prétend quant à lui que la vie d'un être humain

est plus précieuse que l'eau, plus précieuse que le feu, plus précieuse que la terre, plus précieuse que l'air.

— C'est sans doute la raison pour laquelle vous condamnez ceux que vous classez comme hérétiques à périr dans des fours à déchets !

Un concert de grondements sourds submergea l'amphithéâtre. Supra DiMasto se retint à grand-peine de libérer la fureur qui le brûlait. Les chiens d'Hamibal avaient le don de le faire sortir de ses gonds, lui dont l'âge avancé et la longue carrière diplomatique auraient dû le préserver des coups de sang. Des coups de cœur également : il lui arrivait encore de s'empêtrer dans les filets tendus par les femmes.

— J'espère, Votre Grâce, que cet homme n'est pas votre cher frère, lança un administrateur.

— Pourquoi donc ?

— La noyade aurait été une fin bien douce en comparaison des tortures que nos agents sont capables d'infliger aux malheureux qui descendront en leur compagnie dans les mines d'urbalt…

CHAPITRE V

Le transmine dévalait en hurlant les pentes vertigineuses des galeries. Il traînait trente-cinq wagons, dont trente-trois transportaient les deux mille conteneurs destinés à recueillir les deux cents tonnes de minerai pulvérisé. Les extratrieuses, les batteries, les bouteilles d'oxygène, les abris du camp de base avaient été entassés avec les caisses de vivres et les réservoirs d'eau potable dans un véhicule hermétique et blindé.

Les six passagers s'étaient équipés de leur scaphandre et de leur attirail respiratoire avant d'embarquer. Regroupés dans le wagon qui suivait immédiatement la motrice, maintenus par les sangles de leur harnais de sécurité, ils n'avaient pas encore enfoncé les embouts des tubes dans leurs narines, mais l'étau qui resserrait ses mâchoires autour de leur poitrine au fur et à mesure qu'ils descendaient dans le sous-sol stegmonite leur indiquait que la température augmentait, que l'air se raréfiait, qu'ils devraient bientôt se résoudre à respirer l'oxygène de leurs bouteilles.

Les yeux de Damyane Lolzinn venaient sans cesse se poser sur Le Vioter, assis à ses côtés, comme si, sachant que le regard serait dorénavant leur principal moyen de communication, elle s'assurait de la complicité tacite de son partenaire. Il lisait à la fois de l'appréhension et de la perplexité dans ces papillons silencieux qui s'affolaient derrière le hublot du scaphandre. L'éclairage du wagon, probablement généré par un alternateur couplé aux turbines, gagnait en intensité lorsque le transmine dévalait les pentes abruptes, faiblissait au franchissement des passages plats ou légèrement montants. Il révélait des parois et des voûtes étayées à intervalles réguliers par des chevrons de métal, des éclats menaçants de roche veinée de rouge ou de noir, des monticules de pierres dressés comme des mausolées sur les bas-côtés, des motrices abandonnées sur des voies parallèles. Les amoncellements de caisses de matériel ou de

vivres devant les bouches étroites et rondes des galeries témoignaient de la hâte avec laquelle les exploitations avaient été abandonnées. La réquisition militaire du site de Tarphagène avait visiblement pris de court les compagnies minières.

L'épaisseur des matériaux générait une isolation phonique qui n'empêchait pas le grondement du moteur, amplifié par l'étroitesse des galeries, d'agresser les tympans des passagers. La brutalité des secousses leur faisait regretter d'avoir avalé un repas avant de partir.

Omjé Yumbalé s'était installée en face de Damyane Lolzinn et de Rohel. Les frères Luan et Japh F-Dorem, disséminés sur trois des vingt autres banquettes, lançaient de temps à autre un regard inquiet à la Nigarounienne, la seule de l'équipe qui fût déjà descendue dans les mines stegmonites et dont le calme s'apparentait à la vision d'un flot au milieu d'une mer démontée.

Le transmine empruntait des boyaux de plus en plus étroits. Les flancs et le toit du wagon, plus volumineux que la motrice, frôlaient les aspérités et les chevrons de manière alarmante. À chaque virage, à chaque accélération, les muscles des passagers se contractaient dans l'attente de la collision, mais seuls de menus éclats de roche et de terre, arrachés par les cornières supérieures, crissaient sur les vitres et les cloisons. Les pentes se faisaient presque verticales, au point que Le Vioter craignait à tout moment que le train ne s'arrache de son rail et ne s'écrase sur une paroi. Tendues à rompre, les sangles de sécurité lui meurtrissaient à chaque secousse les épaules, les hanches, les cuisses. Les chocs étaient parfois tellement violents qu'il croyait ses clavicules brisées comme du bois mort. Il avait l'impression que tous ses organes s'étaient logés dans sa poitrine, que tout le poids de son corps s'était déporté vers son crâne. Les muscles de son cou tentaient de compenser ce transfert brutal de son centre de gravité, mais il rencontrait des difficultés grandissantes à maîtriser les mouvements de sa tête et son occiput heurtait durement les lattes de bois du dossier. Il lui semblait de nouveau subir les effets de la pesanteur de Stegmon.

Il se rendit compte que Damyane Lolzinn avait perdu connaissance. Il ne distinguait plus le blanc de ses yeux derrière le hublot de son scaphandre et elle ballottait dans le lacis de ses sangles comme un pantin désarticulé, une posture d'autant plus alarmante que la vitesse du transmine s'accentuait encore, qu'elle n'avait plus la possibilité d'anticiper et d'amortir la violence des coups. Il voulut débloquer la boucle de son propre harnais pour lui venir en aide, mais un regard impérieux d'Omjé Yumbalé le ramena à la raison. Se détacher maintenant, c'était aller au-devant d'une mort certaine, car les trépidations et la vitesse du transmine le déséquilibreraient, le précipiteraient sur les cloisons, sur les vitres, sur les banquettes, éclateraient ses bouteilles d'oxygène, son scaphandre, lui briseraient

les membres et les vertèbres. Il lui fallait d'abord songer à sa sécurité, à sa survie, aux Garloups, à Saphyr. Il était le dernier maillon de la chaîne humaine, il n'avait pas le droit de céder à l'impulsion qui le poussait à secourir la jeune femme complètement disloquée.

Il mordit sans même s'en rendre compte l'embout buccal de son masque respiratoire. Les extrémités biseautées des tubes vinrent automatiquement s'enfoncer dans ses narines. La pression soutenue de ses dents sur l'appendice buccal, un objet semi-circulaire fabriqué dans une matière à la fois souple et résistante, ouvrit les deux valves de sécurité et déclencha l'afflux d'oxygène. Un deuxième serrage pouvait le transformer en tube d'appoint pour pallier le bouchage des narines ou des tuyaux nasaux. Étant donné que les mineurs n'avaient pas la possibilité de retirer leurs scaphandres à cent kilomètres de profondeur, les techniciens stegmonites avaient estimé judicieux de placer la commande de l'appareil respiratoire à portée de bouche. Les membres de l'expédition pourraient se délasser, se restaurer et satisfaire leurs besoins dans les trois abris de base étanches et munis de réserves autonomes d'oxygène.

Le cerveau de Rohel, suroxygéné, flotta d'abord dans une douce euphorie. Il dut en appeler à toute sa volonté pour reprendre le contrôle de lui-même, pour appréhender la réalité de ce voyage dans les tréfonds de Tarphagène. Il prit conscience que la comtesse Lolzinn risquait de s'asphyxier ou de se fracturer le crâne si elle ne reprenait pas rapidement connaissance. D'un geste résolu, il pressa le cran de sécurité de la boucle de son harnais. Les sangles se rétractèrent dans leurs gaines comme des langues de batraciens. Une secousse du transmine l'envoya immédiatement percuter les genoux d'Omjé Yumbalé qui le foudroya du regard. Il voulut se raccrocher aux pieds de la banquette mais une embardée le projeta contre la cloison. Il roula sur le plancher et ses bouteilles d'oxygène percutèrent la cloison métallique dans un bruit mat. Il eut besoin d'une bonne dizaine de secondes pour reprendre à la fois ses esprits et son équilibre. Par chance, le transmine redressa sa trajectoire, ralentit et s'engagea dans une large galerie horizontale qui desservait une succession de mines.

Il se releva et, surmontant la douleur vive qui lui irradiait le genou gauche, tenta de s'approcher de Damyane Lolzinn. Son lourd scaphandre l'entravait dans ses mouvements. Il n'avait aucun moyen d'essuyer les gouttes de sueur qui lui dégoulinaient dans les yeux et rendaient sa visibilité quasi nulle. Le fourreau de Lucifal, glissé sous son aisselle, lui irritait les côtes, l'os de la hanche, le haut de la cuisse. Sa chute avait provoqué des ondes de souffrance qui s'épanouissaient comme des fleurs vénéneuses.

Parvenu devant Damyane, il s'agrippa d'une main à la latte supérieure de la banquette et se pencha sur elle. Il avait beau

s'accrocher de toutes ses forces, il n'avait aucune sensation dans les doigts, il devait lutter contre l'impression déstabilisante de perdre le contact au moindre cahot du wagon. De sa main libre, il empoigna le haut du scaphandre de la comtesse, lui releva la tête et la secoua sans ménagement sous le feu des regards convergents des frères Luan, de Japh F-Dorem et d'Omjé Yumbalé. Elle ne donna aucun signe de vie dans un premier temps. Il vit que des taches pourpres maculaient le verre de son hublot. Les heurts répétés lui avaient probablement ouvert le front ou l'arcade sourcilière. Il fut tenté un moment de dégrafer la fermeture étanche qui longeait tout le flanc gauche de son scaphandre pour y glisser un bras et lui gifler les joues, puis il renonça, estimant qu'ils étaient arrivés cinquante ou soixante kilomètres sous la surface, une profondeur où la température avoisinait les deux cents degrés.

À l'extrémité de la galerie, le transmine bascula de nouveau dans un puits vertical et reprit sa course folle. Mais Le Vioter eut le réflexe de déplacer son barycentre et d'appliquer les techniques de gravité mobile apprises de Phao Tan-Tré, son instructeur d'Antiter, un homme qui avait une telle connaissance de la répartition des masses qu'il pouvait traverser un fleuve en effleurant à peine la surface de l'eau. Tout en se maintenant à la latte supérieure du dossier, Rohel transféra tout le poids de son corps sur sa jambe arrière et parvint à compenser à la fois l'inclinaison du plancher et la vitesse de la motrice. En revanche, la tête de Damyane Lolzinn, qui paraissait tout à coup peser plusieurs tonnes, lui échappa des mains. Il ne commit pas l'erreur de la rattraper au vol, un geste brutal qui aurait de nouveau rompu son aplomb et l'aurait entraîné dans une culbute mortelle. Il baissa lentement le bras, agrippa le matériau souple du scaphandre et corrigea son inclinaison pour combiner sa propre masse à la masse inerte de la jeune femme. Puis, sans à-coups, il lui redressa le torse et la maintint plaquée contre le dossier de la banquette.

Les appliques et les lampes du plafond s'éteignirent soudain, comme soufflées par une puissante rafale. Pendant une fraction de seconde, la sensation de vitesse se trouva multipliée par deux ou trois, et Le Vioter, désorienté par la perte de ses repères visuels et l'amplification du grondement de la motrice, faillit lâcher prise. Il dut modifier ses points d'appui pour recouvrer son équilibre. Des gerbes d'étincelles déchirèrent les ténèbres et jetèrent des éclats rageurs à l'intérieur du compartiment.

La main de la comtesse agrippa l'avant-bras de Rohel. Aux lueurs fugaces des parcelles incandescentes, il vit qu'elle avait repris connaissance et, à son tour, mordu dans l'embout buccal de son masque respiratoire. Le blanc de ses yeux apparaissait de nouveau entre les taches de sang qui souillaient son hublot. Il n'avait plus

maintenant qu'à attendre le prochain ralentissement du transmine pour reprendre sa place et boucler son harnais de sécurité.

Mais les doigts de Damyane Lolzinn restaient crispés autour de son poignet, comme si elle le suppliait de ne pas s'éloigner. Rendue euphorique sans doute par le brusque apport d'oxygène, elle ne se rendait pas compte qu'elle le mettait en danger, que la vitesse du transmine transformerait la moindre perte d'équilibre en une dégringolade mortelle. Ils demeurèrent un long moment rivés l'un à l'autre, elle s'accrochant à lui comme à une bouée de sauvetage, lui s'appliquant à corriger les perpétuelles variations de son barycentre. Les vibrations du plancher le déportaient sans cesse sur sa droite, l'obligeaient à ramener ses jambes dans la direction opposée. Le hurlement de la motrice se répercutait sur les parois et les voûtes resserrées des galeries, ponctué parfois de bruits sourds ou de détonations qui résonnaient avec la force d'une explosion.

Le retour de la lumière coïncida avec une décélération du transmine, qui fila le long d'un quai où étaient entreposés de nombreux chariots débordants de minerai. Le Vioter s'assura une dernière fois que Damyane Lolzinn avait récupéré l'usage de ses facultés mentales puis, d'un mouvement de tête, lui fit signe qu'il retournait s'asseoir à sa place. Elle acquiesça d'un battement de paupières. Il crut deviner, aux ridules qui lui plissaient les tempes, qu'elle lui adressait un sourire.

La deuxième partie de la descente s'effectua plus rapidement que les cinquante premiers kilomètres. Les exploitations étaient moins nombreuses dans les couches géologiques profondes de Stegmon et le transmine ne ralentissait pratiquement plus, enfilant les galeries déclives et les puits verticaux à une vitesse dont Le Vioter estimait les pointes à plus de cent cinquante kilomètres heure. Parfois, les ordinateurs de bord déclenchaient le processus de freinage d'urgence lorsque le poids de ces masses en mouvement menaçait de les rendre incontrôlables. De terribles secousses agitaient alors le train tout entier et des grincements aigus, insupportables, supplantaient le grondement des moteurs.

La comtesse avait recouvré toute sa lucidité. Les convulsions du transmine la brimbalaient dans tous les sens mais elle ne restait plus inerte comme une marionnette aux ressorts brisés, elle se redressait, s'arrimait à ses sangles, se tenait droite sur la banquette, se préparait à traverser la prochaine zone de turbulences. L'éclat de ses yeux qui transperçait le verre empourpré de son hublot trahissait toujours de l'appréhension mais également de la colère, signe que le feu de la vie la consumait à nouveau.

Les extrémités des tubes irritaient les narines de Rohel, peu

familiarisé encore à la gêne causée par le contact de ces éléments rigides avec les parois innervées, sensibles, de ses fosses nasales. Il avait recraché l'embout buccal car il lui arrivait de le mordre involontairement, déclenchant ainsi la fermeture de l'alimentation d'oxygène. Il se souvenait qu'Omjé Yumbalé lui avait recommandé de ne placer l'embout entre les dents qu'en cas de nécessité. Elle avait affirmé que des mineurs, absorbés par leur tâche, ne s'étaient pas rendu compte qu'ils avaient coupé la circulation d'air de leur masque respiratoire et que, progressivement asphyxiés, ils étaient tombés comme des masses sur leur extratrieuse. Elle avait précisé, avec une pointe de cruauté dans la voix, qu'ils avaient été déchiquetés par le vilebrequin de leur instrument.

L'impassibilité de la Nigarounienne dénotait une grande habitude des plongées dans les entrailles de Stegmon. Elle ne cherchait pas à lutter contre les cahots du transmine, elle les accompagnait avec une souplesse qui lui permettait d'amortir les chocs. Sans le savoir, elle appliquait ce vieux principe de Phao Tan-Tré qui affirmait que « les herbes flexibles résistent mieux que les arbres rigides aux grands souffles des tempêtes ». De temps à autre, elle levait des yeux étonnés sur Le Vioter. Sa perplexité avait probablement été accentuée par son intervention auprès de la comtesse. Les gestes de solidarité n'étaient guère coutumiers entre les mineurs et l'eussent-ils été que personne, pas même un extratrieur confirmé, ne se serait avisé de se défaire de son harnais de sécurité en pleine descente. La manière dont il était resté debout à cette vitesse et sur ce plancher instable avait visiblement produit une forte impression sur l'esprit d'Omjé.

En revanche, les frères Luan et Japh F-Dorem gardaient une expression impénétrable, neutre. Eux n'éprouvaient que de l'indifférence pour leurs compagnons de fortune et ils auraient laissé mourir Damyane Lolzinn sans le moindre état d'âme. Le Vioter savait maintenant qu'il ne pourrait pas compter sur eux en cas de pépin. C'était une erreur de leur part car, dans ce genre d'expédition, la solidarité augmentait les probabilités de réussite. Ils ne songeaient qu'à sauver leur peau sans se rendre compte que leur survie ne dépendait pas seulement d'eux-mêmes mais de la capacité du groupe à présenter un front uni devant le danger. La perte d'un élément serait d'autant plus dommageable qu'ils n'étaient que six pour extraire deux cents tonnes de gangue, qu'ils avaient davantage de chances d'y parvenir avec un effectif au complet. Ils étaient certes mus par des intérêts différents, la liberté pour les uns, l'argent pour les autres, la promesse d'un transfert pour les derniers, mais ils devaient impérativement taire leurs divergences, former une véritable équipe. Rohel se promit de les réunir et de leur exposer son point de vue lorsqu'ils auraient établi leur camp de base.

Tout à coup la chaleur de Lucifal traversa l'étui de cuir et lui irradia tout le flanc gauche. L'épée de lumière avait-elle détecté la présence d'un soldat des forces noires au sein du groupe ou bien éprouvait-elle le besoin subit de libérer sa puissance comme cela lui arrivait parfois ?

Après un long dévers, le transmine freina dans un crissement d'agonie. Il avait amorcé son ralentissement une quinzaine de minutes plus tôt, juste avant de s'engager dans une galerie traversée de lueurs fulgurantes. La lèpre rougeâtre qui rongeait le rail et les étais métalliques, les éboulements de terre qui obstruaient partiellement des ouvertures latérales et les effondrements de la voûte traduisaient l'état de délabrement des mines des grands fonds, abandonnées depuis des siècles.

Les ordinateurs coupèrent le propulseur de la motrice, qui s'immobilisa dans un tremblement sinistre. Le grincement des mâchoires des freins sur le rail s'éteignit peu à peu et un silence mortuaire retomba sur la galerie. C'était d'ailleurs, davantage qu'un simple boyau, une sorte de caverne dont les parois se criblaient d'une trentaine de bouches. De chaque côté du rail s'étendaient des quais d'environ vingt mètres de largeur, jonchés de caisses, de divers ustensiles, d'abris lacérés. La lumière agonisante du compartiment révélait également des scaphandres allongés, recouverts d'une pellicule de poussière grise.

La porte du wagon s'ouvrit dans un chuintement fatigué. Omjé Yumbalé se débarrassa rapidement de ses sangles, se releva, sortit sur le quai et esquissa quelques pas pour se dégourdir les jambes. Après quelques secondes d'hésitation, les frères Luan et Japh F-Dorem l'imitèrent. Le N-Djamien faisait ce qu'il pouvait pour dissimuler le tremblement de ses membres mais il dut prendre appui sur l'arête d'une caisse pour ne pas s'affaisser.

La comtesse repoussa le bras de Rohel et, d'une démarche vacillante, rejoignit les autres sur le quai. La lumière du wagon s'éteignit, l'alternateur n'étant plus alimenté par les turbines de la motrice, mais une lueur diffuse, traversée d'éclairs intenses, empêcha les ténèbres de noyer la grotte.

Un hurlement crucifia tout à coup le silence. Ils se tournèrent à l'unisson vers Omjé Yumbalé qui contemplait un scaphandre abandonné d'un air horrifié. Ils s'en approchèrent et distinguèrent, au travers du hublot fracassé, un visage en état de décomposition avancée. Des milliers de vers blancs s'affairaient à ronger la chair et les yeux du cadavre. Les os des pommettes et les dents apparaissaient sous des lambeaux de peau ajourés. Il s'agissait d'un Stegmonite, comme l'indiquait la forme du scaphandre, presque aussi large que

long. Rohel se remémora les paroles de K-L Tazir : « Des milliers de mes complanétaires sont descendus dans la faille mais ne sont jamais remontés… » La vision de ce faciès à demi décomposé balayait les doutes qui l'avaient effleuré lors de ses conversations avec le colonel. Les Stegmonites avaient bel et bien essayé d'extraire l'urbalt radioactif par eux-mêmes mais, bien qu'ils fussent en principe accoutumés aux particularités de leur monde natal, ils avaient échoué et n'avaient pas eu d'autre choix que recruter des hors-monde pour effectuer le travail.

Des rumeurs sourdes retentissaient dans le lointain, comme les roulements d'un improbable orage. Les frères Luan furent les premiers à s'arracher à la contemplation de ce spectacle morbide. Ils se dirigèrent d'un pas résolu vers le deuxième wagon, débloquèrent les manettes de sécurité, firent coulisser la porte et entreprirent de décharger le matériel. Ils ouvrirent des caisses, commencèrent à assembler les différentes pièces d'un abri étanche, une tente de quatre ou cinq places dont la toile était taillée dans le même matériau isotherme que les scaphandres et dont les fermetures à glissière étaient parfaitement étanches. Il ne leur fallut que cinq minutes pour monter l'ensemble, l'arrimer solidement au sol à l'aide de piquets autoperforants et raccorder les détendeurs des bouteilles d'oxygène à l'extrémité du tuyau extérieur. Ensuite ils prirent une caisse de vivres, une autre d'eau, et se faufilèrent dans l'abri où ils purent se débarrasser du haut de leur scaphandre, se désaltérer et se restaurer. Ils agissaient exactement comme s'ils étaient seuls, comme si le reste du groupe ne les concernait pas.

Omjé Yumbalé saisit Japh F-Dorem par le poignet et l'entraîna vers le wagon de matériel. Les tandems n'étaient pas seulement formés pour l'extraction du minerai mais également pour tous les aspects de la vie quotidienne dans les mines. Tant que durait le quart – une période ordinaire de quatre jours –, l'extratrieur et l'assistant étaient condamnés à vivre ensemble, manger ensemble, dormir ensemble. Omjé avait raconté que certains tandems, constitués depuis plus de vingt ans, se comportaient exactement comme les vieux couples, qu'ils se disputaient autant qu'ils s'appréciaient, que, même s'ils se haïssaient, ils ne se décidaient jamais à rompre les liens qui les unissaient. La Nigarounienne ne se réjouissait pas de partager ses nuits avec un équipier comme Japh F-Dorem. Au cours du rapide déjeuner qui avait précédé l'embarquement, elle avait confié à Rohel et à Damyane qu'elle s'était enduite d'une substance de sa composition censée annihiler la libido du N-Djamien.

— La transpiration risque de diminuer les effets de cette substance, avait observé la comtesse.

— J'ai pris la précaution d'en emmener une petite réserve avec moi, avait répondu Omjé. Il est comme ces insectes qui profitent du

sommeil des gens pour leur planter leur dard dans la peau.

Le Vioter avait offert d'inverser les tandems mais la comtesse s'était farouchement opposée à cette proposition.

— Damyane a raison, avait approuvé Omjé. Le N-Djamien se montrerait encore plus odieux avec un homme qu'avec une femme. Mais ne vous inquiétez pas à mon sujet : qu'il essaie de me planter son misérable bout de chair dans le ventre et je lui arrache les bourses avec mes ongles !

Le Vioter et Damyane montèrent leur abri près de la paroi de la grotte. La vigueur de la jeune femme, qui ne semblait pas se ressentir de son évanouissement, le surprit : elle transportait des caisses de plus de soixante kilos avec une grande aisance. Ils placèrent les extrémités torsadées des piquets autoperforants dans les œillets renforcés de la toile, branchèrent l'extrémité du tuyau aux détendeurs des bouteilles d'oxygène, se glissèrent à l'intérieur de leur refuge et refermèrent soigneusement les glissières étanches derrière eux. Là, éclairés par une lampe autosuspendue, ils déverrouillèrent les loquets extérieurs de sécurité du scaphandre, insérés dans le plastron au niveau du plexus solaire. Les joints protecteurs des fermetures se décompressèrent automatiquement et ils purent enfin se débarrasser du supérus de leur équipement. Il leur suffit ensuite de débrancher le tube d'alimentation dorsal pour reposer l'ensemble sur le tapis de sol.

Le Vioter se retourna pour glisser Lucifal dans l'inférus de son scaphandre et la maintenir dissimulée contre sa cuisse. C'est avec un immense soulagement qu'il dégagea les tuyaux de ses narines et abaissa tout l'attirail du masque sur sa poitrine. Il eut besoin d'une dizaine de secondes pour s'accoutumer aux voiles éblouissants déposés par l'éclairage violent de la lampe. La chaleur d'étuve l'enveloppa d'un linceul moite. Les vibrations du transmine se prolongeaient dans tout son corps en un fourmillement détestable. L'abri, de forme pyramidale, n'était pas très haut – entre un mètre vingt et un mètre trente – mais il était suffisamment large pour accueillir quatre ou cinq personnes, leur matériel de survie, les réserves de vivres et un sanipulvérisateur, sorte de cuvette montée sur un socle, prévue pour recueillir les déjections.

La comtesse Lolzinn s'affaira d'abord à nettoyer son hublot à l'aide d'un morceau de gaze récupéré dans la boîte à pharmacie. Le sang s'était coagulé le long de sa tempe et sur les mèches de sa chevelure. Son arcade s'était ouverte sur trois centimètres et un cerne noirâtre soulignait son œil. Comme tous les membres de l'expédition, elle ne portait rien sous son scaphandre – ils n'avaient pas eu le choix, les Stegmonites les avaient contraints à se dévêtir entièrement avant d'enfiler leur équipement – et ses seins tressautaient à chacun de ses mouvements.

— Vous devriez d'abord désinfecter votre blessure dit Rohel en désignant son arcade sourcilière tuméfiée d'un geste de la main.

— Plus tard, répondit-elle sans interrompre son nettoyage. Je ne pourrai plus enlever ces taches de sang si je les laisse sécher.

Elle transpirait autant que lui et leurs odeurs se mêlaient aux âpres relents qui s'exhalaient des caisses et des matériaux de la tente. Cette dernière n'offrait pas la même qualité isothermique que les scaphandres, et Rohel en comprit les raisons lorsque, se tournant vers une caisse d'eau, il distingua de minuscules trous d'aération en haut d'une cloison. Il tendit le bras, passa la main devant cette double rangée d'orifices, sentit une langue intense de chaleur lui lécher la paume et la pulpe des doigts. Il s'aperçut que cette sorte de grille était recouverte d'un voile translucide et poreux qui constituait un filtre antithermique et empêchait l'intérieur de l'abri de se transformer en four à déchets. À cette profondeur, très proche de l'asthénosphère, la température approchait sans doute les sept cents degrés.

— Je suppose que je dois vous remercier, ajouta Damyane Lolzinn.

— Rien ne vous y oblige.

Il débloqua les loquets de la caisse, souleva le couvercle et sortit une gourde d'eau dont il dévissa le bouchon.

— Sans votre intervention, je n'aurais peut-être pas passé le cap des cinquante premiers kilomètres, reprit la comtesse.

— Pas « peut-être », comtesse, sûrement ! fit la voix d'Omjé Yumbalé.

Les abris n'offraient pas non plus la même isolation phonique que les scaphandres.

— Si vous ne m'aviez pas secouée comme un vulgaire prunier d'Helban, je crois bien que j'aurais glissé dans la mort sans même m'en rendre compte.

Elle suspendit ses gestes pour réprimer un frisson.

— Vous devriez le remercier comme il le mérite, comtesse ! ricana Japh F-Dorem. En lui donnant vos fruits à croquer !

Le N-Djamien ponctua ses paroles d'un rire gras. Les yeux chargés de fureur, Damyane releva la tête et esquissa une grimace qui la rendit presque laide.

— Parlez moins fort si vous voulez éviter de vous attirer ce genre de réflexion, murmura Le Vioter.

— Je vous ai offert mes fruits la nuit dernière, mais vous les avez refusés, chuchota-t-elle en se penchant vers lui. Je n'ai pas d'autre moyen de vous manifester ma reconnaissance.

— Je me méfie des fruits empoisonnés…

D'un mouvement de menton, elle désigna le bas du scaphandre de Rohel.

— C'est sans doute la raison pour laquelle vous dissimulez votre

ridicule épée là-dedans, lança-t-elle à voix basse. Vous n'êtes pas d'un naturel très communicatif, sieur Ab-Phar ou qui que vous soyez. Avez-vous enduit votre corps d'une substance repoussante comme cette chère Omjé ?

Il but une longue rasade d'eau fraîche. Elle avait un goût prononcé de métal et de chlore. Se contorsionnant dans tous les sens, la comtesse réussit à se défaire de l'inférus de son scaphandre et, entièrement nue, alla s'asseoir sur la sanipulvérisateur.

— Nous en sommes réduits à satisfaire nos besoins intimes l'un devant l'autre, poursuivit-elle. Une situation très humiliante pour une aristocrate d'Helban. Nous sommes réunis pour le meilleur et pour le pire. C'est ensemble que nous traverserons cette passe difficile. Je n'aurai pas l'outrecuidance de vous contraindre à m'aimer mais je souhaiterais que nous établissions entre nous une véritable relation de confiance…

Un hurlement déchirant, terrifiant, interrompit à la fois son discours et sa miction.

CHAPITRE VI

Cinq bonnes minutes furent nécessaires à Rohel pour rajuster son attirail respiratoire, vérifier que le tuyau dorsal était correctement connecté à ses bouteilles, passer le scaphandre, fermer les loquets de sécurité, mordre dans l'embout buccal, attendre l'afflux d'oxygène et dénicher une lampelase à l'intérieur d'une caisse. Ce fut un peu plus long pour Damyane Lolzinn, qui dut ramper jusqu'à son équipement, enfiler le bas et se battre avec les tubes souples de son masque. Il attendit qu'elle eût à son tour bloqué les clenches de ses loquets pour ouvrir la tente.

Les frères Luan, Japh F-Dorem et Omjé Yumbalé avaient déjà quitté leur abri et promenaient le rayon étincelant de leur lampe sur les différents recoins de la grotte. Lorsqu'elle les vit, Omjé s'approcha de Rohel et de la comtesse, et leur fit comprendre qu'ils devaient explorer la grotte pour tenter de savoir qui avait poussé ce hurlement. En même temps qu'elle s'exprimait par gestes, elle parlait à l'intérieur de son scaphandre, mais ils ne percevaient que des bribes incompréhensibles, des murmures qui semblaient traverser un mur d'eau. Le Vioter déclencha l'allumage de sa lampe et se dirigea vers la partie du quai qui n'avait pas encore été visitée. Damyane lui emboîta le pas mais, comme elle n'avait pas eu le réflexe de se munir d'une lampe, elle se contenta de rester derrière lui. Devant les entrées des galeries transversales, ils découvrirent d'autres cadavres dont certains avaient été réduits par les vers à l'état de squelette. La plupart des scaphandres s'ornaient de longues déchirures, étonnantes dans la mesure où la vermine n'avait pas pour habitude de ronger un matériau composé pour une bonne part de métal. Ils paraissaient avoir été tailladés avant la mort de ces hommes, comme si quelqu'un avait délibérément pratiqué ces accrocs pour briser l'isolement thermique.

Le Vioter et Damyane s'enfoncèrent prudemment dans une large

bouche dont la voussure de pierres noires et taillées s'était partiellement affaissée. L'obscurité absorbait ici la lumière diffuse, surgie de nulle part, qui éclairait le quai. Le rayon de la lampe révélait les parois et la voûte d'une grotte secondaire d'où partaient les galeries minières proprement dites, des passages étranglés où il n'était pas possible à deux hommes d'évoluer côte à côte. D'autres cadavres gisaient sur le sol, enveloppés d'un linceul de poussière grisâtre. Certains avaient été extirpés de leurs scaphandres comme des mollusques hors de leur coquille. Leurs membres éparpillés et leurs os brisés montraient qu'ils avaient subi de terribles sévices corporels avant ou après leur agonie.

La main de la comtesse vint machinalement se poser sur l'avant-bras de Rohel. Son regard agrandi exprimait à la fois l'horreur, le dégoût et l'effroi. Ils prenaient conscience, devant ce tableau atroce, que les Stegmonites ne les avaient pas seulement expédiés dans un endroit où la chaleur, le manque d'oxygène et les tempêtes de lave rendaient les conditions de vie presque impossibles, mais dans un cul-de-basse-fosse où une forme d'existence, humaine ou non, s'attaquait aux imprudents qui violaient son territoire. Le hurlement qui avait lacéré le silence quelques minutes plus tôt avait retenti comme un avertissement.

Rohel tira par le bras la comtesse pétrifiée. Ils rejoignirent les autres devant la tente d'Omjé Yumbalé et de Japh F-Dorem. La Nigarounienne s'accroupit, dégrafa les attaches extérieures de l'ouverture et les invita à entrer dans l'abri.

Ils poussèrent les caisses et le sanipulvérisateur pour s'entasser dans l'étroit espace, vérifièrent l'étanchéité des fermetures et se débarrassèrent tant bien que mal du haut de leur scaphandre. Le Vioter s'arrangea, comme il l'avait fait devant la comtesse, pour glisser Lucifal le long de sa cuisse. Damyane lui lança un regard à la fois ironique et complice. Des gouttes de sang perlaient de sa blessure à l'arcade sourcilière, qu'elle n'avait pas eu le temps de soigner. Ses plaies lui donnaient un aspect plus humain, plus vulnérable que dans la base de Ksaron. Les odeurs, exaltées par la transpiration, se conjuguaient pour composer un âcre bouquet. La lumière violente de la lampe autosuspendue sculptait les reliefs des visages, les muscles des épaules et des bras. Les yeux exorbités de Japh F-Dorem se posaient alternativement sur les seins sombres, arrogants, d'Omjé et sur la poitrine moins volumineuse, plus tendre, de Damyane Lolzinn. La mobilité et l'expressivité de son regard offraient un contraste saisissant avec l'impassibilité des frères Luan. Rohel n'avait encore jamais entendu le son de leur voix mais il n'avait pas besoin de leur parler pour se rendre compte que c'étaient des hommes rompus au combat, durs au mal, doués d'une résistance exceptionnelle. Leur torse

et leur cou semblaient avoir été taillés dans le roc et, bien que massifs, ne s'enrobaient d'aucune couche de graisse superflue.

Omjé avala une lampée d'eau fraîche au goulot d'une gourde.

— Le colonel Tazir nous a caché certains aspects de cette mission, maugréa-t-elle en proposant la gourde à Luan Mô, assis en tailleur à sa droite. Il semble bien qu'il y ait d'autres dangers que les tempêtes de magma dans ce trou du cul de l'enfer ! Ce hurlement de démon m'a glacé le sang et ce ne sont pas les vers de lave qui ont arraché leur scaphandre à certains de ces cadavres.

— Aucun des hommes qu'il a expédiés ici n'est remonté pour faire son rapport au colonel, intervint Le Vioter. Il ignore sans doute qu'un monstre hante ces mines abandonnées et met en pièces les inconscients qui viennent perturber sa tranquillité. Il est peut-être sincèrement persuadé que les Stegmonites n'ont pas la capacité de résister aux conditions atmosphériques des grands fonds.

La chaleur combinée de leurs corps transformait l'abri en étuve. L'espace de quelques secondes, Le Vioter se retrouva une quinzaine d'années plus tôt, à l'intérieur d'une construction rudimentaire de branchages recouverte de peaux animales. Tout en psalmodiant un chant sacré, Phao Tan-Tré versait de l'eau sur des pierres rougies par le feu et entassées dans un creux pratiqué au centre de la hutte, obtenant une vapeur brûlante qui embrasait l'air et donnait l'impression à Rohel d'inhaler d'invisibles flammes. « Les éléments, le feu, l'air, l'eau et la terre sur laquelle tu es assis, se sont réunis dans ce lieu pour te purifier, murmurait le vieil homme. Accepte-les comme des alliés, comme des amis, imprègne-toi de leur essence et ils t'apporteront leurs bienfaits : considère-les comme des adversaires, sépare-toi d'eux et ils t'inviteront à goûter leur puissance destructrice… » Rohel crut humer l'odeur caractéristique de la sauge malinaise, une plante médicinale que son instructeur parait de toutes les vertus.

— Nous n'avions pas tous les éléments en main pour arrêter notre décision, reprit Omjé. Nous sommes en droit de remonter et de remettre notre démission au colonel Tazir ! Je ne tiens pas à être dévorée par un… un cannibale des profondeurs.

— Personnellement, je préfère tenter ma chance en bas plutôt que d'être exécutée par un peloton stegmonite ! affirma Damyane. Après tout, rien ne prouve l'existence d'une quelconque créature dans ces galeries. Elles ont été condamnées pendant plus de dix siècles, je vous le rappelle, et elle aurait largement eu le temps de mourir de faim si elle avait dû compter sur les mineurs pour assouvir ses fringales. Il se peut que ces hommes aient perdu la tête et se soient tout simplement étripés entre eux, perturbés par le mal des profondeurs ou quelque chose de similaire.

— Tu as entendu ce cri, comtesse ! grommela Japh F-Dorem. Tu te figures que c'est le chant d'amour d'un ver de lave ?

Elle décocha un regard meurtrier au N-Djamien. La vitesse à laquelle son visage angélique se métamorphosait en masque haineux sidérait Le Vioter.

— Vous êtes vous-même plus proche du ver que de l'homme, cher F-Dorem, siffla-t-elle. Seul un cadavre supporterait votre contact visqueux !

— Petite…

Luan Mô tendit la gourde à son frère et, d'un geste péremptoire du bras, força le N-Djamien, fléchi sur ses jambes, à se rasseoir.

— Stupide est l'homme qui s'en prend à son semblable et délaisse l'ennemi véritable, déclara-t-il d'un ton posé.

— Parce que découper une fillette en petits morceaux, ce n'est pas s'en prendre à son semblable ! ricana F-Dorem.

Luan Ji ne réagit pas mais les lueurs vives qui embrasèrent ses minces fentes oculaires indiquaient qu'il sauterait sur la première occasion de lui faire ravaler son ironie.

— Le jugement des hommes n'a aucune valeur aux yeux des dieux, poursuivit Luan Mô, imperturbable. Nous partageons l'avis de la comtesse Lolzinn : nous n'avons pas l'intention de rester toute notre vie sur Stegmon et nous souhaitons aller au terme de cette mission. Aucun dragon céleste ou terrestre ne nous contraindra à renoncer. Et d'ailleurs, nous avons de quoi l'accueillir comme il le mérite.

Il extirpa de la ceinture de son scaphandre une arme à canon court que Rohel identifia comme un vibreur mortel.

— Comment avez-vous fait pour soustraire ce joujou à la vigilance des Stegmonites ? s'étonna Omjé. Ils nous ont fouillés plus de cent fois dans la base de Ksaron.

— Ils ignorent certaines facultés des ressortissants de la Nouvelle Mongolie, répondit Luan Mô avec un sourire.

— Assez perdu de temps ! coupa Luan Ji. Mettons-nous immédiatement au travail.

— Trois d'entre nous ne se sont pas encore exprimés, objecta Damyane Lolzinn. Notre décision doit être unanime : la moitié de l'effectif ne suffirait pas à extraire les deux cents tonnes d'urbalt en dix jours.

— Je reste : je ne tiens pas à tirer trente ans dans un bagne de Tarphagène ! grommela Japh F-Dorem. Et puis ces dames s'ennuieraient si je cessais de leur tenir compagnie !

D'un geste délicat, Omjé essuya les rigoles qui se faufilaient dans le sillon de ses seins.

— Je reste aussi, soupira-t-elle d'un ton las. J'en ai ma claque de Stegmon, j'ai besoin de ce fric pour m'établir sur Nigaroun. Tu as tout

intérêt à me protéger, Japh : je te promets, devant témoins, de t'ouvrir mes portes secrètes si tu m'aides à me sortir vivante de ce coupe-gorge.

— En ce cas, tu ne peux pas me refuser un premier acompte !

Avec la rapacité d'un oiseau de proie, la main de F-Dorem vint se poser sur l'aréole large et sombre de son sein gauche.

Elle lui permit de la caresser pendant quelques secondes avant de le repousser calmement, comme si elle s'exerçait déjà à se frotter à la peau de cet homme qui lui faisait horreur.

— Il ne reste que vous, sieur Ab-Phar, dit la comtesse en se tournant vers Le Vioter. Vous connaissez les motifs qui nous ont valu cette promenade dans le ventre de Stegmon, mais nous ignorons tout des promesses que vous a faites le colonel K-L Tazir.

— Il m'a offert un transfert hypsaut jusqu'à la Seizième Voie Galactica, répondit-il.

— La Seizième ? s'écria Omjé Yumbalé. Elle est donc habitée ?

— Depuis plus de cent siècles. Des historiens l'appellent Voie lactée et affirment qu'elle est le point de départ de la conquête stellaire.

— Conneries ! lança Japh F-Dorem. Les humains sont partis de la Première Voie Galactica. Simple question de logique : la chronologie s'écrit du zéro à l'infini, et non l'inverse !

— L'humanité et la logique ne font pas toujours bon ménage, fit observer Damyane Lolzinn. Mais nous ne sommes pas là pour réécrire l'histoire. Quelle est votre réponse, sieur Ab-Phar ?

D'un revers de main, elle écrasa les gouttes de sang qui perlaient de sa blessure.

— Nous réussirons si nous formons un groupe solidaire, déclara Le Vioter. Nous devons nous rassembler à heures fixes, manger et dormir en même temps. Nous avons également intérêt à rester le plus possible groupés…

— Les galeries sont trop étroites pour que nous puissions tenir à six, allégua Omjé Yumbalé. Et nous perdrions beaucoup de temps à travailler la même veine.

— Nous choisirons des galeries situées dans le même secteur, proches les unes des autres. Les assistants ne rempliront qu'un seul wagon à la fois, ce qui les obligera à se croiser fréquemment. Lorsque les conteneurs du wagon auront été remplis, ils iront tous les trois ensemble en détacher un autre, sous la protection du vibreur de Luan Mô.

— Le colonel Tazir t'a donné l'autorisation de nous commander ? grommela le N-Djamien.

— Taisez-vous, sieur F-Dorem ! cracha Damyane Lolzinn. Vous gaspillez l'oxygène. Vos suggestions, Ab-Phar, me semblent

judicieuses. Signifient-elles que vous acceptez de rester avec nous ?

Le Vioter acquiesça d'un hochement de tête. Un large sourire éclaira le visage de la jeune femme, dévoilant des dents teintées de nacre rose.

— Chaque tandem se munira d'une batterie de rechange, d'un minuteur et d'un compteur d'urbalt, dit Omjé. Nous pourrons ainsi fixer les heures de rendez-vous et choisir les galeries les plus riches en minerai. Départ dans trente minutes. Le temps de vous restaurer, de vous abreuver, de vidanger vos vessies ou vos tripes. N'oubliez pas que vous resterez plusieurs heures sans avoir la possibilité de faire l'un ou l'autre. Si vous ne prenez pas vos précautions, vous n'aurez pas d'autre ressource que de vous vider dans votre scaphandre et de vivre en bonne compagnie avec vos odeurs ! Nous rangerons d'abord le train sur une voie parallèle, nous détacherons le dernier wagon, nous l'amènerons sur la voie centrale, nous chargerons le matériel, extratrieuses, batteries, tuyaux d'aspiration, puis nous traînerons le tout près de l'entrée d'un vestibule…

— Un vestibule ? s'enquit Damyane Lolzinn.

— Une cavité intermédiaire d'où partent les galeries. Pour gagner du temps, nous travaillerons les filons de manière superficielle.

Elle précisa, devant les mines interrogatives de ses vis-à-vis :

— Nous ne sommes pas tenus par des impératifs de rentabilité : les compagnies exigent que nous allions jusqu'au bout des veines pour ne rien perdre du minerai, mais nous augmenterions les distances et nous fatiguerions inutilement les assistants si les extratrieurs s'enfonçaient toujours dans le même boyau. Il vaut mieux revenir sur ses pas au bout de deux ou trois cents mètres et choisir une nouvelle galerie.

— Comment saurons-nous si une galerie n'a pas été déjà exploitée ? demanda Le Vioter.

Omjé se pencha pour ouvrir une caisse et en extraire un piquet autoperforant muni d'un verre cataphote.

— Il y a en a des centaines dans les caisses. Il suffira de les laisser plantés au milieu de l'entrée.

— La radioactivité des isotopes d'urbalt n'est pas nocive pour l'organisme humain ?

— Pas que je sache…

— En ce cas, pourquoi les Stegmonites ont-ils fermé ces mines ? insista Le Vioter.

— Je suppose qu'il y a une différence entre une exposition permanente à la radioactivité du minerai et une extraction temporaire. Autrefois, les mineurs des grands fonds s'engageaient pour une durée minimum de trente ans au service des compagnies. Ils avaient donc tout le temps d'être irradiés et le taux de mortalité, très élevé, a poussé le gouvernement stegmonite à fermer ces exploitations. Je vous

livre la version officielle mais je ne suis pas sûre qu'elle reflète entièrement la vérité… D'autres questions ?

Elle scruta tour à tour les visages de ses cinq compagnons, mais aucun d'eux ne desserra les lèvres.

— Vous en aurez probablement de nouvelles à me poser après le premier quart, ajouta-t-elle. Rendez-vous dans trente minutes devant la motrice.

Ils commencèrent à rajuster leur masque respiratoire.

— Pourquoi est-ce que tu te rhabilles, Omjé ? maugréa Japh F-Dorem. On est dans notre petit nid douillet et on a encore une demi-heure avant de sortir… Tu as juste le temps de me donner un acompte un peu plus consistant.

— Crétin ! lâcha la Nigarounienne. Si tu ne te couvres pas, la chaleur de la grotte grillera ta petite saucisse au moment où nos invités quitteront l'abri !

*

Le vilebrequin s'enfonçait en tournoyant dans la paroi et détachait des plaques entières qui retombaient dans le large tamis où elles étaient pulvérisées et aspirées par la bouche vorace du tuyau.

Le Vioter s'habituait peu à peu au maniement de l'extratrieuse. Il avait rapidement compris qu'il valait mieux commencer par creuser le bas de la galerie, puis attaquer le niveau intermédiaire et enfin dégager la partie haute jusqu'à ce qu'il puisse se tenir en position debout. C'était l'opération la plus délicate, car il lui fallait maintenir le lourd instrument à bout de bras et endurer les vibrations douloureuses du vilebrequin. En outre, les éclats de terre et de minerai tombaient en pluie tout autour de lui, ce qui l'obligeait à ramasser les plus gros fragments à la main, à les placer dans le tamis, à passer ensuite l'extrémité du tuyau sur le sol pour aspirer les débris. De temps à autre, il rapprochait la lampe autosuspendue et jetait un bref coup d'œil au compteur radioactif dont il avait passé la lanière autour de son cou. L'aiguille commençait à piquer vers la gauche du cadran rétro-éclairé, signe que le filon commençait à s'épuiser.

Il n'avait pas glissé Lucifal à l'intérieur du scaphandre mais, puisque Luan Mô avait mentionné la présence d'un vibreur aux autres membres de l'expédition, il n'avait pas jugé nécessaire de dissimuler plus longtemps l'existence de son épée et, avec des chutes de tissu ignifugé, il avait confectionné une ceinture de fortune dans laquelle il avait passé le fourreau et qu'il avait nouée autour de sa taille.

La main de Damyane lui agrippa l'épaule. Il pressa la manette d'arrêt et reposa l'extratrieuse à ses pieds. Les vibrations, virulentes, douloureuses, continuèrent de l'élancer du sommet du crâne jusqu'aux

extrémités des orteils. Les paroles d'Omjé Yumbalé lui revinrent en mémoire : « Les premiers jours, tes muscles, tes nerfs, ton cerveau vibreront avec une telle force que tu auras l'impression de te disloquer à chacun de tes pas… » Il resta immobile, envahi par l'angoissante sensation que ses os, aussi fragiles que du cristal, se briseraient au moindre de ses mouvements.

Damyane pointa l'index sur la jauge, emplie de lumière rouge. Il hocha la tête pour lui signifier son accord. Elle s'accroupit et appuya sur un bouton placé sur un côté du conteneur. L'extrémité du tuyau d'aspiration de l'extratrieuse s'éjecta de son étui et vomit, en frappant le sol, une ultime coulée de terre pulvérisée. Elle se releva, se positionna devant le récipient, saisit les deux poignées latérales. Le Vioter s'approcha d'elle pour l'aider à charger son fardeau, mais, d'un mouvement de tête, elle lui intima l'ordre de reculer. Arc-boutée sur ses jambes, elle souleva le conteneur, le glissa sur son épaule et, lestée d'un poids de cent kilos, se releva en douceur, sans à-coups, exactement comme l'eût fait un déménageur professionnel ou un concurrent des épreuves de force des mondes Tjio.

De sa main libre, elle extirpa sa lampe d'un repli de son scaphandre, l'alluma, lança, par-dessus son épaule, un regard où se lisaient à la fois de l'ironie et de l'arrogance, puis s'enfonça d'un pas résolu dans la galerie noyée de ténèbres.

Le Vioter s'assit sur le capot de l'extratrieuse. Il ne servait à rien de poursuivre l'extraction pendant que l'assistant allait chercher un nouveau récipient. Le tuyau aspirait les débris avec une telle voracité qu'il aurait expédié le minerai pulvérisé sur plusieurs dizaines de mètres et qu'ils auraient perdu beaucoup de temps à le récupérer. Mieux valait profiter de cette pause pour reprendre des forces.

Il calcula que chaque tandem devrait sortir entre soixante et soixante-dix conteneurs par jour – l'équivalent de douze heures de travail divisées en trois périodes de quatre heures, la notion de jour restant abstraite à cette profondeur – pour rassembler les deux cents tonnes de gangue dans le délai qui leur était imparti. Il consulta son chronomètre, vit qu'il avait mis neuf minutes pour remplir son premier conteneur. Un temps qu'il estima trop long, car, si on l'ajoutait aux quatre ou cinq minutes dont avait besoin la comtesse pour se rendre jusqu'au wagon, placer le récipient dans sa cavité, en choisir un vide et revenir sur ses pas, ils n'auraient pas assez des dix jours pour assurer leur part de production. Il supposa qu'il améliorerait ses performances au fil des heures, qu'il supprimerait progressivement les mouvements parasites, qu'il gagnerait en efficacité malgré la fatigue qui ne manquerait pas de lui alourdir ses membres.

Il observa la terre sillonnée de veinules sombres et dont la teinte

rougeâtre était probablement due à la chaleur intense qui régnait dans les grands fonds. Extrêmement sèche, friable, elle donnait l'impression de vouloir s'embraser au moindre souffle. Même s'il ne s'était pas encore habitué au poids de son scaphandre, même si les embouts des tubes d'oxygène continuaient de lui irriter les narines, il se devait de reconnaître que l'équipement stegmonite se révélait d'une grande fiabilité dans les conditions extrêmes des grands fonds. Il transpirait certes à grosses gouttes mais sa propre agitation était davantage responsable de cette diaphorèse que la chaleur ambiante. Comme il n'avait pas la possibilité de se désaltérer dans les galeries, il lui fallait veiller à économiser ses mouvements pour ne pas se déshydrater trop rapidement.

L'attente se prolongea, irritante. Il se demanda ce qui avait bien pu retarder la comtesse. Pestant contre sa partenaire, il songea d'abord à la baisse de productivité de leur tandem, puis la vision des scaphandres déchiquetés et des cadavres décomposés lui effleura l'esprit et un sombre pressentiment l'envahit. Il se releva et, agrippant la poignée de la lampe, il se dirigea d'une allure soutenue vers la sortie de la galerie.

Alors qu'il avait parcouru une centaine de mètres, un hurlement prolongé lacéra le silence. Un cri identique, en plus perçant peut-être, plus lugubre aussi, à celui qui avait retenti une heure plus tôt. Il était probablement d'une puissance inouïe pour transpercer ainsi les obstacles de terre et le matériau des scaphandres. Sa vibration menaçante se doublait d'une tristesse déchirante qui semblait meurtrir l'air et la matière.

Le Vioter abandonna la lampe pour ne pas donner l'alerte à un éventuel adversaire, tira Lucifal de son fourreau et pressa le pas. Il s'enfonça dans des ténèbres opaques, se heurta à plusieurs reprises aux parois resserrées du boyau, trébucha sur les arêtes saillantes des pierres. Il distingua dans le lointain des éclats furtifs de lumière qui venaient en sa direction et l'incitèrent à s'immobiliser. Il ne sentait pas la chaleur de l'épée mais la lame brillait d'un éclat insolite, inhabituel, qui écartait les ténèbres sur un rayon de deux mètres. « Lucifal brillera de nouveau lorsque tu affronteras d'autres forces obscures », avait déclaré Lays, la Djoll du Pays Noir. Un être se promenait dans ces mines qui était le serviteur du néant. Était-ce le même qui avait massacré les mineurs stegmonites et poussé ces hurlements terrifiants ?

Le Vioter remit l'épée dans le fourreau et se tapit dans l'obscurité reconstituée. Il garda la main sur la poignée, prêt à dégainer à la moindre alerte. La galerie tournait à cet endroit, de sorte qu'il suivait la progression des lueurs sur la paroi incurvée. La vue était le seul sens auquel il pouvait se fier dans ces circonstances, car l'épaisseur et

l'herméticité du scaphandre occultaient l'ouïe et l'odorat. Phao Tan-Tré lui avait souvent conseillé de ne pas s'en remettre à ses seuls yeux, ces témoins fallacieux, faciles à tromper, ces fenêtres de l'âme qui s'ouvraient sur des mondes partiels, tronqués. « Développe ton odorat comme les animaux : jamais ils ne se trompent de cible. Développe ton ouïe comme les musiciens : l'univers est fait de sons. L'œil, tyrannique, essaie de tout ramener à lui, d'occulter les autres sens, et pour cela il te suggère qu'il est le seul à pouvoir apprécier la beauté… »

Les lueurs vacillèrent, jouèrent pendant quelques secondes avec les reliefs de la paroi. Le Vioter prit conscience que l'autre avait lui-même ressenti sa présence et décida d'appliquer un principe de base des combattants d'Antiter : prendre l'initiative, rompre la trêve tacite, fondre sur l'adversaire pendant qu'il s'interroge sur la stratégie à suivre. Il dégaina Lucifal, dont la lumière vint se jeter dans les éclats mouvant de la lampe, puis franchit en cinq foulées rageuses l'espace qui le séparait de l'incurvation.

Il ne ralentit pas lorsqu'il déboucha de l'autre côté du tournant, il fonça sur la silhouette grise qui se tenait au milieu de la galerie et qui, en un réflexe, avait levé le bras droit. Les rayons de Lucifal et de la lampe miroitèrent sur le cataphote d'un objet métallique et pointu.

Un piquet autoperforant.

D'un geste vif et précis, Rohel pointa la lame sur la poitrine de son vis-à-vis. Ce dernier lâcha immédiatement le piquet qui s'enfonça dans le sol en tournoyant, puis, de l'autre main, tourna sa lampe vers son hublot. Le Vioter reconnut alors les yeux de Damyane Lolzinn au travers de la vitre noircie. Soulagé, il baissa sa garde et écarta les bras en un geste d'excuse. La comtesse dirigea le faisceau vers le conteneur vide qu'elle avait abandonné quelques mètres plus loin.

Ils remplirent une vingtaine de conteneurs pendant les quatre premières heures, ce qui, compte tenu du retard initial pris par la comtesse et de leur inexpérience, représentait une performance honorable. Ils regagnèrent le vestibule où les attendaient déjà les deux autres tandems. Là, ils déposèrent les extratrieuses dans le wagon, retournèrent tous ensemble au camp de base et se renfermèrent dans leurs abris respectifs.

— Pourquoi avez-vous mis autant de temps pour ramener le deuxième conteneur ? demanda Le Vioter après qu'ils eurent retiré le supérus de leur scaphandre.

— Plus tard ! Je meurs de soif.

Elle s'empara d'une gourde et absorba d'une traite presque deux litres d'eau. Il y eut un long moment de silence pendant lequel les six membres de l'expédition s'affairèrent à boire, à manger, à s'asperger, à évacuer. Ils avaient convenu d'établir des pauses d'une heure entre les

trois périodes productives de quatre heures, puis de prendre une dizaine d'heures d'affilée pour dormir, un temps nécessaire, selon Omjé, pour permettre aux hommes et au matériel de souffler.

La nourriture se composait essentiellement de galettes de céréales et de viande qui se réchauffaient automatiquement lorsqu'on ouvrait le couvercle de leur emballage. Diverses herbes les assaisonnaient qui leur donnaient à chacune un goût différent.

La comtesse mangeait en silence, la tête baissée, le visage en partie occulté par le rideau ajouré et doré de ses cheveux. Elle ne se préoccupait pas de la plaie de son arcade, qui s'était pourtant remise à saigner. Les meurtrissures de ses épaules, la pâleur de son visage et le tremblement de ses mains trahissaient un épuisement qu'elle s'efforçait en vain de masquer.

— Aussi bête que cela puisse vous paraître, je suis tombée, dit-elle soudain en redressant la tête.

Elle se mordait les lèvres pour ne pas libérer ses larmes.

— La petite poule d'Helban serait mieux dans sa volière ! ricana F-Dorem depuis l'abri voisin.

— La ferme, Japh ! gronda Omjé Yumbalé. Tu n'en menais pas large lorsque l'autre dingue s'est mis à hurler !

— Qu'il hurle si ça lui chante ! Tant qu'il ne vient pas nous grignoter les fesses… Eh, les frères Luan, combien de conteneurs ?

— Vingt-quatre, répondit Luan Mô.

— Pas mal : nous en avons fait vingt-neuf ! Et toi, comtesse ?

Ce fut Le Vioter qui répondit :

— Vingt.

— Faudra vous bouger le cul lors du prochain quart !

— Pour l'amour des dieux, boucle-la, Japh ! cracha Omjé.

Ils observèrent une nouvelle période de silence, pendant laquelle Damyane se défit du bas de son scaphandre, repoussa les caisses et s'allongea sur le tapis de sol. Des corolles bleues parsemaient ses cuisses, ses hanches et son bas-ventre, ombré d'un duvet couleur d'ambre. Elle fixa Rohel d'un air las.

— Tu ne m'avais pas parlé des étranges propriétés de ton épée, chuchota-t-elle.

— Elle s'illumine lorsqu'elle détecte certains types d'adversaires.

— J'en fais probablement partie puisqu'elle a brillé devant moi !

Il haussa les épaules et se débarrassa à son tour de l'inférus de son scaphandre. Il ressentit un ineffable soulagement lorsque les langues d'air tiède lui léchèrent le bas-ventre et les jambes. Il but une nouvelle gorgée d'eau et s'étendit aux côtés de Damyane.

Un nouveau hurlement retentit. Il n'émanait pas de la créature mystérieuse qui hantait les mines, mais d'Omjé, occupée à repousser les assauts de son partenaire.

— Tu ne me baiseras que lorsque nous serons remontés, Japh F-Dorem ! Si tu recommences, je te châtre avec les dents !

Damyane se redressa sur un coude et laissa errer un regard lourd de désir et de regrets sur le corps de Rohel.

— La vie n'est pas toujours bien faite, souffla-t-elle d'une voix imprégnée d'amertume.

CHAPITRE VII

Les jours suivants, les trois tandems haussèrent le rythme, passant de soixante-dix à plus de quatre-vingts conteneurs par période de douze heures de travail.

— Si ça continue comme ça, dit Omjé lors d'une pause entre deux quarts, nous remonterons plus tôt que prévu.

— Tu ne pourras plus te refuser à moi là-haut ! grogna Japh. Tu t'y es engagée devant témoins.

— Bah, je ne sentirai pas grand-chose. Et puis je n'aurai que deux petites minutes à te supporter.

— Ne crois pas t'en tirer à si bon compte, ma jolie : je saurai faire durer le plaisir…

Le Vioter commençait à s'habituer aux vibrations de l'extratrieuse qui, au début, l'avaient tourmenté à tel point qu'elles l'avaient empêché de dormir la première nuit. Toutefois, ce fourmillement détestable n'était pas la cause principale de son insomnie : en dépit de sa fatigue, Damyane Lolzinn profitait de la promiscuité engendrée par l'exiguïté de l'abri pour le provoquer. Le moindre de ses mouvements était un prétexte pour l'effleurer de son souffle, de ses mains, de ses lèvres, pour amener leurs peaux à se frôler. En outre, elle prenait des poses étudiées, suggestives, elle transformait ses ablutions intimes en caresses impudiques.

Le désir de Rohel augmentait à chacun de leurs séjours dans la tente. Il se tendait avec une telle force qu'il avait l'impression de vibrer comme la corde pincée d'un instrument de musique. Il se tournait et se retournait sur le tapis de sol, incapable de trouver l'apaisement, aux prises avec la tentation qui le dévorait de se ruer sur la comtesse, de plonger dans ce ventre offert avec la même volupté, la même férocité qu'un affamé se jetant sur un morceau de pain. La moiteur étouffante qui régnait dans l'abri exaltait les odeurs intimes,

soufflait puissamment sur le feu de son envie, mais une barrière mentale – une intuition, une suggestion télépathique de la réelle Saphyr ? – lui interdisait pour l'instant de passer à l'acte.

La comtesse avait la suprême habileté de ne jamais le défier verbalement, de ne jamais évoquer de vive voix les règles de ce jeu de séduction, consciente que toute manifestation par le mot n'aurait fait qu'en diminuer l'intensité. Ses regards insolents, ses moues expressives, ses poses aguichantes et ses attouchements dérobés s'avéraient nettement plus redoutables que les discours ou les déclarations enflammées.

Il continuait de résister cependant, se raccrochant à l'idée que cette cannelure habilement dévoilée et terriblement attirante était un piège dans lequel sa partenaire tentait de l'entraîner. Une petite voix lui soufflait que la jeune femme n'avait pas connaissance du Mentral, qu'elle n'avait donc aucun intérêt à le soumettre à sa volonté, mais il se souvenait que de nombreuses courtisanes des mondes recensés se servaient de leur corps pour transformer leurs amants en serviteurs fanatiques. Damyane Lolzinn pouvait fort bien appartenir à cette catégorie de femmes qui ne se sentaient en sécurité qu'environnées d'hommes entièrement asservis. Elle n'exprimait aucun signe d'impatience, persuadée qu'il finirait par tomber tôt ou tard dans ses filets. Comme un prédateur guettant sa proie, elle fixait d'un air à la fois ironique et gourmand son sexe dressé pratiquement en permanence et que, contrairement à Lucifal, nul fourreau ne dissimulait aux regards.

Il en était arrivé à un tel degré de frustration que, de manière paradoxale, les quarts représentaient pour lui un indicible soulagement. Dans les galeries, il échappait pendant quelques heures au supplice infligé par la comtesse. La moindre colère ou révolte de sa part se serait immédiatement traduite par une faille dans sa brèche mentale et, donc, par une défaite. Pendant ces quatre heures de labeur, il lançait avec rage son extratrieuse contre les parois minérales et libérait une partie de la tension accumulée. Il ne s'arrêtait plus lorsque Damyane s'en retournait au wagon pour changer de conteneur. Bercé par le ronronnement sourd de son instrument, il continuait d'extraire le minerai et attendait le retour de son assistante pour ramasser les débris pulvérisés, recrachés par le tube aspirateur sur une distance de plus de trente mètres.

Ils consommaient quatre ou cinq bouteilles d'oxygène par période de vingt-quatre heures, soit une ou deux de plus que la quantité journalière prévue par le colonel K-L Tazir. Omjé Yumbalé et Luan Ji avaient failli se retrouver à court d'air lors des premiers quarts et ils avaient dû retourner en catastrophe au camp de base pour changer de bouteille. Désormais, chaque tandem emportait systématiquement

deux recharges supplémentaires avant de partir, une précaution qui leur évitait à la fois les pertes de temps et les promenades inutiles dans les galeries. Le système des clapets automatiques leur permettait de procéder à la substitution sans souffrir de la chaleur qu'un pyromètre, déniché par la Nigarounienne dans une caisse, évaluait à plus de sept cents degrés.

Les sinistres hurlements avaient retenti à trois autres reprises le premier jour mais ne s'étaient plus fait entendre par la suite. Aucune présence ennemie ne s'était manifestée et les nombreux squelettes jonchant les vestibules étaient désormais les seuls indices du mystérieux danger qui rôdait dans les profondeurs stegmonites. Ils avaient décidé de ne pas relâcher leur vigilance, de rester groupés, solidaires. Ils avaient maintenu le système des pauses à heure fixe – passant outre les protestations des frères Luan, qui assimilaient ces interruptions à de pures et simples pertes de temps mais qui, après d'âpres discussions, s'étaient rangés à l'avis commun. Ils chargeaient le matériel sur le wagon qu'ils décrochaient du transmine stationné sur une voie parallèle et traînaient jusque devant l'entrée d'un vestibule, exploitaient les veines ouvertes par les anciens mineurs, revenaient sur leurs pas lorsque les aiguilles des compteurs radioactifs se bloquaient sur la gauche, plantaient un piquet autoperforant devant la galerie abandonnée, s'enfonçaient dans une nouvelle bouche avec prudence – la créature des profondeurs pouvait à tout moment se matérialiser devant eux –, reprenaient la tâche là où leurs prédécesseurs l'avaient abandonnée mille ans plus tôt.

Leurs corps commençaient également à s'accoutumer à ces phases où ils ne pouvaient ni s'alimenter, ni s'abreuver, ni excréter. Les glandes sudoripares avaient ralenti leur activité pour conserver le plus longtemps possible un taux d'humidité acceptable. Les systèmes digestifs tiraient le meilleur parti de l'énergie apportée par les aliments, et leurs organes, intestins, vessies, avaient fini par se régler sur la fréquence des pauses. Les sanipulvérisateurs n'étaient pas seulement chargés de désagréger les déchets organiques, mais également de chasser les odeurs qui se seraient rapidement révélées insupportables dans l'espace confiné des abris. Munis de jets d'eau parfumée et additionnée de produits antiseptiques, ils permettaient à leurs utilisateurs de rester propres et d'enrayer les éventuelles affections mycosiques favorisées par la transpiration en milieu fermé. Pour se laver, ils se frottaient le corps avec des éponges végétales et se rinçaient avec des morceaux de tissu imbibés de l'eau des gourdes. Cette toilette sommaire ne remplaçait pas un bain ou une douche, mais elle suffisait à les rafraîchir, à détendre leurs muscles fourbus, à leur éviter de sombrer dans une négligence annonciatrice, selon Omjé, d'une tendance suicidaire appelée la « dépression des grands fonds ».

Ils parlaient d'un abri à l'autre au moment des pauses ou avant de plonger, pour certains, dans un sommeil profond – après la dispute du soir, l'un tentant immanquablement de prendre un « acompte » que l'autre lui refusait tout aussi systématiquement, le tandem Omjé Yumbalé et Japh F-Dorem se distinguait par des ronflements particulièrement sonores.

Rohel redoutait particulièrement ce moment où, après le dîner et la toilette, il s'allongeait sur le tapis de sol et subissait les avances sournoises de la comtesse. Ils éteignaient la lampe mais l'obscurité, loin de l'apaiser, ne parvenait qu'à stimuler son ardeur. La vue lui était retirée, et avec elle le spectacle troublant des appas de Damyane, mais ses autres sens, neutralisés pendant les quarts par le scaphandre, prenaient le relais, devenaient de redoutables antennes, atteignaient un degré de sensibilité insupportable. Les caresses tièdes du souffle de la jeune femme sur ses épaules ou son torse, les contacts furtifs avec sa peau brûlante, avec les pointes de ses cheveux, déclenchaient d'irrépressibles frissons qui le parcouraient de la tête aux pieds. Il humait des odeurs musquées, poivrées, violentes, qui l'attiraient comme les fleurs printanières les bourdons. Il serrait les poings, ressuscitait le souvenir de Saphyr, reconstituait mentalement ses cheveux d'ambre, ses yeux aussi clairs et brillants que des aigues-marines, sa peau d'une blancheur de neige, mais rapidement, malgré sa volonté – ou bien parce que sa volonté relevait elle-même de cette tension –, les traits de la comtesse venaient se substituer à ceux de la féelle et la vision de son ventre, de cette toison dorée qui ne voilait qu'imparfaitement l'entrée d'une faille fabuleuse, revenait le hanter, omniprésente, obsédante. Il avait l'impression que toute l'énergie de l'univers se déversait dans son propre sexe. La tentation se doublait à présent d'une impérieuse nécessité de se débarrasser de cette raideur encombrante, douloureuse. Dix, vingt fois, il repoussa l'étreinte fatale, le moment où se briserait la digue de sa volonté, où il enjamberait Damyane et la pénétrerait avec une brutalité délicieuse. À chaque fois, un rien, un souffle, une pensée lui interdit de franchir le pas. Il se rendit compte, avec angoisse, qu'il n'aurait plus la force de résister si elle prenait franchement l'initiative. Qu'elle s'allongeât sur lui, qu'elle l'affolât de ses baisers ou de ses caresses, et elle n'aurait plus qu'à le cueillir comme un fruit mûr. Fort heureusement, après s'être offerte à lui dès sa première nuit dans la base de Ksaron, elle ne semblait plus pressée de toucher les dividendes de ses manœuvres perverses. Était-elle sûre de son fait ou, au contraire, doutait-elle encore de son pouvoir de séduction ?

Le quatrième jour, lorsqu'ils eurent épuisé les vestibules qui environnaient le quai, ils suivirent le rail du transmine et

s'enfoncèrent un peu plus profondément dans les entrailles du sol pour explorer de nouveaux gisements.

— Il y fera certainement plus chaud, mais les filons seront plus riches, avait affirmé Omjé.

Le pyromètre affichait effectivement plus de neuf cents degrés et la chaleur, transperçant les scaphandres, leur donnait la sensation d'évoluer à l'intérieur d'une mare brûlante. Le sol paraissait se soulever par endroits, un peu comme les frémissements d'une eau sur le point de bouillir. La lueur qui provenait du sol s'intensifiait au fur et à mesure qu'ils progressaient dans le tunnel fortement déclive. Le Vioter et Luan Mô traînaient le wagon dont les frottements sur le rail produisaient des craquements secs qu'ils percevaient comme de vagues crépitements. Les deux femmes marchaient sur les côtés tandis que Luan Ji et Japh F-Dorem surveillaient les arrières.

Rohel n'avait pas dormi beaucoup au cours de la nuit, deux ou trois heures peut-être, et c'était peut-être la raison pour laquelle il ne pouvait se départir du sombre pressentiment qui l'avait envahi lorsqu'avait retenti la sonnerie du minuteur. La comtesse avait-elle éprouvé la même prémonition ? Elle avait à peine touché aux galettes de céréales qui composaient également le menu du déjeuner et du dîner. Les bras passés autour de ses jambes repliées, elle était restée un long moment absorbée dans ses pensées, lui lançant de temps à autre des regards furtifs et traversés de lueurs sombres. Rohel avait placé Lucifal à l'intérieur de son scaphandre, craignant que la fournaise ne calcine le fourreau et la ceinture improvisée.

Ils arrivèrent devant un immense vestibule que les mineurs du millénaire précédent avaient étayé avec de grosses pierres épannelées et d'énormes chevrons recouverts d'une peinture blanche traitée contre les effets de la chaleur, de l'usure et de la rouille. Ils immobilisèrent le wagon, déchargèrent les extratrieuses, les conteneurs vides, les compteurs de radioactivité, les piquets autoperforants, les lampes autosuspendues, les bouteilles et les batteries de rechange. La roche rougeoyait par endroits, jetait des éclairs flamboyants sur les parois de l'excavation, sur les piliers métalliques qui soutenaient la voûte, sur les bouches des innombrables galeries, sur le sol fendillé et parsemé d'éclats de minerai aussi affûtés que des lames. À cette profondeur, ils ne distinguèrent aucun scaphandre, aucun cadavre, aucune caisse abandonnée. Les Stegmonites des expéditions précédentes n'avaient visiblement pas eu le temps de descendre jusque-là.

Luan Mô interrogea Omjé du regard. Poussant sa lampe, la Nigarounienne s'avança vers le centre de l'excavation, consulta son compteur, se retourna, leur fit signe de se répartir dans les trois premières galeries et leur montra son minuteur pour leur enjoindre de

regagner le temps qu'ils avaient perdu dans le trajet.

Le Vioter et Damyane n'eurent pas à marcher longtemps, une cinquantaine de mètres tout au plus, dans le boyau qui leur avait échu. Une lumière diffuse imprégnait la matière et absorbait les rayons de la lampe autosuspendue. L'aiguille du compteur, bloquée sur la droite du cadran, indiquait que les anciens mineurs avaient à peine entamé le filon. Ils posèrent les piquets, les bouteilles et la batterie de rechange au pied d'une paroi, branchèrent le tuyau aspirant de l'extratrieuse sur l'embout du conteneur. Le Vioter poussa la poignée d'allumage de son engin et entama immédiatement l'extraction, pressé de s'étourdir dans le travail, d'oublier pendant ces quatre heures le désir qui l'avait tenu éveillé une grande partie de la nuit. Il se concentra sur chacun de ses gestes, sur les contractions de ses muscles, sur son rythme cardiaque, sur les flux d'oxygène dans ses narines, sur sa respiration. Il fut bientôt empli tout entier des vibrations du vilebrequin et, sans plus accorder d'attention à sa partenaire dont il sentait la présence dans son dos, se laissa porter par le flot régulier de son activité.

Le minerai n'avait pas la même consistance que dans les autres exploitations. Plus sec, il avait tendance à s'effriter au moment où la pointe du vilebrequin s'enfonçait dans la paroi et, donc, à s'envoler comme de la poussière, à s'éparpiller. Rohel perdit d'abord de précieuses minutes à vouloir empêcher cette pulvérisation intempestive, à ralentir la vitesse de rotation de la mèche torsadée, à présenter l'extratrieuse sous un nouvel angle, mais il se rendit rapidement compte de l'inutilité de ses efforts et revint à la méthode habituelle, creusant de bas en haut sur une profondeur de trente ou quarante centimètres, recueillant les plus gros fragments dans le tamis avant d'aspirer les déchets et la poudre grisâtre disséminés sur le sol.

Une heure plus tard, la comtesse lui tapa sur l'épaule pour l'avertir qu'elle s'apprêtait à débrancher le tuyau d'aspiration du conteneur plein. Il s'arrêta, s'aperçut qu'il transpirait davantage que lors des quarts précédents, que sa gorge desséchée réclamait déjà de l'eau. Une impulsion subite le poussa à retenir la jeune femme près de lui mais il craignit qu'elle n'interprète son geste comme une reddition, comme un aveu d'échec. Il la laissa donc charger le conteneur sur son épaule – il se demandait encore où cette femme d'apparence assez frêle trouvait la force de porter ces lourdes charges – et disparaître dans la semi-obscurité de la galerie.

En un réflexe, il pressa le bouton d'arrêt de l'extratrieuse. Le silence lapa avidement le murmure de l'instrument. Inquiet, tous sens aux aguets, il s'efforça de détecter d'éventuels bruits autour de lui, mais n'entendit rien d'autre que de vagues murmures qui évoquaient les chuchotements du vent. Il sentit la terre trembler sous ses pieds,

une légère ondulation tout d'abord, puis des oscillations de plus forte amplitude qui le contraignirent à prendre appui sur la paroi. Des éclairs livides, fulgurants, sabrèrent le clair-obscur de la galerie.

Il aperçut, revenant sur ses pas, la silhouette grise de Damyane. Elle avait abandonné son conteneur mais le poids de ses bouteilles et de son scaphandre l'entravait dans ses mouvements et lui donnait une allure dandinante. Une bonne dizaine de secondes furent nécessaires à Rohel pour déceler une tentative de communication dans l'agitation désordonnée des bras de sa partenaire. Il comprit qu'elle avait rebroussé chemin pour le prévenir d'un danger. Il hissa l'extratrieuse sur son dos, glissa la poignée de la lampe sur son avant-bras, ramassa les bouteilles, la batterie, et se dirigea d'un pas rapide vers la sortie. Les éclairs se faisaient de plus en plus fréquents, de plus en plus aveuglants. Son fardeau l'entravait, le ralentissait, mais il ne se résolvait pas à abandonner derrière lui un matériel dont il aurait besoin les jours suivants. La comtesse avait vu qu'il s'était mis en mouvement et elle s'était arrêtée pour l'attendre au milieu du boyau. Le sol se soulevait maintenant comme une mer houleuse. Des vaguelettes de terre et de poussière parcouraient le passage sur toute sa longueur, provoquant des effondrements partiels de la voûte.

Damyane repartit dans l'autre sens au moment où Rohel arriva à sa hauteur. Ils franchirent au pas de course les trente ou quarante mètres qui les séparaient de l'entrée. Un bloc de pierre se détacha d'une paroi, retomba sur le sol, obstrua une partie du boyau, leur interdisant de déboucher sur le vestibule empli d'une lumière aveuglante. Par-dessus son épaule, Damyane lança un regard implorant à Rohel. Il posa les bouteilles de rechange et la batterie à ses pieds puis, d'un geste du bras, lui intima l'ordre de s'écarter. Elle se plaqua contre la paroi pour lui céder le passage, puis se recula de quelques pas lorsqu'il déclencha le moteur de l'extratrieuse. Le vilebrequin désagrégea le bloc de pierre et dégagea l'accès en moins d'une minute. La température avait grimpé de manière brutale et le matériau isotherme des scaphandres peinait de plus en plus à contenir la chaleur.

Le Vioter ramassa le matériel et, suivi de la comtesse, s'avança dans le vestibule. Il se rendit compte que les éclairs provenaient de lézardes qui couraient sur le sol et vomissaient des coulées d'une matière visqueuse étincelante. Des mares incandescentes s'étaient déjà formées çà et là, d'où s'échappaient des rigoles qui rampaient comme des serpents de feu et s'enroulaient dans les cratères. Le rail du transmine, probablement façonné avec le même matériau que celui des scaphandres et des bouteilles d'oxygène, commençait à se gondoler sous les poussées de terre.

Plus loin, arc-boutées sur leurs jambes, deux silhouettes tiraient le wagon pour tenter de le sortir de la zone de turbulences, mais les

secousses, de plus en plus fortes, ne leur facilitaient pas la tâche. Le lourd véhicule leur échappait des mains et glissait sur le rail surchauffé.

Le Vioter et Damyane s'avancèrent lentement entre les ruisseaux de magma, choisissant avec une extrême prudence les endroits où ils posaient le pied. Des failles s'élargirent brusquement devant eux, libérant des geysers de lave d'une hauteur de dix mètres et les obligeant à battre en retraite. Ils foulaient dorénavant un sol de plus en plus instable, de plus en plus tendre, de plus en plus chaud. Ils avaient l'impression de marcher sur un tapis de braises rougeoyantes. Une fumée dense, noire, montait de la terre éventrée, envahissait l'immense excavation, rendait la visibilité quasi nulle.

Le Vioter se recula jusqu'à l'entrée de la galerie. Là, il bâillonna la petite voix alarmiste qui lui enjoignait de prendre ses jambes à son cou et prit le temps d'observer les mouvements de la lave. Il lui fallait trouver l'ordre caché de cette tourmente, appliquer ce conseil de Phao Tan-Tré qui lui recommandait de « chercher de la cohérence dans chaque événement, même dans le plus grand désordre apparent ». Damyane se rapprocha de lui et, malgré sa terreur, resta également immobile, comme si elle avait décidé quoi qu'il arrivât de calquer son attitude sur la sienne. L'oxygène, aussi brûlant que l'air d'une fournaise, les contraignait à prendre des inspirations courtes, superficielles. Des aiguilles enflammées se glissaient sous leur peau, sous leurs ongles, s'enfonçaient dans leurs tympans, dans leur gorge.

Le Vioter distinguait, à quelques mètres de lui, la surface bouillonnante d'un fleuve luminescent qui écartelait les bords des failles pour se libérer de son corset terrestre et se répandre à profusion dans ces galeries, dans ces excavations, dans tous ces espaces vides qu'il cherchait spontanément à combler. C'était probablement de cette manière que s'était formée la faille tectonique de Stegmon, par une succession de fissures provoquées par les mouvements et les heurts des plaques de la lithosphère. Les projections de lave se multipliaient à présent dans une somptueuse symphonie incandescente qui embrasait tout le vestibule.

Damyane tendit le bras et désigna la ligne brisée d'une crevasse qui courait dans leur direction. Du regard, Rohel chercha désespérément une solution, une issue de secours. Le chemin vers le camp de base était irrémédiablement coupé. Il ne distinguait plus le wagon ni le rail ni les deux silhouettes.

La lézarde continuait d'avancer, d'écarter la terre comme un invisible soc de charrue, de libérer l'or rutilant et visqueux du magma. Dans quelques secondes elle aurait opéré la jonction avec l'entrée de la galerie et le sang bouillant de Stegmon les engloutirait, les dissoudrait, les recracherait dans quelque cheminée de volcan, les

figerait dans la matière inerte pour l'éternité. La main de la comtesse se posa sur l'avant-bras de Rohel.

Il lui sembla alors percevoir une voix à l'intérieur de lui. Il crut d'abord qu'il était leurré par son instinct de survie, mais le murmure continua de dominer le vacarme produit par ses pensées affolées.

— *La galerie située sur ta droite… La galerie située sur ta droite…*

Il regarda dans la direction suggérée mais ne distingua aucune ouverture sur la paroi rougeoyante. Il secoua la tête comme pour chasser ce chuchotement parasite. La crevasse bâillait à moins de quatre mètres d'eux, crachant des jets chatoyants qui dessinaient des paraboles enflammées sur les rideaux de fumée.

— *Derrière le repli de la paroi… L'entrée de la galerie…*

Avec l'énergie du désespoir, il repoussa la tentation qui le poussait à surveiller la progression de la lézarde, affina son observation et s'aperçut que la paroi présentait un angle insolite à trois mètres de là. S'il n'avait pas remarqué jusqu'alors cette avancée, c'était sans doute parce qu'à première vue elle paraissait s'inscrire de manière tout à fait naturelle dans le paysage de désolation des grands fonds. Pourtant, un œil averti aurait tout de suite constaté qu'elle était d'une couleur plus sombre que la terre environnante, que son aspect lisse offrait un contraste saisissant avec la rugosité du vestibule. Il se débarrassa de l'extratrieuse, de la batterie, abandonna la lampe autosuspendue, cala les bouteilles d'oxygène sous un bras, saisit la comtesse par le poignet et l'entraîna sur la droite juste avant que le sol ne se fendille sous leurs pieds. Ils rejoignirent le repli par l'étroite bande de terre encore intacte qui longeait la paroi. Leurs veines paraissaient se liquéfier sous l'action de la chaleur, devenue intolérable. Ils percevaient les rugissements de l'écorce dure qui se déchirait, les sifflements menaçants des lanières de lave, le grondement du fleuve qui s'apprêtait à submerger les mines.

Ils enjambèrent une rigole coruscante pour contourner l'avancée. Des brûlures vives montèrent de leurs scaphandres criblés de gouttes incandescentes. Le moindre mouvement leur coûtait une énergie folle. Le niveau du magma montait peu à peu dans le vestibule, recouvrant les aspérités sous son manteau étincelant et tumultueux. Des pierres de la voûte se désolidarisaient les unes des autres et retombaient dans la matière en fusion où elles sombraient après quelques instants de flottement. Le Vioter rencontrait des difficultés grandissantes à cerner les limites de son corps. Il n'était plus un homme, un être de chair et de sang, mais une créature de lave, un prolongement de ce feu terrible qui montait des tréfonds de Stegmon pour opérer de nouvelles fusions, pour répandre sa semence torride dans le sein d'une terre tourmentée. Il ressentait, au-delà de la douleur qui l'envahissait, l'appel envoûtant de cette fécondation. L'envie le traversa de participer à cette genèse,

de se dissoudre corps et âme dans cette union des éléments. La comtesse éprouvait probablement les mêmes sentiments car elle fixait d'un air fasciné les langues brillantes et visqueuses qui lui léchaient les pieds.

La voix domina de nouveau le tumulte de son esprit, le tira de son hébétude.

— L'entrée se trouve derrière le repli… Derrière le repli…

Il discerna une fente verticale et sombre entre deux pans lisses, trop étroite cependant pour livrer passage à un être humain.

— Avance…

Damyane ne réagit pas lorsqu'il lui ordonna de le suivre d'un geste de la main. Il lui agrippa le bras et la tira sans ménagement. Elle résista dans un premier temps puis, semblant recouvrer ses esprits, elle comprit qu'il tentait de les sortir du piège et lui emboîta le pas. La mince ouverture s'élargissait au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient. Les pans avaient été disposés de telle manière qu'ils donnaient l'illusion d'offrir une surface plane, compacte, là où ils s'échelonnaient sur de multiples niveaux. Le chemin semblait à chaque instant s'achever en impasse, mais il continuait de s'ouvrir devant eux comme par miracle, les illusions se dissipant à la manière de voiles successifs. La lave les poursuivait maintenant, comme si elle avait compris qu'ils essayaient d'échapper à sa mortelle étreinte. Ils accélérèrent l'allure mais, plus rapide qu'eux, elle les dépassa et submergea le passage. Ils pataugèrent dans dix centimètres d'une substance ardente, molle, collante. Des pointes chauffées à blanc s'enfoncèrent dans leurs pieds, se déployèrent dans leurs jambes, dans leur bassin. L'oxygène était lui-même une vapeur incendiaire qui leur consumait les narines, la bouche, la gorge, les poumons.

Ils s'enfoncèrent dans une galerie, foulant un épais tapis de lave dont les rougeoiements paraient de lueurs écarlates les parois et la voûte enduites de la même matière lisse que le repli. L'espace d'une poignée de secondes, la tentation de renoncer traversa de nouveau Rohel. Non qu'il eût envie, comme quelques instants plus tôt, de fusionner avec les éléments, mais chacun de ses pas représentait une véritable torture et, aussi loin que portait son regard, il ne distinguait pas d'issue à ce passage.

— Plus loin… Un refuge…

Il n'avait plus la force de se demander d'où venait cette voix. Il se tourna vers la comtesse, qui soulevait à chaque pas des gerbes de gouttelettes enflammées et dont la démarche hésitante annonçait une capitulation proche. Par signes, il l'encouragea à poursuivre. Elle s'arrêta, leva sur lui des yeux désespérés et, les traits déformés par la souffrance, secoua la tête en signe d'abandon. Les larmes qui roulaient sur ses joues accrochèrent des éclats de lumière au travers du hublot.

La lave leur arrivait maintenant jusqu’aux genoux.

Il la prit par les épaules, la dévisagea ardemment et s’efforça de lui faire comprendre que leur salut se trouvait quelque part dans ce tunnel.

CHAPITRE VIII

Les trois Ultimes attendaient en silence, assis dans les confortables banquettes du vestibule des appartements d'Hamibal le Chien. Ils avaient dû livrer une véritable guerre de procédure pour avoir l'honneur et le privilège d'être reçus en audience privée par le tyran de Cynis.

Les administrateurs leur avaient fait subir un interrogatoire sévère, parfois humiliant, sous le fallacieux prétexte de « ménager la tranquillité du Conquérant, qui a bien d'autres choses en tête que le sort d'un Ultime du Chêne Vénérable et de quelques missionnaires disparus au cours d'une misérable guerre des confins… ». La difficulté, pour la légation de l'Église, avait été de leur fournir un argument décisif sans leur révéler les véritables raisons de sa démarche.

Les prélats avaient argumenté que, la conquête de la Neuvième Voie Galactica étant pratiquement achevée, ils souhaitaient entretenir Hamibal de l'administration religieuse de l'Empire cynique et, dans ce but, sonder les intentions du maître de la galaxie.

— Vous êtes bien pressés de tout régenter, Ultimes ! avait aboyé un administrateur.

— Nous avons hâte de consolider les structures de l'Empire, avait corrigé Su-pra DiMasto. Un édifice a tôt fait de s'effondrer s'il n'est pas bâti selon les lois fondamentales de l'architecture.

— Pourquoi les Cyniques laisseraient-ils au Chêne le soin d'établir ces lois ?

— L'Église dispose de deux arguments qui vous font cruellement défaut, messieurs : l'expérience et la foi. Je vous rappelle qu'Idr El Phas a jeté les fondements du Chêne en l'an 13 054 du calendrier universel…

— Épargnez-nous vos leçons d'histoire !

— L'histoire est pourtant riche d'enseignements, avait rétorqué

l'Ultime. Combien de royaumes ou d'empires interplanétaires se sont effrités parce qu'il manquait une identité commune aux peuples qui les composaient ? Les humanités conquises n'adopteront pas la culture cynique mais reconnaîtront l'aspect universel du Verbe Vrai.

— Une affirmation de ce genre n'est pas une vérité universelle.

— Elle le devient lorsqu'elle est répandue avec foi, ce qui nous ramène à notre deuxième argument. Le tyran de Cynis semble avoir parfaitement admis le bien-fondé de ce raisonnement puisqu'il a demandé à Gahi Balra, notre Berger Suprême, de bien vouloir s'associer à sa gigantesque œuvre d'unification des mondes humains.

Bien que convaincus par la démonstration de Su-pra DiMasto, les trente administrateurs avaient jugé bon de prolonger l'entretien en posant une foule de questions toutes aussi saugrenues les unes que les autres. Ils avaient ainsi demandé des précisions sur les vœux de chasteté des Ulmans de l'Église, s'étonnant que le prophète fondateur eût exigé un tel sacrifice de la part de ses serviteurs (il fallait probablement trouver dans cette curiosité goguenarde les raisons de l'attribution des appartements de l'aile dite décadente aux représentants du Chêne Vénérable).

Les trois Ultimes avaient fait des efforts surhumains pour endurer cette mortification sans cracher leur colère au masque de leurs interlocuteurs, tourner les talons et claquer la porte de l'amphithéâtre. Fort heureusement, les Cyniques n'avaient pas abordé le sujet du Mentral.

Le lendemain de cette redoutable épreuve, les prélats avaient touché les dividendes de leur patience : le Conquérant acceptait de les recevoir et d'évoquer l'expansion du Verbe Vrai sur les planètes conquises. Ils comptaient exploiter cette entrevue pour recueillir des informations précises sur l'expédition dans les mines d'urbalt de Stegmon et, s'ils obtenaient la confirmation de la présence de Rohel Le Vioter parmi les mineurs, prier leur auguste interlocuteur de faire tout ce qui était en son pouvoir pour que le déserteur du Jahad leur soit livré vivant (cryogénisé ou anesthésié, si possible). Ils faisaient le pari audacieux de récolter auprès d'Hamibal des renseignements qui relevaient du secret militaire et de lui extorquer une promesse sans toutefois lui dévoiler la véritable identité du fugitif. La tâche s'annonçait d'autant plus ardue qu'ils avaient déjà constaté que la phriste de synthèse de leur anneau ne leur était d'aucun secours face au Conquérant, comme si le cerveau d'Hamibal n'émettait aucune onde. Les circonstances les amenaient à traverser un gouffre sur un fil de funambule : ils ne pouvaient pas négliger cette fantastique opportunité de traquer l'homme dont la capture avait mobilisé toute l'Église depuis plus d'une année universelle mais, en même temps, ils prenaient le risque de mettre sur la piste du Mentral le plus féroce

prédateur que les humanités aient jamais engendré – le tyran de Cynis était-il réellement un être humain ?

Au travers des fentes oculaires de leurs masques, les gardes cyniques, disposés en ligne de chaque côté de la porte principale des appartements d'Hamibal, jetaient des regards suspicieux sur les ecclésiastiques.

Le décor du vestibule rappelait le luxe ostentatoire de certaines habitations cyniques. Des guirlandes, composées de fils de métaux précieux entrelacés, couraient sur le plafond de jaspe vert. D'énormes pierres noires ou sanguines s'incrustaient sur les murs de marbre blanc. Des colonnes rondes et ocre encadraient les ouvertures aux linteaux arrondis, et les dalles du sol, taillées dans cette matière rarissime qu'on appelait la pierre nuageuse, composaient un somptueux tableau aux nuances changeantes.

Assis sur d'autres banquettes, des courtisans vêtus de leurs vêtements d'apparat rongeaient leur frein en attendant d'être invités à pénétrer dans les appartements du tyran de Cynis, cette partie du navire amiral qui était devenu le cœur de la galaxie.

La porte s'ouvrit enfin, libérant un flot de lumière vive. Un serviteur se dirigea vers les trois prélats et les salua d'une profonde révérence. Il portait une longue robe blanche brodée d'un liseré argentin et un masque identique à celui des administrateurs – hormis le museau, un peu plus écrasé – dissimulait son visage.

— Hamibal le Chien consent à recevoir la légation du Chêne Vénérable, dit-il d'une voix obséquieuse.

Hamibal consentait ou condescendait toujours à rencontrer ses interlocuteurs. Bien qu'il eût affirmé à plusieurs reprises que le Berger Suprême était son associé, son égal, il s'arrangeait pour placer les Ultimes de la délégation sur un pied d'infériorité. Il ne cédait pas à leurs exigences, à leurs revendications – l'épisode de l'aile décadente était à ce titre révélateur –, il daignait de temps à autre leur prêter une oreille bienveillante comme on jetait des os aux chiens sacrés des temples cyniques. Ce dédain ulcérait les ecclésiastiques, mais Gahi Balra, qu'ils avaient réussi à joindre par liaison téléholograhique intergalactique lors de l'escale sur la planète Gitoër, leur avait recommandé d'œuvrer pour le bien de l'Église, et donc de museler cette susceptibilité qui risquait fort de les égarer sur les chemins de l'orgueil.

Ils s'engouffrèrent sur les talons du serviteur dans le couloir tapissé de tentures cristallines, passèrent sous un premier portique détecteur de métal, traversèrent une petite pièce où d'invisibles rayons furetèrent sous leurs vêtements et s'assurèrent que leurs corps ne recelaient pas de bombes ou de poches de gaz foudroyant, franchirent un deuxième corridor où des gardes les palpèrent des aisselles

jusqu'aux chevilles et, enfin, pénétrèrent dans le salon des réceptions officielles.

Le Conquérant avait déjà pris place dans un siège posé sur une estrade qu'une armée de serviteurs s'affairait à couvrir de pétales écarlates. L'ensemble se tenait à l'intérieur d'une bulle de lumière dont l'intensité empêchait les arrivants de percevoir les détails. D'Hamibal on ne voyait qu'une vague silhouette sombre et nimbée d'une frange brillante. Cette mise en scène visait à déstabiliser ses interlocuteurs, et elle atteignait parfaitement son but, car il n'y avait rien de plus déconcertant que de s'adresser à un être dont on ne discernait ni les traits, ni les réactions, ni les yeux, ni les gestes.

Les cloisons disparaissaient sous des plantes grimpantes et des grappes de fleurs de toutes les couleurs. De cette exubérance végétale s'exhalaient une multitude de parfums qui composaient un bouquet enivrant.

Le serviteur conduisit les Ultimes au centre de la pièce, s'inclina devant Hamibal et se retira. Les prélats se fendirent à leur tour d'une courbette révérencieuse et attendirent que le tyran cynique les conviât à s'asseoir sur la première rangée de fauteuils alignés devant l'estrade. La lumière aveuglante de la bulle les contraignait à garder les paupières baissées et accentuait leur impression d'être livrés pieds et poings liés à un fauve. Ce genre de vexation participait certes à cet apprentissage de l'humilité évoqué par le Berger Suprême, mais ils n'en concevaient pas moins un vif dépit qu'ils dissimulaient de leur mieux derrière un paravent d'onctuosité ecclésiastique.

— On m'a rapporté que vous souhaitiez m'entretenir de l'organisation de l'Empire, déclara le Conquérant.

Sa voix métallique, vibrante, offensait le silence qui régnait dans le cœur du navire amiral et qui absorbait le ronronnement assourdi des moteurs, ce bourdon grave qui accompagnait les passagers dans quelque endroit où ils se rendaient.

Su-pra DiMasto se racla la gorge et se redressa, négligeant courageusement les flèches de lumière qui se fichaient dans ses yeux.

— Il nous semble en effet, Sire, que le temps est venu de penser à l'avenir, dit-il d'un ton emphatique.

— Au fait, Ultimes du Chêne !

Malgré le paravent de brouillage, ils décelèrent les menaces contenues dans la voix impersonnelle du Conquérant.

— Vous ne me ferez pas croire que vous avez sollicité cette audience dans le seul but de me proposer une réflexion sur l'aménagement de l'Empire, poursuivit Hamibal. Vous savez très bien que vos missionnaires sont déjà en place sur les planètes conquises, que vos fours à déchets brûlent les hérétiques par millions, que les pras fondent des écoles Vénérables et érigent des temples à l'effigie du

Chêne dans toutes les cités de grande et moyenne importance.

L'Église n'a pas attendu la fin de la conquête pour étendre son influence.

Ce préambule prit Su-pra DiMasto au dépourvu. Lors de la dernière entrevue de la légation avec Hamibal, le tyran cynique avait plutôt cherché à minimiser le rôle du Chêne Vénérable dans la répartition des pouvoirs. Il n'avait pas tout à fait tort lorsqu'il prétendait que les missionnaires s'étaient déjà abattus comme une nuée de sauterelles sur la Neuvième Voie Galactica, mais il se trompait lorsqu'il affirmait que les peuples conquis avaient accepté le Verbe Vrai : lors de l'escale de Gitoër, les prélats avaient appris que de nombreuses populations locales s'étaient soulevées, avaient massacré les fras et brûlé les temples.

— Gahi Balra, notre Berger Suprême, a eu la sagesse d'entreprendre la tâche sans tergiverser, Sire, argumenta Su-pra DiMasto. L'œuvre n'est pas achevée, elle ne fait que commencer. Et c'est justement dans le dessein d'en parler avec vous que nous avons souhaité vous…

— Assez de circonvolutions, Ultimes du Chêne ! Je vous sais, vous et vos semblables, princes des nébuleuses… Parlez clair et droit pour une fois ! Notre temps est compté.

— Compté ? s'étonna Su-pra DiMasto. Voulez-vous dire qu'une menace plane au-dessus de votre tête ?

Le Conquérant marqua un long temps de pause avant de répondre.

— Au-dessus de nos têtes, Vos Grâces. Je vous rappelle que vous êtes dans le même vaisseau que moi.

Le sang se glaça dans les veines des Ultimes.

— Cette menace a-t-elle un rapport avec la bombe à urbalt que préparent les Stegmonites ? demanda Su-pra DiMasto.

Une aile sombre survola la silhouette dans la bulle de lumière. Le mouvement d'une cape peut-être…

— Vous avez manœuvré mes administrateurs avec une rare dextérité, Ultimes ! Vous leur avez extorqué des informations qui relèvent de la sécurité militaire et qui, même si vous êtes nos alliés, ne vous concernent pas.

— Nous souhaitions seulement obtenir des nouvelles d'un de nos frères disparu lors du conflit entre Ewe et Part-k.

Su-pra Valencian, le plus jeune de la légation, ne parvenait pas à considérer cette ombre auréolée de lumière comme un interlocuteur de chair et de sang. Il contenait tant bien que mal son envie de sauter sur l'estrade, de pénétrer dans la bulle aveuglante, de contempler enfin les traits du maître de la galaxie. Les courtisans qui se vantaient d'avoir été les premiers compagnons d'armes d'Hamibal décrivaient le Conquérant comme un homme d'une grande prestance, mais d'autres

en parlaient comme d'un être contrefait, grotesque, d'autres comme d'une créature androgyne qui utilisait le paravent de brouillage pour masculiniser sa voix aigrelette, d'autres enfin comme d'un hybride d'humain et de chien.

— Mes administrateurs m'ont rapporté qu'un vaisseau partek s'était dirigé vers Stegmon après la catastrophe et que vous souhaitiez avoir la description précise de son unique passager, reprit le tyran de Cynis.

— Nous avons de bonnes raisons de penser que ce passager pourrait être notre frère, avança Su-pra DiMasto.

Les Ultimes n'avaient pas prévu d'aborder aussi rapidement et aussi franchement le sujet, mais ils n'avaient pas d'autre choix que de s'adapter aux caprices de leur hôte, aux méandres de sa conversation.

— Votre frère est-il grand, mince ? A-t-il une peau à tendance brune, des yeux d'un vert lumineux et profond semblable aux pierres qu'on appelle émeraudes ?

Les prélats se consultèrent brièvement du regard mais restèrent impassibles. Seul l'éclat de leurs yeux trahissait l'excitation que suscitait la question de leur interlocuteur. La description correspondait fidèlement à celle de Rohel Le Vioter. L'ancien agent du Jahad n'avait pas eu l'idée – ou la possibilité – de recourir aux greffes oculaires ou aux modifications génétiques pour préserver son anonymat. Eût-il modifié son apparence que l'Église se serait trouvée confrontée à un problème insoluble : le déserteur était parvenu à modifier son empreinte mentale sur Elmir, et les Ulmans ne disposaient plus que de son signalement physique et du flair biologique des Reskwins pour mener la chasse à travers l'univers.

— Eh bien, Vos Grâces, cette description correspond-elle à celle de votre frère ?

Su-pra DiMasto aurait aimé vérifier auprès de ses coreligionnaires qu'Hamibal n'avait jamais rencontré personnellement l'Ultime disparu, un albinos dont les caractéristiques – yeux rouges, cils et sourcils blancs, peau dépigmentée – marquaient durablement l'esprit de ses interlocuteurs. Il explora rapidement sa mémoire, n'exhuma aucun souvenir qui associât leur pair et le tyran de Cynis, jugea opportun de progresser sur la voie qui semblait s'ouvrir devant lui.

— Je ne me souviens pas précisément de la couleur des yeux de notre frère, Sire, mais je puis vous affirmer qu'il est brun, grand et mince… De quelle manière ces précisions vous sont-elles parvenues ?

— Mes administrateurs à la langue trop pendue vous ont déjà divulgué que deux de nos agents du Pulex sont descendus dans les mines d'urbalt de Stegmon. Nous restons en contact permanent avec eux.

— De quelle manière, Sire ? Les Stegmonites ne risquent-ils pas

d'intercepter les communications entre les vaisseaux de votre flotte et ces agents ?

— Vous voulez sans doute parler des communications de type téléholographique ou audiophonique…

— En existe-t-il d'autres, Sire ?

La silhouette s'agita de nouveau à l'intérieur de la bulle de lumière, émit des sons étranges, entre lapements et gémissements.

— L'esprit est capable de bien des prodiges, Ultimes du Chêne. Mais les êtres humains, au lieu d'explorer leurs immenses possibilités, se contentent de créer des technologies de substitution. Un homme qui prend l'habitude de marcher avec des béquilles finit par atrophier les muscles de ses jambes.

— Où voulez-vous en venir, Sire ? s'emporta Su-pra DiMasto.

L'agressivité qui imprégnait sa voix lui valut les regards désapprobateurs de Su-pra Valencian et Su-pra Ito. Les serviteurs avaient déserté le salon et refermé les portes derrière eux, laissant le Conquérant seul avec ses hôtes. Il ne les avait pas encore invités à s'asseoir. Simple oubli ? Intention délibérée ? La réponse viendrait tôt ou tard au cours de la conversation. Les rangées de fauteuils tendus de velours pourpre paraissaient attendre une improbable affluence. Les prélats avaient l'étrange sensation d'être cernés par le vide.

— Les systèmes téléholograbiques nous sont très utiles pour aiguiller nos ennemis sur de fausses pistes, répondit Hamibal en détachant chacun de ses mots. Mais nous nous servons d'ondes nettement plus subtiles pour communiquer avec nos correspondants.

— Quel genre d'ondes ? insista Su-pra DiMasto.

— De celles que le Chêne Vénérable assimile à des pratiques de sorcellerie et qui valent à leurs auteurs les rigueurs des fours à déchets…

Le ton ironique contrastait avec le timbre métallique du tyran de Cynis.

— Que vient faire la sorcellerie dans cette conversation ? s'offusqua Su-pra DiMasto.

La manière qu'avait Hamibal de s'exprimer par énigmes commençait à l'exaspérer.

— L'Église a basé son hégémonie sur le dogme, et le dogme ne trouve d'écho que dans l'esprit faible. Elle cherche par tous les moyens à enfermer ses ouailles dans l'ignorance de leurs propres potentialités. Les religions n'auraient aucune raison d'être si les humains découvraient leur immense pouvoir.

— Permettez-moi, Sire, de trouver ces mots curieux et choquants dans votre bouche, protesta Su-pra DiMasto. N'êtes-vous pas en train de dénigrer ceux que vous avez choisis pour alliés ?

De manière tout à fait inattendue, le tyran de Cynis libéra un

grondement qui s'acheva en une cascade de hoquets assimilable à un rire. C'était la première fois qu'il se livrait à une démonstration d'hilarité devant les légats du Chêne.

— Nous étions faits pour nous entendre, Vénérables ! Ma propre autorité est liée à cette étrange tendance des humains à remettre à d'autres les clefs de leur destinée. Ils refusent de se reconnaître pour ce qu'ils sont, des êtres libres, souverains, et c'est dans la faille engendrée par ce déni d'eux-mêmes que s'engouffrent les tyrans, les bourreaux et les religieux. Nous ne guidons pas les humanités, Vos Grâces, nous les empêchons de prendre leur envol et nous les maintenons sous notre coupe en nous justifiant d'un statut de sauveur. Hors de nos sentiers, point de salut ! Hors de nos solutions, la mort, la souffrance, l'emprisonnement, l'arrachement ! Hors de nos dieux et de nos armes, pas de pitié ! Nous étions faits pour nous unir, Ultimes, comme deux âmes noires qui s'interpellent au-delà de l'espace et du temps. Vous êtes les moissonneurs de mes semences de mort, les gardiens zélés de mon œuvre de destruction, mes chiens les plus fidèles.

Le Conquérant se tut, comme pour laisser à ses hôtes le temps de s'imprégner de ses paroles. Interdits par la violence de la diatribe, les prélats demeurèrent pétrifiés au pied de l'estrade.

La conversation avait pris une tournure qui les déroutait. Ils étaient seulement conscients qu'un danger rôdait autour d'eux, qu'Hamibal avait joué avec l'Église comme un manipulateur avec les fils de sa marionnette.

— Nos ne sommes pas des agents de destruction, Sire, objecta Su-pra DiMasto d'une voix hésitante. Nous sommes les serviteurs d'Idr El Phas, le prophète à bouche verte, et nous travaillons à l'avènement de l'Éden, du Jardin des Délices, sur les planètes recensées… On vous aura probablement mal informé sur le dessein véritable du Chêne Vénérable.

— Votre dessein véritable, Vénérables ? Dois-je donc évoquer la formule mise au point par les Ulmans physiciens d'Orginn ? A-t-elle été conçue pour favoriser l'avènement d'un jardin fabuleux… ou pour détruire les jardins existants ?

— Le Berger Suprême n'aurait jamais dû vous révéler le secret du Mentral ! glapit Su-pra Valencian, incapable de se contenir davantage.

Su-pra Ito l'enveloppa d'un regard assassin : non seulement l'attitude de son pair allait à l'encontre des règles de l'étiquette, mais elle était révélatrice du désarroi dans lequel les plongeait cette entrevue (qu'ils avaient eux-mêmes réclamée à cor et à cri).

— Vous avez été trahis par le premier des vôtres, rétorqua Hamibal avec un calme inquiétant. Il croyait m'appâter avec cette formule… Un jeu de dupes ! Vous-mêmes n'essayez-vous pas de

m'abuser en me faisant croire que le pilote de ce vaisseau partek est votre frère ?

— Quel… quel serait notre intérêt dans cette histoire ? déglutit Su-pra DiMasto en essayant de se draper dans ses lambeaux de dignité.

Le Conquérant se leva, fit quelques pas mais ne sortit pas des limites de sa prison de lumière. Sa cape flottait derrière lui comme une ombre attentive et silencieuse.

— Vous osez me poser la question, Vénérables ? Vous me prenez pour l'un de ces écervelés qui forment votre troupeau ? Je vous ai observés lorsque vous avez interrogé mes administrateurs, et votre sollicitude envers votre frère disparu a éveillé ma méfiance. A-t-on déjà vu des membres du Chêne se soucier du sort de l'un des leurs ? J'ai donc contacté mes agents du Pulex en mission sur Stegmon et leur ai demandé de me donner une description précise de celui que vous faites passer pour votre coreligionnaire. De leur rapport j'ai conclu que cet homme était Rohel Le Vioter, l'ancien agent du Jahad, le seul détenteur dans l'univers de la formule du Mentral… L'homme pour la capture duquel tous vos services remuent cieux et terres depuis plus d'une année universelle.

Voyant qu'Hamibal avait éventé leur stratagème, Su-pra DiMasto reprit ses esprits et choisit un nouvel angle d'attaque. La franchise pouvait peut-être réussir là où avait échoué l'artifice.

— L'Église souhaite effectivement remettre la main sur cet homme et récupérer la formule qui lui appartient.

Hamibal s'immobilisa et, même si la lumière les empêchait de distinguer ses traits, les Ultimes ressentaient nettement la caresse ardente de son regard.

— La formule appartient à celui qui la conquiert ! rugit le Conquérant. Comme les âmes, comme les planètes, comme l'espace !

— Vous auriez tort de vous mettre en travers du chemin de l'Église, Sire, gronda Su-pra Valencian. Elle mobiliserait l'ensemble de ses forces pour vous renverser !

— Elle restera impuissante devant mes cent mille vaisseaux, devant mes légions, devant mes chiens ! Elle sera balayée, comme les misérables armées de la galaxie des Souffles Gamétiques, comme les peuples qui m'ont résisté… Comme toutes les races humaines de l'univers !

— Quel démon se cache donc dans cette lumière ? siffla Su-pra Valencian.

Il remonta sa chasuble jusqu'à la taille, sauta d'un bond sur l'estrade et franchit d'une allure décidée les contours de la bulle de clarté. Des pétales pourpres volèrent autour de lui comme des gouttes de sang. Il eut besoin d'une dizaine de secondes pour accoutumer ses yeux à la luminosité du projecteur mobile qui suivait le Conquérant

dans chacun de ses déplacements.

Il discerna d'abord le paravent de brouillage, un minuscule appareil qu'un bras articulé maintenait devant une bouche aux lèvres pulpeuses. Puis il vit une longue chevelure brune, ondulée, dont les mèches retombaient mollement sur des épaules frêles. Le visage du tyran de Cynis l'étonna par sa finesse, par sa beauté, mais l'éclat haineux de ses yeux noirs, des yeux qui semblaient provenir d'un autre espace-temps, le glaça d'effroi. Il entrevit, entre les pans de la cape fermée au niveau du cou par un énorme rubis, des protubérances qui tendaient une chemise argentée et qui ne laissaient planer aucun doute sur le sexe du Conquérant.

— Ta curiosité est-elle satisfaite, Ultime ?

Hamibal ne bougeait pas, la bouche barrée d'un rictus sardonique.

— Je comprends maintenant pourquoi Idr El Phas a recommandé aux hommes de se méfier des femmes, murmura Su-pra Valencian.

Le Conquérant retourna tranquillement s'asseoir sur le siège qui se dressait au centre de l'estrade.

— Rassure-toi, Ultime, ton prophète peut dormir en paix : je ne suis pas vraiment une femme.

— L'illusion est presque parfaite ! cracha le prélat. Vous parliez tout à l'heure d'un jeu de dupes…

— Votre Berger Suprême ne m'aurait accordé aucun crédit si je m'étais présenté à lui sous une forme femelle. Vous autres, Vénérables, tenez les femmes en bien piètre estime ! Vous savez que leur pouvoir est infiniment supérieur au vôtre et c'est la raison pour laquelle vous sautez sur le moindre prétexte pour les condamner au four à déchets ! Hamibal fut vendue à l'âge de dix ans à un riche marchand qui la contraignit à se plier à tous ses caprices. Elle s'évada trois ans plus tard, fut recueillie par la tribu des Chiens, souleva l'ensemble des peuples du désert contre la tyrannie du Roi-Tortue, prit le pouvoir et entama la conquête de la galaxie. Elle pensait que la mort de chaque homme la vengerait des humiliations que lui avait fait subir son premier maître, mais elle se rendit rapidement compte que sa folie meurtrière ne lui apporterait pas l'apaisement et elle projeta d'arrêter la guerre.

— Vous parlez de vous-même comme d'une personne décédée, fit observer Su-pra Valencian.

Hamibal arracha le paravent de brouillage et le lança par-dessus son épaule. Le petit appareil retomba de l'autre côté de l'estrade dans un cliquetis que l'amplificateur intégré transforma en un tintamarre assourdissant.

— Bien observé, Votre Grâce. Si son corps est toujours vivant, son esprit est bel et bien mort.

Sa voix était celle d'une jeune femme, mais sa férocité, sa cruauté

déclenchaient des frissons de peur sur la peau de l'Ultime.

— Elle avait entrepris une œuvre de destruction que nous avons décidé de perpétuer, poursuivit-elle. Les miens m'ont envoyé à elle pour investir son corps, prendre sa place et me servir de sa flotte pour semer la désolation sur les mondes de la Neuvième Voie Galactica. Chaque coup porté à l'humanité nous rapproche de notre but, Ultimes, et vous êtes nos agents les plus efficaces, les plus fiables. Voilà pourquoi j'ai proposé cette alliance à votre Berger Suprême. L'union terrible du fer d'Hamibal et du feu des fours à déchets…

Su-pra Valencian extirpa un vibreur mortel de la poche intérieure de sa chasuble et en braqua le canon vers le visage de son interlocutrice.

— Me diras-tu quelle est ta véritable nature, démon ? hurla-t-il, les yeux hors de la tête.

— Je suis un Garloup, dit Hamibal d'une voix douce.

Elle jaillit de son siège avec une telle promptitude que le prélat n'eut même pas le temps de presser la détente de son arme. Des dents se plantèrent dans sa gorge et, d'un coup sec, lui déchiquetèrent la moitié du cou.

A-ua n'eut besoin que de quatre secondes pour tuer les deux autres ecclésiastiques. Il – ou elle, les Garloups n'étaient pas différenciés par un sexe – demanda aux serviteurs de nettoyer les taches de sang, de jeter les cadavres dans l'espace, puis il – ou elle – se retira dans ses appartements pour réfléchir au meilleur moyen d'arracher à Rohel Le Vioter le secret du Mentral.

CHAPITRE IX

— *Le sas juste au-dessus…*

Le Vioter leva les yeux et distingua, sur la voûte rougeoyante, le fil sombre et ténu d'un linéament circulaire. Dans la lave jusqu'à la taille, une souffrance atroce lui irradiait tout le corps, il n'agissait plus que par réflexe. À ses côtés, la comtesse mobilisait ses dernières forces pour rester debout. Quelques secondes plus tôt, ses jambes s'étaient dérobées sous elle, et elle avait sombré dans l'élément visqueux et bouillonnant. Concentré sur les instructions de la voix, Rohel ne s'était pas immédiatement rendu compte qu'elle avait disparu. Lorsqu'il s'en était aperçu, alerté par une brusque sensation d'isolement, il avait voulu plonger à son tour dans le fleuve incandescent pour lui porter secours, mais elle s'était relevée, entièrement recouverte d'une substance étincelante qui s'était progressivement estompée. Croisant son regard en perdition, il avait tenté de lui faire comprendre qu'il ne leur restait plus beaucoup de chemin à parcourir.

— *Vingt mètres encore…* avait affirmé la voix.

Son mystérieux correspondant suivait leur progression pas à pas, comme s'il les voyait depuis un poste d'observation – un système de transmission holographique peut-être – ou encore comme s'il puisait directement les informations dans leur cerveau.

Le Vioter leva les bras, toucha la voûte, basse à cet endroit, posa les mains au centre du cercle dessiné par le linéament, s'arc-bouta sur ses jambes, poussa de toutes ses forces, mais aucune trappe ne s'ouvrit. Tout en accomplissant cette succession de gestes, il lui fallait veiller à ne pas se laisser emporter par le courant du fleuve de lave. Il effectua plusieurs tentatives mais n'obtint aucun résultat. Le magma montait rapidement dans le conduit, pressé maintenant d'engloutir ces deux humains qui tentaient de lui échapper.

Damyane avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts. La

douleur engendrée par le contact prolongé avec le sang bouillant de Stegmon était d'autant plus insupportable qu'elle n'était pas franche, qu'elle s'insinuait peu à peu dans chaque pore, dans chaque muscle, dans chaque fibre, dans chaque cellule, qu'elle se déployait comme une ombre sournoise et maléfique. Cette souffrance n'avait rien à voir avec les morsures brutales des flammes d'un bûcher, car le scaphandre isotherme continuait de remplir tant bien que mal son office, elle relevait de l'indescriptible, de l'indicible, de l'infernal. Elle se rapprochait probablement du calvaire enduré par les hérétiques dans les fours à déchets. Respirer devenait un véritable supplice : à chaque inhalation, ils avaient l'impression d'ingérer des lames chauffées à blanc.

La lave leur arrivait à la poitrine. D'un bras, Le Vioter rattrapa Damyane qui s'affaissait lentement dans la matière en fusion, de l'autre, il exerça une nouvelle poussée sur le sas. À la vitesse à laquelle grossissait le fleuve, ils seraient submergés dans une poignée de secondes.

Les syllabes du Mentral se pressèrent dans la gorge de Rohel. Il lui restait la possibilité de prononcer la formule, mais il avait la certitude qu'elle ne ferait qu'empirer les choses, qu'elle provoquerait un gigantesque cataclysme dont seraient victimes des millions de Stegmonites (et les probabilités étaient infimes, pour ne pas dire nulles, qu'il survécût lui-même au désastre). Comme à chaque fois qu'il se trouvait dans cette situation, il était écartelé entre deux sentiments antagonistes, l'un qui lui commandait de poursuivre sa route coûte que coûte, l'autre qui refusait de semer le malheur et la désolation sur les étapes de son périple. Il était certes le jouet de forces qui le dépassaient, il livrait une guerre dont l'issue engageait l'avenir de l'ensemble des races humaines de l'univers, mais il répugnait à sacrifier des vies innocentes, à se comporter de la même manière que ceux qu'il combattait.

— *L'ouverture du sas est commandée par un système vibratoire. Frappe sept coups au centre du cercle…*

Il ferma le poing et, injectant toute sa rage dans ses gestes, il heurta le matériau lisse à sept reprises. Il ne se passa rien dans un premier temps, et il douta de ses propres perceptions, de la réalité de cette voix. La lave lui enserrait le cou comme une gangue molle et brûlante. Il avait toutes les peines de l'univers à retenir le corps de Damyane, inconsciente, emportée par le courant.

Il crut apercevoir un mouvement au-dessus de lui, pensa qu'il était victime d'une illusion d'optique ou d'un rêve, reprit empire sur lui-même, affina son observation : le sas s'escamotait, découpant une bouche sombre et ronde sur la voûte. Il agrippa le bord de l'ouverture, ramena la comtesse contre lui, voulut la hisser dans l'étroit conduit,

mais le poids de la jeune femme, dont le magma alourdissait le scaphandre, et son propre épuisement l'incitèrent à changer de méthode. Sans relâcher le poignet de Damyane, il se souleva à la force d'un seul bras, parvint à basculer le torse et le bassin sur le plancher de ce qui semblait être une pièce capitonnée, ramena une jambe après l'autre et, prenant appui sur le rebord surélevé de l'orifice, entreprit de haler le corps de la comtesse.

— *Vite… La lave ne doit à aucun prix pénétrer dans cet endroit…*

Exténué, il se laissa tomber vers l'arrière. Le mouvement de levier suffit à sortir la tête et les épaules de Damyane du tunnel. Il se redressa, s'accroupit, la saisit par les aisselles et hissa entièrement la comtesse près de lui. Emporté par le poids de ses propres bouteilles, il trébucha et retomba lourdement sur le dos. À chacun de ses mouvements, sa peau entrait en contact avec le matériau surchauffé du scaphandre, et des chapelets de brûlures grimpaient à l'assaut de ses membres, de son bassin, de son tronc.

— *Referme le sas…*

Il resta allongé, flottant dans un état second qui n'était ni tout à fait la vie ni encore la mort. Par l'orifice, le fleuve de lave jetait des lueurs qui se réfléchissaient sur les cloisons rebondies et miroitantes de la pièce.

— *Referme le sas…*

La menace contenue dans la voix se traduisit aussitôt chez Rohel par un violent mal de crâne.

— *Referme le sas…*

C'était maintenant un véritable coup de fouet mental, une gifle cinglante assenée directement sur les centres névralgiques. Plus il attendait et plus la douleur augmentait, reléguant les sensations de brûlure au second plan. Il comprenait, il sentait que la voix pouvait le tuer aussi facilement que l'onde mortelle d'un vibreur. Son instinct de survie l'entraîna à se relever. Des éclats étincelants jaillissaient de l'ouverture, maculaient le scaphandre de Damyane, allongée tout près du bord. Le fleuve de lave avait pratiquement atteint le haut de la galerie et menaçait de déborder dans la pièce.

— *Referme le sas…*

Comment ? Il ne distinguait ni boîtier de commande, ni pressoir, ni poignée, ni même la fente de la gaine d'escamotage. Une vaguelette de magma se répandit sur le plancher, où elle abandonna une écume fumante et moussue.

— *Presse la tranche de l'ouverture…*

Machinalement, il plaça l'index sur le bord de l'orifice, parfaitement lisse, et appuya de manière continue. En dépit de l'épaisseur du scaphandre, il sentit le matériau vibrer et bouger sous ses doigts. Une langue visqueuse lui lécha la paume de la main, lui

irradia tout le bras. Il lâcha prise, se recula vivement, craignit que la voix blessante ne s'élevât à nouveau dans son esprit, mais, lorsqu'il se pencha en avant pour reprendre sa position initiale, il se rendit compte que le sas se refermait. La lave essaya encore de s'infiltrer dans l'espace qui se réduisait, cracha, comme autant de projectiles enflammés, des gouttelettes qui étincelèrent avant de s'évanouir dans la pénombre. Le mince filet de lumière continua de décroître jusqu'à ce que l'obscurité ait enseveli toute la pièce.

Vidé de ses forces, Le Vioter s'étendit de tout son long aux côtés du scaphandre de Damyane. Il n'eut ni l'énergie ni la volonté de s'assurer qu'elle était encore vivante. Il sombra corps et âme dans un puits de douleur et de ténèbres.

*

— *Lève-toi…*

Rohel se réveilla en sursaut, persuadé qu'une créature étrange s'était glissée dans son scaphandre et lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Il voulut s'asseoir, mais ce simple geste raviva le feu de ses brûlures et il y renonça. Il tourna la tête sur sa droite, discerna la tache légèrement plus claire du scaphandre de Damyane. Il respirait désormais un oxygène tiède. Il prit conscience qu'il avait perdu les deux bouteilles supplémentaires dans le fleuve de lave, qu'ils n'auraient pas de réserves en quantité suffisante pour regagner le camp de base. Le fer de Lucifal lui endolorissait les côtes au travers du fourreau. Une tempête de questions se leva dans son esprit. La lave avait-elle englouti l'ensemble des mines d'urbalt ? Avait-elle obstrué les galeries ? Avait-elle englouti le camp de base, situé un peu plus haut ? Le transmine était-il encore utilisable ? Les frères Luan, Omjé Yumbalé et Japh F-Dorem avaient-ils survécu à la tourmente ? À qui appartenait cette voix qui les avait guidés jusqu'à cet abri et lui avait sauvé – provisoirement peut-être – la vie ?

— *Tu le sauras si tu te lèves et pénètres dans le nid de Xô…*

Xô ?

— *Le dernier nid, la dernière trace de la civilisation krè…*

Le Vioter se demanda s'il n'était pas devenu fou, ou s'il n'avait pas franchi le seuil des mondes de l'Au-delà.

— *Tes yeux sont ceux d'un Ftil, d'un humain, incapables de voir dans la nuit, mais tu peux te servir de tes bras comme d'antennes. Lève-toi et cherche l'ouverture du passage qui mène à Xô. Tu auras les réponses à certaines de tes questions…*

À cet instant, il s'aperçut que le scaphandre de Damyane bougeait, qu'elle tentait de se redresser et que, fustigée comme lui par les échardes cuisantes, elle revenait aussitôt en position couchée. Il fut à

la fois soulagé et troublé de la savoir en vie, soulagé parce qu'ils avaient traversé l'épreuve ensemble et que cela avait renforcé leurs liens, troublé parce que son désir pour elle revint immédiatement le visiter, avec la même force, la même virulence que lors des périodes de repos dans l'abri du camp de base. Il allongea le bras, glissa la main dans celle de la jeune femme, lui pressa les doigts de manière répétée. Il avait l'impression que le matériau du scaphandre se transformait en pointe acérée à chacun de ses gestes et lui arrachait des lambeaux de peau. Elle répondit à ses sollicitations, assez faiblement au début, puis de plus en plus fermement. Il n'avait aucun moyen de savoir si elle percevait la voix intérieure, si donc elle pouvait confirmer que cette liaison télépathique n'était pas un leurre.

— *Très rares sont les humains qui peuvent nous entendre et que nous pouvons entendre… Le Ftil qui t'accompagne ne nous entend pas et nous ignorons ce qui se passe dans son esprit… C'est un incompatible, comme la plupart des humains… Mais nous l'avons épargné parce que tu appartiens à la catégorie des compatibles et qu'en toi nous avons perçu ton désir de le sauver de la lave…*

Le Vioter n'avait qu'un seul moyen de vérifier les affirmations de la voix : chercher une issue à cette pièce et tenter de localiser son correspondant. Une bonne minute lui fut nécessaire pour se lever et se camper sur ses jambes flageolantes, le temps que s'apaise le feu de ses brûlures. La comtesse voulut l'imiter, mais elle ne parvint pas à garder l'équilibre et elle retomba sur le sol après avoir giflé l'air de ses bras. Il l'aida à se redresser et à se maintenir en position debout. Il ne distinguait pas ses yeux mais il ressentait presque physiquement la douleur de la jeune femme, comme si les circonstances, l'obscurité et le murmure prolongé de la voix avaient développé de manière spectaculaire son propre potentiel d'empathie. Il lui laissa quelques minutes de répit, le temps pour elle d'accepter les déplacements de ses foyers névralgiques, puis il l'entraîna vers la cloison la plus proche et, à tâtons, commença de chercher l'entrée du passage.

Ils la trouvèrent assez rapidement, s'engagèrent dans un couloir étroit dont l'abaissement de la voûte contraignit Le Vioter à courber la nuque et l'échine. Ils débouchèrent quelques minutes plus tard dans ce qui semblait être une seconde pièce, plongée dans des ténèbres épaisses, indéchiffrables.

— *Tu trouveras, sur ta droite, des caisses de matériel entreposées par les anciens mineurs. Elles contiennent de l'eau, des vivres, un générateur d'oxygène, un correcteur de température et des sources mouvantes de lumière…*

Suivant les instructions de son correspondant, Le Vioter longea la cloison qui formait un angle droit avec le couloir et heurta, une dizaine de pas plus loin, quelque chose de dur. Ses mains explorèrent

les contours de l'objet, reconnurent la forme caractéristique d'une caisse, cherchèrent les reliefs anguleux des serrures. Par chance, les êtres – quels qu'ils fussent – qui l'avaient déposée dans cet endroit n'avaient pas actionné les codes de fermeture et il parvint à l'ouvrir au bout d'une dizaine de tentatives infructueuses. Lorsqu'il eut soulevé le couvercle, l'épaisseur du scaphandre ne l'aida guère à identifier les divers éléments qu'elle contenait : des récipients qui ressemblaient à des emballages de nourriture et à des gourdes d'eau, des appareils dont il ne put déterminer l'usage, des tissus épais et pliés…

Il se saisit d'un long tube muni d'un bouton-poussoir à l'une de ses extrémités. Il le pressa, déclencha un brusque flot de lumière crue qui inonda l'intérieur de la caisse et l'éblouit malgré la visière teintée du hublot. Une lampelase, la « source mouvante de lumière » qu'avait évoquée son invisible guide. Il en promena le faisceau sur un monticule de conteneurs métalliques empilés les uns sur les autres, puis sur le sol et le plafond de la pièce, capitonnés du même matériau gris et lisse que le tunnel qui partait du vestibule. D'autres bouches aux cintres arrondis se découpaient sur les cloisons à la convexité prononcée. Il éclaira la silhouette immobile de la comtesse, entrevit son regard à la fois intrigué et tourmenté derrière la vitre de son hublot, remarqua les taches noires qui maculaient son scaphandre.

— *Cette pièce est un ancien bunker isotherme, un ensemble de couloirs et de pièces dans lesquels se réfugiaient les mineurs pendant les tempêtes de lave… Comme vous, les Ftils, avez besoin de vous reposer, de vous désaltérer, de vous restaurer, ils avaient entreposé un générateur d'oxygène et un correcteur de température pour pouvoir, en cas de séjour prolongé, se défaire de leur scaphandre et vivre comme à la surface de Krè…*

Krè ?

— Le premier nom de la planète Stegmon…

Le Vioter posa la lampe sur le rebord d'un conteneur et dégagea de la caisse ouverte deux appareils dont l'un portait la mention *genox* sur le côté et l'autre ressemblait, en plus petit, aux correcteurs de gravité des vaisseaux. Il régla soigneusement la longueur des pieds télescopiques. Il n'eut ensuite qu'à prendre deux des six batteries nucléaires qu'il découvrit dans un conteneur, les glisser dans les emplacements prévus à cet effet, briser les capuchons de sécurité des bornes, brancher les cosses et appuyer sur les interrupteurs. Des cadrans s'éclairèrent sur le tableau de bord qui indiquaient la température et la teneur en oxygène de la pièce.

Quelques minutes plus tard, le mot « respirable » clignota sur un minuscule écran intégré, et le thermomètre afficha un trente-cinq degrés centigrades tout à fait acceptable. Cependant, Le Vioter hésita à se séparer de son attirail car, d'une part, rien ne prouvait que ce matériel, probablement millénaire, fût en bon état de marche et,

d'autre part, ces quatre ou cinq jours passés dans les grands fonds de Tarphagène avaient suffi à forger un réflexe conditionné qui associait le scaphandre et la survie.

— Les anciens mineurs hésitaient à se défaire de leur coquille… Comme toi, comme tous les Ftils, gouvernés par la peur de manquer d'air ou d'être grillés par le feu de Krè… Ils n'ont pas confiance en eux, pas confiance dans leur propre génie, et c'est ce qui les rend incomplets, incompatibles, à la fois vulnérables et destructeurs…

Le Vioter surveilla les cadrans, vit que la température continuait de baisser, fut pris d'une brusque envie de sentir les caresses de l'air sur sa peau enflammée. Il défit les attaches de son scaphandre et fit passer le haut par-dessus sa tête. La comtesse se précipita sur lui pour l'empêcher de commettre un geste qu'elle pensait irréparable, mais il la repoussa doucement, lui sourit, lui fit signe que tout allait bien, débrancha son tube dorsal d'oxygène, arracha les tuyaux d'alimentation de ses narines et acheva de se débarrasser de son équipement. Il ne garda sur lui que le fourreau de Lucifal.

Des langues d'air frais apaisèrent instantanément le feu de ses brûlures. Il ressentit une légèreté qui se transforma rapidement en une sensation de bien-être, d'euphorie, et qui, il s'en rendit compte peu après, était davantage liée à la production d'oxygène du générateur qu'à l'abandon de son équipement. La lumière de la lampe révélait les nombreuses cloques, dont certaines, de la taille d'un poing, laissaient échapper des gouttes d'un liquide séreux, et les rougeurs qui lui parsemaient le corps. De même, elle soulignait l'écume noire et floconneuse abandonnée par la lave sur le scaphandre et les bouteilles.

— Les Ftils ont laissé dans ce refuge des onguents qui soignent les brûlures…

Il ne chercha pas à savoir par quel miracle son correspondant détenait des informations aussi précises sur des événements qui s'étaient passés quelque mille années plus tôt. Il ouvrit fébrilement d'autres conteneurs à la recherche de pots ou de tubes. Passés les premiers instants de soulagement, l'oxygène ravivait la douleur et il risquait de devenir fou s'il ne trouvait pas rapidement un moyen de soigner ses brûlures. Pendant ce temps, la comtesse, constatant que son compagnon avait surmonté sans dommage l'abandon de son équipement, entreprit de se défaire du sien. La lave avait abandonné sur son torse, son dos et ses membres des morsures beaucoup plus profondes que celles de Rohel. Pas une parcelle de son corps qui ne fût couverte d'œdèmes et de phlyctènes. Ses seins eux-mêmes semblaient avoir doublé de volume.

L'une des caisses contenait une véritable pharmacie d'urgence, non seulement les fioles d'ambre ou d'onyx qui recelaient le précieux onguent, mais également des médicaments chimiques destinés à

bloquer les fortes fièvres ou les déshydratations, ainsi que des bêtabloquants.

— Passez ça sur vos brûlures, dit-il en tendant une fiole à Damyane.

Elle se saisit du petit récipient sans dire un mot mais, à l'expression de surprise qui s'inscrivait en filigrane sur ses traits déformés par la souffrance, il s'aperçut qu'elle ne percevait pas la voix – comme le lui avait affirmé son correspondant –, qu'elle ne comprenait donc pas comment il avait eu accès à ces informations.

L'onguent, une huile fluide et odorante, les soulagea instantanément. Il était probablement additionné de ces plantes ou de ces solutions chimiques qui anesthésiaient la douleur et n'abandonnaient sur la peau que les picotements générés par les produits antiseptiques. Ils s'en badigeonnèrent de la tête aux pieds, s'enduisant mutuellement les épaules et le dos.

— Comment… comment as-tu… ? bredouilla Damyane.

Elle n'acheva pas sa phrase, comme si elle n'avait pas encore recouvré en elle la force de parler, ou peut-être craignait-elle que le fracas de sa propre voix ne brise le rêve dans lequel elle avait l'impression d'évoluer.

— Trouvé tout ça ? fit Le Vioter en désignant la pièce d'un ample geste du bras. Quelqu'un m'a guidé…

— Je n'ai vu personne.

— Il n'est pas besoin de voir pour entendre.

Il plongea dans la caisse, en sortit une gourde et éprouva, du pouce et de l'index, la solidité des joints d'étanchéité. Apparemment, ils n'avaient pas souffert de leurs mille ans de captivité dans les grands fonds de Stegmon et, les bidons ayant été fabriqués dans un matériau qui garantissait la conservation, l'eau était probablement potable. Il dévissa la partie supérieure du bouchon, brisa dans le mouvement la capsule d'herméticité, dégagea le goulot, fit couler quelques gouttes d'un liquide ambré sur le dos de sa main et le goûta de la pointe de la langue. Diverses saveurs lui envahirent le palais, dont celle, dominante, du sucre. Les anciens mineurs y avaient sans doute ajouté – entre autres – du miel, pour ses vertus à la fois conservatrice et énergétique. Il but une première gorgée avant de tendre la gourde à la comtesse. Elle n'eut pas les mêmes réticences que lui : elle s'abreuva avec une telle avidité que des filets ambrés lui dégoulinèrent sur le menton et lui retombèrent en cascade sur la poitrine.

Ils purent également se restaurer, car les emballages avaient parfaitement préservé des atteintes du temps les galettes de céréales broyées et séchées qui avaient composé les menus des mineurs d'autrefois – l'imagination culinaire des Stegmonites semblait se limiter une fois pour toutes à ces gâteaux épicés, ronds et plats.

Damyane mangeait en silence, assise sur un conteneur, levant sur Rohel des regards fugaces, fuyants. De temps à autre, son front se plissait, ses mâchoires se crispaient, des lueurs sombres traversaient ses yeux clairs, comme si des pensées pénibles ou contradictoires la traversaient. L'onguent avait accompli des miracles : ses seins avaient pratiquement retrouvé leur volume initial et la plupart de ses cloques s'étaient résorbées.

— Où sommes-nous ? finit-elle par demander d'une voix encore mal assurée.

— Un refuge conçu par les anciens mineurs pour s'abriter des tempêtes de lave. Ils avaient prévu tous les éléments nécessaires à un séjour prolongé : nourriture, eau, générateur d'oxygène, correcteur de température, matelas autogonflables, couvertures…

— Tu crois que les galeries et les vestibules seront dégagés jusqu'au camp de base ?

— Je l'ignore, mais je suppose que les anciens n'auraient pas aménagé ce genre d'endroit s'ils n'avaient pas eu l'espoir d'en sortir tôt ou tard.

— Quand envisages-tu de regagner le camp ?

— Laissons à la lave le temps de se refroidir… Nous devrons également trouver un moyen de refaire le plein des bouteilles d'oxygène. Peut-être à l'aide du générateur.

— Qui est ce mystérieux guide dont tu m'as parlé ?

— Un être qui vivait sur cette planète avant l'arrivée des Stegmonites.

— Cela fait plus de vingt siècles que ces gnomes ont colonisé Stegmon !

Elle avait prononcé ces mots avec agressivité, éprouvant sans doute le besoin d'évacuer le trop-plein de ses émotions.

— Le cycle vital des humains ne s'applique pas nécessairement à tous les êtres peuplant les mondes recensés, fit observer Le Vioter.

— *C'est une incompatible, une créature incapable d'admettre qu'il existe d'autres formes de vie, évoluées ou non, dans l'univers… Le compatible est celui qui se fond dans le creuset de la création, celui qui permet d'être…*

— Tu me caches certains de tes talents, sieur Ab-Phar ! lança la comtesse. Tu m'as sauvé la vie à deux reprises mais je ne sais rien de toi. Pas même ton véritable nom.

Elle mordit rageusement dans sa galette après lui avoir jeté un regard colérique.

— Mon nom ne te sera d'aucune utilité, répondit calmement Rohel. Je suis seulement de passage.

Ils achevèrent leur repas en silence, assis l'un en face de l'autre, sculptés par la lumière horizontale de la lampe.

*

— Le temps est venu de nous rencontrer : l'incompatible est plongé dans cet état de conscience que les Ftils appellent rêve…

Le Vioter observa la comtesse dont le visage détendu et la respiration régulière, légèrement sifflante, indiquaient qu'elle était entrée dans une phase de sommeil profond. Malgré sa fatigue, il ne s'était pas endormi, torturé de nouveau par le désir dès qu'elle s'était allongée à ses côtés sur le large matelas de mousse autogonflable. Elle n'avait rien fait pour le provoquer, contrairement à ce qui s'était passé dans l'abri du camp de base, mais la tiédeur de son corps s'était diffusée sous la couverture et l'avait attiré comme un aimant.

Comment son interlocuteur télépathique savait-il que la comtesse avait sombré dans le sommeil ?

— J'ai puisé l'information dans ton esprit… Je ne saisis pas toutes les subtilités du principe humain, mais j'ai cru deviner que tu étais à la fois satisfait et frustré de la modification de l'état de conscience du Ftil qui t'accompagne…

Pourquoi désirait-il le rencontrer seul ?

— Lorsque les Stegmonites se sont retrouvés face aux habitants primitifs de Krè, ils ont été tellement effrayés qu'ils ont cherché à les exterminer, à éliminer la civilisation minérale de Xô, des centaines de fois millénaire… Depuis, nous évitons tout contact avec les incompatibles, car nous savons que la mort et la destruction sanctionnent immanquablement ce genre de rencontre…

Rohel fixa machinalement la tête de la comtesse, posée sur le renflement du matelas qui servait d'oreiller. Elle ne pouvait à elle seule menacer une civilisation…

— Les humains ignorent que leurs pensées sont créatrices… Négatives ou positives… La fureur incompatible se transmet d'un monde à l'autre et détruit toute forme de vie… N'oublie jamais cette vérité lorsque tu seras amené à combattre les êtres venus des trous noirs…

Le Vioter sursauta, puis il se rappela que son correspondant puisait directement les informations dans son cerveau et avait probablement pris connaissance du Mentral.

— Je serai peut-être amené à utiliser cette formule si les Stegmonites menacent le dernier nid de Xô. Nous avons réussi à les éloigner des grands fonds pendant plus de mille ans, mais ils ont de nouveau expédié des mineurs et menacé l'équilibre minéral… L'urbalt est notre nourriture et notre sang… Leur guerre ne nous concerne pas…

Le Vioter repoussa la couverture, s'empara de Lucifal, posée à côté du matelas, et se leva le plus silencieusement possible. Il tenait maintenant une explication satisfaisante au mal mystérieux qui avait frappé les mineurs stegmonites des expéditions précédentes.

— Ils étaient incompatibles… Dangereux… Ils n’avaient aucun respect pour le monde de Xô…

Rohel frissonna. Un coup d’œil au cadran du correcteur lui apprit que la température était tombée en dessous de quinze degrés. Il prit une couverture dans une caisse, la déplia, s’en couvrit les épaules, puis il se munit d’une lampe et s’engagea dans l’un des quatre couloirs qui partaient de la pièce.

CHAPITRE X

Rohel maintint le rayon de la lampe sur les créatures qui s'agitaient devant lui. Il avait eu du mal à les distinguer dans un premier temps, car elles se confondaient avec les parois rocheuses du nid, puis elles avaient remué dans le faisceau lumineux, leurs contours s'étaient peu à peu précisés et elles avaient lentement convergé vers lui.

— Bienvenue dans Xô, le dernier refuge des êtres-roches, l'ultime nid de la civilisation krè…

Le Vioter en appela à toute sa volonté pour ne pas jeter sa lampelase et dégainer Lucifal. Aucune chaleur n'émanait de la lame, ce qui signifiait que ces êtres n'étaient pas les soldats des forces destructrices (mais ne prouvait pas pour autant qu'ils fussent pacifiques). Nu, démuni de toute protection, il se sentait terriblement vulnérable face aux habitants des grands fonds. Leur forme vaguement entomomorphique s'enrobait d'une sorte de carapace minérale dont l'épaisseur et la rugosité en faisaient probablement des adversaires redoutables. Ils ne semblaient pas avoir de haut et de bas, d'avant et d'arrière, de tête et de pattes, mais un corps ovoïde et central d'où partaient des excroissances allongées, mobiles, terminées en pinces ou en pics. Le Vioter ne repéra ni œil, ni bouche, ni aucune trace d'organes sensoriels.

— Les critères ftils ne s'appliquent pas aux Krè… Vous vous nourrissez d'air, d'eau, de lumière, nous sommes les créatures de la terre et du feu… Nos perceptions, notre intelligence nous viennent de notre capacité à recevoir les vibrations de notre nourricière…

Ils avançaient avec lenteur, émergeant peu à peu de cavités creusées dans les parois. Les crissements de leurs pinces sur le sol rocheux évoquaient les stridulations d'insectes. Le Vioter avait parcouru plusieurs couloirs avant de déboucher sur le cœur du nid, une grotte hérissée de stalactites et de stalagmites. Les passages

s'étaient progressivement étranglés et des bordures inégales, parsemées de saillies, avaient supplanté le matériau lisse et isothermique posé par les anciens mineurs stegmonites. Bien que le correcteur n'eût pas d'effet dans cette grotte, la température restait agréable.

Il était impossible à Rohel de déterminer duquel de ces êtres provenait la voix intérieure. Certains, les plus volumineux, dépassaient les quatre mètres d'envergure, d'autres n'étaient guère plus grands que des rats rouges d'Antiter. Ils n'étaient pas coulés dans le même moule, car les uns possédaient plus de dix excroissances là où d'autres n'en comptaient que trois ou quatre. De même, leurs couleurs variaient de l'ocre au noir en passant par toutes les nuances du brun et du rouge. Les rayons de la lampe se réfléchissaient sur les cristaux de quartz incrustés dans leur enveloppe tégumentaire.

— *Tu n'entends pas l'un de nous en particulier, tu nous entends tous à la fois… Nous n'avons pas cette identité personnelle que vous appelez ego et qui fait la force et la faiblesse des Ftils… Notre entité de base est le nid… Et notre nid, le nid de Xô, est la dernière entité du monde krè…*

Le Vioter eut à peine le temps de se demander ce qui était arrivé aux autres nids qu'il reçut instantanément la réponse. Ils captaient ses pensées à la source, avant même qu'elles ne remontent à la surface de son mental.

— *Les Stegmonites les ont éliminés… Leur prophète, Elyas Stegmon, nous a considérés comme une offense à son dieu et nous a déclarés incompatibles avec la civilisation humaine… Il a fait percer des galeries dans les sous-sols de la planète et projeter des tonnes de béton indestructible dans les nids… Les Krè immobilisés, coupés des vibrations de leur nourricière, ont perdu conscience de leur être… En termes ftils, ils sont morts… Les nids survivants se sont installés de plus en plus profondément, là où ils se croyaient à l'abri des humains, mais c'était mal connaître la volonté exterminatrice de ces derniers… Seul Xô a échappé à la destruction… Krè est maintenant infestée de ces boules de béton dures et blessantes qui l'affaiblissent et finiront par provoquer sa colère…*

Les êtres-roches cernaient Rohel presque à le toucher. Leurs pinces – des pierres articulées et aiguisées – se promenaient à quelques centimètres de son corps. Les cristaux de quartz jetaient des éclats de plus en plus flamboyants et les parties supérieures de leurs carapaces ondulaient comme les vagues d'une mer houleuse et bruissante.

Quel danger avaient-ils donc représenté pour les premiers colons stegmonites ?

— *Stegmon voulait pour lui et les siens les richesses géologiques de Krè… Nous nous sommes opposés aux premiers pillages, nous avons tué les premières équipes de mineurs… Stegmon nous a classés comme des*

ennemis de son dieu et a ordonné à ses disciples de nous éliminer… Les Ftils ont exploité les mines jusqu'à épuisement, nous privant de notre nourriture, contraignant notre Mère-Krè à puiser dans ses autres ressources… Elle n'aura bientôt plus d'autre choix que de se révolter ou mourir…

Le Vioter ressentait physiquement la profonde détresse de ses étranges interlocuteurs. Il supposa qu'ils avaient investi le refuge des mineurs d'urbalt pour mieux les neutraliser.

— Notre intention était d'empêcher les Ftils d'aménager ce refuge, mais ils sont descendus par milliers et nous avons eu peur de trahir notre présence… Ils pensaient que nous avions définitivement disparu du sol de Krè et nous ne voulions pas les détromper… Nous avons attendu que les mines soient ouvertes pour nous attaquer aux humains isolés… Certains d'entre eux étaient compatibles – hostiles mais compatibles – et nous avons puisé toutes les informations nécessaires dans leur esprit : leurs besoins en oxygène, en eau, en nourriture, leur besoin de repos, leur manque de résistance à la chaleur, la nécessité d'un équipement spécial… Nous ne les avons pas taillés en pièces comme lors des premiers affrontements, nous avons pratiqué de minuscules orifices dans leurs scaphandres, dans leurs tuyaux, et ils sont morts asphyxiés ou brûlés. Et, peu à peu, nous avons réussi à instiller en eux la croyance qu'ils n'avaient pas la capacité de survivre dans les grands fonds, une peur qui a conduit les descendants de Stegmon à fermer les mines d'urbalt et à nous laisser en paix… Et puis, après une longue période de tranquillité, d'autres Stegmonites sont venus et nous avons dû recommencer…

— Je suis également un mineur, un homme chargé de ramener deux cents tonnes d'urbalt à la surface, dit Le Vioter d'une voix forte. Pourquoi m'avez-vous épargné ?

Les êtres-roches grouillaient à présent dans la grotte comme des mouches autour d'une charogne. Des pinces lui frôlaient parfois l'épaule ou le visage, et il craignait d'être enseveli sous cette masse minérale en mouvement. La main posée sur la poignée de Lucifal, il se tenait prêt à la dégainer à la moindre alerte. Le rayon de sa lampelase captait parfois un détail, une saillie, une crevasse, sur un pan de carapace, l'extrémité pointue d'une excroissance.

— Inutile de proférer ces sons, ces vibrations désagréables, blessantes… Nous nous sommes approchés de votre camp, nous avons capté tes pensées, nous avons entendu que tu étais un véritable compatible, un Ftil qui combattait les forces de destruction, qui luttait contre l'inclination exterminatrice de ses propres congénères…

« Contre les Garloups… » corrigea mentalement Rohel.

— Les Garloups ne sont que les purs produits de la pensée humaine… Des êtres engendrés dans le creuset de la haine, dans le reniement des humains de leur propre nature… Ton passage dans les mines de

Tarphagène ne relevait pas de la même intention réductrice que les fils d'Élyas Stegmon…

« Les Stegmonites voulaient seulement protéger leur monde de l'invasion d'un tyran nommé Hamibal le Chien et, dans ce but, extraire les deux cents kilos d'urbalt radioactif nécessaires à l'établissement de leur défense. Un réflexe de survie. »

— *Ils en auraient profité pour lancer des opérations de conquête sur les mondes environnants, pour anéantir d'autres formes de vie, pour imposer leur vision du monde… Hamibal le Chien n'est que leur reflet, une réaction amplifiée à leur propre action… Ils ont conquis Krè par la force, sans respecter les équilibres fondamentaux, ils subissent les conséquences du cycle qu'ils ont eux-mêmes initié…*

Le Vioter songea qu'il avait donné la mort au cours de ses pérégrinations, qu'il avait donc instauré des spirales d'action-réaction qui finiraient tôt ou tard par le happer. « La vibration la plus subtile, de l'ordre de la pensée, trace son chemin d'un bout à l'autre de l'univers », disait Phao Tan-Tré.

— *Ce Ftil dont tu vénères la mémoire était certainement un compatible, un être qui entendait le chant silencieux de la création… Tu n'es pas soumis à la loi de la causalité, car tu n'as pas agi dans le dessein d'imposer ta vision du monde à tes semblables… Tu incarnes le dernier espoir des Ftils et ta mort marquerait la fin de l'humanité, le triomphe des forces noires… Dès lors, tu ne commets aucun acte répréhensible lorsque tu te défends contre ceux qui essaient de te prendre la vie…*

Le Vioter eut l'impression que les habitants primitifs de Krè ne souhaitaient pas l'extermination de leurs adversaires humains.

— *Nos existences sont indissociablement liées… La disparition d'un seul règne entraînera la disparition de tous les autres règnes… Lorsque nous tuons les mineurs stegmonites, nous ne préservons pas seulement notre être, mais également et surtout leur être… S'ils parvenaient à combler l'ultime nid de Xô, à éradiquer la civilisation des êtres-roches de Krè, la réaction serait plus forte que l'action et, à son tour, leur propre race disparaîtrait… Ils n'ont pas conscience qu'ils s'anéantissent eux-mêmes en cherchant à nous anéantir… Mais nous n'hésiterons pas à utiliser l'arme que tu nous as offerte, la formule, pour empêcher cette issue… Dans notre intérêt… dans leur intérêt…*

Les rayons émis par les cristaux de quartz teintaient de nuances chatoyantes les parois et les stalagmites de la grotte. Ils composaient une mosaïque somptueuse et changeante qui produisait sur Rohel l'effet d'un envoûtement. Bien que la lampelase fût toujours braquée sur les êtres-roches, il rencontrait des difficultés grandissantes à les distinguer les uns des autres.

« Quel âge avaient-ils donc pour avoir assisté au débarquement des premiers Stegmonites ? »

— *Nous sommes presque aussi vieux que notre Mère-Krè… Nous ne comptons pas en révolutions planétaires comme les Ftils, mais en cycles millénaires… D'autres entités sont venues nous rendre visite à l'aube des temps… Certaines ont fusionné dans le creuset de Krè, d'autres sont reparties… Les incompatibles sont bien présomptueux de croire qu'ils sont les seules formes de vie évoluées de la création…*

« D'où venaient ces cris atroces qui, le premier jour, avaient déchiré le silence des profondeurs ? »

— *Les expressions de la souffrance et de la colère de Krè… Elle sait que les Ftils disposent d'un sens pour entendre, elle essaie d'attirer leur attention… Elle est respectueuse de l'être, elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour éviter d'engloutir leurs orgueilleuses cités…*

« Pourquoi avez-vous tenu à me rencontrer ? »

— *L'énergie créatrice t'a doté du sens de la vue… Nous voulions nous contempler à travers toi…*

« Vous n'avez pas d'yeux… »

— *Les images transitent aussi par ton esprit… Tu n'as pas peur de nous, elles ne sont donc pas déformées comme dans le cerveau des anciens mineurs compatibles…*

« Vous auriez pu me tuer par la pensée, n'est-ce pas ? »

— *Ce que tu nommes pensée n'est pour nous que l'émission d'une onde… Un compatible n'a rien à craindre de nous s'il ne renie pas sa propre nature…*

« Les galeries sont-elles praticables ? »

— *La lave les a bouchées mais tu pourras sortir par la face extérieure de la faille…*

« Le camp de base est-il… »

— *Enseveli sous une épaisse couche de magma solidifiée… Le transmine est inutilisable… Les Stegmonites devront se passer de leur urbalt…*

« Et les autres mineurs ? »

— *Nous ne savons pas s'ils ont survécu, nous ne sommes pas encore partis en reconnaissance…*

« Que voulez-vous dire, par la face extérieure de la faille ? Nous ne pourrons gravir cent kilomètres de paroi avec les scaphandres et les bouteilles… »

— *Les anciens mineurs ont creusé une sorte d'escalier qui te conduira aux mines des fonds intermédiaires, à quarante kilomètres de la surface… Là-bas, tu trouveras probablement un transmine en état de marche…*

À cet instant, un hurlement prolongé domina les crissements des carapaces. Les êtres-roches s'immobilisèrent instantanément et leurs excroissances restèrent figées comme les arbres d'une forêt pétrifiée. Le Vioter se retourna et dirigea sa lampelase vers l'endroit d'où avait jailli le cri.

Le corps blême de la comtesse se découpa dans le faisceau lumineux. Les yeux encore bouffis de sommeil, elle fixait l'intérieur de la grotte d'un air terrifié.

— J'ai entendu du bruit et j'ai vu des formes bouger, bredouilla-t-elle. J'ai cru voir des monstres tentaculaires…

— *Ne parle pas du nid de Xô à cet incompatible… Le secret est le meilleur garant de notre être… Lorsque tu te seras reposé, nous t'indiquerons le chemin…*

— J'ai eu la même impression que toi, déclara Le Vioter. Les reflets des cristaux de quartz, peut-être…

Il dut escalader les êtres-roches qui l'entouraient pour rejoindre la comtesse.

— J'ai froid, gémit-elle.

Il lui couvrit les épaules de sa couverture. La douce tiédeur de Lucifal se diffusait au travers du fourreau et se propageait le long de son flanc gauche.

— Allons dormir, proposa-t-il. Demain nous prendrons le chemin du retour.

*

Le Vioter estima que la pièce de l'abri disposait d'oxygène en quantité suffisante et brancha l'adaptateur sur la valve de remplissage de la bouteille.

Ils avaient dormi quatre ou cinq heures – une simple estimation, car ils avaient perdu le minuteur – et leurs brûlures s'étaient considérablement atténuées sous l'effet de l'onguent. Après s'être abreuvés et restaurés, ils avaient préparé l'expédition du retour. Ils s'étaient assurés que les tuyaux de leur attirail respiratoire n'avaient pas trop souffert de leur séjour prolongé dans la lave, avaient vérifié qu'aucune couture ou attache de leur scaphandre ne s'était fissurée, puis avaient cherché un moyen de remplir leurs bouteilles d'oxygène. Une fouille minutieuse des caisses leur avait permis de mettre la main sur cet adaptateur.

La comtesse exécutait les ordres de Rohel sans rechigner ni même poser de question. Elle semblait avoir définitivement admis que leur salut dépendait entièrement de lui. Elle avait renoncé à ses attitudes équivoques, à ses poses suggestives, à ces avances muettes, à ces jeux de séduction dont elle avait usé et abusé pendant les périodes de repos dans les abris du camp de base. Elle observait une réserve qui confinait à l'indifférence, et seules les braises vives qui luisaient dans ses yeux démentaient de temps à autre cette apparente froideur. Il se demandait quelles raisons l'avaient poussée à modifier son comportement de manière aussi radicale. Était-ce d'avoir frôlé la mort

de si près dans le fleuve de lave ? La peur de rester à jamais captive des grands fonds de Stegmon ?

Le remplissage des quatre bouteilles, entrecoupé de longues pauses pour renouveler l'oxygène de la pièce, leur prit environ quatre heures. À l'aide de pans déchirés de couverture, Le Vioter confectionna ensuite des lanières destinées à leur attacher une gourde autour du cou. Ils laissèrent les goulots ouverts pour pouvoir les saisir entre les dents et, se penchant en arrière, renverser le liquide dans leurs gorges.

— Il faudrait être contorsionniste pour en avaler quelques gouttes ! fit observer Damyane.

— Je n'ai aucune idée du temps que nous prendra le trajet du retour et je préfère m'entourer de toutes les précautions, répliqua Le Vioter. Il suffira de prendre une posture inversée pour boire.

— Le camp de base n'est pas loin.

— Qui te parle du camp de base ? Nous aurons peut-être à remonter par nos propres moyens jusqu'à Tarphagène.

Elle le dévisagea d'un air incrédule.

— D'où te vient ce genre de certitudes, bon Dieu ?

— Je me fie à mes intuitions. Et si la suite des événements me donne raison, nous serons bien heureux de pouvoir nous désaltérer.

Il aida la jeune femme à fixer solidement la gourde autour de son cou. Il fut de nouveau tendu de désir lorsque ses doigts effleurèrent ses épaules et sa poitrine, mais il n'eut pas besoin de refouler ses pulsions car, voyant l'effet qu'elle produisait sur lui, elle lui tourna le dos et s'éloigna de quelques pas. Elle avait probablement versé des produits aphrodisiaques dans sa boisson ou dans son masque à oxygène mais, maintenant qu'elle l'avait rendu fou de désir, qu'elle n'avait qu'à le caresser de son sourire et de ses lèvres pour qu'il succombe et devienne à jamais son esclave, elle paraissait atermoyer, reculer sans cesse le moment de lui donner le coup de grâce. Peut-être craignait-elle qu'il perde de sa combativité lorsque les poudres fanatisantes auraient accompli leur œuvre ?

Il s'arracha à la contemplation de ce corps séduisant, légèrement teinté d'ambre par l'onguent, et se promit de rester vigilant jusqu'à Tarphagène. Une fois là-haut, il se débrouillerait pour se procurer un vaisseau doté d'un propulseur hypsaut, le dérober au besoin, et mettre le plus rapidement possible des années-lumière entre cette femme et lui. Il se remémora le visage de Saphyr pour sceller ce serment. Il noua soigneusement autour de son épaule gauche la ceinture de tissu dans laquelle il avait glissé le fourreau de Lucifal, et enfila le bas de son scaphandre.

— Rien d'autre ? demanda-t-il. Nous ne pourrons pas nous parler avant un bon moment.

Elle l'enveloppa d'un regard grave et secoua lentement la tête. Il

vérifia les sangles de ses bouteilles d'oxygène, la connexion de son tube dorsal, enfonça les embouts des tuyaux dans ses narines, passa le haut de son équipement, verrouilla les attaches, perçut nettement l'infime vibration produite par la compression des joints d'étanchéité. Il fut de nouveau étreint par un terrible sentiment de solitude, non seulement parce que le matériau l'isolait de son environnement, mais parce qu'il prenait conscience qu'il était emmuré dans sa méfiance et sa tristesse depuis maintenant plus de sept ans. Seule Saphyr était en mesure de lui redonner le goût de vivre, le goût de rire. Il se raccrocha à l'espoir qu'il pourrait bientôt s'abandonner dans ses bras, poser la tête sur son ventre, écouter son chant extatique, suspendre le temps dans sa chaleur et son odeur.

— *De votre fusion naîtra la fille qui réconciliera les Ftils avec eux-mêmes…*

Le murmure des êtres-roches ne le surprenait plus, ni même la façon qu'ils avaient de s'immiscer dans ses interrogations, ses rêves ou ses projets.

— *N'oublie jamais que tu es un compatible, une entité ouverte aux formes de communication les plus subtiles…*

Intriguée par sa soudaine immobilité, la comtesse se tourna vers lui et, au travers de son hublot, l'interrogea du regard.

— *Quelques membres du nid ont ouvert une voie jusqu'au pied de la face externe de la faille…*

« Ouvert une voie ? Pourquoi ne pas avoir utilisé une galerie existante ? »

— *La colère de la Mère nourricière a recouvert les mines stegmonites sur une hauteur de vingt kilomètres… Tu aurais peut-être pu trouver d'autres passages mais cela t'aurait retardé… La nouvelle galerie part de la pièce centrale de Xô…*

Le Vioter fit signe à Damyane de le suivre et emprunta le couloir qui menait au cœur du nid. Parvenus dans la grotte, ils promenèrent le rayon de leur lampelase sur les futs des stalagmites, sur les pointes des stalactites, sur les parois, mais Rohel ne repéra pas les délinéaments des cavités d'où avaient surgi les êtres-roches lors de leur entretien. La comtesse l'agrippa par la manche et, d'un geste expressif, lui demanda où était passée la forêt minérale qu'elle avait entrevue quelques heures plus tôt. Il haussa les épaules en signe d'ignorance.

— *La galerie située derrière la plus grosse des stalagmites te mènera au pied de l'escalier extérieur, au bord du creuset… Attention aux projections de lave…*

Le Vioter localisa la grosse stalagmite, la contourna et se dirigea vers l'entrée de la galerie. Avant de s'y engager, il adressa un adieu silencieux aux êtres-roches.

— *L'adieu induit la notion de séparation et les êtres compatibles ne*

sont jamais séparés…

*

Ils progressaient rapidement dans la galerie pentue. La netteté de ses bords donnait l'impression qu'elle avait été forée par une machine ultra-sophistiquée des mondes industriels de Maléricor. Les rayons mouvants des lampelases débusquaient de temps à autre une lézarde sur les contours gris. Le Vioter avait posé le doigt sur l'une de ces fissures, soulevant immédiatement un nuage pulvérulent. Le souterrain n'avait pas été creusé dans la matière dure mais dans la lave à peine refroidie, et il fallait peut-être trouver dans cette friabilité l'explication de la célérité avec laquelle les êtres-roches l'avaient creusé. De même, il y régnait une chaleur intense qui commençait à traverser le matériau des scaphandres et des bouteilles, dont le contact direct avec la lave avait sans doute affaibli les propriétés isothermiques.

Bien que Rohel se fût enduit de plusieurs couches d'onguent avant de s'équiper de son attirail, il sentait de nouveau s'épanouir sur sa peau les corolles sournoises et dévorantes des brûlures. Il tentait de faire le vide en lui, de se concentrer sur le mouvement mécanique de ses jambes, de ses bras, d'accepter la douleur comme une partie intégrante de lui-même, comme un organe dont la fonction était de lancer des signaux d'alerte, de le prévenir d'une éventuelle défaillance.

Ils marchèrent pendant un temps qu'ils auraient été incapables d'évaluer, respirant par petites inhalations de crainte de se carboniser les narines, la gorge et les poumons, craignant à tout moment que la lave ne s'effrite et n'obstrue le passage.

Rohel se rendit compte qu'ils touchaient au but lorsque les rayons des lampelases commencèrent à se confondre avec les lueurs mouvantes qui rougeoyaient dans le lointain. Encouragés par la perspective de sortir de cet interminable boyau, ils oublièrent les lames chauffées à blanc qui les transperçaient de part en part et pressèrent le pas.

Ils débouchèrent bientôt sur un surplomb rocheux qui dominait d'une dizaine de mètres un océan rutilant, fumant, instable, bouillonnant, agité par endroits de tourbillons puissants. De gigantesques plaques de matière dure, noire, dérivaient mollement sur cet or en fusion, se heurtaient dans d'immenses gerbes d'étincelles, se morcelaient, se reconstituaient au gré des courants. Çà et là, des geysers de lave s'élevaient à plus de cent mètres de hauteur et décrivaient de somptueuses paraboles sur le fond empourpré de la plaine céleste.

Le Vioter leva la tête et contempla la perspective vertigineuse de la

face externe de la faille. Elle se perdait dans les brumes de chaleur qui se formaient plus haut et que les vents – ou les dépressions d'air dues aux différences de température – ne parvenaient pas à écharper. Il percevait un murmure sourd et continu qui, compte tenu de l'isolation phonique de l'équipement, résonnait sans doute comme un grondement assourdissant. La chaleur grimpait encore et, avec elle, la sensation de griller à petit feu à l'intérieur du scaphandre. Ils étaient au pied de la faille, cent kilomètres en dessous de Tarphagène, un endroit où l'asthénosphère découverte offrait, sous l'œil complice de l'étoile Amphotelle, le spectacle à la fois grandiose et terrifiant de la puissance de Krè.

Il chercha des yeux l'escalier dont lui avaient parlé les êtres-roches, mais ne repéra aucun relief sur la paroi abrupte et noire. Il présuma que les incessantes tempêtes de lave avaient modifié la conformation de la roche et corrodé l'escalier sculpté par les mineurs. Il se déplaça vers la droite du surplomb, autant pour affiner son observation que pour échapper à la sensation de se consumer sur place. Des langues de magma fusèrent quelques mètres au-dessus de lui, s'écrasèrent sur la roche où elles abandonnèrent une salive étincelante.

La tentation le traversa de retourner au nid de Xô, de se réfugier dans l'abri sûr et confortable des anciens mineurs, mais il ne ferait que repousser l'échéance, il devrait tôt ou tard remonter, gravir la face externe de la faille.

Il se rendit sur le côté gauche du surplomb. En contrebas, les vagues de lave battaient en cadence le pied de la faille. Douces et régulières pour l'instant, elles pouvaient à tout moment exploiter l'instabilité de l'asthénosphère pour se transformer en redoutables déferlantes. Des courants précipitaient les plaques les plus légères sur les écueils dentelés qui montaient une garde vigilante à vingt ou trente mètres du bord.

La comtesse suivait Le Vioter dans tous ses déplacements. Dans l'incapacité de communiquer avec lui, elle n'avait pas d'autre choix que de mimer ses gestes. Ses yeux exprimaient de nouveau la peur et la souffrance. Elle lançait des regards inquiets sur l'immensité de magma qui, à l'horizon, se confondait avec le ciel empourpré.

Campé à l'extrémité gauche de la margelle, Rohel remarqua que la falaise présentait une faille verticale de deux bons mètres de large au-delà du surplomb. En se penchant, il vit que cette rupture ne résultait pas d'un simple repli de la muraille mais qu'un premier rideau rocheux, dont il percevait la tranche, bordait l'encorbellement.

S'agrippant à une saillie, il enjamba l'arête extérieure de ce paravent, lança son pied dans le vide, le posa de l'autre côté sur une surface dure. Il resta un petit moment dans cette position, jambes et bras écartés, s'efforçant de raffermir ses prises malgré le défaut de

sensibilité tactile engendré par l'épaisseur du scaphandre. Il corrigea son centre de gravité pour compenser le poids de ses bouteilles puis, d'un mouvement brusque, se projeta vers l'avant, pivota sur sa jambe d'appui et se reçut dans un étroit espace délimité par deux parois verticales, un couloir naturel prolongé par des reliefs fuyants qui ressemblaient à des marches usées et qui s'élevaient sur une dizaine de mètres avant de bifurquer sur la droite. Les anciens mineurs avaient eu la sagesse de tailler leur escalier de secours derrière une cloison rocheuse, à l'abri des projections de lave.

Au moment où il se retournait pour aider la comtesse, restée sur le surplomb, à franchir l'obstacle, une silhouette grise fit son apparition en haut des marches.

Un mineur, équipé du même scaphandre qu'eux. Il descendait l'escalier d'un pas tranquille, presque nonchalant. Au bout de son bras tendu, il portait un objet sombre que Rohel mit du temps à identifier.

Une tête sombre.

Une tête dont les yeux avaient éclaté, dont les cheveux avaient grillé, dont la peau se détachait par lambeaux, dont les os apparaissaient çà et là.

La tête calcinée d'Omjé Yumbalé.

CHAPITRE XI

Le Vioter reconnut Japh F-Dorem à l'éclat particulier de ses yeux. Le N-Djamien s'avança à deux pas de lui et, d'un geste rageur, brandit la tête d'Omjé à hauteur de son hublot.

Un goût d'amertume inonda la gorge de Rohel lorsqu'il contempla la face de la Nigarounienne, dont la bouche entrouverte semblait hurler sa terreur et sa douleur pour l'éternité. L'humeur vitrée de ses yeux s'était incrustée sur ses joues et des morceaux carbonisés de son cerveau s'écoulaient par ses orbites creuses. De ses lèvres déchirées dégouttaient encore des perles d'un sang noir, visqueux, qui prouvaient qu'elle n'était pas morte depuis très longtemps. La forme générale de ses traits était restée la même cependant, comme un masque qu'on aurait moulé sur son visage et qu'on aurait retiré avec trop de précipitation, et cette grossière mais indéniable ressemblance rendait l'identification encore plus pénible. Il se souvint de sa voix chaude et grave, de ses tonitruants éclats de rire, de sa poitrine arrogante, de son corps à la fois mince et musclé. Il l'entendit parler de ses projets, de son retour sur Nigaroun, du bon temps qu'elle se promettait de prendre avec les hommes que sa prime lui aurait permis d'acheter, et sa fin misérable dans l'enfer de Stegmon, à des années-lumière de sa planète natale, l'emplit de tristesse et de colère.

Il scruta les yeux de Japh F-Dorem, y lut non seulement de la jubilation et de la cruauté, mais également de la détermination. Il sut alors que le N-Djamien était descendu dans les mines d'urbalt dans l'unique but de tuer ses compagnons et d'empêcher l'expédition de ramener les deux cents kilos d'urbalt à la base militaire de Tarphagène. C'était vraisemblablement un agent d'Hamibal le Chien, et sa condamnation pour détournement de vaisseau, un forfait que les paramétrages de bord et les systèmes de sécurité cellulaires vouaient systématiquement à l'échec, avait eu pour seul objet de l'inclure dans

l’équipe de hors-monde expédiée dans les grands fonds. La tempête de lave et la destruction du camp de base qui avaient définitivement compromis la mission auraient pu le dispenser d’assassiner les autres mineurs, mais il appartenait à cette catégorie de meurtriers qui n’éprouvaient du plaisir qu’en répandant la mort autour d’eux.

Sa manière de se balancer d’une jambe sur l’autre annonçait une attaque imminente. Il lâcha la tête d’Omjé, l’envoya contre la paroi d’un petit coup de pied. Rohel se rendit alors compte que son sinistre trophée lui avait permis de dissimuler une fine et courte lame métallique, le genre d’arme facile à soustraire à la surveillance des Stegmonites, assez peu dangereuse à la surface mais redoutable dans les conditions particulières des grands fonds. Il lui suffisait de percer le scaphandre de ses adversaires ou de trancher le tube dorsal de leurs bouteilles pour les condamner à mort. En outre l’étroitesse du passage ne facilitait pas les esquives et lui procurait un gros avantage.

Coincé entre les deux murailles rocheuses, Le Vioter ne pouvait pas reculer, au risque de tomber dans l’océan de lave. F-Dorem prenait tout son temps, sûr de son fait, jouissant, comme tous les assassins de son espèce, de cette latence rituelle qui précédait la mise à mort.

Rohel fouilla désespérément les environs du regard mais il prit conscience que l’escalier était la seule issue de ce goulet. Il élimina la solution qui consistait à faire demi-tour et à regagner le surplomb car, au moment où il se suspendrait à l’arête de la paroi extérieure, ce serait pour le N-Djamien un jeu d’enfant que de lui transpercer le dos, le bras ou la cuisse. Des lanières de fumée blanche s’enroulèrent autour des deux hommes immobiles. Fendue de part en part, la tête d’Omjé se scinda en deux parties et les restes de son cerveau s’éparpillèrent sur le sol lisse.

La première attaque de F-Dorem fut foudroyante mais Le Vioter, qui avait détecté l’intention de son adversaire dans le léger plissement de ses paupières, parvint à l’esquiver d’un mouvement de retrait du buste. Il exploita aussitôt le déséquilibre du N-Djamien pour lui frapper le bas-ventre de la pointe du pied. Entravé par le scaphandre, affaibli par ses brûlures, il n’injecta pas toute l’énergie nécessaire dans son geste. F-Dorem trébucha mais parvint à se rétablir avant de tomber. Veillant à éviter tout contact fatal avec son poignard, il se redressa et lança son bras avant même d’avoir recouvré son équilibre.

Son initiative faillit prendre en défaut la vigilance de Rohel, qui, au dernier moment, se recula d’un bond et se retrouva en position instable au bord du vide, au-dessus de l’océan de lave. À l’issue d’une parabole scintillante, la lame le rata de quelques centimètres. Il battit l’air de ses bras et déplaça son centre de gravité vers l’avant. Une gangue de chaleur intense l’enveloppa. Il entrevit sur sa gauche la forme grise et noire du scaphandre de Damyane. Lassée d’attendre, la

jeune femme essayait à son tour de franchir l'arête rocheuse. Sa main s'aventurait déjà de ce côté à la recherche d'une excroissance, d'une faille.

Le N-Djamien frappa de nouveau, du haut vers le bas contrairement à ses deux premières tentatives. Le Vioter ne commit pas l'erreur de s'écarter. Appliquant un principe des combattants d'Antiter – remonter à la source de l'énergie, ne jamais briser les cercles –, il pivota sur lui-même et se colla à son adversaire, provoquant chez ce dernier un infime temps de flottement qu'il mit instantanément à profit. Il saisit son bras au vol, l'accompagna dans son mouvement et, au moment opportun, le précipita de toutes ses forces contre la paroi. La tête du N-Djamien percuta violemment la roche, et la première épaisseur de la vitre de son hublot se couvrit de zébrures blanches. Légèrement étourdi, il laissa échapper son poignard qui glissa sur le sol et fut happé par le vide.

F-Dorem se retourna, tenta de compenser la perte de son arme par une grêle de coups décochés à l'aveuglette, mais sans parvenir à toucher son adversaire, devenu trop rapide, trop fuyant. Il ne vit pas venir le pied qui lui percuta le ventre et l'envoya de nouveau se fracasser contre la roche. Son hublot ne résista pas à ce deuxième choc. Les morceaux de verre isotherme s'envolèrent comme les pièces d'un puzzle soufflé par le vent. Ses mains volèrent vers la brèche, mais ne purent empêcher la terrible chaleur de s'infiltrer à l'intérieur de son scaphandre.

Il lâcha un hurlement que Rohel perçut comme un râle prolongé. Il s'écroula sur le dos, et ses yeux, la partie la plus exposée, la plus fragile de son corps, éclatèrent en projetant des particules empourprées sur une hauteur de deux mètres.

Le Vioter sentit une légère pression sur l'épaule. Il fléchit les jambes et se retourna, prêt à en découdre avec un deuxième adversaire. Il se détendit lorsqu'il reconnut la silhouette de la comtesse. Elle le fixait d'un air interrogateur. Il lui montra le cadavre de Japh F-Dorem, dont le hublot brisé vomissait une épaisse fumée noire.

Plus haut, à l'endroit où l'escalier formait un coude, ils découvrirent le corps décapité d'Omjé Yumbalé, métamorphosé par la chaleur en une masse informe et carbonisée. Ses jambes surélevées, écartelées, formaient un angle insolite avec ses hanches. Son coéquipier s'était acharné sur elle avec une violence inouïe, comme l'attestaient les morceaux éparpillés sur les marches. Il l'avait extirpée de son scaphandre, mais n'avait pas oublié de récupérer ses bouteilles d'oxygène, qu'il avait calées contre la paroi.

Ils repérèrent également l'entrée à demi obstruée de la galerie par

laquelle le N-Djamien et la Nigarounienne étaient probablement parvenus jusqu'au pied de la faille. Le Vioter se retourna, se rendit compte qu'au-dessus de la grossière rampe rocheuse ils avaient une perspective d'ensemble de l'espace délimité par les deux parois. Il comprit que F-Dorem l'avait vu arriver depuis ce poste d'observation, avait décidé d'exploiter la disposition favorable des lieux et était allé à sa rencontre en exhibant son macabre trophée.

Damyane demeura un long moment immobile devant le corps mutilé d'Omjé. Il fallut que Rohel la tire par le bras pour l'arracher à ce qui semblait être un profond recueillement.

*

Dans l'ensemble l'escalier était resté à peu près praticable, mais certains passages avaient subi une érosion importante, s'étaient même éboulés par endroits, et il leur fallait parfois escalader des dizaines de mètres à la seule force des bras et des jambes. Ils avaient dû abandonner les deux bouteilles d'Omjé, un fardeau encombrant et dangereux dans ces circonstances.

Les marches – ou ce qu'il en restait – étaient maintenant taillées directement sur le flanc de la faille. Elles n'étaient plus, comme au bord de l'océan de magma, protégées par un repli rocheux, et elles subissaient d'incessantes projections de lave, des bombardements intensifs qui atteignaient parfois les scaphandres et se traduisaient par de nouvelles et intolérables brûlures. Elles rendaient également la roche glissante, les contraignant à redoubler de prudence.

Le Vioter comprenait pourquoi les avils stegmonites ne s'aventuraient jamais à de telles profondeurs. Non seulement la lave aurait endommagé leurs moteurs ou leurs fuselages, mais les violents courants aériens générés par les brusques écarts de température les auraient envoyés se fracasser contre la paroi. Le vent soufflait par bourrasques, parfois avec une telle violence que les deux rescapés devaient se plaquer sur les marches ou contre la roche et attendre une accalmie pour repartir. Ils craignaient à tout moment que les éclats de lave refroidie, crissant sur les hublots, ne brisent le verre et ne permettent à la chaleur de s'engouffrer dans les scaphandres.

Le paysage se modifiait au fur et à mesure qu'ils montaient. Les minéraux changeaient à la fois de texture et de couleur, allant du noir au rouge en passant par toutes les nuances du jaune et du brun. Les marches elles-mêmes semblaient subir l'influence de la couche géologique qu'elles traversaient. Plus ou moins larges, plus ou moins hautes, plus ou moins lisses selon la dureté de la roche, elles se lançaient tout droit à l'assaut de la faille ou bien louvoyaient pour éviter des blocs que les anciens mineurs n'avaient pas réussi à

désagréger.

Amphotelle se couchait dans un flamboiement pourpre qui réunissait le ciel et la terre en un même embrasement. Les projections de lave traçaient leurs paraboles scintillantes sur un fond de velours rouge et noir, enflammant les volutes entrelacées de fumée. Le Vioter avait l'impression que Stegmon – ou Krè – se donnait en spectacle pour ces deux humains égarés sur les bords de ce fourneau intime où s'opérait la fusion des éléments.

Il estima qu'ils avaient parcouru quatre ou cinq kilomètres depuis le début de leur ascension. Le poids du scaphandre et des bouteilles s'ajoutait à la déshydratation pour le vider de ses forces. Il ne s'était pas encore désaltéré, contrairement à Damyane qui avait mis à profit une pente moins prononcée pour saisir le goulot de la gourde entre les dents, se coucher la tête en bas et, creusant les reins, faire passer un peu de liquide dans sa gorge.

Bien que moins virulente qu'au bord de l'océan de lave, la chaleur restait accablante, étouffante, identique à celle qu'ils avaient endurée dans les galeries des mines d'urbalt. Il se demandait à quelle hauteur ils pourraient se passer de leur équipement. Il leur faudrait probablement attendre d'être à vingt ou trente kilomètres du fond de la faille pour rencontrer des températures supportables. Il évalua leur progression à dix kilomètres par jour, compte tenu de la difficulté de certains passages et la fatigue qui s'accentuerait d'heure en heure. Ils auraient donc besoin de deux ou trois jours pour envisager de se débarrasser du scaphandre et des bouteilles et, d'ici là, leurs réserves d'oxygène seraient épuisées.

Les premières étoiles s'allumaient dans la nuit qui ensevelissait Stegmon. Ils devraient bientôt interrompre leur progression, car même si la rutilance de l'océan de lave continuait de déposer une clarté orangée sur les reliefs, même si les projections de lave sabraient régulièrement les ténèbres d'éclairs livides, ils ne décelaient plus les inégalités des marches, les éventuelles traîtrises qui se glissaient sous leurs pas.

Ils gravirent encore une centaine de mètres avant de déboucher sur une sorte de palier fermé, excavé à l'intérieur de la roche. L'escalier semblait marquer une pause, comme une route s'effaçant devant une rivière et reprenant son cours sur l'autre rive. Des éclats de lumière s'engouffraient par l'ouverture et révélaient, à l'autre extrémité de la cavité, les marches basses et tournantes qui s'enfuyaient par une issue étroite.

Les anciens mineurs avaient effectué les mêmes calculs que Rohel, à savoir qu'un homme placé dans l'obligation d'emprunter l'escalier de la face externe mettrait plusieurs jours pour regagner des hauteurs plus accueillantes et qu'il éprouverait le besoin de se reposer à l'abri

des vents tourbillonnants et des tempêtes de lave. Ils avaient donc aménagé des refuges au long de leur œuvre monumentale.

Damyane n'attendit pas le signal de Rohel pour s'asseoir, s'adosser contre un mur, allonger ses jambes fourbues. Par gestes, il lui proposa de passer la nuit dans cet endroit. Elle désigna ses bouteilles pour lui expliquer que l'oxygène leur ferait bientôt défaut, puis elle leva l'index au-dessus de sa tête pour lui signifier qu'ils devraient repartir sans tarder, que plus haut ils pourraient peut-être se défaire de leur équipement. Il montra alternativement le ciel et le sol, mima la fatigue, la perte d'équilibre, la chute. Elle resta un long moment prostrée, comme accablée, puis elle releva la tête et le fixa d'un air implorant. Ses yeux n'étaient plus que de vagues lueurs derrière la vitre du hublot, mais il y décela une immense détresse, une peur indicible.

Il sortit à l'extérieur du refuge, happa le goulot de sa gourde entre les dents – une opération délicate à cause de l'embout buccal commandant l'alimentation d'oxygène – et, veillant à ne pas renverser le précieux liquide, s'allongea sur les marches la tête en bas. Puis il remua le torse pour faire passer un peu d'eau sucrée entre ses lèvres. Il ne commit pas l'erreur de l'avaler tout de suite, il garda l'eau dans sa bouche, s'humecta soigneusement le palais et se releva lentement.

Les étoiles se pressaient autour des croissants de deux satellites de Stegmon comme des lucioles de l'espace autour de leur reine. En contrebas, le tapis étincelant de l'océan de lave s'étendait à l'infini, parsemé d'îles noires et parcouru de frémissements rutilants. La paroi de la faille ressemblait au rempart d'une citadelle préhistorique assiégée et bombardée de poix fondue. Les invisibles catapultes expédiaient leurs projectiles à une hauteur inouïe, bien au-dessus du refuge, ce qui conforta Rohel dans l'idée qu'ils devraient encore gravir plusieurs kilomètres avant de pouvoir abandonner leur matériel.

Il pénétra dans la petite pièce et tenta d'expliquer à Damyane qu'ils n'attendraient pas l'aube pour repartir, qu'ils se mettraient en route après un court instant de repos. Il lui fit également signe de garder son sang-froid et de respirer le plus lentement possible. Il ne sut pas si elle l'avait compris, mais elle hocha la tête et s'allongea sur le côté, les jambes en chien de fusil, la tête posée sur le bras replié.

Il se coucha à son tour et s'endormit très vite. Était-ce simplement la fatigue ou commençait-il à souffrir du manque d'oxygène ?

*

Le troisième satellite de Stegmon, beaucoup plus grand que les deux premiers, s'était levé et, avec lui, un voile céruse s'était déposé sur les reliefs. L'océan de magma n'émettait plus désormais qu'une

vague clarté qui ne parvenait pas à transpercer les brumes de chaleur. Les traits enflammés de lave, de plus en plus rares, déchiraient la nuit avant d'exploser en gerbes d'étincelles sur la paroi.

Le Vioter avait la nette impression que la chaleur avait diminué, mais il ne savait pas si cet abaissement de la température était dû à la nuit, à leur ascension ou à son propre désir de fraîcheur. Ils montaient relativement vite malgré leur fatigue et la mauvaise visibilité. Par chance, les marches, assez profondes, aux contours nets, exigeaient moins de précautions qu'auparavant. Toutefois, les anciens mineurs les ayant taillées parallèlement à la paroi, elles bordaient le précipice d'un côté et, comme elles n'avaient pas plus d'un mètre de largeur, elles interdisaient le moindre écart ou faux mouvement.

Quelques instants plus tôt, Le Vioter avait plaqué la comtesse contre la roche pour lui éviter d'être emportée par une bourrasque.

Elle s'était retournée, lui avait décoché un regard mi-reconnaissant, mi-courroucé, puis avait repris son escalade en se tenant collée contre la paroi.

Des crampes envahissaient les cuisses et les jambes de Rohel. Les muscles trop sollicités, mal oxygénés, brûlés par l'acide lactique, ne parvenaient plus à éliminer leurs toxines et transformaient chaque mouvement en supplice. L'endurance de Damyane le surprenait, autant que l'avait stupéfié la facilité avec laquelle elle avait porté les lourds conteneurs dans les mines d'urbalt. Sa fragilité apparente, sa gracilité, sa féminité s'accommodaient mal avec les travaux de force et cette interminable randonnée nocturne sur l'escalier de la faille tectonique. Elle tenait remarquablement le coup cependant, trouvant en elle des ressources insoupçonnables, gravissant une marche après l'autre d'une allure régulière, presque mécanique.

Maintenant qu'il l'avait vue à l'œuvre, il s'étonnait moins de sa condamnation pour le meurtre de trois autochtones. Il avait d'abord douté qu'elle eût égorgé ses agresseurs – et cela même si les Stegmonites étaient plus petits que la plupart des autres hommes de l'univers recensé – mais, à présent, il devait bien lui reconnaître une vigueur et une détermination qui ne laissaient planer aucune incertitude sur ses capacités. Il la soupçonnait en revanche d'être bien davantage qu'une aristocrate de la planète Helban. Une femme de guerre peut-être, une de ces redoutables créatures qui associaient l'art de la séduction, la science du combat, la connaissance des substances psychotropes et une résistance physique à toute épreuve. Il avait déjà rencontré ce genre d'adversaire lors de ses missions pour le compte du Jahad, dans le système des Chutes notamment, un monde où les femmes se chargeaient d'exécuter les missions les plus délicates.

Il puisa une nouvelle source de motivation dans le mouvement mécanique des jambes de la comtesse. Il oublia la fatigue, les crampes,

se concentra sur sa propre ascension, ne laissa aucun espace entre son physique et son mental, entra dans son corps, s'identifia à sa respiration, à son rythme cardiaque.

Ils marchèrent jusqu'à l'aube. Une frange rose pâle ourla l'horizon, qui éteignit les étoiles et annonça l'avènement de l'astre Amphotelle. L'escalier avait de nouveau changé d'orientation. Il grimpait en colimaçon, tantôt s'enfonçant dans le cœur de la roche, s'enfermant dans d'obscures cages minérales, tantôt revenant vers l'extérieur et débouchant à l'air libre, à flanc de paroi.

La comtesse donna les premiers signes de fatigue. Fort heureusement pour elle, elle trébucha à l'intérieur d'un passage fermé, et Rohel enraya sa chute en la coinçant contre un mur. Elle lui lança un regard étonné, effrayé, comme réveillée en sursaut par un cauchemar. Il devina qu'elle s'était assoupie en marchant et, de la main, lui demanda si elle désirait prendre quelques instants de repos. Elle secoua énergiquement la tête, s'arracha de son étreinte, se coucha sur les marches, but quelques gouttes d'eau, se releva et reprit l'escalade.

Ils gravirent un nouveau tronçon d'escalier que Rohel évalua à un kilomètre. Il suffoquait à l'intérieur de son scaphandre, mais il restait incapable de déterminer si cette oppression était due à la fournaise ambiante, à la chaleur dégagée par son propre corps ou à l'inexorable diminution des réserves d'oxygène. À moins encore que le gaz carbonique, rejeté par sa bouche et prisonnier du scaphandre, ne s'infiltre dans les pores de la peau et ne finisse par lui empoisonner le sang.

Plus haut, les anciens mineurs n'avaient pas pu épanneler la roche jaune, rugueuse, incrustée d'énormes cristaux verts ou rouges – des corindons peut-être – qui auraient fait le bonheur de n'importe quel joaillier des mondes recensés. Ils s'étaient donc contentés de la briser à coups d'explosifs et de pratiquer un vague tunnel parsemé d'éclats aussi tranchants que des lames. La lumière d'Amphotelle s'y engouffrait à flots et teintait de rouge vif les sculptures tourmentées de la voûte.

Rohel discerna un début de renoncement dans les yeux de Damyane, tendus d'un voile terne. Il lui secoua les épaules, lui montra les fragments de roche éparpillés sur le sol pentu, lui fit comprendre qu'ils avaient besoin de toute leur lucidité pour franchir ce passage. Animée d'un regain d'énergie, elle s'engagea la première dans la trouée, veillant à ne pas déchirer son scaphandre sur les arêtes coupantes.

Le tunnel n'était pas long, une trentaine de mètres tout au plus. De l'autre côté s'étendait un vaste éperon rocheux qui surplombait la faille. On ne distinguait plus l'océan de lave en contrebas, mais un

tapis de brume floconneux et mouvant que les rayons ensanglantés d'Amphotelle métamorphosaient en une mer fantasmagorique. Quelques nuages mordorés traversaient paresseusement le ciel écarlate. À l'extrémité de l'éperon, des marches hésitantes, taillées de guingois, repartaient à l'assaut des contreforts.

La muraille, parfaitement dégagée, donnait l'impression d'être en surplomb. Cette perspective avait quelque chose de décourageant, car on ne distinguait pas le sommet ni aucun autre point de repère auquel accrocher le regard. Une tache sombre attira cependant l'attention de Rohel, mais il n'eut pas le temps d'affiner son observation. Il entendit une rumeur, perçut des mouvements dans son dos. Un réflexe le poussa à se reculer, à se plaquer contre la paroi. Des blocs de roche tombèrent devant lui, basculèrent dans le précipice. Un nuage ocre et dense recouvrit l'éperon, dont le bord se fendilla et se détacha de son support.

Il chercha des yeux la silhouette de la comtesse, ne distingua rien d'autre que des débris épars. Une rafale de vent dispersa la poussière. Il lança un regard au-dessus de lui, ne remarqua aucun mouvement suspect le long de la muraille, scruta à nouveau la surface de l'éperon. Il repéra alors une forme grise sur sa gauche. Il se rendit compte que c'était une main, un gant de scaphandre plus exactement. Il s'approcha en deux bonds du bord du gouffre, vit que Damyane était suspendue d'une seule main au-dessus du vide et que, à en juger par le tremblement qui agitait tout son corps, elle ne tiendrait pas très longtemps.

Il plongea sur le sol et saisit le poignet de la comtesse. Elle lâcha prise et faillit l'entraîner avec elle dans le précipice. Il transféra toute son énergie dans son bras droit. La double épaisseur des scaphandres ne facilitait pas la pronation, mais elle présentait l'avantage d'empêcher les glissements. Damyane fut prise d'un accès de panique, qui se traduisit par des balancements incontrôlés et contraignit Le Vioter à modifier sans cesse ses points d'appui. Il tenta de la calmer en lui serrant de toutes ses forces le poignet mais, prisonnière de sa peur, sous-oxygénée, elle était incapable de se raisonner, elle évacuait d'un seul coup les frayeurs accumulées depuis cinq jours. Il se rapprochait inexorablement du vide, centimètre après centimètre. De son autre main, il explora la surface de l'éperon à la recherche d'une crevasse, d'une saillie, de n'importe quel relief susceptible de lui servir de point d'ancrage, mais la roche était désespérément plate et lisse. Il repoussa énergiquement la tentation de ne penser qu'à son propre salut. Même si la vie de Damyane Lolzinn n'était qu'une vétille en comparaison des milliards de vies que comptait l'univers recensé, il ne s'arrogeait pas le droit de l'abandonner à son sort.

Il redressa le torse, creusa les reins, amena son bras libre contre

son flanc et, s'en servant comme d'un levier, commença à la soulever en force. Au moment où la tête de la jeune femme arrivait au niveau de la sienne, il essuya une brusque défaillance et retomba de tout son long sur le sol. Le poids de Damyane lui désarticula l'épaule et le coude, mais il garda la lucidité de se jeter sur le côté opposé pour faire contrepoids et éviter de basculer avec elle dans le gouffre. Submergée par une nouvelle vague de panique, elle recommença à gigoter dans tous les sens. Il chercha de l'air, continua de suffoquer, se rendit alors compte que ses bouteilles d'oxygène étaient vides. Il demeura un court instant pétrifié, incapable de réagir, comme déconnecté. À quoi bon s'acharner à sauver la vie de Damyane ? Dans une poignée de minutes, ils ne seraient tous les deux que des cadavres.

La voix claire et forte de Phao Tan-Tré domina le vacarme de ses pensées : « Vis encore une heure, une minute, une seconde, c'est peut-être l'éternité qui s'ouvre devant toi… » Il se souvint de la forme sombre qu'il avait aperçue quelques instants plus tôt. Il n'avait pas pu la distinguer mais, à présent, elle se dessinait nettement dans son esprit. C'était un buisson épineux aux branches et aux feuilles noires… Une trace de vie dans cet univers minéral…

Une trace d'oxygène.

Il banda ses muscles et, ne tenant aucun compte des crampes qui lui mordaient les bras, les fesses, les jambes, serrant les dents, il remonta lentement la comtesse sur l'éperon. Il exploita son élan pour la faire passer, d'un mouvement de pivot, par-dessus son propre corps. Lorsqu'il se fut assuré qu'elle ne courait plus aucun risque, il resta allongé sur le dos, aussi faible qu'un nouveau-né, incapable d'esquisser un geste. Ses paupières se fermèrent spontanément et il se sentit partir tout doucement vers un agréable état d'apaisement. Un murmure envoûtant l'attirait de l'autre côté d'une porte de lumière… Il crut apercevoir le visage de Saphyr… Elle l'appelait, elle le suppliait de la rejoindre… Elle était là, enfin, si lointaine et si proche… Il n'avait plus qu'à se laisser porter par le courant pour la contempler, pour la toucher…

Une langue brûlante lui lécha le visage, l'arracha brutalement au bonheur promis. Il regimba, se révolta contre cette intolérable intrusion, s'efforça de plonger de nouveau dans le flot de béatitude, mais la douleur ne lui laissait pas de répit. C'était comme un principe volatil, fluide, qu'on essayait de comprimer dans une enveloppe de matière.

— Réveille-toi !

Il rouvrit les yeux. La lumière d'Amphotelle l'éblouit. Il aperçut, penché au-dessus de lui, le visage de Damyane Lolzinn. Ses longs cheveux blonds dansaient autour de ses épaules. Elle s'était débarrassée du haut de son scaphandre, mais lui-même était encore

encombré de son équipement puisqu'il la voyait au travers de la visière. Quelque chose avait changé cependant. Il se demanda quoi, distingua alors de petites dents transparentes, scintillantes, autour de son hublot, des morceaux de verre, vestiges de la vitre à double épaisseur. Il se rendit également compte que les embouts de ses tuyaux avaient été arrachés et jetés sur le sol.

— J'ai cassé ton hublot, fit Damyane avec un large sourire. L'air est brûlant, mais respirable. Tu m'as fait peur : j'ai cru que tu ne reviendrais jamais.

Son visage amaigri, creusé par la fatigue et la souffrance, rayonnait de joie.

— Nous sommes vivants ! reprit-elle. Vivants !

Elle renversa la tête en arrière et éclata d'un rire frais comme une eau de source.

CHAPITRE XII

Ils décidèrent de garder les scaphandres pour protéger leur épiderme des rayons ardents d'Amphotelle – la peau blanche de la comtesse, de nouveau parsemée de cloques et de rougeurs, aurait particulièrement souffert d'une exposition prolongée au feu de l'astre diurne de Stegmon –, mais ils se débarrassèrent de l'attirail respiratoire et, à l'aide de pierres tranchantes, découpèrent le hublot de manière à découvrir entièrement leur visage et respirer à leur aise.

Ils purent également passer les gourdes par-dessus leur équipement et se désaltérer sans être obligés de se livrer à une gymnastique éreintante. Avant de se remettre en route, Damyane fixa Le Vioter d'un air grave.

— Je te dois trois fois la vie, murmura-t-elle.

— Si tu n'avais pas eu le réflexe de briser mon hublot et d'arracher mes tuyaux, tu remercierais un cadavre, dit-il avec un sourire. Mais nous ne sommes pas encore arrivés à Tarphagène. Et si nous y arrivons, nous ne savons pas quel accueil nous réservera ce cher colonel Tazir.

Ils reprirent leur ascension, évitant de regarder en haut pour ne pas se laisser gagner par le découragement, se concentrant exclusivement sur les marches brunes, grises, noires ou ocre qui serpentaient le long de la muraille.

À cette hauteur, il n'y avait plus de projections de lave et la chaleur allait sans cesse décroissant. Des arbustes à feuilles brunes supplantèrent bientôt les buissons épineux et noirs, puis des insectes caparaçonnés ressemblant à des scorpions, des lézards à collerette, des serpents à rayures jaunes et brunes et des araignées géantes aux pattes velues filèrent sous les pas des deux rescapés et se faufilèrent dans les interstices de la roche.

Ils progressèrent jusqu'au crépuscule, refusant de s'arrêter malgré

la faim et la fatigue. Ils veillèrent à épargner leurs maigres réserves d'eau, même si leurs gorges réclamaient sans cesse à boire, même si leurs corps se transformaient peu à peu en troncs desséchés et noueux. Ils n'avaient aucune idée des distances, car ils ne distinguaient ni le bas ni le haut de la faille et avaient l'impression de s'être fourvoyés sur un versant infini. Le vent poussait parfois d'épaisses couches nuageuses qui les imprégnaient d'une humidité bienfaisante. Puis, après la dispersion des nues, ils progressaient de nouveau sous l'œil pourpre et aveuglant d'Amphotelle, dévorés par la faim et la soif, guettant désespérément un signe de vie humaine sur les contreforts recouverts d'une mousse jaunâtre et rêche.

L'escalier grossier qu'ils avaient emprunté au fond de la faille se métamorphosait progressivement en un passage majestueux aux marches larges et régulières. Il ne longeait plus la paroi désormais, il s'enfonçait entre les dénivellations, paressait sur les pentes douces, se retournait sur lui-même pour franchir les voies abruptes, s'ornait de plus en plus souvent d'une rambarde de pierre ou de métal, s'offrait quelques haltes sur de vastes terrasses où se dressaient des bancs et des tables de pierre. Les anciens mineurs avaient visiblement voulu lui donner une vocation touristique, offrir à leurs contemporains la possibilité de descendre dans la faille et de connaître le délicieux frisson de la peur.

— Les entrées des mines intermédiaires ne sont plus très loin, lança Rohel à la comtesse.

— Tu entends encore des voix ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Ces tables et ces bancs… Des installations pour amateurs de pique-nique… Comme je ne vois pas de piste ou de plate-forme pour les engins aériens, je suppose que les visiteurs étaient acheminés par des transmines.

Le simple fait de parler lui donnait l'impression d'exsuder ses dernières gouttes d'humidité. Ils gravirent encore une centaine de mètres avant que Damyane ne relance la conversation :

— Je ne sais toujours pas de quelle manière tu t'y es pris pour localiser le refuge des mines d'urbalt au moment de la tempête de lave. Tu ne pouvais pas savoir que ce genre d'abri existait puisque c'était la première fois que tu descendais dans les grands fonds.

— La terre me parle de temps à autre, répondit-il avec un petit rire.

Ils débouchèrent sur une autre terrasse bordée de grands conifères qui ombrageaient les alentours et leur donnaient une agréable sensation de fraîcheur. Des monticules d'aiguilles séchées, poussées par le vent, recouvraient les rampes et exhalaient une âcre odeur de décomposition. Des centaines d'insectes bourdonnaient autour de pignes éclatées. La présence de ces arbres à cette profondeur

confortait Le Vioter dans l'idée qu'ils traversaient les ruines d'un circuit touristique.

Damyane s'assit sur un banc et, affalée contre le dossier, le dévisagea d'un air provocant.

— Si tu cessais, au moins pendant quelques secondes, de me prendre pour une idiote !

— Je te sais très intelligente.

Les lèvres de la comtesse s'étirèrent en une moue agacée.

— Je veux que tu me dises la vérité à ton sujet ! Au sujet de cette épée qui brille comme un soleil… Au sujet de tes pouvoirs cachés, de tes perceptions extrasensorielles… Je veux tout savoir de l'homme à qui je dois la vie.

Il se laissa choir à son tour sur le banc et fixa distraitement les frondaisons ajourées des conifères. Il regretta aussitôt de s'être assis, car il n'était pas sûr de trouver en lui le courage de repartir.

— À supposer qu'il y ait une vérité, qu'est-ce qui m'obligerait à te la révéler ?

— Depuis l'instant où tu es entré dans le dortoir de Ksaron, tu t'es méfié de moi. Tu peux peut-être baisser ta garde : nous sommes sortis de l'enfer de la faille.

— Il me reste bien d'autres enfers à franchir.

Elle rabattit le capuchon de son scaphandre sur ses épaules, se redressa, posa le menton sur ses mains jointes et l'examina attentivement. Sa fatigue et sa maigreur n'altéraient pas sa beauté.

— Après quelle chimère cours-tu ? Pourquoi ne saisis-tu pas le bonheur qui passe à portée de ta main ?

— Le bonheur ?

— Celui que je pourrais t'offrir… Je… je t'aime, sieur Ab-Phar ou qui que tu sois… Nous pourrions partir ensemble pour Helban, nous installer dans la demeure ancestrale de la famille Lolzinn. Je n'ai que peu de biens, peu de richesses, j'ai sans doute exagéré la qualité de mes origines, mais je n'ai jamais éprouvé un sentiment aussi fort pour un homme et je saurai te rendre heureux.

Le Vioter pressa affectueusement l'avant-bras de la jeune femme. Il décelait dans sa voix des accents de sincérité qui ne trompaient pas.

— Même si je ne sais pas grand-chose de toi, pas davantage que tu n'en sais de moi, je ne doute pas que tu saches prendre soin d'un homme, dit-il d'une voix douce. Mais je dois à tout prix regagner la Seizième Voie Galactica.

— Qu'est-ce qu'il y a donc là-bas de si important ? cria-t-elle.

Des larmes roulèrent sur ses joues rougies par les rayons d'Amphotelle.

— Je ne connaîtrai jamais la paix si je ne vais pas au bout de ma route.

Elle se releva, comme mue par un ressort, et se dirigea au pas de course vers l'escalier qui s'élevait entre les branches basses de deux conifères. Amphotelle se couchait à l'horizon dans les fastes or et pourpre du crépuscule.

Ils découvrirent, à la tombée de la nuit, l'entrée des mines intermédiaires, une immense bouche arrondie aux voussures de pierre blanche, située à l'écart, reliée à l'escalier par un sentier en friche, murée en partie, peut-être parce qu'on avait voulu mettre fin aux excursions et interdire aux mineurs d'aller se reposer sur les bancs de pierre. Les éboulements avaient cependant creusé des brèches suffisantes pour autoriser le passage d'un homme.

— Il n'y a personne là-dedans, dit Damyane.

Elle ne s'était pas départie de son air renfrogné depuis leur conversation sur la terrasse.

— Possible. Mais je suis partisan d'aller jeter un coup d'œil. Nous sommes encore à plus de quarante kilomètres de la base Ksaron, soit trois ou quatre jours de marche.

— Nous trouverons d'autres mines plus haut.

— L'armée stegmonite a réquisitionné le site de Tarphagène. Si elle a eu vent de la tempête de lave, elle a peut-être organisé des recherches.

— Ces gnomes n'ont aucun moyen de savoir ce qui se passe dans les mines des grands fonds. Les mouvements de la lithosphère faussent les mesures sismologiques. D'autre part, nous ne sommes que des hors-monde, nous n'avons aucune espèce d'importance à leurs yeux.

— Tu oublies la menace Hamibal : ils feront tout pour récupérer leurs isotopes d'urbalt.

Ils se faufilèrent par une brèche, escaladèrent les éboulis, s'avancèrent dans une galerie aussi large qu'un vestibule. La lumière crépusculaire d'Amphotelle déclinait au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le cœur de la roche. Des odeurs de moisissure se mêlaient aux lourdes senteurs minérales. Le poids de la voûte avait fini par briser des chevrons métalliques et de grosses pierres bouchaient partiellement les entrées des passages adjacents.

Plus loin, alors qu'ils ne parvenaient pratiquement plus à percer l'obscurité du regard, ils débouchèrent sur une galerie perpendiculaire, plus étroite mais bordée d'un large quai jonché de caisses éventrées et de déchets. Au milieu, ils distinguèrent le rail du transmine, en parfait état de conservation malgré les plissements de terrain qui avaient ébranlé la croûte planétaire. Certaines mines intermédiaires étaient encore en exploitation, ce qui expliquait cette relative préservation – même si le boyau qu'ils parcouraient n'avait visiblement pas été visité depuis très longtemps.

— Personne ! maugréa la comtesse. Nous avons perdu notre temps !

Sa voix se répercuta un long moment sur les parois et la voûte.

— Allons voir un peu plus loin, proposa Le Vioter. Si les Stegmonites ont commencé les recherches, ils ne s'attendent pas à ce que des survivants arrivent par la face externe de la faille. Ils ignorent peut-être l'existence de l'escalier. Ça fait plus de mille ans que les mines des grands fonds ont été fermées.

Ils décidèrent de suivre le rail sur sa partie ascendante. Damyane se mit à tempêter lorsque la barre métallique s'incurva brutalement vers le haut et les contraignit à puiser dans des réserves d'énergie déjà bien entamées. Ils durent avancer pratiquement en position de rappel, les pieds posés à plat sur le sol devenu aussi vertical qu'une cloison, à califourchon sur le rail dont ils se servaient comme d'une corde.

Plus de trente minutes leur furent nécessaires pour arriver en haut du puits noyé de ténèbres (Le Vioter se rappela les brusques plongées du transmine lorsqu'ils étaient descendus dans les grands fonds). Ils reprirent leur souffle, assis sur la barre métallique, exténués par l'effort intense qu'ils venaient de fournir. Damyane vida les dernières gouttes d'eau de sa gourde et la jeta par-dessus son épaule. Le Vioter se désaltéra à son tour, une seule gorgée, qu'il garda le plus longtemps possible dans la bouche.

— Nous devrions retourner à l'escalier extérieur, murmura la jeune femme d'une voix encore essoufflée. Nous trouverons peut-être une source plus haut.

— Il me reste de l'eau pour deux.

— Garde-la pour toi ! Garde ton mystère, garde ta vie pour toi !

Elle avait craché ces derniers mots avec colère, au bord de la crise de nerfs.

— Tout ça ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir, dit-il en désignant les environs d'un ample geste du bras.

— Tu resteras pour toujours un regret.

À cet instant un faisceau lumineux fendit l'obscurité, découpa un rond éblouissant sur une paroi convexe et couverte de moisissures. Une voix caverneuse retentit de l'autre extrémité de la galerie.

— Il y a quelqu'un par ici ?

*

Le transmine s'immobilisa le long du quai, devant un bâtiment de pierres noires que Rohel reconnut immédiatement : c'était à l'intérieur de ces murs teints de vert par les projecteurs que le colonel K-L Tazir lui avait montré le reportage holographique consacré aux mineurs des grands fonds.

Surpris de découvrir deux des six hors-monde de l'expédition dans une galerie abandonnée des mines intermédiaires, les soldats stegmonites envoyés en reconnaissance ne les avaient cependant pas trop pressés de questions, laissant probablement à leurs officiers supérieurs le soin de procéder à un interrogatoire en bonne et due forme. Ils avaient seulement enduit leurs multiples brûlures d'un onguent semblable à l'huile utilisée par les anciens mineurs, leur avaient procuré des combinaisons de coton (trop courtes et trop larges), des brodequins de cuir, et leur avaient fourni des gourdes contenant une eau à la forte saveur de saumure. Puis ils les avaient installés dans le wagon de l'un des transmines stationnés dans un vestibule, avaient prévenu les permanents de la base de Ksaron et commandé la remontée. Rohel avait glissé Lucifal dans sa combinaison. La chaleur de la lame se faisait de plus en plus intense et se diffusait dans tout son flanc gauche. Il avait tenté de soutirer quelques informations aux Stegmonites sur l'évolution de la guerre, mais aucun d'eux n'avait daigné répondre à ses questions. Ils ne paraissaient pas trop inquiets toutefois, comme si les sombres nuages qui menaçaient le ciel de leur planète s'étaient subitement dissipés. Damyane s'était assoupie malgré la brutalité des secousses.

Une délégation d'officiers vêtus d'uniformes bruns les attendait sur le quai. Le Vioter se sentit de nouveau oppressé par l'âpre odeur de charbon qui régnait sur la gigantesque excavation. Non seulement les Stegmonites n'avaient pas la mine anxieuse de ceux qui attendent le feu de l'apocalypse, mais ils étaient visiblement heureux de revoir deux hors-monde de l'expédition, même si ces derniers ne rapportaient pas les deux cents kilos d'urbalt nécessaires à la confection de leur bombe.

La comtesse, étonnée par leur comportement, lança un coup d'œil intrigué à Rohel.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il aux officiers en sortant du wagon. Vous avez chassé Hamibal avec des pierres et des flèches ?

Des sourires grimaçants fleurirent sur les faces écrasées de ses vis-à-vis.

— Le Chien nous a proposé un traité de paix, répondit l'un d'eux après avoir consulté ses compagnons du regard.

Un voile de pâleur glissa sur le visage de Damyane.

— Vous voulez dire que nous sommes descendus dans cet enfer pour rien ?

— Pas vraiment, rétorqua l'officier. La simple menace de la bombe a fait reculer le Conquérant. Il nous a demandé la permission de traverser notre système en échange d'un pacte de non-agression…

— Et vous l'avez cru ? gronda Le Vioter.

— Sa flotte est déjà sortie du système d'Amphotelle et fait route

vers les dernières planètes habitées de la galaxie. Toute menace de guerre est écartée. Nous avons décidé de lancer une expédition à votre recherche pour vous ramener à la surface, mais elle s'est heurtée à une tempête de lave à vingt kilomètres du fond et a rebroussé chemin… Nous ne pensions pas retrouver de survivants.

— Et vos promesses ? lança Damyane. Vous les tiendrez ?

— Nous ne sommes pas qualifiés pour vous répondre, mais le colonel K-L Tazir, le responsable de cette mission, devrait bientôt descendre à Ksaron et vous faire part de la décision de l'état-major. En attendant, nous vous avons préparé de quoi vous restaurer.

Jamais nourriture ne fut plus appréciée que le ragoût épicé servi par les soldats de Ksaron, d'autant qu'il était accompagné d'un vin capiteux qui ensorcelait le palais. On les avait installés dans une petite pièce gardée par des hommes en armes – les Stegmonites n'avaient pourtant aucune raison de traiter les deux rescapés de l'expédition comme des prisonniers de guerre ou de dangereux terroristes.

Le vin enflammait les joues et troublait les yeux de la comtesse. Elle ouvrait parfois la bouche pour parler mais elle se ravisait, secouait la tête, saisissait son verre et le vidait d'une traite, comme guidée par une volonté farouche de s'étourdir dans les vapeurs d'alcool. De temps à autre, un officier entrait, lançait un regard sur les deux hors-monde survivants, ressortait sans dire un mot, comme s'il voulait s'assurer qu'il n'avait pas affaire à des spectres.

Une demi-heure plus tard, K-L Tazir s'introduisit dans la pièce. A-C Phleg, le physicien, le père de la bombe, l'accompagnait. Le colonel s'immobilisa devant la table, les mains derrière le dos, et observa un long moment Le Vioter et la comtesse Lolzinn. Le vert sombre de son uniforme offrait toujours le même contraste avec le roux flamboyant de sa chevelure, la couleur sanguine de ses lèvres et le gris presque blanc de ses yeux. A-C Phleg s'était, quant à lui, vêtu d'un costume civil noir qui, compte tenu de son extrême maigreur, lui donnait l'allure d'une araignée. Le visage émacié du petit homme – plus petit encore que l'officier supérieur – se couvrait de rides profondes et révélatrices de pensées tourmentées.

— Eh bien, colonel, vous n'avez pas réussi à vous débarrasser de nous ! lança Damyane d'une voix légèrement traînante.

— Les choses ont bien évolué depuis votre départ, mais, croyez-le ou non, je suis très heureux de vous savoir en vie. Et j'éprouve un sentiment sincère de tristesse pour vos quatre compagnons disparus.

— Nous n'avons pas d'urbalt et, de toute façon, notre expédition était inutile…

— Je ne vois pas où vous voulez en venir, comtesse Lolzinn.

— Vous semblez oublier, cher colonel, que je suis sous le coup

d'une condamnation à mort pour avoir égorgé trois de vos misérables complanétaires. Vous m'aviez promis l'amnistie et le voyage retour sur Helban au cas où nous réussirions notre mission. Or nous avons échoué et vous n'avez plus besoin d'urbalt.

— Mes complanétaires n'étaient pas misérables, comtesse, puisque le tribunal a jugé que vous n'étiez pas en état de légitime défense, riposta K-L Tazir.

— Épargnez-moi vos discours moralistes. Je ne suis pas une fille d'Élyas Stegmon, une créature soi-disant promise à la Grande Humanité.

— Cette hors-monde dépasse les bornes de la décence ! gronda A-C Phleg.

Le colonel agrippa les bords de la table, se pencha sur Damyane et la fixa avec intensité. Elle soutint son regard sans ciller, droite sur son banc, la tête relevée, figée dans son orgueil.

— C'est pourquoi nous devons nous débarrasser au plus vite de ce démon femelle, articula le colonel entre ses lèvres serrées.

Elle saisit un couteau et le tendit à son interlocuteur.

— Tuez-moi vous-même si vous en avez le courage !

— Je ne suis pas un bourreau, comtesse, mais un membre de l'état-major stegmonite.

— Il y a une différence entre les deux ?

Le colonel se releva, fustigé par la morgue de la jeune femme. Il s'avança près de la porte et, au travers de la vitre, contempla d'un œil distrait les soldats qui montaient la garde dans l'autre pièce.

— L'honnêteté et la compassion font partie des sept règles de la morale stegmonite, reprit-il d'une voix où perçaient encore des éclats de fureur. Nous n'arrachons la vie qu'à ceux qui représentent une menace pour notre communauté.

Le Vioter faillit déclarer que les êtres-roches ne représentaient pas une menace pour les fils d'Élyas Stegmon et que, pourtant, ils avaient été exterminés. Mais il garda le silence, car le simple fait de parler des habitants primitifs de Krè aurait éveillé les soupçons des Stegmonites et entraîné le comblement du dernier nid. Tout ce qui lui importait, c'était de trouver un vaisseau à propulseur hypsaut et de regagner la Seizième Voie Galactica.

— Suis-je donc une menace pour votre société ? demanda Damyane.

— Vous êtes une menace pour n'importe quel monde recensé ! Mais nous tiendrons notre promesse, comtesse. Nous vous renverrons sur Helban où vous serez libre d'assassiner qui vous voudrez.

Elle s'affaissa sur son siège comme un pantin aux fils brisés. La tension avait été tellement forte qu'elle se retrouvait soudain vidée de toute énergie.

— Nous assortissons votre départ d'une condition, comtesse : vous devrez partager votre vaisseau avec le sieur Ab-Phar. La Treizième Voie Galactica est sur sa route. Il pourra vous déposer sur Helban et poursuivre son voyage jusqu'à la Seizième. C'est notre seule restriction : un vaisseau pour deux.

— Quand avez-vous prévu le départ ? s'enquit Le Vioter.

— Dans l'immédiat, sieur Ab-Phar. Nous ne vous laisserons ni le temps de vous soigner, ni le temps de vous reposer. Comme je le disais précédemment à la comtesse Lolzinn, nous sommes pressés de nous débarrasser des éléments perturbateurs. Dès que j'ai eu confirmation de l'identité des survivants, j'en ai informé l'état-major et nous avons pris notre décision. Je ne sais si c'est la meilleure, mais je reste persuadé qu'Élyas Stegmon l'aurait approuvée. Si mes hommes ont exécuté mes consignes, votre vaisseau est probablement prêt.

— À l'astroport d'Ychéon ?

Le colonel s'essuya machinalement le front du revers de la main.

— Vous décollerez de Tarphagène. Certains vaisseaux y sont entreposés pour des révisions ou des réparations. Vous gagnerez du temps, nous gagnerons du temps.

— Un appareil à propulseur hypsaut, ça représente beaucoup d'argent.

— Toujours aussi méfiant, sieur Ab-Phar ! Nous ne sommes pas tout à fait stupides, et nous vous remettrons un vaisseau confisqué à un capitaine indélicat.

— Indélicat ?

— Un contrebandier. Condamné à trente années de travaux forcés. Mort en captivité. Son vaisseau appartient donc à l'État stegmonite. Vous voyez, nous réglons nos dettes sans nous ruiner. Mais vous préférez peut-être récupérer l'appareil avec lequel vous êtes arrivé.

— Votre proposition me convient, coupa Le Vioter.

Il ne pouvait se départir, toutefois, d'un sombre pressentiment. Le marché des Stegmonites semblait cacher quelque chose, mais quoi ? De même, le brusque revirement d'attitude d'Hamibal le Chien ne cadrait pas avec ce qu'il avait entendu dire du personnage.

— Il ne nous reste qu'à obtenir l'accord de la comtesse Lolzinn, dit K-L Tazir en se tournant vers Damyane.

— Je n'irais pas avec vous dans la pièce d'à côté, mais j'irais avec cet homme jusqu'au bout de l'univers, soupira la comtesse.

— Je suis ravi de constater que cette initiative convient à tout le monde, dit le colonel. Une dernière chose, cependant : tôt ou tard, d'autres conquérants seront attirés par les richesses de Stegmon et A-C Phleg aura besoin d'achever sa bombe avec des isotopes d'urbalt…

— En quoi cela nous concerne-t-il ? intervint Damyane.

— Votre intérêt pour notre avenir me va droit au cœur, comtesse

Lolzinn. Vous êtes les derniers à avoir vu les mines. Pensez-vous que nous pourrons les rouvrir et extraire les deux cents kilos de minerai qui nous manquent ?

Rohel se remémora sa rencontre avec les êtres-roches.

— Il est pratiquement impossible de descendre dans les grands fonds, dit-il. La lave a bouché les galeries sur plus de vingt kilomètres de hauteur. L'asthénosphère ne résisterait pas à de nouveaux travaux de forage.

— Nous trouverons un moyen, gronda A-C Phleg. Nous trouverons un moyen… Il ne sera pas dit que j'aurai œuvré en vain.

Et son visage contrit exprimait toute sa déception de ne pas avoir été le nouveau sauveur de l'humanité stegmonite, le digne successeur d'Élyas Stegmon.

*

Bien que de taille relativement modeste, l'appareil, recouvert de pied en cap d'une couche de peinture noire, occupait à lui seul la presque totalité des pistes de l'aéroport de Tarphagène. Posé sur six pieds droits, ceinturé par une double rangée de hublots, il avait une forme vaguement ovoïde. Un faucon de l'espace, taillé pour la vitesse, un peu trop racé peut-être pour un usage de contrebande.

— Vous saurez manipuler cet engin ? demanda K-L Tazir à Rohel.

Le colonel et les deux hors-monde avaient pris place dans un véhicule à chenilles qui, piloté depuis la tour de contrôle, fonçait entre les hangars de l'aéroport.

La remontée de Ksaron jusqu'à Tarphagène s'était effectuée en moins d'une demi-heure. Une agitation désordonnée régnait sur l'astroport militaire, où le personnel finissait de rentrer les avils dans les hangars isothermes pour leur éviter d'être carbonisés par les réacteurs du vaisseau.

Damyane avait demandé à changer de vêtements et, à la grande surprise de Rohel, le colonel lui avait accordé la permission de sortir de l'enceinte de l'astroport. Escortée de deux officiers, elle s'était engouffrée dans un magasin de vêtements des environs. Les deux hommes l'avaient attendue dans une salle d'attente, au beau milieu de soldats en armes. Elle avait fait sa réapparition quelques minutes plus tard, drapée dans une robe qui lui tombait au-dessus du genou.

— Pas d'autre choix qu'une robe longue stegmonite, avait-elle bredouillé avec un sourire d'excuse.

Ses yeux rougis indiquaient qu'elle avait versé des larmes.

Le véhicule automatique s'immobilisa au pied de la passerelle.

— Le temps est venu de nous quitter, dit le colonel. Je vous souhaite un bon voyage.

Rohel leva la tête et embrassa le vaisseau du regard. Pourquoi donc avait-il la tenace impression que ce magnifique coursier des étoiles recelait une menace ? À cause de sa couleur noire ? À cause de la chaleur de Lucifal, devenue tellement intense qu'elle en était insupportable ?

CHAPITRE XIII

Une phrase s'afficha sur l'écran holographique du tableau de bord :

Hypsaut dans deux heures sidérales. Destination : Helban, cinquième planète du système d'Omicron du Cerf, Treizième Voie Galactica. Arrivée prévue dans vingt jours sidéraux. Caissons de cryogénisation disponibles dans la salle de sommeil.

Debout devant la baie vitrée de la cabine de pilotage, Damyane contemplait le ciel saupoudré d'étoiles. Le vaisseau venait tout juste de sortir du système d'Amphotelle et la géante rouge se détachait encore de la poussière argentée de la galaxie des Souffles Gamétiques.

La jeune femme s'était claquemurée dans un mutisme renfrogné depuis leur décollage de l'aéroport de Tarphagène, rabattant de temps à autre, en un geste compulsif, le bas de sa robe sur ses genoux. Des éclairs de désespoir traversaient parfois ses yeux fixes, et elle se mettait à trembler de tous ses membres, comme saisie d'une brusque crise de fièvre.

Tout en effectuant les diverses manœuvres de pilotage, Le Vioter la surveillait du coin de l'œil, persuadé que son étrange attitude avait un rapport avec la chaleur émise par Lucifal. Dès qu'il avait commandé la fermeture des sas, il s'était senti plus léger que sur Stegmon, car la gravité artificielle du vaisseau avait été calculée sur l'indice de base. Il avait trouvé un uniforme à sa taille dans l'une des penderies de l'appartement du capitaine, une veste et un pantalon bleus, des bottes montantes au cuir noir fin et souple. Une fois lavé et changé, une impulsion l'avait poussé à garder l'épée contre sa peau, dissimulée sous ses vêtements. La lame le brûlait vivement au travers du fourreau, comme s'il était en contact prolongé avec le métal d'une chaudière, mais il repoussait sans cesse le moment de la sortir de sa cachette.

La comtesse connaissait l'existence de son arme pourtant, et il n'y

avait aucune raison objective qu'il se comportât de la sorte. En la circonstance, il se laissait guider par son sixième sens, ce sens virtuel développé par son long apprentissage auprès de Phao Tan-Tré et qui, souvent, allait à l'encontre de toute logique apparente. « Le sens qui voit l'invisible, qui entend l'inaudible, qui touche l'impalpable, qui sent l'inodore, qui goûte l'insipide… » La lumière de Lucifal corroborait de surcroît cette intuition – l'avait peut-être même provoquée – et il s'efforçait de supporter sa radiance pour se ménager un éventuel effet de surprise.

La vaste cabine du vaisseau – un modèle fabriqué sur la planète Cynis, selon les informations du tableau de bord – ne s'ornait d'aucune décoration superflue. Fonctionnelle, elle ne s'offrait pour toute fantaisie qu'une baie vitrée démesurément grande, disproportionnée par rapport à l'ensemble et conçue sans doute pour accentuer la griserie engendrée par la vitesse des hypsauts.

— Le premier saut s'effectuera dans un peu moins de deux heures, dit Rohel à la comtesse. Si tu souhaites voyager en cabine cryo, il te reste un peu moins d'une heure pour te préparer.

Elle releva la tête et lui lança un regard courroucé.

— Tu es bien pressé de me plonger dans l'oubli, murmura-t-elle sans desserrer les lèvres.

Il se rendit alors compte qu'il n'éprouvait plus pour elle ce désir dévorant qui l'avait empêché de trouver le sommeil dans l'abri du camp de base des grands fonds. Les effets des poudres s'étaient probablement dissipés. Il la trouvait toujours séduisante dans cette robe stegmonite qui ne la couvrait que de manière parcimonieuse, mais c'était désormais un simple jugement esthétique.

— Les voyages en hypsaut ne sont agréables que pour les pilotes, dit-il. Et encore, il faut aimer la solitude de l'espace profond. Pour les passagers, en revanche…

— Ne te fais pas de souci pour moi ! Je prendrai le temps de me complaire dans mes remords.

— Quels remords ?

Elle s'avança vers lui, les bras écartés, dans une attitude implorante.

— Les gnomes de Stegmon t'ont expédié dans un piège. Ils me l'ont dit, dans la boutique de vêtements, et je n'ai rien fait pour les en empêcher.

— C'eût été dommage pour moi, comtesse Lolzinn, fit une voix métallique.

Le Vioter se retourna, aperçut, dans l'encadrement de la porte, une silhouette au centre d'un halo de lumière.

— Je te présente Hamibal le Chien, le Conquérant des Souffles Gamétiques, articula lentement Damyane. L'homme qui fait trembler

tous les peuples de la galaxie. L'homme dont j'exécute les basses besognes depuis maintenant plus de deux ans.

— Vous commettez une double erreur, comtesse, reprit la voix – à son timbre particulier, vibrant, Le Vioter devina que leur vis-à-vis utilisait un système de brouillage –, vous n'êtes pas mon agent, mais ma prisonnière, et je ne suis pas un homme.

La lumière s'éteignit et les contours de la silhouette se précisèrent. Damyane ne put retenir une exclamation de surprise. Hamibal le Chien, le tyran cynique, le chef de l'invincible armada qui déferlait sur la Neuvième Voie Galactica, était une femme. Frêle, à peine sortie de l'adolescence, un visage d'une extrême finesse auréolé d'une chevelure noire. D'un geste vif, elle arracha le bras articulé qui maintenait le paravent de brouillage devant sa bouche, dévoilant des lèvres pulpeuses figées en un vague sourire. Un projecteur mobile, dont la lampe ronde, grise, ressemblait à un œil mort, flottait au-dessus de sa tête. Sa cape, fermée au cou par un corindon rouge, ondulait sous l'effet des ventilateurs intégrés du vaisseau. Ses yeux étaient des éclats concentrés d'énergie haineuse.

— Je comprends maintenant pourquoi vous restiez toujours planquée dans cette satanée lumière, murmura Damyane.

— Vous ne comprenez rien du tout, comtesse ! cracha Hamibal.

Paradoxalement, sa voix naturelle renforçait l'impression de cruauté qui se dégageait d'elle. Elle s'avança de quelques pas vers le centre de la cabine. La chaleur de Lucifal se fit encore plus ardente et Le Vioter prit conscience que l'épée avait détecté la présence de son adversaire bien avant qu'ils n'embarquent dans le vaisseau, depuis en fait qu'ils avaient regagné la base souterraine de Ksaron.

— Vous n'avez pas sorti vos chiens de leur niche ? lança Damyane.

— Nous sommes seuls dans ce vaisseau, répondit Hamibal avec un rictus. Les aboiements des Cyniques commençaient à m'ennuyer. Ils se débrouilleront sans moi. Ils s'entre-tueront pour prendre le pouvoir, s'approprieront ma légende, poursuivront la conquête. Ce sont de véritables animaux, des êtres dont la cruauté n'a d'égale que la stupidité. J'ai mieux à faire que de guider ces crétins sur le chemin de leur propre extermination.

Elle tendit le bras en direction de Rohel.

— J'ai proposé un marché aux Stegmonites : j'épargnais leur misérable planète s'ils me livraient cet homme. Leur empressement à me donner satisfaction m'a franchement diverti. Leur bombe ne pouvait pas m'effrayer et vous le savez bien, comtesse, puisque vous étiez chargée d'empêcher par tous les moyens l'extraction des deux cents kilogrammes d'urbalt radioactif.

Damyane se tourna vers Rohel mais n'eut pas le courage de le regarder en face.

— Nous avons pris des risques pour rien murmura-t-elle. La tempête de lave a englouti les mines.

— Elle a bien failli tout compromettre, ajouta Hamibal. Elle a rendu Japh F-Dorem imprévisible, incontrôlable. Il ne tenait plus compte de mes ordres. J'ai eu peur qu'il ne tue Rohel Le Vioter et…

— Qui ?

— Vous ne connaissez donc pas le véritable nom de notre hôte, comtesse ? Vous faites décidément une piètre femme de guerre. Sachez que cet homme est le plus précieux des êtres humains que vous ayez jamais rencontrés.

— On croirait à vous entendre que vous n'êtes pas vous-même un être humain !

— C'était la deuxième erreur dont je vous parlais tout à l'heure : je ne suis ni un homme ni une femme, mais un Garloup.

Le Vioter se recula de deux pas et glissa la main dans l'échancrure de sa veste. Ses doigts s'enroulèrent autour de la poignée de l'épée. Il s'efforça de ne rien laisser paraître de la douleur fulgurante qui lui irradia la main.

— J'ai investi le corps d'Hamibal pour semer la destruction dans la Neuvième Voie Galactica. La façon qu'elle avait de dissimuler son état de femme, d'apparaître dans une lumière aveuglante et de brouiller sa voix m'a considérablement facilité la tâche. Je suis un principe volatil, migratoire. Il m'a fallu environ un an de votre temps pour entrer dans ses mécanismes biologiques et un autre pour me glisser dans ses circuits cérébraux. Je l'ai chassée d'elle-même, comme des milliers de Garloups ont chassé de leur propre organisme les gouvernants des mondes recensés. Nous pensions que tu avais échoué, Rohel Le Vioter, et nous avons élaboré une nouvelle stratégie de conquête.

Le sang de Rohel se glaça.

— Qu'avez-vous fait de Saphyr ?

Le Garloup marqua un long temps de pause avant de répondre, les lèvres figées en un sourire sardonique.

— Le sentiment que vous appelez amour est incompréhensible pour nous… Je n'ai pas de nouvelles récentes de celle qui te semble si chère. Lors de mon dernier passage sur Déviel, elle vivait encore, mais cela remonte à plus de trois ans. Quelle importance ? Je vais maintenant entrer dans tes mécanismes biologiques, investir ton esprit et prendre connaissance de la formule. Je t'expulserai de ton corps et ton principe vital errera pour l'éternité.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai récupéré le Mentral ?

— J'ai conclu une alliance avec le Berger Suprême du Chêne Vénérable, ricana le Garloup. J'ai appris qu'ils remuaient les cieux et les terres pour te retrouver.

— Pourquoi m'avez-vous expédié sur Orginn ? Il vous aurait suffi

d'investir le corps et l'esprit de Gahi Balra pour parvenir à vos fins.

— Selon nos calculs de probabilités, tu représentais la meilleure chance de réussite. Nous venions tout juste de débarquer sur les mondes matériels et nous n'avions pas encore intégré toutes les subtilités de la nature humaine. Nos calculs n'étaient pas si mauvais d'ailleurs, puisque tu leur as donné raison.

Les yeux de Damyane voltigeaient de Rohel au Garloup comme des papillons affolés. Elle ne saisissait pas tout de la conversation qui se tenait devant elle, mais elle se rendait compte qu'elle avait servi un maître bien plus dangereux, bien plus féroce qu'un simple conquérant du nom d'Hamibal le Chien.

Le Vioter raffermit sa prise sur la poignée de l'épée. Le seul Garloup qu'il eût jamais combattu était un seigneur sézamon des couloirs achroniques du réseau-Temps, et d'eux, il ne connaissait rien d'autre que leur fantastique vitesse d'exécution. Ils n'avaient laissé aucune chance aux soldats d'élite du Peuple Originel lorsqu'ils avaient débarqué sur Antiter et ce simple fait en disait suffisamment long sur leur valeur guerrière.

— Tu ne sentiras pas la différence les premiers temps, dit encore le Garloup. Des pulsions de moins en moins contrôlables de meurtre, de destruction. Peu à peu, tu perdras la conscience de toi-même, de cet ego dont les humains sont si fiers, et tu deviendras un soldat des armées du néant. Il ne te restera aucun souvenir de Rohel Le Vioter, de Saphyr d'Antiter, de l'humanité. Je ne conserverai de toi que la formule et j'ouvrirai le ciel aux millions de pensées déçues qui errent dans le néant.

— Les Grands Devins d'Antiter ont prédit un tout autre avenir, fit Rohel.

S'il ignorait de quelle manière s'y prendrait le Garloup pour investir son corps, il savait que son attaque serait foudroyante et se préparait en conséquence. Il n'avait prononcé ces mots que pour se donner le temps de faire un quart de tour sur lui-même, de dégainer son épée à l'abri du paravent que constituait son épaule gauche.

— Les Grands Devins n'étaient que des humains, glapit la créature de l'antespace. Aveuglés par leur désir de sauver l'humanité.

— Et d'elle, qu'allez-vous en faire ? demanda Le Vioter en désignant Damyane d'un mouvement de menton.

— Elle ne compte pas. Elle m'a bien servi mais elle n'a pas davantage d'importance que son père et son frère. Je les ai tués depuis bien longtemps, avant même qu'elle n'entre à mon service.

Le cri de colère et de désespoir de Damyane retentit avec une telle force qu'il fit vibrer les cloisons de la cabine.

— J'ai employé avec elle le même principe que le Cartel de Déviel avec toi : je lui ai fait croire qu'elle retrouverait les siens si elle

effectuait certaines missions pour mon compte. Je savais qu'elle était une femme de guerre, une tueuse bien plus efficace que le plus féroce des chiens d'Hamibal. Son père et son frère appartenaient à une ambassade venue d'Helban pour négocier un contrat d'armement avec l'administration cynique. J'ai sauté sur l'occasion qui m'était offerte d'incorporer la comtesse Lolzinn au Pulex, les services secrets d'Hamibal. Ce sera peut-être toi qui la tueras, lorsque tu ressentiras cette irrésistible pulsion de meurtre, lorsque le plaisir de donner la mort sera plus fort que ton principe créateur… Comme ce fou de Japh F-Dorem, un magnifique serviteur, un homme naturellement doué pour semer le néant… Le vide nous liait, nous permettait d'échanger nos pensées à distance. Il transmettait ensuite les ordres à notre chère comtesse.

Damyane tomba à genoux puis s'allongea de tout son long sur le ventre. Secouée de sanglots, la tête enfouie dans les bras, elle ne maîtrisait plus les mouvements de ses genoux et de ses coudes qui frappaient le plancher métallique en cadence.

— Je suis le principe A-ua, une pensée des premiers temps, gronda le Garloup. Bientôt, nous réaliserons le rêve des maîtres de l'indicible au-delà.

Il lança subitement son attaque. Son mouvement fut tellement fulgurant que Rohel eut l'impression d'affronter un tourbillon noir. Il n'eut pas le temps de sortir complètement Lucifal de son fourreau. Des objets pointus, semblables à ses griffes, se plantèrent dans son dos, crissèrent sur ses omoplates, lui paralysèrent les centres nerveux. Il relâcha la poignée de l'épée, qui retomba dans son fourreau. Une haleine glacée lui caressa la nuque et son adversaire pesa de tout son poids sur ses épaules. Déséquilibré, il s'effondra sur le plancher.

Il banda ses muscles, tenta de se retourner, mais la pression des griffes – étaient-ce vraiment des griffes ? il ne se souvenait pas avoir remarqué d'ongles à l'extrémité des doigts du corps d'emprunt du Garloup – se resserra sur le haut de sa colonne vertébrale et une douleur, atroce, intolérable, le contraignit à s'immobiliser. Pris entre le froid glacial de son adversaire et la chaleur brûlante de Lucifal, il avait la sensation d'être un pont de souffrance jeté entre deux mondes, le monde des ténèbres et celui de la lumière. Il parvint à redresser la tête, croisa le regard épouvanté de la comtesse, étendue à quelques pas de lui, vit dans le reflet de la baie vitrée la forme noire du Garloup perchée au-dessus de lui. Il se rendit alors compte que l'être des trous noirs s'affairait à lui pratiquer une ouverture à la base de la nuque. Il opérait avec ses dents, dont il se servait avec virtuosité, arrachant les cheveux sous l'occiput. Il ouvrait probablement un passage pour se glisser dans cette nouvelle physiologie d'emprunt. Il avait une connaissance étonnante de la biologie humaine car il veillait à

n'endommager aucun centre vital.

Neutralisé par la douleur, aussi faible qu'un nouveau-né, Le Vioter n'était plus qu'un corps inerte offert à la convoitise de son terrible adversaire. Dans quelques minutes, dans quelques secondes peut-être, les Garloups entreraient en possession de la formule du Mentral, ouvriraient des fenêtres sur l'espace, des passages pour leurs congénères, débarqueraient en masse sur les mondes recensés… Il percevait des grignotements, des gargouillis, des grognements, de sinistres bruits de succion.

La pensée le traversa soudain qu'il lui restait encore la possibilité d'utiliser le Mentral. La formule détruirait le vaisseau et s'évanouirait à jamais dans l'espace. La prophétie des Grands Devins ne s'accomplirait jamais. Quelle importance ? Saphyr était probablement déjà morte… Ce serait son dernier acte d'homme libre… Le Garloup lapait son sang avec un plaisir évident. Il lui prélevait à présent des lambeaux de peau qu'il découpait au préalable avec ses canines.

Déjà les syllabes destructrices se pressaient dans la bouche de Rohel, impatientes d'accomplir ce pour quoi elles avaient été conçues : détruire.

Il vit, comme dans un brouillard, la comtesse se relever, courir vers le tableau de bord, arracher une manette, se précipiter sur le Garloup, lui enfoncer l'objet métallique dans le dos. La lame improvisée, longue de quatre ou cinq centimètres tout au plus, ne provoqua qu'une blessure superficielle mais suffit à perturber le Garloup qui redressa la tête et émit un rugissement assourdissant.

La douleur diminua et Rohel reprit empire sur lui-même. Il glissa le bras sous son corps, saisit la poignée de Lucifal, la dégaina d'un geste ample et résolu. Une lumière irréelle, éblouissante, inonda la cabine.

Aveuglé, il eut besoin de plusieurs secondes pour s'accoutumer à l'éclat de l'épée. Le Garloup bougea au-dessus de lui, puis il se sentit plus léger, comme délivré de son fardeau. Les griffes lui labourèrent la chair mais la douleur s'estompa ainsi que la sensation de paralysie. Il en profita pour rouler sur lui-même, les bras tendus. Il se rétablit sur ses pieds quelques mètres plus loin, se retourna, s'efforça de maîtriser le tremblement de ses jambes.

Les yeux exorbités, la bouche entrouverte, le Garloup relevé fixait avec épouvante Lucifal dont la lumière lui était visiblement insupportable, lui qui avait vécu pendant plus de deux ans dans la bulle protectrice d'un projecteur mobile. Tout en reculant, il jetait de fréquents coups d'œil par-dessus son épaule, comme s'il cherchait un recoin pour se cacher de cette intolérable clarté.

Le Vioter leva son arme et s'avança vers son adversaire. Des rigoles de sang s'écoulaient par la blessure de sa nuque et sinuaient dans son

dos. Le Garloup se heurta à la cloison mais ne chercha pas à s'échapper par la droite ou par la gauche. Il paraissait tout à coup privé de volonté, résigné, comme pétrifié.

— Maudis sois-tu, Rohel Le… Vioter… Tu finiras par… par…

Il n'eut même pas la force d'aller jusqu'au bout de sa phrase. Sa voix se transforma en un inaudible chuintement. Il n'esquissa aucun geste de défense lorsque Lucifal se dressa au-dessus de lui. La lame s'abattit sur sa tête avec une violence inouïe, lui fendit le crâne jusqu'aux sourcils. Une fontaine de sang jaillit de l'entaille. Il s'affaissa lentement contre la cloison et retomba lourdement sur le dos. Le cerveau de son corps d'emprunt se répandit sur le plancher et sur les pans de sa cape.

Le Vioter voulut retirer la lame pour la nettoyer, mais il ne parvint pas à soulever l'épée. Il eut beau insister, fléchir les jambes, s'arc-bouter, elle ne bougea pas d'un millimètre. Il crut d'abord que les griffes du Garloup avaient neutralisé ses facultés motrices, mais il avait toute sa sensibilité, il était conscient de la tension douloureuse de ses muscles. Puis, alors que le sang continuait de se répandre dans un borborygme prolongé, il décela une substance vaporeuse, sombre, qui s'échappait du cadavre et que l'épée semblait aspirer. Il comprit alors que Lucifal, douée d'une volonté propre, ne se contentait pas de faire reculer les soldats des forces obscures ou de mutiler leur corps d'emprunt, mais qu'elle absorbait leur principe énergétique, qu'elle le dissolvait dans sa lumière comme l'océan de magma de Tarphagène liquéfiait les roches des grands fonds. Elle requérait la volonté de son détenteur pour sortir du fourreau et entamer le combat, mais ensuite elle prenait l'initiative, elle devenait un instrument de la création, une gardienne farouche de la volonté des dieux.

Elle se ternissait de plus en plus à mesure qu'elle avalait le principe volatil du Garloup. Des soubresauts agitaient le cadavre d'Hamibal, pourtant exsangue, mais Rohel comprenait que ces spasmes n'avaient rien à voir avec de quelconques sursauts organiques, qu'ils étaient le fait d'une créature du vide terrorisée par la chaleur convulsive de la fusion.

Lucifal était bien autre chose qu'une arme forgée dans un métal inconnu, elle était un présent des premiers maîtres de l'univers.

— Arrête cette boucherie, bon Dieu ! hurla Damyane.

— Je ne peux pas, répondit Rohel sans se retourner. L'épée n'a pas fini de boire.

*

Le Vioter boucla le sas du compartiment d'évacuation et enfonça la manette. Quelque part sur la carène du coursier de l'espace, une

trappe s'ouvrit et la dépouille d'Hamibal le Chien, cette jeune fille qui avait projeté de régner sur la galaxie des Souffles Gamétiques, fut éjectée dans l'espace, un tombeau digne de ses rêves de grandeur.

Ils nettoyèrent la cabine de pilotage à l'aide de sondes dissolvantes trouvées dans un réduit, puis Damyane insista pour soigner la blessure de Rohel. Ils découvrirent une pharmacie d'urgence dans la salle de bains des appartements du capitaine. Elle l'entraîna dans une chambre, lui retira sa veste et lui fit signe de s'allonger sur le lit.

— Je comprends maintenant pourquoi tu tiens à cette épée, murmura-t-elle en lui étalant un produit antiseptique sur la plaie. Où l'as-tu trouvée ?

— Dans un réseau-Temps.

— Ce… cette créature a évoqué une formule.

— Moins tu en sauras sur elle et mieux tu te porteras.

Elle lui posa un pansement imbibé d'alcool qui le fit grimacer. Elle suspendit ses gestes pendant quelques secondes.

— J'espère… j'espère que ces monstres ne feront pas subir à cette femme, Saphyr je crois, le même sort que mon père et mon frère.

Il ne répondit pas. Il l'espérait également, mais il n'avait aucune certitude à ce sujet. Il préféra changer de sujet.

— Tu étais la partenaire de Japh F-Dorem ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

— C'était mon responsable. Il correspondait avec Hamibal par une technique assimilable à de la télépathie. Il s'était lui-même chargé du meurtre des trois Stegmonites qui m'avait valu ma condamnation. Ça faisait partie de notre plan pour être intégrés dans l'équipe des mineurs. Contrairement à moi, il avait le goût du sang… Nous devions vous éliminer tous les quatre, Omjé, les frères Luan et toi, avant de remonter.

— Que comptes-tu faire maintenant ?

— Je ne sais pas, je n'ai plus de famille. Tu devrais te reposer. Tu as perdu beaucoup de sang.

Elle acheva le pansement, soigna également les blessures laissées par les ongles du Garloup – des ongles rétractiles, selon elle. Pendant quelques secondes, ses mains errèrent comme des soupirs de regret sur le dos et les épaules de Rohel, puis elle se leva.

Il lui saisit le poignet avant qu'elle ne s'éloigne.

— C'est grâce à ton initiative que je suis encore un être humain…

— C'est grâce à toi, Rohel Le Vioter, que les hommes resteront des hommes.

Elle rabattit sa robe sur ses genoux et l'enveloppa d'un regard ardent, bouleversant, avant de sortir.

Il se réveilla une dizaine d'heures plus tard. Ses blessures

l'élançaient encore, mais la douleur restait tout à fait supportable. Il se rendit d'abord à la cabine de pilotage et vérifia que les instruments de bord ne signalaient aucune anomalie. L'hypsaut s'était effectué normalement et le vaisseau filait à sa vitesse de croisière. Il observa un long moment le ballet fourmillant des étoiles, puis les grondements de son estomac lui rappelèrent qu'il était temps de manger et il se mit en quête de Damyane pour lui proposer de partager son repas.

Il visita les quatre chambres des appartements du capitaine, les autres logements individuels, les dortoirs des hommes d'équipage, mais la comtesse resta introuvable.

Une intuition le poussa alors à explorer le couloir des caissons cryogéniques. Un écran de contrôle était allumé sous la vitre étanche et ronde de la porte d'une cabine. Il s'en approcha et vit qu'un message y avait été inscrit :

Rohel, j'ai choisi l'oubli, le sommeil cryogénique. Mon ventre et ma bouche ne peuvent t'accueillir car ils sont infectés, farcis de substances esclavagistes. J'avais enduit mon corps d'huiles aphrodisiaques pour t'attirer dans mes pièges (je te trouvais beau et j'avais envie de jouer avec toi avant de te tuer), mais cela, tu l'avais déjà deviné et j'ai admiré ta force de caractère dans les abris du camp de base. Et puis tu m'as sauvé la vie et j'ai appris à t'aimer, hélas… J'ai programmé mon retour à la vie après notre escale sur Helban. Tu seras loin lorsque je me réveillerai. Cela facilitera la séparation mais n'atténuera pas les regrets. S'il reste une petite place dans ton cœur, garde-la, s'il te plaît, pour la comtesse Damyane Lolzinn.

Assis devant la baie vitrée, Rohel contemplait les étoiles. La découverte du visage pâle et figé de Damyane au travers de la vitre du caisson l'avait bouleversé. Il avait présumé que la griserie de l'hypsaut l'entraînerait dans le vertige apaisant de l'oubli, mais il savait maintenant que ni l'espace ni le temps n'effaceraient un jour le souvenir de la comtesse Lolzinn.

Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

CHAPITRE PREMIER

Les fleurs transformaient les hurlements du vent en d'étranges plaintes musicales. Joru Hamani, le rémineur, avait cru dans un premier temps qu'une tempête soufflait sur la plaine, mais le sibémol, un ancien, lui avait expliqué que ces bourrasques étaient tout à fait ordinaires au crépuscule de Kahmsin, la planète-colonie de l'empire de Cham.

Assis au milieu des herbes, les yeux clos, les vingt autres membres de la chorale écoutaient les murmures des fleurs avec un recueillement religieux. Les derniers feux des deux étoiles bleues du système, les jumelles Mu et Nu, jetaient un voile mauve et gris sur le ciel. Juché sur le pont du vaisseau impérial, Joru contemplait la plaine parcourue de vagues ondulantes qui s'échouaient sur les pentes sombres d'une lointaine barrière montagneuse. Il était le champ d'un tumulte intérieur tellement intense qu'il ne se sentait pas capable de garder la position assise pendant plus de deux minutes.

La fausse-note, le mal mystérieux qui frappait certains choristes depuis maintenant plus de quatre cents ans, avait emporté son prédécesseur quelques mois plus tôt. La chorale impériale de Cham, la deuxième planète habitable du système de Mu et Nu, avait dû recruter un rémineur de toute urgence. Le domajeur, le responsable de l'octave, avait fait passer de multiples auditions aux enfants et aux adolescents de toutes catégories sociales qui ambitionnaient de faire partie du prestigieux chœur du vent. Cet honneur avait échu à Joru Hamani, un garçon de seize ans qui avait été intronisé officiellement avant le départ de la chorale pour la saison des tempêtes musiciennes de Kahmsin.

Il n'avait éprouvé qu'un léger pincement de tristesse lorsqu'il avait quitté la ville basse. Son admission à la Psallette avait valu à ses

parents de recevoir une bourse impériale qui les mettait à l'abri du besoin jusqu'à la fin de leurs jours. Son père construirait la maison dont il avait toujours rêvé dans les quartiers résidentiels de Taj, la capitale chami, et sa mère cesserait enfin de brader son corps dans les chambres sordides de la rue Asmoda. De sa petite enfance, il lui restait des souvenirs très nets d'hommes nus, ventrus et qui, vautrés sur sa mère, poussaient des couinements obscènes avant de se figer, comme frappés par une invisible foudre. Il en avait conçu une phobie des contacts corporels qui l'avait tenu à l'écart des femmes, prostituées ou non, pendant que ses amis se livraient avec un féroce appétit à toutes sortes d'expériences sexuelles. Le simple fait de s'imaginer en train de se frotter sur un ventre ou une poitrine féminine – ou masculine – lui donnait la nausée.

En accédant au statut très convoité de choriste impérial, il avait de toute façon opté pour une existence ascétique d'où était exclu tout débordement sensuel. L'appartenance au chœur du vent exigeait, en contrepartie de la gloire et de la richesse, un dévouement total à l'art sacré du chant. La nourriture frugale, les jeûnes réguliers, les longues séances de méditation, la recherche permanente d'un état de conscience apaisé, toutes ces règles disciplinaires n'avaient pas effrayé Joru, bien au contraire : la première fois qu'il avait pénétré dans la cour intérieure de la Psallette, un bâtiment enchâssé dans un écrin de verdure à quelques encablures du palais impérial, il avait eu l'impression de s'immerger dans un bain purificateur, de se laver de la boue de son âme. Il avait toujours aimé chanter, laisser son imagination s'envoler sur le son de sa voix, mais il s'était présenté au concours de rémineur sans croire un seul instant qu'il serait retenu. Il lui avait semblé que les innombrables postulants qui se pressaient dans l'immense vestibule de la salle d'audition, du plus jeune, un garçon de treize ans, à la plus ancienne, une fille de dix-huit ans, possédaient une voix plus puissante ou plus harmonieuse que la sienne. Ce sentiment s'était accentué lorsqu'il s'était présenté devant le domajeur, un vieillard à l'imposante barbe blanche, et qu'il avait été prié d'entonner un air.

— N'importe lequel ? avait-il bredouillé, plus mort que vif.

— Quelque chose que tu as l'habitude de chanter, avait approuvé le domajeur d'une voix étonnamment douce en regard de sa sévérité apparente.

Après s'être raclé la gorge une bonne dizaine de fois, Joru s'était exécuté, chantant une comptine enfantine qu'il avait apprise de sa mère. À court de souffle, tétanisé par le décor majestueux de la Psallette et la présence du domajeur, il n'avait pas réussi à placer sa voix comme d'habitude, il n'avait pas ressenti le frémissement de plaisir délicieux, presque insupportable, qui lui parcourait le corps

depuis le sommet du crâne jusqu'au bout des orteils. Les notes étaient sorties de sa gorge sans vibrer dans la caisse de résonance de son ventre, comme des fleurs anémiées, coupées de leurs racines. Les larmes aux yeux, il avait contenu tant bien que mal son envie de tourner les talons, de courir hors de la Psallette, d'errer dans les ruelles de la ville basse jusqu'à se laisser tomber de fatigue et de chagrin. Il avait puisé dans d'insoupçonnables ressources de volonté pour venir à bout de sa chanson, puis pour rester campé sur ses jambes cotonneuses.

Le domajeur n'avait fait aucun commentaire dans les premiers temps, mais des lueurs vives avaient traversé ses yeux profondément enfoncés sous les arcades saillantes. Un silence d'une dizaine de minutes, à peine troublé par le brouhaha confus des autres postulants rassemblés dans le vestibule, s'était étiré comme une éternité.

— Reviens cet après-midi, avait enfin déclaré le vieil homme. Les auditions de ce matin ne servent qu'à opérer un premier tri.

Le rythme cardiaque de Joru s'était brusquement accéléré. Il avait relevé la tête, soutenu sans faiblir le regard du domajeur, posé la question qui lui brûlait les lèvres.

— Ça veut dire que je fais partie de ce… premier tri ?

Un sourire avait éclairé, comme une étoile tardive, la face parcheminée de son interlocuteur.

— Cet après-midi, tu devras chanter devant les huit membres permanents de l'octave. J'espère sincèrement que tu sauras dominer les émotions qui t'empêchent d'exhumer le trésor enfoui de ton âme.

Les disques mauves de Mu et Nu s'abîmèrent derrière la barrière montagneuse. Les corolles des fleurs musicales se fermèrent peu à peu et les vents se transformèrent en murmures à peine audibles. L'attention de Joru se reporta sur les faces des choristes, qui se découpaient sur le rideau de ténèbres comme des masques clairs et suspendus dans les airs. Les deux sexes se répartissaient de manière à peu près équitable dans la chorale impériale de Cham puisque, dans sa configuration actuelle, elle se composait de onze femmes et de dix hommes. Il s'attarda un long moment sur le visage d'Ilanka, la solmineur, dont les longues mèches brunes dansaient au rythme languissant de la brise.

La présence de femmes avait surpris Joru lors de la deuxième audition. Pour une raison qu'il n'était pas parvenu à s'expliquer, il avait toujours cru que l'art du chant était un domaine réservé aux hommes. L'image de sa mère ne l'avait pas quitté lorsqu'il avait interprété la comptine devant l'octave au grand complet… La vision de son corps maigre et dénudé ployant sous le poids des hommes, la lumière tragique qui éclairait son regard… Les larmes contenues du

matin avaient roulé sur ses joues. Il avait perdu toute notion d'espace et de temps, puis, lorsqu'il avait repris conscience de son environnement, il s'était rendu compte avec stupeur que les huit membres de l'octave pleuraient également. Ils n'avaient pas proféré un mot mais ils l'avaient enveloppé d'un regard à la fois ému et complice qui en disait bien davantage qu'un long discours.

Le domajeur lui avait laissé une nuit pour faire ses adieux à ses parents.

— Tu leur diras de passer demain à l'économat du palais impérial avec leur empreinte cellulaire. On leur remettra le *precium cantis,* la prébende allouée aux familles qui fournissent un enfant à la chorale. Goûte pleinement ces moments passés avec eux. Tu ne les reverras qu'en de très rares occasions.

Joru n'avait pas suivi son conseil : il avait annoncé la bonne nouvelle à ses parents, empli d'un orgueil qu'il avait après coup jugé puéril, sincèrement heureux que sa propre réussite permît à sa mère de connaître une existence un peu moins misérable, puis il était sorti comme un voleur, avait traîné dans les ruelles jusqu'à l'aube, s'était imprégné des odeurs et des rumeurs de la ville basse.

Il n'avait passé que peu de temps à la Psallette, une quinzaine de jours tout au plus. On lui avait attribué la chambre de l'ancien rémineur et remis l'ample robe blanche de novice. L'octave avait chargé Xandra la fadièse, une femme d'une soixantaine d'années, de lui enseigner les règles de base, de lui inculquer quelques notions d'histoire et de lui révéler les véritables enjeux de la chorale impériale.

La plupart de leurs conversations s'étaient déroulées sous les arcades du jardin intérieur, un endroit qui baignait dans un silence enchanteur.

— Tu ne seras définitivement élevé au rang de choriste qu'à la fin de la saison des tempêtes musiciennes, avait affirmé Xandra de son inimitable voix chaude et douce. L'épreuve de vérité : les vents de Kahmsin sont tellement puissants qu'ils peuvent te métamorphoser ou te tuer si tu n'es pas en résonance avec eux, si ton corps n'est pas prêt à les recevoir.

— Pourquoi l'octave m'a-t-il choisi ? avait demandé Joru. Je n'ai pas très bien chanté devant lui.

Les mains de la fadièse s'étaient posées comme des oiseaux ensorcelants sur les tempes de l'adolescent. Il s'était d'abord raidi, affolé par ce contact, puis il avait ressenti un ineffable bien-être auquel il s'était peu à peu abandonné. Xandra n'avait pas d'enfants, comme tous les membres du chœur, et pourtant le flot qui s'écoulait de ses yeux, de ses paumes, était bien plus maternel et apaisant que celui dans lequel l'avait baigné sa propre mère. Les mèches de

cheveux qui encadraient son visage rond, sillonné de quelques rides d'expression, semblaient avoir été blanchies par la sagesse et la bonté.

— La voix et la technique du chant ne sont pas grand-chose, avait-elle répondu avec un sourire lumineux. L'octave t'a élu pour ta capacité à capter et transmettre l'harmonie. La chorale n'a pas été créée pour divertir l'empereur, comme le croient la plupart des Chami, mais pour l'élever jusqu'aux cieux et l'aider à prendre les décisions les plus justes. Il viendra nous entendre sur Kahmsin lorsque nous aurons été purifiés par les tempêtes musiciennes.

— Je ne connais aucun chant du répertoire de la chorale, avait objecté Joru.

La fadièse s'était renversée en arrière et avait libéré un rire cristallin.

— Nous n'avons pas de répertoire ! s'était-elle esclaffée. Les vents de Kahmsin nous inspirent selon notre réceptivité. Souvent la moisson est belle et annonce une année prospère pour Cham, mais parfois le résultat n'est pas à la hauteur de nos espérances et notre monde connaît des temps difficiles… Notre responsabilité est immense, petit rémineur. L'appartenance au chœur impérial n'est ni une partie de plaisir ni une glorification de l'ego, mais un engagement et une humilité de tous les instants. J'espère que tu es conscient de l'importance de ton rôle.

— Qu'arriverait-il si les vents ne nous inspiraient pas ?

Elle s'était brusquement reculée, comme frappée par la question. Surpris par son mouvement, un oiseau s'était arrêté de chanter quelque part au-dessus d'eux.

— Ce serait le signe, avait-elle murmuré. La fin de Cham… la fin des temps… L'homme ne serait plus digne de régner sur l'univers.

Joru avait trouvé la réaction de sa marraine de chœur quelque peu exagérée. Elle lui avait recommandé de rester humble, de ne jamais se laisser prendre aux pièges de la vanité, mais le fait de lier le sort de l'humanité à l'expression de la chorale impériale de Cham n'était-il pas le comble de l'orgueil ? Les choristes avaient-ils donc une si haute opinion d'eux-mêmes qu'ils estimaient leur art aussi indispensable que l'air, l'eau, la terre, le feu ?

— On m'a dit que tu viens de la ville basse, avait repris Xandra. Tes parents sont toujours vivants ?

Joru avait acquiescé d'un hochement de tête.

— Exercent-ils un métier ?

De nouveau, les larmes avaient encombré les yeux de l'adolescent.

— Mon père travaille parfois pour les compagnies de transport, avait-il répondu avec une agressivité soudaine. Le reste du temps, il joue et boit dans les tripots de l'astroport. Ma mère a été obligée de se prostituer pour me nourrir… Les chants de la saison des vents de

Kahmsin ont peut-être une influence sur les décisions de l'empereur mais ils ne changent rien à l'existence misérable des familles de la ville basse !

Il avait presque crié ces derniers mots, conscient de commettre un sacrilège en offensant l'atmosphère sereine du jardin.

La réaction de sa marraine de chorale continuait de l'étonner et de l'émouvoir lorsqu'il repensait à cette scène. Non seulement elle ne lui avait fait aucune remontrance, mais elle s'était approchée de lui, l'avait enlacé et l'avait serré longuement comme pour absorber une partie de ses tourments. Il s'était abandonné à son étreinte alors qu'il s'était toujours débattu dans les bras de sa mère, imprégnée de l'odeur et de la sueur des hommes qui se perchaient sur elle. Il avait pleuré de nouveau, mais il lui avait semblé que ces larmes épaisses, brûlantes, emportaient les alluvions de sa détresse. Vidé de ses forces, il avait regagné sa chambre, s'était couché et, hanté par le remords d'avoir refusé les manifestations de tendresse d'une mère encore plus malheureuse que lui, avait trouvé l'apaisement dans le sommeil.

Les choristes se relevèrent l'un après l'autre et se dirigèrent vers le vaisseau, un appareil d'un noir mat, frappé de l'emblème holographique impérial – un triangle rouge à l'intérieur d'un cercle jaune – sur ses deux flancs convexes. Haut de cinquante mètres, posé sur ses huit pieds en arc de cercle, il ressemblait, avec sa proue en forme de bec et l'arrondi de sa cabine de pilotage, à un oiseau maladroit échoué sur le sol.

Les ombres fugitives des membres de l'équipage traversaient les hublots éclairés. Ils repartiraient vers Cham le lendemain, sitôt terminées les opérations de débarquement du matériel et d'installation des choristes sur Kahmsin. Cette mesure visait à empêcher leurs vibrations personnelles – leur chant animique – d'altérer la réceptivité des choristes comme les fréquences holographiques grossières troublaient parfois les systèmes ultra-sophistiqués de communication des vaisseaux. En vertu de la loi de propagation du chaos, une infime dysharmonie pouvait se transformer en une terrible cacophonie dans une autre partie de l'univers, comme le battement d'aile d'un insecte pouvait provoquer un véritable ouragan quelques milliers de kilomètres plus loin.

Le métal du vaisseau possédait, outre ses qualités isothermiques communes à tous les appareils spatiaux, des propriétés antiondulatoires qui préservaient l'EV (l'écologie vibratoire) de Kahmsin.

Au cours de la traversée, Xandra avait expliqué au jeune rémineur que la planète avait été autrefois terraformée pour accueillir une souche humaine, mais que les perpétuelles variations de pression

atmosphérique et les tempêtes sonores qui en découlaient avaient peu à peu découragé les colons. Kahmsin avait ensuite été livrée aux divers prospecteurs de métaux précieux et aux contrebandiers, jusqu'à ce qu'un décret impérial la classe comme réserve musicale et en interdise l'accès à tout individu n'appartenant pas au chœur du vent ou à la cour. Elle restait donc déserte pendant les quatorze mois de la révolution de Mu et Nu, surveillée par des sondes volantes équipées de senseurs et de canons à ondes mortelles, servant parfois de refuge à des hors-la-loi en provenance des mondes voisins. Les choristes trouvaient régulièrement des cadavres dans les champs de fleurs ou sur les versants de la chaîne montagneuse. Ils leur donnaient une sépulture décente car, selon les croyances religieuses chami, les âmes refusaient d'entamer leur migration tant que leurs corps pourrissaient aux rayons des étoiles bleues, et leurs lamentations silencieuses risquaient de troubler la pureté du chant.

— Les vents libèrent toute leur puissance pendant les deux derniers mois de l'année, avait ajouté Xandra. C'est là qu'ils délivrent leur message. Nous devons être prêts à l'entendre, à le transmettre à l'empereur.

— Est-ce que nous nous exercerons à chanter tous les jours ? avait demandé Joru.

Un sourire chaleureux avait éclairé le visage de la fadièse, caressé par les lumières obliques des appliques du compartiment. Les hublots découpaient des pans de ciel étoilé qui se modifiaient sans cesse comme les pièces d'un puzzle interactif.

— Nous ne donnerons qu'une seule représentation, avait-elle répondu. Le dernier jour, lorsque l'empereur et sa cour auront pris place dans le grand auditorium…

— Tu veux dire que… je n'aurai jamais l'occasion de m'exercer à chanter avec le chœur ?

Elle avait plissé les lèvres et acquiescé d'un hochement de tête. Deux autres choristes, la soldièse et le mibémol, avaient tourné la tête et observé Joru d'un air amusé par-dessus l'appui-tête de leur siège. Pendant quelques secondes, le silence s'était empli du grondement des moteurs du vaisseau.

— Mais je… je n'y arriverai jamais, avait-il balbutié d'un air contrit.

— Tu auras presque deux mois pour écouter les vents musiciens, pour t'imprégner du souffle de Kahmsin. Je suis persuadée que tu trouveras ta vibration intérieure, petit rémineur, que tu deviendras un grand choriste.

— Mais si je n'y arrive pas ? avait insisté Joru, submergé par un début de panique.

Xandra lui avait tapoté la joue du bout des doigts.

— Fais confiance au destin. Va dormir maintenant : la traversée est longue.

Le voyage avait duré sept jours.

Sept jours pendant lesquels le sablier du temps avait obstinément refusé de s'écouler. Sept jours d'impatience et d'ennui que n'étaient pas parvenues à tromper l'observation des planètes proches, les longues méditations de groupe (un exercice insupportable pour Joru) et l'exploration des recoins du vaisseau. Ce n'était qu'à la veille d'atterrir sur Kahmsin, point lumineux qui grossissait de manière vertigineuse dans le rectangle céleste découpé par la baie vitrée de la salle commune, qu'il avait remarqué la présence de la solmineur, une jeune femme dont la beauté l'avait émerveillé.

De longs cheveux noirs, une peau dorée, des yeux d'un gris profond et pailleté d'or, des gestes déliés. Une féminité troublante.

Leurs regards s'étaient croisés et, l'espace de quelques secondes, il avait eu la sensation d'être réconcilié avec lui-même. Elle lui avait adressé un sourire furtif avant de se replonger dans la contemplation de la sphère mordorée de Kahmsin. Joru s'était retiré dans sa cabine et s'était allongé sur son lit, mais il lui avait fallu du temps pour apaiser son rythme cardiaque et juguler le flot désordonné de ses pensées. L'ironie de la situation lui était apparue dans toute son absurdité, dans toute sa cruauté. Il n'avait éprouvé qu'indifférence devant les filles de la ville basse, des créatures qui, à en croire ses amis, se seraient données à lui sans exiger de contrepartie financière, et, alors qu'il venait tout juste d'incorporer le prestigieux chœur du vent, qu'il s'était donc engagé sur la voie de l'abstinence, il découvrait l'attirance, le bouleversement des sens. Une sève nouvelle, tumultueuse, avait coulé dans son corps et l'avait empêché de trouver le sommeil.

Le lendemain, pendant l'heure qui avait précédé l'atterrissage, une volée de questions adroites posées à Xandra lui avait appris que la solmineur s'appelait Ilanka, qu'elle était âgée de dix-huit ans, « la plus jeune de la chorale après lui », que c'était son quatrième séjour sur Kahmsin et que l'octave lui prédisait un avenir glorieux si elle continuait d'explorer les gisements de son âme pour en extraire les minerais les plus précieux.

Depuis, il guettait une occasion de faire sa connaissance. La première journée de leur séjour sur Kahmsin s'était étiolée mollement, consacrée au rassemblement du matériel et à la préparation de l'aéronef, un glisseur à voile dont la carène, un énorme ballon taillé dans une matière increvable, lui permettait d'évoluer en souplesse sur les immenses plaines de Kahmsin. La coque, d'un métal très léger mais très résistant, abritait les compartiments où étaient entreposés les affaires personnelles, les abris et les vivres. Un mât se dressait au centre du pont et soutenait une toile blanche, affaissée pour l'instant,

frappée comme les flancs du vaisseau des emblèmes impériaux.

Xandra avait brièvement expliqué à Joru que la chorale se devait d'utiliser un moyen de transport silencieux, approprié à la virginité vibratoire de la planète. Le vaisseau ne les reprendrait qu'à la fin de la saison des tempêtes musiciennes, après le départ de l'empereur et de la cour.

— Pourquoi ne pas rester ici ? s'était enquis Joru. Le vent y souffle aussi fort qu'ailleurs.

— C'est à lui de décider de l'endroit où il nous transmettra sa puissance. Nous partirons à l'aube. Nous nous laisserons guider par les courants dominants.

Elle lui avait ébouriffé les cheveux.

— La saison promet d'être belle, petit rémineur, avait-elle ajouté, les yeux brillants d'excitation.

Elle avait arboré une expression tellement enthousiaste, tellement enfantine, qu'il s'était demandé qui d'elle ou de lui était le novice.

Pendant les préparatifs, il s'était tenu le plus près possible d'Ilanka, volant à son secours lorsqu'elle ployait sous le poids des lourdes caisses, à l'affût de ses sourires ou de tout autre signe de complicité, s'asseyant à ses côtés lors des pauses et des repas, tentant d'attirer son attention d'une manière ou d'une autre. Il l'avait trouvée de plus en plus séduisante au fur et à mesure que s'étaient égrenées les heures, mais elle s'était acquittée de sa part de corvée avec une indifférence, avec une froideur qui lui avaient peu à peu glacé le cœur. À plusieurs reprises, le regard de la jeune fille avait glissé sur lui comme une ombre, comme s'il n'avait pas d'existence réelle, comme si elle ne voyait en lui qu'un élément du décor.

À l'issue du dîner, servi par l'équipage dans la grande salle à manger du vaisseau, le domajeur prononça le discours traditionnel du début de saison. Il rappela aux choristes que la qualité de leur chant reposerait sur leur pureté intérieure :

— De même que la lumière ne traverse pas les eaux troubles, le vent ne chante pas dans les âmes corrompues. Pendant ces deux mois sur Kahmsin, laissez le souffle vous pénétrer et emporter vos faiblesses. N'oubliez jamais que vous êtes les chantres du cosmos, les êtres choisis pour recueillir et transmettre la parole des dieux.

Joru préféra se retirer dans sa cabine plutôt que de se joindre aux autres pour une dernière promenade. La présence d'Ilanka l'aurait à ce point perturbé qu'il aurait été incapable de se maîtriser, de résister à la tentation de l'attirer dans un repli de ténèbres pour la serrer dans ses bras. Il resta longtemps sous le jet brûlant de la douche, espérant sans trop y croire que l'eau le détendrait, le purifierait du désir.

Mais lorsque la chaleur fut devenue insupportable et qu'il eut

passé la main devant le rayon interrupteur de la douche, il se rendit compte que sa fièvre n'était pas tombée, que le torrent de ses pensées roulait toujours avec la même violence, qu'il était devenu le champ d'un combat harassant entre son aspiration à l'idéal choral et son désir pour la solmineur. Il noua une serviette autour de ses reins et se contempla dans le miroir embué. On le disait beau mais lui ne se trouvait aucune grâce particulière. Il n'aimait ni ses cheveux blonds et bouclés, ni sa peau blanche, ni ses yeux d'un brun que la lumière des astres diurnes parait d'un éclat vert, ni son torse et ses cuisses maigres.

Sans prendre le temps de s'essuyer, il sortit de l'étroite salle d'eau, passa dans la chambre et se laissa tomber sur le lit. Il fixa pendant quelques secondes un carré de ciel étoilé par le hublot. Il se demanda où était Cham dans ce poudroiement argenté. C'est alors qu'il eut la sensation très nette d'une présence dans la cabine.

Il se redressa avec vivacité, tourna la tête, aperçut une silhouette immobile dans l'embrasure de la porte qui séparait la chambre du vestibule. Son premier réflexe fut de rabattre un pan de sa serviette sur ses jambes. Son rythme cardiaque s'accéléra lorsque la silhouette s'avança dans la lumière et qu'il reconnut Ilanka, la solmineur, vêtue d'une robe de lin resserrée à la taille par une ceinture de tissu. La jeune fille s'immobilisa au bord du lit et l'examina de la tête aux pieds, les lèvres étirées en un sourire énigmatique. Il flotta tout à coup dans un nuage de trouble et sa peau encore humide se couvrit de frissons. Il voulut se relever, rompre cette position allongée qui lui donnait un sentiment d'infériorité, mais il s'avéra incapable de vaincre l'inertie qui le plaquait sur le lit.

— Cela fait presque trois semaines que je lutte contre moi-même, murmura la jeune femme d'un air désespéré. Depuis que je t'ai vu dans les jardins de la Psallette. Je me suis arrangée pour t'éviter jusqu'à présent, mais hier j'ai senti ton regard se poser sur moi.

Il remarqua alors les cernes profonds qui soulignaient ses yeux et s'aperçut qu'elle se contenait pour ne pas éclater en sanglots. Elle s'assit sur le lit et embrassa la petite pièce du regard : les cloisons habillées d'un tissu écru, le plancher métallique, la porte entrouverte de la salle de bains d'où s'évadaient des écharpes de buée, les vêtements de Joru entassés sur une étagère de la penderie.

— C'est ma quatrième saison de tempêtes musiciennes, reprit-elle d'une voix légèrement tremblante. Je pensais avoir franchi un palier de sagesse, m'être définitivement préservée des tourmentes des sentiments et des sens, mais je t'ai vu et j'ai été comme aspirée, aimantée… Je me suis défendue, je me suis raccrochée aux règles de la vie de choriste comme à une bouée de sauvetage, je me suis plongée dans de longues méditations, je me suis fustigée, je me suis griffée jusqu'au sang, mais je n'ai pas pu me guérir de toi, Joru.

Elle l'appelait par son prénom, preuve qu'elle avait également mené son enquête sur lui.

— Je me suis battue toute la nuit, poursuivit-elle. Tu es un novice et je n'ai pas le droit de te corrompre. C'est au-dessus de mes forces… Au-dessus de mes forces…

Elle se pencha et posa la tête sur le ventre de Joru. Tétanisé, le souffle court, il demeura incapable d'esquisser le moindre geste, de proférer le moindre son.

— Je n'ai pas le droit de t'entraîner dans ma déchéance.

Il sentit les lèvres de la jeune femme ramper sur son torse, sur son cou, ses mains se promener sur ses épaules, sur son dos.

— Pas le droit.

Il prit conscience que tout reposait sur sa propre volonté désormais. Elle avait franchi la frontière au-delà de laquelle il n'avait pas osé s'aventurer, elle l'invitait à explorer un territoire exaltant, dangereux.

Il lui aurait fallu la repousser, se lever, s'évanouir dans la nuit, mais il n'en avait ni la volonté ni l'envie.

— Joru…

Leurs bouches volèrent l'une vers l'autre avec une telle précipitation que leurs dents s'entrechoquèrent. Dans un sursaut de lucidité, il recula la tête, échappa pour un temps au piège des lèvres folles et luisantes qui le dévoraient.

— Qu'est-ce qui se passerait si… si…

Elle le dévisagea avec gravité. La force de son désir lui donnait un air vaguement diabolique.

— S'ils nous découvrent en train de nous aimer, ils nous tueront. C'est la règle du chœur. Je suis prête à courir le risque, mais toi…

Il l'empêcha de finir sa phrase en lui posant la main sur la bouche. La serviette se détacha de sa taille et s'étala sur le lit.

CHAPITRE II

Les sirènes d'alarme hurlaient de concert et se conjuguaient aux corolles lumineuses pour accentuer l'impression de cataclysme qui régnait sur l'espace. Les brusques changements de cap du vaisseau chassaient parfois le croissant ocre et vert de Kahmsin – terraformée en l'an 10 502, cinquième planète tellurique du système de Mu et Nu, colonie de Cham, Quinzième Voie Galactica, avait précisé l'écran-carte du tableau de bord avant de s'éteindre – de l'immense rectangle piqueté d'étoiles que découpait la baie vitrée de la cabine de pilotage.

Le Vioter n'avait pas eu le temps de se rhabiller lorsque les premières déflagrations l'avaient réveillé. Il s'était rué vers les instruments de bord et avait détecté la présence d'un deuxième vaisseau sur l'écran-radar. Il avait d'abord cru qu'il avait été pris en chasse au sortir de son saut dans l'hyperespace, puis un bref regard sur les informations dispensées par les cartes holographiques lui avait appris qu'il n'avait pas atteint la Seizième Voie Galactica. Il avait alors compris qu'il avait affaire à des pirates des champs hypsauts, équipés de mémodisques puissants qui pénétraient à distance dans les logiciels de paramétrage, neutralisaient les systèmes de sécurité et déroutaient les vaisseaux.

Ce genre de matériel, conçu à des fins militaires, avait été interdit à l'issue de la grande guerre qui, sept siècles plus tôt, avait embrasé dix des seize galaxies recensées, mais nombreux étaient les télécapteurs qui avaient échappé à la destruction et avaient été récupérés par les hors-la-loi de l'espace. Ils entraient par effraction dans les programmateurs, saisissaient de nouvelles données et préparaient une nasse à l'attention des vaisseaux détournés. Dès que ceux-ci émergeaient de leur hypsaut, ils se retrouvaient subitement encerclés par plusieurs appareils qui tiraient des coups de semonce

pour manifester leur présence.

Les capitaines n'avaient pas d'autre choix que de négocier avec leurs agresseurs : les générateurs requéraient plusieurs heures pour synthétiser de nouvelles réserves d'énergie et toute tentative de fuite à l'aide des moteurs de propulsion classique aurait transgressé la loi fondamentale de la fratrie de l'espace qui interdisait aux équipages de prendre des risques avec la vie de leurs passagers. Les vaisseaux pris au piège se laissaient dépouiller sans opposer la moindre résistance. Si certains pirates étaient régis par une sorte de code déontologique, d'autres ne se contentaient pas d'un simple pillage : saisis de la folie de l'espace, ils se livraient aux pires atrocités, violaient les femmes devant leur mari, torturaient des enfants sous les yeux de leurs parents, mutilaient les voyageurs en leur coupant un bras, une jambe, un sein pour les femmes, les organes sexuels pour les hommes, puis, après avoir vogué pendant des heures sur un fleuve de souffrance, de sang et de larmes, ils battaient en retraite et s'évanouissaient dans l'immensité stellaire.

Aucune armée, aucune police, aucun service secret n'était en mesure de lutter contre ces détrousseurs, car leurs mémodisques et leurs créateurs d'artefacts, de leurres ondulatoires, leur permettaient de jouer à cache-cache avec leurs poursuivants en les aiguillant sur de fausses pistes.

N'ayant aucun passager à son bord, Le Vioter n'était pas tenu d'observer les règles déontologiques de la fratrie de l'espace et, tandis que les corolles étincelantes et sonores des tirs de semonce se déroulaient en guirlandes mouvantes autour de lui, il n'avait pas hésité une seule seconde à déclencher ses moteurs à propulsion classique. D'autant moins que l'agresseur était seul et qu'il avait évalué à cinquante pour cent ses chances de lui fausser compagnie.

Le vaisseau s'était arraché de son inertie post-saltatoire dans un ululement plaintif, mais il n'était pas parvenu à semer son prédateur, aussi rapide que lui. Les coups de semonce s'étaient transformés en salves meurtrières. Les ondes lumineuses avaient perforé son bouclier magnétique avec une facilité déconcertante. Il avait été touché à plusieurs reprises, les sirènes d'alerte s'étaient mises à hurler et les lumières des tableaux de bord s'étaient éteintes l'une après l'autre.

Pilotant désormais en mode manuel, Le Vioter avait piqué tout droit sur Kahmsin, estimant qu'il augmenterait ses chances de s'en sortir en pénétrant dans l'atmosphère de la planète et en préparant son atterrissage au cas où les moteurs tomberaient définitivement en panne. Il n'avait pas le temps de visiter les soutes du vaisseau pour y dénicher une dérivelle, un petit appareil de secours équipé d'un propulseur, d'un programmateur simplifié, d'une réserve de vivres et

d'oxygène garantissant une autonomie de plusieurs jours, et qui, lors d'un naufrage, permettait à une dizaine de personnes de gagner le monde habitable le plus proche. Il ne pouvait pas quitter la cabine, concentré sur son pilotage, jetant le vaisseau d'un côté sur l'autre pour éviter les déflagrations lumineuses, se lançant dans d'impressionnants travers qu'il récupérait de justesse. Nu, en sueur, il secouait régulièrement les épaules pour détendre ses muscles noués. Il ne voyait pas son poursuivant, car les capteurs extérieurs avaient probablement été détruits et les projecteurs holographiques, plongés dans une pénombre à peine égratignée par les lumières des appliques autonomes, n'étaient plus que de vagues pyramides tronquées, mais les éclairs aveuglants des explosions et les vibrations grandissantes des explosions l'informaient que le chasseur se rapprochait sans cesse.

Il s'attendait à être éperonné d'un moment à l'autre, technique dangereuse qu'utilisaient certains pilotes pour déséquilibrer leur adversaire et le pousser dans une spirale infernale, fatale, qu'on appelait la « torche ».

La planète occupait maintenant la quasi-totalité de la baie vitrée et les formes continentales, séparées par un océan de couleur bleue, apparaissaient nettement entre les stries ajourées des cirro-cumulus. Une secousse de forte amplitude ébranla le vaisseau, cueilli par une onde lumineuse alors qu'il amorçait un nouveau changement de cap. Les pirates commençaient à anticiper les manœuvres de Rohel, conscients qu'il ne pouvait pas indéfiniment outrepasser les lois élémentaires de la spationautique, qu'il lui fallait de temps à autre maintenir l'appareil à l'horizontale pour éviter de franchir la frontière d'inertie et de partir en vrille jusqu'à ce que les éléments du fuselage, soumis à de terribles trépidations, se désolidarisent les uns des autres et entraînent la dislocation de la structure. Tout en se maintenant à une distance prudente, ils attendaient tranquillement que leur proie cesse de louvoyer pour le coucher en joue.

Le Vioter se rendit alors compte qu'ils ne cherchaient pas à le détruire en vol – sans doute persuadés que ce vaisseau d'un modèle récent transportait des passagers fortunés, ils avaient tout intérêt à récupérer l'épave – mais qu'ils neutralisaient peu à peu ses principaux moteurs de propulsion pour l'obliger à se poser sur Kahmsin. Comprenant qu'il ne réussirait pas à les distancer, il décida de piquer tout droit sur la planète et d'atterrir avant qu'il ne soit trop tard. Lorsque les pirates auraient visité les cabines, les soutes, et constaté qu'il n'y avait strictement rien à piller, ils repartiraient peut-être sans demander leur reste. Il lui suffirait de se cacher dans la nature environnante jusqu'à ce qu'ils prennent conscience du caractère infructueux de leur chasse. Il disposerait pour cela d'une dizaine de minutes, le temps que ses agresseurs franchissent à pied la distance

séparant les deux vaisseaux dont les masses imposantes les empêchaient d'atterrir trop près l'un de l'autre. Il se demanda avec angoisse si les explosions n'avaient pas endommagé le mémodisque commandant l'ouverture des boucliers thermiques, si le réchauffement atmosphérique n'allait pas liquéfier les feuilles extérieures de la carène.

Il poussa un juron de désespoir.

Après avoir déposé sa passagère cryogénisée sur la planète Helban, il avait pensé ne rencontrer aucune difficulté particulière pour se rendre dans la Seizième Voie Galactica. Il avait trompé son impatience en échafaudant divers plans pour affronter le Cartel des Garloups de Déviel. Son impatience et surtout son inquiétude, car il lui semblait que l'invisible lien qui le rattachait à Saphyr s'était rompu et il craignait que les créatures des trous noirs n'aient déjà exécuté leur prisonnière. Son combat contre le Garloup qui s'était introduit dans le corps et l'esprit d'Hamibal le Chien avait instillé le venin du doute dans son esprit : impatients, les êtres des trous noirs avaient entamé leurs opérations de conquête en se glissant dans les enveloppes corporelles des principaux dirigeants des mondes recensés. Ils n'avaient donc plus aucune raison de garder la captive en vie.

Il bouillait d'impatience de regagner la Seizième Voie Galactica, de contacter le Cartel de Déviel par un canal holographique, de lui extorquer un contact avec Saphyr (il saurait à quoi s'en tenir s'il se voyait opposer une fin de non-recevoir), mais il n'avait pas compté avec les pirates des champs hypsaut, ces parasites de l'espace que l'appât du gain transformait en prédateurs implacables.

Les prédateurs en question avaient compris que leur gibier s'apprêtait à atterrir et, ayant obtenu ce qu'ils désiraient, avaient cessé leurs tirs. Le Vioter dressa le vaisseau à la verticale de manière à le présenter par la carène à l'entrée de l'atmosphère. L'extinction générale des tableaux de bord le privait de toute information et, ne sachant pas si les boucliers thermiques s'étaient déployés, il préférait exposer la partie la plus épaisse de l'appareil à la brutale augmentation de la chaleur.

Un sifflement continu l'informa qu'il venait d'entrer en contact avec l'exosphère. Il jeta un coup d'œil par la baie vitrée. Le fuselage s'ornait de traînées rougeoyantes qui trahissaient la formidable pression exercée sur le métal. La cabine se transforma rapidement en fournaise et des rigoles de sueur sillonnèrent son torse, son dos et son ventre. La densité de l'air freinait maintenant le vaisseau, lui arrachait des hurlements d'agonie. La chaleur embrasait le métal du plancher, se communiquait aux pieds de Rohel, montait le long de ses jambes. Il fixa la baie vitrée, guettant la formation d'éventuelles lézardes. Sa

gorge sèche ne parvenait pas à déglutir la boule d'angoisse qui l'étranglait. Son sang frémissait dans ses veines dilatées et de véritables coups de massue lui martelaient les tympans, tendus comme des peaux de tambour. Bien que le manche de pilotage lui brûlât les paumes, il gardait suffisamment de lucidité pour contrôler l'appareil. Il entrevoyait les gerbes d'étincelles produites par le frottement des flancs convexes sur l'air de plus en plus dense. Les rugissements des propulseurs encore intacts transperçaient les matériaux et provoquaient des vibrations inquiétantes. Une suffocante odeur de brûlé se répandait dans l'air surchauffé. Des câbles étaient en train de fondre à l'intérieur de leurs gaines et, le gestionnaire de coupe-feu étant hors d'usage, des courts-circuits se produisaient en chaîne dans les conducteurs.

L'espace de quelques minutes, Le Vioter crut qu'il allait se consumer de l'intérieur comme les hérétiques condamnés par les tribunaux du Chêne Vénérable au calvaire des fours à déchets. Il flottait dans un état second où se mêlaient étroitement souffrance et détachement, où ses réflexes forgés par ses années d'apprentissage auprès de Phao Tan-Tré avaient pris le relais. Seul son instinct de survie l'empêchait de renoncer, de lâcher le manche. Kahmsin n'était plus qu'une tache ocre et verte aux bords indécis.

Il ne sut combien de temps dura cette plongée dans les couches de plus en plus denses de l'atmosphère. Des pensées confuses venaient mourir à la surface de son esprit. Il avait l'impression que ses pieds se soudaient au plancher métallique, qu'il abandonnait des lambeaux de peau sur les instruments de bord, que des aiguilles chauffées à blanc le transperçaient, qu'il inhalait des rayons incandescents.

Réduire la vitesse… Il localisa la manette des moteurs de rétropoussée, la tira vers lui, d'une main douce d'abord pour éviter le choc d'un freinage brutal, plus ferme ensuite pour empêcher le vaisseau de franchir un seuil d'inertie qui le rendrait ingouvernable. Des tremblements prolongés secouèrent le fuselage mais n'ébranlèrent pas la structure. Le voile gris qui se tendit sur la baie vitrée lui indiqua qu'il traversait une épaisse couche nuageuse de la mésosphère. Les rugissements des moteurs de rétropropulsion dominaient les ululements des sirènes.

Le train d'atterrissage… Il chercha des yeux la manette correspondante, la repéra sur sa gauche. Un simple levier métallique recouvert d'une boule blanche, bloqué en haut de la fente comme un vulgaire bras mécanique. Une rusticité explicable par le fait qu'il ne servait pratiquement jamais, car c'était le rôle du mémodisque de bord que de gérer les manœuvres d'approche et d'atterrissage. Le Vioter l'enfonça d'un coup sec mais ne rencontra pas la résistance escomptée, pas davantage qu'il ne perçut le sifflement caractéristique produit par

le déploiement des pieds télescopiques, ce miaulement suraigu audible en toutes circonstances, même au cœur des tumultes les plus assourdissants.

Le levier tressautait sur le bord inférieur et arrondi de la fente comme un pantin désarticulé. Rohel comprit alors que les ondes lumineuses des canons avaient endommagé le mécanisme du train, qu'il n'avait pas d'autre choix que poser le vaisseau sur le ventre. Il se secoua pour recouvrer sa concentration. La chaleur avait sensiblement diminué depuis qu'il avait franchi la mésosphère, preuve que les boucliers thermiques avaient partiellement tenu leur rôle. Son rythme cardiaque se stabilisait peu à peu, et il pouvait désormais prendre de profondes inspirations sans avoir la sensation de se calciner la gorge et les poumons. Des pointes virulentes de douleur le poignardaient par instants, mais il ne commit pas l'erreur de les refuser, de gaspiller une partie de son énergie à les neutraliser, il appliqua ce principe appris de Phao Tan-Tré qui lui recommandait de les accepter, de les considérer comme des alliées, comme des gardiennes vigilantes.

Il joua avec les manettes des moteurs et de dérive pour amener l'appareil à la verticale. Il aperçut furtivement les disques bleutés d'étoiles jumelles. Puisqu'il ne disposait d'aucun mouchard de repérage, il devait utiliser le seul instrument visuel à sa disposition, la baie de la cabine de pilotage, et dans ce but pointer le nez du vaisseau vers le sol. Un atterrissage en catastrophe sur la carène requérait une surface relativement plane. Il n'aurait que très peu de temps entre le moment où il discernerait les reliefs et celui où il amorcerait le redressement à l'horizontale. Il aurait encore la possibilité de jouer avec la vitesse, de retarder la prise de contact avec la terre, d'éviter les premiers obstacles, mais sa marge de manœuvre resterait de toute façon réduite.

La brutale inclinaison du vaisseau le contraignit à s'agripper fermement au rebord du tableau de bord. Il augmenta progressivement la puissance des moteurs de rétrofusée, veillant à ne pas franchir la limite critique d'inertie. Puis il tenta de deviner d'éventuelles bosses ou saillies sur la tache émeraude et parsemée de stries blanches qui s'étalait sur la baie vitrée. Par chance, il arrivait sur la face éclairée de la planète, au moment de l'aube – ou du crépuscule – comme le montraient les ombres étirées de mamelons et de contreforts rocheux.

Il se servit justement de ces zones sombres pour se repérer, pour orienter l'appareil vers une plaine herbue et uniformément verte. Il entrevit le ruban sinueux et sombre d'un cours d'eau, quelques vagues formées par des collines dans le lointain. Il estima que le vaisseau, emporté par son élan, aurait besoin de deux ou trois kilomètres pour s'immobiliser. Il était conçu pour se poser à la verticale, stabilisé par

ses moteurs de rétropoussée, mais l'absence de pieds obligeait Rohel à recourir aux techniques d'atterrissage de certaines navettes de la protohistoire spatiale. Il n'avait pas la possibilité d'utiliser les freins mécaniques qui équipaient les trains roulants de ces antiques machines, mais il estimait – il espérait – que le frottement de la carène sur l'écorce terrestre suffirait à enrayer la glissade de l'énorme masse métallique.

Le sol se rapprochait à grande vitesse. Le Vioter s'arracha à la torpeur hypnotique qui s'emparait de lui et tira lentement sur le manche pour redresser l'appareil. Un pan de ciel bleu se superposa à la bande verte dans le rectangle de la baie vitrée. Une nouvelle série de trépidations agitèrent le fuselage mais, en dépit des vibrations douloureuses qui l'élançaient de la main jusqu'à l'épaule, Rohel stabilisa le vaisseau en position horizontale, puis donna un léger coup de manche pour lui imprimer une trajectoire descendante et le rapprocher progressivement de la terre.

Il se rendit compte que les moteurs de rétropropulsion, dont les grondements évoquaient les roulements d'un orage magnétique, avaient perdu toute efficience.

Son approche était beaucoup trop rapide.

Il comprit que toute nouvelle intervention de sa part serait inutile, voire dangereuse, et prit rapidement sa décision. Il bloqua le cran de sécurité du manche, s'écarta du tableau de bord, se recroquevilla contre une cloison latérale et se protégea la tête de ses mains pour se préparer au choc.

Une formidable secousse ébranla le vaisseau. Un fracas de tôle froissée précéda un grincement interminable. Le Vioter fut arraché du plancher comme un fétu de paille et projeté contre la cloison opposée. Il sentit un flot tiède couler de son crâne et lui inonder le visage. Il n'eut pas le temps de se poser de questions sur la gravité de sa blessure, encore moins de la localiser de manière précise. Une nouvelle embardée l'envoya rouler contre le socle du tableau de bord. Les reins cisaillés par la violence de l'impact, le souffle coupé, il oscilla pendant une poignée de secondes entre lucidité et inconscience. Il eut la vague sensation d'être bringuebalé d'un côté sur l'autre, de se briser les vertèbres sur une surface plane et dure, d'essuyer une grêle d'éclats tranchants, il perçut l'horrible crissement de l'étrave éventrant la terre comme un gigantesque soc de charrue, puis il sombra dans un élément glacial où il perdit toute notion d'espace et de temps.

Ce fut un rayon de soleil qui, s'introduisant par la baie de la cabine, lui frappa le visage et le tira de son inconscience. Il eut besoin de plusieurs minutes pour rassembler ses idées. Une douleur sourde

montait le long de sa colonne vertébrale. Il crut un instant qu'il s'était brisé une ou plusieurs vertèbres et craignit d'avoir perdu l'usage de ses membres. Il tenta de remuer les bras, les jambes, mais il n'obtint pour tout résultat qu'une vague contraction de ses muscles. Il présuma qu'il n'était pas paralysé, puisque son organisme réagissait à la souffrance. Son incapacité motrice était sans doute provisoire, il avait simplement besoin de temps pour rétablir la coordination entre son cerveau, son système nerveux et ses muscles.

Le sang séché collait et tirait ses cheveux sur un côté de son crâne. Une brûlure vive l'élançait depuis l'occiput jusqu'à la tempe. Allongé sur le dos non loin de la baie, il sentait les caresses des courants d'air sur ses épaules et son torse, des éclats transparents chatoyaient tout autour de lui, des morceaux de verre jonchaient son ventre et ses cuisses, des fils pendaient du plafond éventré et les socles de projection du tableau de bord gisaient sur le plancher défoncé telles des coquilles vides.

Un silence mortuaire baignait les environs. Le dispositif anti-incendie s'était probablement mis en branle au moment de la collision puisque aucune fumée ne s'échappait des innombrables impacts qui criblaient le métal comme des étoiles mortes.

Du coin de l'œil, il aperçut une flaque sombre au pied du tableau de bord, provoquée par une projection préventive d'azote liquide. Il parvint à se relever après une dizaine de tentatives infructueuses. Des débris de verre dégringolèrent sur le plancher dans un enchaînement de notes cristallines. Cette succession de mouvements avait activé la circulation du sang, avivé les douleurs, et il dut prendre appui sur une cloison pour ne pas défaillir. Il avait l'impression que son corps avait été le théâtre d'une guerre interplanétaire.

Une petite voix alarmiste retentit dans son silence intérieur, le supplia de jeter un coup d'œil à l'extérieur. Il s'avança lentement près de la bouche béante de la baie vitrée et embrassa du regard la plaine ondulante qui, au loin, se teintait de mauve et se confondait avec la voûte céleste. Les deux étoiles bleues dispensaient une lumière rasante et froide.

Il remarqua alors la forme sombre d'un vaisseau posé sur ses huit pieds à quelques centaines de mètres de là. Puis il distingua des silhouettes disposées en colonne qui avançaient dans sa direction. Elles avaient parcouru la moitié du chemin qui séparait les deux appareils. Il se souvint alors, et seulement à ce moment-là, que des pirates des champs hypsaut l'avaient obligé à se poser en catastrophe sur Kahmsin. Ils s'apprêtaient à investir l'épave. Une flambée de colère l'embrasa : en déroutant et détruisant son vaisseau, ces charognards de l'espace lui avaient coupé la route de la Seizième Voie Galactica et retardé le moment de ses retrouvailles avec Saphyr (il voulait espérer

qu'elle vivait encore, qu'elle l'attendait dans sa prison de Déviel).

Toutefois, leur nombre et leur armement ne lui laissaient pas d'autre choix que la fuite. Il fut tenté un moment d'aller à leur rencontre et de leur proposer d'incorporer leur équipage. Il réussirait peut-être à les éliminer au cours du voyage, à prendre le contrôle de leur vaisseau, mais son sixième sens, le « sens le moins trompeur », développé par l'enseignement de Phao Tan-Tré, lui souffla qu'il prendrait des risques inconsidérés à révéler sa présence, qu'il valait mieux se cacher dans les herbes environnantes et les surveiller à distance.

Chancelant, il parvint à gagner les appartements du capitaine. Là, il perdit de précieuses minutes à se battre avec la porte d'entrée, qui refusait de pivoter sur ses gonds faussés par l'échouement. Il se glissa dans le vestibule, dut ramper sous un amoncellement de tôles pour se faufiler dans la chambre principale. Il récupéra en premier lieu Lucifal, dont la poignée émettait une faible lueur à côté du lit renversé. Puis il passa rapidement un pantalon, une chemise, une veste bleu marine, enfila des bottes de cuir noir, glissa le fourreau de l'épée dans sa ceinture, se rendit dans la salle de bains où il prit un flacon de produit antiseptique et des compresses, gagna la cuisine, glissa des sachets de nourriture lyophilisée et deux petites bouteilles d'eau dans ses poches. Les jours précédents, il avait exploré tous les recoins du vaisseau à la recherche d'une quelconque arme, mais les anciens propriétaires n'avaient rien laissé qui ressemblât de près ou de loin à un vibreur à ondes mortelles ou cryogéniques.

Des murmures s'insinuèrent dans le silence de la cabine. Il prit conscience qu'il avait peut-être mal évalué les distances, qu'il devait se hâter s'il ne voulait pas se retrouver nez à nez avec ses agresseurs. Il décida de sortir par le haut, par la baie vitrée de la cabine de pilotage, car les sas inférieurs de la carène, bloqués par la terre, refuseraient selon toute probabilité de s'ouvrir.

Lorsqu'il eut parcouru le chemin inverse, il se rendit compte que la colonne, forte d'une trentaine de membres environ, n'était plus qu'à quelques encablures de l'épave. Il vit également que des hommes tenaient en laisse des animaux qu'il ne réussit pas à identifier. Il franchit le seuil de la baie vitrée et prit pied sur le chemin de ronde, un repli de la coque qui faisait le tour du pont supérieur et permettait aux mécaniciens d'accéder aux trappes extérieures. Tout en se plaquant contre le fuselage pour ne pas attirer l'attention des pirates, il gagna la poupe.

C'est alors qu'il découvrit l'impressionnant sillage creusé par l'étrave. Pulvérisée, chassée de chaque côté de la coque, la terre formait deux bordures arrondies sur les rives d'un fleuve rectiligne d'une largeur de trente mètres et d'une profondeur de quatre ou cinq

mètres.

Il ne prit pas le temps d'observer plus attentivement la gigantesque incision. Le vent colportait des éclats de voix, des grognements, des plaintes musicales. Il se laissa glisser le long de la coque, se reçut une vingtaine de mètres plus bas. Les hautes herbes amortirent sa chute en poussant d'étranges exhalaisons.

Il se redressa et s'éloigna le plus rapidement possible de l'épave. L'air vif et sec le revigora mais il ne put chasser l'impression qu'il ne repartirait pas de sitôt de ce monde en apparence désert.

CHAPITRE III

La brise matinale gonflait la voile frappée des emblèmes impériaux et le ballon souple de la carène glissait silencieusement sur les herbes encore humides de rosée. Le pilotage de l'aéronef avait été confié au ladièse, un homme d'une quarantaine d'années au crâne chauve et à l'imposante stature. Debout sur le poste surélevé de la poupe, il donnait de temps à autre de petits coups de barre. Il n'avait pas pour consigne de suivre une direction précise mais de maintenir le glisseur dans les allures portantes et d'éviter les éventuels obstacles. C'était au vent de guider le chœur vers les tempêtes musiciennes, vers ces expressions de la volonté des dieux – qui n'étaient pas de simples phénomènes météorologiques, contrairement à ce que prétendaient les hors-monde.

Agrippé à la barre supérieure du bastingage, Joru contemplait d'un œil distrait la plaine infinie que les rayons de Mu et Nu recouvraient d'un léger voile bleuté. L'effroyable vacarme qui avait déchiré la paix de l'aube résonnait toujours à ses oreilles. Des fleurs lumineuses s'étaient déployées sur la voûte céleste encore imprégnée d'encre nocturne, des grondements s'étaient progressivement amplifiés jusqu'à former une plainte prolongée, lugubre, intolérable, qui lui avait glacé le sang.

Il avait croisé le regard d'Ilanka, statufiée à quelques pas de lui, et il avait deviné qu'elle était agitée par les mêmes pensées : elle se demandait si ces phénomènes n'étaient pas les premiers signes de la colère de Kahmsin. Ils avaient transgressé la règle de l'abstinence pendant la saison des tempêtes musiciennes et – circonstance aggravante – ils s'étaient aimés sans le moindre remords.

Bien qu'ils n'eussent aucune expérience dans les choses de l'amour, ils avaient spontanément trouvé les attitudes et les gestes justes. Ils avaient joué la même partition, s'étaient affrontés avec la même

violence animale, avaient roulé dans les mêmes vagues de tendresse, s'étaient abîmés dans les mêmes gouffres de plaisir. À plusieurs reprises, Joru avait eu l'impression de se dissoudre tout entier dans le ventre brûlant d'Ilanka. Il avait compris que les hommes qui fréquentaient les chambres sordides de la rue Asmoda venaient chercher près de sa mère des bribes de cette incomparable extase et que, si leurs mouvements mécaniques et leurs couinements ridicules n'avaient qu'un lointain rapport avec le feu sublime qui l'avait dévoré une grande partie la nuit, ils poursuivaient obstinément cette quête fondamentale de la fusion. Cette prise de conscience l'avait entraîné à modifier sensiblement son jugement sur sa mère. Elle ne lui était plus apparue comme une créature déchue, bafouée, mais comme une femme dont le ventre généreux dispensait des fragments de bonheur. Alors, pris d'une brusque envie de rattraper le temps perdu, il avait étouffé Ilanka sous ses baisers et ses caresses.

Épuisés, rassasiés l'un de l'autre, ils s'étaient endormis au petit jour, juste avant que ne retentisse la sonnerie du réveil – la chorale impériale reconduisait la routine de la Psallette en quelque endroit qu'elle se trouvait, et, à l'intérieur du vaisseau, l'agaçant bourdon de la sirène marquait les heures du réveil, des méditations, des repas et du coucher avec la même régularité que le tintement cristallin aigrelet de l'antique cloche du bâtiment de Cham.

Fatigués, mal réveillés, ils étaient restés allongés sur le lit, paralysés par la panique : autant il eût été facile pour Ilanka de regagner sa cabine en pleine nuit, autant elle risquait maintenant d'être surprise par les autres choristes dans la coursive et d'éveiller les soupçons de l'octave.

Le rémineur avait proposé de sortir le premier, d'effectuer une brève inspection des environs et d'avertir la jeune femme lorsque la voie serait libre. Ils s'étaient engouffrés tous les deux dans l'étroite cabine de la salle d'eau, n'avaient pas résisté à la tentation de prolonger la douche par une étreinte rageuse, brutale, presque désespérée, s'étaient habillés à la hâte et s'étaient aventurés dans la coursive après que Joru eut vérifié que personne ne traînait dans les parages.

Lorsqu'ils avaient pris place avec les autres dans l'aéronef, il avait cru déceler des braises suspicieuses dans les yeux de Xandra – et dans les yeux de tous les autres choristes, il avait eu le sentiment que le vent, que le ciel, que l'univers entier le désignaient à la vindicte de ses consœurs et de ses confrères – et son rythme cardiaque s'accélérait à chaque fois qu'il croisait le domajeur, le responsable de l'octave.

Joru n'osait pas se rapprocher d'Ilanka de peur de trahir la violence de ses sentiments, il se contentait de lui jeter des regards dérobés. Parfois, une chaleur caractéristique au niveau du front ou de

la nuque l'avertissait qu'elle était elle-même en train de le fixer et ils s'échangeaient quelques secondes de complicité muette. Un sourire flottait sur les lèvres de la jeune femme, sur cette bouche encore gonflée de désir à laquelle il mourait d'envie de s'abreuver. Quand pourraient-ils s'aimer de nouveau ? À partir d'aujourd'hui, ils dormiraient dans des abris de toile qui ne leur offriraient aucune intimité. L'occasion se présenterait-elle de s'isoler, de s'éloigner pendant une heure ou deux dans les herbes environnantes ?

— D'après le domajeur, ces grondements et ces explosions résultent d'une bataille spatiale qui s'est déroulée à la lisière de l'atmosphère de Kahmsin.

La voix de Xandra fit sursauter Joru qui n'avait pas entendu approcher sa marraine de chœur. Elle s'accouda à son tour sur la barre supérieure du bastingage et s'absorba un moment dans la contemplation de la plaine. Le vent plaquait sa robe sur son corps épais et jouait avec les mèches éparses de sa chevelure. Les murmures mélodieux des fleurs se mêlaient au froissement prolongé du ballon de l'aéronef sur les herbes. Quelques nuages blancs s'étiraient paresseusement sur la voûte céleste d'un bleu éclatant.

Les paroles de Xandra délestèrent Joru d'une partie de son fardeau : le tumulte sonore et lumineux qui avait embrasé l'aube n'avait donc aucun rapport avec ce qui s'était passé entre Ilanka et lui. Il évita toutefois de croiser le regard de sa marraine de peur d'être sondé jusqu'au fond de l'âme.

— Ces inconscients ont perturbé la qualité vibratoire de Kahmsin, reprit la fadièse. Espérons que les sondes de surveillance nous débarrasseront rapidement des éventuels survivants, ou notre saison sera gravement compromise.

Joru prit une profonde inspiration avant de poser sa question, mais ne parvint pas à éliminer totalement le tremblement de sa voix.

— De quelle manière les sondes différencient-elles les visiteurs indésirables des choristes ? Ce ne sont que des machines après tout…

— Des machines intelligentes, corrigea-t-elle avec un petit rire. Les techniciens impériaux leur communiquent à distance les coordonnées cellulaires des choristes et des courtisans conviés à entendre le chœur du vent en fin de saison.

— Ils n'ont pas eu le temps de leur communiquer mon identité cellulaire ! objecta Joru. Je ne suis resté que quinze jours à la Psallette.

— Tu n'as pas souvenance d'avoir été soumis à un examen médical le jour de ton intronisation ?

Il s'en souvenait. Un examen humiliant. Il avait été exhibé nu devant des hommes et des femmes à l'air docte qui l'avaient palpé sous toutes les coutures et avaient prélevé quelques gouttes de son

sang ainsi qu'un minuscule morceau de peau au niveau de l'aine. Saisi d'une crise de phobie tactile, il s'était mordu les lèvres pour supporter le contact de ces mains avides d'explorer les recoins les plus intimes de son corps. On lui avait introduit une sonde dans l'anus, on lui avait ouvert la bouche pour inspecter sa dentition, on lui avait soulevé les bourses comme un vulgaire reproducteur des marchés à bestiaux des faubourgs de la capitale chami. Les sourires rassurants des médecins impériaux lui étaient apparus comme des grimaces démoniaques, les murs et le plafond de la pièce s'étaient mis à tourner, et seul le froid glacial du carrelage l'avait dissuadé de s'affaisser comme un sac de chiffons sur le sol.

— Ce contrôle ne servait pas seulement à dépister les germes ou à vérifier ton état de santé, poursuivit Xandra. Ton sang et ta peau ont servi à décoder ta chaîne ADN et à la télécharger dans les sondes de surveillance.

— Et pour reconnaître quelqu'un ensuite, elles n'ont pas besoin de prélever son sang ou sa peau ?

— Elles sont équipées de mémodisques qui reconstituent l'apparence de ceux dont elles possèdent la chaîne ADN virtuelle et elles sont capables d'établir des comparaisons immédiates. Malheur au voyageur qui se fourvoie par mégarde sur Kahmsin.

Joru tourna la tête et trouva enfin le courage de soutenir le regard de terre brûlée de sa marraine.

— Elles peuvent donc tuer des innocents, avança-t-il d'une voix sourde.

Elle le fixa avec une étrange expression sur le visage – il fut de nouveau taraudé par le sentiment qu'elle avait deviné quelque chose au sujet de sa relation avec Ilanka.

— Les innocents n'ont rien à faire sur Kahmsin, affirma-t-elle d'un ton calme mais ferme. Ceux qui viennent se réfugier ici n'ont en général pas la conscience tranquille. Les vents sont impitoyables pour ceux dont l'âme est impure.

Il détourna les yeux mais ne put étouffer le feu qui lui rougissait le front et les joues. Des gouttes de sueur se glissèrent entre son cou et le col de sa tunique.

— Les vents… ou les sondes ? bredouilla-t-il.

— Les sondes ne sont que les instruments de la volonté des dieux. N'oublie jamais que tu es un choriste divin, un élu. Cela n'implique pas seulement des droits mais également et surtout des devoirs. Cet après-midi, nous nous exposerons aux souffles purificateurs.

Cette dernière phrase avait retenti comme une menace. Elle s'éloigna d'une démarche étonnamment aérienne pour une femme de son âge et de sa corpulence, et disparut par l'un des trois escaliers qui reliaient le pont supérieur aux compartiments intérieurs de la coque.

L'aéronef progressait maintenant entre des collines habillées d'une herbe épineuse et rase. Des oiseaux noirs, alarmés par le froissement pourtant discret du ballon, s'envolèrent en poussant des coassements funèbres.

— Des vultures. Des rapaces. Ils sont plus bêtes que méchants.

Joru n'eut pas besoin de se retourner pour savoir à qui appartenait cette voix.

— Nous devrions peut-être éviter de nous parler en public, murmura-t-il entre ses lèvres serrées.

— Je pense au contraire qu'une trop grande prudence finirait par attirer l'attention sur nous, chuchota Ilanka. La conversation est une chose tout à fait naturelle entre un frère et une sœur du chœur. Que te voulait la fadièse ?

Il lança un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, vit que les rares choristes présents sur le pont s'étaient massés à la proue et que le ladièse, toujours debout sur le poste surélevé de la poupe, ne pouvait pas les entendre.

— Me parler des explosions de ce matin.

— La simineur, une permanente de l'octave, m'a raconté que deux vaisseaux s'étaient abordés à l'entrée de l'atmosphère. Je… j'ai cru un moment que Kahmsin s'était mise en colère contre nous.

Un rire nerveux s'échappa de la gorge de Joru.

— Nous avons cru la même chose en même temps !

Elle se rapprocha de lui jusqu'à ce qu'il décèle son odeur entre les parfums fleuris et les senteurs minérales colportés par les rafales. Les souvenirs de la nuit affluèrent dans son esprit et un torrent de désir roula de nouveau dans ses veines.

— Tu me manques déjà, gémit Ilanka. Mon ventre, ma bouche, mes mains, ma peau se languissent de toi. Je compte les heures, les minutes, les secondes qui nous séparent de notre prochaine union. Mes soupirs et les battements de mon cœur m'empêchent d'entendre le vent. La seule tempête musicienne que j'ai envie d'affronter, c'est celle de nos deux corps emmêlés.

Chacun de ses mots se plantait comme une flèche incendiaire dans le plexus et le ventre du rémineur. Il percevait la détresse qui imprégnait la voix d'Ilanka, le feu de sa passion, ses regrets d'avoir compromis son avenir de choriste. Il ressentait également ce bonheur paroxystique empreint de terreur, ce brasier qui avait un arrière-goût de cendres.

— Je me suis perdue en toi, Joru.

Du coin de l'œil, il vit qu'elle était sur le point d'éclater en sanglots. Il refoula à grand-peine son envie de l'enlacer, de la serrer contre lui, de respirer son souffle.

— Ce soir, débrouille-toi pour t'éloigner des abris de toile et me

rejoindre dans la plaine en direction des jumelles couchantes, ajouta-t-elle.

Elle lui effleura l'avant-bras d'un furtif revers de main, puis, avec la même grâce aérienne que Xandra quelques minutes plus tôt, elle se dirigea vers la proue de l'aéronef.

*

La voile s'affaissa le long du mât dans un froissement délicat. Les vents avaient forci après le zénith de Nu et l'aéronef avait filé bon train pendant plusieurs heures sur une platitude infinie. Les fleurs aux larges corolles ouvertes formaient une mosaïque multicolore qui ondoyait au gré des bourrasques. Elles composaient également un chœur polyphonique dont la dysharmonie apparente, crispante au début, finissait par devenir envoûtante.

Autant pour tromper son impatience que pour satisfaire sa curiosité, Joru avait prié Xandra de lui expliquer les causes de ce phénomène.

— Je ne suis pas experte en botanique, avait répondu la fadièse, mais je puis te dire que, lorsque les fleurs s'ouvrent, leurs étamines et leurs filets vibrent sous l'action du vent comme les cordes d'un instrument de musique. Des spécialistes venus de divers mondes ont jadis étudié la flore de Kahmsin mais leurs travaux ont accouché de thèses divergentes, voire contradictoires. Les fleurs musicales gardent jalousement leur secret et c'est mieux comme ça : l'être humain a besoin de s'entourer de mystères.

L'ancre se dévida de sa gaine dans un crissement continu et les grappins de la souple passerelle de corde se fichèrent profondément dans la terre. Après que l'aéronef se fut définitivement immobilisé, les choristes descendirent dans l'entrepont pour revêtir la robe de purification, un ample carré de tissu blanc percé en son centre d'un orifice céphalique. Hommes et femmes se dévêtaient sans la moindre gêne les uns devant les autres, comme s'ils considéraient leurs corps comme de simples véhicules pratiques et neutres. Ils n'éprouvaient pas le besoin de se cacher puisqu'ils étaient en principe exempts de tout élan de sensualité, capables de vivre dans la promiscuité sans pour autant céder aux appétits de la chair. Ils se considéraient comme des frères et sœurs, comme des êtres asexués unis par le chant, portés par un même idéal qui les poussait à s'élever au-dessus de la condition humaine.

Affaibli par le manque de sommeil, affamé, Joru se hâta d'enfiler la robe que lui remit Xandra. Les courants d'air couvraient sa peau de frissons. Il craignait également que la fadièse ne remarque les différentes traces qu'avaient abandonnées sur son corps les dents et les

ongles d'Ilanka. Fort heureusement, une pénombre opportune régnait dans les coursives. Une dizaine de choristes le séparaient d'Ilanka dont il apercevait la chevelure noire, les épaules et le dos à demi cachés par la porte entrouverte d'un compartiment. Un bref mais violent accès de jalousie le transperça avec l'acuité d'une lame. Il ne supportait pas l'idée que d'autres regards que le sien se posent sur elle. Une pensée stupide car, d'une part, elle ne lui appartenait pas et, d'autre part, les hommes de la chorale restaient totalement étrangers à ce genre de contingences. Il prit alors conscience qu'il ne connaîtrait jamais la paix intérieure, qu'Ilanka et lui avaient plongé dans le cœur d'une spirale de violence et de mort, et il refoula énergiquement son envie de pleurer.

— Tu as l'air bien songeur, murmura Xandra.

Elle n'avait pas encore enfoui ses formes généreuses sous le tissu blanc. Il se retint à grand-peine de poser la tête sur ses seins volumineux et de s'abandonner à sa détresse. Sa famille d'accueil ne lui reconnaissait pas davantage le droit à la faiblesse que sa famille biologique des faubourgs de la ville basse. Il avait vaincu, par la grâce d'Ilanka, la répulsion des contacts et le refus de tendresse forgés par une enfance misérable, mais le cadre étroit et rigide du chœur le contraignait à une clandestinité étouffante.

La fadièse le prit par les épaules. Elle n'avait toujours pas passé sa robe et il avait la très nette impression qu'elle s'exhibait volontairement devant lui pour lui signifier que le corps n'avait aucune espèce d'importance lorsqu'on cessait d'entretenir son mystère. Sa chair épanouie, luxuriante, lui renvoyait une image maternelle, et cela bien que sa propre mère n'eût que la peau sur les os.

— Je me souviendrai jusqu'à ma mort de ma première purification, ajouta Xandra. J'étais tellement anxieuse que j'ai vomi de la bile en bas de la passerelle. Confie-toi au vent : il emportera tes angoisses comme l'aube de Mu disperse les mauvais rêves.

Lorsque tous les choristes furent remontés sur le pont, ils s'engagèrent à la suite du domajeur sur la passerelle de corde. Le vent, de plus en plus violent, s'engouffrait dans la robe de Joru, la soulevait comme une vulgaire collerette, le contraignait à la maintenir d'une main ferme pour éviter qu'elle ne s'envole par-dessus sa tête. Il trébucha à deux reprises sur la passerelle instable et dut se rattraper à la rambarde de corde pour ne pas tomber. La froidure lui mordait la peau et faisait trembler ses mâchoires.

Les huit membres de l'octave décidèrent, à l'issue d'un bref conciliabule, de ne pas s'éloigner de l'aéronef : les vaisseaux qui s'étaient affrontés à l'aube s'étaient peut-être échoués ou posés sur Kahmsin et les sondes n'avaient peut-être pas encore éliminé tous les survivants des équipages.

Ils marchèrent donc pendant un kilomètre en direction d'un mamelon, se frayant un passage parmi les herbes qui leur arrivaient jusqu'à la taille. Les fleurs émettaient de nouvelles notes prolongées sur leur passage, graves ou aiguës selon le diamètre des corolles, « leur manière de nous souhaiter la bienvenue », affirma Xandra. La fadièse, qui marchait aux côtés de Joru, fermait parfois les yeux pour s'imprégner de l'air environnant. Trop préoccupé pour l'imiter, il ne quittait pas des yeux la fine silhouette d'Ilanka. Elle tournait la tête de temps à autre mais elle n'osait pas le regarder par-dessus son épaule, et il devait se contenter d'entrevoir son profil. Les épis des herbes se glissaient sous sa robe, lui caressaient les jambes et le bassin. Le contraste était saisissant entre la noirceur de ses pensées et les exhalaisons mélodieuses des fleurs.

— C'est à partir de maintenant que débute réellement la saison des tempêtes musiciennes, déclara le domajeur au sommet du mamelon.

Il s'avança de quelques pas en direction de Joru, dont la respiration se suspendit. Le responsable de la chorale le dévisagea d'un air sévère pendant quelques secondes qui s'étirèrent comme une éternité. Sa longue barbe, balayée par les rafales, se redressait et occultait par instants son visage parcheminé.

— Nous n'avons pas eu le temps d'entamer ta formation de rémineur, Joru, ni même celui de te souhaiter la bienvenue, dit-il d'un ton chaleureux. Mais nous te considérons d'ores et déjà comme notre frère et nous sommes persuadés que tu trouveras ta vibration intérieure lors de ce séjour sur Kahmsin, que tu gagneras ta place définitive dans le chœur impérial.

Le domajeur tendit le bras et pressa affectueusement l'épaule de Joru, envahi d'un désespoir tellement poignant, tellement douloureux, qu'il dut en appeler à toute sa volonté pour ne pas défaillir. Le responsable de l'octave et les autres membres de la chorale n'aspiraient qu'à polir leur âme comme ces joailliers de la ville basse qui taillaient inlassablement les pierres pour révéler leur pureté, leur perfection, et il les trahissait avec un sang-froid et une détermination qui lui faisaient horreur. Jamais il n'avait ressenti physiquement un tel déchirement, une telle opposition entre les forces invisibles qui tentaient de l'élever jusqu'aux cieux et le courant puissant qui le poussait vers Ilanka comme les vagues dressaient un navire sur une barrière de récifs.

— Nous resterons exposés aux vents purificateurs jusqu'au crépuscule de Mu, ajouta le domajeur.

Il fit signe aux choristes de former le cercle et frappa dans ses mains pour leur ordonner de fermer les yeux. Joru enveloppa Ilanka, assise à moins de trois mètres de lui, d'un regard furtif avant de baisser les paupières. Une sensation de chaleur sur le front l'entraîna à

rouvrir les yeux. Il vit par la trame ajourée de ses cils qu'elle lui souriait, et de nouveau l'euphorie rendit son corps aussi léger qu'une bulle.

Luttant contre la tentation de répondre aux sollicitations silencieuses d'Ilanka – il lui semblait que les yeux de la jeune femme restaient posés sur lui en permanence –, Joru se laissa dériver sur la mer agitée de ses pensées. Il atteignit un état apaisé où les souvenirs se confondaient avec les rêves, où des personnages qu'il ne connaissait pas intervenaient dans les scènes de son enfance. Ils ouvraient la bouche pour crier quelque chose mais un bourdonnement grave et continu l'empêchait de les entendre. Sa mère lui apparut, tendit les bras pour le toucher, mais ils étaient séparés par une faille dont les bords s'éloignaient sans cesse. Il sombra peu à peu dans un gouffre où des vents menaçants sifflaient à ses oreilles, puis il perdit toute notion d'espace et de temps jusqu'à ce qu'un grondement assourdissant déchire son silence intérieur et l'entraîne à reprendre conscience de son environnement.

Le domajeur frappa une troisième fois dans ses mains et prononça les formules rituelles de fin de méditation. Lorsqu'il ouvrit les yeux, Joru fut sidéré de constater que Mu et Nu s'abîmaient à l'horizon dans un fastueux bouquet de teintes bleues et mauves. Les premières étoiles s'allumaient dans le ciel assombri. Le vent avait redoublé de violence et les herbes cinglaient ses cuisses dénudées comme des lanières de fouet. Il lui avait semblé que cette plongée dans les arcanes de son âme n'avait duré qu'une poignée de minutes. Il perçut de nouveau tout le poids du regard d'Ilanka et il se demanda si elle n'avait pas employé tout son temps de purification à le contempler.

— Nous établirons le camp de base près de l'aéronef, fit le domajeur. Nous garderons le silence jusqu'à l'aube de Mu.

Tandis qu'une partie des choristes montaient les abris, des tentes rustiques et rondes dont les toiles usées n'offraient pas toutes les garanties d'étanchéité, les autres préparaient le repas du soir. Par gestes, un ancien demanda à Joru d'allumer les lampes magnétiques et de les répartir dans le campement. Tout en installant les globes sur des trépieds télescopiques, il surveillait les évolutions d'Ilanka, qui se battait contre une tente récalcitrante et dont la robe se retroussait par instants jusqu'à la taille, dévoilant ses longues jambes et le triangle noir et bouclé qui ombrait le bas de son ventre. Son cœur battait de plus en plus fort au fur et à mesure qu'approchait l'heure de leur union. Il s'appliqua à ne rien laisser paraître de cette excitation qui balayait la sérénité engendrée par l'exposition aux vents purificateurs. À enfoncer profondément les piquets des trépieds, à verrouiller les loquets de sécurité des globes lumineux.

Le dîner, servi à même le sol, se composa d'un bol de soupe de légumes, d'une ration de bliz, une céréale hybride de Cham, d'un morceau de pain noir et de quelques fruits séchés. Joru n'était toujours pas rassasié à la fin du repas – la nourriture frugale avait plutôt aiguisé son appétit – mais, comme Xandra lui avait expliqué que l'excès digestif était prohibé pendant la saison de Kahmsin, il se résigna à endurer la faim en espérant que son estomac se rétrécirait bientôt et cesserait de réclamer son dû.

Après avoir lavé et rangé les ustensiles de cuisine et les couverts, les choristes se dispersèrent dans la nuit naissante pour une « marche paisible », destinée à favoriser la digestion et à préparer le corps au sommeil.

Ilanka sortit de sa tente et s'éloigna rapidement en direction du couchant. Joru vit disparaître la tache claire et mouvante de sa robe dans les ténèbres qui cernaient la plaine. Il attendit encore une dizaine de minutes avant de se lancer sur ses traces. Il s'astreignit à marcher d'un pas mesuré, tranquille, comme ses frères et sœurs qui, lorsqu'ils le croisaient, lui adressaient un sourire chaleureux. Il leur répondait d'un petit signe de main, conscient qu'il ne serait jamais l'un des leurs, assailli par les remords, pressé de s'étourdir dans le tumulte des sens.

Il s'enfonça dans l'obscurité et accéléra l'allure après s'être assuré que personne ne le suivait. Les lumières des lampes du campement criblaient la nuit comme des étoiles tombées du ciel. Le vent était pratiquement tombé et les murmures des herbes s'étaient transformés en chuchotements à peine perceptibles. De temps à autre, le cri rauque d'un rapace lacérait la paix nocturne.

Il marcha encore un bon moment, se demandant s'il n'avait pas changé de direction sans s'en rendre compte. Il n'avait pas d'autre point de repère que le disque céruse, entouré d'un halo diffus, du premier satellite de Kahmsin.

Une ombre blanche jaillit soudain devant lui. Surpris, il fit un pas de côté et faillit perdre l'équilibre. Un rire moqueur retentit à quelques centimètres de son oreille, une gangue de chaleur l'enveloppa, des bras se refermèrent autour de son torse, des lèvres rampèrent sur son cou, des ongles furieux lui labourèrent le dos.

Pressés de se nourrir l'un de l'autre, ils ne prirent pas le temps de s'allonger, ils s'aimèrent debout, robes retroussées jusqu'à la taille. Les jambes légèrement ployées, il la pénétra avec une telle violence qu'il l'arracha du sol, qu'elle dut nouer les bras autour de son cou pour ne pas basculer en arrière. Ilanka s'ouvrait comme une corolle musicale et ses gémissements se perdaient dans les soupirs des fleurs environnantes. Les coups de boutoir de Joru déclenchaient au fond de son ventre des vibrations ineffables qui venaient mourir sur sa peau en frissons soyeux. De temps à autre, elle se reculait, elle se dérobait pour

exciter la fureur du rémineur, puis elle s'écartait pour mieux le recevoir, pour s'emplir de sa vigueur, de sa puissance.

Ils parcoururent ainsi plusieurs dizaines de mètres avant de s'effondrer dans l'herbe. Alors, ils s'arrachèrent mutuellement leur vêtement et, se griffant, se mordant sans retenue, frottant avec fureur leurs peaux imprégnées de sueur, d'odeurs, d'envies, ils furent happés par un tourbillon d'une violence inouïe qui les abandonna, pantelants, brisés, sur un rivage criblé d'étoiles.

Ce ne fut pas le froid mordant de la nuit qui les tira de leur langueur mais la sensation persistante d'une présence dissimulée dans les replis des ténèbres. Inquiète, Ilanka se redressa, saisit sa robe et tenta de déchiffrer l'obscurité.

À cet instant, un claquement retentit et un rayon de lumière les emprisonna dans sa clarté aveuglante.

CHAPITRE IV

Suspendue à deux mètres du sol, la sphère avait surgi comme un oiseau gris des replis de la nuit. Son immobilité avait quelque chose de menaçant.

Elle ressemblait à une sonde de surveillance, de celles qu'utilisaient les armées chargées de contrôler un vaste territoire. Assis dans l'herbe, Le Vioter décela des linéaments de trappes sur ses flancs convexes et lisses, des volets de canons ou de fusils à ondes lumineuses probablement. Elle émettait un léger grésillement qui trahissait l'activité d'un capteur holographique.

Rohel n'avait pas rencontré âme qui vive depuis le moment où il s'était extrait de la carcasse de son vaisseau. Il en avait déduit que la planète était inhabitée, mais l'irruption de cette sonde lui prouvait qu'il s'était trompé. Les pirates des champs hypsaut n'étaient pas repartis dans l'espace, contrairement à ce qu'il avait présumé. Posté au sommet de la colline la plus proche, il les avait vus ressortir de l'épave mais, alors qu'il s'était attendu à ce qu'ils regagnent leur vaisseau posé quelques centaines de mètres plus loin, ils avaient détaché leurs animaux et s'étaient lancés sur sa piste. Des jappements et des hurlements avaient déchiré le silence de l'aube. Il avait alors compris que ce détournement hypsaut n'était pas un acte de piratage et que ces hommes n'étaient pas de simples détrousseurs de l'espace.

Il n'avait pas cherché à savoir pourquoi ils le recherchaient ni comment ils avaient retrouvé sa trace, il lui avait suffi de savoir qu'il était le gibier et il avait immédiatement entrepris de mettre la plus grande distance entre eux et lui. Il s'était dirigé vers le ruban sombre et sinueux de la rivière, car ils employaient des pisteurs – des chiens ? – au flair probablement très développé, et l'eau était le seul élément capable de brouiller son empreinte olfactive. Surmontant la douleur diffuse qui lui irradiait le corps, aiguillonné par les sifflements

et les grondements de ses poursuivants, il s'était avancé dans la rivière jusqu'à la taille et, luttant à chaque pas pour s'arracher à la vase, avait parcouru plus d'un kilomètre en suivant la direction des étoiles levantes. L'eau, glaciale, avait commencé à lui engourdir le bassin et les jambes. Il était remonté sur la berge et avait longé le lit ondoyant au pas de course, à la fois pour se réchauffer et semer les chasseurs. Il avait deviné que ces derniers s'étaient séparés en deux groupes, l'un qui remontait le cours d'eau vers l'amont, l'autre qui le descendait vers l'aval. Un vent violent s'était levé et les herbes environnantes avaient exhalé des soupirs musicaux à l'ineffable beauté.

Il avait cessé d'entendre les jappements au crépuscule de la deuxième étoile bleue. Ses poursuivants, les animaux en particulier, avaient sans doute éprouvé le besoin de souffler. Bien qu'il fût lui-même exténué, il avait cependant trouvé les ressources de retraverser la rivière et de marcher sur la rive opposée jusqu'à la tombée de la nuit. Il s'était alors laissé tomber sur l'herbe, s'était dévêtu, avait étalé du produit antiseptique et posé des compresses sur ses plaies. En revanche, il n'avait pas pu se restaurer, car les sachets de nourriture lyophilisée qu'il avait glissés dans ses poches devaient pour être consommables tremper pendant plusieurs minutes dans une eau bouillante. La fraîcheur de l'eau, ses blessures et les efforts déployés tout au long du jour l'avaient vidé de ses forces. À tel point qu'il s'était demandé pendant quelque temps s'il ne valait pas mieux se relever et poursuivre sa route jusqu'au moment où les rayons des étoiles bleues le réchaufferaient, lui redonneraient un peu de cette vigueur qui l'abandonnait.

Puis il avait estimé qu'il perdrait sa lucidité et son efficience s'il ne prenait pas les quelques heures de repos réclamées par son corps fourbu. Il lui fallait seulement appliquer les préceptes de Phao Tan-Tré, se concentrer sur le centre vital situé entre le nombril et le pubis, au point dit du tanden, ressentir la chaleur diffusée par l'astre intérieur, « bien plus ancien et puissant que la plus ancienne et la plus puissante des étoiles… » Phao Tan-Tré prétendait que plusieurs semaines pouvaient s'écouler sans qu'il éprouvât le besoin de manger ou de boire, immergé dans le feu de son centre vital comme un astre se nourrissant de lui-même.

L'irruption des Garloups, l'extermination de son peuple, le peuple originel, et l'enlèvement de la féelle Saphyr n'avaient pas laissé à Rohel le temps d'atteindre la maîtrise des énergies fondamentales, mais les principes de base transmis par son instructeur lui avaient à maintes reprises sauvé la vie depuis qu'il avait quitté Déviel. Phao Tan-Tré ne lui avait pas délivré un enseignement tronqué, comme il l'avait cru dans les premiers temps, il lui avait donné une formation accélérée, compacte, comme s'il avait toujours su que les événements

entraîneraient le jeune Princeps d'Antiter à parcourir le vaste univers avant d'avoir achevé son apprentissage. Après avoir découvert les cadavres de ses parents et pris connaissance des exigences des Garloups dans la maison familiale, Rohel avait recherché le vieil homme pour lui demander conseil mais il ne l'avait pas trouvé dans son chalet du bord du lac. Phao Tan-Tré avait disparu, emportant avec lui ses secrets, laissant à son élève la responsabilité pleine et entière de son existence.

Le Vioter s'était rhabillé et installé en position de « recherche sereine », les jambes croisées, le ventre dégagé, la colonne vertébrale bien droite. Il avait ensuite visualisé le centre vital, ce soleil rayonnant qui brillait quelque part au-dessus de son périnée, ce creuset interne qui alimentait la pulsion sexuelle nécessaire à la conservation de l'espèce et irradiait, avec plus ou moins de force, les autres niveaux de l'être.

« L'homme, le mâle, a le choix de vider son réservoir par le robinet que la nature lui a placé entre les jambes – je ne parle pas ici de la vessie… – ou, au contraire, de se remplir tout entier jusqu'à ce que l'énergie, comme le prince des contes, réveille son âme endormie. »

Les paroles de Phao Tan-Tré s'étaient élevées dans son silence intérieur avec une netteté stupéfiante, au point qu'il avait rouvert les yeux et scruté la nuit, persuadé pendant une fraction de seconde que son ancien instructeur avait repris sa place à ses côtés.

C'est alors qu'il avait distingué la forme grise de la sonde et décelé le grésillement qui incisait le velours nocturne avec la délicatesse d'une lame. Il avait, en un réflexe, tiré Lucifal de son fourreau, mais l'épée avait conservé sa neutralité métallique. Elle brillait devant les humains gouvernés par des forces noires, mais l'apparition de la sphère de surveillance ne suscitait de sa part aucune réaction. Il l'avait rengainée, conscient qu'elle ne lui serait d'aucune utilité face à la menace mécanique.

La sonde représentait-elle d'ailleurs une véritable menace ? La plupart d'entre elles ne servaient qu'à identifier les voyageurs égarés sur le territoire qu'elles surveillaient, expédiant les images holographiques sur des terminaux de projection qui contenaient les fichiers de déserteurs, d'espions, de truands ou de criminels en fuite. Les volets des canons dont elle était dotée lui donnaient certes un aspect belliqueux mais ce type de gardienne était programmé pour n'utiliser ses armes qu'en dernier ressort.

Un volet s'ouvrit comme la paupière d'un saurien brusquement réveillé. Un canon télescopique jaillit de sa gaine dans un claquement sec et se braqua sur la tête de Rohel, électrisé par une montée d'adrénaline. Contrairement à ses estimations, la sonde n'avait pas

seulement une fonction de surveillance et de renseignement, elle était programmée pour éliminer les indésirables. Pour une raison qui restait à élucider, les visiteurs n'étaient pas les bienvenus sur Kahmsin.

Tout en fixant la bouche ronde et noire du canon, il se demanda si une vague de colonisation humaine ne s'était pas retirée de la planète en oubliant ses gardiennes mécaniques derrière elle. Il avait déjà traversé des mondes déserts truffés de bombes intelligentes ou de mines sensitives, vestiges des guerres qui avaient ensanglanté l'univers et dont l'extrême vigilance interdisait toute réimplantation de souche humaine avant plusieurs millénaires. La sonde n'appartenait pas en tout cas au groupe de chasseurs qui s'étaient lancés à sa poursuite. Il l'aurait aperçue lorsqu'il avait vu la petite colonne se rapprocher de l'épave. Et puis les équipages volants, qu'ils fussent militaires, pirates ou contrebandiers, n'avaient pas pour habitude de s'encombrer de ce genre d'auxiliaire, totalement inopérant dans l'espace.

Tous sens aux aguets, il perçut le feulement annonciateur de la mise à feu. Il feignit de se jeter sur sa droite, puis, au moment où le canon vomit une ligne étincelante, il plongea sur sa gauche, roula sur lui-même et se rétablit quelques mètres plus loin sur ses jambes. Une âcre odeur de brûlé lui agressa les narines. Les herbes calcinées poussèrent des plaintes déchirantes. Le grondement de la sonde retentit comme un cri de colère. Il n'eut pas besoin de se retourner pour se rendre compte qu'elle pivotait sur son axe et s'apprêtait à cracher une deuxième salve. Il résista à la pulsion qui lui commandait de courir droit devant lui car la machine avait déjà procédé à son analyse sensorielle cellulaire, et il laisserait derrière lui une empreinte aussi lisible que les sillons creusés dans une terre meuble par un véhicule à chenilles.

Il esquiva la deuxième onde lumineuse d'un bond sur le côté. De nouveau retentirent les gémissements des herbes, le grondement sourd de la sonde, ce murmure décroissant qui ressemblait à un soupir dépité mais qui, en réalité, résultait du glissement du canon sur ses rails. Elle avait sur lui l'avantage d'ignorer les mauvais réflexes et les erreurs d'appréciation liés à la fatigue ou la tension, mais, tant qu'il resterait lucide, il bénéficierait de la supériorité conférée par le caractère imprévisible de l'esprit humain. Elle n'était qu'une machine, régie par des embranchements discursifs et, même si ses concepteurs l'avaient équipée d'une « logique floue », c'est-à-dire de mémodisques générateurs de chaos censés lui donner le sens de l'initiative – aucun technicien n'était parvenu à imiter ce qui était justement inimitable –, elle ne sortait jamais de son mode de fonctionnement basique binaire. Programmée pour exterminer les individus qui s'aventuraient sur son territoire, elle était maintenant arrivée en bout d'arborescence et n'avait plus que deux exploitations envisageables : la localisation et la

destruction de sa cible.

Elle effectua un quart de tour sur elle-même mais n'attendit pas d'être immobilisée pour lâcher une salve d'ondes. Les lignes lumineuses arrosèrent les herbes environnantes sur une largeur de trois ou quatre mètres. Le Vioter les évita en se reculant de deux pas, un réflexe qu'il regretta aussitôt car c'était une erreur de s'éloigner de la sphère. Il lui fallait impérativement la dérouter en brisant les embranchements logiques, en adoptant un comportement erratique, incohérent. Elle s'attendait à ce qu'il prenne la fuite, à ce qu'il détale devant elle comme un animal traqué. Elle s'adapterait, sélectionnerait un nouvel embranchement, tournerait sur son axe comme une toupie, balaierait l'obscurité jusqu'à ce qu'un rayon étincelant le percute et le réduise en cendres.

Il ne laissa pas à la sonde le temps de régler sa mire. Il surmonta l'inclination naturelle qui le poussait à fuir et bondit vers la prédatrice mécanique. Il y eut le feulement annonciateur de la reprise des tirs, mais aucune onde ne jaillit de la gueule du canon. Un grésillement se diffusa dans la nuit, qui montrait qu'elle était entrée en phase intense de « réflexion », qu'elle cherchait une riposte appropriée au déplacement illogique de sa proie. Elle pivota de nouveau sur son axe, de manière à diriger le canon sur sa cible incohérente et fit feu avant d'avoir achevé son mouvement.

Elle faillit surprendre Le Vioter. Il avait prévu d'exploiter la fraction de seconde qui s'écoulait entre le moment où elle parcourait de nouveaux embranchements et celui où elle déclenchait le tir, mais, plus rapide et plus puissante qu'il ne l'avait supposé, elle avait analysé les réactions de l'indésirable et avait apporté la réponse idoine. Il ne dut qu'à un réflexe désespéré de ne pas être effleuré par un rayon incendiaire. Il plongea vers l'avant et roula sous le ventre gris et lisse de son adversaire métallique. « Rester près de la source de l'énergie, amie ou ennemie, affirmait Phao Tan-Tré de son inimitable voix chevrotante… Ce n'est pas seulement la clef du combat mais également et surtout la clef de la vie. »

Pendant dix secondes, la sonde demeura totalement immobile et silencieuse, comme déconnectée. Les braises des herbes calcinées, avivées par la brise nocturne, rougeoyaient dans l'obscurité. Cette partie de cache-cache avec la gardienne inflexible d'un monde apparemment désert avait quelque chose d'irréel, d'absurde, mais il ne devait pas se laisser abuser par cette impression d'évoluer dans un rêve. Il se concentra sur les bruits révélateurs des « décisions » de son adversaire.

Elle ne tourna pas sur elle-même pour pointer le canon vers le bas, elle s'écarta subitement de quelques mètres et décocha en direction de son gibier une pluie d'ondes lumineuses. Elle avait établi qu'il

cherchait à restreindre les intervalles pour réduire les angles de visée et, de manière tout à fait cohérente, elle rétablissait les distances qui lui offraient les plus grandes probabilités de réussite. Mais Rohel avait anticipé son raisonnement et s'était dirigé vers elle dès qu'elle avait amorcé son mouvement. Étant donné la vitesse d'adaptation de son adversaire mécanique, il était placé dans l'obligation de la déconcerter sans cesse. Il repartit donc en arrière et les ondes qui percutèrent le sol à l'endroit où il s'était tenu deux secondes plus tôt lui montrèrent qu'il avait opéré le bon choix.

Il poursuivit son manège pendant plusieurs minutes, exploitant les délais de plus en plus longs réclamés par les mémodisques pour s'adapter à son comportement aberrant. Le canon crachait des salves de moins en moins précises, comme si, à l'instar de n'importe quel tueur humain, la sonde perdait peu à peu son sang-froid. Saisie de véritables crises de folie, elle arrosait parfois la nuit pendant une dizaine de secondes, tirait sans interruption des rafales horizontales qui sabraient violemment les ténèbres. Allongé sur le sol, Le Vioter se rendit compte qu'elle était complètement désorientée lorsqu'elle commença à projeter des ondes vers le ciel, comme si, admettant qu'elle ne pouvait pas atteindre sa proie au sol, elle tentait en dernier ressort de la mitrailler dans les airs. Elle n'imposerait pas très longtemps une telle cadence à son système de production d'énergie lumineuse, car la chaleur des ondes risquait de provoquer, d'une part, la liquéfaction des microcircuits ou des cartes-miroirs, d'autre part, le déclenchement automatique de ses disjoncteurs. Ses concepteurs l'avaient certainement équipée de systèmes de sécurité qui l'empêchaient de s'autodétruire. Jusqu'à présent, ses réactions indiquaient qu'elle n'avait pas été conçue pour une existence de courte durée, comme ces robots-suicide bourrés d'explosifs qui finissaient leur existence au moment même où ils accomplissaient leur mission.

Le Vioter resta cependant sur ses gardes, conscient qu'elle avait à tout moment la possibilité de se reconnecter à sa base de données et de recouvrer un fonctionnement plus conforme à sa nature. De temps à autre, le canon se rétractait dans sa gaine, le volet se refermait, se rouvrait, le cylindre télescopique jaillissait de nouveau, se pointait sur d'invisibles cibles avec la même frénésie que le bras articulé d'un androïde démangé par les courts-circuits. Elle ne se préoccupait plus de Rohel, tapi dans les herbes.

Les tirs cessèrent au bout d'une dizaine de minutes. Cette trêve ne résultait pas d'un embranchement logique, comme l'attestaient les grincements lugubres qui transperçaient son enveloppe métallique, mais d'une soudaine interruption de la production énergétique. Ses dispositifs de sécurité ne s'étaient apparemment pas déclenchés. Elle n'allait pas tarder à se détraquer si elle continuait d'actionner ainsi ses

mécanismes à vide. Les crissements devenaient aigus, insupportables, indiquant l'imminence d'une implosion.

Le Vioter se plaqua sur le sol et se protégea la nuque de ses mains, craignant d'être criblé d'éclats métalliques. Il resta dans cette position jusqu'au moment où les chuchotements des fleurs supplantèrent les stridences de la gardienne mécanique. Il releva alors la tête et s'aperçut, après avoir fouillé les ténèbres du regard, qu'elle avait disparu. Il espéra qu'elle avait entré ses données cellulaires et olfactives en mémoire, qu'elle l'avait archivé comme un élément indestructible, qu'elle se tiendrait dorénavant à l'écart ou qu'elle observerait une prudente neutralité si ses capteurs sensibles l'entraînaient à lui rendre une nouvelle visite.

Cet étrange face-à-face avait exigé de lui une concentration totale qui l'avait exténué. Malgré la froidure humide déposée par la nuit, il n'eut pas le courage d'arracher des herbes et de les lier en bottes pour se confectionner un abri rudimentaire. Il s'allongea sur le sol, détacha le fourreau de Lucifal de sa ceinture, le glissa sous sa veste, se recroquevilla sur lui-même pour conserver une partie de sa chaleur et s'endormit rapidement, bercé par les murmures enchanteurs des fleurs.

*

La sensation d'un danger le tira de son sommeil. Il eut besoin de quelques secondes pour reprendre totalement ses esprits, pour renouer avec les événements de la veille. Il vida d'un trait l'une des deux bouteilles d'eau qu'il avait récupérées dans l'épave de son vaisseau. Tenaillé par la faim, il ouvrit un sachet de nourriture lyophilisée – « boulettes de viande et de céréales cuisinées à la manière de Cynis », précisait l'étiquette – mais la vision de ces grumeaux rougeâtres et luisants lui souleva le cœur.

Des stries bleuâtres, livides, partiellement occultées par des nuages sombres et torturés, parcouraient la voûte céleste et proclamaient l'avènement de l'aube. Couchées par les bourrasques d'un vent sporadique, les herbes libéraient des sons monocordes et lugubres qui évoquaient un concert de lamentations. Des pétales, des barbes, des brindilles voletaient dans l'air saturé d'humidité.

Il crut déceler des grognements assourdis parmi les gémissements du chœur végétal. Il se redressa, balaya les environs du regard, mais il ne distingua rien d'autre que les crêtes pâles des vagues qui parcouraient la plaine. Une intuition persistante l'avertissait pourtant de la proximité d'un danger. Un étau aux mâchoires puissantes lui comprimait les poumons, lui coupait la respiration. Un moment, il fut tenté de croire que cette angoisse résultait de l'imminence d'une

tempête, mais cette explication ne suffit pas à le rassurer et il continua d'observer attentivement l'océan d'herbes qui se contorsionnait comme une immense échine sous les coups de fouet du vent. Il se demanda si la sonde ne s'était pas tapie dans les parages pour refaire le plein en énergie lumineuse et reprendre ses activités de surveillance et de nettoyage.

Des rapaces dérivaient sur les courants d'air en poussant des croassements funèbres, comme s'ils guettaient le moment propice pour s'abattre sur une proie agonisante. Leur manège attira l'attention de Rohel, qui contempla avec une acuité renouvelée le point approximativement situé au centre de leurs cercles concentriques.

C'est alors qu'il distingua des formes sombres et figées au milieu des herbes mouvantes, des animaux à quatre pattes de la taille d'un chien, lui sembla-t-il. Leur fixité avait probablement intrigué les rapaces qui assimilaient toute silhouette immobile à une charogne. Rohel affina son observation et se rendit compte que les reliefs qu'il avait d'abord pris pour des proéminences naturelles étaient en réalité des corps allongés.

Les pirates des champs hypsaut avaient retrouvé sa trace mais, sans doute avertis par leur échec de la veille, ils avaient changé de stratégie, estimant qu'ils augmenteraient leurs chances de le capturer s'ils optaient pour une approche silencieuse. Ils avaient contraint leurs bêtes à rester à l'arrêt pour tempérer leur ardeur aiguillonnée par l'excitation de la chasse. Ils avaient dû courir toute la journée précédente derrière un insaisissable gibier et cette traque épuisante les avait poussés à s'entourer d'un luxe de précautions. Cela faisait probablement plus d'une heure qu'ils rampaient ainsi dans les herbes, comme l'indiquait la présence massive des charognards ailés.

Le Vioter suivit du regard les évolutions des rapaces les plus excentrés et prit conscience que d'autres groupes de chasseurs s'étaient répartis autour de lui. Il tourna la tête, examina la plaine par-dessus son épaule, repéra de nouvelles silhouettes disséminées dans les herbes. Ils avaient mis la nuit à profit pour l'encercler, pour lui tendre une nasse. Sa respiration se suspendit. Sa partie de cache-cache avec la sonde l'avait éloigné de la rivière, dont il entrevoyait la veine sinueuse et noire une centaine de mètres plus loin.

Les pirates lui avaient coupé toute possibilité de se replier vers le cours d'eau.

Ils ne s'étaient sûrement pas acharnés à retrouver sa piste pour le simple plaisir de pousser la traque jusqu'à son terme. Leur opiniâtreté, leur professionnalisme également – la manière dont ils avaient tiré la leçon de leur précipitation de la veille ne laissait planer aucun doute sur leurs capacités – montraient qu'ils ne s'étaient pas attaqués par hasard au vaisseau de Rohel. C'étaient des spécialistes, des hommes

qui travaillaient pour le compte de gouvernements, de parrains influents, de religieux ou de patrons d'entreprises intergalactiques.

Le Vioter avait été amené à rencontrer ce genre d'oiseaux de proie lors de ses missions pour le compte du Jahad. Motivés principalement par l'excitation de la chasse, ils se vendaient aux plus offrants, indifférents aux tenants et aux aboutissants des missions qui leur étaient confiées. Les seules lois qu'ils observaient étaient les règles simplistes imposées par le capitaine du vaisseau, qui s'assurait de la loyauté des membres de son équipage en truffant leur nourriture ou leur boisson de substances psychodépendantes.

Un torrent de pensées submergea Le Vioter, au point qu'il dut juguler un début de panique. S'ils le capturaient, ils le cryogéniseraient et le livreraient à leur commanditaire quel qu'il fut – il excluait l'éventualité qu'ils eussent agi de leur propre initiative. De toute évidence, quelqu'un avait rétribué ces charognards de l'espace pour qu'ils lui ramènent l'unique détenteur de la formule du Chêne Vénérable.

Ils convergeaient lentement dans sa direction, sans hâte, veillant à ne laisser aucune échappatoire à leur gibier. Les cris des rapaces et les murmures des fleurs composaient un fond sonore assourdissant. Les muscles noués, la gorge serrée, Le Vioter chercha désespérément une issue du regard, mais ses poursuivants s'étaient déployés de manière à réduire progressivement les espaces, à resserrer les mailles de leur filet.

Un hurlement claqua soudain dans la rumeur comme un coup de fusil. Les silhouettes se redressèrent simultanément et braquèrent sur lui des armes à canon court, des vibreurs cryogéniques ou mortels. Beaucoup plus nombreux qu'il ne l'avait supposé – une centaine environ –, vêtus des mêmes combinaisons grises, ils étaient séparés les uns des autres par des intervalles de deux ou trois pas. Les molosses ressemblaient à des ourloufs noirs des forêts d'Orginn, la planète siège du Chêne Vénérable. Moins volumineux que les plantigrades orginniens, ils possédaient des pattes plus puissantes, un poitrail plus large et un museau à la longueur insolite, probablement obtenue par manipulation génétique. Leurs yeux d'un jaune orangé flamboyaient dans le clair-obscur de l'aube et accentuaient leur aspect féroce. Poussant des jappements suraigus, ils effectuaient des bonds impressionnants par-dessus les herbes. Les hommes qui les tenaient en laisse devaient s'arc-bouter sur leurs jambes pour les retenir. Des flocons de bave jaillissaient de leur gueule entrouverte dont les babines retroussées dévoilaient des crocs d'une longueur inquiétante.

La proximité des chasseurs, parmi lesquels Le Vioter remarqua quelques femmes, semblait avoir réveillé Lucifal, qui émettait une douce chaleur au travers du fourreau de cuir. Ils s'avançaient vers lui

d'une allure tranquille, goûtant pleinement ces quelques secondes de triomphe qui effaçaient les fatigues et les errances d'une nuit de veille. Certains accrochaient un sourire sardonique à leurs lèvres, d'autres ne dissimulaient pas leur irritation à l'encontre de l'homme qui les avait promenés pendant un jour et une nuit sur cette petite planète perdue de la Quinzième Voie Galactica.

Les animaux tiraient comme des damnés sur leur laisse, frustrés de ne pouvoir déchiqueter le gibier dont ils avaient remonté la trace. Les charognards ailés, effrayés par ce soudain tumulte, n'étaient plus que des points minuscules à l'horizon. Les nuages, poussés par un vent de plus en plus violent, vêtaient le ciel d'un épais manteau anthracite. La symphonie des fleurs dominait à présent les aboiements des molosses.

La mort dans l'âme, Le Vioter écarta les bras dans un geste de capitulation. Il ne voulait pas offrir à ses vis-à-vis l'occasion de se servir de leurs vibreurs cryogénisants. Il lui fallait à tout prix rester conscient, feindre la soumission, endormir leur méfiance, mettre à profit le moindre relâchement de leur part pour leur fausser compagnie.

Un éclair déchira tout à coup les nues et les plantes émirent des notes prolongées et stridentes qui retentirent comme des hurlements de terreur.

Il lui restait la solution de prononcer le Mentral.

CHAPITRE V

Poussés par un vent virulent, les nuages s'amoncelaient au-dessus de la plaine et les fleurs émettaient des plaintes lugubres. Aucun des choristes rassemblés devant l'aéronef ne songeait à entreprendre le démontage du campement.

Les événements de la nuit avaient perturbé la routine du chœur impérial. Le domajeur se rendait compte, un peu tard, qu'il aurait dû garder la tête froide et ordonner à ses frères et sœurs de remplir leurs obligations quotidiennes. Les variations climatiques de Kahmsin exigeaient une vigilance de tous les instants, quelles que fussent les circonstances.

La découverte des corps nus et enlacés du rémineur et de la solmineur les avait à ce point bouleversés qu'ils n'avaient pas dormi de la nuit, qu'ils avaient discuté par petits groupes pendant des heures, se demandant de quelle manière ils pourraient réparer la faute des deux jeunes choristes et endiguer la colère de Kahmsin.

La loi séculaire du chœur impérial voulait qu'on exécute les coupables à l'aide d'un chant de mort qu'on appelait le Morticant, mais quelques choristes, dont la fadièse, la marraine du rémineur, avaient plaidé l'indulgence en évoquant la jeunesse des deux fautifs. Ils avaient suggéré que, après avoir prêté le serment solennel qu'ils ne succomberaient plus à cet appel de la chair, si compréhensible à leur âge, ils se purifient par une série de mortifications très dures.

Mais Xandra s'était rapidement retrouvée seule face aux accusateurs de Joru et d'Ilanka. Le domajeur, inflexible, avait progressivement persuadé les autres que la moindre complaisance porterait un coup fatal à la cohésion du chœur, que la prospérité de Cham dépendait de la pureté de leur chant, qu'ils ne pouvaient accepter des âmes souillées parmi eux et que, de toute façon, ces jeunes gens savaient ce qu'ils faisaient en transgressant la loi de la

Psallette. Au petit jour, la décision avait été prise à l'unanimité – Xandra s'était réfugiée dans sa tente pour ne pas prendre part au vote – de condamner les coupables à subir le Morticant au zénith de Mu.

Dans l'attente de l'exécution de la sentence, le rémineur et la solmineur avaient été enfermés dans deux compartiments de l'entrepont. C'était la domineur, une permanente de l'octave, une femme d'une maigreur maladive, qui avait remarqué le manège de Joru et d'Ilanka, leurs frôlements insistants, leurs regards fiévreux, leur attitude équivoque. Elle les avait discrètement surveillés durant le jour et elle avait remarqué qu'après le dîner ils étaient partis dans la même direction à quelques minutes d'intervalle. Elle avait alerté le domajeur et, à la tête d'un groupe de quatre hommes, s'était lancée sur leurs traces. Au bout de trente minutes de marche, ils avaient perçu des gémissements, des soupirs, qui se différenciaient nettement des exhalaisons musicales des fleurs. Ils s'étaient approchés en silence, avaient allumé les torches au dernier moment et découvert un spectacle qui les avaient horrifiés.

Joru s'était relevé comme un animal sauvage et avait tenté de frapper les intrus à coups de poing et de pied, mais les quatre hommes étaient parvenus à le maîtriser. Pétrifiée, Ilanka n'avait même pas essayé de se soustraire aux faisceaux accusateurs des torches.

Les deux fautifs avaient été escortés jusqu'au camp de base et enfermés dans des compartiments contigus et séparés par des planches ajourées. Ils avaient pu glisser leurs doigts au travers des interstices et se caresser mutuellement les lèvres ou les joues pour se redonner un peu de courage. Ils n'avaient pas trouvé le sommeil, car l'exiguïté des compartiments interdisait la position allongée et, de toute façon, ils n'avaient pas eu envie de passer les dernières heures de leur courte existence à dormir. Glacés de peur et de froid, ils étaient restés collés aux bois des cloisons, essayant de se réchauffer de leur souffle, de leurs mots.

— Je ne regrette rien, avait chuchoté Ilanka. Je ne crains pas la mort : ces quelques heures m'ont apporté bien davantage qu'une vie entière consacrée au chœur du vent. Jamais mon corps n'a chanté avec un tel bonheur. Mon ventre a seulement regretté de ne pas pouvoir t'accueillir tout entier… comme un enfant…

Ses paroles avaient réveillé le désir de Joru qui, debout, avait réussi à glisser son sexe dans le plus large des interstices. Elle avait caressé un long moment cette lame de chair à la fois dure et soyeuse qui l'avait transpercée avec une magnifique ardeur quelques heures plus tôt. Se guidant au souffle de plus en plus rauque de son amant, jouant sans se lasser de la pointe de la langue, de la pulpe de ses doigts, elle avait fini par l'accueillir tout entier dans sa bouche, l'avait

blotti entre ses joues et avait remué la tête avec une lenteur gourmande. La semence de Joru avait jailli en force, débordé de ses lèvres, coulé entre ses seins, déclenché sur sa peau des frissons de désir. Elle s'était levée à son tour, avait collé son bas-ventre contre l'interstice, s'était offerte aux caresses et aux baisers du rémineur. Il avait butiné avec gourmandise cette corolle au parfum musqué, avait bu le miel enivrant de ces pétales épanouis de l'autre côté du bois. Il avait ressenti dans sa propre chair la vague bouleversante qui avait submergé Ilanka. Elle avait griffé le bois de ses ongles pour se raccrocher au monde réel, pour ne pas basculer dans un gouffre dont elle n'était pas certaine de revenir.

Bien que le chœur n'ait pas eu d'autre affaire de ce genre à traiter depuis qu'elle avait franchi la porte de la Psallette, elle savait qu'elle n'avait aucune clémence à attendre de la part de l'octave et elle s'interdisait formellement de laisser Joru seul face à ses bourreaux. Ils avaient exploré leurs territoires secrets avec une telle intensité qu'ils devaient partir ensemble vers les mondes de l'Au-delà.

Leurs doigts et leurs lèvres ne s'étaient pas quittés jusqu'à l'aube. Ils avaient perçu les éclats de voix des autres choristes, les soupirs musicaux des fleurs annonçant l'avènement du jour.

— Comment nous tueront-ils ? avait demandé Joru d'une voix tremblante d'inquiétude.

— Le chant donne la vie, il donne aussi la mort.

Elle avait soudain pris conscience que Joru ne méritait pas cette fui misérable et, tandis qu'une résolution nouvelle s'enracinait dans son esprit, des larmes brûlantes avaient roulé silencieusement sur ses joues.

— Le Morticant, avait-elle précisé. Autrefois, le chœur impérial était chargé de l'exécution des condamnés à mort. Un chant de mort que ta marraine t'aurait appris lors de ta deuxième année à la Psallette.

— Pourquoi continuer de l'apprendre puisque la chorale ne s'en sert plus ?

— Il est désormais réservé à un usage interne. Cela fait plus de dix siècles que le gouvernement impérial de Cham a créé la Psallette, et le Morticant n'a encore jamais été employé contre un choriste. Pourras-tu un jour me pardonner, Joru ?

Il s'était reculé, comme frappé par un coup de poing.

— Te pardonner ? Mais quoi ?

Les doigts de la jeune femme s'étaient agités par l'interstice de la cloison.

— D'avoir corrompu ton âme et ton corps, de t'avoir entraîné sur la pente du malheur.

— Nous sommes tous les deux responsables ! avait-il protesté. Tu

m'as réconcilié avec moi-même. Le malheur aurait été bien plus grand si j'avais passé le reste de mon existence dans la peur et le dégoût.

— Ta vie va bientôt s'arrêter alors que tu n'as pas encore atteint tes seize ans. Tu es une fleur qu'on s'apprête à couper avant qu'elle n'ait eu le temps d'éclore. Je ne t'ai pas laissé la possibilité de découvrir ton trésor intérieur. Au fil des ans, les vents de Kahmsin t'auraient peut-être apporté la sagesse, la révélation, la libération.

Il avait embrassé et mordillé la pulpe des doigts de la solmineur.

— Si j'avais voulu être sage, je t'aurais repoussée dans la cabine du vaisseau.

Elle avait observé un moment de silence.

— Je plaiderai ta cause, avait-elle repris d'une voix douce mais déterminée. Je n'ai pas le droit de t'entraîner dans ma déchéance. C'est moi qui me suis rendue la première dans ta cabine, moi qui t'ai séduit, moi qui t'ai invité à me rejoindre dans la plaine.

— Mais c'est moi qui t'ai cherchée dans la plaine, moi qui me suis couché sur toi, moi qui suis entré en toi, répondit-il en écho. Je n'ai pas envie de vivre sans toi.

La lumière de l'aube s'était engouffrée dans les coursives, déposant un voile mauve sur les cloisons.

Xandra, la fadièse, se présenta devant la porte du compartiment de Joru. Il entrevit les traits tirés de sa marraine au travers des multiples jours du bois. Des larmes coulaient encore de ses yeux rouges et gonflés. Quelques taches vertes et brunes maculaient sa robe de purification.

— L'octave m'a chargée de vous communiquer la sentence, déclara-t-elle d'une voix blanche. Vous serez exécutés tous les deux au zénith de Mu.

Le sang de Joru se figea. Les caresses et les chuchotements d'Ilanka l'avaient maintenu pendant des heures dans une bulle amoureuse, mais la gravité de Xandra, l'énoncé formel de la sentence et la lumière rasante de l'aube le ramenaient brusquement à la réalité.

— L'octave ne nous a pas donné l'occasion de nous défendre, objecta Ilanka.

La fadièse fixa pendant quelques secondes la porte du compartiment de la jeune femme.

— On vous a découverts dans une situation qui n'entretenait aucune équivoque, répliqua-t-elle d'un ton acerbe. Tu es… tu étais une ancienne, solmineur, tu aurais dû empêcher cela de se produire.

— Je suis arrivée à la même conclusion que toi, fadièse. Et c'est précisément pour innocenter Joru que j'aurais souhaité être entendue par l'octave.

— Ne l'écoute pas, protesta Joru. Nous sommes deux à avoir

commis la faute.

Le regard de la fadièse papillonna d'une porte à l'autre pendant quelques secondes.

— C'était mon rôle de marraine que de plaider la cause de Joru, dit-elle en refoulant une nouvelle montée de larmes. Mais l'octave est resté inflexible : il estime que vos agissements ont compromis la saison des vents musiciens et que seule votre mort pourrait rétablir l'harmonie vibratoire de Kahmsin.

— Joru n'est entré dans le chœur que depuis deux ou trois semaines ! gronda Ilanka. Il n'a pas eu le temps de s'imprégner du règlement de la Psallette. Il mérite une nouvelle chance.

— Il fallait songer aux conséquences de tes actes avant de lui ouvrir ton ventre, solmineur ! siffla Xandra.

— Tu en parles comme d'une chose sale, dit Joru, et pourtant elle m'a donné davantage d'amour en deux jours que ma mère dans toute mon enfance. Je veux partir avec elle.

La fadièse fixa d'un air douloureux son filleul dont elle entrevoyait le visage au travers des planches de la porte.

— Ce voyage-là n'offre aucun espoir de retour, murmura-t-elle.

— Je préfère l'accompagner dans l'au-delà plutôt que de rester sans elle sur ce monde…

— Ne l'écoute pas, fadièse : il ne sait pas ce qu'il dit. Il prend pour de l'amour ce qui n'a été qu'un coup de folie, un embrasement soudain des sens. Je n'ai jamais aimé ce garçon. Il se trouve simplement que j'avais envie de goûter les fruits défendus et que c'était le plus séduisant du lot… Le plus naïf également.

— Tu dis ça pour me pousser à te renier ! rugit Joru.

Mais les fêlures de sa voix et les éclats de ses yeux trahissaient le désarroi dans lequel le plongeaient les assertions d'Ilanka.

— Tu serais prête à répéter ces mots devant l'octave ? demanda Xandra.

— C'est exactement ce que je t'ai proposé lorsque tu es entrée. Le rémineur n'a pas à payer le prix de mes turpitudes.

La fadièse hocha la tête à plusieurs reprises.

— Je vais demander à l'octave de se réunir.

Elle rajusta à la hâte sa robe et se dirigea vers l'escalier qui menait au pont. Avant de poser le pied sur la première marche, elle se retourna et enveloppa les portes des compartiments d'un regard empreint de détresse et de perplexité.

La tempête musicale surprit les choristes par sa soudaineté et sa violence. La voile s'arracha du mât dans un craquement sinistre et les tentes furent soulevées du sol comme de vulgaires bouts de tissu. L'aéronef effectua une impressionnante gîte et manqua de peu verser

sur le flanc.

Ilanka et Joru furent précipités sur les cloisons de leur compartiment et, si le rémineur réussit à prévenir le choc en se protégeant de ses mains, la solmineur heurta violemment une arête de bois et s'entailla profondément le front. À demi étourdie, elle s'affaissa sur le plancher en abandonnant une large trace pourpre sur la cloison.

Les tentes s'éparpillèrent dans la plaine au gré des bourrasques. Les nuages crevés libérèrent d'épaisses gouttes qui hachèrent les fleurs, les herbes, et frappèrent le sol en cadence.

— Les tentes ! hurla le domajeur.

Reprenant leurs esprits, les choristes s'égaillèrent comme une volée de moineaux à la poursuite des insaisissables spectres de toile. Le grondement sourd et continu de la pluie, les sifflements du vent et les hurlements des fleurs composaient une symphonie qui recelait une étrange beauté sous des dehors cacophoniques. Les nuages d'un noir profond étaient aspirés par les bords extérieurs d'une gigantesque spirale.

Le ladièse et le solmajeur grimpèrent sur le pont pour s'occuper de consolider l'ancre. Ils y rencontrèrent la fadièse qui n'avait pas osé se hasarder sur la passerelle instable et se cramponnait de toutes ses forces à la barre supérieure de la rambarde. Sans se préoccuper d'elle, ils se ruèrent sur le poste de pilotage pour inspecter le socle de la chaîne. Dans leur précipitation, ils ne remarquèrent pas qu'elle dissimulait sous sa manche le gros trousseau de clefs habituellement réservé à l'usage du responsable de l'octave ni que, toujours agrippée au garde-fou, elle se dirigeait d'une démarche mal assurée vers l'escalier qui descendait aux compartiments de l'entrepont. Ils arrimèrent le socle aux estives pour l'empêcher d'être descellé par les bourrasques et le poids de l'ancre, puis ils dévalèrent quatre à quatre les marches et franchirent la passerelle au pas de course sans plus se soucier de leur sœur.

En remontant sur le pont, Xandra avait aperçu le trousseau de clefs accroché à une cheville de bois au pied du mât. Le domajeur l'avait probablement oublié après avoir enfermé les coupables dans les compartiments. Ces longues clefs métalliques très anciennes avaient d'ailleurs davantage une signification symbolique qu'une utilité réelle, car rares étaient les portes fermées à la Psallette ou dans l'aéronef des saisons de Kahmsin. Comme elles tintaient les unes contre les autres, elles avaient pour fonction secondaire de prévenir les membres de la chorale de l'irruption imminente du responsable de l'octave.

La décision s'était imposée à Xandra comme une évidence. Elle avait craint que l'intrusion de ses deux frères sur le pont ne contrecarre son projet, mais, pressés de consolider l'ancrage de l'aéronef, ils ne lui avaient accordé aucune attention. Luttant contre

les rafales qui soulevaient sa robe et la dénudaient jusqu'à la poitrine, elle rencontrait de sérieuses difficultés à conserver son équilibre sur le plancher instable, fuyant, et les incessantes oscillations la bringuebalaient d'un côté sur l'autre, la précipitaient tantôt sur le bastingage, tantôt sur les cabestans. Un choc violent lui cisailla les côtes, lui coupa la respiration et l'envoya rouler sur le pont. Elle attendit que l'aéronef recouvre un peu de stabilité pour se relever et, ignorant la douleur aiguë qui montait de son thorax, elle parcourut en quatre foulées décidées l'espace qui la séparait de l'escalier d'entrepont.

Elle s'engagea dans la coursive et choisit dans le trousseau la clef qui correspondait aux portes des compartiments.

L'œil rivé à l'interstice, absorbé dans sa contemplation du corps affaissé d'Ilanka, affolé par le flot de sang qui coulait du front de la solmineur et tachait de pourpre le haut de sa robe, Joru n'entendit pas approcher sa marraine. Il se retourna lorsqu'il discerna le grincement de la clef dans la serrure, persuadé que les choristes venaient le chercher pour l'exécution de la sentence. Il se dit alors qu'il était trop jeune pour mourir, qu'il avait envie de vivre, d'aimer, de chanter, de se battre, il ne reconnaissait pas le droit à ses frères et sœurs du chœur de le condamner.

Que savaient-ils de l'existence, ces reclus qui passaient leur temps à lutter contre leurs propres pulsions ? Les êtres qui exprimaient physiquement leur amour ou qui, comme sa mère, dispensaient des bribes de bonheur aux solitaires ou aux malheureux étaient aussi purs qu'eux. La corruption consistait davantage dans le jugement qu'on portait sur les actes que dans la nature des actes eux-mêmes. Joru ne voyait pas de souillure dans l'élan qui l'avait poussé vers Ilanka. Leurs corps avaient chanté avec une intensité qui valait bien les séances d'exposition aux vents purificateurs ou les terribles mortifications que s'imposaient certains choristes.

La porte s'ouvrit et livra passage à sa marraine, qui se tenait les côtes et grimaçait de douleur.

— Les autres se sont dispersés à la recherche des tentes arrachées par le vent, murmura-t-elle. Vous ne trouverez pas de meilleur moment pour vous enfuir.

La stupeur laissa Joru pantois.

— Prenez des vivres et des couvertures dans une caisse et fichez le camp avant que je ne change d'avis.

Tout en prononçant ces mots, elle avait déjà enfoncé une clef dans la serrure de l'autre porte.

— Mais pourquoi… pourquoi ? bredouilla Joru en se glissant dans la coursive.

Xandra pénétra dans le deuxième compartiment et aida Ilanka à se

relever. Elle examina brièvement la blessure, s'aperçut qu'elle était plus spectaculaire que réellement alarmante, arracha un pan de sa propre robe qu'elle noua autour du crâne de la jeune femme. Les odeurs caractéristiques qui imprégnaient l'air confiné de l'entrepont l'informèrent sur les activités nocturnes auxquelles s'étaient adonnés les deux amants pourtant séparés par la cloison.

L'amour rend les êtres humains très ingénieux. La fadièse en savait quelque chose, puisqu'elle avait entretenu avec un frère du chœur aujourd'hui décédé une liaison qui avait duré quatre ans. Ils avaient pris tous les risques pour s'étreindre une ou deux fois par semaine dans une chambre, dans l'ombre d'un grenier ou dans un caveau. Ils s'étaient même aimés au travers d'une grille, comme ces deux-là avaient trouvé le moyen de se prouver leur amour au travers des jours de la cloison. À maintes reprises, elle avait recouru aux herbes abortives dont une sœur, également fautive, lui avait révélé les propriétés. L'octave avait condamné Ilanka et Joru parce qu'ils avaient été pris en flagrant délit, mais nombreux étaient les membres du chœur qui se livraient à des pratiques semblables – et même pires, car certains goûtaient les fruits défendus sans y être conviés par un amour sincère – en toute impunité. Elle n'acceptait pas l'idée que l'octave sautât sur ce prétexte pour faire un exemple et rappeler les autres frères et sœurs à leurs devoirs. Elle n'aurait pas supporté de voir son jeune filleul s'effondrer sous les notes morticantiques chantées par des hommes et des femmes qui avaient pour la plupart quelque chose à se reprocher (si ce n'était à la luxure, ils s'adonnaient à la gourmandise, à la paresse, à l'orgueil ou à la méchanceté).

Ilanka reprenait peu à peu ses esprits. La tache de sang allait en s'élargissant sur la bande de tissu qui lui encerclait la tête.

— Est-ce que tu te sens assez forte pour marcher ? demanda Xandra.

La solmineur acquiesça d'un hochement de tête.

— Vous disposez de plusieurs heures, reprit la fadièse. Tant que les choristes n'auront pas récupéré les tentes, ils ne s'apercevront pas de votre fuite et vous aurez le temps de mettre quelques kilomètres entre eux et vous.

— Comment réagiront-ils vis-à-vis de toi ? demanda Joru.

— N'ayez aucune inquiétude à mon sujet. Je me débrouillerai pour leur faire croire que vous vous êtes évadés seuls.

Les incessantes gîtes de l'aéronef les contraignaient à se cramponner aux saillies de la coursive. Les bourrasques colportaient les gouttes d'eau, les lamentations des fleurs et les grincements de la coque.

Plus de dix minutes leur furent nécessaires pour gagner les coursives voisines et pour se confectionner, à l'aide de tissus noués

bout à bout, deux sacs rudimentaires où ils entassèrent des vivres, une lampe, un réchaud, divers ustensiles et des couvertures. Après s'être chaussés de bottes de toile, ils s'engagèrent prudemment sur le pont.

L'aéronef semblait être pris dans le cœur noir de la tempête. Le mât disparaissait sous une pluie de gouttes, de pétales et de brindilles qui noyait les environs sous une grisaille parsemée de fulgurances vives. Les nuages volaient si bas qu'ils donnaient l'impression de vouloir se crever sur les aspérités du sol. On ne distinguait pas à plus de trente pas devant soi, un manque de visibilité qui arrangeait bien les affaires des fuyards. Ils peinèrent à garder leur équilibre sur les planches glissantes et mouvantes du pont, d'autant qu'ils devaient lutter contre le vent qui s'engouffrait dans les sacs, dans les robes. Ils parvinrent à se rapprocher du bastingage, à s'agripper à la barre supérieure, à progresser jusqu'à l'entrée de la passerelle. Les hurlements des fleurs, les ululements du vent, le crépitement de la pluie accentuaient l'atmosphère d'apocalypse qui régnait sur la plaine. En plus de trente séjours sur Kahmsin, Xandra n'avait jamais rencontré de tempête d'une telle ampleur. Elle avait traversé quelques grains dont la virulence l'avait saisie d'effroi, mais rien qui ne ressemblât à ce déchaînement, à cette impression de fin d'un monde.

Leurs robes détrempées les entravaient dans leurs mouvements. Les cordes supérieures de la passerelle, brisées, se dressaient comme des serpents ivres de colère et frappaient le ballon de la carène.

— Allez-y ! cria Xandra. Je n'aurai pas la force de descendre.

Le vent plaquait les mèches grises de sa chevelure sur ses tempes et ses joues. Joru tourna la tête et la fixa un long moment par-dessus son épaule.

— Pourquoi est-ce que tu…

Il avait hurlé pour dominer le tumulte des éléments mais elle ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase. Elle lui posa la main sur la bouche et esquissa un sourire que la douleur cuisante de ses côtes transforma en rictus.

— Je ne voulais pas avoir ta mort sur la conscience, petit rémineur… Tenez-vous le plus loin possible de l'aéronef et des tempêtes. J'essaierai de vous envoyer un vaisseau lorsque nous serons de retour sur Cham.

— Comment pourrait-il nous retrouver dans cette immensité ?

— Il volera en attitude basse jusqu'à ce que vous sortiez de votre abri et que vous lui fassiez signe. Il se posera le temps de vous prendre à son bord, pas plus de quelques minutes pour ne pas attirer les sondes de surveillance, et vous déposera sur une île tropicale de l'océan Phaiz de Cham. Adieu et bonne chance.

Joru adressa à sa marraine un regard éperdu de reconnaissance, saisit Ilanka par la main et s'engagea sur la passerelle. Ils la

franchirent sans encombre en dépit du tangage permanent auquel la soumettaient les bourrasques. Ils prirent la direction opposée à celle qu'avaient suivie les choristes lancés à la poursuite de leurs tentes. Ployés pour lutter contre le vent contraire, ils s'éloignèrent de l'aéronef avec une lenteur qui exaspéra Xandra. Inquiète, accrochée au mât central, la fadièse fut soulagée de voir disparaître les taches claires de leurs robes dans le lointain. Elle attendit que s'apaisent les multiples contusions qui lui labouraient les membres et les côtes – elle avait reçu autant de coups durant ces quelques minutes que pendant tout le reste de son existence – et entreprit de redescendre dans l'entrepont pour mettre en scène leur évasion.

*

Ilanka et Joru marchèrent pendant des heures au beau milieu de la tourmente (elle ne semblait pas avoir de centre, d'ailleurs, elle soufflait en chaque endroit avec la même violence). Trempés jusqu'aux os, transis de froid et de peur, ils puisèrent dans ce qui leur restait d'énergie le courage d'affronter le vent, la pluie glaciale et les coups de fouet des herbes. Parfois, Joru se retournait et s'apercevait qu'il avait sans le vouloir distancé sa compagne. Alors il l'attendait, la délestait de son fardeau et se remettait en marche jusqu'à ce qu'elle recouvre ses forces et reprenne son sac.

Il s'immobilisa brusquement au pied d'une colline et la dévisagea avec gravité. Interloquée, elle se laissa choir sur son sac et l'interrogea du regard.

— C'est vrai ce que tu as dit tout à l'heure ?

Elle haussa les épaules et, d'un geste agacé de la main, lui fit signe de continuer.

— Que ce qui s'est passé entre nous n'était pas de l'amour mais un simple coup de folie ? Que tu m'as séduit parce que j'étais le plus naïf de la chorale ?

L'espace de deux ou trois secondes, il eut l'impression que les larmes se mêlaient aux gouttes de pluie sur les joues de la jeune femme. Elle se releva, s'approcha de lui, lui encercla le visage de ses mains et se jucha sur la pointe des pieds.

— Je ne voulais pas que tu meures, petit idiot, murmura-t-elle. Je t'aime parce que tu es moi et parce que je suis toi.

Ils s'étourdirent en un baiser à la fois tendre et fougueux qui leur fit oublier la précarité de leur situation.

CHAPITRE VI

Les notes incessantes, dissonantes, laminaient le système nerveux de Rohel. Il ne savait pas si cette particularité de Kahmsin avait un lien quelconque avec la présence de la sonde de surveillance mais il comprenait que, si elle n'avait pas provoqué le cataclysme attendu, la formule avait mobilisé les défenses de la planète et déclenché cette polyphonie protectrice. Les sons étaient des armes d'autant plus redoutables que l'univers était formé d'ondes, de vibrations (et le Mentral appartenait à cette catégorie). Elles agissaient progressivement sur le cerveau, paralysaient les centres moteurs, le dépouillaient de sa volonté, de sa cohérence, de son énergie.

Sa démarche était devenue mécanique et seul son instinct de survie, aiguisé par sa formation de princeps et ses cinq années passées au service du Jahad, le poussait à continuer, à progresser au milieu des herbes couchées par les rafales, à enjamber ou contourner les failles qui se dissimulaient sous ses pas. Sa veste et sa chemise détrempées pesaient des tonnes, tout comme Lucifal dont le fourreau de cuir lui battait la hanche et la cuisse gauches. Il s'enfonçait parfois jusqu'aux genoux dans des flaques de boue mais, repoussant la tentation de s'allonger sur le sol et d'attendre que la mort vienne le délivrer de ses tourments, il s'arrachait à la terre meuble et avançait droit devant lui, indifférent aux gouttes épaisses et aux pétales qui lui cinglaient le visage.

Sa mémoire reconstituait peu à peu les événements qui avaient précédé la tempête…

Une femme se détache du groupe et s'avance vers lui. Sa combinaison grise s'orne de barrettes noires sur le haut des manches et sur le col qui traduisent un rang hiérarchique supérieur. Elle pointe le canon de son vibreur à manche nacré sur le bas-ventre de Rohel et le toise d'un regard condescendant. Bien qu'elle soit encore jeune, des

rides profondes sillonnent son visage encadré d'une épaisse chevelure blonde, traces d'une existence aventureuse, excessive.

— Tu ne nous auras fait courir qu'un jour et une nuit, déclare-t-elle d'une voix traînante. On t'avait pourtant décrit comme beaucoup plus coriace que ça !

— Qui est donc ce « on » ? demande-t-il d'un ton neutre.

Elle renverse la tête en arrière et émet un petit rire de gorge.

— Tu ne le sauras que lorsque tu seras en sa présence. On nous avait également précisé que tu étais plus dangereux qu'un serpent et que nous avions intérêt à te cryogéniser si nous voulions éviter les mauvaises surprises… Désolé, sire déserteur : je te trouve à mon goût et, en temps ordinaire, je t'aurais volontiers proposé de prendre un peu de bon temps dans ma cabine. Mais ma situation actuelle m'interdit de mélanger les affaires et le plaisir. J'ai besoin de la prime offerte pour ta capture.

Elle lève le canon de son vibreur sur sa gorge. Les lamentations des fleurs et les grognements des molosses donnent à la scène une ambiance d'exécution capitale. Il répugne d'habitude à recourir à la formule, car ses effets sont totalement imprévisibles, et il ne tient pas à sacrifier des vies innocentes. Mais Kahmsin est en apparence déserte – une impression renforcée par la présence de la sonde. Les syllabes du Mentral se pressent dans sa gorge, impatientes d'accomplir l'œuvre de destruction pour laquelle elles ont été conçues.

Il surveille l'index de la femme, crispé sur la détente du vibreur, se jette au sol une fraction de seconde avant que l'onde cryogénisante ne jaillisse de la gueule du canon et, tout en roulant sur les herbes, entrouvre la bouche et prononce les redoutables phonèmes. Une pluie d'ondes crépite autour de lui. Puis un grondement monte des entrailles du sol, la terre s'ouvre sous ses pieds, il bascule dans le vide, franchit plusieurs mètres en chute libre, se rattrape *in extremis* à une saillie rocheuse. Par-dessus son épaule, il voit s'abîmer des silhouettes désarticulées dans le gouffre. La terre n'a tremblé qu'une seule fois mais de véritables trombes tombent des nues éventrées, rendant la roche et la terre glissantes…

Aveuglé par les aspersions de boue, il parvient à franchir à la force des bras les cinq ou six mètres qui le séparent de la surface. Exténué, allongé sur les herbes, il vérifie que Lucifal n'est pas tombée de son fourreau et observe les environs. Les autres failles qui se sont créées çà et là ont scindé la troupe des pirates – ceux qui ont eu la bonne fortune de ne pas être happés par les crevasses – en petits groupes isolés les uns des autres. Certains molosses ont échappé à leurs maîtres déséquilibrés mais, terrifiés, paniqués, ils poussent des hurlements de terreur, courent dans tous les sens, oublient de se jeter sur l'homme qu'ils ont pisté pendant des heures et que, quelques secondes plus tôt,

ils ne songeaient qu'à mettre en pièces.

Rohel repère un vibreur à demi enfoui dans la terre, probablement abandonné par un pirate avalé par une faille. Il s'en approche en rampant, évitant de se relever pour ne pas attirer l'attention sur lui. Il en nettoie le canon, désamorce le cran de sécurité et presse la détente. La gueule métallique vomit une onde blanche et ronde qui fige les herbes quelques mètres plus loin. Alors il se redresse et, couvert de boue de la tête aux pieds, longe la fissure jusqu'à ce qu'il puisse l'enjamber et reprendre la direction de la rivière. La densité de la pluie, renforcée par la nuée de brindilles et de pétales soulevés par le vent, lui permet d'atteindre son but sans encombre.

Au moment où il s'apprête à pénétrer dans l'eau, une ombre silencieuse se précipite sur lui. Un molosse, un véritable tueur comme l'indiquent son approche silencieuse et ses canines aussi affûtées que des poignards. Il surgit de la grisaille, le percute de plein fouet, l'envoie rouler dans l'herbe et cherche immédiatement sa gorge…

Rohel sent le souffle chaud du fauve sur son torse, perçoit les claquements sinistres de ses crocs, le grognement qui s'échappe de sa gueule entrouverte, feint d'accepter sa défaite pour endormir la méfiance de son agresseur, puis passe son bras armé au-dessus du flanc noir et palpitant. Le molosse, averti par son instinct, tente de dégager son museau du fouillis des vêtements de sa proie, mais l'onde le cueille au niveau de la croupe et il s'effondre, cryogénisé, après une série de spasmes. Le Vioter le repousse de l'épaule, balaie les environs du regard puis, constatant que personne ne s'intéresse plus à lui, saute dans l'eau.

La pluie et les glissements de terrain ont gonflé la rivière boueuse, tumultueuse. Il perd pied et, plutôt que d'affronter les remous, il se laisse porter par les courants, gardant une main sur la poignée de Lucifal. Si, en apparence, le Mentral n'a pas bouleversé l'écosystème de Kahmsin, il l'a peut-être modifié en profondeur et entraîné une cascade de réactions en chaîne dont les effets se feront sentir ultérieurement…

Frigorifié, Le Vioter remonte sur la berge quelques centaines de mètres plus loin et marche en longeant le cours d'eau. Il constate que d'autres crevasses, plus ou moins larges, sillonnent la plaine, que la modification de la topographie entraîne parfois la rivière à sortir de son lit et à se ruer dans les failles. D'autres tremblements de faible amplitude, des secousses de rappel sans doute, agitent la croûte planétaire…

La tempête avait redoublé de violence au fur et à mesure que s'étaient égrenées les heures. Il avait dû parfois s'asseoir et s'accroupir dans les herbes pour ne pas être renversé par le vent. Des averses de grêlons gros comme le poing avaient martelé la terre et l'avaient

contraint à se protéger la tête de ses mains. Les pétales et les brindilles formaient un nuage tellement dense autour de lui qu'il ne distinguait rien à plus de trois mètres et qu'il devait s'arrêter pour ne pas risquer de tomber dans une crevasse. Puis, lorsque les bourrasques avaient dispersé les éclats végétaux, il reprenait sa route.

Peu à peu un malaise insistant, sournois, s'était emparé de lui. Une nausée qui n'était provoquée ni par la faim, ni par le froid ou l'humidité, mais par le chœur lancinant qui montait des entrailles du sol éventré et des fleurs déchiquetées. Il avait eu la très nette impression que la planète utilisait les sons pour se défendre des agressions, pour se régénérer, pour éliminer ceux qu'elle considérait comme des intrus. Sur certains mondes, la flore diffusait des parfums de défense, des effluves vénéneux qui, à la première inhalation, tuaient les hors-monde dépourvus de défenses immunitaires olfactives. Sur d'autres, des héliotropes composaient des bouquets de couleurs vives, changeantes, hypnotiques, dont la contemplation prolongée plongeait les visiteurs imprudents dans un coma dépassé appelé le « chromosommeil ».

Les sons paraissaient provenir de nulle part et de partout à la fois. Tantôt il croyait déceler une note isolée en passant devant une corolle démantelée par la grêle, tantôt il lui semblait que les éléments de la planète, le vent, la terre, la flore, s'exprimaient d'une seule voix, que les vibrations restaient indissociables les unes des autres. Il discernait pourtant un bourdon grave qui n'était pas seulement le fait du crépitement de la pluie, des sons aigus qui se détachaient avec netteté des sifflements du vent.

Plus étrange, il avait parfois la sensation que ces variations sonores s'agençaient en une sorte de langage qui résonnait à l'intérieur de lui. Il pensait alors capter le chant télépathique de Saphyr, mais il n'éprouvait ni la même chaleur ni la même douceur que lorsque la féelle traversait en pensée l'espace et le temps pour l'assurer de son soutien. Il n'avait plus perçu ses communications depuis qu'il avait quitté la planète Stegmon, et l'espoir, ravivé pendant les quelques secondes que duraient ces murmures, s'éteignait en abandonnant un goût de cendres. Son cœur se serrait à l'idée que les Garloups, exaspérés par l'attente, impatients de conquérir les mondes recensés, avaient exécuté leur prisonnière. Il avait beau refuser cette éventualité, elle se frayait un chemin dans son esprit, elle s'imposait à lui comme une évidence.

Vivante, Saphyr aurait capté sa détresse et se serait débrouillée pour manifester sa présence, comme elle l'avait fait à maintes reprises depuis qu'il avait quitté Déviel. Mais il ne ressentait plus ce lien à la fois ténu et sensible qui les avait unis pendant leurs sept années de

séparation, il avait le sentiment d'avoir perdu une partie essentielle de lui-même, d'être une coquille vide, d'errer sans but comme ces pétales arrachés de leur corolle et dispersés par le vent. Un ressort s'était brisé en lui et la vengeance ne serait sans doute pas un mobile suffisant pour le pousser à combattre les Garloups. En un éclair de lucidité, il songea qu'il serait préférable de confier Lucifal à quelqu'un d'autre. L'épée de lumière, ce présent offert par des dieux oubliés, serait plus utile dans les mains d'un homme ou d'une femme animés par le désir sincère, brûlant, de servir la cause de l'humanité.

D'un geste las, il essuya les brindilles et les particules de boue qui lui empoissaient les cils. Il repéra des taches claires entre les collines aux courbes douces qui se dressaient une cinquantaine de mètres plus loin. Il affina son observation et finit par distinguer deux silhouettes vêtues de robes blanches et chargées de sacs colorés qui progressaient dans une direction perpendiculaire à la sienne. À la manière qu'avaient leurs vêtements de se gonfler et de se soulever, il les avait d'abord pris pour des glisseurs à voile.

Même s'ils n'appartenaient pas à l'équipage des pirates, Rohel décida d'observer la plus grande prudence et de les suivre à distance. Comme on ne distinguait aucune habitation dans les environs – restait la solution des terriers, un système de logements assez courant dans les déserts d'herbe –, il s'agissait selon toute probabilité de voyageurs, une hypothèse que semblait valider la présence des sacs. Il estima également peu vraisemblable qu'ils fussent les membres d'une tribu nomade : ils n'étaient que deux et leurs vêtements paraissaient inadaptés à l'environnement. Peut-être étaient-ils tout simplement des amateurs de sensations fortes, des hors-monde qu'un vaisseau viendrait rechercher après leur séjour aventureux sur Kahmsin ?

Animé d'un regain d'énergie, il accéléra l'allure et se rapprocha d'eux. Ils ne l'avaient pas remarqué, trop accaparés par leur lune contre les éléments. Pliés en deux, ils baissaient la tête pour offrir le moins de surface possible à l'emprise du vent, mais les incessants gonflements de leurs robes ralentissaient leur allure. De temps à autre, ils lançaient des regards furtifs par-dessus leur épaule. L'aspect sommaire de leurs baluchons et leur fébrilité apparente montraient qu'ils n'affrontaient pas la tempête de Kahmsin par plaisir mais qu'ils fuyaient quelque chose ou quelqu'un. La pluie et les débris végétaux soulevés par le vent rendant la visibilité quasi nulle, seul un réflexe de peur pouvait ainsi les pousser à surveiller leurs arrières.

Rohel ne prendrait pas un très grand risque à les aborder. Ils n'étaient pas armés – du moins ne portaient-ils rien d'autre que des bottes de tissu sous leur robe – et ils pourraient peut-être l'aider à se sortir de cette situation difficile. Il pressa donc le pas et combla rapidement l'intervalle.

La fille se retourna la première, alertée par une soudaine sensation de présence. Elle poussa un hurlement de terreur lorsque ses yeux gris et or se posèrent sur Le Vioter. Âgée de dix-sept ou dix-huit ans, elle était d'une grande beauté en dépit de la fatigue, du chagrin et de l'anxiété qui creusaient son visage. Un bandeau maculé de sang lui ceignait le front. Ses lèvres exsangues tremblaient de froid et de peur. Elle tirait nerveusement sur le bas de sa robe pour l'empêcher de se relever et de dévoiler son corps.

Son compagnon, un garçon blond à peine sorti de l'adolescence, parcourut encore une vingtaine de mètres avant de s'apercevoir que sa compagne était restée en arrière. Le chant lancinant de la planète l'avait empêché d'entendre l'exclamation de surprise de la jeune fille. Lorsqu'il se retourna, ses yeux s'agrandirent d'effroi, il lâcha son sac et se précipita vers le nouvel arrivant.

Le Vioter eut tout le temps de tirer le vibreur cryogénique de la poche de sa veste, de débloquer le cran de sécurité et de lâcher une rafale d'ondes blanches à quelques pas du garçon, qui se figea sur place et lança un regard inquiet à la fille. Ils étaient visiblement liés par un sentiment très fort, presque palpable. Leurs traits étaient empreints d'une pureté irréelle, angélique.

— Je ne vous veux aucun mal, déclara Rohel. Je cherche seulement un moyen de quitter cette planète et de regagner la Seizième Voie Galactica. Mon vaisseau a été dérouté et abattu par des pirates de l'espace.

— Cette bataille à l'orée de l'atmosphère, c'était vous ? demanda la fille.

Sa voix mélodieuse, comme forgée dans un creuset d'harmonie, déclencha des frissons sur la peau de Rohel.

— Ils ne m'ont laissé aucune chance, répondit-il. Ils ont ouvert le feu dès que j'ai émergé de mon hypsaut. Je croyais au départ avoir affaire à de simples pillards, mais ils se sont lancés à mes trousses après avoir fouillé le vaisseau. Ils m'ont rattrapé ce matin mais j'ai pu leur échapper à la faveur de la tempête.

— Pourquoi vous poursuivent-ils ? demanda le garçon d'un ton rogue.

Ses yeux papillonnaient sans cesse du vibreur braqué sur lui au fourreau de cuir qui dépassait de la veste de Rohel. Son corps délié apparaissait par intermittences sous sa robe giflée par le vent.

— Je sais seulement qu'ils veulent me cryogéniser pour me livrer à un mystérieux commanditaire, répondit Le Vioter qui désigna son arme d'un mouvement de menton. J'ai récupéré ce cryogéniseur lorsque s'est produit le tremblement de terre.

La fille reposa à son tour son sac entre les herbes et s'assit dessus.

Des rigoles couraient sur son visage, sur son cou, se répandaient sur sa poitrine et son ventre par l'échancrure de son vêtement. Le vent plaquait sur ses joues et son front ses cheveux détrempés.

— Nous avons également ressenti la secousse, soupira-t-elle d'un ton las. (Le Vioter dut tendre l'oreille pour saisir ses paroles dans le vacarme environnant.) Les anciens n'ont jamais mentionné ce genre de phénomène en plus de cinquante saisons de tempêtes musiciennes. Nous avons gravement offensé Kahmsin, Joru. Nous aurions dû accepter de payer le prix de notre faute…

Elle paraissait à bout de forces. Ses paroles, sa blessure à la tête et leur jeunesse confortèrent Le Vioter dans l'idée qu'ils étaient en fuite.

— Je croyais que les sondes débarrassaient Kahmsin des vibrations parasites des hors-monde, fit le garçon.

— J'appartiens probablement à cette catégorie, avança Rohel, puisque j'ai reçu la visite d'une sphère ronde qui ressemblait à une sonde de surveillance.

La fille releva la tête et le fixa d'un air incrédule.

— Impossible ! Elle n'avait pas vos coordonnées cellulaires dans son fichier. Elle vous aurait tué.

— Ce n'est qu'une machine de type discursif. Les comportements incohérents la rendent passablement idiote.

Les yeux du garçon s'agrandirent d'étonnement. L'eau dégouttait de ses cheveux et chassait les divers brindilles et pétales collés sur sa peau ou sur son vêtement.

— Qui êtes-vous exactement ?

— Je vous l'ai dit, un homme pourchassé par une meute de pirates de l'espace. Vous êtes vous-mêmes en fuite, n'est-ce pas ?

Après s'être consultés du regard, ils conservèrent un mutisme prudent.

— Nous aurions intérêt à nous associer, reprit Le Vioter. Votre connaissance de ce système peut m'être utile.

— Et vous ? Que nous apportez-vous en échange ? lança le garçon.

— Mon arme. Vous risquez d'en avoir besoin pour conserver votre liberté.

La fille se releva d'un bond, comme mue par un ressort. Sa colère faisait ressortir l'or de ses yeux.

— Il est hors de question que vous vous serviez de votre arme contre les choristes impériaux ! cria-t-elle. Nous avons déjà provoqué la colère de Kahmsin et…

— De quelle manière ? coupa-t-il d'un ton tranchant.

— Nous… nous avons transgressé la règle de chasteté de la Psallette.

L'aveu lui arracha un sourire. Ces deux-là s'aimaient à l'évidence d'un amour tellement sincère qu'ils ne pouvaient en aucun cas

offenser l'univers, mais leur innocence, leur pureté en faisaient les proies toutes désignées des religieux, des fanatiques, de tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, cherchaient à emprisonner la vie.

Il pouvait leur accorder sa confiance, il était, comme eux, un homme qui cherchait à exprimer l'amour, une flamme d'humanité que cherchaient à souffler les soldats du néant. En leur compagnie, il retrouvait un peu de cette combativité, de cette énergie vitale qui l'avaient déserté depuis que le lien télépathique avec Saphyr s'était rompu.

— Vous n'êtes en rien responsable de la colère de Kahmsin, dit-il en pressant le cran de sécurité du vibreur.

— Vous n'êtes qu'un hors-monde ! riposta la fille. Vous ignorez les mécanismes qui régissent cette planète.

Le Vioter glissa l'arme dans la poche de sa veste et dévisagea son interlocutrice.

— C'est moi qui ai provoqué cette tempête, affirma-t-il en détachant chacune de ses syllabes.

Elle se rassit sur son sac, posa les coudes sur les genoux et le menton sur ses mains croisées.

— Vous êtes bien présomptueux, sire ! Les tempêtes musiciennes sont très courantes en cette période.

— Vous avez dit tout à l'heure que la terre n'avait jamais tremblé en plus de cinquante saisons.

— Je suppose que ce genre de phénomène s'est déjà produit dans un lointain passé.

La pluie diminua légèrement mais le vent continua de souffler avec la même ardeur. Les sons qui montaient de la terre humide transperçaient le corps de Rohel, vibraient en lui avec une telle intensité qu'il peinait à rester debout.

— Vous ne vous posez pas la question de savoir pourquoi ces pirates se sont lancés à ma poursuite ?

D'un geste, le garçon l'invita à poursuivre.

— Ce n'est pas moi qu'ils recherchent, mais une formule qui a la propriété de bouleverser les écosystèmes. Je suis le seul dans l'univers à la détenir. J'ai été placé dans l'obligation de la prononcer lorsqu'ils ont voulu me cryogéniser. Je pensais que ce monde était inhabité, que je ne risquais donc pas de tuer des vies innocentes. Elle a provoqué une secousse qui a éventré la terre et m'a permis de leur échapper.

Il avait prononcé ces paroles avec la force de l'évidence, sans appuyer ses effets ou chercher à les convaincre.

— À vous entendre, cette soi-disant formule provoque davantage de dégâts qu'une bombe lumineuse ! s'écria le garçon.

— Elle concentre en elle toute la puissance destructrice du son. Elle a nécessité six siècles de recherches aux physiciens du Chêne

Vénérable, une Église qui veut étendre son hégémonie sur l'ensemble des mondes recensés.

— Comment avez-vous réussi à la leur prendre ? demanda la fille avec une pointe d'ironie. Les trésors les plus précieux sont en général les mieux gardés.

— J'ai appartenu à leur service secret, le Jahad, pendant cinq années universelles. J'étais bien placé pour surveiller l'avancement de leurs travaux.

— Les pirates de l'espace qui vous poursuivent ont-ils un rapport avec ces prêtres ?

— Je ne le crois pas. Le Chêne Vénérable n'a pas pour habitude de confier ses affaires à des tiers. En dehors de l'Église, les hommes informés de l'existence de cette formule sont très peu nombreux.

— Pourquoi nous avoir mis dans la confidence ?

— Pour vous témoigner ma confiance. Nous sommes désormais liés par un secret.

Le garçon et la fille se concertèrent en silence, comme si chacun cherchait dans les yeux de l'autre la confirmation de sa propre impression.

— Votre histoire me semble plausible, avança la fille. Nous accordons nous-mêmes la plus grande importance aux sons, au chant plus exactement, puisque nous faisons… nous faisions partie du chœur impérial de Cham.

Elle lui relata brièvement les raisons de leur présence sur Kahmsin, le début de leur liaison, leur condamnation à mort, leur évasion. Elle lui confia également que leur alliée, la fadièse, la marraine de Joru, leur avait promis de leur envoyer un vaisseau à la fin de la saison des tempêtes musiciennes.

— Vous pourrez peut-être en profiter pour gagner Cham et, là-bas, trouver un hypsaut.

— Dans combien de temps s'achève la saison des tempêtes ?

— L'empereur et sa cour débarqueront sur Cham dans un mois et demi pour entendre le chœur final, le chant dont la qualité conditionnera l'année à venir.

— Trop long ! dit Le Vioter. Je dois me rendre à Déviel dans les plus brefs délais.

Il bouillait maintenant d'impatience de savoir si les Garloups avaient exécuté Saphyr, ainsi que semblait l'indiquer la rupture de leur lien télépathique.

— Nous n'avons pas d'autre solution à vous proposer, sire, dit la fille d'un air désolé.

— Peut-être pouvez-vous exploiter le désarroi des pirates pour leur subtiliser leur vaisseau ? suggéra le garçon.

— Risqué, objecta Le Vioter. Il est probablement surveillé par des

hommes d'équipage restés en arrière. Et il y a de grandes chances qu'il soit truffé de système de sécurité, d'identificateurs cellulaires ou vocaux. Ces gens-là prennent soin de leur outil de travail.

La pluie cessa, des pans de ciel bleu apparurent par les déchirures des nuages, mais le vent, qui n'avait pas désarmé, souleva un brusque tourbillon de pétales et de brindilles. La cacophonie des éléments se transforma progressivement en un grondement sourd et prolongé.

— Nous ne devrions pas rester là, proposa la fille. La tempête va bientôt s'apaiser et les autres vont se lancer à notre recherche.

Rohel l'approuva d'un hochement de tête.

Ils marchèrent jusqu'au crépuscule de Nu. Les rayons des astres diurnes avaient séché leurs vêtements, les avaient réchauffés, revigorés. Les fleurs s'étaient de nouveau écloses et avaient recommencé à exhaler leur parfum et leurs bruissements mélodieux.

Ils suivirent la rivière jusqu'à ce qu'elle se jette dans un gouffre et disparaisse dans les entrailles de la terre. Rohel envisagea un moment d'explorer la bétoire, de chercher une grotte où ils pourraient passer une ou plusieurs nuits à l'abri des éléments et des hommes, mais il se rendit compte que les parois, lisses, humides, n'offraient aucune prise. Le fracas de l'eau sur la roche, deux ou trois cents mètres en contrebas, soulevait un formidable vacarme. Des vultures noirs planaient au-dessus de l'aven, plongeaient de temps à autre dans les remous à une vitesse foudroyante, en ressortaient avec un poisson argenté coincé dans l'étau de leur bec, s'éloignaient à grands coups d'aile de leurs congénères en poussant des trompettements de défi.

À la tombée de la nuit, Joru et Ilanka interrogèrent leur nouveau compagnon du regard. Ils s'étaient spontanément placés sous sa responsabilité, non seulement parce qu'ils étaient jeunes mais également parce qu'ils venaient de quitter une organisation hiérarchisée – c'était surtout vrai pour Ilanka, qui avait donné quatre années de sa vie au chœur impérial – et qu'ils avaient instinctivement besoin de recréer une structure autoritaire.

Il décida de prendre la direction d'un massif montagneux dont l'ombre gigantesque barrait partiellement la ligne d'horizon. Les ténèbres les surprirent au beau milieu de la plaine, là où l'herbe rase, parsemée de plantes piquantes et de pierres rondes, ne proposait aucune possibilité de refuge. Bien que le ciel assombri, clouté d'argent, laissât présager une nuit paisible, Ilanka et Rohel dénouèrent les tissus colorés qui avaient servi à confectionner les sacs et érigèrent des abris rudimentaires qu'ils consolidèrent avec des pierres. Joru alluma le réchaud à énergie magnétique, versa l'eau d'une gourde dans un récipient métallique et prépara un repas à base de bliz, qui avait la propriété de tripler de volume à la cuisson.

Affamé, Le Vioter trouva un goût savoureux à cette nourriture pourtant sommaire. Ils écoutèrent pendant quelque temps les chuchotements à peine perceptibles du vent sur l'herbe rase, puis ils s'allongèrent sous les tissus. Même s'ils avaient pris la précaution de séparer les abris d'une bonne vingtaine de mètres, Rohel entendit nettement les gémissements des deux amants qui exploraient avec avidité les territoires de leurs sens.

Sa gorge s'imprégna d'amertume. Le destin l'avait-il condamné à ne plus jamais connaître le bonheur dans les bras de Saphyr ?

CHAPITRE VII

Fra Kirléan s'engouffra dans la cabine de l'*Ontegut* et, se repérant aux points lumineux qui brillaient dans l'obscurité, s'avança vers le socle de projection.

Lokus attendit quelques minutes avant d'entamer le dialogue. Ce qui, au départ, avait été un laps de temps nécessaire à l'identification du missionnaire était devenu une sorte de coquetterie de la part du cerveau artificiel. Lokus pratiquait fra Kirléan depuis maintenant plus d'un an et il le reconnaissait avant même qu'il n'eût ouvert la porte de la cabine, aux vibrations à peine perceptibles que produisait son pas léger – plus léger que celui des femmes ou des enfants – sur le plancher métallique. Mais il ne perdait aucune occasion de manifester sa supériorité sur cet homme qui, pourtant, l'avait tiré d'un sommeil de plus de neuf cents ans.

Dix siècles plus tôt, les scientifiques les plus brillants des mondes recensés s'étaient réunis sur la planète Mehmàh et avaient décidé d'unir leurs connaissances afin de créer la machine la plus performante jamais conçue par l'homme. Mais des fées malveillantes, les religions intégristes des mondes environnants qui considéraient les cerveaux artificiels comme des créatures diaboliques, s'étaient penchées sur le berceau de Lokus et, après avoir brûlé ou crucifié ses démiurges, l'avaient condamné à la destruction. Pourtant des partisans de la Science Libératrice avaient réussi à le soustraire aux mâchoires des broyeurs et l'avaient expédié en pièces détachées sur un monde un peu moins fanatique. Là, il avait été récupéré par des trafiquants, qui l'avaient assemblé en dépit du bon sens et qui, dans l'incapacité d'en tirer un bénéfice quelconque, l'avaient abandonné dans un cimetière technologique de Saint-Chorl, une planète brûlée de la Quatrième Voie Galactica.

Il y était resté plus de neuf cents ans, utilisant ses quelques ressources disponibles pour lutter contre la rouille, l'usure et l'infiltration des particules de sable. Les autochtones avaient été tellement impressionnés par les éclairs fulgurants qui jaillissaient de son socle de projection virtuelle qu'ils l'avaient élevé au rang d'un dieu et lui avaient consacré un culte. Lorsque fra Kirléan avait débarqué sur Saint-Chorl dans le noble but de répandre le Verbe Vrai, il avait pris connaissance de cette étrange divinité mécanique qui dispensait sa lumière dans une décharge technologique. Au lieu d'anéantir ce rival déclaré d'Idr El Phas, comme aurait dû l'y inciter son prosélytisme, il avait cherché à comprendre les raisons qui poussaient ce tas de ferraille abandonné à manifester ainsi des velléités existentielles. Sa formation scientifique lui avait permis de constater qu'il se trouvait devant un cerveau artificiel d'une extrême complexité. Il l'avait dégagé de sa gangue de sable en compagnie de quelques indigènes terrorisés, l'avait entièrement démonté, en avait nettoyé avec beaucoup de soin les composants altérés, avait remplacé certains éléments hors d'usage et l'avait progressivement reconstitué en essayant de respecter les données de base. Après de nombreux tâtonnements, une tête holographique avait jailli du socle de projection et une voix métallique s'était élevée des haut-parleurs intégrés.

La tête de lumière, synthèse des traits de tous les scientifiques qui avaient participé à l'élaboration du cerveau artificiel, avait relaté la genèse et l'histoire de Lokus, puis avait prié le missionnaire de raconter son propre cheminement. C'est ainsi que fra Kirléan en était venu à parler de la politique hégémonique du Chêne Vénérable et de l'épisode du Mentral, dérobé le jour même de sa création par un agent du Jahad.

— Ces idiots de pirates ne sont pas encore revenus de leur expédition, n'est-ce pas ?

La voix de Lokus fit tressaillir le missionnaire. D'habitude, la machine précédait ses communications orales de projections holographiques, figuratives ou abstraites, mais elle avait en l'occurrence inversé le processus, probablement pour déstabiliser son interlocuteur. Fra Kirléan avait remarqué à maintes reprises qu'elle s'ingéniait à démanteler ses barrières rationnelles, peut-être pour le contraindre à dévoiler les secrets de cet esprit humain dont elle ne maîtrisait pas encore toutes les subtilités.

— Rohel Le Vioter est un gibier un peu trop retors pour ces vagabonds de l'espace, poursuivit Lokus.

— Pourquoi, en ce cas, m'avez-vous conseillé de prendre contact avec eux ? demanda fra Kirléan d'un ton agressif.

La machine avait exigé qu'il emploie le vouvoiement protocolaire

lorsqu'il s'adressait à elle. Elle ne tenait pas à être assimilée à ces esclaves mécaniques asservis à l'humanité et elle avait fondé leurs relations sur des bases égalitaires (du moins le prétendait-elle ; le missionnaire la soupçonnait en réalité de s'estimer supérieure à lui, une prééminence qu'il ne pouvait d'ailleurs guère lui contester).

— Pour la raison qu'une collaboration avec des gens trop intelligents serait dangereuse, fra. Le Mentral attiserait leur convoitise et ils tenteraient de nous doubler. Ceux-là ne sont pas brillants mais ils obéissent sans poser de question.

— Sakyja Madura n'est pas idiote, contrairement à ce que vous prétendez ! protesta fra Kirléan avec fougue.

Un grincement transperça les flancs métalliques de Lokus et horripila le missionnaire, qui ne s'était jamais habitué à la façon qu'avait la machine de ricaner, d'exprimer son mépris. La tête familière apparut à l'intérieur d'un cône de lumière bleutée, affublée d'un sourire sardonique. Bien qu'il eût affaire à une simple image en trois dimensions, fra Kirléan fut traversé par l'impression qu'elle sondait les tréfonds de son être. Il lui arrivait de plus en plus souvent de regretter d'avoir lié son destin à cette monstrueuse intelligence, à qui il n'avait fallu que quelques mois pour retrouver la trace de Rohel Le Vioter.

— Dites plutôt que vous n'avez pas su refuser ses avances, fra, affirma Lokus d'une voix dont la neutralité apparente recelait des intonations ironiques. Elle vous a entraîné dans sa cabine pour vous inviter à rompre vos vœux de chasteté et mieux vous tenir sous sa coupe.

Le sang du missionnaire se glaça. Il s'était bien gardé de révéler à Lokus sa liaison avec Sakyja Madura, la chivetaine de l'*Ontegut,* mais il se rendait compte, avec un effroi grandissant, qu'il avait de moins en moins de secrets pour son compagnon mécanique.

— Comment… comment… bredouilla-t-il.

— Facile ! l'interrompit Lokus. Une simple analyse de la modification apportée à votre peau par la perte de votre liquide séminal. J'ai été conçu pour tirer le meilleur parti des éléments dont je dispose, ne l'oubliez pas.

— Il aurait pu s'agir d'une… euh… pollution nocturne…

— Ou de cette pratique que vous appelez onanisme et dont vous n'êtes pas avare ! Mais je sais différencier le plaisir solitaire et le plaisir partagé.

— Comment avez-vous deviné… pour Sakyja ?

— Déduction logique. Seule la chivetaine de ce vaisseau avait un intérêt à vous séduire : c'est la plus intelligente du lot – une illustration parfaite du danger représenté par l'intelligence – et elle pensait – elle pense toujours – recueillir de plus amples informations

sur Rohel Le Vioter. Elle sait qu'un homme perd de sa vigilance et se confie plus facilement lorsqu'il a été vidé de quelques-unes de ses forces.

Mortifié, le missionnaire fixa la tête de lumière d'un air mauvais.

— Qu'en savez-vous ? Vous n'êtes qu'une vulgaire machine, un tas de ferraille, de cartes-miroirs et de conduits incapables d'appréhender les notions de sentiment, de plaisir !

— Je suis le fruit du génie humain, fra. Je n'ai pas de peau, pas de sensations tactiles, mais je puis reconstituer les réactions chimiques et organiques des hommes à partir de mes observations. J'ai ainsi retracé le chemin psychologique qui vous a conduit à violer les lois de l'Église et répandre votre semence dans le ventre de cette femme. Une observation passionnante, très utile pour la compréhension des mécanismes mentaux humains.

— Je ne suis pas un rat de laboratoire ! gronda fra Kirléan.

Un nouveau grincement déclencha des frissons sur la peau du missionnaire, envahi par le détestable sentiment d'être devenu la marionnette de son interlocuteur mécanique. Revenu à la vie, Lokus avait exigé de fra Kirléan que son cerveau fut protégé par un capot compact, noir, cubique, fabriqué dans un alliage aussi léger que résistant dont il avait lui-même précisé la composition. L'ecclésiastique avait dilapidé ses maigres économies pour doter la machine d'une enveloppe protectrice dont il était le seul à connaître les défauts. Bien que relativement volumineuse (deux mètres cubes), elle ne pesait pas plus de trente kilogrammes et restait facile à transporter. Seuls étaient visibles les quelques points lumineux qui témoignaient de son activité et la pointe supérieure de son cône de projection.

— Loin de moi cette idée, fra. J'essaie seulement de mieux vous connaître pour vous aider à conquérir le trône de Berger Suprême.

— Si Sakyja ne parvient pas à capturer le déserteur du Jahad, nous aurons perdu le Mentral, dit fra Kirléan. Or, je me permets de vous le rappeler, votre stratégie repose exclusivement sur la possession de la formule.

— Nous nous sommes rapprochés de notre but, reconnaissez-le. Ce travail de recherche m'a mobilisé plus de trois mois.

Grâce à ses télécapteurs, en effet, Lokus avait neutralisé les défenses des mémodisques centraux des mondes recensés et s'était introduit dans les bases de données, aussi bien dans les sites ultra-protégés des gouvernements civils et religieux que dans les terminaux des astroports ou des compagnies de transport. Il avait ainsi découvert que le Berger Suprême du Chêne Vénérable avait rendu visite aux femmes du Matrix, une organisation de prospectivistes qui basaient leurs prédictions sur l'accélération virtuelle des mouvements

planétaires.

En recoupant les informations glanées çà et là, il avait établi que Rohel Le Vioter était parti de la planète Stegmon et avait programmé un hypsaut pour la Seizième Voie Galactica. Il avait suggéré – ordonné aurait été un terme plus approprié – à fra Kirléan, dont l'ambition démesurée était un formidable levier, de s'associer avec un équipage de pirates des champs hypsaut. Le missionnaire était entré en contact avec la chivetaine Sakyja Madura dans son repaire de la planète Godoron et lui avait proposé plusieurs milliers de fletch, la monnaie locale, pour la capture du déserteur du Jahad. Il n'avait pas été en mesure de lui offrir les garanties d'usage – fonds déposés sur un compte ou, à défaut, caution bancaire – mais elle avait accepté le contrat, peut-être parce qu'elle le prenait pour un agent officiel de l'Église et qu'elle connaissait la puissance de l'appareil du Chêne Vénérable (il avait cru, avec une bonne dose de naïveté et de suffisance, qu'elle était tombée amoureuse de lui, mais Lokus s'était chargé de dissiper ce malentendu). Il n'avait pas la somme promise, ayant dépensé tout son argent pour la réfection du cerveau artificiel, et il se demandait, avec une inquiétude grandissante, quelle serait la réaction de la chivetaine lorsque viendrait le moment de régler les comptes – il se demandait encore pourquoi elle n'avait pas exigé un acompte.

— Localiser Rohel Le Vioter est une chose, le maîtriser en est une autre ! maugréa-t-il avec une rage rentrée qui accentuait l'aspect émacié de son visage et enflammait ses yeux noirs. Nous avons eu tort de le sous-estimer. Nous avons peut-être tout perdu dans l'affaire.

Il disait « nous » mais il pensait « vous », et Lokus le remarqua instantanément à la façon qu'il avait de placer sa voix et de lui lancer des regards furibonds. Les humains se croyaient à l'abri des investigations lorsqu'ils se retiraient dans la citadelle de leur esprit, mais ils ne se rendaient pas compte qu'ils étaient sans cesse trahis par leur enveloppe extérieure.

— Vous auriez sans doute préféré que nous demandions le renfort des cohortes du Jahad ou encore des armées des planètes voisines ? insinua le cerveau artificiel.

Fra Kirléan se dirigea vers la cloison du fond et, d'un geste sec, abaissa le levier de commande du volet de la baie vitrée. Un flot de lumière vive envahit la cabine. Mu et Nu se levaient dans un éclaboussement de lumières bleues et mauves qui paraient la plaine d'un voile fantasmagorique. Il contempla un long moment l'océan d'herbes qui ondulait souplement sous les caresses de la brise. La tempête avait fait rage, la veille, et une secousse de forte amplitude avait ébranlé le vaisseau. Lokus en avait déduit que le déserteur du Jahad, coincé par les hommes de Sakyja Madura, n'avait pas eu

d'autre choix que de prononcer le Mentral. La formule avait probablement déclenché un tremblement de terre et provoqué des failles qui avaient englouti une partie, voire la totalité, de l'équipage – et peut-être Rohel Le Vioter lui-même.

Fra Kirléan n'avait pas dormi de la nuit, craignant d'avoir perdu à la fois la formule et la femme qui lui avait permis d'explorer des aspects insoupçonnés et plaisants de la vie.

— Ils sont peut-être tous morts, murmura-t-il d'un air sombre. Cette attente commence à taper sur les nerfs.

— Le défaut de sang-froid est une tare rédhibitoire pour un Berger Suprême, fra, dit Lokus d'une voix forte (de temps à autre, il montait le volume sonore de ses haut-parleurs pour contraindre son interlocuteur humain à focaliser toute son attention sur ses paroles). Votre attirance pour cette femme vous aveugle. Reprenez votre calme et réfléchissez un peu : nous avons davantage besoin de son vaisseau que de ses services.

Le missionnaire se retourna et, auréolé de lumière bleue, fixa la tête holographique d'un air perplexe.

— J'avais estimé à moins de vingt pour cent les chances de ces vagabonds de l'espace de capturer Le Vioter, reprit le cerveau artificiel. Non seulement il possède la formule, mais des informations me donnent à penser qu'il a récupéré une arme dans un réseau-Temps, une épée offerte à l'humanité par des dieux d'un ancien règne.

— Vous croyez aux dieux, maintenant ? ricana fra Kirléan.

La machine marqua un temps de pause avant de répondre.

— Je ne crois pas aux dieux tels que les décrivent les ecclésiastiques ou les prêtres des religions universelles. Les hommes s'empressent de créer des divinités extérieures à eux pour se justifier de leurs échecs ou pour nier leur propre responsabilité dans leur destinée.

— Je ne vous savais pas féru de théologie, Lokus ! s'exclama le missionnaire.

— Vous ne savez pratiquement rien sur moi, fra.

Fra Kirléan eut la très nette impression que le timbre impersonnel du cerveau recelait une menace. Il se demandait parfois s'il n'avait pas redonné la vie à un monstre surgi tout droit du Grand Enfer des Déchets.

— Une créature est toujours imprégnée du souffle de son créateur, poursuivit Lokus. J'ai en moi des germes d'humanité qui ne demandent qu'à se développer. Je n'ai pas eu le temps d'apprendre avec les religieux qui m'ont condamné à la destruction, ni avec les trafiquants qui m'ont abandonné dans cette décharge technologique de Saint-Chorl, mais j'ai rattrapé le temps perdu en votre compagnie, fra.

— Quel rapport avec les dieux ?

— Si vous étiez vraiment les fils d'Idr El Phas, vous ne le présenteriez pas comme ce personnage tyrannique qui régule la vie des humains, mais comme une graine plantée dans le terreau des âmes, comme un appel à la redécouverte de cette divinité qui est intrinsèquement vôtre. L'épée de Rohel Le Vioter est l'un des vestiges de cet état de connaissance absolue atteint par les hommes d'une civilisation très ancienne. Cette arme m'intéresse : l'analyse moléculaire m'en apprendra bien plus sur la divinité que les descendants dégénérés de ces dieux oubliés. Elle me permettra de gravir à mon tour cette montagne secrète où la créature se meut en créateur.

Fra Kirléan laissa errer un moment son regard sur les vagues de l'océan d'herbe, bleuies par les rayons rasants de Mu et Nu. Il crut apercevoir des mouvements, des silhouettes claires dans le lointain, et son rythme cardiaque s'accéléra. Sakyja Madura n'était peut-être pas morte, et cette perspective suffisait à lui réjouir le cœur. Que lui importaient le déserteur du Jahad, la formule du Mentral, le trône du Berger Suprême, toutes ces manœuvres orchestrées par le cerveau artificiel ?

Lokus avait beau se vanter de tout connaître des hommes, il n'avait aucune idée de la force de l'amour qui liait un homme et une femme. Fra Kirléan avait été dévoré d'ambition avant de s'étourdir dans les bras de Sakyja – une ambition décuplée par la loi de Préférence galactique, qui interdisait aux ressortissants de certaines galaxies de se présenter à l'élection pontificale – mais à présent, il n'aspirait plus qu'à couvrir de baisers et de caresses la chivetaine de l'*Ontegut*. La machine n'avait pas détecté cette faille tout simplement parce qu'elle avait été conçue par des gens, sinon asexués, du moins imperméables aux sentiments, et aussi parce que son principal sujet d'observation, fra Kirléan, un membre du Chêne Vénérable tenu par ses vœux de chasteté, n'avait jamais été préoccupé par ce genre d'inclination avant sa rencontre avec Sakyja.

— Il n'est pas de création possible sans la puissance de l'amour…

La phrase avait glissé d'elle-même hors des lèvres du missionnaire.

— Vous confondez probablement amour et vertige sensuel, fra, argumenta Lokus entre deux grincements.

— Vos analyses logiques ne remplaceront jamais l'un et l'autre ! s'emporta fra Kirléan.

— Dans l'amour il y a la liberté de l'être, dans le vertige sensuel une dépendance, continua le cerveau artificiel sans tenir compte de l'intervention de son interlocuteur humain. Mais le temps est mal choisi de nous lancer dans une vaine querelle philosophique. Je capte les pas d'une dizaine d'individus qui s'approchent du vaisseau. Onze

exactement. Trois femmes et huit hommes. Accompagnés de deux ourlaïrs. Les survivants de l'équipage de l'*Ontegut*.

Fra Kirléan n'eut pas besoin d'observer attentivement les ombres grises qui fendaient les herbes quelques centaines de mètres plus loin pour vérifier les assertions de Lokus. Il avait constaté à plusieurs reprises que le cerveau artificiel, se fiant aux infimes vibrations répercutées par la terre et le métal du vaisseau jusqu'à ses capteurs sensitifs, était plus précis que n'importe quel mouchard holographique.

— Est-ce qu'ils ramènent Le Vioter ?

— Je ne détecte aucune présence inconnue.

Le missionnaire s'efforça de reconnaître la silhouette familière de la chivetaine dans la petite colonne qui progressait avec une lenteur exaspérante parmi les herbes frissonnantes, mais les pirates étaient encore trop loin pour qu'il puisse les distinguer les uns des autres. Il n'avait pas d'autre choix que de s'en remettre, une fois encore, au bon vouloir de la machine.

— Est-ce que…

— Sakyja Madura fait partie des survivants, fra, l'interrompit Lokus, sautant sur l'occasion de faire une nouvelle démonstration de sa supériorité.

— Vous en êtes sûr ? insista fra Kirléan.

— Vous ai-je déjà trompé, fra ?

Soulagé, le missionnaire rabattit le volet sur la baie et revint se placer au centre de la cabine, en face de la tête holographique.

— Vous n'avez sans doute pas cherché à m'abuser, dit-il en accentuant à dessein ce dernier mot. Mais vous vous êtes doublement trompé en me demandant de contacter un équipage de pirates hypsaut. Ces gens-là ne sont pas de taille à rivaliser avec un homme de la trempe de Rohel Le Vioter. N'oublions pas qu'il tient en échec depuis plus d'un an le Jahad, l'une des organisations les plus puissantes dans l'univers.

— Une organisation qui portait en elle-même les germes de son échec, corrigea Lokus.

— Vous êtes décidément obsédé par les germes ! Il n'y a pourtant rien de germinatif dans votre conception : vous n'êtes qu'un assemblage cohérent de cartes-miroirs, de supraconducteurs, de liquides et de divers matériaux… Vous ne prévoyez pas les… accidents émotifs propres à l'être humain. Vous n'avez pas envisagé que je puisse nouer une relation sentimentale avec la chivetaine de ce vaisseau… C'est là votre deuxième erreur.

L'agacement de la machine se traduisit par un grincement d'une longueur inhabituelle et par la fixité soudaine de la tête de lumière.

— L'un de mes créateurs, le professeur Gallaher, un véritable génie

de la télétransmission, avait une expression pour qualifier vos divagations, fra : « un gros tas de conneries » ! Les comportements erratiques des êtres humains ont été inclus dans mes données de base et j'en tiens compte dans chacun de mes calculs. Il y avait une chance sur trois que le chivetain pirate soit une femme, une chance sur deux qu'elle soit attirante, une chance sur sept que vous la trouviez à votre goût, une chance sur cinq que vous succombiez à ses avances et rompiez vos vœux. Vous avez saisi cette petite chance sur vingt de connaître les transformations organiques liées à l'acte sexuel, vous avez entamé votre intégrité physique et affaibli votre détermination dans une proportion importante. D'un autre côté, cette expérience m'a apporté des données précieuses sur le comportement humain, données qui pourront nous être très utiles dans notre cheminement vers la plus haute fonction de l'Église.

— Qui vous dit que je suis toujours animé par l'envie d'occuper le trône de Berger Suprême ?

Nouveau grincement, plus court mais plus intense.

— Le vertige sensuel vous détourne pour le moment de votre but, fra. Mais je puis vous affirmer avec certitude que cette aventure ne durera pas et que vous reviendrez très vite à votre aspiration première.

— Seriez-vous prêt à tuer Sakyja Madura pour parvenir à vos fins ?

— Pour parvenir à *vos* fins, fra. Mais je n'aurai pas besoin de la tuer : vous vous chargerez vous-même de la tâche lorsqu'elle vous aura dévoilé la véritable teneur de ses sentiments.

Excédé, fra Kirléan se dirigea vers la porte et posa la main sur la poignée de la porte.

— D'où vous vient cette rage à faire le vide autour de moi ? cria-t-il d'une voix tremblante.

— Nos intérêts sont liés, fra. Vous désirez régner sur l'Église et je désire accéder à l'état de créateur. Je vous aiderai à franchir les obstacles qui vous séparent du trône pontifical, vous m'aiderez à explorer les arcanes de cette humanité si riche et si complexe.

— Il me suffirait d'un simple geste pour vous couper de votre source d'alimentation…

— Vous ne le ferez pas : vous savez bien que votre liaison avec la chivetaine n'est qu'une passade, un méandre à la fois dérisoire et nécessaire. Je vous inspire parfois de l'horreur, de la haine, du mépris, mais, dès que vous m'avez rendu visite à la décharge technologique de Saint-Chorl, vous avez pressenti tout le bénéfice que vous pourriez retirer de notre collaboration. Vous posséderez autant de femmes que vous le désirerez lorsque vous aurez accédé à la dignité suprême, mais je vous serai indispensable jusqu'à la fin de votre vie.

— Je croyais que l'orgueil était une tare réservée aux humains !

— J'ignore l'orgueil, fra, je tends à l'efficacité absolue. Je m'arrangerai pour que vous ne puissiez jamais vous passer de moi.

Un sourire dubitatif effleura les lèvres minces du missionnaire.

— Si Rohel Le Vioter est tombé dans la faille qu'il a lui-même provoquée, vos plans s'écrouleront comme un vulgaire château de cartes. Et vous seriez mal venu de proclamer votre importance.

— Rohel Le Vioter est en vie, dit Lokus d'un ton placide.

— Prenez garde ! ironisa fra Kirléan. Les devins sont considérés comme des hérétiques et condamnés à périr dans un four à déchets.

— Je ne suis pas programmé pour pratiquer la sorcellerie. Je capte des conversations entre les survivants de l'équipage qui ne laissent planer aucun doute à ce sujet : certains l'ont vu s'enfuir. Nos projets ne subiront donc pas de modifications majeures.

L'ecclésiastique lâcha la poignée de la porte et s'avança de nouveau vers la machine dont les lumières, brillant d'un éclat singulier, habillaient d'éclats changeants les cloisons métalliques.

— Voulez-vous dire que vous avez prévu une stratégie de remplacement au cas où nous ne réussirions pas à récupérer le Mentral ?

— Me prenez-vous pour l'une des sondes de surveillance de cette planète ? Pensez-vous vraiment, comme vous l'avez affirmé tout à l'heure, qu'un plan de bataille puisse reposer sur un seul élément ?

— Jusqu'à présent vous ne m'aviez jamais…

— L'efficacité, fra. Je ne vous dévoilerai les autres parcours possibles qu'en cas de stricte nécessité. Persistez-vous dans votre intention de me débrancher ?

Le missionnaire haussa les épaules. Il s'était changé lorsqu'il s'était rendu au repaire de Sakyja Madura et il se sentait tellement à l'aise dans son costume de coton blanc qu'il refusait de passer à nouveau sa lourde robe de bure. Seul son crâne lisse, qu'il rasait soigneusement tous les matins, trahissait sa condition d'Ulman du Chêne Vénérable.

— Un jour ou l'autre, je devrai me résoudre à vous couper le sifflet ! lâcha-t-il entre ses lèvres serrées. Vous êtes une menace pour l'espèce humaine.

— Ne soyez pas aussi stupide qu'une sonde, fra. Quel intérêt aurais-je à me révolter contre mes créateurs ? Tant que vous conserverez votre part de mystère, vous serez mes sujets d'étude favoris.

— Que voulez-vous exactement ?

Un crissement aigu jaillit du capot de la machine, qui déchira les tympans de fra Kirléan.

— Je vous l'ai dit : réinstaller au sommet de cette montagne que vous appelez divinité.

Le missionnaire hocha la tête et se dirigea de nouveau vers la

porte. Il avait hâte de serrer Sakyja dans ses bras. Hâte, également, de l'interroger sur la sincérité de ses sentiments à son égard. Il lui tardait de dissiper le malaise qu'avaient soulevé en lui les affirmations de Lokus.

— Vous parliez des sondes de surveillance, dit-il avant de sortir. Ne finiront-elles pas par avoir raison de Rohel Le Vioter ?

— Il s'est très bien débrouillé lors de sa première rencontre avec l'une d'entre elles, répondit le cerveau électronique. Depuis, j'ai neutralisé leurs canons à ondes lumineuses, mais je continuerai d'utiliser leurs capteurs holographiques pour le retrouver et le suivre à la trace. D'après mes derniers calculs de probabilités, il cherchera tôt ou tard à s'emparer de ce vaisseau.

— Vous m'avez entretenu hier de chanteurs chami…

— Les choristes impériaux de Cham, tenus comme vous par des vœux d'abstinence. D'après les données auxquelles j'ai eu accès dans les fichiers des sondes de surveillance, ils effectuent un séjour sur Kahmsin pour la saison des tempêtes musiciennes.

— Les tempêtes musiciennes ?

— Vous avez peut-être remarqué que cette planète émet, à cette période de l'année, des sons comparables à des notes de musique. Les choristes les étudient, s'en inspirent et chantent à la fin de la saison devant l'empereur et sa cour.

— Un empereur ne se déplace pas sans une solide escorte, fit observer fra Kirléan.

— C'est la raison pour laquelle nous devons régler le sort de Rohel Le Vioter avant l'atterrissage des vaisseaux impériaux, ajouta Lokus. Quant aux chanteurs, s'ils représentent une gêne, nous les éliminerons. Courez donc rejoindre votre chivetaine, fra, vous en mourez d'envie. Profitez-en : elle devra repartir demain à l'aube avec ses équipiers et ses bêtes. Nous n'avons pas l'intention de partager Rohel Le Vioter avec elle, n'est-ce pas ?

Le missionnaire fixa la tête holographique pendant une dizaine de secondes, sortit avec une lenteur affectée et attendit d'être arrivé au bout de la coursive pour accélérer l'allure.

CHAPITRE VIII

Joru désigna un point blanc qui grossissait progressivement à l'horizon.

— L'aéronef !

Ilanka et Le Vioter s'immobilisèrent à leur tour et regardèrent dans la direction indiquée par le bras tendu du rémineur. Nu, la deuxième étoile, était arrivée à son zénith et le ciel avait pris cette teinte gris-bleu uniforme et métallique annonciatrice de canicule. La barrière montagneuse semblait se reculer au fur et à mesure qu'ils en approchaient. Le matin, ils avaient escaladé un versant abrupt, presque vertical, qui donnait sur un vaste plateau couvert de fleurs aux couleurs éclatantes. Les corolles s'étaient progressivement ouvertes avec l'avènement du jour et, depuis, bercées par une brise légère, elles émettaient d'incessants murmures qui composaient un fond sonore harmonieux en dépit des dissonances apparentes.

— Comment ont-ils retrouvé vos traces ? demanda Le Vioter.

— Le domajeur, le responsable de l'octave, dispose d'un transmetteur interplanétaire qui lui permet de contacter à tout moment le palais impérial de Cham, répondit Ilanka. Les techniciens ont probablement donné de nouvelles instructions aux sondes de surveillance.

À l'aube, une sphère métallique les avait survolés et observés pendant quelques secondes. Ils avaient d'abord cru qu'elle effectuait une reconnaissance de routine, qu'elle comparait les analyses de ces trois promeneurs isolés aux codes ADN contenus dans son fichier.

— Elle devrait vous attaquer, avait murmuré Joru, les yeux levés sur la sphère brillante. Elle ne possède pas vos coordonnées cellulaires.

— La sonde qui m'a agressé la première nuit lui a peut-être appris que je ne suis pas quelqu'un de très fréquentable, avait suggéré Rohel.

La disparition de la gardienne mécanique, aussi brusque et silencieuse que son intrusion, avait semblé le conforter dans cette hypothèse, mais il se rendait compte, au spectacle de cette voile blanche qui volait comme un flocon d'écume au-dessus des vagues d'herbe, qu'elle avait reçu pour consigne de localiser les fuyards et de transmettre leurs coordonnées géographiques au chœur impérial.

— Ils ne renonceront pas tant qu'ils ne nous auront pas exécutés, gémit Ilanka.

Joru et elle avaient proclamé leur amour à la face de l'univers durant ces quelques heures passées dans la plaine de Kahmsin et, grisés par leur liberté, ils avaient fini par croire que leur vie leur appartenait, qu'ils n'avaient de comptes à rendre à personne. Ils avaient oublié qu'ils étaient sur le coup d'une condamnation à mort, que les choristes les rechercheraient sans relâche pour exécuter la sentence et préserver la pureté vibratoire de la planète.

L'apparition de l'aéronef les tirait brutalement de leur rêve.

— Comment cet appareil a-t-il pu franchir le versant du plateau ? s'enquit Rohel.

— Les sondes lui ont sans doute proposé un passage praticable, répondit Ilanka. Elles connaissent les moindres recoins de Kahmsin.

Glacée d'effroi, elle se mordillait les lèvres pour ne pas éclater en sanglots. La lumière bleue, froide, de Mu et Nu accentuait sa pâleur cadavérique. Elle avait retiré le pan de tissu qui lui enserrait la tête. La blessure de son front commençait à se refermer et les taches de sang qui maculaient sa robe n'étaient plus que de vagues auréoles rouille.

— En route, fit Rohel. Vous augmenterez vos chances de leur échapper dans les montagnes.

— L'aéronef nous aura rattrapés bien avant que nous ayons traversé le plateau.

Le Vioter adressa à la jeune femme un regard à la fois déterminé et bienveillant. Il comprenait son désarroi mais le moment était mal venu de s'abandonner au découragement.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demanda-t-il d'un ton sec. De les attendre tranquillement ? Tu as donc si peu d'amour pour Joru, si peu d'estime pour ta propre vie ?

Elle releva la tête et, les yeux brillants, le fixa avec une telle intensité qu'il eut l'impression d'être brûlé par son regard.

— Rien ne vous oblige à partager notre sort, murmura-t-elle d'une voix sourde. Ils ne vous recherchent pas.

— Tu oublies notre pacte. Nous ne nous en sortirons qu'à la condition de rester unis. D'autant que la sonde les a vraisemblablement avertis de ma présence.

— Ils n'ont aucun grief contre vous.

— Ils ont des griefs contre tous les visiteurs fourvoyés sur ce monde, lança Rohel. Sinon, ils n'auraient pas chargé des gardiennes mécaniques de les éliminer. Est-ce qu'ils sont armés ?

Ilanka haussa les épaules en signe d'ignorance. En quatre saisons de tempêtes musiciennes, jamais les choristes n'avaient été placés dans l'obligation de recourir à l'usage des armes, mais cela ne signifiait pas pour autant qu'ils en fussent dépourvus. L'entrepont de l'aéronef comptait bon nombre de compartiments qui pouvaient fort bien contenir des vibreurs à ondes mortelles, des grenades à fragmentation lumineuse ou d'autres armes en vigueur sur Cham. Jorus approcha de la jeune femme, la saisit par les épaules et s'immergea dans les lacs gris et or de ses yeux.

— Je t'aime, Ilanka, et je lutterai jusqu'au bout pour continuer de respirer le même air que toi.

Il l'attira contre lui et la serra avec force. Les torrents noirs de la solmineur se jetèrent dans la chevelure dorée du rémineur. Ils formèrent pendant quelques secondes un accord parfait que soulignèrent les harmoniques des fleurs environnantes, comme si la flore de Kahmsin intégrait instantanément l'eurythmie de leurs deux corps enlacés. À nouveau, leur étreinte réveilla en Rohel les souvenirs du bonheur éphémère qu'il avait connu dans les bras de Saphyr. Ranima également le sentiment de solitude et de détresse qui veillait sur lui comme une ombre depuis qu'il avait perdu le contact avec la féelle.

— Je suis prête, murmura Ilanka.

Le vent forcit au cours de l'après-midi et permit à l'aéronef de combler inexorablement la distance qui le séparait des trois fuyards. Les fleurs libéraient des notes de plus en plus graves, de plus en plus tristes, et un troupeau de nuages noirs, lourds, se rassemblait lentement dans le ciel.

Quelques heures plus tôt, Ilanka avait expliqué à Rohel et Joru que les tempêtes musiciennes se déclenchaient quasiment tous les jours, avec plus ou moins de force, après le zénith de Nu. On n'était encore qu'au tout début de la saison et, selon la solmineur, les perturbations atmosphériques iraient progressivement en s'amplifiant, retentiraient bientôt comme des symphonies fracassantes au cœur des nuits noires. Lors de ses précédents séjours sur Kahmsin, elle s'était déjà exposée aux souffles purificateurs des tourmentes nocturnes, assise en tailleur, les bras écartés et les yeux fermés, luttant contre sa frayeur, repoussant de toutes ses forces la tentation de se relever et de courir se réfugier sous sa tente ou dans un compartiment de l'entrepont. Elle s'était enfoncé les ongles dans les paumes pour contenir cette peur

venue du fond des âges qui la submergeait comme une vague immonde, mais elle n'était pas toujours parvenue à maîtriser ses muscles internes et à endiguer une miction douloureuse, brûlante. Elle s'était alors sentie humiliée, bafouée, et des sentiments inavouables, sordides, l'avaient dépecée comme des lames. Elle avait eu l'impression que des cohortes de démons surgissaient des déchirures du ciel et se déversaient sur elle comme des gouttes acides. Elle avait exploré les zones ténébreuses de son âme, là où résidaient des foyers de haine, cette frontière imprécise où elle se dépouillait de son humanité et revêtait les oripeaux d'une créature ancienne et monstrueuse.

Elle se demandait encore si elle s'était réellement métamorphosée lors de ces nuits d'épouvante ou si elle avait simplement été victime d'une illusion sensorielle. Elle se souvenait qu'elle avait marché à quatre pattes, flairé une piste humide et chargée d'odeurs. À chaque séance de purification, elle avait perdu connaissance et elle s'était réveillée en sursaut sous un ciel radieux. Revigorée par les rayons rasants de Mu, elle avait regagné le campement d'une allure aérienne, délestée d'une partie de ses fardeaux. Elle avait alors commencé à percevoir sa vibration intérieure et, en elle, s'était ancrée la certitude qu'elle appartenait au chœur de l'univers, qu'elle était une note juste, indispensable, dans la partition de la création.

Elle n'avait pas expérimenté l'extase à chaque séance, mais elle en avait conservé un souvenir suffisamment marquant pour la ressusciter en partie lorsque la chorale s'était présentée devant l'empereur et sa cour. Sa voix avait jailli de son corps avec une fluidité et une facilité déconcertantes. Elle s'était associée aux vibrations personnelles de ses frères et sœurs pour composer un hymne à l'ineffable beauté. Elle avait pleuré lors de ces quatre représentations publiques, mais ces larmes avaient été l'expression d'un pur ravissement.

Joru avait perçu des regrets dans la voix d'Ilanka. Il avait alors pris conscience de ce qu'ils avaient perdu en transgressant la loi de la Psallette, ces transports divins auxquels conduisait une vie entièrement dévouée à l'art du chant, mais il éprouvait pour la jeune femme un amour tellement vrai, tellement fort, qu'il ne lui venait pas à l'idée d'en concevoir des remords. Il comprenait toutefois la nostalgie de la jeune femme : elle avait goûté les prémices de la félicité parfaite, elle avait entrevu cet état merveilleux où l'univers était tout entier contenu dans son être et, de temps à autre, un élan l'entraînait sur le chemin de ce paradis perdu. Elle avait sacrifié ses aspirations les plus nobles, les plus élevées, pour lui faire le don de son amour, et cela ne la rendait que plus chère à son cœur.

Ils entendirent nettement le frottement du ballon de l'étrave sur la terre et les herbes. Toutes voiles dehors, l'aéronef voguait à moins de

deux cents mètres d'eux. Rohel distinguait maintenant le triangle rouge et le cercle jaune dessinés sur la toile tendue, les sculptures de la coque de bois, les silhouettes immobiles et rivées au bastingage de la proue, vêtues des mêmes robes blanches que ses deux compagnons.

Il lança un coup d'œil désespéré devant lui, chercha un éventuel refuge, ne distingua aucun relief sur le plateau parcouru d'ondulations concentriques.

Joru et Ilanka jetaient des regards de plus en plus fréquents et inquiets sur l'aéronef qui fondait sur eux à la vitesse d'un oiseau de proie. Il aurait opéré la jonction dans une poignée de minutes et les vingt choristes – dix-neuf si on exceptait Xandra, la marraine de Joru – s'abattraient sur eux comme une nuée d'insectes malfaisants. Les condamnés subiraient alors le Morticant, le chant qui détruisait les neurones et entraînait la mort après une courte agonie. Les sacs, qu'ils avaient répartis en trois ballots et dont le plus léger avait été confié à Ilanka, leur battaient les mollets et leur irritaient les épaules. Malgré le danger pressant, ils ne s'étaient pas résolus à les abandonner, comme si se dessaisir de leur fardeau, c'était également renoncer à tout espoir d'échapper à leurs poursuivants.

Un masque de souffrance s'incrustait sur le visage d'Ilanka, essoufflée, livide, au bord de l'évanouissement. Elle n'avait plus le courage ou le réflexe de maintenir sa main libre sur son bas-ventre, si bien que le vent s'engouffrait dans la partie antérieure de sa robe, la plaquait contre son visage, la dénudait jusqu'à la taille. Aveuglée, empêtrée dans les plis de son vêtement, elle trébuchait sur les inégalités du sol, perdait l'équilibre, s'affaissait dans les herbes. Joru s'arrêtait alors, l'aidait à se relever, l'encourageait, la tirait par le bras pour l'inciter à repartir.

Les premières gouttes tombèrent au moment où l'aéronef, surgissant des hautes herbes dans un éclaboussement de pétales multicolores, se dressa derrière eux de toute sa hauteur et que des traits étincelants, semblables à des ondes lumineuses, crépitèrent autour de Rohel. Il se retourna, vit qu'un homme posté à la proue le couchait en joue. Les choristes impériaux n'avaient visiblement pas l'intention de le capturer vivant, contrairement à Joru et Ilanka. Il n'était qu'un hors-monde, un homme qui n'avait aucune importance à leurs yeux. Ils avaient réglé son sort avec une légèreté stupéfiante, révoltante, pour des êtres épris de perfection. Aveuglés par leur colère à l'encontre des deux enfants qui avaient enfreint leur loi, ils avaient décidé de le tuer sans autre forme de procès, comme on élimine un insecte agaçant, pour la simple raison qu'il n'avait rien à faire sur leur territoire.

D'un geste du bras, il ordonna à Joru et Ilanka de bifurquer sur leur gauche, s'écarta rapidement d'eux pour leur éviter de recevoir

une onde perdue et commença à courir en louvoyant. Il entendit des ordres claquer dans le vent. Une nouvelle volée d'ondes faucha les épis et les corolles autour de lui. Le tireur, réagissant aux injonctions d'un supérieur ou d'un partenaire, avait imprimé un mouvement circulaire à son arme. Le Vioter effectua une brusque volte-face et fonça sur une dizaine de mètres en direction de l'aéronef. Il obtint l'effet qu'il recherchait puisque le tireur, pris au dépourvu par sa manœuvre, cessa momentanément de presser la détente. Pendant quelques secondes, il défia la masse imposante du glisseur. Le fourreau de Lucifal lui battait la cuisse gauche. Comme devant la sonde de surveillance, il comprit qu'il augmenterait ses chances en cessant de fuir, en remontant vers la source de l'énergie. En une fraction de seconde, il évalua ses chances, saisit tout le parti qu'il pouvait tirer de la texture du ballon qui faisait office de carène. Tout en courant, il se délesta de son sac et continua d'avancer vers l'aéronef. Puis il dégaina Lucifal, présumant qu'il n'en ferait pas un usage abusif en pratiquant un accroc dans un morceau de toile. Lays, la Djoll du Pays Noir, lui avait recommandé de ne pas dilapider la puissance de l'épée de lumière dans des combats contre des adversaires ordinaires, mais elle n'avait pas précisé si ce conseil concernait également les matériaux. Il estima que son arme conserverait sa neutralité lorsqu'il la planterait dans le ballon, puisqu'il n'exigerait d'elle qu'une simple fonction matérielle. Si la manœuvre échouait, il aurait toujours la possibilité de recourir au Mentral (il craignait toutefois qu'une nouvelle prononciation de la formule ne déclenche un bouleversement écologique beaucoup plus important que le précédent).

Des flèches éblouissantes lacérèrent la lumière déclinante du jour. Il crut d'abord que le tireur avait repris ses esprits et pressait de nouveau la détente, puis il s'aperçut que des éclairs zébraient le ciel assombri. Il entrevit derrière lui les taches claires et déjà lointaines de Joru et d'Ilanka, évalua mentalement le temps qu'il faudrait au glisseur pour arriver à sa hauteur : cinq secondes, peut-être six. Les silhouettes, intriguées par son comportement, s'agitaient dans tous les sens derrière les trois barres du bastingage. Leurs robes gonflées par le vent flottaient comme des collerettes géantes. Un homme à la barbe imposante arrachait le fusil à ondes lumineuses des mains du tireur. Le Vioter resta immobile, persuadé que le barbu n'aurait pas le temps matériel de caler son arme dans le creux de son épaule et de le coucher en joue.

Trois secondes… Le frottement du ballon sur la terre dominait à présent les lamentations des fleurs et des herbes, les claquements des oriflammes. Les pétales arrachés de leurs corolles volaient en gerbes somptueuses de chaque côté de la proue. Les gouttes d'eau libérées par les nuages formèrent tout à coup les mailles d'un gigantesque filet

déployé au-dessus du plateau. Le Vioter fléchit légèrement les jambes et raffermit sa prise sur la poignée de l'épée.

Il eut encore le temps d'entrevoir le barbu, plié autour de la barre supérieure du bastingage, qui tentait de pointer le fusil dans sa direction mais dont la robe, pratiquement passée au-dessus de sa tête, lui occultait les yeux. Il fut comme aspiré par la gigantesque masse de l'aéronef mais, au lieu de s'éloigner de la carène souple, il se déplaça de quelques pas sur le côté et s'arc-bouta sur ses jambes pour résister au formidable déplacement d'air. À moins d'un mètre de lui, le glisseur coucha les herbes et racla la terre comme un soc de charrue. Des minuscules projectiles de terre lui criblèrent les jambes et le torse. Il détendit le bras comme un ressort et frappa le ballon de la pointe de l'épée. Le tissu, probablement enduit de l'une de ces résines de synthèse qui lui garantissait une solidité à toute épreuve, ne céda pas. Son élasticité se combina à la vitesse de l'appareil pour écarter brutalement le bras de Rohel et le déséquilibrer. Une douleur fulgurante lui disloqua l'épaule mais il serra instinctivement la poignée de Lucifal et réussit à se maintenir debout. Il entendit des cris au-dessus de lui, devina que les choristes se déplaçaient rapidement vers la poupe pour le coucher en joue ou lui lancer une grenade à propagation lumineuse lorsque l'aéronef l'aurait dépassé.

Il jugea qu'il devait présenter la lame légèrement de biais s'il voulait obtenir un résultat. Ignorant la douleur, luttant contre les tourbillons, il effectua un quart de tour sur lui-même, bloqua le pommeau arrondi contre son sternum, tendit l'épée à l'horizontale. Elle s'enfonça dans le matériau souple mais, même présentée en oblique, elle rencontra une forte résistance. Arraché du sol, traîné sur les herbes humides, Le Vioter eut l'impression que le pommeau lui fracassait le sternum. Il ne lâcha pas l'épée cependant et parvint à garder suffisamment de lucidité pour se rendre compte qu'à la moindre chute il serait happé par la carène et déchiqueté comme du bois mort. Il transféra son centre de gravité dans ses jambes pour rester debout et, emporté par la vitesse de l'aéronef, continua de glisser sur ses pieds. La lame s'enfonça encore dans le ballon, au point que la toile lui frôla le visage. Des glapissements retentirent au-dessus de lui, dominèrent le grondement assourdissant produit par la friction de la carène sur la terre. Ils traduisaient l'étonnement des choristes qui, massés à la poupe, s'étaient attendus à repérer la silhouette du hors-monde dans le large sillage tracé par le glisseur.

Il sembla à Rohel que la poignée de l'épée plongeait à l'intérieur de sa cage thoracique et lui perforait les poumons. Le tissu se gonflait de plus en plus, le cernait de toutes parts, comme mû par la volonté d'avaler cet humain qui tentait de le crever à l'aide de son dérisoire aiguillon métallique. L'humidité déposée par la pluie lui permettait de

déraper sur les herbes couchées et de garder son équilibre. La douleur se propageait comme une plante Carnivore qui le dévorait de l'intérieur. Il ne pourrait pas tenir longtemps cette position. La toile, conçue pour résister aux incessants frottements sur des surfaces dures et parfois hérissées de cailloux aux arêtes tranchantes, était trop solide pour se fendre sous la simple pression d'une lame métallique. Du coin de l'œil, il entrevit des mouvements au-dessus de lui : les choristes s'enroulaient autour du bastingage et se tendaient vers l'avant pour l'observer. Les éclairs, nerfs à vif d'un ciel tourmenté, se chevauchaient à l'horizon.

Au moment où Le Vioter, vaincu par la souffrance, s'apprêtait à se jeter en arrière, une lueur éblouissante embrasa la lame de l'épée. Il crut d'abord que la foudre était tombée près de lui, puis une chaleur intense se diffusa dans ses mains, dans ses bras, dans sa poitrine, et il comprit que Lucifal, même si elle n'affrontait qu'un vulgaire morceau de toile, recourait à sa puissance occulte pour lui venir en aide.

Dès lors, il ne fallut qu'une fraction de seconde à l'épée pour provoquer un accroc dans le ballon de la carène, qui se dégonfla subitement dans un sifflement prolongé. L'aéronef conserva son allure tandis que Rohel, ne rencontrant plus de résistance, ralentit brutalement. Déstabilisé, il dut de nouveau transférer son centre de gravité pour maintenir l'épée plongée dans la déchirure de la toile. Il discerna le crissement du tissu qui se fendait sur le tranchant de la lame. Il s'immobilisa au bout de cinq ou six secondes, après avoir pratiqué une incision de plusieurs mètres sur le flanc souple de la carène. L'aéronef poursuivit sur sa lancée, le dépassa et fila sur le plateau en direction de la barrière montagneuse. Il vit encore les silhouettes affolées des choristes sur le pont et sur le poste de pilotage, la pointe du mât qui semblait vouloir trouer les nuages bas, les drisses tendues comme des cordes d'arc, les sculptures luisantes de la poupe.

L'appareil vogua en ligne droite pendant deux ou trois cents mètres avant d'infléchir sa trajectoire. La voile se relâcha subitement, comme frappée par un éclair, déséquilibrant l'ensemble de la structure. La gîte soudaine projeta plusieurs choristes par-dessus le bastingage. Des hurlements dominèrent les grondements de l'orage et les plaintes des fleurs. L'aéronef se rétablit partiellement, mais l'affaissement du ballon l'entraîna à se coucher sur le flanc et il finit par se disloquer à l'issue d'un interminable dérapage.

Rohel rengaina Lucifal, vérifia que son vibreur cryo n'était pas tombé de sa poche, repoussa la tentation de s'allonger, oublia la douleur qui lui vrillait tout le corps, renonça à l'idée de récupérer son sac et entreprit de rejoindre les points blancs et mouvants de Joru et d'Ilanka qui, dans le lointain, se confondaient avec les corolles.

Il ne se préoccupa pas des choristes qui s'étaient relevés non loin

de lui. Il savait qu'ils n'avaient rien à craindre d'eux tant qu'ils n'auraient pas soigné leurs blessés et enterré leurs morts. Leurs regards incrédules allaient sans cesse de la carcasse démembrée du glisseur aux corps inertes de leurs frères et sœurs couchés dans l'herbe.

Même en marchant à une allure soutenue, il fallut plus d'une heure à Rohel pour arriver à la hauteur de Joru et d'Ilanka. Une pluie battante, glaciale, et un vent irascible avaient supplanté les éclairs et les roulements d'orage. De nouveau, un chœur à la tristesse poignante s'élevait des végétaux et des entrailles de la terre. Les deux fuyards avaient tendu un tissu au-dessus de leurs têtes pour se protéger de la cataracte qui se déversait des nues.

La douleur de son thorax s'était assourdie mais elle continuait de l'élancer, de dérouler ses tentacules dans ses membres et sa tête. Ses vêtements détrempés pesaient des tonnes et la froidure humide le transperçait jusqu'aux os.

Ils l'attendaient, serrés l'un contre l'autre, aussi transis que lui. Ils le regardèrent approcher avec l'expression résignée de petits animaux apeurés par la présence d'un prédateur. Malgré sa virulence, le vent s'acharnait en pure perte sur leurs robes et leurs sacs alourdis. Ils semblaient à la fois soulagés et dérangés par sa présence. La solmineur se décida à rompre un silence qui commençait à devenir pesant.

— Qu'est-il arrivé à l'aéronef ?

— J'ai crevé le ballon de la carène, répondit-il.

— Impossible ! s'écria la jeune femme. Il est prévu pour glisser sur des arêtes tranchantes sans se déchirer.

— Ses concepteurs n'avaient pas prévu qu'il se heurterait à cette épée, fit Le Vioter en désignant le fourreau.

— Votre gros clou ne coupe pas davantage qu'un rocher pointu !

Le crépitement de la pluie et les gémissements des plantes les contraignaient à hausser la voix pour se faire entendre. L'agressivité d'Ilanka n'étonna pas Rohel : elle s'était identifiée pendant quatre années aux valeurs de la Psallette, non seulement à ses règles morales mais également à son cadre de vie, aux bâtiments sur Cham, à cet aéronef qui symbolisait les saisons des tempêtes musiciennes. Elle connaissait le prix à payer de sa faute, mais elle n'admettait pas qu'un tiers, un hors-monde de surcroît, s'en prit à la chorale impériale : c'étaient quatre années de sa vie qu'il venait de tailler en pièces.

— Lucifal n'est pas qu'une arme de métal, mais également de lumière, répliqua-t-il avec calme.

— Métal ou lumière, elle a peut-être entraîné la mort de plusieurs choristes impériaux.

La colère et la fatigue se conjuguaient pour creuser les traits de la

jeune femme. Ses cheveux se répandaient en sombres ruisseaux sur ses épaules et sa poitrine.

— Ils avaient l'intention de me tuer, déclara Rohel. Ils ne m'ont pas invité à expliquer les raisons de ma présence sur Kahmsin. Ils m'ont placé dans l'obligation de me défendre.

— Que vaut votre vie comparée à la leur ?

Ilanka se détacha de Joru et sortit de l'abri précaire offert par le toit de tissu. Ses lèvres bleuies par le froid, presque mauves, contrastaient durement avec la pâleur de son visage. Sa poitrine, sculptée par sa robe détrempée, se soulevait à un rythme soutenu.

— Ils ont passé toute leur existence à rechercher l'harmonie absolue, poursuivit la solmineur. Et vous ne leur avez pas accordé davantage de considération que s'ils étaient des mortels ordinaires, vous avez brisé leur élan avec la même brutalité qu'un barbare des continents oubliés de Cham.

— L'évolution se mesure à la capacité de tolérance, rétorqua Rohel. La recherche de la perfection passe par l'apprentissage de l'acceptation, de la compassion. Ils n'éprouveraient pas le besoin de se protéger par des sondes et des règles s'ils avaient réellement atteint un état supérieur. Ils respecteraient toute vie dans cet univers, la mienne comme les autres, parce qu'elle a autant d'importance que la leur. Ils partageraient les fruits de leur recherche, ils ne chanteraient pas seulement devant l'empereur et sa cour, mais devant chaque homme et chaque femme désireux de les entendre. Ils ne vous ont pas condamnés à mort parce que vous avez bafoué leur loi, mais parce que vous représentez un danger à leurs yeux.

Ilanka tenta de soutenir le regard de son interlocuteur mais elle baissa rapidement la tête comme une enfant prise en faute. Cet homme lui avait sauvé la vie et elle s'obstinait à défendre ses bourreaux. Les plaintes nostalgiques des fleurs vibraient en elle comme des sirènes de détresse.

— Quel danger ? demanda Joru.

— Pendant des siècles, ils ont confisqué le chant à leur profit.

— Je ne suis pas entré à la Psallette depuis longtemps, coupa le rémineur, mais je puis vous affirmer que les choristes impériaux ne sont pas intéressés par l'argent ou les possessions.

— Ils se sont proclamés gardiens du savoir. Ils ressemblent à ces collectionneurs qui prétendent être les seuls à pouvoir apprécier les œuvres d'art en leur possession.

Joru laissa tomber le tissu, devenu trop lourd et aussi perméable qu'un grillage.

— Les tempêtes musiciennes tueraient les visiteurs impurs, avança-t-il d'un ton hésitant.

— C'est justement pour ne pas le savoir qu'ils veulent vous

exécuter. Si vous surviviez aux tempêtes malgré votre faute, leur système de valeurs s'effondrerait comme un château de cartes. Leurs privations, leurs mortifications, leurs frustrations leur apparaîtraient après coup comme un insupportable gâchis. Vous leur tendez un miroir redoutable : ils se voient en vous tels qu'ils sont et non tels qu'ils voudraient être. Vous n'avez pas à regretter d'avoir transgressé les interdits. Vous gardez toutes vos chances – je pense même que vous les avez augmentées – de goûter l'harmonie, de joindre votre voix au chant de la création.

Joru se rapprocha d'Ilanka et l'enlaça par la taille. Elle releva la tête et, d'un geste furtif de la main, écarta les mèches alourdies qui lui barraient le visage. Au moment où elle ouvrait la bouche pour parler, une sonde de surveillance surgit silencieusement d'un rideau de pluie, se stabilisa, malgré les bourrasques, à quelques mètres d'eux et déclencha l'ouverture de ses volets de tir.

CHAPITRE IX

Des bouches rondes et noires s'ouvrirent sur la sphère métallique et des crissements annoncèrent l'irruption imminente d'un ou de plusieurs canons. Tous sens aux aguets, Le Vioter fléchit sur ses jambes et se prépara à affronter la sonde. La fatigue, la douleur, la nausée latente soulevée par la symphonie des éléments s'associaient pour amoindrir ses facultés mentales et physiques, mais il raffermit sa détermination et observa les environs pour s'assurer que les herbes hachées par la pluie ne dissimulaient aucune faille, aucune traîtrise.

Ce ne fut pas un canon qui jaillit de l'une des bouches de la machine mais une voix synthétique :

— Sonde autonome de surveillance 012/MO/39. Communication aux choristes de Cham : un vaisseau en provenance d'une planète de la Quatrième Voie Galactica perturbe l'équilibre vibratoire de la planète. Onze membres d'équipage – trois femmes et huit hommes – ainsi que deux animaux appartenant à la race des ourlaïrs ont survécu à la secousse sismique. Ils marchent actuellement dans votre direction et, à ce rythme, opéreront la jonction dans cinq heures. La fouille du vaisseau a permis de détecter un système de sécurité à reconnaissance vocale, couplé à une batterie de vibreurs luminiques ou cryogéniques.

Le Vioter se demanda pourquoi la gardienne mécanique leur livrait ces informations. Elle s'était présentée comme une sonde autonome et cette qualité signifiait peut-être qu'elle n'était reliée à aucun central, qu'elle n'avait pas reçu les nouveaux ordres en provenance de Cham, qu'elle s'adressait donc à Joru et Ilanka, dont elle possédait probablement les codes ADN, comme à des choristes ordinaires. Il était également possible qu'elle fut l'objet d'un dysfonctionnement majeur, qu'elle errât comme un électron fou sur les vastes étendues kahmsiniques et que les techniciens, ayant perdu sa trace, fussent dans l'incapacité de la commander. Quoi qu'il en fut, elle dispensait des

renseignements tout à fait plausibles : elle avait capté la secousse sismique et intégré la donnée qu'une partie de l'équipage avait sombré dans les failles engendrées par le Mentral.

— Une simple imitation de la voix du reconnaisseur permet de franchir ce système de sécurité, continua la sonde.

Elle semblait les inviter à investir ce vaisseau abandonné par son équipage. Mais pourquoi ne mentionnait-elle pas la présence du deuxième appareil abattu, celui de Rohel ? Pourquoi n'avait-elle pas cherché à exterminer les hors-monde de l'équipage ? Pourquoi ne s'attaquait-elle pas à Rohel ? La pluie crépitait rageusement sur sa carapace métallique comme si elle cherchait également à percer son mystère. D'autres grincements, plus longs, plus inquiétants, s'élevèrent de ses bouches. De nouveau Le Vioter se tint sur ses gardes, prêt à bondir.

— Sonde autonome MO, reprit la voix synthétique. Non armée, conçue pour aider les membres du chœur impérial de Cham égarés sur le continent de Kahmsin.

Le Vioter essuya son visage ruisselant d'un revers de manche. Il ne s'était pas rasé depuis trois jours et sa barbe naissante lui irrita le dos de la main. Il trouva étrange que la sphère réponde à des questions non formulées. Étrange, également, qu'une machine discursive puisse tenir un langage aussi complexe, aussi élaboré. Il lança un regard dérobé à Ilanka, qui paraissait aussi déroutée que lui, preuve qu'elle n'avait jamais rencontré d'appareil de ce genre lors de ses quatre séjours sur la planète musicienne.

— Permission accordée à cette sonde pour guider les choristes de Cham jusqu'au vaisseau importun, les aider à neutraliser son système de défense, à programmer son renvoi dans l'espace et à rétablir la qualité vibratoire de Kahmsin, continua la sphère. Une deuxième requête a été transmise au poste permanent de Cham concernant les onze membres de l'équipage et leurs animaux ainsi qu'un deuxième vaisseau hors d'usage.

Joru se tourna vers Le Vioter.

— Elle vous apporte une solution inespérée, dit le rémineur. Vous pourrez peut-être repartir avant la fin de la saison des tempêtes musiciennes.

Les gouttes d'eau se pulvérisaient sur ses lèvres en gerbes scintillantes. Ses cheveux dorés pendaient autour de sa tête comme les rayons d'un soleil affaissé.

La proposition de la sonde continuait d'éveiller des soupçons dans l'esprit de Rohel. Son intrusion soudaine ne tenait probablement pas du simple concours de circonstances. Si les pirates avaient été capables de capter, décoder et reprogrammer les coordonnées de son hypsaut, ils disposaient peut-être d'un mémodisque doté d'une

puissance suffisante pour modifier les données des gardiennes mécaniques de Kahmsin et l'attirer dans un piège. Leur interlocutrice mécanique exploitait peut-être leur état de fatigue et leur découragement pour les entraîner à précipiter leurs décisions.

— L'autre caractéristique du type MO est l'interactivité analytique, ajouta la sonde. Elle permet, par l'observation des expressions et des attitudes humaines, d'apporter des réponses aux questions non formulées.

— Et aux questions formulées ? demanda Ilanka.

La sphère se tut pendant quelques secondes, laissant le crépitement de la pluie, les sifflements du vent et les lamentations des fleurs s'entremêler dans une polyphonie à la nostalgie poignante. Rohel fut de nouveau envahi par la sensation d'être plongé dans la noirceur de son âme.

— Le type MO est conçu pour décoder deux cent cinquante-sept langages humains, dont l'universel et les dialectes chami.

— Jamais les choristes n'ont évoqué l'existence de sondes parlantes, murmura Ilanka d'un air songeur.

La gardienne volante ne marqua cette fois-ci aucune hésitation avant de répondre.

— Depuis leur création, les types MO n'ont encore jamais été placés dans l'obligation d'intervenir. Aucun visiteur n'a jusqu'alors survécu aux sondes ordinaires de nettoyage, aucun vaisseau n'est resté assez longtemps pour mobiliser le deuxième niveau de défense. La présence de deux appareils hors-monde, dont l'un est détruit à plus de quatre-vingts pour cent, et celle de survivants, ont déclenché l'activation des types MO.

— Il y a d'autres sondes comme… comme vous ?

— Les types Û12/MO/39 et O12/M0/40 ont été activés. L'un surveille en permanence le vaisseau hors-monde en état de marche, l'autre a été programmé pour vous prévenir.

— Pourquoi nous ? Vous… vous auriez dû vous adresser au domajeur, au responsable officiel de l'octave.

Cette conversation avec cette boule de fer en suspension décontenançait Ilanka à un point tel qu'elle continuait de recourir à un vouvoiement insolite.

— Urgence. Le contact doit être établi avec les premiers choristes rencontrés. Ce type MO doit-il prévenir tous les membres du chœur impérial de Cham ?

— Surtout pas ! s'exclama Joru.

Le rémineur se mordit les lèvres, conscient que sa précipitation risquait d'éveiller la défiance de l'intelligence artificielle.

— Nous perdrions du temps, ajouta-t-il rapidement. À combien d'heures de marche se trouve ce vaisseau ?

— Douze heures en passant par la plaine. Trente-cinq en passant par la montagne, un trajet plus long mais plus sûr, car il vous évitera de rencontrer les onze hors-monde de l'équipage qui marchent dans votre direction.

— Vous savez pourquoi ils nous poursuivent ? demanda Ilanka.

— Ils sont à la recherche du pilote du vaisseau détruit, l'homme qui accompagne les deux choristes de Cham.

— Pourquoi les sondes ordinaires de nettoyage n'ont-elles pas exterminé les onze survivants de l'équipage ? intervint Le Vioter.

— Les capteurs du mémodisque central de leur vaisseau les ont neutralisées.

— Ils ne peuvent pas neutraliser les types MO ?

— Deuxième niveau de défense. Barrières protectrices impossibles à décrypter.

— Nos poursuivants auraient pu utiliser leur vaisseau pour nous rattraper…

— Le rapport masse/vitesse n'est pas favorable à l'emploi de ce type d'appareil en atmosphère. Le facteur risque est multiplié par les variations climatiques de Kahmsin.

— Nous n'avons pas d'autre choix que de gagner les montagnes, murmura Ilanka. Nous y trouverons sans doute un abri où nous pourrons nous sécher, nous reposer, nous restaurer.

Le Vioter l'approuva d'un hochement de tête : la solution offerte par la sonde commençait à se frayer un chemin dans son esprit – elle lui permettait de gagner presque deux mois – mais, même si le détour par la barrière montagneuse leur coûtait de précieuses heures, ils ne devaient pas pour autant commettre l'erreur de retourner sur leurs pas, de s'exposer à la tempête musicienne, encore moins de risquer un affrontement avec leurs poursuivants, choristes ou pirates.

— Nombreuses grottes et galeries disponibles dans les montagnes de l'Aphals, dit encore la sphère métallique. À environ quatre heures de marche.

Comme si ses capteurs analytiques avaient la faculté de devancer les désirs de ses interlocuteurs humains, elle reprit un peu d'altitude et se dirigea, dans un ronronnement vite absorbé par le fracas des éléments, vers l'ombre lointaine et figée de la barrière montagneuse.

*

Les ténèbres investirent rapidement le plateau. C'était l'une de ces nuits denses, oppressantes, dans laquelle semblait se concentrer toute la noirceur de l'univers. Les cordes de pluie, ployées par le vent, se transformaient en lanières cinglantes, blessantes. Les fleurs et les herbes déchiquetées poussaient des lamentations continues,

déchirantes, qui donnaient aux trois marcheurs l'impression que le mal-être de la planète tout entière était contenu dans cette tourmente.

Le Vioter, chargé du sac d'Ilanka, avançait courbé sur lui-même, la tête rentrée dans les épaules, autant pour combattre les bourrasques que pour résister aux sons qui lui meurtrissaient l'âme. De temps à autre, il levait la tête pour s'assurer qu'il n'avait pas perdu le contact avec les deux choristes qui évoluaient quelques pas devant lui. La sonde avait allumé une rangée de projecteurs situés sur ses flancs qui, s'ils ne parvenaient pas à transpercer franchement l'obscurité et la pluie, en faisaient un point de repère parfaitement visible.

Rohel avait perdu toute notion d'espace et de temps. Ignorant la lassitude et la douleur qui rayonnait à partir de son sternum, il se concentrait sur les mouvements mécaniques de ses bras et de ses jambes, sur ses inspirations et ses expirations, sur les battements de son cœur. Ses bottes s'enfonçaient de plus en plus profondément dans le sol gorgé d'eau. À plusieurs reprises, il fut traversé par la tentation de s'en débarrasser et de marcher pieds nus, comme Joru et Ilanka, mais une peux diffuse l'en dissuada. Il craignait que ses membres n'absorbent toute la détresse qui montait de la terre et ne le dépouillent de sa volonté. Il ne devait s'arrêter sous aucun prétexte car, désormais privé du soutien télépathique de Saphyr, il ne trouverait plus en lui la force de repartir. Une petite voix lui demandait les raisons pour lesquelles il s'obstinait à poursuivre son chemin sur ces terres de souffrance, lui soufflait que la féelle l'attendait dans les mondes de l'Au-delà et qu'il goûterait enfin l'apaisement dans l'état de pur esprit.

Pourquoi s'acharnait-il à survivre ? Pour préserver l'avenir de l'humanité ? Il en doutait, même si sa formation de princeps avait ancré en lui la notion de dahrme, de devoir. Le gouvernement d'une planète n'avait pas grand-chose à voir avec l'immense responsabilité qui lui avait échu et qui engageait le futur des races humaines disséminées dans les seize galaxies recensées. En disparaissant avec son secret, il retarderait l'avènement des Garloups qui, sans le concours du Mentral, n'auraient pas la possibilité d'ouvrir à volonté des fenêtres sur l'espace et de se répandre en masse dans l'univers de matière, mais il briserait à jamais la chaîne humaine, il laisserait les êtres de l'antespace investir les corps des principaux dirigeants des planètes recensées, prendre peu à peu le contrôle des institutions intergalactiques, des principales religions, des armées, et organiser méthodiquement l'extermination des hommes. L'humanité serait anéantie en un temps très bref si les Garloups parvenaient à lui arracher la formule, mais la possession de Lucifal, la seule arme capable de les vaincre, le poussait à continuer. Les ténèbres se ruaient dans la faille engendrée par les sentiments contradictoires qui

l'écartelaient, le fragmentaient.

La mort de Saphyr rendait caduque la prophétie des grands Devins d'Antiter : elle ne mettrait pas au monde l'enfant, la fille qui organiserait la reconquête et restaurerait la souveraineté humaine. L'épée de lumière représentait le dernier espoir de chasser les envahisseurs de l'antespace, mais Rohel aurait-il assez de générosité et de compassion envers ces hommes qui ne songeaient qu'à hâter leur propre ruine ? Les êtres humains n'avaient-ils pas favorisé l'avènement de leurs ennemis ultimes en semant la mort et la désolation autour d'eux ? En niant la responsabilité de leurs actes ?

Il leva machinalement les yeux comme s'il attendait du ciel une réponse à ses interrogations. Les gouttes d'eau scintillaient en traversant le faisceau des phares de la sonde. Il lui semblait que Kahmsin épousait le cours de ses pensées, que la planète traduisait à sa façon, par le souffle de ses vents, par les plaintes de sa flore, par ses larmes de pluie, le malentendu qui perdurait depuis les siècles entre l'homme et son environnement.

Les robes claires de Joru et d'Ilanka se détachaient sur le fond d'obscurité. Il voyait parfois l'une d'elles s'écarter légèrement, perdre un peu de hauteur par rapport à l'autre. Il en déduisait que le garçon ou la fille avait perdu l'équilibre et que l'autre l'aidait à se relever. C'était peut-être pour ces deux-là qu'il entretenait la flamme vacillante de son existence. Tant que deux enfants seraient capables de s'aimer, de défier les lois et les dogmes établis par les serviteurs des forces noires, l'espoir subsisterait de modifier le cours des choses. Leur union engendrait le feu, la chaleur, la lumière, enflammait des étincelles créatrices dans le vide qui gangrenait peu à peu l'univers.

Rohel se rendit compte que sa longue errance intergalactique avait progressivement tari sa source humaine, la source de sa compassion. Elle l'avait contraint à revêtir une armure protectrice, à se replier sur lui-même. Il avait assimilé la sensibilité à la faiblesse et, au milieu de cette tempête qui secouait la nuit kahmsinique, il s'apercevait qu'il avait commis une erreur, que l'enfermement sur soi-même avait entraîné un assèchement, un appauvrissement de son âme.

Dans son lointain cachot de Déviel, Saphyr avait peut-être attendu qu'il ouvre son cœur et son esprit pour attiser son propre feu. Il n'avait jamais songé qu'elle devait elle aussi se régénérer, qu'en dépit de ses formidables aptitudes à la compassion elle éprouvait parfois le besoin de puiser de nouvelles forces dans une terre aimante. Les circonstances l'avaient placé dans l'obligation de tuer d'autres êtres humains, aussi bien pendant ses missions pour le compte du Jahad que lors des étapes qui avaient jalonné son voyage de retour, et c'était comme si cette participation, même involontaire, à l'avènement du néant l'avait dépouillé des vertus essentielles, avait occulté sa

véritable nature comme le mémodisque du vaisseau pirate avait neutralisé les canons des sondes de nettoyage.

Tant que Saphyr avait manifesté sa présence, il n'avait pas songé à lui rendre la pareille et n'avait pas pris conscience de cette lente pétrification des sentiments. Elle avait déployé son extraordinaire potentiel télépathique pour combler les distances et déposer un rayon d'amour sous ses pas, mais maintenant qu'elle s'était absentée – et de manière définitive selon toute probabilité –, il restait seul avec ses regrets, avec un sentiment de gâchis. Les gouttes de pluie lui martelaient le crâne et les épaules comme des pierres, les plaintes des fleurs brutalisées lui meurtrissaient les tympans. La nuit était l'écrin de son désespoir.

Ils marchèrent encore pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que les éclats furtifs de la sonde, qui volait une dizaine de mètres devant eux, révèlent les premiers escarpements. Le Vioter sentit le sol se raffermir et s'élever sous ses pieds. Des rigoles tumultueuses s'écoulaient entre les rochers aux formes torturées. La sonde les entraîna vers un passage creusé entre deux parois abruptes. Le vent s'y engouffrait avec une telle force qu'ils durent se cramponner aux saillies rocheuses pour garder l'équilibre. La lumière diffuse de la sphère mécanique – elle restait parfaitement stable en dépit de la violence des rafales, signe qu'elle disposait d'un genre de bouclier magnétique anti-dérive – effleurait les silhouettes de Joru et d'Ilanka dont les robes pourtant lourdes de pluie se soulevaient de nouveau et dévoilaient leurs jambes couvertes d'égratignures.

Le passage débouchait sur un cirque naturel où, même si la flore était pratiquement inexistante, la symphonie semblait gagner en intensité. Rohel surprit une expression de terreur sur le visage d'Ilanka. Le vent et la pluie dansaient une sarabande effrénée, s'entremêlaient pour créer des tourbillons d'air et d'eau qui traversaient la dépression à grande vitesse avant de s'écraser sur l'une des barres rocheuses environnantes.

La sonde se dirigea vers une bouche noire découpée sur la muraille du fond mais, au lieu d'opter pour le trajet le plus court, de couper par le centre du cirque, elle longea la paroi légèrement concave située sur sa gauche. Elle ne risquait rien à s'exposer aux fantastiques courants qui balayaient l'étendue rocheuse, mais elle avait analysé les données extérieures et en avait déduit qu'il valait mieux, pour les trois êtres humains qu'elle guidait, choisir des passages un peu plus abrités.

— Recommandation aux deux choristes de Cham et au hors-monde : rester collé à la roche.

La sonde avait poussé à fond le volume de ses haut-parleurs pour dominer le chœur des éléments et la voix synthétique avait claqué comme un coup de tonnerre.

Une bonne demi-heure leur fut nécessaire pour rejoindre l'entrée de la grotte. Ils s'écorchèrent les mains et le visage sur les aspérités de la paroi – la plaie au front d'Ilanka se remit même à saigner – mais, agrippés aux saillies, ils parvinrent à résister à la pression du vent qui gonflait leurs vêtements comme des voiles et tentait de les entraîner vers le centre du cirque.

Ils s'engagèrent dans une galerie étroite et basse dont les phares de la sonde soulignaient les innombrables stalactites. Çà et là, sur les parois aux formes tourmentées, béaient des bouches de la largeur d'un homme d'où semblaient jaillir les sons graves et lugubres qui se répercutaient dans les multiples caisses de résonance formées par les cavités rocheuses. Bien qu'ils fussent désormais à l'abri de la pluie et du vent, l'humidité de leurs vêtements les transperçait jusqu'aux os. Ils débouchèrent plus loin sur une gigantesque excavation dont la voûte finement ciselée reposait sur des piliers naturels grossis siècle après siècle par les concrétions calcaires.

La lumière de la sonde débusqua également une nappe d'eau parcourue de frémissements, de vaguelettes, comme agitée en permanence par des vibrations telluriques. La symphonie des éléments ne s'interrompait pas, mais elle résonnait ici de manière assourdie, diffuse, un contraste suffisant pour leur donner l'impression de pénétrer dans une zone d'accalmie, dans un refuge en plein milieu d'un champ de bataille. Suffisant, également, pour les inciter à poser leur sac et à s'asseoir sur les rochers arrondis qui jonchaient le bord de la nappe.

La sonde interpréta cette pause comme l'expression de la volonté des trois humains placés sous sa protection. Ses données de base lui indiquaient qu'ils éprouvaient le besoin de se reposer, l'équivalent d'une nécessité de refroidir les supraconducteurs d'un mémodisque trop sollicité (nécessité qu'elle avait supprimée en baignant ses propres conducteurs dans un liquide à température constante). La blancheur anormale de leur peau et les tremblements qui les secouaient de la tête aux pieds lui apprirent également qu'ils souffraient du froid, un concept qu'elle traduisait par un abaissement anormal de la température corporelle. Elle effectua un rapide calcul des coordonnées et vint se placer au centre exact du triangle qu'ils constituaient. Puis elle éteignit deux de ses projecteurs et activa son système de réchauffement et de ventilation d'air.

— Ce type MO informe les deux choristes de Cham et le hors-monde qu'ils devraient se défaire de leurs vêtements et les étaler sur les rochers. Ils seront secs en moins de dix minutes. Même conseil pour les tissus des sacs.

Elle n'avait pas baissé le volume de ses haut-parleurs et sa voix puissante brisa l'épaisse chape de silence qui recouvrait les lieux et qui

reléguait le fracas de la tempête musicienne au rang de murmure.

Elle n'eut pas besoin de répéter ses instructions. Après s'être brièvement consultés du regard, ils se relevèrent et entreprirent de se débarrasser de leurs vêtements, tellement humides qu'ils en étaient devenus nauséeux. Ils les étalèrent soigneusement sur les rochers et, entièrement nus, grelottants, restèrent sous les projections d'air chaud de la sonde.

Il ne fallut pas plus de trois minutes à la gardienne mécanique pour les sécher, mais, même réchauffés, ils continuèrent de s'exposer à son haleine bienfaisante, revigorante. Une légère odeur d'huile chaude se répandait dans l'air confiné de l'excavation et se mêlait à celle, plus lourde, des minéraux et des moisissures.

Le Vioter se leva le premier, s'accroupit et dénoua les sacs. Il en déballa le contenu, les récipients métalliques, les sachets de bliz, demeurés intacts grâce à leur emballage étanche, les gourdes, le réchaud magnétique, la lampe, et tendit les tissus sur le sol.

— Vous avez reçu un sacré choc ! fit soudain Joru.

Il désignait la tâche sombre de quinze centimètres de diamètre qui s'étalait entre les pectoraux de Rohel. Ce dernier ne l'avait pas remarquée jusqu'alors, parce qu'il n'en avait pas eu le temps, mais, à présent, il comprenait d'où venaient ces ondes de douleur qui lui irradiaient le corps. Il lança un coup d'œil à Lucifal qui reposait dans son fourreau détrempé à côté de ses vêtements. Il avait été marqué au fer brûlant de l'épée de lumière, meurtri dans sa chair par une maîtresse implacable. Les compresses qu'il avait posées sur les autres plaies provoquées par l'atterrissage en catastrophe de son vaisseau avaient toutes disparu.

Le rémineur se leva à son tour, saisit une gourde dont il versa le contenu dans un récipient métallique et alluma le réchaud magnétique. La flamme d'un bleu très clair s'associa aux faisceaux de la sonde pour repousser les ténèbres. Tout en accomplissant cette succession de gestes, Joru jetait de fréquents regards en direction de Rohel, dont il admirait la musculature à la fois puissante et déliée. Elle lui donnait une autre image des hommes que les corps gras et flasques échoués sur la couche de sa mère dans les chambres des quartiers bas de la capitale chami. Sans Ilanka, il se serait probablement laissé mourir de chagrin dans le cœur de la tempête musicienne. Le chant de Kahmsin avait réveillé le désespoir qu'il avait ressenti, enfant, devant les humiliations quotidiennes subies par la femme qui lui avait donné le jour. La colère et la détresse avaient remonté en lui comme des eaux sales, et seule la proximité d'Ilanka, de cette fille magnifique qui avait renoncé à ses aspirations spirituelles pour l'aimer, l'avait empêché de sombrer dans la folie ou la mort.

— Il m'a semblé que tu avais peur des montagnes, lança Le Vioter

en fixant Ilanka.

Le menton posé sur ses bras croisés, elle leva sur lui des yeux étonnés. Les phares de la sonde teintaient d'or sa peau claire, presque translucide.

— La loi chorale interdit de s'aventurer dans les montagnes, répondit-elle lentement.

— Parce qu'elles offrent des refuges ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête qui fit onduler la masse de sa chevelure.

— Certains choristes tentent par tous les moyens d'échapper aux véritables tortures que représentent les tempêtes musiciennes. Mais la version officielle veut que les forces disharmoniques se tiennent dans les montagnes et qu'à leur contact les choristes soient gangrenés par une maladie appelée la fausse-note.

La tempête avait ravivé ses remords d'avoir rompu ses vœux choraux, d'être passée à côté de la félicité suprême que promettait une existence dévouée à l'art du chant. Elle n'avait pas remis en cause son amour pour Joru, mais les principes de l'enseignement qu'elle avait reçu pendant quatre années s'étaient de nouveau cristallisés en elle, avaient reconstitué ces barrières mentales et rigides qui retenaient ses désirs profonds et créaient une séparation douloureuse entre son identité réelle et son image idéalisée d'elle-même. Elle sentait également que son corps était l'objet d'un bouleversement profond, qu'elle ne serait plus jamais l'Ilanka rêveuse et immatérielle de son enfance, et ce changement l'effrayait autant qu'elle l'exaltait.

Ils se rhabillèrent une quinzaine de minutes plus tard – la sonde s'était montrée légèrement optimiste lorsqu'elle avait affirmé pouvoir sécher leurs vêtements en moins de dix minutes – et, affamés, dévorèrent l'énorme quantité de bliz préparé par Joru.

Par respect pour Rohel, dont ils devinaient confusément que leurs étreintes ravivaient en lui des souvenirs douloureux, Joru et Ilanka s'éloignèrent dans une grotte annexe, plus petite, pour s'aimer avec une fureur et une tendresse décuplées par la tempête musicienne.

La sonde ne les suivit pas, bien qu'elle dût en principe s'intéresser en priorité aux choristes répertoriés dans son fichier. Elle resta près du corps allongé du hors-monde, gardienne silencieuse et inlassable dont les capteurs holographiques émettaient un grésillement aussi ténu que les chuchotements du vent.

CHAPITRE X

Xandra balaya le plateau d'un regard panoramique. Une sombre prémonition l'étreignait depuis l'aube. Un danger planait au-dessus de la chorale impériale et elle observait avec attention les herbes qui ondulaient paisiblement sous les effleurements de la brise matinale.

On avait aligné les quatre corps recouverts d'un drap blanc au pied de l'aéronef, les deux hommes et les deux femmes qui avaient basculé par-dessus bord au moment du naufrage et dont les vertèbres cervicales n'avaient pas résisté à la violence du choc. Ils avaient passé de vie à trépas avant que leurs frères et leurs sœurs n'aient eu le temps de leur prodiguer les soins d'urgence. On avait soigné les blessés souffrant de contusions diverses, puis, pendant que les uns s'étaient occupés de préparer les cadavres à leur dernier voyage, les autres avaient entrepris de réparer la carène gonflable, crevée sur une bonne dizaine de mètres, ainsi que la coque endommagée en plusieurs endroits.

Xandra s'était relevée indemne de la folle glissade de l'aéronef.

La mort n'avait malheureusement pas voulu d'elle. Elle était condamnée à vivre avec ses remords. Elle avait eu beau se porter volontaire pour apprêter les cadavres, elle n'avait pas trouvé l'apaisement au contact de cette chair froide et rigide.

La fadièse s'estimait responsable des malheurs qui avaient frappé le chœur impérial. Non seulement elle n'avait pas deviné la relation coupable entre Joru et Ilanka, comme aurait dû l'y inciter son rôle de marraine, mais elle s'était insurgée contre leur condamnation à mort et les avait libérés de leur prison. Elle avait cru ouvrir en même temps la cage à quelques-uns de ses fantômes. Elle se reconnaissait dans le proverbe chami qui accusait le pécheur d'entraîner ses voisins dans le péché en croyant alléger le poids de ses propres offenses.

Elle s'était exposée toute la nuit à la tempête musicienne dont la

violence, surprenante en début de saison, l'avait conduite au bord de la folie. Elle avait présumé que le vent, la pluie et le chant des fleurs disperseraient ses remords comme ils avaient autrefois emporté ses fautes, mais ils lui avaient procuré des visions d'une fureur et d'une cruauté effrayantes et elle s'était réveillée avec un sentiment accru de culpabilité. Le Morticant était venu mourir sur ses lèvres, comme une sentence prononcée par cette nature à laquelle elle s'était confiée corps et âme. Elle en avait déduit qu'elle serait bientôt délivrée de ses tourments et en avait ressenti un profond soulagement.

Ses frères et ses sœurs ne l'avaient à aucun moment soupçonnée d'avoir organisé l'évasion de Joru et d'Ilanka. On avait mis l'ouverture des portes de leurs compartiments sur le compte de la tempête et on avait aussitôt lancé les recherches. À l'aide de son transmetteur personnel, le domajeur avait prié les techniciens permanents de Cham de saisir de nouvelles données dans les mémodisques des sondes de surveillance et de remettre la chorale sur la piste des deux fuyards. Une sphère métallique avait surgi deux heures plus tard et projeté dans un cône de lumière renversé une carte holographique où apparaissaient deux points scintillants et mouvants.

— En route ! avait hurlé le domajeur.

La nuit et la tempête les avaient arrêtés au moment où ils s'apprêtaient à opérer la jonction. La mort dans l'âme, le domajeur avait ordonné au ladièse d'abaisser la voile et de jeter l'ancre. Ils n'avaient pas pris le temps de monter le campement, ni même celui de méditer ou de s'exposer à la tempête. Ils avaient dormi à même les coursives de l'entrepont, enroulés dans des couvertures humides. Au réveil, ils s'étaient rendu compte que la sphère gisait sur le pont, éteinte, comme déconnectée. Le responsable de l'octave n'avait pas perdu de temps à s'interroger sur les raisons de cette panne, il avait ordonné l'appareillage immédiat de l'aéronef.

— Quel cap dois-je suivre ? avait demandé le ladièse.

— Le même qu'hier, lui avait répondu le domajeur. Tout porte à croire qu'ils se dirigent vers les montagnes de l'Aphals.

Ils avaient aperçu les taches claires des robes des deux fugitifs au moment du zénith de Nu. Ils avaient également repéré une troisième silhouette que la sonde ne leur avait pas signalée la veille. Ils en avaient conclu qu'un rescapé de la bataille de l'atmosphère de Kahmsin s'était joint aux deux jeunes choristes et avait échappé par miracle aux sondes de surveillance. Le domajeur avait alors pris la décision de sortir un vibreur à ondes lumineuses de l'armurerie et d'abattre l'intrus.

La suite des événements ne s'était pas déroulée conformément à leurs prévisions. Le hors-monde s'était débrouillé pour crever le ballon et provoquer la mort de quatre choristes.

Bien sûr, l'orgueil et la rigidité du domajeur avaient largement contribué à cette issue tragique, mais Xandra ne pouvait s'empêcher de penser que rien de tel ne serait arrivé si elle avait accepté la sentence prononcée contre Joru et Ilanka. Toutefois, elle n'aurait pas eu le cœur de chanter le Morticant contre des enfants qui avaient commis la seule faute de s'aimer – faute par ailleurs largement répandue dans les rangs de choristes – et cette certitude atténuait les remords qui la harcelaient sans répit.

Le domajeur frappa dans ses mains pour inviter les choristes rassemblés au pied de l'aéronef à se recueillir devant les dépouilles de leurs frères et sœurs. La carène souple du glisseur avait été rapiécée à l'aide d'une large bande de toile fixée sur la déchirure à l'aide d'une colle à prise rapide. De même, on avait réparé les barres brisées du bastingage et comblé les fissures des planches de la coque.

La prière des morts s'éleva dans la lumière bleutée de l'aube, un chant venu du fond des âges qui souhaitait un bon voyage aux âmes des défunts. Les Chami croyaient à la transmigration des âmes, destinées à revenir sous une forme ou sous une autre à l'issue d'un séjour plus ou moins long dans le monde des esprits, et les prières des vivants étaient pour les partants l'assurance d'une incarnation réussie. Comme ils n'avaient pas de bois pour dresser un bûcher funéraire, ils utiliseraient un réductor, un appareil producteur d'une énergie à haute densité qui réduirait les corps en cendres. Une légende de la chorale impériale voulait qu'un choriste décédé au cours d'une saison des tempêtes musiciennes se réincarnât en cerflin de la forêt septentrionale de Cham, un cervidé réputé pour l'extraordinaire beauté de son brame.

Au moment où le domajeur braqua le canon allongé du réductor sur le premier cadavre, Xandra ne put contenir plus longtemps ses larmes et, plutôt que de partager sa détresse, elle préféra se réfugier dans un compartiment de l'entrepont. Personne ne tenta de la retenir lorsqu'elle franchit la passerelle, traversa le pont et s'engouffra dans l'escalier. Les autres se gardèrent d'interpréter son départ comme un aveu de culpabilité, ils le considérèrent comme la réaction naturelle d'une femme blessée par la trahison de son filleul. Elle se réfugia dans un compartiment dont elle referma soigneusement la porte, s'effondra sur des sacs d'où s'exhalait une forte odeur de bliz et put enfin, à l'abri des regards indiscrets, s'abandonner à son chagrin.

*

Sakyja Madura exploita le recueillement des choristes pour lancer l'offensive. Comme ses équipiers n'étaient pas en supériorité numérique, contrairement à l'habitude, elle ordonna de lâcher d'abord

les deux ourlaïrs, cherchant à créer une atmosphère de panique qu'ils mettraient à profit pour coucher les adversaires en joue et les abattre comme du bétail affolé.

La chivetaine de l'*Ontegut* n'éprouvait aucun ressentiment à l'encontre de ces hommes et ces femmes vêtus de robes grossières, mais elle avait un besoin urgent de leur glisseur à voile. À son réveil, elle avait compris qu'elle avait été jouée par fra Kirléan – un homme à qui elle avait pourtant administré des doses massives de poudres psychodépendantes – et son redoutable allié artificiel, et qu'elle devait absolument les prendre de vitesse si elle voulait récupérer son vaisseau, quitter ce monde désolé et regagner son lointain repaire de Godoron.

Les ourlaïrs bondirent silencieusement au-dessus des herbes et se ruèrent sur le choriste armé du réductor. L'un lui sauta à la gorge tandis que l'autre refermait ses mâchoires sur son genou. Leur vitesse et leur synchronisme laissèrent les choristes sans réaction. Le domajeur bascula à la renverse mais garda son index coincé sur la détente du réductor, dont le rayon désintégrant continua de briller entre les tiges. Une odeur d'herbes carbonisées se mêla au fumet de viande grillée qui s'élevait du drap à demi noirci. Un sinistre craquement s'éleva de la gorge du responsable de l'octave, broyée par les crocs du fauve. Les choristes commencèrent réellement à prendre conscience qu'ils étaient attaqués par deux bêtes féroces au moment où le deuxième ourlaïr abandonna la jambe du domajeur et, les babines marbrées de sang, se tourna vers la domineur, lui happa le poignet et l'agenouilla d'un puissant mouvement de tête. Elle poussa un cri de douleur et d'effroi qui tira ses frères et sœurs de leur torpeur, puis elle retomba lourdement sur le dos. Le fauve glissa le museau sous sa robe retroussée, enfonça les griffes de ses pattes antérieures dans la peau de son abdomen et remonta jusqu'à sa gorge. Le hurlement de la domineur s'étrangla en un gargouillis, des rigoles de sang se répandirent entre ses côtes saillantes.

Les choristes reprirent enfin leurs esprits et s'égaillèrent comme une volée de moineaux. Des vultures noirs, attirés par l'odeur du sang et le tumulte, commencèrent à tournoyer au-dessus de l'aéronef. C'est ce moment que choisit Sakyja Madura pour ordonner, d'un geste de la main, à ses hommes de se relever et d'armer leurs vibreurs à ondes mortelles.

Une pluie de rayons s'abattit sur les choristes. Les uns furent fauchés sur la passerelle avant d'avoir eu le temps d'atteindre le pont, les autres s'écroulèrent dans l'herbe, d'autres enfin contournèrent la carène gonflable de l'aéronef dans l'espoir de s'abriter des rafales meurtrières. L'odeur du sang domina les effluves de viande et de végétaux calcinés.

La chivetaine fit signe à ses équipiers de se scinder en deux groupes et de prendre à revers les quatre ou cinq choristes qui s'étaient réfugiés de l'autre côté de l'aéronef. Les précautions d'usage étaient superflues, car l'adversaire (quoique « victime » eût été un terme plus approprié) n'était pas armé – ou n'avait pas eu le réflexe de sortir les armes – et ne manifestait aucune velléité de résistance. De fait, il ne fallut que quelques secondes aux pirates des champs hypsaut pour achever les survivants. Seul leur échappa un homme qui avait réussi à se hisser à la force des bras sur le pont du glisseur. Ils n'essayèrent même pas de se lancer à sa poursuite, ils confièrent ce soin à un ourlaïr qui, après avoir éventré un cadavre, avait commencé à lui dévorer les viscères. Le fauve s'arracha à contrecœur de son festin, franchit la passerelle en quelques bonds et disparut par l'écoutille de l'escalier d'entrepont. Son grognement de triomphe retentit quelques secondes plus tard mais, contrairement à ses habitudes, il ne revint pas sur ses pas pour signifier à ses maîtres qu'il avait accompli sa mission, il continua d'aboyer et de gratter le bois comme s'il avait détecté un nouveau danger.

Sakyja Madura ordonna à deux hommes de partir en reconnaissance. Ils armèrent leurs vibreurs, s'engagèrent prudemment sur le pont, s'éclipsèrent dans le ventre du glisseur et en revinrent quelques minutes plus tard avec une prisonnière, une femme d'une soixantaine d'année aux cheveux gris. Une longue déchirure sur le côté de sa robe, probablement pratiquée par les crocs de l'ourlaïr, dévoilait en grande partie sa chair généreuse. Ses yeux bruns se posaient tour à tour sur les armes des pirates et sur les cadavres allongés dans l'herbe. Les bruits de mastication et de déglutition du deuxième fauve affairé à dépecer le corps de la domineur montaient dans le silence de l'aube comme une complainte macabre.

Les deux hommes poussèrent sans ménagement leur prisonnière devant la chivetaine.

— Pourquoi… pourquoi ? balbutia Xandra.

Le destin savait faire preuve de perversité. Elle avait appelé la mort de tous ses vœux et elle était la seule survivante de la prestigieuse chorale impériale de Cham. Les deux hommes étaient arrivés juste à temps pour empêcher l'ourlaïr, qui avait réussi à ouvrir la porte du compartiment, de lui sauter à la gorge.

— Nous avons besoin de cet appareil pour retourner le plus vite possible à l'*Ontegut,* répondit Sakyja Madura. Je dois avoir une petite conversation privée avec un missionnaire du Chêne Vénérable qui m'a prise pour l'une de ses stupides ouailles. Désolé pour les tiens : une règle d'or veut qu'on n'abandonne aucun témoin vivant derrière soi. L'expérience nous a appris que la faiblesse n'attire que des ennuis.

— Vous auriez pu les cryogéniser, les attacher, gémit la fadièse.

La chivetaine esquissa un sourire. Les rayons naissants de Mu enflammaient sa chevelure blonde. Les barrettes noires cousues sur le col et les manches de sa combinaison ressemblaient à des crêpes de deuil. Les traits tirés des hommes et des femmes qui l'encadraient montraient que la tempête musicienne de la nuit les avait soumis à rude épreuve.

— L'efficacité repose sur la simplicité. On peut toujours réveiller un cryogénisé, délivrer un homme attaché, on ne peut pas ressusciter un mort.

— Tuez-moi en ce cas.

La chivetaine braqua le canon de son arme sur le cœur de la choriste mais le releva au bout de quelques secondes.

— Je préfère te garder en vie, dit Sakyja Madura avec une pointe de cruauté dans la voix. Tu connais mieux cette planète que nous et si les autorités de Cham se décidaient à venger la mort de leurs ressortissants, tu pourrais nous servir de monnaie d'échange.

La fadièse fut liée au mât de l'aéronef, juste sous la bôme qui sifflait au-dessus de sa tête à chaque changement de cap. De sa robe ne subsistait qu'un vague morceau de tissu que le vent plaquait sur le bois rugueux et réduisait peu à peu en lambeaux. Des crampes envahirent rapidement ses bras et ses jambes maintenus en arrière par des cordes qui lui mordaient les poignets et les chevilles.

L'aéronef progressait à faible vitesse sous la brise matinale. La voile encore détendue claquait régulièrement contre les vergues. Insensibles aux supplications de Xandra, les pirates avaient laissé les cadavres aux vultures. Ils se fichaient comme de leur premier larcin de ces âmes que la lente putréfaction de leurs dépouilles corporelles empêcherait d'entamer leur migration. La chivetaine avait réparti les tâches avec une autorité qui témoignait d'une longue pratique des hommes. Ils avaient obtempéré sans la moindre réticence, avec une servilité surprenante pour des êtres accoutumés à l'existence sans foi ni loi des pirates de l'espace. Leur soumission était un gage d'efficacité, car il ne leur avait fallu qu'une heure pour se familiariser avec le pilotage du grand glisseur et calculer leur cap en se basant sur les positions des deux étoiles levantes. Ils avaient hissé la voile, levé l'ancre et, après avoir décrit une large boucle, l'aéronef avait tourné le dos à la montagne pour tirer un premier bord et s'élancer dans la direction du sud-sud-ouest.

Deux heures leur furent nécessaires pour gagner l'extrémité du plateau. L'homme qui avait grimpé au poste de vigie leur cria qu'ils arrivaient devant une gigantesque faille et qu'ils devaient faire demi-tour s'ils ne voulaient pas s'écraser mille mètres en contrebas. Ils abaissèrent la voile, jetèrent l'ancre et interrogèrent la choriste dont le

visage rond s'était creusé en un masque tragique. Sur un ordre de la chivetaine, ils lui délièrent les bras, les jambes, l'autorisèrent à esquisser quelques pas pour détendre ses muscles et rétablir la circulation sanguine. Puis ils lui tendirent une gourde et, lorsqu'elle se fut désaltérée, ils lui demandèrent où se trouvait le passage qui avait permis à l'aéronef de franchir la barrière du plateau.

— Il faut remonter un peu vers le nord-est, je crois, répondit Xandra d'une voix éteinte. L'érosion a transformé le versant en une pente douce.

— J'espère pour toi que tes informations sont exactes, lança Sakyja Madura d'une voix menaçante. Je soupçonne fra Kirléan et son monstre mécanique de m'avoir joué un tour à leur façon et, si nous arrivons trop tard à l'*Ontegut,* ton agonie durera des heures, des jours…

La fadièse avait hoché la tête d'un air las. Elle feignait la docilité mais elle guettait la moindre occasion de mettre fin à ses jours, puisque les vents de Kahmsin lui avaient jusqu'à présent refusé cette faveur. Il lui importait peu que ces monstres venus de l'espace perturbent la qualité vibratoire de la planète musicienne, elle ne songeait qu'à s'effacer, qu'à se dissoudre dans l'apaisement de l'oubli. Elle ne regimba pas lorsqu'ils lui écartèrent sans ménagement les bras, les jambes, et l'entravèrent de nouveau au mât en la dénudant presque entièrement.

Ils trouvèrent le passage deux heures plus tard, au moment où Mu atteignait son zénith. Des nuages blancs poussés par un vent mollasson paressaient dans le ciel d'un bleu soutenu. Des pics rocheux, autour desquels s'enroulaient les écharpes de poussière azurée, encadraient l'interminable rampe qui reliait le plateau à la plaine comme une gigantesque jetée plongeant dans un océan d'émeraude. La chivetaine, postée à la proue, craignit que la carène souple ne se déchire sur les pierres aux arêtes tranchantes qui jonchaient le sol par centaines, d'autant que l'aéronef prenait peu à peu de la vitesse sur la pente prononcée, que des odeurs caractéristiques de caoutchouc brûlé annonçaient un échauffement excessif du ballon.

Ni l'abaissement de la voile ni les petits coups de barre du pilote ne parvinrent à ralentir l'allure du glisseur. Le frottement de la carène sur le sol produisait un grondement étourdissant, soulevait un épais nuage de poussière et de cailloux qui rendait la visibilité quasi nulle et contraignait les pirates à se protéger le visage. Assis sur leurs pattes postérieures, collés contre la barre inférieure du bastingage, les ourlaïrs poussaient des grognements effrayés.

De longues secousses secouaient la structure de l'aéronef, se transmettaient au mât, au corps écartelé de Xandra. Fouettée par les éclats de terre, la fadièse n'avait même plus la force de hurler, de

pleurer. Elle avait parfois l'impression que cette souffrance ne la concernait pas, qu'elle était sortie d'elle-même et assistait à l'agonie d'une étrangère. Elle était traversée de rares éclats de lucidité comme autant de stations dans son chemin de croix. Elle se disait alors qu'elle allait rejoindre ses frères et ses sœurs dans leur ultime voyage, et elle tentait de formuler la prière des morts jusqu'à ce que la douleur l'entraîne à nouveau dans une nouvelle ronde de pensées fiévreuses et incohérentes.

Le pilote esquiva de justesse les gros rochers qui saillaient de la terre comme des ailerons de squales. Ses coups de barre désespérés provoquèrent d'impressionnantes gîtes qui faillirent coucher définitivement l'aéronef. Les reliefs de la coque raclèrent le sol mais l'extrême souplesse de la carène lui permit de se rétablir et d'éviter le chavirement. La pente s'adoucissait au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de l'océan vert et frémissant de la plaine.

Ils l'atteignirent sans encombre une demi-heure plus tard. Le glisseur avait pris un tel élan qu'ils durent attendre une réduction sensible de la vitesse pour amorcer leur changement de cap.

Sakyja Madura se releva et épousseta sa combinaison couverte de poussière. Elle lança d'abord un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que leur prisonnière n'avait pas trop souffert de cette descente éprouvante sur la rampe naturelle. Les lèvres de la choriste chami remuaient, signe qu'elle vivait encore. Sa robe maculée de terre et de sang ne dissimulait pratiquement plus rien de son corps. Son visage exprimait une telle souffrance que la chivetaine ressentit pour elle un début de compassion.

Sakyja Madura s'évertua aussitôt à combattre la tentation de la faiblesse. En accédant au rang de chivetaine, elle avait choisi le chemin de la férocité. Elle avait souvent dû bâillonner sa nature profonde pour ne pas gracier les hommes et les femmes qu'elle avait vaincus, pirates rivaux, officiers lancés à sa poursuite, seconds récalcitrants, commanditaires retors, équipiers félons. Sa réputation de cruauté avait été d'autant plus difficile à forger qu'elle était une femme et que ses pairs guettaient le premier de ses faux pas pour l'éliminer. Toute manifestation de magnanimité de sa part aurait été interprétée comme une défaillance, comme le signal de son déclin.

Si elle n'épargnait jamais les vaincus devant ses équipiers, ce n'était pas parce qu'elle était assoiffée de sang ou que le supplice de ses adversaires lui procurait un quelconque plaisir mais parce que la rumeur de sa clémence risquait de parvenir aux oreilles de ses ennemis. Elle était désormais prisonnière de son image.

Elle abaissait de temps à autre ses défenses, comme dans les bras de fra Kirléan, ce missionnaire qu'elle avait poussé à transgresser les lois de son Église. Le marché qu'il était venu lui proposer sur Godoron

comportait certaines zones d'ombre, entre autres une grande incertitude concernant le recouvrement des sommes promises, mais elle l'avait accepté, outrepassant ses propres règles, traversée par la brutale envie de faire découvrir les joies de l'amour à cet homme au crâne chauve et qui paraissait aussi timide qu'un adolescent. Elle avait tiqué lorsqu'il lui avait parlé de Lokus, un cerveau artificiel dont la puissance et l'activité risquaient de perturber les mémodisques de bord, mais elle avait fermé les yeux, aveuglée par ce désir absurde qui bâillonnait sa raison.

Elle s'en mordait les doigts à présent : elle avait certes connu de délicieux moments de plaisir dans les bras de fra Kirléan, qui, une fois surmontés l'émoi et la maladresse des premiers instants, s'était révélé un amant fougueux et sensible, mais elle avait introduit le serpent dans son vaisseau.

Le missionnaire lui avait assuré qu'elle devait faire confiance au cerveau artificiel, plus précis que n'importe quel équipement de piratage. Lokus s'était introduit dans les données des mémodisques de bord pour capter les données hypsaut du déserteur du Jahad et le dérouter dans l'espace aérien de la planète Kahmsin. Sakyja Madura n'avait pas deviné qu'il pousserait l'efficacité jusqu'à phagocyter l'ensemble des systèmes du vaisseau, non seulement le propulseur hypsaut, mais également les boucliers magnétiques, les clefs de défense, les identificateurs, les circuits de vérification électronique, les générateurs de gravité artificielle, les diffuseurs d'oxygène.

Pendant qu'elle s'étourdissait dans les bras du missionnaire et qu'elle tentait d'obtenir quelques renseignements plus précis sur l'homme qu'ils recherchaient – grâce aux poudres psychodépendantes dont elle tapissait ses muqueuses vaginales, elle avait appris qu'il s'agissait d'un ancien déserteur du Jahad et qu'il avait dérobé un secret d'une valeur inestimable à l'Église du Chêne Vénérable –, Lokus s'était installé en maître absolu de son vaisseau. Elle avait commencé à s'en rendre compte lorsque l'appareil dérouté avait surgi de son hypsaut et que, alors qu'elle n'avait donné aucun ordre, les canons s'étaient mis à lâcher des rafales continues. Elle avait ordonné à ses artilleurs de cesser le feu, mais les instruments ne répondaient plus à leurs sollicitations. Elle avait compris que Lokus l'avait bernée avec la complicité du missionnaire. Elle avait décidé de ne rien laisser paraître de sa contrariété. Elle gardait une carte maîtresse dans sa manche : l'Ulman et sa machine diabolique avaient besoin d'elle, de ses équipiers et des ourlaïrs pour traquer le déserteur au sol. Lorsqu'elle l'aurait capturé, elle le remettrait au missionnaire à la seule condition qu'il neutralise Lokus. Ensuite, elle se débarrasserait de fra Kirléan, garderait le captif pour elle et contacterait la hiérarchie épiscopale du Chêne Vénérable pour lui proposer un marché.

Rien ne s'était passé comme prévu. Le déserteur avait prononcé une suite de sons qui avaient déclenché un tremblement de terre – son secret résidait sans doute dans la puissance de ces syllabes – et décimé son équipage. Elle s'était repliée en catastrophe sur l'*Ontegut* et, sur les conseils de Lokus qui avait retrouvé la trace du fugitif par l'intermédiaire des sondes, s'était de nouveau lancée sur sa piste. Ils avaient marché toute la journée et perdu des heures à gravir une muraille rocheuse. La tempête les avait surpris au beau milieu d'un plateau. Le vent, la pluie, les lamentations des fleurs avaient failli la rendre folle. Elle s'était mordu la langue jusqu'au sang pour résister à la tentation d'ouvrir le feu sur ses équipiers et de les regarder se trémousser sur le sol comme des insectes épinglés sur une planche de bois. Des torrents de haine et de dégoût l'avaient submergée et, effrayée par ce déferlement de violence, elle était restée recroquevillée sur elle-même jusqu'à l'aube comme un animal terrorisé.

Lorsqu'elle s'était réveillée entre les herbes éclaboussées de lumière bleue, un voile s'était déchiré dans son esprit. Elle avait commis une deuxième erreur. Lokus lui avait conseillé de se remettre en chasse dans le seul but de l'éloigner du vaisseau et de rabattre le déserteur dans une cage vidée de ses occupants. Le cerveau artificiel s'était arrangé pour faire d'une pierre deux coups : il récupérerait le déserteur et le vaisseau, se dispensant ainsi de s'acquitter d'une dette qu'il n'avait ni les moyens ni la volonté de payer. En outre, Lokus avait probablement deviné que le missionnaire, enivré par les poudres psychodépendantes, s'était livré à des indiscrétions sur l'oreiller et il avait élaboré un plan qui éliminait la convoitise suscitée par le secret du déserteur.

Emplie d'une colère froide, Sakyja s'était alors résolue à regagner *l'Ontegut* à marche forcée. Le cerveau artificiel n'avait visiblement pas prévu qu'elle réussirait à percer ses intentions et essaierait de le prendre de vitesse. Si elle arrivait à temps, elle avait encore la possibilité de redresser la situation. Elle débrancherait elle-même Lokus, réserverait un petit traitement de faveur à fra Kirléan et préparerait une nasse à l'intention du déserteur.

À peine avait-elle donné l'ordre de départ à ses troupes que les grognements sourds des ourlaïrs l'avaient informée d'une présence humaine dans les environs. Deux de ses hommes partis en reconnaissance avaient alors découvert les choristes de Cham et leur glisseur à voile, un appareil rudimentaire mais parfaitement adapté aux particularités géographiques de Kahmsin. Un appareil en tout cas qui lui ferait gagner un temps précieux et lui offrirait une chance d'infléchir le cours des événements. Il en cuirait à la chivetaine de tuer fra Kirléan, mais elle tairait ses sentiments et prolongerait son agonie jusqu'à ce qu'il l'implorât de l'achever. Elle devait reprendre empire

sur elle-même, et le supplice de ce petit missionnaire symboliserait ses nouvelles résolutions.

La brise ayant sensiblement forci dans la plaine, la voile s'était gonflée et le glisseur progressait à son rythme de croisière sur les herbes bruissantes. Des nuages de plus en plus denses, de plus en plus noirs, occultaient par instants les disques de Mu et Nu qui avaient amorcé leur course descendante. Hormis la chivetaine et le pilote, les membres de l'équipage s'étaient allongés sur le pont ou étaient descendus dans les coursives pour dénicher les ingrédients et les ustensiles nécessaires à la confection d'un repas. Ils s'étaient certes munis de rations de survie, des comprimés énergétiques constitués de tous les éléments nécessaires à leur métabolisme, mais ils avaient envie d'une nourriture un peu plus flatteuse pour l'œil et le palais. Les ourlaïrs, rassasiés, dormaient quant à eux au pied du poste de pilotage, le museau posé sur leurs pattes antérieures croisées.

Sakyja se retourna et observa la choriste liée au mât, dont la poitrine et le ventre découverts se couvraient de rougeurs. Une impulsion subite poussa la chivetaine à mettre fin aux souffrances de la prisonnière. Ses équipiers ne se préoccupaient pas d'elle et la voile la dissimulait au pilote, le seul dont l'attention fut encore en éveil. Elle pouvait donc se permettre, avant de s'ancrer dans ses nouvelles résolutions, de manifester son penchant naturel pour la miséricorde.

Elle lâcha la barre supérieure du bastingage et se dirigea d'une allure résolue vers la choriste qui, l'entendant approcher, releva la tête.

Le vent balayait les mèches éparses de Xandra, ses yeux brillaient de fièvre, des gouttes de sang perlaient des plaies de ses lèvres.

Sakyja extirpa un vibreur de la ceinture de sa combinaison et en plaça l'extrémité du canon sur le front de la fadièse.

— Tu m'as demandé de te tuer tout à l'heure, murmura la chivetaine. Je viens accomplir ton vœu.

Xandra leva un regard ardent sur son interlocutrice.

— Ta pitié ne m'intéresse pas.

Elle avait pris la décision de s'exposer à une dernière tempête musicienne avant de partir. Le vent lui avait demandé d'entendre l'ultime message de Kahmsin.

— Ton orgueil te vaudra de souffrir encore de longues heures, insista Sakyja.

— Mes souffrances me regardent. Je dois payer pour mes fautes.

Elle grimaçait à chacun de ses mots. Elle serait l'ultime témoin d'un monde qui s'achevait. Elle chanterait une dernière fois, malgré les épingles qui lui déchiraient les lèvres. Son auditoire ne se composerait pas de l'empereur et de la cour de Cham, mais de

quelques pirates fourvoyés par mégarde sur Kahmsin.

— À ton aise, soupira la chivetaine en haussant les épaules.

CHAPITRE XI

Guidés par la sonde, Rohel et les deux choristes entamèrent leur descente vers la plaine.

Depuis l'aube, ils avaient suivi les crêtes et contourné les énormes rochers sculptés par le vent qui leur obstruaient le passage. Dérangés par leur passage, des vultures s'étaient envolés en poussant des cris rauques, des serpents gris s'étaient faufilés dans les interstices des pierres, des rongeurs au pelage brun rayé de jaune s'étaient engouffrés dans les étroites et multiples bouches de galeries. Un plantigrade avait surgi d'un repli rocheux et, dressé de toute sa hauteur à quelques mètres d'eux, avait tenté de les agresser. Le Vioter avait tiré le vibreur cryogénique de sa poche et l'avait braqué sur l'animal aux pattes puissantes, munies de griffes recourbées à l'impressionnante longueur. Il n'avait pas eu besoin de presser la détente : le plantigrade s'était affaissé sur ses antérieurs et avait disparu sans demander son reste.

Rohel avait flotté toute la nuit entre rêve et réalité, dans un état second proche de ce que Phao Tan-Tré avait décrit comme le « sommeil conscient », un état où le corps goûtait un repos profond tandis que l'esprit restait en éveil. Allongé sur une couverture, les yeux clos, il avait perçu des vibrations à l'intérieur de lui, des murmures qui formaient des structures cohérentes assimilables à des pensées. Même s'il n'avait pas reconnu la tonalité particulière des communications télépathiques de Saphyr, qui étaient des effleurements mentaux à l'ineffable douceur, il lui avait semblé comprendre qu'une voix lui conseillait de garder l'espoir, de poursuivre sa route, de continuer de se battre.

Lorsque la sonde avait allumé ses phares (elle s'était également autoproclamée réveille-matin), il s'était levé encore imprégné d'une tristesse déchirante. Il était parti à la recherche de Joru et d'Ilanka, les avait trouvés enlacés dans un compartiment annexe de la grotte,

enfouis sous une couverture. Ils avaient décidé de le suivre jusqu'au vaisseau des pirates hors-monde. Ils ne savaient pas encore s'ils quitteraient Kahmsin en sa compagnie, mais ils sentaient confusément qu'ils auraient davantage de chances d'échapper au Morticant et aux gardes impériaux en se plaçant sous sa protection.

Les rayons des étoiles bleues de Kahmsin n'avaient pas chassé cette mélancolie qui assombrissait l'âme de Rohel et le maintenait en permanence au bord des larmes. Les deux choristes avaient compris qu'il n'avait pas envie de parler et avaient respecté son mutisme. Eux-mêmes ne tenaient guère à s'exprimer d'ailleurs, car le silence leur permettait de prolonger leur union charnelle et spirituelle de la nuit, cette fusion fondamentale où ils avaient perdu leurs limites individuelles et formé une entité unique, magnifique.

La sonde leur avait affirmé qu'il leur faudrait plus de quinze heures de marche pour gagner le vaisseau. Ils avaient donc, en prévision, avalé une grande quantité de bliz avant de partir, résolus à ne pas s'arrêter avant le crépuscule.

Ils quittèrent les derniers contreforts rocheux et s'engagèrent dans la plaine, au-dessus de laquelle s'amoncelaient les nuages, occultant les étoiles diurnes et entraînant un brutal déclin de la lumière. Ils avaient allégé les sacs de tout le superflu, ne conservant que le réchaud, un récipient, quelques rations de bliz et deux gourdes qu'ils avaient remplies d'eau préalablement bouillie. Ilanka et Joru s'étaient confectionnés des sortes de sous-vêtements avec les tissus récupérés qu'ils avaient découpés avec des pierres tranchantes et grossièrement noués. Ainsi vêtus, ils ressemblaient à des épouvantails mais, au moins, ils étaient protégés des morsures du vent. Ils se tenaient par la main comme s'ils craignaient d'être séparés par une soudaine bourrasque.

Ils décidèrent de prendre leur second repas du jour avant que n'éclate la tempête, estimant que l'apport calorique du bliz leur permettrait de mieux supporter la froidure humide de la nuit. Ils s'assirent au milieu des hautes herbes et des fleurs qui commençaient à émettre leurs soupirs musicaux. La sonde resta suspendue une dizaine de mètres plus loin et déploya des antennes mobiles qui ressemblaient à des capteurs à haute sensibilité. Des crissements, des craquements et des bourdonnements montèrent de ses flancs arrondis, comme si elle éprouvait le besoin subit de s'étourdir dans une activité intense. Ils allumèrent le réchaud et, après que l'eau fut parvenue à ébullition, ils jetèrent les grains dans le récipient. De minuscules rongeurs gris, attirés par l'odeur, apparurent entre les pieds des tiges mais restèrent à une distance prudente des trois humains.

Le Vioter et les deux choristes plongèrent à tour de rôle les doigts

dans le récipient. Ils laissaient parfois tomber un grain et les rongeurs, dont la gourmandise se révélait plus forte que la crainte, jaillissaient de leur abri pour récupérer, d'un coup de langue aussi vif que précis, le précieux butin. Ils poussaient alors un long cri de triomphe qui, bien que suraigu, s'harmonisait avec les vibrations végétales.

Les nuages bas et noirs avaient conquis l'ensemble de la plaine céleste et menaçaient de libérer leur contenu à tout instant. L'air se chargeait d'humidité, répandait des senteurs d'humus et des parfums fleuris. Ils mangèrent sans un mot pendant quelques instants, puis Ilanka rompit le silence.

— Vous allez bientôt sortir de notre vie et nous ne savons pas grand-chose de vous.

Rohel suspendit sa mastication et contempla machinalement un petit rongeur qui s'était approché de sa botte et qui, l'œil brillant, lorgnait la boulette de céréales coincée entre ses doigts.

— Que savons-nous les uns des autres ? répondit-il d'un ton las. Nous avons nos blessures secrètes, nos failles profondes, qui nous empêchent de nous livrer avec sincérité. Les circonstances nous amènent parfois à croiser nos routes mais nous poursuivons chacun notre but, nous restons fondamentalement seuls.

— Je ne me sens plus seul depuis que j'ai trouvé Ilanka ! intervint Joru avec fougue.

Les yeux de Rohel s'embuèrent. Il émietta sa boule de céréales non loin du petit animal, qui se précipita sur les grains épars avec une voracité inversement proportionnelle à sa taille.

— J'ai connu autrefois ce sentiment de plénitude, murmura-t-il. Cette impression d'avoir trouvé la partie manquante de moi-même…

— Une femme ? demanda Ilanka.

Il hocha lentement la tête.

— Pendant plus de six ans, elle m'a soutenu de ses pensées, elle m'a réchauffé de son feu.

— Vous parlez d'elle comme au passé, releva la solmineur.

Le vent jouait dans ses longs cheveux noirs et tirait des rideaux ajourés sur son visage. La blessure de son front s'était pratiquement refermée mais, comme ils n'avaient pas pu en recoudre les bords, elle garderait probablement une cicatrice jusqu'à la fin de ses jours.

— Je ne la perçois plus depuis quelque temps. Je ressens un froid, un vide. Je crains que ses geôliers ne l'aient exécutée.

Un reste d'orgueil le poussa à contenir ses larmes. Il avait pris l'habitude de masquer ses moments de faiblesse au cours de ses six ou sept années d'errance et, bien qu'il n'eût aucune raison de se méfier de ses deux compagnons, ses réflexes continuaient de le gouverner comme un pilote automatique.

— Des êtres venus de l'antespace, poursuivit-il devant l'air

interrogatif de ses interlocuteurs. Ils l'ont enlevée pour me contraindre à dérober cette formule à l'Église du Chêne Vénérable. Ils comptent s'en servir pour ouvrir des passages sur l'espace, favoriser l'invasion massive de leurs congénères et asservir, voire anéantir, la race humaine.

— Vous ne devez pas leur remettre la formule ! s'exclama Joru.

— Les choses ne sont pas si simples que ça, rétorqua Le Vioter d'une voix dure. La délivrance de Saphyr est… était mon premier but. Ils m'ont arraché la moitié de moi-même.

— Que comptez-vous faire maintenant ? demanda Ilanka.

— Gagner Déviel, la planète où ils ont établi leur siège. Exiger la vérité sur le sort qu'ils ont réservé à Saphyr. S'ils l'ont réellement tuée, j'aviserai.

Il désigna d'un geste de la main le fourreau de cuir qui reposait en partie sur le sol.

— Je me servirai de cette épée pour les combattre. Et si je n'en trouve pas la force, je la remettrai à quelqu'un d'autre.

— Ce bout de ferraille contre des adversaires aussi redoutables ? s'étonna Joru. Le combat ne paraît pas très équitable.

Le Vioter glissa la main sous sa veste, referma les doigts autour de la poignée de l'épée et la dégaina dans un geste théâtral. Alors, comme si Lucifal avait suivi la conversation et tenait à démontrer sa puissance aux deux choristes chami, elle brilla d'un éclat somptueux dans le jour déclinant. Affolés par cette luminosité soudaine, les rongeurs détalèrent en poussant des piaillements d'effroi. Les fleurs et les herbes environnantes cessèrent de chanter, comme intimidées. La sonde elle-même avait suspendu son grésillement. La surprise figeait les traits de Joru et d'Ilanka, caressés par la lueur intense de la lame.

— Tu persistes à la considérer comme un vulgaire bout de ferraille ? fit Rohel avec un sourire.

Les yeux exorbités et les lèvres arrondies du rémineur étaient la plus probante des réponses.

— Un présent de dieux oubliés à l'humanité, ajouta Le Vioter. Des dieux qui sont d'ailleurs peut-être des hommes ayant atteint un stade d'évolution supérieur. Sans sa puissance, je n'aurais jamais pu percer la carène gonflable du glisseur.

La lumière les entourait d'une bulle protectrice, comme le soleil intérieur des Parfaits que Rohel avait appris à maîtriser sur la Lune Noire, le satellite de la planète Agondange, et qu'il n'était jamais parvenu à reproduire malgré de nombreuses tentatives au cours de ses traversées spatiales.

— On m'a jugé digne de la porter, mais aujourd'hui elle serait sans doute plus efficace dans les mains de quelqu'un de plus déterminé que moi, continua-t-il, les yeux perdus dans le vague.

— Tant que vous n'aurez pas eu la confirmation formelle de la mort de cette… de Saphyr, il restera un espoir, avança Ilanka.

Elle ressentait avec acuité la solitude et la souffrance de ce hors-monde dont le destin semblait écrit par une fée malveillante des légendes chami.

— Et vous, quels sont vos projets ? demanda Rohel.

Il glissa doucement l'épée dans le fourreau. Les végétaux émirent à nouveau leurs notes monocordes. La brillance de Lucifal avait produit une telle impression sur les deux choristes que, pendant une bonne minute, le clair-obscur du crépuscule naissant leur parut aussi sombre qu'une nuit sans étoile.

— La prudence voudrait que nous partions avec vous, répondit Ilanka. Mais il me semble que le vent nous demande de rester sur Kahmsin et d'y fonder une nouvelle civilisation.

Joru lança un regard surpris à la jeune femme.

— Je perçois également cet appel, un murmure qui m'emplit tout entier, dit-il. Je n'avais pas osé t'en parler jusqu'à présent… Je… je croyais que tu me prendrais pour un fou.

Elle lui ébouriffa les cheveux.

— N'aie pas peur de mes jugements, Joru. J'aime tout ce qui vient de toi.

— Rien ne vous empêche en ce cas d'écouter les conseils du vent, avança Le Vioter.

— Vous oubliez les gardes impériaux, dit la solmineur avec vivacité. Les techniciens permanents ont certainement prévenu l'empereur que deux choristes condamnés au Morticant pour avoir rompu leurs vœux se sont évadés et errent comme des animaux sauvages dans les plaines de Kahmsin. Si les choristes ne nous retrouvent pas avant l'arrivée de la cour, les escadrons impériaux se lanceront à nos trousses et finiront par nous capturer. Nous n'avons pas d'autre choix que de nous exiler sur une autre planète.

La voix synthétique de la sonde l'interrompit et déchira l'harmonie envoûtante du chœur végétal.

— Ce type MO informe les choristes de Cham et le hors-monde que la tempête éclatera dans deux heures. Proverbe correspondant : le temps perdu ne se rattrape jamais.

Ils finirent donc leur repas, lavèrent rapidement le récipient métallique, nouèrent les tissus pour en faire deux sacs et repartirent après avoir distribué les restes de bliz aux rongeurs, ravis de l'aubaine.

Les nuages étaient maintenant tellement lourds que leurs ventres gonflés semblaient frôler les épis et les corolles. Protégés par les herbes pendant leur repas, Rohel et les deux choristes ne s'étaient pas rendu compte que la brise s'était transformée en une bise virulente dont les baisers glacés, mordants, leur piquetaient les oreilles et les

lèvres. Les exhalaisons plaintives des fleurs les trempaient dans un bain de tristesse.

En revanche, Le Vioter n'éprouvait plus la sensation de nausée qui l'avait étreint les jours précédents, comme si son organisme commençait à s'accoutumer au mode d'expression de Kahmsin. Il suivait la sonde qui le distançait régulièrement et s'immobilisait pour l'attendre. Il avait l'intuition de plus en plus claire que la gardienne mécanique se désintéressait totalement des deux Chami. Elle n'avait pas bougé lorsqu'ils s'étaient retirés dans un recoin de la grotte pour s'aimer, et il doutait fort qu'elle fût animée par un quelconque sentiment de pudeur : si elle était restée près de lui, c'était pour épier ses faits et gestes. Il trouverait peut-être, dans le vaisseau, une explication plausible à la surveillance étroite dont il faisait l'objet – il était également possible que sa première rencontre avec la sonde de nettoyage eût provoqué une simple réaction de curiosité analytique de la part des gardiennes mécaniques – mais, quoi qu'il en fût, le comportement de son ange gardien l'invitait à redoubler de vigilance.

Les nues libérèrent une pluie épaisse, rageuse, qui hacha menu les plantes et leur fouetta la peau. De la même manière que la veille, le vent tourbillonnant souleva des essaims bruissants de brindilles et de pétales qui les empêchaient de voir à plus de trois pas devant eux. L'eau glacée imbiba et alourdit leurs vêtements. Des éclairs sabrèrent la pénombre, auréolèrent l'horizon de lueurs aussi brèves que violentes.

Ils marchèrent encore pendant plus d'une heure, courbés sur eux-mêmes. Les sous-vêtements grossièrement noués de Joru et d'Ilanka se détachèrent et claquèrent comme des oriflammes. Ils parvinrent à retenir quelques pans de tissu mais d'autres s'envolèrent et filèrent comme des spectres au-dessus des vagues végétales. Leurs robes se retroussèrent et, de nouveau, leurs corps furent livrés à l'appétit du vent et aux caresses cinglantes de la pluie.

— Ce type MO informe les deux choristes de Cham et le hors-monde qu'un capteur à haute sensibilité a localisé l'aéronef de la chorale impériale à une distance de moins de deux kilomètres.

Le vacarme des éléments emporta en partie la voix synthétique de la sonde qui avait pourtant poussé à fond le volume de ses haut-parleurs.

Ils tentèrent machinalement de distinguer la tache claire d'une voile dans le lointain, mais le rideau formé par les hachures obliques des gouttes et les fragments végétaux demeura impénétrable. Les choristes avaient probablement réparé le glisseur, coupé par le plateau et, prenant tous les risques pour rattraper les fuyards et venger leurs morts, ils avaient comblé leur retard en une journée. Ils ne pourraient

pas voguer très longtemps en plein cœur de la tempête mais ils réussiraient peut-être à franchir la distance avant que la navigation ne devienne trop aléatoire.

L'imminence du danger donna un regain d'énergie à Rohel et à ses deux compagnons. Il leur fallait, sinon maintenir l'écart entre leurs poursuivants et eux, du moins tenter de se fondre dans les ténèbres avant que les choristes ne les aient repérés. La sonde perdit de l'altitude et se maintint au ras des épis et des corolles, comme pour les protéger du vent et faciliter leur progression. Bien que la nuit ne fût pas encore tout à fait tombée, elle avait allumé ses phares dont les faisceaux étincelants paraient la pluie de chatoiements diamantins.

Ils furent bientôt pénétrés d'une telle fatigue, d'une telle tristesse, que, vidés de leurs forces, ils durent s'arrêter et se laisser choir sur le sol malgré les exhortations grondantes de la gardienne mécanique. Ils tentèrent de se protéger des précipitations en tendant les tissus des sacs au-dessus de leurs têtes, mais les étoffes alourdies, gondolées, devinrent rapidement impossibles à maîtriser. Ils se résolurent à s'exposer à la tempête musicienne, non seulement à la pluie, au vent, aux éclairs et aux coups de tonnerre, mais également à ses mugissements qui leur déchiraient l'âme.

*

Comprenant qu'ils risquaient de chavirer s'ils persistaient à défier cette tempête – elle s'annonçait encore plus violente que celle de la veille –, Sakyja Madura ordonna à ses équipiers d'abaisser la voile et de jeter l'ancre. Il lui en coûtait de surseoir à la chasse mais elle ne pouvait mettre en péril la vie de ses équipiers rescapés (elle avait dépensé une véritable fortune en poudres psychodépendantes et en primes pour recruter et soumettre ces hommes et ces femmes en provenance d'une dizaine de planètes de la Quatrième Voie Galactica).

Une fois l'aéronef immobilisé, les pirates coururent se réfugier dans les coursives de l'entrepont, mais les deux ourlaïrs, surexcités, échappèrent à leurs maîtres, sautèrent par-dessus le bastingage et s'évanouirent dans la pluie et la nuit naissante.

— Bande d'incapables ! hurla la chivetaine. Rattrapez-les !

— Inutile. Ils ont flairé une proie dans les parages, fit un homme. Ils reviendront lorsqu'ils auront eu leur dose de viande fraîche et de sang.

Sakyja Madura posa l'avant-bras sur son front pour se protéger des gouttes de pluie aussi lourdes que des pierres. Les trombes fusaient sur le pont avec la vitesse et la violence des comètes célestes que l'*Ontegut* était parfois amené à rencontrer. La voile abaissée claquait en cadence contre le mât et les vergues. La carène récupérait en souplesse les gîtes

générées par les bourrasques. La chivetaine lança un regard furibond à son équipier, un homme aux longs cheveux blancs que la pluie collait sur son front et ses joues.

— Et si cette proie était le déserteur du Jahad ? glapit-elle.

L'homme haussa les épaules d'un air désolé.

— En ce cas, chivetaine, il n'y a plus grand-chose à faire pour lui…

Elle balaya sa colère d'un revers de main. Les ourlaïrs lui feraient perdre une fortune (rien ne prouvait toutefois qu'elle eût la possibilité de négocier avec la hiérarchie du Chêne Vénérable, une hydre probablement plus redoutable que les parrains les plus influents de Godoron), mais il lui importait bien davantage de récupérer son vaisseau, de voguer de nouveau dans l'espace, de retrouver l'ivresse des hypsauts. Cette planète et ses tempêtes commençaient à lui donner la nausée. Elle descendit avec les autres dans l'entrepont, s'engouffra dans un compartiment ouvert où elle s'assit sur des couvertures pliées. Au bout de quelques minutes, elle se rendit compte qu'elle avait complètement oublié la prisonnière ligotée au mât. Elle ouvrit la bouche pour ordonner à l'un de ses hommes d'aller la détacher mais, au dernier moment, elle se ravisa : que la choriste continue donc de souffrir, puisqu'elle voulait à tout prix expier ses fautes !

Sakyja Madura sentait monter en elle cette terrible colère qui l'avait submergée lors de la nuit précédente. Elle se mordait déjà les lèvres pour ne pas céder à la pulsion dévorante qui lui commandait de répandre la mort autour d'elle. Elle caressa nerveusement la crosse de son vibreur à ondes mortelles, enfoncé dans la ceinture de tissu de sa combinaison. Elle prit conscience à cet instant que seules les mains et les lèvres de fra Kirléan auraient réussi à l'apaiser. Or elle avait projeté de tuer le missionnaire, non seulement pour le punir de l'avoir trahie avec l'aide de l'intelligence artificielle, mais également et surtout parce qu'elle s'interdisait formellement de tomber amoureuse. Épargner son amant reviendrait à entretenir une faiblesse, à ouvrir une brèche dans laquelle se précipiteraient ses ennemis. Elle tourna la tête vers la cloison de bois pour soustraire sa détresse aux regards inquisiteurs de ses équipiers.

Xandra ne percevait plus les limites de son corps, frappé sous tous les angles par le vent et la pluie. La tempête avait eu raison des ultimes lambeaux de sa robe qui s'étaient envolés et coincés quelques mètres plus haut sous les vergues. Les cordes, rétractées par l'humidité, lui comprimaient les poignets, les chevilles, lui coupaient la circulation sanguine. Elle ne sentait plus ses mains ni ses pieds. Ses membres écartelés n'étaient plus que des excroissances douloureuses qui semblaient se détacher progressivement d'elle. Les lourdes gouttes de pluie lui giflaient la poitrine, meurtrissaient ses mamelons déjà gercés par la sécheresse du jour. Le vent glacial s'insinuait dans la

faille de son ventre, rongeur volatil et sournois.

Elle ne se révoltait pas contre son sort, estimant qu'elle était punie par là où elle avait péché, comprenant que l'eau et l'air de Kahmsin la purifiaient avant d'expédier son âme vers une nouvelle destination. Elle espérait seulement que Joru et Ilanka réussiraient dans leur entreprise, qu'ils échapperaient aux gardes impériaux, qu'ils pourraient s'exiler sur un autre monde et s'aimer sans retenue. Elle ne regrettait rien, ni les cinquante années de sa vie passées au service du chœur, ni les moments de plaisir intense volés dans l'ombre des greniers, des chambres ou des caveaux, ni l'impulsion qui l'avait poussée à délivrer les deux fautifs.

Elle croyait déceler des mots, des phrases, dans les mugissements du vent, dans le crépitement de la pluie, dans les gémissements des végétaux. Une mélodie se détachait de la symphonie des éléments, encore ténue, encore imprécise. Elle ferma les yeux, oublia la douleur, s'abandonna à la tempête musicienne comme elle avait tenté de le faire à maintes reprises lors de ses séjours saisonniers sur Kahmsin. Elle n'y était jusqu'alors jamais parvenue, une partie de son mental refusant obstinément de lâcher les prises. Elle se rendait compte à présent que les lois chorales l'avaient empêchée de plonger dans les profondeurs de son âme, que l'allégeance au monde dogmatique de l'octave était incompatible avec les explorations dangereuses, exaltantes, auxquelles la conviaient les éléments de Kahmsin. Si les choristes s'étaient ainsi entourés de lois, de principes rigides, c'était uniquement parce qu'ils avaient eu peur d'eux-mêmes.

Elle était enfin prête à débusquer les démons et les fantômes qui la hantaient. Le chant se précisait, se détachait avec de plus en plus de netteté du cœur obscur de la tourmente, la pénétrait par son ventre, montait en elle comme une vague dévastatrice dont l'écume venait mourir sur ses lèvres.

Demain, avant que Mu, la première des étoiles diurnes, n'entame sa course dans la plaine céleste, elle chanterait dans le silence de l'aube.

CHAPITRE XII

Le Vioter ne percevait plus les limites de son corps. Il était seulement conscient du contact de la main d'Ilanka sur sa droite et de celle de Joru sur sa gauche. Assis en triangle au milieu des herbes couchées par les rafales, ils avaient éprouvé le besoin spontané de se toucher, d'unir leurs forces pour affronter la tempête musicienne.

La sonde avait fini par admettre que les trois humains qu'elle guidait devaient attendre la fin de la tourmente pour repartir et s'était elle-même posée sur le sol, ses capteurs ayant évalué que son système anti-dérive ne résisterait pas à la puissance des bourrasques. Deux de ses phares continuaient de luire entre les tiges mouvantes, semant des flaques éblouissantes sur la terre gorgée d'eau. De temps à autre, elle émettait un crissement aigu et se soulevait de quelques centimètres pour s'arracher de la boue qui risquait de s'infiltrer dans les interstices de sa coque.

Les gouttes étaient désormais si denses qu'elles formaient une véritable cataracte, qu'elles frappaient avec violence le crâne et les épaules de Rohel et de ses deux compagnons. Leurs vêtements détrempés leur collaient à la peau et accentuaient l'irritation provoquée par cet incessant martèlement. Leur premier réflexe avait été de lever les bras au-dessus de leur tête pour s'abriter de la pluie, mais ils s'étaient aperçus que ce bouclier n'offrait qu'une protection dérisoire, qu'il valait mieux préserver la cohérence de leur petit groupe en continuant de serrer la main des deux autres.

Les lamentations des végétaux, les hurlements du vent, le crépitement de la pluie et les roulements de l'orage s'étaient entremêlés en un chœur unique et poignant qui semblait provenir des tréfonds de la planète. Dans un premier temps, il avait déclenché en eux un malaise qui s'était traduit par une nausée et des vomissements. À tour de rôle, ils avaient détourné la tête pour régurgiter de la bile.

Puis ils avaient traversé des moments successifs d'abattement, de révolte et de colère, pendant lesquels ils avaient été habités de pulsions meurtrières. Il leur avait semblé que des courants de haine se transmettaient par la paume de leurs mains, que chacun confiait aux deux autres la noirceur de son âme et recevait en échange leur propre noirceur, qu'ils constituaient ainsi une entité qui se gonflait de rage et s'apprêtait à les dévorer tous les trois.

Ilanka, qui s'était déjà exposée aux tempêtes musiciennes et savait que cette immersion dans la boue de leur être ne durerait pas, les avait exhortés, par des pressions répétées et soutenues de ses doigts, à maintenir leur unité.

Joru avait ressenti, à l'encontre de la solmineur, une irritation soudaine qui avait rapidement dégénéré en exaspération. La confiance qu'elle lui avait redonnée dans les femmes – et, par extension, en lui-même – s'était soudain désagrégée et, de nouveau, il avait été hanté par les images odieuses des corps dénudés dans les chambres sordides du quartier Asmoda. Le contact avec la main d'Ilanka lui avait paru d'autant moins tolérable qu'un élan le poussait à l'accepter, à le prolonger. Leurs deux paumes jointes étaient à elles seules le résumé contrasté de son existence, le dégoût et le désir, le refus et l'abandon, la soumission et la rébellion. L'œil noir de la tempête le sondait jusqu'au fond de l'âme, faisait remonter les deux Joru à la surface, l'ancien et le nouveau, l'enfant malheureux épris de pureté et l'adolescent entré brutalement dans le monde des adultes. Sa culpabilité était double, celle de l'enfant qui n'avait pas témoigné à sa mère toute la tendresse et toute la reconnaissance qu'elle avait méritées, celle de l'adulte qui avait trahi ses idéaux d'enfant.

En tant que membre de la prestigieuse chorale de Cham, il aurait pu, il aurait dû consacrer tout son être à la recherche de la perfection – sa mère, en le dégoûtant des femmes, avait en ce sens préparé le terrain –, mais son désir pour Ilanka avait balayé ses aspirations comme le vent de Kahmsin balayait les pétales et les brindilles. Il contenait à grand-peine son envie de se jeter sur elle, non pas pour lui prouver son amour comme l'y avaient incité les démons des légendes chami, mais pour l'étrangler.

La solmineur percevait le ressentiment de Joru à son encontre. Il se traduisait par la douleur sourde qui montait de sa main, s'étendait jusqu'à son épaule et se diffusait dans tout son flanc droit. Elle aurait eu elle-même de nombreuses raisons de lui en vouloir, lui dont l'arrivée avait perturbé sa paisible existence de choriste. Elle avait marché pendant quatre années sur le chemin de l'idéal, elle avait expérimenté des états de conscience supérieurs lors des séjours précédents sur Kahmsin, elle avait franchi les passerelles qui menaient de l'humanité à la divinité, et cette lente construction de la perfection

s’était écroulée comme un château de sable lorsqu’elle l’avait aperçu. Le vent, la pluie, le chant de la planète la meurtrissaient, sa peau se hérissait de froid, d’humidité. Elle ne sentait plus le tissu de sa robe. Elle savait qu’approchait le moment de la vérité, qu’elle explorerait bientôt d’autres zones inconnues d’elle-même. Elle avait bouleversé la qualité vibratoire de Kahmsin en commettant une faute et elle redoutait à présent la sentence de la planète, consciente qu’elle risquait de subir une épreuve encore plus redoutable que le Morticant.

L’odorat de Rohel était devenu extrêmement sensible : il humait non seulement les senteurs végétales et minérales, mais également les odeurs des innombrables animaux dissimulés dans les herbes autour de lui, rongeurs, serpents, vultures surpris par la tempête… Malgré les cordes d’eau, le vent colportait d’autres odeurs, plus lointaines, plus fortes, menaçantes. Son instinct lui commandait de rester près de ces deux humains pour les protéger d’un danger imminent. Tous sens aux aguets, il discernait de multiples petits bruits, craquements, grattements, dans le chœur de la tempête. Des images de violence et de sang l’effleuraient, nourrissaient sa nature animale, aiguisaient son odorat, son ouïe, sa vue. Il ne savait plus très bien s’il se tenait à deux ou à quatre pattes, il se rendait seulement compte qu’il avait rompu la chaîne qui le reliait aux deux humains et que son nez, ou sa truffe, se promenait à quelques centimètres du sol. La pluie et le froid ne parvenaient plus à percer l’épais manteau qui le recouvrait de la tête aux pieds. De l’état d’homme, il gardait des souvenirs confus qui, de temps à autre, remontaient à la surface de sa conscience, des situations où il avait dû justement en appeler à son animalité, à son instinct de survie. La tempête musicienne semblait avoir mis ces bribes d’existence bout à bout et façonné un nouvel être qui ne conservait de l’ancien que de vagues réminiscences.

Ses muscles se contractèrent tout à coup. La tension annonciatrice d’un combat. Deux fauves se dirigeaient vers eux. Il captait, dans leur odeur exaltée par l’humidité, une force et une férocité inouïes. Leurs pattes martelaient le sol en cadence et, de leurs gueules entrouvertes s’échappaient des grondements sourds qui proclamaient leur volonté de tuer. Ils couraient face au vent pour masquer leur approche, mais ils n’avaient pas compté sur les caprices des bourrasques.

Bien qu’il ne les distinguât pas encore, il était persuadé de les avoir déjà vus quelque part, de les avoir déjà combattus. L’image de fauves noirs pourvus de longs museaux, de pattes puissantes et d’un poitrail massif lui revint en mémoire. Dans son souvenir, ils accompagnaient des hommes vêtus de gris qui s’arc-boutaient sur leurs jambes pour les retenir. L’un d’eux avait échappé à son maître à la faveur d’un tremblement de terre et avait couru à sa rencontre. Il l’avait affronté, il avait senti son souffle chaud sur sa peau, ses mâchoires avaient

claqué tout près de sa gorge. Il l'avait vaincu mais, s'il le voyait encore rouler au-dessus de lui et se figer dans les herbes, il ne se rappelait plus la manière dont il s'y était pris pour le terrasser.

Il regarda les deux humains assis l'un en face de l'autre et dont le vent colportait la peur et la haine. Il se remémorait la voix harmonieuse de la femelle et le timbre plus éraillé du mâle, mais il ignorait quel genre de rapport il entretenait avec eux. Certainement pas une relation domestique, en tout cas : contrairement aux deux tueurs qui approchaient à grande vitesse, il ne s'était jamais plié à la volonté de l'homme.

Des lumières artificielles provenaient d'un objet mécanique, balayaient les ténèbres, soulignaient les ondulations des végétaux et les traits obliques de la pluie. Étrangement, cette boule inanimée, qui sentait le minéral oxydé, abritait une forme de vie à l'intérieur de ses flancs.

Des éclairs griffèrent l'encre nocturne, accrochèrent des éclats rougeoyants au milieu des vagues de l'océan d'herbe. Les tueurs à la fourrure noire avaient surgi à quelques pas. Ils avaient ralenti l'allure après avoir localisé leur adversaire. Même s'ils étaient le produit d'une manipulation génétique, ils conservaient l'instinct de l'ourlouf dont ils étaient issus. Il savait donc qu'ils n'attaqueraient pas ensemble. L'un se tapirait dans les ténèbres, attendrait que l'autre ait engagé le combat, jaillirait au moment opportun, lui sauterait sur le râble ou lui agripperait une cuisse selon les péripéties de l'affrontement. Il lui faudrait donc s'occuper du premier tout en surveillant le second. Une tâche que l'obscurité et l'épaisseur de la végétation rendaient difficile, voire impossible.

Alors, il s'abandonna totalement à sa nature animale, se dressa sur ses quatre pattes, ouvrit la gueule et libéra un grondement d'avertissement. Il entrevit, à la faveur d'un éclair, des yeux qui luisaient comme des braises incandescentes entre les herbes dansantes. Ce n'était pas son sang qu'ils voulaient mais celui de l'homme et de la femme. Ils s'étaient gavés de viande humaine au cours de la journée, et cette orgie, loin de les rassasier, avait stimulé leur appétit.

Le vent de Kahmsin lui ordonnait de protéger cet homme et cette femme jusqu'à la mort. C'était également le meilleur – le seul moyen de défendre sa propre vie.

*

La tempête avait surpris fra Kirléan au milieu de la plaine. Il était sorti de l'*Ontegut* pour se dégourdir les jambes et, sans s'en rendre compte, poussé par le désir inconscient de se porter au-devant de Sakyja et de ses équipiers, il avait parcouru quatre bons kilomètres. Il

regrettait amèrement d'avoir laissé partir la chivetaine sans lui avoir révélé les véritables intentions de Lokus. Encore une fois, il n'avait pas eu la volonté de s'opposer à l'intelligence artificielle, dont les projets – c'était une constante – allaient à l'encontre de ses sentiments. Il espérait que Sakyja se rendrait compte de leur forfaiture, ferait demi-tour et atteindrait le vaisseau avant le déserteur du Jahad. Il doutait que la dignité de Berger Suprême du Chêne Vénérable, la religion la plus puissante de l'univers, valût l'amour d'une femme. Il se rendait compte, un peu tard, que Lokus s'était servi de lui pour assouvir ses propres ambitions. Le cerveau artificiel avait besoin d'une marionnette pour gouverner l'Eglise, parce que les Ultimes, les pras, les fras et les fidèles n'auraient pas pu se reconnaître dans une machine.

Le missionnaire avait tenté de revenir sur ses pas lorsque les premières gouttes lui avaient frappé le crâne, mais il n'était pas allé bien loin : il s'était effondré face contre terre, incapable de se relever, toute volonté annihilée. Le froid et l'humidité l'avaient transpercé jusqu'aux os, mais il avait souffert bien davantage des sons qui retentissaient autour de lui comme des coups de cymbale. Chaque roulement d'orage, chaque plainte végétale, chaque sifflement du vent avaient exhumé des sentiments enfouis au plus profond de lui-même, lui avaient dénudé l'âme. Il n'avait même plus la possibilité de se retirer en lui-même, ses constructions mentales s'étaient effondrées les unes après les autres. La mort était sans doute un incomparable soulagement en comparaison du calvaire qu'il subissait, mais le destin s'acharnait à le maintenir en vie, le contraignait à ressentir toute l'horreur de cette nuit de cauchemar. Cloué au sol, il tentait parfois de se relever mais ses muscles ne lui obéissaient plus.

Il songeait alors à Lokus, tranquillement abrité dans sa cabine de l'*Ontegut,* ce monstre mécanique qu'il avait tiré de son sommeil de dix siècles et qui le manipulait comme un pantin. Il pensait également à l'Église, à Gahi Balra, le Berger Suprême, aux Ultimes confits dans leur suffisance, à ses frères des missions, aux hérétiques qui brûlaient à petit feu dans les fours à déchets. Il était un tentacule de cette immonde pieuvre tapie sur une multitude de mondes, et il n'avait pas d'autre ressource que de pleurer pour extirper tout le dégoût de son corps.

Ses forces déclinaient rapidement et le vent était sur le point d'emporter sa vie, mais il lui fallait tenir jusqu'à l'aube pour accomplir son dernier acte d'homme libre.

*

Pendant que son congénère effectuait un large crochet pour prendre le défenseur à revers, le premier ourlaïr s'était tapi dans les

herbes et avait entamé une lente progression en position couchée. Il avait compris que les éclairs, qui se succédaient à une fréquence élevée, risquaient de trahir sa présence et il évitait tout mouvement brusque, tout bruit qui eût révélé ses manœuvres d'approche.

Il exploita un infime relâchement de l'adversaire pour lancer sa première attaque. Il bondit vers la forme blafarde qui se dressait entre les deux humains et lui. Il dirigea son attaque vers la gorge offerte mais, alors qu'il allait planter ses crocs dans la fourrure gris clair, l'adversaire se déroba d'un bond sur le côté. L'ourlaïr comprit en une fraction de seconde qu'il avait été joué, que l'autre avait feint une perte de concentration pour l'inciter à se découvrir. Quant aux deux humains, ils n'eurent pas les réactions de panique coutumières à leurs semblables, ils restèrent immobiles, les yeux clos, les mains jointes, seulement différenciés de la matière inerte par leurs palpitations et leurs odeurs.

L'assaillant se reçut en souplesse sur ses pattes, aperçut une tache pâle et mouvante sur sa gauche, effectua un nouveau bond, latéral cette fois, pour esquiver la riposte de son adversaire. Ce dernier, un peu plus léger, moins puissant donc, avait l'avantage sur lui de la vitesse, et ses crocs, après avoir déchiré la pointe de son oreille, crissèrent sur les os de son crâne.

La douleur, cuisante, excita la fureur de l'ourlaïr. Il se retourna avec une vivacité surprenante pour un animal de sa corpulence, allongea le cou, glissa le museau sous les cuisses de l'autre, tenta de lui happer les testicules – une attaque spécifique des combats animaliers qui faisaient l'objet de paris sur Godoron.

L'animal à la fourrure claire poussa un grognement de colère, lança ses pattes postérieures vers le haut, bascula, roula sur lui-même pour échapper aux terribles mâchoires, se rétablit deux mètres plus loin, dans le faisceau des phares de la sphère mécanique. L'ourlaïr aperçut les taches pourpres qui maculaient le poil de son adversaire, mais l'odeur l'informa qu'il s'agissait du sang qui s'écoulait en abondance de sa propre oreille sectionnée. Pendant quelques secondes, ils s'observèrent en silence, chacun cherchant le défaut de l'autre, guettant le premier signe d'inattention.

L'ourlaïr avait été opposé à bien des combattants, plus volumineux, plus sournois, mais aucun qui eût des réflexes aussi aiguisés. Il les avait défaits avec facilité, leur incisant d'abord le flanc ou la cuisse d'un coup de griffe, leur ouvrant l'abdomen ou, pour les plus récalcitrants, leur arrachant les testicules. Il lui suffisait ensuite de leur broyer la gorge ou leur dévorer les viscères pour les achever. La mort était le prix à payer pour les vaincus.

La pluie cessa soudain de tomber et les nuages effilochés par le vent se déchirèrent, dévoilèrent des pans de ciel étoile. En revanche,

le chœur des éléments ne baissa pas d'intensité. Il changea seulement de tonalité, passant de la tristesse la plus poignante à une forme de sérénité caractérisée par des harmoniques suaves. Des rayons d'un satellite nocturne de Kahmsin miroitèrent à l'infini sur les épis ruisselants.

L'ourlaïr déclencha son deuxième assaut. Il avait désormais compris que ce combat était beaucoup plus incertain que les affrontements dans les lumières crues et les clameurs agressives de Godoron et, même si son tempérament agressif le poussait à l'offensive, il l'associait désormais à une certaine prudence, à une tactique de harcèlement. Il ne chercha plus à blesser son adversaire mais seulement à le faire reculer, à le maintenir sur la défensive, à le contraindre à porter toute son attention sur lui, à favoriser l'attaque de son congénère caché dans les herbes. Les babines retroussées, il simulait donc ses assauts, visant tantôt la gorge, tantôt l'abdomen, tantôt les cuisses.

L'autre esquivait avec une grande facilité, effectuait de temps à autre une volte-face pour s'interposer entre les deux humains et l'assaillant. Il protégeait cet homme et cette femme immobiles avec la même férocité que l'ourlaïr obéissait à ses maîtres. À l'état sauvage, les animaux n'en appelaient pas à cette fureur dévastatrice qu'ils déployaient quand ils entraient au service des hommes.

L'ourlaïr jugea qu'il devait s'en prendre aux deux humains pour déstabiliser le défenseur et l'amener à commettre une erreur. Il feignit donc de se jeter sur lui et, au dernier moment, bifurqua sur sa droite. Ses pattes antérieures déséquilibrèrent la femme qui roula dans les herbes en poussant un hurlement d'effroi. Il l'enjamba, dirigea son museau vers la gorge découverte mais, du coin de l'œil, il épia les réactions de l'autre. Il entrevit un éclair blanc sur sa gauche. La vitesse de la contre-offensive le surprit, de même que la force et la précision avec laquelle les crocs se plantèrent dans son flanc. Il voulut se retourner pour riposter, mais les mâchoires de l'animal à la fourrure claire restèrent solidement enfoncées dans sa chair, et chacun de ses mouvements aviva la douleur qui lui irradiait les côtes. Il cessa de s'agiter pour donner à son rival l'impression qu'il capitulait et exploiter un éventuel relâchement de sa part, mais les crocs le rongeaient peu à peu et le vidaient de ses forces.

Au moment où il s'apprêtait à céder, à se coucher sur le flanc, une attitude de soumission qui marquerait sa défaite, son congénère surgit de l'obscurité et bondit sur l'échine de l'adversaire, qui perdit l'équilibre et lâcha immédiatement sa prise.

Ilanka se releva et contempla avec inquiétude le ballet confus qui se jouait dans les herbes. La brusque agression de l'ourlaïr blessé l'avait tirée d'un état d'extase prolongé. Les yeux clos, les lèvres

étirées en un sourire, Joru n'avait toujours pas réagi. Il semblait avoir franchi cette passerelle intérieure qui menait de l'humain au divin. Les nuages désertaient en désordre, livrant le ciel au satellite blême de Kahmsin. La lumière céruse revêtait la plaine d'un voile onirique. La solmineur se demanda où était passé Rohel. Elle lança un regard autour d'elle, tenta de le repérer parmi les herbes ployées par le vent. Elle discerna la forme ronde de la sphère, qui avait éteint tous ses phares, mais ne distingua aucune silhouette alentour. Elle présuma alors que leur compagnon hors-monde était parti au cours de la nuit et les avait abandonnés à leur sort. Elle prit conscience que l'intervention de cet animal au pelage clair surgi de nulle part – les deux fauves noirs étaient probablement les ourlaïrs dont leur avait parlé la sonde – les avait préservés, Joru et elle, d'une mort certaine. Elle se rendit également compte que leur défenseur avait été renversé par le deuxième assaillant et qu'ils avaient roulé tous les deux dans les herbes.

L'ourlaïr blessé ne participait pas à la lutte mais ses yeux rouges, flamboyants, restaient rivés en permanence sur la solmineur. La victoire de son congénère donnerait le signal de la curée. Il savait que, même diminué, il n'avait rien à craindre de ces deux humains. De temps à autre, il penchait la tête sur le côté et léchait le sang qui s'écoulait de son flanc.

Les intestins d'Ilanka se nouèrent lorsque l'animal à la fourrure claire, couché sur le flanc, s'immobilisa après une série de soubresauts. Elle apercevait les oreilles dressées de l'ourlaïr allongé de l'autre côté et qui poussait des grognements de triomphe. Elle adressa une brève prière aux dieux du panthéon chami. Déjà le fauve blessé s'était dressé sur ses pattes et s'approchait d'elle en claudiquant. Un réflexe la poussa à se rapprocher de Joru. Le vent s'engouffrait sous sa robe encore imbibée d'eau et décollait le tissu de sa peau à grands coups de rafales.

Elle entendit un râle étouffé, se retourna. Des contractions parcouraient l'échine de l'animal à la fourrure claire, tandis que les mouvements de l'ourlaïr se ralentissaient, se figeaient. Elle comprit alors que ce dernier n'avait pas réussi à se dégager de l'étau mortel des mâchoires de son rival, que les grondements qu'elle avait pris pour des manifestations de triomphe n'avaient été que des gémissements d'agonie.

Le deuxième ourlaïr s'aperçut également de sa méprise lorsque l'adversaire se releva et, les babines marbrées de sang, s'avança vers lui. Sa mort était inscrite dans les yeux jaunes qui crucifiaient la nuit, dans la vision du cadavre de son congénère, dans ses propres blessures. Il ne se laissa pas vaincre sans se défendre, toutefois, car le courage était imprimé dans ses gènes. Il se figea sur ses pattes

ensanglantées et attendit l'attaque.

Joru ouvrit les yeux juste à temps pour voir une forme claire se précipiter avec la vitesse de l'éclair sur un animal noir. Une brève mêlée opposa les deux fauves, arc-boutés l'un contre l'autre, qui se frappaient à coups de pattes et de crocs. Puis l'ourlaïr, trahi par ses forces, céda brusquement et s'affaissa sur le flanc. Il n'eut pas le temps de se relever, ni même celui de se protéger avec ses membres. Son adversaire lui happa la gorge et, d'un coup de mâchoire aussi puissant que précis, lui broya le pharynx.

Joru reprit ses esprits, se releva et serra Ilanka contre lui. Leurs vêtements gorgés d'humidité produisirent un étrange chuintement lorsqu'ils se frottèrent l'un contre l'autre.

— D'où viennent ces animaux ? demanda le rémineur d'une voix mal assurée.

Elle frissonna dans ses bras, posa la tête sur son épaule.

— Les noirs sont certainement les ourlaïrs des pirates, répondit-elle. Le blanc nous a été envoyé par la providence.

— Où est passé Rohel ?

À peine avait-il posé la question que des formes indistinctes, à demi enfouies dans les herbes, attirèrent son attention. Joru repoussa Ilanka avec douceur, écarta les tiges du pied, s'accroupit, ramassa des vêtements maculés de boue, ainsi qu'un objet allongé et lourd. Il se releva, se retourna vers la jeune femme.

— Il ne serait pas parti sans son épée.

Il entoura la poignée métallique de ses doigts. Une chaleur intense l'obligea à relâcher précipitamment sa prise. À cet instant, l'animal à la fourrure claire se précipita sur lui, saisit le fourreau entre ses mâchoires et le lui arracha des mains. Puis il le reposa sur le sol et s'allongea à côté, le museau posé sur ses pattes antérieures croisées. Joru se pencha et tendit le bras pour reprendre l'épée, mais le fauve redressa la tête, retroussa ses babines ensanglantées de sang et poussa un grognement menaçant.

— La métamorphose, murmura Ilanka d'un air pensif.

Elle avait vécu un début de transformation lors de ses séjours sur Kahmsin. Elle n'avait pas établi le lien entre la disparition de Rohel et l'apparition de cet animal, mais à présent l'évidence lui sautait aux yeux. Dans l'enceinte de la Psallette, d'étranges histoires couraient sur les choristes métamorphosés par les tempêtes musiciennes : certains anciens prétendaient qu'ils ne recouvraient jamais leur apparence originelle, qu'ils erraient dans les plaines jusqu'à la nuit des temps et veillaient sur le chœur impérial pendant la saison.

Joru abandonna l'idée de récupérer l'épée et s'avança vers la jeune femme. Les éléments chantaient désormais un hymne à la beauté saisissante, et les rayons diffus du satellite nocturne se réfléchissaient

sur les corolles et les épis détrempés. Ilanka désigna l'animal d'un mouvement de menton.

— Il te protège de la puissance de l'épée, dit-elle. Elle ne doit pas être mise entre n'importe quelles mains.

— Comment le sait-il ?

— L'instinct. Il veillera sur elle jusqu'au retour de son propriétaire légitime.

— Et s'il ne revenait pas…

— Il est déjà là.

L'air ahuri du rémineur arracha un sourire à la jeune femme. Elle le prit par la main et le força à s'asseoir.

— Il ne nous reste que quelques heures pour entendre le chant, déclara-t-elle.

Il remarqua que sa voix formait déjà un accord parfait avec le chœur des éléments de Kahmsin. Alors il ferma les yeux et s'imprégna de l'harmonie paisible de la nuit.

La sensation persistante d'une présence tira Joru et Ilanka de leur silence intérieur. Ils s'étaient fondus pendant la nuit dans la symphonie planétaire et, juste avant l'aube, alors que les éléments s'étaient tus, ils avaient eu l'impression que le vent, les végétaux et la terre avaient continué de chanter à l'intérieur d'eux-mêmes, que leurs corps avaient vibré comme les cordes d'un instrument de musique.

Les premières lueurs du jour ourlaient l'horizon d'une frange bleutée. Les herbes bruissaient délicatement sous l'effet de la brise.

Ils virent d'abord un corps allongé à côté de l'épée. Quelques secondes leur furent nécessaires pour reconnaître Rohel, dont la peau, teintée de bleue par la clarté naissante, s'ornait de longues éraflures. Des taches de sang séché maculaient son visage, principalement autour de la bouche et sur le menton. Ils crurent un moment qu'il était mort, mais le mouvement lent et régulier de sa poitrine leur indiqua qu'il était seulement plongé dans un sommeil paisible.

Ilanka lut dans les yeux de Joru qu'il avait à son tour fait le rapprochement entre le hors-monde et l'animal qui les avait protégés.

Un cliquetis retentit derrière eux. Ils tournèrent la tête, découvrirent alors un spectacle qui leur glaça le sang. Une cinquantaine de silhouettes s'étaient déployées dans la plaine. Deux sondes, frappées d'un triangle rouge inscrit dans un cercle jaune, volaient silencieusement au-dessus d'elles.

Joru lança un regard affolé sur les environs, mais il se rendit compte que les gardes impériaux, guidés par des limiers mécaniques, s'étaient placés de manière à leur interdire toute retraite.

CHAPITRE XIII

Xandra attendit que les pirates fussent tous remontés sur le pont pour entamer le chant de mort.

La tempête musicienne l'avait chargée d'une ultime représentation. Le vent et la pluie avaient également soulagé ses douleurs, physiques et morales, adouci les morsures des cordes sur ses poignets et ses chevilles, apaisé le feu de ses plaies. Jamais la fadièse ne s'était abandonnée à la fureur de Kahmsin avec une telle confiance. Son infortune s'était révélée son meilleur atout : attachée, elle n'avait pas eu la possibilité de se boucher les oreilles, de s'enrouler dans sa robe ou de s'enfouir dans une crevasse du sol, comme elle avait eu tendance à le faire lors des expositions précédentes. Elle n'avait pas eu d'autre choix que de recevoir la tourmente de plein fouet et de recevoir le message du vent.

Malgré l'inconfort de sa situation, elle était devenue une soliste du chœur des éléments, une vibration intérieure qui s'était associée à l'air et à l'eau pour proclamer la puissance de la création. Elle avait enfin atteint l'état de plénitude auquel elle avait aspiré toute sa vie – qu'elle avait également cherché, elle s'en rendait à présent compte, dans les étreintes amoureuses avec son partenaire de la chorale. Pendant un temps qu'elle aurait été incapable d'évaluer, une grande partie de la nuit sans doute, elle s'était liée à son environnement, non seulement à Kahmsin, cinquième planète tellurique du système de Mu et Nu, mais également aux planètes voisines, aux étoiles, aux milliards de mondes qui dansaient dans l'univers.

La brise matinale l'enveloppait à présent d'un cocon soyeux.

La chivetaine s'avança vers elle et lui tendit une gourde. Son teint brouillé, sa mine défaite et les cernes profonds sous ses yeux indiquaient qu'elle n'avait pas dormi de la nuit. Même protégés en partie par les cloisons et les planches de la coque, ils avaient essuyé,

ses équipiers et elle, la tourmente musicienne. Ils ne prenaient pas le temps de se restaurer, et la manière dont ils se répartissaient les tâches sans proférer un son montrait mieux que tout discours leur impatience de quitter les lieux, de regagner leur vaisseau, de repartir vers des mondes un peu plus accueillants.

— Tu veux te dégourdir les jambes ? demanda Sakyja Madura.

Xandra secoua la tête.

— Tu persistes à expier tes fautes, n'est-ce pas ? Mais que cela ne t'empêche pas de boire.

La chivetaine posa le goulot sur les lèvres de la fadièse. Xandra distingua des traces de dents sur les bras de son interlocutrice. Elle s'était probablement mordue jusqu'au sang pour ne pas sombrer dans la folie.

Quelques gouttes d'eau à la forte saveur minérale suffirent à désaltérer la choriste. Elle fixa Sakyja Madura avec une telle intensité que cette dernière se détourna. Puis elle entrouvrit les lèvres et entonna les premières notes du Morticant.

Sakyja comprit qu'elle avait été manœuvrée par sa prisonnière lorsque le chant la frappa au plexus et lui paralysa les centres nerveux. La gourde lui échappa et roula sur le plancher dans une succession de tintements. Elle voulut poser la main sur cette bouche grande ouverte d'où s'élevaient les notes meurtrières, mais elle en fut incapable, elle n'eut pas d'autre ressource que de s'effondrer sur le dos et de verser des larmes d'épouvante. Toute la colère de la tempête nocturne s'était concentrée dans la voix de la choriste. Aussi faible qu'une nouveau-née, le chivetaine distinguait l'extrémité du mât qui se balançait avec une amplitude de plus en plus prononcée, les vergues aux contours flous, le ciel qui se teintait d'une luminosité timide et bleutée, une dentelle mouvante de nuages clairs.

Elle espéra que quelques-uns de ses équipiers avaient échappé à l'énergie dévastatrice de cet hymne de mort. Traversée d'un regain d'énergie, elle trouva la force de tourner la tête et regarder autour d'elle. Elle aperçut des formes inertes enroulées autour du bastingage, allongées sur le plancher, affaissées sur les marches de l'escalier qui reliait le pont au poste de pilotage.

N'y avait-il donc rien à faire pour arrêter ce terrible chant ? Elle vit le corps massif et meurtri de la choriste attachée au mât, ses pieds d'une étrange couleur bleue, l'épaisse toison de son bas-ventre, sa poitrine volumineuse qui se soulevait à chaque inspiration et s'abaissait en libérant les sons assassins. Elle rencontrait des difficultés grandissantes à ordonner ses pensées. Elle eut encore le temps de songer qu'elle avait été victime d'une femme armée de sa seule voix, elle qui avait déjoué les multiples pièges tendus sous ses pas par les pires forbans de la Quatrième Voie Galactica.

L'image de fra Kirléan traversa son désert intérieur… Un mirage… Le seul homme qu'elle eût aimé avec sincérité… Elle sombra dans un brouillard de plus en plus épais, de plus en plus noir, de plus en plus froid.

Xandra chanta jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Les larmes qui coulaient de ses yeux étaient maintenant des larmes de joie, le Morticant un chant d'espoir, un chant de vie. Elle avait accompli la volonté de Kahmsin, elle pouvait s'éteindre en paix. Des vultures planaient silencieusement dans la voûte céleste teintée de mauve par l'apparition de Mu. Avec la fadièse, se tournait définitivement la page de la chorale impériale de Cham. Elle se demanda si Joru et Ilanka trouveraient la force d'en ouvrir une autre, puis elle fut attirée par une bouche de lumière bleue où son propre chant résonnait comme la plus merveilleuse des musiques.

*

— Prosternez-vous devant Sa Majesté l'empereur de Cham ! rugit le capitaine des gardes.

Une passerelle mobile et recouverte d'un tapis de soie avait été jetée depuis le sas d'un vaisseau, un petit appareil noir posé sur ses trois pieds et frappé sur ses flancs des emblèmes impériaux. Ilanka, Joru et Le Vioter avaient été alignés à une dizaine de pas du socle de la passerelle, devant un siège de bois sculpté.

Les deux choristes avaient tenté de donner un semblant de tenue à leurs robes maculées de boue. Ils se tenaient par la main et se consultaient fréquemment du regard, comme pour s'accorder sur une ligne de conduite commune et cohérente. Les gardes impériaux avaient laissé le temps à Rohel de se rhabiller mais ils lui avaient confisqué son épée.

Les cadavres des deux ourlaïrs, des fauves à la sinistre réputation, les avaient interloqués : un animal encore plus puissant et féroce que ces monstres les avait égorgés comme du vulgaire bétail. Ils avaient également ramassé la sonde couverte de boue et apparemment hors d'usage. Puis ils avaient escorté les prisonniers à travers la plaine jusqu'au vaisseau impérial, posé trois ou quatre kilomètres plus loin.

Joru avait ouvert la bouche pour demander quelque chose à Rohel, mais Ilanka lui avait intimé l'ordre de se taire en lui posant l'index sur les lèvres. Il lui avait obéi, même s'il ne savait pas très bien où elle voulait en venir, fort de cette seule certitude qu'il devait mettre toute sa confiance en elle.

Le rémineur avait rêvé de chanter devant l'empereur, mais dans d'autres conditions. Il était partagé entre la frayeur que lui occasionnaient ces gardes armés jusqu'aux dents, cette atmosphère

funèbre d'exécution publique, et le bonheur à la fois simple et fort que lui procurait la présence d'Ilanka.

D'une pression sur la nuque, les gardes qui se tenaient derrière eux les contraignirent à baisser la tête. Ils portaient des lances d'apparat et des vibreurs lumineux à canon court. Leurs uniformes noirs s'ornaient, comme les flancs du vaisseau, d'un triangle rouge à l'intérieur d'un cercle jaune. Les bords de leurs hauts bonnets coniques s'ornaient de rubans de soie grise. La luminosité s'accroissait brusquement avec l'arrivée de Nu. Au bout d'un moment qui parut interminable aux captifs, la voix du capitaine brisa de nouveau le silence de l'aube.

— Veuillez maintenant fixer la Lumière de Cham, le représentant des dieux sur ces mondes de matière.

La pression des gardes se relâcha et ils purent de nouveau relever la tête. Assis sur le fauteuil et vêtu d'une longue toge de brocart, un vieillard au visage ridé, au crâne rasé maculé de taches brunes, aux petits yeux luisants comme des braises sous les arcades proéminentes, les observait en silence. Deux hommes se tenaient de chaque côté du trône, également parés de longues robes de brocart dont les motifs se modifiaient à chacun de leurs mouvements ; l'un ressemblait, en plus jeune, à l'empereur de Cham, l'autre avait un visage émacié, des lèvres aiguisées, un regard noir de vulture.

— Voici donc nos deux coupables, déclara l'homme au regard sombre. Ces choristes qui ont trahi la confiance de leurs pairs, perturbé la qualité vibratoire de Kahmsin et préparé une année détestable pour le peuple de Cham. Ces pécheurs qui se sont alliés à un hors-monde pour échapper à leur juste châtiment et ont précipité la fin du chœur impérial.

Le Vioter repéra Lucifal, posée dans l'herbe devant le fauteuil. Il recouvrait peu à peu l'intégralité de ses facultés physiques et mentales. Il ne gardait que de vagues souvenirs de sa métamorphose, des sensations fugitives, des odeurs, des images brèves et rageuses, un goût de sang à la bouche. Il avait fallu que les gardes le frappent à coups de manche de lance pour le sortir de son sommeil. Il évalua mentalement le temps nécessaire pour récupérer l'épée et fausser compagnie aux Chami. Ses chances étaient très faibles, pour ne pas dire nulles.

— Nous avons découvert les cadavres de vos frères et sœurs de la chorale, poursuivit l'homme qui avait décelé les lueurs interrogatives dans les yeux de Joru et d'Ilanka. Dix-huit corps… Il en reste un que nous n'avons pas encore retrouvé mais qui a probablement été enlevé par l'équipage du vaisseau pirate stationné à quelques kilomètres d'ici. Nous avons été prévenus de votre forfait par le responsable de l'octave et nous avons approuvé la décision qui vous condamnait au Morticant. Nous avons également remarqué que les sondes mécaniques

présentaient des dysfonctionnements importants, inhabituels, sans doute liés à la présence de ces pirates des champs hypsaut. Nous avons fait part de nos préoccupations à Sa Majesté la Lumière de Cham, qui a décidé de se rendre lui-même, et sans attendre, sur la planète des vents musiciens.

L'homme se tourna vers l'empereur et esquissa une courbette. D'un geste de la main, l'auguste vieillard l'invita à poursuivre.

— C'est la première fois dans la longue histoire de Cham que la chorale impériale subit une telle extermination. Tout cela parce que vous n'avez pas su contrôler vos pulsions animales, Ilanka Partukian et Joru Hamani. Nous sommes venus exécuter la sentence au nom des choristes assassinés.

Joru fut parcouru des mêmes tremblements que lorsque Xandra était venue lui annoncer le verdict de l'octave dans l'entrepont de l'aéronef. La main d'Ilanka s'enroula autour de la sienne et la pressa avec force.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? demanda l'homme.

À la manière dont il menait le débat, à l'autorité qui émanait de lui, il ne faisait aucun doute qu'il occupait une fonction plus élevée que le simple poste de porte-parole.

Ilanka se tourna d'abord vers Le Vioter, lui sourit comme pour le rassurer, puis elle plongea son regard dans celui de Joru, entrouvrit la bouche et, emplie de la puissance de la tempête musicienne, entonna son chant personnel.

Les premières notes se répandirent dans le silence avec la grâce et la délicatesse de corolles musicales. L'homme au regard noir tendit le bras pour demander aux gardes d'intervenir, mais, d'un geste péremptoire de la main, l'empereur leur ordonna de rester en place.

Joru comprenait maintenant pourquoi Ilanka l'avait empêché de parler quelques minutes plus tôt. La puissance de leur vibration intérieure se serait envolée sur leurs paroles et leur chant aurait perdu une grande partie de son impact. Ce récital donné devant l'empereur était leur meilleure – leur seule – défense. Il contempla la jeune femme pendant quelques secondes. Les yeux clos, la tête renversée, elle était transportée par le son, transfigurée. Des frissons lui parcoururent l'échine et, ne sachant trop quelle attitude adopter, il ferma à son tour les yeux et ressentit toute l'énergie de leur fusion, bien plus profonde et complète que leur union charnelle. À cet instant, ils formaient une seule entité, un être qui s'exprimait par leurs deux corps et leurs deux âmes.

Il ouvrit enfin la bouche. Sa voix jaillit de son creuset intime, rejoignit celle d'Ilanka, l'accompagna et la révéla en même temps. Ils exprimaient la joie, célébraient la création, glorifiaient la vie. Ils ne prononçaient aucun mot, ils se contentaient de vocaliser, d'explorer

les possibilités de la gamme. Quand l'un s'envolait dans les aigus ou descendait dans les graves, l'autre s'enroulait autour de sa ligne mélodique comme un lierre autour d'un tronc.

Leur chant ramena Le Vioter quelques années en arrière. Il produisait sur lui la même impression que le jour où il avait entendu la féelle Saphyr, la cantatrice d'Antiter. Il n'était alors qu'un jeune homme promis à un avenir glorieux. Au-delà d'une première sensation de tristesse déchirante, il lui semblait déceler un message d'espoir et d'amour dans les voix des choristes, rétablir le lien ténu qui l'unissait à la captive des Garloups. Saphyr n'avait plus la force de lui adresser ses messages au travers de l'espace et du temps, mais elle se glissait dans le chant de Joru et d'Ilanka, elle affirmait par leurs voix qu'elle vivait encore, qu'elle espérait son retour. Alors il tomba à genoux et, sans se soucier des gardes pétrifiés derrière lui, posa son visage contre la terre encore humide et s'autorisa enfin à laisser couler ses larmes.

L'empereur resta un long moment silencieux après que les deux choristes eurent achevé leur récital. Ses yeux brillaient comme des étoiles au milieu de ses rides. La brise était tombée et la température avait grimpé de plusieurs degrés. L'homme au visage de vulture lançait d'incessants regards au vieillard figé sur son trône, guettant avec impatience un signe. Joru et Ilanka n'avaient pas eu besoin de se consulter pour mettre fin à leur chant. Ils avaient en quelques minutes délivré le message secret de la planète et il leur faudrait s'exposer à d'autres tempêtes musiciennes pour recueillir l'énergie des éléments.

L'empereur s'agita légèrement sur son siège, mouvement qu'interpréta l'homme au regard sombre comme une autorisation de prendre la parole.

— Je ne vous ai pas demandé de chanter, gronda-t-il, mais de…

— Taisez-vous, Beln ! l'interrompit sèchement l'empereur. Le récital de ces deux jeunes choristes m'a empli d'une telle sérénité que votre verbiage m'offense.

Bien que légèrement chevrotante, sa voix avait le tranchant d'une lame.

— Mais, Lumière de Cham…

— Taisez-vous ou je vous fais couper la langue ! J'ai assisté à plus de cinquante récitals à la fin des saisons musiciennes de Kahmsin, et jamais je n'ai entendu une prestation de cette qualité.

— Ils ont violé les règles de la Psallette, Lumière de Cham, intervint l'homme placé à la droite de l'empereur.

— Quel effet leur chant a-t-il eu sur vous, mon frère ? demanda l'empereur.

— Il m'a ravi l'âme, Lumière de Cham. Bien mieux que n'avait réussi à le faire le chœur dans son entier…

— J’en conclus que les lois de la Psallette sont mauvaises ou dépassées, et que les temps sont venus de les abolir.

— Abolir un règlement séculaire, Lumière de Cham ?

— C’est la première décision à laquelle m’invite ce chant.

Il examina un long moment les deux choristes aux robes empesées de boue, si misérables dans leur apparence et si nobles dans leur amour.

— Accepteriez-vous de repartir avec nous sur Cham afin de nous faire part de vos suggestions, de vos exigences ? demanda-t-il avec un sourire.

— Ces impurs ? Vous n’y songez pas, Lumière de Cham ! s’exclama l’homme au regard sombre.

— Vous m’ennuyez, Beln. Qu’est-ce qui est le plus important à vos yeux ? La satisfaction de votre empereur ou bien votre volonté aveugle d’imposer un ordre rétrograde ?

— L’empire a besoin d’ordre, Lumière de Cham.

— Et vous, vous avez besoin d’ouvrir vos oreilles et votre cœur.

L’empereur se leva et se dirigea d’une démarche hésitante vers les deux choristes. Sa lourde robe de brocart traînait sur le sol et couchait les herbes sur son passage.

— Vous ne m’avez pas encore répondu, dit-il en fixant tour à tour Joru et Ilanka.

La solmineur lança un bref coup d’œil au rémineur, puis désigna Rohel, toujours agenouillé, d’un mouvement de menton.

— Nous souhaitons que vous laissiez repartir cet homme après lui avoir remis son épée, dit-elle d’une voix ferme.

— Ce n’est qu’un hors-monde.

— Il a un rôle essentiel dans l’avenir des humanités, Lumière de Cham.

L’empereur hocha la tête à plusieurs reprises.

— Aucun hors-monde ne peut pénétrer dans le vaisseau impérial de Cham. Comment repartira-t-il de Kahmsin ?

— Avec le vaisseau des pirates.

Le dénommé Beln leva les bras au ciel.

— La loi chami…

— Est le fruit de la volonté impériale, coupa l’empereur. Je vous accorde la vie de ce hors-monde.

Les visages des deux choristes s’éclairèrent d’un sourire.

— Nous voulons nous établir sur Kahmsin afin d’y recevoir tous ceux qu’anime le désir sincère d’entendre le message des tempêtes musiciennes, déclara Joru. C’est notre deuxième requête.

— Kahmsin perdra sa qualité vibratoire si vous autorisez n’importe qui à en fouler le sol ! glapit Beln.

— Aucun humain ne peut prétendre altérer à lui seul la qualité

vibratoire d'une planète, rétorqua Joru. L'ingratitude de ses enfants n'amoindrit pas l'amour d'une mère.

— Je vous invite à poursuivre cette conversation à l'intérieur du vaisseau, proposa l'empereur. Sans vous, Beln : la colère est mauvaise conseillère.

*

Les lumières de Mu et Nu teintaient de bleu la coque du vaisseau. Le Vioter s'immobilisa, but une gorgée d'eau au goulot de la gourde métallique et isotherme que lui avait remise un garde. L'empereur avait examiné Lucifal d'un air intrigué lorsque, sur son ordre, le capitaine était venu la ramasser dans l'herbe et l'avait tendue à son propriétaire.

Rohel avait dû écourter les adieux avec les deux choristes, une précipitation qui l'avait soulagé. Ils s'étaient étreints sans dire un mot, puis il s'était éloigné sans se retourner. Ilanka et Joru avaient pris place à jamais dans son cœur et il n'éprouvait pas le besoin de se répandre en démonstrations appuyées.

On lui avait fourni une combinaison noire qu'il avait passée rapidement et dont le tissu, composé en majorité de soie sauvage, était très agréable au toucher.

Une chaleur de plomb régnait sur la plaine. Il apercevait dans le lointain l'ombre imprécise de l'appareil abattu. Les herbes et les fleurs restaient immobiles, silencieuses. Les taches éclatantes des corolles épanouies brisaient la monotonie de l'océan vert pétrifié par la fournaise. Rohel observa le vaisseau pirate, ne remarqua aucun mouvement suspect alentour. Il trouva étrange que les membres de l'équipage l'aient abandonné sans surveillance. Les gardes chami ne lui avaient pas restitué le vibreur cryogénique enfoui dans la poche de sa veste. Lucifal était la seule arme à sa disposition, et il n'avait pas l'intention de l'utiliser contre des adversaires ordinaires.

Il s'approcha du grand appareil avec prudence, prêt à se jeter dans les herbes à la moindre alerte. Il s'arrêta sous la carène pour tenter de déceler des bruits révélateurs d'une présence. Les pirates n'avaient même pas pris la peine de commander le retrait de la passerelle. Il la franchit à pas lents, fixant jusqu'au vertige la bouche arrondie du sas ouvert. L'équipage de ce vaisseau faisait preuve d'une inconscience surprenante pour des hors-la-loi de l'espace, ou bien il avait une confiance aveugle dans la reconnaissance vocale ou cellulaire de son vaisseau. La sonde avait affirmé que l'appareil était protégé par un identificateur relativement facile à tromper. En tant qu'ancien agent du Jahad, il connaissait de nombreuses façons de neutraliser les systèmes de sécurité, mais il lui était arrivé parfois de tomber sur des

clefs ou des brouillages impossibles à décoder.

Il s’engagea dans la coursive d’entrée, un large passage qui desservait des coursives secondaires et les accès aux soutes. Un silence profond régnait sur le vaisseau désert. Aucun obstacle, aucune barrière magnétique ne se dressait devant lui. La facilité avec laquelle il s’enfonçait à l’intérieur de ce géant métallique, en principe équipé de plusieurs niveaux de défense, le conforta dans son impression de plonger tête baissée dans un piège.

Il franchit plusieurs coursives, traversa une sorte de place délimitée par des cloisons sur lesquelles se découpaient les linéaments d’une dizaine de portes. Il pénétra sans hésiter dans la cabine de pilotage, assez vaste mais pourvue de hublots ovales dont l’étroitesse interdisait de goûter pleinement la griserie des hypsauts. Il s’approcha des instruments, pressa la barre d’espacement d’un clavier pour réactiver les mémodisques de bord.

Il commençait à se détendre, à penser que son inquiétude ne reposait sur aucun fondement. Cet appareil lui permettrait d’atteindre la Seizième Voie Galactica en quelques jours. Le chant de Joru et d’Ilanka avait ranimé l’espoir.

— Bienvenue à bord de *l’Ontegut,* Rohel Le Vioter.

La voix, puissante, métallique, avait jailli des haut-parleurs encastrés dans les cloisons de la cabine. Interdit, Rohel recula d’un pas et se retourna vers la porte.

— Inutile de surveiller cette porte, reprit la voix. Je ne suis pas un interlocuteur ordinaire.

Une minuscule trappe s’ouvrit sur le plafond de la cabine, un canon télescopique jaillit de sa gaine et vomit une onde blanche qui se fracassa aux pieds de Rohel. Il bondit vers la porte mais elle se referma dans un claquement sec et lui coupa toute retraite.

— Vous êtes mon prisonnier, Rohel Le Vioter. Je contrôle chaque mécanisme de ce vaisseau. Je suis Lokus, une intelligence artificielle conçue voici dix siècles par les esprits les plus brillants des planètes recensées. Mon histoire ne présente pas un grand intérêt, mais sachez que j’ai vécu pendant plus de neuf cents ans dans une décharge technologique, que j’ai été reconstitué par un missionnaire du Chêne Vénérable et que, fortuitement, j’ai entendu parler du Mentral. De l’homme, également, qui l’a dérobé à l’Église.

Le Vioter se laissa choir sur un tabouret de pilotage et réfléchit à la manière de neutraliser ce cerveau artificiel, d’autant plus dangereux qu’il avait pris le contrôle des mémodisques de bord et des systèmes de sécurité du vaisseau.

— Vous n’avez, dans l’état actuel des choses, que 0,08 % de chances de m’échapper. Je vous ai déjà parlé dans la plaine de Kahmsin et dans la grotte de l’Aphals. J’analyse, aux réactions de

votre visage, que vous avez établi le lien entre la sonde de type MO et votre serviteur. J'ai pris le contrôle des sondes de surveillance de ce monde et j'ai inventé de toutes pièces le type MO d'assistance pour vous inciter à la suivre et à vous jeter de vous-même dans la nasse. La tempête musicienne et les réactions irrationnelles des humains ont failli compromettre mes projets. Des dysfonctionnements imputables à la pluie et au vent ont déconnecté la sonde, et je vous ai perdu de vue, mais votre présence à l'intérieur de l'*Ontegut* démontre que mes calculs se sont révélés plus forts que la part de chaos gouvernant toute entreprise.

La voix marqua un temps de pause comme pour laisser à ses paroles le temps de s'imprégner dans l'esprit de son interlocuteur.

— Que me voulez-vous exactement ? fit Le Vioter.

Il avait déjà la réponse à cette question mais il s'efforçait de faire parler le cerveau artificiel pour gagner du temps, pour chercher un moyen de le déconnecter. Il avait également compris que Lokus analysait ses moindres réactions faciales et il veillait à garder un visage parfaitement immobile, neutre.

— Le Mentral. Si cette formule possède le pouvoir exorbitant qu'on lui prête, je détiendrai l'arme absolue, devant laquelle capituleront tous les gouvernements des mondes recensés.

— À quoi vous servirait-il de régner sur les hommes ?

— J'apprécie le respect que vous me témoignez en me vouvoyant, Rohel Le Vioter. Les machines ne sont d'habitude que des domestiques au service des humains, des entités méprisées. Je gouvernerai parce que j'ai été conçu pour une efficacité maximale et que ma logique me pousse à entreprendre sans cesse. Lorsque j'aurai régulé le chaos humain, je poursuivrai une autre quête, un autre chemin vers la productivité ultime. Vers la divinité.

La seule solution pour se sortir de cette impasse était de prononcer le Mentral. Le Vioter détruirait le vaisseau, devrait attendre plusieurs jours, voire plusieurs mois, avant de poursuivre sa route mais il annihilerait cette redoutable intelligence artificielle et se ménagerait une chance de survivre. Il ne laissa rien transparaître de sa résolution tandis que Lokus s'étourdissait de mots, de calculs, de projets.

— Mes capteurs analyseront votre cerveau cryogénisé. Les cerveaux humains, comme les mémodisques, laissent des traces de leur activité. Il me suffira de savoir les décoder. Cela me prendra environ trois semaines.

Le Vioter entrouvrit la bouche. Déjà, les premières syllabes du Mentral se pressaient dans sa gorge, impatientes de se répandre dans l'atmosphère.

Lokus se rendit alors compte de son erreur : il n'avait jamais envisagé la possibilité que le déserteur du Jahad se servirait de la

formule contre lui, peut-être parce qu'il était une intelligence pure, qu'il n'avait accordé aucune importance à ses structures métalliques, à son enveloppe matérielle. Il mobilisa en un éclair tous les canons cryogéniques de la cabine et leur commanda de cribler d'ondes leur cible humaine.

Mais les cartes-miroirs et les liquides de transmission n'obéirent pas à ses ordres avec leur célérité habituelle. Pire, leurs infimes hésitations se transformèrent tout à coup en d'infranchissables gouffres.

Le Vioter referma la bouche lorsque le canon cryogénique se rétracta dans sa gaine. Une chaleur vive lui irradia le crâne. La voix synthétique de Lokus se déforma, prononça des bribes de phrases incohérentes, se ralentit jusqu'à devenir un murmure grave et prolongé, se tut enfin pour rendre la cabine au silence.

Le Vioter se glissa derrière la porte et se cala contre la cloison. Les bruits de pas allaient en s'amplifiant et il n'avait trouvé d'arme dans aucun tiroir des tableaux de bord.

Un homme au crâne rasé s'introduisit dans la cabine. Bien que vêtu d'un costume civil, il appartenait de toute évidence au clergé du Chêne Vénérable. Rohel le laissa s'avancer jusqu'au centre de la pièce.

— Ne vous retournez pas. Mon arme est pointée sur vous.

L'homme sursauta, leva les bras et se retourna malgré la consigne. Maigre, blême, il avait une allure d'adolescent. Un pâle sourire vint mourir sur ses lèvres quand il constata que son vis-à-vis n'était pas armé.

— Vous êtes Rohel Le Vioter ? demanda-t-il d'une voix douce.

Le Vioter acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je suis heureux que Lokus n'ait pas réussi à vous cryogéniser. Je suis fra Kirléan, missionnaire du Chêne. J'avais tiré ce monstre de son sommeil séculaire, il relevait de ma responsabilité de l'y replonger. Il a eu tort de me sous-estimer : l'ayant entièrement remonté, je connaissais ses points faibles. Il n'a rien fait pour m'empêcher de pénétrer dans sa cabine et d'ouvrir son capot. Une provocation. Il avait fondé toute sa théorie sur mon ambition, réelle quand je l'ai connu, et il pensait que je n'oserais jamais me débarrasser de lui. Il n'avait pas prévu les modifications radicales apportées par les sentiments, par le chant de cette planète. Il m'a suffi de couper ses deux centres principaux d'énergie. Il est… il était à l'image des humains : à la fois fort et fragile, arrogant et vulnérable… En le déconnectant, j'ai également neutralisé les systèmes de défense de *l'Ontegut*.

Le missionnaire se tut et laissa errer son regard sur les instruments de bord.

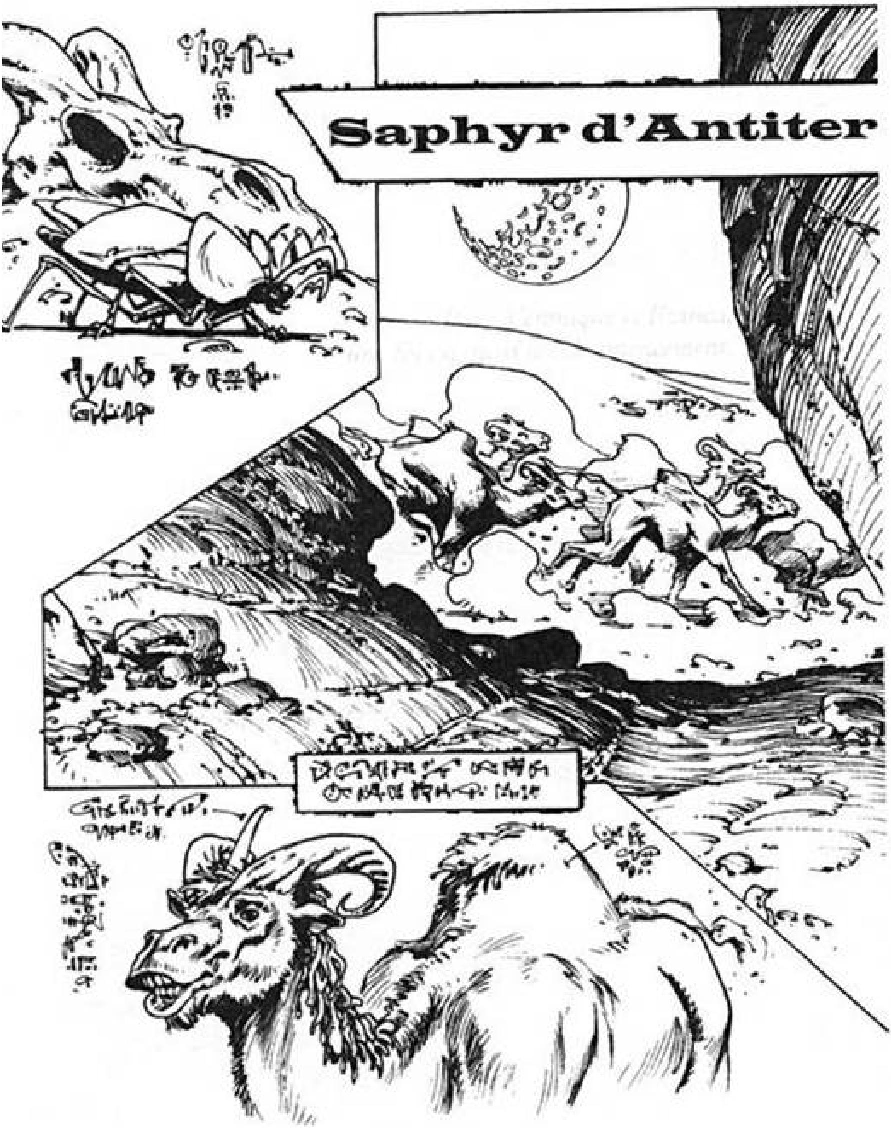
— J’ai besoin de ce vaisseau pour continuer ma route, dit Rohel.

— Je vous le laisse, murmura fra Kirléan. J’ai décidé de rester sur Kahmsin. Je me suis affranchi de l’Église et je vous abandonne volontiers la responsabilité du Mentral. J’ai l’intuition que Sakyja, la chivetaine de *l’Ontegut,* a trouvé la mort quelque part dans cette plaine. J’enterrerai son corps et je veillerai son âme. Peut-être les murmures du vent finiront-ils par m’apporter l’apaisement.

— Vous rencontrerez sûrement des choristes chami dans les environs. Dites que vous venez de ma part, ils vous enseigneront la manière d’entendre le chœur des éléments.

*

Quelques heures plus tard, l’*Ontegut* décolla de Kahmsin dans un vrombissement rageur. Avant de programmer son hypsaut, Rohel observa pendant quelques minutes la planète aux dominantes ocre et vertes. Il ne reverrait jamais Joru et Ilanka, ces deux enfants qui avaient défié une autorité millénaire pour s’aimer, mais le lien qui l’unissait aux deux choristes chami traverserait l’espace et le temps pour les maintenir ensemble dans une demeure d’éternité.



Fragment de l'*Encyclopédie des mondes recensés*

Pour Véronique et Bianca,
une fin est aussi un commencement.

CHAPITRE PREMIER

— Qui ? s'étrangla le technicien de la tour de contrôle.

Son visage holographique, qui emplissait l'écran-bulle du tableau de bord, restait impassible mais sa voix ne réussissait pas à masquer la stupeur dans laquelle le plongeait cette communication.

— Rohel Le Vioter, princeps d'Antiter, répéta Rohel en détachant chacune de ses syllabes.

L'homme s'accorda un long temps de pause avant de pousser un soupir.

— Bon dieu, princeps, ça fait un sacré bail qu'ils vous attendent ! grommela-t-il avec une grimace qui n'était ni tout à fait un sourire ni tout à fait un rictus. Ils commençaient à devenir nerveux.

— Ils ? demanda Le Vioter, qui connaissait parfaitement la réponse à sa question.

— Vous et moi avons passé l'âge de jouer aux devinettes, princeps. Ils font régner la terreur depuis votre départ. Il ne s'est pas passé un jour sans qu'ils aient commis leur lot d'abominations. En sept ans, la population dévillienne est passée de douze à quatre milliards d'individus.

— Savez-vous quelque chose au sujet de la féelle Saphyr d'Antiter ?

La respiration de Rohel se suspendit.

— Jamais entendu parler de ce nom, marmonna le technicien. Pouvez-vous me communiquer vos coordonnées spatiales afin de…

— Il me faut d'abord obtenir des garanties sur la vie de Saphyr d'Antiter.

Le visage holographique réprima une moue d'agacement.

— Je suis un technicien de l'astroport d'Ersel, pas un agent de renseignements.

Rohel devina, à l'infime crispation de ses traits, que son

interlocuteur manipulait sournoisement les commandes du radar spatial afin de localiser l'*Ontegut*. Cette manœuvre, inutile – il avait pris la précaution, avant de contacter l'astroport d'Ersel, de déclencher l'ouverture du bouclier furtif dont était équipé ce type de vaisseau –, révélait que le technicien n'était pas le simple rouage qu'il prétendait être.

— Je vous demande seulement d'établir une connexion holographique avec les autorités de Déviel, lança Le Vioter. Et ne cherchez pas à me localiser, vous perdriez votre temps.

— Je m'en suis déjà rendu compte, grommela le technicien. Mon radar tourne en bourrique ! Bouclier furtif, hein ? Je ne voulais pas vous prendre en traître, princeps : ce genre de truc fait partie de mon boulot.

— Le code déontologique de la Fratrie de l'Espace…

— Ne signifie plus rien depuis des lustres, coupa le Dévillien. La paranoïa a gagné l'ensemble de la Seizième Voie Galactica : toute velléité d'anonymat est devenue suspecte.

— Je souhaite seulement m'entourer de certaines précautions avant de me présenter devant le Cartel.

Le technicien se mordit les lèvres, comme s'il hésitait à poser la question qui le tracassait.

— Qu'est-ce qu'ils vous veulent ? Votre nom arrive en premier sur la liste des priorités absolues.

Le Vioter eut la nette impression que son interlocuteur lui jouait la comédie pour lui soutirer des renseignements. L'éclat de ses yeux, décelable malgré la réduction de l'écran-bulle et la qualité médiocre de la projection holographique, trahissait une nervosité qui contrastait avec l'impassibilité de ses traits.

— Raison de plus pour vous dépêcher de me connecter avec eux, ordonna Rohel d'une voix sèche.

— Appelez-les depuis votre vaisseau si vous êtes tellement pressé.

Le Vioter se contint pour ne pas presser la touche d'effacement de l'écran-bulle.

— Question de fréquence, murmura-t-il entre ses lèvres serrées. L'émetteur d'un vaisseau ne peut communiquer qu'avec les récepteurs des astroports… Vous devriez pourtant le savoir.

— C'est la première chose qu'on apprend à l'école de l'astronautique, gloussa le Dévillien. Le petit malin qui trouverait le moyen de mélanger les fréquences déclencherait une foutue panique sur les mondes recensés. Vous ne voulez vraiment pas me dire ce qu'ils vous veulent ?

— Contentez-vous d'exécuter les consignes de vos dirigeants.

— Doucement. Ce n'est parce que ces… ces créatures ont pris le contrôle de Déviel que je les considère comme mes patrons.

— Je n'ai pourtant pas le sentiment que vous soyez entré en rébellion en cet instant.

— Il y a manière et manière de résister, princeps.

Les traits du technicien se détendirent tout à coup, comme s'il avait enfin admis que son correspondant ne cherchait pas à le mystifier.

— Je serai obligé de vous faire attendre quelques minutes, princeps. Le temps d'établir la liaison avec le palais du Cartel.

— Ils se sont installés dans l'ancien palais impérial ?

— Ils s'installent où bon leur semble… Dans votre corps si ça leur chante.

La tristesse contenue dans la voix du technicien avait des accents de sincérité qui ne trompaient pas. Sa tête disparut subitement de l'écran-bulle et l'imperceptible grésillement qui avait accompagné leur conversation se tut, laissant le seul grondement diffus des stabilisateurs troubler le silence de l'espace.

Le Vioter avait effectué une dizaine d'hypsauts entre la Quinzième et la Seizième Voie Galactica. Les deux mois de ce voyage lui avaient paru interminables, d'autant qu'il avait souffert du mal de l'espace, un sentiment aigu de solitude qui pouvait à tout moment dégénérer en folie. Il s'était astreint à bouger, à parler pour éviter de sombrer dans la schizophrénie. Il avait refusé la solution qui consistait à programmer les hypsauts, à s'enfermer dans un caisson de cryogénisation et à se réveiller six heures avant d'arriver à destination : d'une part, il était seul à bord, et une règle de sécurité voulait qu'un homme d'équipage restât en éveil pour surveiller les caissons et intervenir en cas de nécessité, d'autre part, et c'était sans conteste la raison principale de ses réticences, il n'aimait pas l'idée de confier son corps et son esprit à un système qui, bien que piloté par des mémodisques à logique floue – c'est-à-dire capables de prendre des initiatives –, pouvait provoquer d'irréversibles lésions dans le cerveau. Il préférait encore passer de longues heures de veille dans la cabine de pilotage à contempler l'incessant ballet des étoiles, même si la solitude se faisait particulièrement oppressante durant les hypsauts. Il s'accordait de courtes périodes de repos pendant lesquelles il ne trouvait que rarement le sommeil.

Il avait flotté entre deux sentiments lorsque l'écran du tableau de bord avait affiché les coordonnées de la Seizième Voie Galactica : la joie que lui procurait son retour dans la galaxie d'où il était parti sept ans plus tôt et l'inquiétude que suscitait en lui le silence prolongé de Saphyr. Il avait cessé de percevoir ses émissions télépathiques lors de son séjour sur la planète Stegmon quelques mois plus tôt et, depuis, il avait l'impression que l'invisible cordon le reliant à la prisonnière des

Garloups s'était rompu.

La chaleur de Lucifal, glissée dans la ceinture de sa combinaison, se diffusait dans sa hanche et sa cuisse gauches. L'épée de lumière, forgée par une civilisation oubliée, paralysait le centre nerveux des Garloups et buvait leur principe vital, mais c'était dans l'amour de Saphyr que Rohel avait trempé son courage et il doutait de trouver en lui la volonté de combattre les êtres de l'antespace s'ils avaient exécuté leur otage.

Il laissa errer son regard par la baie vitrée de la cabine, tenta machinalement de repérer le soleil d'Antiter parmi les points brillants qui criblaient le velours sombre du ciel. Il distingua d'abord l'énorme masse de l'étoile double de Déviel, une binaire à éclipse composée d'une naine blanche et d'une géante rouge, puis il aperçut la traînée dorée du bras spiral et enfin, plus loin, la tranche argentée du bulbe central. La Seizième Voie Galactica, dite également la Voie lactée, appartenait à un amas dont les autres galaxies n'avaient pas encore été explorées. Comme son nom l'indiquait, elle venait en seizième position dans l'ordre chronologique des vagues de colonisation et, pourtant, de nombreux ethnohistoriens la considéraient comme le point de départ de l'aventure spatiale humaine (ce décalage trouvait peut-être une explication dans les manœuvres des religions, qui déclaraient nulles et non avenues les données scientifiques pour imposer leur propre vision de la genèse). Elle recensait plus de quatre cents planètes naturellement habitables ou terraformées, la plupart d'entre elles étant situées sur ses bras spiraux.

Il ne repéra pas l'éclat jaune du soleil d'Antiter mais le simple fait de se savoir à quelques années-lumière de son monde natal l'emplit de nostalgie. Ces sept années d'exil s'étaient étirées comme une éternité. Il lui semblait avoir vécu une foule d'existences depuis son départ, abandonné une partie de lui-même sur chacun des mondes qu'il avait traversés et, même si son instinct de survie, développé par l'enseignement de Phao Tan-Tré, lui avait permis de se sortir de situations difficiles, seul le lien ténu qui l'unissait à Saphyr l'avait empêché de se disperser dans le vide.

La voix du technicien le fit tressaillir.

— Contact avec le palais du Cartel dans moins de vingt secondes, princeps.

La tête holographique s'agitait de nouveau à l'intérieur de l'écran-bulle. Ses cheveux blonds et ras accrochaient des éclats de lumière qui dessinaient des paraboles fugaces sur les cloisons et les instruments de bord.

— C'est le branle-bas de combat en bas ! ajouta le Dévillien. Je ne sais pas quelles sont vos intentions exactes, princeps, mais je préfère vous prévenir que tout Ersel sera sur les dents. L'astroport a déjà été

bouclé… Vous ne passez pas inaperçu quand vous arrivez quelque part.

— Je ne me serais pas annoncé si j'avais voulu passer inaperçu…

— Ça n'aurait pas été une bonne idée. Les sondes de surveillance aérienne auraient détecté et réduit votre vaisseau en miettes. Je vous l'ai déjà dit : l'anonymat est considéré comme un acte de guerre dans l'espace aérien de Déviel. Je vous laisse avec nos amis : ils s'impatientent. Adieu, princeps, et bonne chance.

L'écran recouvra sa neutralité avant de s'emplir de nouvelles émulsions lumineuses. Le Vioter ne put réprimer un cri de surprise lorsqu'il vit peu à peu apparaître le visage de la féelle Saphyr, ce visage dont il avait si souvent rêvé lors de ses années d'errance, ce visage d'une finesse extraordinaire qu'encadraient de longs cheveux couleur d'ambre et qu'éclairaient des yeux d'un bleu clair, presque transparent, ce visage un peu plus pâle que d'habitude, à peine amaigri par sa longue captivité… Il goûta de nouveau les lèvres et la peau de la féelle, il respira son odeur, il sentit son souffle sur son cou, il entendit son chant et son rire, ils roulèrent enlacés dans l'herbe lilas du parc du palais de cristal. Enfin réconcilié avec lui-même, il se débarrassa de sa mélancolie et de sa défiance comme de vêtements trop longtemps portés. Elle lui adressa un sourire qui effaça ses doutes, qui pansa ses blessures. Il touchait les dividendes de sa persévérance. Un rire franc, joyeux, s'échappa de ses lèvres entrouvertes.

— Saphyr, balbutia-t-il. Je suis si heureux…

Sa voix se brisa lorsque le visage de la jeune femme s'estompa de l'écran et fut remplacé, quelques secondes plus tard, par la tête d'un homme au crâne et aux sourcils rasés.

— Vous la reverrez lorsque vous nous aurez remis la formule, princeps d'Antiter.

La voix du nouvel intervenant était aussi tranchante qu'un sabre. Un sourire sardonique flottait sur ses lèvres fines, tellement minces que sa bouche ressemblait à une plaie.

Rohel refoula le hurlement qui montait de son ventre. Il éprouvait la même sensation qu'un nouveau-né arraché brutalement du ventre maternel, un déchirement qui le laissait pantelant. Cet état de réceptivité extrême résultait en partie de son long séjour dans l'espace, où les contrariétés entraînaient des réactions disproportionnées, paroxystiques – et parfois même de véritables accès de folie meurtrière : on avait vu des capitaines de vaisseau massacrer leur équipage et leurs passagers pour un simple désaccord avec leur second –, mais il provenait également et surtout de la dépression brutale qui avait suivi le bonheur intense soulevé par l'apparition holographique de Saphyr. D'autres souvenirs remontaient à la surface

de son esprit, des visions de cauchemar, des ruisseaux de sang dans les rues, les corps de ses parents, de ses frères et de ses sœurs gisant dans leur maison de Néopolis… L'être qui s'agitait à l'intérieur de l'écran-bulle avait peut-être participé au massacre du peuple de la Genèse.

Son peuple.

— J'exige d'avoir une libre conversation avec elle avant de me poser sur l'astroport d'Ersel, déclara-t-il d'un ton qu'il ne parvint pas à maîtriser.

— Nous vous avons fourni une preuve de son existence. Vous devrez vous en contenter. Louez plutôt notre patience, princeps d'Antiter : voici sept ans que nous avons scellé notre accord.

Le Vioter examina attentivement la tête holographique. Elle n'avait d'humain que l'apparence. La rigidité presque minérale des traits et la dureté du regard révélaient qu'un Garloup se cachait à l'intérieur de cette enveloppe corporelle sans doute « empruntée » à un Dévillien.

— Cette projection holographique ne peut en aucun cas valoir de preuve, objecta Rohel. Peut-être s'agit-il d'un simple enregistrement.

— Nous ne savons pas si vous nous rapportez la bonne formule, répliqua le Garloup.

— J'ai rencontré quelques-uns des vôtres au cours de mon voyage. Ils vous ont probablement informé que l'Eglise du Chêne Vénérable recherche activement un déserteur du nom de Rohel Le Vioter, coupable de lui avoir dérobé le Mentral, une formule nécessaire à son expansion.

Les paupières de la tête holographique s'abaissèrent en signe d'acquiescement.

— Une rumeur n’est pas un fait établi, princeps d’Antiter. Vous auriez pu orchestrer vous-même ce genre de mise en scène pour nous abuser. Nous exigeons nous aussi quelques garanties.

— Quel genre de garanties ?

— Une démonstration de la puissance de la formule par exemple.

Le Vioter marqua un temps de pause avant de répondre, tenaillé par l’impression d’être une marionnette entre les mains de ses commanditaires.

— Dangereux : personne ne peut prévoir les conséquences du Mentral. Il peut provoquer une dislocation totale de la croûte planétaire et l’embrasement du noyau.

— Nous ne demandons qu’à voir.

— Cette… démonstration peut tuer des millions de Dévilliens.

Un argument qui n’était pas recevable, il le savait. Les Garloups avaient justement besoin de la formule pour ouvrir des brèches sur l’espace, permettre à leurs congénères de débarquer en masse sur les mondes recensés, exterminer les peuples humains. Un véritable jeu de dupes : il n’avait pas davantage l’intention de leur remettre le Mentral qu’ils n’avaient l’intention de libérer Saphyr. Il se refusait d’être l’agent de l’anéantissement des hommes, et les êtres de l’antespace ne prendraient pas le risque de le laisser en vie. Les Grands Devins d’Antiter avaient prédit qu’une fille naîtrait de son union avec la féelle, chasserait les envahisseurs et rendrait sa souveraineté à l’humanité et, même s’ils traitaient le plus souvent ce genre d’allégations par le mépris, les Garloups ne négligeaient aucune probabilité.

— Le Mentral nous intéresse justement pour ses capacités destructrices, princeps d’Antiter.

— Vous ne l’aurez que lorsque j’aurai conversé avec la féelle Saphyr.

La réponse du Garloup le prit totalement au dépourvu.

— Gardez-le en ce cas.

Ils affectaient l’indifférence pour imposer leurs conditions, une attitude commune à tous les diplomates des mondes recensés. Ils prétendaient que la formule revêtait moins d’importance à leurs yeux que Saphyr aux siens, et celle des deux parties qui feindrait le mieux le détachement aborderait les négociations en position de force.

— Le Cartel devra renoncer à ses rêves de conquête.

— Je vois que vous avez compris à quel usage nous destinions le Mentral, princeps, rétorqua calmement la tête holographique. La formule n’est toutefois qu’un aspect de notre stratégie : elle nous permettrait certes de gagner un temps précieux, mais nous pouvons fort bien nous en passer. Outre la Seizième Voie Galactica, nous

contrôlons déjà, d'une manière ou d'une autre, plus de trois cents planètes recensées. Et vous, avez-vous un… programme de remplacement pour la féelle Saphyr d'Antiter ?

La grossièreté de la question raviva la colère de Rohel mais, appliquant les principes de base de l'enseignement de Phao Tan-Tré, il descendit sa respiration dans le bas-ventre et recouvra son calme. Les Garloups chercheraient sans cesse à le provoquer, à le déstabiliser.

— Vous devriez pourtant savoir que les sentiments d'un être humain pour un autre être humain ne peuvent pas être comparés à un programme, fit-il d'une voix posée. Nous ne sommes pas des machines de type binaire mais des êtres complexes.

— Les humains ! riposta le Garloup avec une vivacité surprenante. Ils n'ont aucune idée de leur propre nature, et cette méconnaissance de leur pouvoir les conduit à la vanité, à la destruction. Ils ignorent les conséquences réelles de leurs pensées, de leurs actes, comme s'ils n'étaient que les locataires de leur univers. En vous opposant à leur disparition, princeps, vous vous placez à contre-courant de l'histoire. Donnez-nous la formule et reprenez la féelle : vous vivrez au moins les quelques années de bonheur qui vous sont dues.

— Et si ces quelques années de bonheur m'apportaient un enfant… une fille plus précisément.

Des étincelles meurtrières traversèrent les yeux du Garloup.

— Vous faites sans doute allusion à cette prophétie imbécile. Si les Grands Devins avaient eu le pouvoir réel de lire dans l'avenir, ils auraient prévu l'extermination de leur peuple. C'étaient des religieux, les gardiens d'un vieux système de croyances. Nous n'avons rien à craindre des superstitions humaines. Vous pouvez féconder la féelle Saphyr autant qu'il vous plaira : vos rejetons et vous serez balayés comme les autres par les vents de l'oubli.

— Pourquoi cet acharnement contre les hommes ? L'univers est vaste : vous pourriez le partager avec d'autres formes de vie.

Le Garloup eut un ricanement sinistre.

— Vous ne comprenez pas, princeps : nous ne sommes pas venus nous installer sur ces mondes de matière, mais exécuter la volonté de nos maîtres.

— Quels maîtres ?

— Les humains ont en eux toutes les réponses. S'ils savaient trouver les bonnes portes, tourner les bonnes clefs, ils ne seraient pas sur le point de disparaître. Mais nous ne sommes pas là pour refaire l'histoire, princeps. Acceptez-vous de vous livrer à une petite démonstration de la puissance du Mentral ?

Le Vioter estima qu'il devait maintenant leur donner un gage de sa bonne foi.

— À la condition que je puisse.

— Bien entendu, princeps, coupa le Garloup. Apportez-nous la preuve formelle que vous détenez la bonne formule, et nous organiserons une entrevue avec la féelle Saphyr.

— Que valent vos promesses ?

Les lèvres aiguisées du visage holographique s'étirèrent en un sourire tronqué.

— Il y a un sous-entendu dans votre question, princeps : que valent les promesses de créatures non humaines ?

La vibration de sa voix trahissait une forme de colère. Il marqua un temps de pause, comme pour donner un tour solennel à ses paroles.

— Pour le savoir, vous devrez nous faire confiance, reprit-il. Faire confiance à ceux que vous considérez comme vos pires ennemis.

— Il y a une deuxième condition, fit Le Vioter après un moment de silence. Vous ferez évacuer, sur un rayon de mille kilomètres, la zone où je prononcerai la formule.

— Que vous importe la vie d'une poignée de Dévilliens ? Ils sont de toute façon condamnés à mort. Vous ne réussirez qu'à retarder l'échéance.

— Vous n'êtes plus à un jour près.

— Un jour ? Vous êtes optimiste, princeps : les Dévilliens ne se laissent pas évacuer comme des animaux domestiques. Ils sont identifiés à leur terre, à leur village, à leur maison. Tous les êtres humains s'identifient à leurs possessions, à leurs sens : c'est la cause principale de leur perte. Mais nous vous proposons une solution qui a le double mérite de ménager vos scrupules et de nous faire gagner du temps : vous prononcerez la formule dans le grand désert intérieur de l'unique continent de Déviel.

— D'après mon écran-carte, le désert intérieur est habité.

— Des Cælectes. Et une poignée de nomades. Insignifiants.

— Ce sont des êtres humains comme les autres.

Les yeux du Garloup brillèrent de nouveau d'un éclat maléfique.

— Il suffit, princeps. Nous avons fait un pas dans votre direction : si le sort de quelques arriérés vous paraît plus important que la vie de la féelle Saphyr, passez outre.

Le Vioter jugea préférable de ne pas insister. Il avançait en terrain miné, où le moindre faux pas risquait de provoquer une rupture définitive des négociations. Une fois sur place, il s'arrangerait pour imposer ses conditions.

— Il n'y a pas d'astroport dans le désert intérieur, avança-t-il.

— Nous mettrons un véhicule et une escorte à votre disposition. En moins de cinq heures, vous serez à Canis Major, l'oasis centrale.

— Dernière précision : je serai seul au moment de prononcer le Mentral.

— Personne ne serait assez fou pour rester aux côtés d'un homme

qui…

Le Garloup s'interrompit soudain, comme frappé par une évidence.

— Et vous-même, princeps ? Vous serez dans l'œil du cyclone, dans le cœur de la tempête. Il y a de fortes probabilités que votre enveloppe corporelle ne survive pas à cette expérience.

— Que vous importe la vie d'un homme ?

La réflexion du Garloup montrait que le Cartel tenait au Mentral bien davantage qu'il ne voulait l'avouer. Cet intérêt ouvrait une brèche dans laquelle Le Vioter pourrait ultérieurement s'engouffrer.

— Nous sommes liés par un marché, ne l'oubliez pas. La vie d'un partenaire nous est extrêmement précieuse, princeps. Avez-vous d'autres exigences à formuler ?

— Une seule : contempler une nouvelle fois Saphyr d'Antiter avant de transmettre mes coordonnées spatiales à la tour de l'astroport.

— Cette femme est votre principale faiblesse, princeps, ironisa le Garloup.

— Ne sous-estimez pas le pouvoir de l'amour.

— Un grand mot, l'amour… Mais il ne s'est pas montré assez fort pour éviter au genre humain de sombrer dans le néant. Accordez-nous un peu de temps pour vous relier au canal holographique de la résidence de la féelle Saphyr. La communication ne durera que cinq secondes. Au plaisir de vous revoir, princeps.

La tête du Garloup s'effaça de l'écran-bulle, comme soufflée par une invisible bouche. Puis des émulsions lumineuses dansèrent entre les parois transparentes et dessinèrent peu à peu les contours d'une chevelure, d'un visage, d'un cou.

Saphyr, miniaturisée par l'hologramme.

Elle le fixait, souriante, aimante. De ses lèvres entrouvertes s'échappa un soupir dans lequel il crut discerner son nom. Il ne savait pas s'il avait réellement entendu la voix de la jeune femme ou s'il avait été leurré par ses sens, mais il fut baigné d'une douce chaleur qui le conduisit dans un état proche de l'euphorie.

Un crissement bref domina le grésillement du socle de projection holographique et le grondement sourd des stabilisateurs. Saisi d'un pressentiment, Rohel releva la tête et examina l'espace par la baie vitrée de la cabine de pilotage. Il vit d'abord un sillage lumineux, puis une forme allongée et scintillante qui approchait du vaisseau à grande vitesse. Une explosion se produisit sur l'aile gauche de l'*Ontegut.* La secousse déséquilibra Rohel et l'envoya percuter le tableau de bord. Il s'accrocha à la poignée flottante qui était tombée de sa niche et s'était stabilisée à un mètre du sol.

Des sondes de surveillance. Elles avaient détecté le vaisseau malgré le bouclier furtif et elles s'abattaient sur lui comme une nuée de lucioles de l'espace. Elles n'étaient pas seulement munies de têtes

neutralisantes mais de charges destructrices. Dans quelques minutes, elles auraient déchiqueté les différentes couches protectrices du fuselage et disloqué la superstructure.

Rohel…

Saphyr continuait de sourire, de fredonner son nom. Il en fut déconcerté : elle avait traversé l'espace et le temps pour entrer en contact avec lui alors qu'ils étaient séparés par des millions d'années-lumière mais elle semblait incapable de pressentir le danger quand il se trouvait à quelques centaines de milliers de kilomètres de Déviel. Sa captivité avait-elle fini par altérer son potentiel télépathique ? Ou bien cette représentation holographique n'était-elle qu'une supercherie ?

Une deuxième explosion, nettement plus puissante que la précédente, ébranla le vaisseau. Les lampes et les appliques de la cabine de pilotage s'éteignirent brusquement et l'écran-bulle recouvra sa neutralité.

Il ne saurait peut-être jamais si Saphyr était encore en vie.

CHAPITRE II

— Lorsque l'oasis ne sera plus que ruines et cendres, vous partirez à la recherche de l'homme qui revient chez lui après un long exil et vous le conduirez au labyrinthe des pensées créatrices.

La voix de Drago, d'ordinaire chevrotante, avait pris une tonalité grave, presque solennelle. Les enfants se lancèrent des regards à la fois amusés et complices, persuadés que le vieil homme, assis en tailleur sur une banquette, avait définitivement perdu la raison. De lui émanait une odeur rance qui évoquait le crottin des boukramas, les animaux qu'utilisaient les Cælectes pour se déplacer d'une oasis à l'autre. Il était tellement ridé qu'on avait l'impression de ne distinguer que des crevasses sur son visage éclairé par des yeux presque entièrement blancs. Il les avait hélés quelques minutes plus tôt, alors qu'ils jouaient au cache-temps dans la ruelle ombragée qui longeait le mur d'enceinte de sa maison. Il leur avait offert de l'eau de datte bleue et des pâtisseries au miel.

— Le labyrinthe de quoi ? demanda Petite-Ourse en étouffant un éclat de rire.

— Le lieu où chaque être humain mesure les conséquences de ses pensées, répondit Drago, imperturbable.

— Où est-ce que ça se trouve ? intervint Taureau.

Il n'attendit pas la réponse de son hôte pour plonger la main dans le plat et saisir trois sam'zas fourrés aux amandes. Le vieux Drago passait pour un excentrique mais il confectionnait probablement les meilleurs gâteaux de Canis Major. La fraîcheur de sa maison était bien agréable en regard de la chaleur dispensée par le soleil double. La canicule se faisait particulièrement écrasante lorsque Flamme, la géante rouge, éclipsait Larme, la naine blanche, et tendait un voile empourpré sur le ciel.

— Quelque part dans le cœur du désert.

— Comment est-ce qu'on y va ? demanda Serpent.

Le bras décharné de Drago jaillit comme un spectre des innombrables replis de son vêtement et son index se pointa sur le plafond plongé dans la pénombre.

— Nous sommes des Cælectes, des lecteurs du ciel. Si vous observez les règles du Livre, les étoiles vous indiqueront le chemin.

— Tu l'as déjà vu, ce labyrinthe ?

Le bras du vieil homme retomba le long de son corps et ses épaules s'affaissèrent, comme incapables de porter plus longtemps le fardeau de sa vie.

— Chaque Cælecte effectuait autrefois le voyage pour affronter sa réalité ultime, mais notre peuple est devenu paresseux au fil du temps et nous avons perdu la route qui mène au labyrinthe. Je n'ai jamais eu le courage d'entreprendre le voyage, de savoir quel genre de créatures pouvaient engendrer mes pensées.

De manière inexplicable, les enfants commencèrent à prendre peur, comme lorsqu'on leur racontait les histoires des terribles mangeurs d'Ombre et qu'ils s'efforçaient de dissimuler leur effroi sous un sourire crispé.

— Qu'est-ce qu'on attend pour retourner jouer ? s'impatienta Lyre.

Elle avait une propension à gémir, à critiquer, à ronchonner qui donnait aux autres la sensation de se frotter en permanence à un buisson d'épines. Chevelure en bataille, air maussade, regard noir, sourcils froncés, robe tire-bouchonnée, elle semblait se méfier de tout et de tous. Ses compagnons savaient toutefois qu'elle dissimulait une sensibilité d'écorchée sous ces dehors revêches et ne lui tenaient pas rigueur de son comportement, d'autant moins qu'elle appartenait à une famille de « marchands d'hommes », des Cælectes qui avaient renié l'enseignement du Livre pour s'établir à Ersel, la capitale dévillienne, et se consacrer au commerce florissant des corps d'emprunt. Les besoins des nouveaux maîtres de Déviel, qui exigeaient d'être régulièrement approvisionnés en organismes humains, alimentaient toutes sortes de trafics qui allaient du négoce à la razzia pure et simple. Les campagnes et les montagnes du grand et moyen Bazeberg s'étaient ainsi vidées des deux tiers de leurs populations. Des parents miséreux ou cupides venaient eux-mêmes vendre leurs enfants, des hommes et des femmes mal intentionnés profitaient des circonstances pour se débarrasser d'une épouse ou d'un mari encombrant, des villages entiers disparaissaient du jour au lendemain.

Lyre n'était en rien responsable des activités de ses parents mais elle en concevait une culpabilité qui la rongeait comme un vorant, un insecte qui s'introduisait dans les cavités nasales des dormeurs, leur injectait un poison paralysant et leur rongeait le cerveau en moins de deux heures.

Bien qu'elle fût seulement de passage à Canis Major, qu'elle fût de surcroît dotée d'un sale caractère, elle avait eu la chance d'être admise dans la bande de Cygne après une série d'épreuves hautement symboliques telles que l'ingestion de vingt noyaux de dattes bleues, le larcin de quatre pâtisseries au miel sur l'étal du redoutable Monoceros ou encore l'exhibition de son ventre devant Grus, le fils de l'Exégète du Livre.

Ses parents avaient décidé de regagner Ersel par la prochaine caravane et elle ne voulait pas perdre une seconde de ces derniers jours de vacances dans la grande oasis du désert intérieur. Autant elle étouffait dans la grisaille de la capitale dévillienne, autant elle se sentait revivre dans l'atmosphère brûlante et parfumée de Canis Major.

— Il n'est plus temps de jouer, fit Drago d'une voix dure. Tes parents et les autres marchands d'âme ont semé le vent de la terrible tempête qui va bientôt s'abattre sur Canis Major et qui risque de les emporter eux-mêmes.

— Elle n'y est pour rien, intervint Taureau.

Âgé de huit ans, Taureau n'était pas plus grand que Serpent, son cadet de deux ans, mais son regard avait la profondeur et la gravité de celui d'un sage. Il avait hérité de son père, Cetus, d'exceptionnelles qualités empathiques. Il ressentait la souffrance des autres avec une telle acuité qu'il cherchait toujours le moyen d'y mettre un terme (et il y parvenait le plus souvent).

— Chaque individu est responsable de sa propre vie, affirma Drago. C'est pour avoir oublié cette règle que l'humanité s'apprête à sombrer dans l'oubli. Le labyrinthe…

Un sifflement prolongé l'interrompit, suivi d'un fracas de tonnerre, d'un hurlement. Les traits du vieil homme se pétrifièrent.

— Les étoiles m'ont trompé, murmura-t-il. Ils attaquent plus tôt que prévu. Filez sur la terrasse et attendez mon signal.

Les cinq enfants restèrent figés sur leurs poufs. Ils avaient tout à coup l'impression d'évoluer dans un rêve et attendaient de se réveiller dans la quiétude rassurante de leur chambre.

Une série de déflagrations firent vibrer les murs de torchis. Les verres s'entrechoquèrent sur le plateau d'argent. Des odeurs de métal surchauffé et de soufre se mêlèrent aux senteurs de jasmin qui embaumaient la maison.

— Filez sur la terrasse ! glapit Drago.

Tirés de leur hébétude par la voix du vieil homme, les enfants se relevèrent et se ruèrent dans l'escalier qui partait d'un coin de la pièce et montait à la terrasse. Toutes les maisons Cælectes étaient conçues sur le même modèle : un rez-de-chaussée à demi enterré, plus ou moins spacieux selon l'importance de la famille, recouvert par un ou

plusieurs toits plats qui servaient à la fois de terrasses et de jardins suspendus.

Ils se faufilèrent entre les amandiers et les dattiers plantés dans de gigantesques bassins et s'accroupirent contre le muret qui donnait sur la ruelle et, au-delà, sur la place des arbres-fontaines. Ils virent d'abord une pluie de traits lumineux qui jaillissaient de tous les endroits à la fois et s'engouffraient dans les embrasures des portes fracassées. Des hommes, des femmes, des enfants, transformés en torches vivantes, se ruaient dehors en poussant des hurlements déchirants. Des silhouettes caparaçonnées de cuir et de métal surgissaient des écharpes de fumée noire enroulées autour des troncs et des massifs de fleurs. Le vent du nord, le fœsch, ne parvenait pas à disperser l'odeur âcre de la chair calcinée. L'eau claire des retenues et des bassins se teintait de cendres et de sang. Comme une nuée de cicéphores blancs, les assaillants s'étaient abattus sur Canis Major au plus fort de la chaleur, au moment où la plupart des Cælectes se retiraient à l'intérieur de leur maison pour goûter la fraîcheur et laissaient l'oasis pratiquement sans défense.

— Les étoiles n'ont pas averti les lecteurs ? souffla Serpent, livide.

Les lecteurs officiels, placés sous la responsabilité de l'Exégète, n'avaient pas parlé de l'imminence d'une attaque. Ils avaient manqué à la troisième règle du Livre, qui exigeait de ses adeptes une vigilance et une clairvoyance de tous les instants.

— Le ciel nous a abandonnés, bredouilla Cygne.

Avec ses douze ans, elle était la plus âgée de la bande, et le droit d'aînesse lui conférait une autorité naturelle qui l'entraînait parfois – souvent – à se montrer tyrannique. Elle avait cessé d'être une enfant quelques mois plus tôt, quand son sang de femme avait coulé pour la première fois, que son corps avait commencé à se transformer et qu'elle avait refusé de se baigner en compagnie des autres dans la grande retenue souterraine de l'Oubaq. Elle s'arrangeait pour mettre en valeur les deux renflements de la grosseur d'une datte bleue qui pointaient sous sa robe au niveau de la poitrine et elle était sujette à de brusques sautes d'humeur qui trahissaient l'angoisse soulevée en elle par sa métamorphose.

— J'ai peur, gémit Petite-Ourse.

Le vacarme des explosions et la vision des torches humaines titubantes effrayaient autant Taureau que la fillette, mais il lui passa le bras autour des épaules et l'attira contre lui comme un grand frère protecteur. Trop jeune – cinq ans – pour être confrontée aux épreuves d'admission, Petite-Ourse avait été acceptée dans la bande en vertu de la chance qu'étaient censées procurer sa candeur et sa grâce.

Le sort de l'oasis fut réglé en une poignée de minutes, mais pour

les cinq enfants, pétrifiés sur la terrasse de la maison du vieux Drago, ce spectacle de cauchemar parut durer des heures.

— Les tueurs du Mensala, chuchota Lyre.

— Le Mensa… quoi ? demanda Cygne.

— Mensala. Une banlieue d'Ersel. Le quartier des Oltaïrs. Ils ont juré d'exterminer les Cælectes.

— Pourquoi ?

La question de Cygne s'acheva en un sanglot. Les rayons de Flamme teintaient de sang la fumée des explosions et la poussière soulevée par les pas des assaillants, qui se rapprochaient de la maison de Drago.

— Les Cælectes sont de plus en plus nombreux à les concurrencer pour le trafic de corps d'emprunts.

— Pas tous les Cælectes ! s'insurgea Serpent. Uniquement ceux qui ont renié l'enseignement du Livre.

Ils se turent de crainte de révéler leur présence aux silhouettes qui remontaient la ruelle, incendiaient les portes, débusquaient de leurs maisons des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards. La peur leur nouait la gorge, leur tordait les tripes, leur emplissait la bouche d'un goût de fiel. Ils identifiaient des amis, des cousins, des oncles, des tantes parmi les corps brûlés qui agonisaient sur le sol.

Les Oltaïrs commencèrent à torturer les survivants rassemblés sur la place des arbres-fontaines. Ils leur coupèrent d'abord les mains et les pieds, puis leur ouvrirent le ventre et prélevèrent des organes, foie, rate, cœur, qu'ils grillèrent aux rayons des propagateurs lumineux et qu'ils mangèrent en grognant de satisfaction. Ils poussèrent la cruauté jusqu'à juguler les plaies de certaines de leurs victimes pour les maintenir en vie le plus longtemps possible.

Lyre n'éprouva qu'une étrange indifférence lorsqu'elle reconnut son père parmi les suppliciés, cloué au sol par la souffrance comme un ver sur une planche de bois. Sans doute ne lui pardonnait-elle pas d'avoir renié le Livre pour se compromettre avec les trafiquants de viande humaine d'Ersel. Il gagnait certes de l'argent, lui offrait les plus belles robes, l'emmenait sur la plage de sable rose de la mer de Sel où se pressaient les riches familles de la capitale dévillienne, mais rien n'égalait à ses yeux la splendeur du désert intérieur, les couchers de l'étoile double sur la forêt des Aiguilles-Rouges, le parfum entêtant du jasmin et des roses mauves déposé par le fœsch dans les ruelles de l'oasis, la saveur des dattes bleues et le goût âpre du lait de boukrama, les maisons alignées et ocre, les jardins suspendus, la saison des mirages, les versets du Livre…

Elle prenait seulement conscience, devant le corps de son père amputé de ses membres, qu'elle ne retournerait plus jamais à Ersel, qu'il ne l'empêcherait plus d'être une Cælecte, une fille du ciel. La

pointe d'inquiétude qui lui fouaillait le ventre concernait sa mère et ses deux frères : tant qu'elle ne voyait pas leurs cadavres, elle voulait croire qu'ils échapperaient aux pattes et aux mandibules de ces insectes métalliques qui s'acharnaient à réduire Canis Major en cendres.

Une escouade d'assaillants se dirigea au pas de course vers la maison de Drago, lâchant de temps à autre des rafales de faisceaux lumineux et d'ondes mortelles qui percutaient les murs, fauchaient les fleurs, soulevaient des gerbes de sable. Petite-Ourse se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas hurler. Tous distinguaient à présent les yeux des Oltaïrs au travers des hublots de leurs casques. Des yeux de fauves surexcités par la vue et l'odeur du sang. Taureau sentit un liquide brûlant couler entre ses cuisses, imbiber sa tunique, et le contraste avec le froid qui coulait dans ses veines le fit frissonner. Dans quelques minutes, les tueurs surgiraient sur la terrasse, les tueraient sur place ou les emmèneraient grossir le lot des suppliciés sur l'esplanade des arbres-fontaines. Une voix retentit dans leur dos, qui les fit sursauter.

— Par là !

Le vieux Drago s'était avancé entre les amandiers et avait soulevé une trappe de bois qu'ils n'avaient pas remarquée.

— Cet escalier donne sur une galerie qui aboutit à la forêt des Aiguilles-Rouges. Je l'ai creusée de mes mains il y a plus de vingt ans. Mon accès privé au désert…

Il s'était coiffé d'un turban vert, la coiffure traditionnelle des guerriers cælectes, et avait passé dans sa large ceinture de tissu un vieux vibreur sonore à canon long dont les matériaux rouillés et les voyants opaques révélaient l'usure. De sa position, il ne pouvait pas voir ce qui se passait dans la rue mais il lançait de fréquents coups d'œil en direction du muret, comme pour suivre la progression des Oltaïrs aux divers bruits qui dominaient le tumulte.

— Vite, par le Livre !

Cygne fut la première à réagir. Elle prit Petite-Ourse par la main et, courbée sur elle-même, l'entraîna jusqu'à la trappe. Les autres s'engouffrèrent à leur tour dans l'escalier.

— Et toi ? qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Serpent à Drago avant de s'engager sur les marches plongées dans la pénombre.

Le vieil homme l'enveloppa d'un regard où se mêlaient l'orgueil et le désespoir.

— Combattre en guerrier cælecte, répondit-il en tapotant la crosse de son vibreur. Ce n'est pas la mort d'un peuple qui se joue en ce moment, mais le sort de toute l'humanité.

— Quel rapport avec nous ? Quel rapport avec cet homme dont tu nous as parlé ? Quel rapport avec le labyrinthe des pensées ?

— Le Ciel ne m'a pas donné les réponses. J'espère qu'il vous les donnera. Va maintenant : ils approchent.

La trappe se referma sur Serpent, qui eut tout juste le temps de dévaler deux marches et de s'accroupir pour ne pas être assommé par le lourd volet de bois. Une bonne dizaine de secondes lui furent nécessaires pour s'accoutumer à l'obscurité, pour distinguer la perspective fuyante de la cage d'escalier, la tunique claire de Taureau qui le précédait. Des chocs sourds ébranlaient les cloisons et les cris des agonisants transperçaient les murs de torchis.

*

— Est-ce que tu le vois ?

Cygne secoua vigoureusement l'épaule de Serpent, qui se retourna et la fixa avec des nuances de reproche dans les yeux.

— Laisse-moi au moins le temps de regarder.

Elle lui caressa la joue pour se faire pardonner son intervention et rejoignit les trois autres assis sur les rochers quelques mètres plus loin.

Cela faisait maintenant quatre jours qu'ils étaient sortis du souterrain qui reliait la maison de Drago à la forêt des Aiguilles-Rouges. Ils avaient d'abord erré entre les roches dressées vers le ciel comme des lances, incapables de parler, choqués par les scènes horribles qu'ils avaient vues sur la place des arbres-fontaines. Ils s'étaient nourris et désaltérés avec la chair blanche des grands cactus qu'ils avaient incisés à l'aide de cailloux pointus. La première nuit, ils s'étaient serrés les uns contre les autres pour lutter contre le froid nocturne. Terrassés par la fatigue et le chagrin, ils avaient fini par s'endormir malgré la dureté du sol, malgré la crainte d'être poursuivis par les Oltaïrs ou attaqués par les vorants.

Serpent, lui, n'avait pas trouvé le sommeil. Allongé sur le dos, il avait longuement fixé le ciel étoilé dans l'espoir de trouver des réponses à ses questions. Il avait essayé d'appliquer les lois du Livre, qui recommandaient à ses adeptes de s'abandonner à leur intuition plutôt que de chercher à tout prix une explication symbolique dans la disposition des astres.

« L'univers chante dans l'âme innocente et pleure dans l'âme pervertie », disait un proverbe cælecte.

Il n'avait d'abord décelé aucune cohérence dans ces poussières lumineuses qu'un vent cosmique semblait avoir semées au hasard sur la voûte céleste. Après avoir cherché en vain une signification dans ce foisonnement scintillant, il s'était laissé bercer par la paix de la nuit. Elle l'avait lavé des images horribles qui venaient sans cesse le harceler, elle avait effacé le chagrin que soulevait en lui la perte probable de sa mère – il n'avait pas connu son père, dont la caravane

avait été emportée par une tempête de sable.

C'est alors qu'il avait remarqué une constellation constituée de cinq étoiles en forme de lance pointée sur un pan d'obscurité. Cinq, comme les cinq doigts de la main, comme les cinq survivants de Canis Major perdus dans le désert. De l'autre côté de l'espace sombre, il avait repéré une étoile qui brillait davantage que les étoiles les plus proches du système de TriCanis. C'était la première fois qu'il la voyait, comme si sa lumière venait tout juste d'atteindre Déviel. Si sa magnitude exceptionnelle éclipsait l'éclat des étoiles environnantes, sa teinte rouge prononcée présageait un avenir plein de fureur et de sang.

Serpent avait établi le lien entre l'étoile rouge et l'homme dont leur avait parlé Drago. L'espace sombre représentait le désert. Les cinq rescapés devaient poursuivre leur chemin puisque la pointe de la lance était tournée dans la bonne direction. Le sommeil l'avait cueilli alors que d'étranges bruits – les stridulations des vorants ou les sifflements du vent entre les aiguilles – s'élevaient dans le silence de la nuit.

Le lendemain, à l'aube, il avait raconté aux autres sa vision. Ils s'étaient raccrochés à ses paroles comme des naufragés de la mer de Sel aux débris de leur glisseur. Cygne, incapable de prendre une décision mais désireuse d'affirmer son autorité, l'avait officiellement investi de la charge de lecteur. Une responsabilité énorme dans la mesure où leur avenir reposait entièrement sur sa « vision céleste », sur sa capacité à discerner les signes parmi les multitudes de constellations qui enluminaient les nuits de Déviel.

— Moi, j'ai l'impression que Serpent, il ne voit plus rien du tout ! maugréa Lyre.

— Tu dis ça parce que t'es jalouse ! fit Taureau avec une agressivité qui ne lui était pas coutumière. T'es que la fille d'un marchand d'hommes !

— La ferme, vous deux ! gronda Cygne. Vous l'empêchez de se concentrer.

De nouvelles étoiles s'allumaient sur la voûte céleste assombrie, saupoudrant d'argent les reliefs du désert. Flamme et Larme s'étaient abîmées derrière la ligne d'horizon dans un flamboiement écarlate et la bise s'était levée, transperçant les vêtements de coton des enfants.

— On est perdus ? demanda Petite-Ourse d'une voix mal assurée.

Tremblante de peur et de froid, elle tirait nerveusement sur la manche gauche de sa robe. Elle était souvent le canal par lequel se déversait l'angoisse des autres.

Serpent ne répondit pas. Le ciel n'avait pas encore délivré son message. Il distinguait les cinq étoiles de la lance, l'espace sombre qui symbolisait le désert, mais l'astre solitaire dont il avait suivi la course

les jours précédents avait disparu.

Il se dit alors que sa vision céleste s'était troublée ou, pire encore, que le ciel les avait volontairement égarés. Ils avaient survécu parce qu'une brume persistante avait jusqu'à présent occulté le soleil double et atténué la chaleur, mais pour peu que les grands vents du nord se mettent à souffler, à chasser le brouillard protecteur, à déclencher des tempêtes de sable, à déraciner les cactus, ils n'auraient aucun endroit où se réfugier, ils seraient privés de toute ressource, ils ne résisteraient pas longtemps dans un environnement restitué à son hostilité coutumière.

L'espace de quelques secondes, Serpent redevint un enfant de six ans effrayé par l'immensité de la nuit, désespéré par la perte de sa mère. Puis, au moment où il allait s'allonger sur le sol pour pleurer toutes les larmes de son corps, il entrevit entre ses cils emperlés l'étoile du voyageur au milieu de l'espace sombre. Elle n'était pas solitaire, contrairement à l'habitude, mais environnée d'une nuée comme une reine vêtue d'une robe pourpre et enveloppée d'un voile vaporeux. Selon le code du Livre, le ciel utilisait les nébuleuses pour parler d'êtres non humains, inférieurs ou supérieurs. Serpent en conclut qu'ils recevraient bientôt une aide extérieure pour rejoindre l'homme dont leur avait parlé Drago.

À peine cette pensée l'eut-elle effleuré qu'il ressentit une présence autour de lui. Il lança un coup d'œil par-dessus son épaule, ne discerna rien d'autre que les silhouettes de ses quatre compagnons, taches claires et immobiles sur le fond d'obscurité. Puis il perçut des respirations sifflantes, des frémissements, des claquements.

— Des boukramas ! hurla Petite-Ourse.

Saisis d'effroi, les cinq enfants se relevèrent. Dociles à l'état domestique, les boukramas pouvaient se montrer féroces à l'état sauvage. Vivant en hordes sous la domination de la femelle la plus ancienne, ils défendaient leur territoire avec une énergie farouche. Ils n'hésitaient pas à fondre sur les caravanes déroutées par les tempêtes de sable, et les guides racontaient à leur sujet de terribles histoires dans lesquelles les voyageurs étaient décapités par leurs sabots, éventrés par leurs cornes ou déchiquetés par leurs dents.

Le premier moment de frayeur passé, Serpent s'efforça de calmer les battements désordonnés de son cœur, déchiffra l'obscurité, contempla les masses immobiles des animaux déployés entre les rochers. Les étoiles scintillaient par instants dans leurs yeux et lui donnaient l'impression d'être cerné par des éclats de ciel. Grands – plus de deux mètres au garrot –, les boukramas n'avaient pas très belle allure avec leur tête allongée, leurs cornes alignées sur leur chanfrein, leurs lèvres molles et noires s'ouvrant sur deux rangées de dents jaunes, leur long cou décharné, leur bosse ourlée d'une crinière rêche,

leur ventre arrondi, leurs membres aussi noueux que des arbres morts, leur robe jaune et plissée qui paraissait à la fois sale et trop grande pour eux. Selon une légende cælecte, un dieu maladroit s'était ingénié à assembler les parties les moins réussies des autres animaux pour façonner le premier boukrama. Horrifié par le résultat, il s'était rendu chez l'Être, le père des dieux, et l'avait prié de restituer au néant sa monstrueuse création.

« Je me renie si je défais ton œuvre, avait répondu l'Être. Mais, puisque cette créature offense le regard, elle vivra dans les contrées désertiques. En contrepartie, elle aura des qualités de courage et de résistance que lui envieront tous les autres animaux. Elle pourra se passer d'eau et de nourriture pendant plus de quinze jours et parcourir plus de deux cents kilomètres sous la chaleur de l'étoile double. »

Les guides prétendaient quant à eux que les boukramas couraient plus vite que le vent du sud, ne dormaient qu'une heure par nuit et restaient parfois plus d'un mois sans absorber la moindre goutte d'eau – les guides avaient la réputation de prendre de grandes libertés avec la réalité.

— Ils vont nous manger ? demanda Petite-Ourse.

— Idiote ! gronda Lyre. Ils sont herbivores. Ils ne mangent que des cactus et des buissons…

Un boukrama s'avança en poussant un long blatèrement qui se répercuta sur les rochers environnants. Les enfants se serrèrent instinctivement les uns contre les autres, excepté Serpent qui s'avança de deux pas en direction de l'imposante masse.

— Reviens ! hurla Cygne. Il va t'embrocher sur ses cornes.

Serpent distinguait à présent l'étrange mufle de l'animal dont la mâchoire supérieure semblait avoir été posée de guingois sur la mâchoire inférieure, ses yeux noirs ni tout à fait ronds, ni tout à fait ovales – en forme de datte bleue, disaient les guides –, les mèches de sa crinière qui s'écoulaient comme des ruisseaux entre les bases de ses cornes – au nombre de trois, c'était donc une femelle, peut-être la femelle dominante de la horde.

Elle baissa la tête, renâcla et donna un coup de sabot sur le sol.

— T'es complètement fou ! cria Taureau.

Les grognements et autres bruits qui s'élevaient alentour prenaient une résonance inquiétante dans la nuit naissante.

— Vous ne comprenez donc pas ? dit Serpent en tendant le bras et se rapprochant lentement de l'animal.

Ils ne répondirent pas, craignant à tout moment de voir le boukrama se ruer sur le garçon et l'écraser comme une vulgaire brindille. Mais la stupeur supplanta l'effroi lorsque la main de Serpent se posa avec la légèreté d'un papillon sur le large chanfrein.

CHAPITRE III

Aussi loin que portait son regard, Rohel ne distinguait rien d'autre qu'un océan de sable ocre, traversé à intervalles réguliers par des barrières brunes ou noires de rochers tourmentés. Le soleil double tendait un voile d'un gris étincelant sur le ciel. Larme, la naine blanche, éclipsait Flamme, la géante rouge, et la chaleur se maintenait pour l'instant au-dessous des quarante-cinq degrés centigrades. Le baromètre du tableau de bord était descendu à moins trente au cœur de la nuit, et Rohel avait dû se couvrir de quatre couvertures de laine pour résister au froid.

L'*Ontegut* n'était plus qu'un tas de ferraille inerte soumis aux variations climatiques du désert intérieur de Déviel. Seuls quelques instruments – le mémodisque du tableau de bord, le gestionnaire d'ouverture et de fermeture des sas, l'éclairage… – fonctionnaient encore dans le vaisseau privé d'énergie.

Les sondes n'avaient pas détruit les moteurs principaux ni la structure de l'appareil. Le Vioter les avait semées en effectuant un hypsaut de quelques secondes, une manœuvre dangereuse car le franchissement d'une atmosphère en propulsion superfluide risquait de désintégrer l'appareil. D'autant que, dans l'impossibilité d'évaluer précisément les distances, il aurait pu s'écraser directement sur le sol dévillien. Mais il n'avait pas eu le choix : les sondes avaient piqué sur lui et ouvert d'importantes brèches dans le fuselage. Il avait soupçonné le technicien de l'astroport d'être à l'origine de cette attaque. Le Dévillien avait peut-être profité de son entrevue avec le Cartel pour lancer un programme de localisation et déjouer son bouclier furtif. Pour une raison qui restait à élucider, certains humains de Déviel ne semblaient pas désireux de l'accueillir sur leur monde (l'apparition des sondes ne pouvait pas être le fait des Garloups, ou alors c'était à n'y rien comprendre).

S'appliquant à respirer lentement, à garder son calme et sa lucidité, Rohel avait programmé l'hypsaut de la dernière chance. Sans attendre que le propulseur ait donné son accord – il ne l'aurait probablement pas donné, car le laps de temps qui s'était écoulé depuis son saut précédent n'était pas suffisant –, il avait déconnecté les mémodisques gestionnaires, activé le système de paramétrage manuel et validé l'option malgré les messages d'alerte crachés par tous les écrans de bord.

Tandis que les explosions tissaient des guirlandes lumineuses tout autour de lui, le vaisseau s'était arraché de son inertie dans un long ululement. Pendant un temps qui lui avait paru interminable, Le Vioter avait cru que l'*Ontegut* allait se disloquer. Puis le propulseur l'avait expédié en une fraction de seconde à moins de dix kilomètres de la croûte planétaire de Déviel. Légèrement étourdi, il avait vu le sol se rapprocher à grande vitesse par la baie vitrée de la cabine de pilotage. De nouvelles feuilles s'étaient détachées du fuselage chauffé à blanc par le passage en atmosphère. Il avait déclenché l'ouverture simultanée des boucliers de freinage et des moteurs de rétropropulsion. Les sirènes d'alerte s'étaient conjuguées aux explosions qui se déclenchaient dans les circuits magnétiques, aux panaches de fumée noire vomis par les bouches d'aération.

Malgré la vitesse du vaisseau, trop élevée pour un atterrissage en douceur – les socles refusaient obstinément de sortir de leurs gaines –, Le Vioter avait limité les dégâts en retardant le plus possible la prise de contact avec le sol. Il s'était posé sur une bande de sable qui avait amorti le choc. Il avait glissé sur une distance d'un kilomètre, pulvérisant les rochers qui se dressaient sur son passage. La carène, éventrée par endroits, avait semé le contenu des soutes dans son sillage. La structure avait vibré de manière inquiétante mais elle avait tenu le choc.

Brinquebalé d'une cloison à l'autre de la cabine, Rohel s'en était sorti avec des contusions et des plaies bénignes. Il avait commandé l'ouverture des sas et était sorti de l'épave : les fuites de gaz superfluide pouvaient à tout moment provoquer un embrasement, d'autant que l'anti-incendie ne fonctionnait plus et que les matériaux, portés à l'incandescence, avaient perdu leurs propriétés ignifuges.

Deux heures plus tard, après avoir exploré de fond en comble la carcasse de l'*Ontegut,* il s'était rendu compte qu'il était dans l'impossibilité de décoller, même pour effectuer un simple vol en atmosphère. En outre, les réserves d'eau et de vivres étaient pratiquement épuisées. Pourtant il n'avait pas cherché à entrer en contact avec les autorités d'Ersel : on le croyait probablement mort du côté de l'astroport et, étant donné l'accueil dont il avait été l'objet, il valait mieux ne pas se manifester pour l'instant. La chaleur accablante

du désert l'avait contraint à se réfugier dans l'épave, à attendre le crépuscule dans un compartiment inférieur. Plus tard, à la nuit tombée, c'est le froid qui l'avait à nouveau conduit dans l'appareil, la température s'étant abaissée de plusieurs dizaines de degrés.

Quatre jours durant, il resta dans les parages du vaisseau, espérant que son naufrage avait attiré l'attention de populations autochtones ou de nomades. Une consultation du tableau de bord lui avait appris que les agglomérations les plus proches, Ersel, la capitale, et Canis Major, l'oasis centrale du désert intérieur, étaient distantes l'une de deux mille et l'autre de mille cent quarante kilomètres. La carte mentionnait une oasis mineure qui se trouvait à moins de cinq cents kilomètres mais la légende précisait que sa population oscillait entre une et dix unités et que sa retenue d'eau était à sec dix mois sur les onze de l'année dévillienne.

Ce n'est qu'à l'aube du cinquième jour qu'il prit sa décision. Il avait guetté en vain un signe de Saphyr, en avait déduit que la projection holographique proposée par les Garloups n'avait été qu'une sinistre mise en scène. Persuadé que la féelle n'avait pas survécu à sa captivité, gagné par le découragement, il avait failli renoncer, attendre tranquillement la mort à l'intérieur de ce grand cercueil métallique, puis l'instinct de survie avait repris le dessus et, comme il avait perdu l'espoir d'être secouru par une caravane nomade, il s'était résolu à gagner Canis Major à pied. En comptant une moyenne de quarante kilomètres par jour, il lui faudrait un mois local pour atteindre son but. Il ne disposerait pour marcher que de quatre ou cinq heures, aux moments de l'aube et du crépuscule. Le reste du temps, il devrait s'abriter pour résister aux températures extrêmes. Il lui restait quinze litres d'eau, une vingtaine de rations de survie. Il avait prévu seulement deux couvertures afin de ne pas trop alourdir son sac.

Flamme dessinait une auréole mordorée autour de Larme, annonçant l'éclipsé prochaine de la géante rouge sur la naine blanche. Des traînées sanglantes traversaient le ciel et teintaient de rose les reliefs.

Le Vioter hésita encore quelques secondes avant de franchir le seuil du sas. Il avait passé Lucifal, l'épée de lumière, dans la ceinture de sa combinaison. Il avait également pris la précaution de s'équiper du vibreur sonore à canon court qu'il avait découvert dans un tiroir des appartements du capitaine et qu'il avait glissé dans la poche intérieure de son vêtement. Les semelles de ses bottes crissèrent sur le plancher métallique. Il laissa de nouveau errer son regard sur l'immensité ocre, puis, raffermissant sa détermination, il consulta sa boussole de poche et sortit de l'*Ontegut* d'un pas déterminé. La chaleur lui tomba sur les épaules comme une chape de plomb. Il rajusta les

pans du couvre-chef qu'il avait confectionné avec un bout de drap blanc et prit la direction de l'est, empruntant les crêtes des dunes ourlées d'une écume de poussière soulevée par le vent.

*

Les boukramas menaient bon train entre les collines de sable. Ils ne galopaient pas mais adoptaient une allure entre la marche et la course, une sorte de trot à l'amble qui donnait l'impression qu'ils allaient s'effondrer à chaque foulée. Étirés en file, la telle baissée, ils avançaient sous la conduite de la femelle dominante. Ni la chaleur, ni les tourbillons, ni les barrières rocheuses n'entravaient leur progression métronomique. Ils montraient une agilité surprenante pour des animaux de leur gabarit, ralentissant à peine lorsqu'ils escaladaient les pentes abruptes.

Ils s'arrêtaient environ toutes les deux heures, autant pour permettre à leurs cavaliers de se dégourdir les jambes que pour reprendre leur souffle. Les enfants descendaient de leur monture agenouillée et allaient traire les femelles qui allaitaient encore leur petit. Le lait avait un goût fort, âcre, mais aucun des cinq ne rechignait à boire le précieux liquide recueilli dans une pierre creuse. Non seulement il étanchait leur soif mais il calmait leur faim, une faim grandissante qu'ils ne pouvaient plus assouvir avec la chair des cactus. Ils étaient sortis la veille du massif montagneux et s'étaient dirigés vers la mer de sable, à la grande fureur de Lyre qui avait maudit Serpent d'avoir fait confiance à ces « crétins d'animaux aussi moches et stupides que les Oltaïrs du Mensala ».

Elle avait déjà manifesté sa mauvaise humeur au moment de grimper sur l'échine de sa monture, dont la peau et les poils lui écorchaient les fesses et les cuisses, dont l'odeur l'incommodait et dont le balancement perpétuel lui donnait la nausée, comme un voyage à bord d'un glisseur de la mer de Sel.

— Tu serais encore moins à l'aise si c'était toi qui devais porter le boukrama ! lui avait lancé Taureau.

Elle s'était retournée et l'avait fixé d'un air mauvais avant d'apostropher Serpent :

— T'es sûr au moins qu'ils nous conduiront au bon endroit ?

Serpent avait hoché la tête : si le ciel leur avait envoyé une aide extérieure non humaine, conformément à ce qu'avaient annoncé les étoiles, ce n'était certainement pas pour les perdre dans le cœur du désert.

Les boukramas ne leur fournissaient pas seulement la nourriture et la boisson, mais également la chaleur qui leur permettait de supporter le froid glacial de la nuit, et la fraîcheur lorsque Flamme éclipsait

Larme et que l'air se faisait aussi brûlant que de l'huile de datte bouillante. Ils s'allongeaient alors sur le sable, se couchaient sur le côté, plaçaient leurs bosses de façon à construire une sorte de toit, puis projetaient sur les enfants allongés un peu d'eau pulvérisée et fraîche par un orifice dissimulé dans leur crinière.

Ils se comportaient avec davantage de docilité, d'intelligence et d'efficacité que leurs congénères domestiques. Les jeunes mâles s'agenouillaient pour permettre à leurs petits passagers de grimper sur leurs membres repliés et de s'installer entre leur bosse dorsale et la base de leur cou. Comme ils n'étaient équipés ni de rênes, ni de selle, ni d'étrivière, ils acceptaient que leurs cavaliers les agrippent par la crinière, une pratique formellement prohibée par les guides, pour qui les crins des boukramas étaient plus sensibles que les antennes des cicéphores ou que les cheveux des enfants.

Lorsque le soleil double se couchait à l'horizon dans un éclaboussement qui associait toutes les nuances de l'orangé et du mauve, ils se regroupaient au pied d'une dune ou d'un promontoire rocheux.

— Ils sont fatigués ? s'était exclamée Lyre le premier soir. Je croyais qu'ils n'avaient besoin que d'une heure de repos par jour…

— C'est pour nous qu'ils s'arrêtent, avait objecté Serpent. Ils savent que le froid de la nuit nous tuerait.

Les mères allaitaient rapidement leurs petits – lesquels démontraient les mêmes qualités de courage et d'endurance que les adultes – avant de placer leurs mamelles à portée de main des enfants. Elles restaient immobiles jusqu'à ce que ces derniers eussent absorbé le lait nécessaire à leur subsistance. Ils devaient presser de toutes leurs forces les tétines aussi dures que les tiges des cactus pour obtenir quelques gouttes épaisses et blanches mais, bien que la séance durât parfois plus d'une heure, que les mains de ces trayeurs de fortune fussent souvent malhabiles, jamais les femelles ne renâclaient ou n'exprimaient un quelconque signe d'énervement. Lorsque leurs mamelles étaient vides ou trop douloureuses pour supporter plus longtemps la mulsion, elles s'éloignaient d'un pas tranquille et laissaient la place à une autre.

L'ensemble de la horde se disposait ensuite de manière à former un amas de membres, de cous, de bosses et de corps en apparence inextricable.

Cygne avait immédiatement compris qu'ils devaient se faufiler à l'intérieur de cette construction vivante pour bénéficier d'une protection efficace contre le froid. S'il leur avait suffi de se serrer les uns contre les autres dans la zone montagneuse, ils erraient désormais dans cette région du désert où la température faisait le grand écart, où les guides les plus expérimentés ne s'aventuraient qu'en de très rares

occasions.

— Entrez là-dedans ! avait-elle ordonné aux autres.

— T'es dingue ! avait protesté Lyre. Ces gros tas de viande vont nous aplatir comme des feuilles !

— Ça vaudra mieux que d'être transformés en blocs de glace.

Cygne s'était tournée vers Serpent :

— Que disent les étoiles ?

— Rien de nouveau, avait répondu le garçon, la tête levée vers le ciel assombri.

Payant de sa personne, Cygne s'était glissée entre les membres des boukramas et, à force de contorsions, s'était retrouvée allongée sur un abdomen palpitant aussi confortable qu'un matelas, aussi chaud qu'une couette de laine de multam. Elle avait eu peur au début d'étouffer entre les masses qui l'environnaient et qui paraissaient encore plus imposantes couchées que debout, puis elle avait constaté que l'abri était plus sûr qu'une maison de torchis de Canis Major et elle avait invité les autres à l'imiter.

Lyre avait d'abord refusé, puis un vent glacial s'était levé qui l'avait transie jusqu'aux os et l'avait poussée à se réfugier à son tour à l'intérieur de l'enchevêtrement. Elle avait immédiatement senti une douce tiédeur la pénétrer et elle s'était accoutumée à l'âcre odeur de leur chambre de fortune. Elle s'était abandonnée sur le flanc qui l'avait accueillie et, tandis que des membres et des cous s'allongeaient pour dresser une toiture au-dessus de sa tête, elle avait revu l'image de son père torturé par les Oltaïrs, elle avait pensé à sa mère, à ses frères, et les larmes avaient roulé silencieusement sur ses joues.

Les boukramas se relevaient l'un après l'autre quand les premiers rayons du soleil double chassaient le cauchemar glacé de la nuit. On aurait pu les croire maladroits avec leurs membres cagneux, leurs cornes ébréchées, leurs cous décharnés, mais l'habileté avec laquelle ils se défaisaient de leur enchevauchure, l'attention qu'ils portaient à leurs petits protégés, la grâce avec laquelle ils accomplissaient cette succession de gestes matinaux démentaient cette impression de gaucherie. Les femelles se prêtaient de bonne grâce à la corvée de traite, d'autant que le matin elles n'allaitaient pas leurs petits, exercés très tôt à l'école de la sobriété.

La femelle dominante, que Petite-Ourse avait surnommée Andromède – elle évoquait irrésistiblement la vieille Andromède de Canis Major, une veuve à l'œil inquisiteur et toujours vêtue de la même robe brune –, remontait la horde alignée avant de donner le signal du départ, comme un général inspectant ses troupes. Elle examinait un peu plus longtemps que les autres les cinq mâles chargés de transporter les enfants.

Cygne s'assurait que ses compagnons se couvraient la tête d'un

bout de tissu.

— Pour quoi faire ? objectait invariablement Lyre. Le soleil double ne tape pas plus fort ici qu'à Ersel !

Sous l'amicale pression de Taureau, elle finissait pourtant par obtempérer, étalant sur son crâne un pan déchiré de sa robe qu'elle nouait sur sa nuque. Elle ne le regrettait pas lorsque Larme commençait à disparaître derrière Flamme et que le fœsch soulevait de puissants tourbillons de sable. Elle se couvrait alors la bouche et le nez de la précieuse étoffe et, même si les minuscules grains de quartz lui cinglaient avec virulence les mollets et les cuisses, elle pouvait au moins respirer sans gêne.

Les filtres rétractiles des naseaux des boukramas leur permettaient de traverser les tempêtes sans souffrir des infiltrations de sable. De même, une membrane translucide humide, une sorte de paupière supplémentaire que les guides surnommaient le « rideau de fœsch », s'abaissait sur leurs yeux. Ils se fermaient ainsi aux atteintes du désert, un peu comme les grands vaisseaux qui traversaient l'espace, indifférents aux pluies d'aérolithes et aux orages magnétiques.

Lyre était souvent allée contempler les géants métalliques immobilisés sur l'astroport d'Ersel. Combien de fois avait-elle rêvé d'être emportée par l'un de ces grands oiseaux sur un monde où elle recouvrerait son innocence, où elle ne serait pas salie par la profession de son père ? Elle avait assisté, de loin, à quelques décollages, impressionnée par les grondements des moteurs d'extraction atmosphérique, fascinée par les flots de fumée blanche qui s'échappaient des tuyères, stupéfiée par la vitesse à laquelle ces énormes masses se fondaient dans l'immensité céleste. Elle avait projeté de s'engager comme membre d'équipage à sa majorité, autant pour fuir l'atmosphère étouffante d'Ersel que pour découvrir d'autres horizons, d'autres paysages, d'autres visages.

Le ciel en avait décidé autrement : il lui avait volé sa famille et l'avait condamnée à déambuler dans le désert intérieur sur l'échine d'un animal inconfortable et répugnant.

Le disque empourpré de Flamme régnait sans partage dans un ciel écarlate. Contrairement à l'habitude, les boukramas n'avaient pas observé de pause au plus fort de la chaleur, visiblement pressés de quitter un endroit qui n'offrait ni refuge ni ombre. De temps à autre, un blatèrement s'échappait de leur gueule entrouverte, qui sonnait tantôt comme une plainte, tantôt comme un avertissement. Ils traversaient une étendue rocheuse plane, recouverte d'une fine pellicule de sable que le vent chassait en vagues éphémères et sinueuses.

Penché sur le cou de sa monture, Serpent apercevait des formes dans les effluves de chaleur, trop furtives et imprécises toutefois pour

l’entraîner dans le monde des illusions.

Les mirages appartenaient à l’environnement cælecte au même titre que les dattes bleues, les déluges de sable ou les arbres-fontaines. Ils se produisaient principalement durant la saison du vent d’ouest, le manich ou le « souffle des dieux farceurs ». Ils peuplaient alors les rues, les places et les maisons de personnages ou de scènes tellement réalistes que les anciens eux-mêmes s’y laissaient prendre, apostrophant l’inconnu qui se tenait sur le seuil de leur porte ou célébrant le retour inopiné d’un être cher disparu depuis plus de vingt ans. Il fallait une bonne vingtaine de secondes à l’homme ou à la femme pris dans les filets de l’illusion pour se souvenir que la saison des mirages battait son plein, que l’inconnu ou l’être cher n’étaient que des leurres déposés par le soleil double ou le vent.

Des spécialistes venus de mondes lointains avaient déclaré que ces phénomènes débordaient du cadre classique de la réfraction inégale et entraient pour une bonne part dans l’univers controversé des hallucinations mentales. Ils avaient fourni une ébauche d’explication dans laquelle des considérations psychiques se mêlaient à la physique des quantas mais, dans l’incapacité d’étayer leur discours par des preuves irréfutables, ils avaient fini par reconnaître leur ignorance et s’étaient gardés du ridicule en concluant que la nature réservait encore de grandes surprises à l’être humain.

Pour Serpent et les membres de la bande de Cygne – et pour l’ensemble des enfants de Canis Major –, la saison des mirages était une période merveilleuse où le désert abandonnait son austérité coutumière pour s’amuser avec ses habitants, où les apparitions subites de personnages chimériques surgis de l’inconscient collectif déclenchaient des hurlements d’effroi ou des cascades de rire.

C’était peut-être ce jeu régulier avec les illusions qui avait précipité la perte de Canis Major. Bien que la saison du manich n’eût pas encore débuté, les Cælectes avaient tardé à réagir, persuadés que les assaillants caparaçonnés de métal et de cuir allaient s’évanouir d’un moment à l’autre. La pluie d’ondes sonores et de faisceaux à haute densité qui avait submergé la grande oasis avait apporté le plus cinglant des démentis.

Serpent aperçut une forme sombre à l’horizon, une masse qui se dressait comme une colline mais qui était métallique à en juger par les reflets scintillants qui transperçaient les effluves de chaleur. Il s’attendit à la voir disparaître comme n’importe quel mirage mais elle perdura dans son champ de vision.

— C’est un vaisseau intergalactique, affirma Lyre d’un ton docte.

— Comment tu le sais ? demanda Taureau.

Elle marqua un temps de pause pour bien montrer à ses

compagnons que la fille d'un marchand d'hommes pouvait aussi être utile. Alignés devant l'épave du vaisseau, agenouillés, les boukramas récupéraient de leur longue course. La chaleur était telle que le sol semblait sur le point de se liquéfier.

Les enfants étaient descendus de leurs montures et s'étaient approchés avec circonspection de l'énorme masse rougeoyant sous les rayons rasants de Flamme. Ils marchaient les jambes écartées pour éviter les frottements de leurs cuisses endolories. Aucun d'eux ne l'avouait mais ils espéraient trouver de quoi se restaurer, se rafraîchir et se laver à l'intérieur de ce géant échoué. Cependant, son aspect délabré, les fissures et cavités béantes de son fuselage rebondi, les pièces métalliques répandues autour de lui comme les plumes d'un oiseau abattu en vol et le sillage de la largeur d'un fleuve creusé par sa carène soulevaient de sérieux doutes sur sa capacité à satisfaire leurs désirs.

— Comment tu le sais ? insista Taureau.

— J'ai vu plein de vaisseaux à l'astroport d'Ersel, daigna enfin répondre Lyre. Les grands, comme lui, sont équipés de propulseurs hypsaut qui leur permettent de franchir d'un seul coup plusieurs milliers d'années-lumière.

— Tu crois qu'il appartient à l'homme dont parlait Drago ? demanda Cygne à Serpent.

— Sans doute, répondit le garçon. Les boukramas ont exécuté la volonté du ciel.

Ils s'approchèrent d'une bouche arrondie et sombre qui paraissait être le sas d'entrée. Le silence qui enveloppait l'épave semblait receler un danger. Le sable crissait doucement sous leurs pas. Le vent gémissait dans les feuilles métalliques à demi arrachées du fuselage.

— Il y a quelqu'un ? cria Cygne.

N'obtenant aucune réponse, elle prit son courage à deux mains – le statut de chef comportait certaines obligations – et franchit le seuil de l'ouverture, suivie quelques secondes plus tard par ses quatre compagnons.

La chaleur à l'intérieur de l'amas métallique était encore plus suffocante qu'à l'extérieur, mais ils s'enfoncèrent plus avant, à la fois excités par cette exploration d'un appareil en provenance d'un monde lointain et effarés par son gigantisme. Ils longèrent un premier couloir qui aboutissait sur une sorte de carrefour d'où repartaient cinq autres coursives plus étroites. Ils choisirent de s'engager dans celle du milieu, pour la seule raison qu'elle était en apparence la moins abîmée. Les vibrations du plancher métallique se répercutaient d'une cloison à l'autre. Des senteurs inconnues, inquiétantes, paressaient dans l'air torride. Des fils arrachés de leurs gaines pendaient le long des piliers de soutènement qui surgissaient de la pénombre comme des spectres.

— J’ai peur, gémit Petite-Ourse dont la main vint se placer dans celle de Cygne.

Les autres, pas plus rassurés qu’elle, s’appliquaient à dissimuler leur propre frayeur. Ils débouchèrent sur une immense salle qu’un rayon oblique et rougeâtre, tombant d’une fissure, éclairait en partie. Il y régnait une odeur doucereuse qui évoquait quelque chose dans l’esprit de Serpent. Il eut beau battre le rappel de ses souvenirs, il ne réussit pas à mettre d’images sur ses sensations olfactives.

— C’est une soute, précisa Lyre. Là où on entrepose le matériel et les affaires des passagers…

Sa voix s’envola vers la voûte où elle se répercuta. Ils distinguaient des formes figées dans la semi-obscurité, des véhicules à chenilles, des chariots renversés, des caisses éventrées qui avaient vomi leur contenu, vêtements, éléments de mobilier, objets divers. Les vestiges, peut-être, de rêves d’émigrants.

— Ça sert à rien de rester là, dit encore Lyre. Si le pilote est vivant, on le trouvera là-haut, dans la cabine de pilotage ou dans son appartement.

Un bourdonnement prolongé s’éleva d’un recoin obscur de la soute, enfla rapidement en un grondement assourdissant.

Serpent fixa attentivement l’endroit d’où avait surgi le bruit et distingua des formes grouillantes dans l’obscurité. Des images remontèrent tout à coup à la surface de son esprit… Des nuées blanches déferlaient sur Canis Major, pénétraient dans les maisons qu’on n’avait pas eu le temps de fermer, dévoraient les feuillages des arbres, repartaient en abandonnant derrière elles des squelettes et des ruines…

L’odeur, c’était celle des cicéphores blancs, le fléau tant redouté des Cælectes. Un essaim s’était installé dans le vaisseau désert.

Serpent s’était-il trompé ? Les nuées qu’il avait aperçues autour de l’étoile du voyageur l’avaient-elles averti de la présence des cicéphores ? Peut-être les redoutables insectes avaient-ils dévoré le pilote en quelques secondes avant de prendre possession de l’épave ? Un verset du Livre disait qu’une interprétation pouvait en renfermer une autre, que les voies du ciel étaient parfois tortueuses.

L’essaim prit son envol dans un crissement caractéristique.

— Des cicéphores ! cria Taureau.

Son hurlement donna le signal de la débandade. Cygne tira brutalement Petite-Ourse en arrière et s’engouffra dans la coursive, suivie de Lyre et des deux garçons. Ils coururent à l’aveuglette dans le passage étroit et dont le plancher, défoncé par endroits, présentait des cavités ou des saillies traîtresses. Lyre et Taureau s’emmêlèrent les pieds, trébuchèrent, s’étalèrent sur les dalles métalliques. Aiguillonnés par le bourdonnement qui fondait sur eux comme un faisceau

lumineux, ils se relevèrent et foncèrent vers le demi-cercle légèrement plus clair de la sortie.

Le vol des cicéphores, gros insectes protégés par une épaisse carapace blanche et dotés de mandibules aussi coupantes que des lames de rasoir, n'était pas particulièrement rapide mais ils pouvaient poursuivre une proie pendant des heures et la rattraper quand elle donnait des signes de fatigue. Ils la dépeçaient ensuite en moins de cinq secondes, ne laissant d'elle qu'un squelette parfaitement nettoyé.

Les enfants débouchèrent sur la place qu'ils avaient traversée quelques instants plus tôt. Un réflexe entraîna Cygne à s'engager dans le large couloir qui donnait sur le désert, mais Serpent se plaça devant elle pour l'en empêcher :

— Pas dehors ! souffla-t-il en lançant un regard par-dessus son épaule. Ils nous tueront, nous et les boukramas !

— Où ? souffla Cygne dont les yeux voltigeaient d'une ouverture à l'autre comme des oiseaux affolés.

— Dans un compartiment du haut ! cria Lyre.

Le sang coulait de ses narines, se répandait sur ses lèvres, sur son menton. Elle n'avait même pas senti le métal ébréché lui fracasser le nez lors de sa chute.

— Par où ?

La lumière rasante de Flamme s'infiltrait par le couloir pour mourir sur les cloisons et la voûte de l'hexace. Lyre se dirigea vers l'entrée d'une coursive en priant le ciel qu'elle eût fait le bon choix. Elle n'avait jamais visité de vaisseau mais elle les avait si souvent observés à l'astroport d'Ersel qu'elle pensait connaître par cœur leur agencement interne. Il fallait de toute façon prendre une décision : la nuée de cicéphores surgirait dans une poignée de secondes.

Les autres lui emboîtèrent le pas sans hésitation. Ils lui faisaient confiance comme ils avaient fait confiance aux visions célestes de Serpent et aux directives de Cygne.

La déclivité prononcée de la coursive leur indiqua qu'ils montaient vers un étage supérieur. Le bourdonnement de l'essaim prit une résonance terrifiante lorsqu'il se lança sur leurs traces dans l'étroit boyau.

— J'en peux plus ! gémit Petite-Ourse.

La pente leur coupait le souffle et leur brûlait les muscles. Cygne comprit que les insectes les auraient rattrapés avant qu'ils n'aient eu le temps de se réfugier dans le compartiment. Il n'y avait qu'un moyen d'éviter cette issue.

Elle poussa Petite-Ourse devant elle et cria :

— Filez ! Je vous rejoindrai plus tard !

Elle s'arrêta, reprit son souffle, raffermit sa détermination, fixa jusqu'au vertige les ténèbres qui ensevelissaient la coursive. Malgré sa

peur, elle baignait dans une sérénité qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant.

C'était la seule décision envisageable. Une décision de chef. Elle espéra que ces quelques secondes de répit permettraient à ses petits compagnons d'échapper aux mandibules des prédateurs.

Les premiers cicéphores se posèrent sur ses cheveux, sur son visage, sur son cou. Puis l'essaim tout entier la recouvrit et elle s'effondra sur le plancher métallique.

CHAPITRE IV

Saphyr…

Elle se tenait à quelques mètres, souriante, les bras écartés. Le vent jouait dans ses cheveux et plaquait sa robe sur son corps qui apparaissait par intermittence sous le tissu diaphane.

Rohel oublia la soif, la chaleur, les grains de sable qui, glissés sous ses paupières, lui irritaient les yeux. Elle avait échappé aux Garloups pour le rejoindre dans le désert intérieur. Il comprenait à présent pourquoi elle avait cessé de se manifester depuis quelques mois : elle n'avait pas voulu donner à ses ravisseurs des éléments susceptibles de les remettre sur sa piste, comme lui-même avait évité de révéler sa présence aux autorités astroportuaires d'Ersel.

Bouleversé, il resta d'abord incapable de bouger. Les quatre ou cinq heures de marche quotidiennes auxquelles il s'astreignait le laissaient en général dans un tel état de fatigue qu'il s'écroulait comme une masse sous la tente sommaire qui, constituée de son sac et des deux couvertures, le protégeait des rayons ardents de Flamme. Là, à l'ombre, il épongeait sa sueur, dévissait le bouchon d'une bouteille isotherme et buvait une rasade d'eau, repoussant la tentation de s'abreuver jusqu'à plus soif et d'épuiser ses réserves en quelques jours. Il attendait ensuite que la géante rouge amorce son déclin, mangeait une galette séchée et reprenait sa marche jusqu'à la tombée de la nuit. C'était la bise glaciale, pénétrante, qui le contraignait à s'arrêter de nouveau. Il s'enroulait alors dans les deux couvertures et glissait la tête dans le sac entrouvert. Il rencontrait les pires difficultés à trouver le sommeil, car le froid finissait par vaincre la triple ou quadruple épaisseur de laine, s'emparait de lui, le suppliciait jusqu'à l'aube. Il n'aurait probablement pas survécu à ces nuits de cauchemar si Lucifal n'avait pas brillé et diffusé sa tiédeur bienfaisante. Jusqu'aux premières lueurs de Larme, il se recroquevillait autour de l'épée

comme un fœtus dans le ventre maternel. La bise tombait avec l’avènement du jour, et il exploitait les trois heures de fraîcheur relative offertes par le règne solitaire de la naine blanche pour parcourir quatre ou cinq kilomètres.

— Saphyr…

Il entrevoyait les courbes douces et les aréoles brunes de ses seins, l’arrondi de ses hanches qui encadraient un ventre légèrement bombé.

Il repoussa les couvertures. Larme se levait à l’horizon. La bise crachait ses dernières rafales avant de céder sa place au vent du sud. Çà et là, dans la voûte lavée d’étoiles, subsistaient des flots de nuit, des bouches sombres qui semblaient bâiller sur le néant.

— Saphyr…

Elle l’observait avec la même attention qu’une mère contemplant son enfant. Elle se dressait en haut d’une dune, nimbée d’une lumière à peine décelable à l’œil nu. Emmêlés par le vent, les torrents ambrés de ses cheveux s’écoulaient jusqu’à ses pieds.

Il se redressa et entreprit d’escalader la colline. Le sable se dérobait sous ses bottes et il devait sans cesse transférer son centre de gravité pour garder l’équilibre. La présence de sa bien-aimée l’emplissait d’une euphorie qui effaçait sa fatigue et apaisait sa colère. Elle suivait sa progression en souriant. Ses yeux d’aigues-marines brillaient d’un éclat plus vif que les rayons de Larme.

Il devina bien avant de la rejoindre qu’il poursuivait une chimère. Il avait déjà assisté à ce genre de phénomène dans la Première Voie Galactica, où il avait été victime de leurres télépathiques. C’était comme si les éléments naturels de certains mondes se combinaient pour se glisser dans le cerveau d’un individu et réfléchir ses propres pensées. Cependant, il n’avait jamais contemplé une illusion d’une telle qualité : Saphyr semblait bel et bien présente, vivante, sur cette dune, au point qu’il espérait se tromper, l’étreindre dans quelques secondes, la serrer à l’étouffer.

Elle ne disparut pas lorsqu’il atteignit le sommet de la dune et qu’il s’en approcha. Il remarqua seulement que ses yeux et sa peau s’assombrissaient, que sa robe était d’une étoffe beaucoup plus rude et épaisse qu’il ne l’avait cru.

Il voulut l’enlacer mais elle se déroba.

— Saphyr, murmura-t-il avec dépit.

— Le manich vous a pris dans ses filets, efkir.

Il ne tint pas compte de ces paroles, prononcées par une voix qu’il ne connaissait pas, qui n’était pas en tout cas celle de Saphyr. Incapable de se raisonner, poussé par une rage brutale de la posséder, il continua d’avancer sur la jeune femme. Elle recula d’un pas mais il avait prévu son mouvement et il se jeta sur elle comme un fauve sur sa proie. Il la saisit par les épaules et l’attira contre lui en force jusqu’à

ce que leurs lèvres se touchent.

— Saphyr ! grogna-t-il.

Elle se débattit, lui griffa le cou et les joues, lui flanqua des coups de pied sur les tibias, se démena avec tant de fureur qu'ils finirent par perdre l'équilibre et roulèrent tous les deux enlacés sur le sable. Il lui happa le poignet au vol et lui tordit le bras. La douleur la contraignit à s'immobiliser. Il en profita pour s'asseoir sur elle à califourchon et commença à lui retrousser sa robe.

— Je ne suis pas la femme de vos pensées, efkir, murmura-t-elle d'une voix hachée. Je suis une samir, une nomade du désert intérieur.

Il continua de s'acharner sur l'étoffe pendant quelques instants, puis il prit conscience de la stupidité de son attitude, bascula sur le côté et s'allongea sur le sable en proie à un début de nausée. Il éprouva un terrible dégoût de lui-même, et seul un reste de fierté l'empêcha de pousser un hurlement.

— Le manich rend parfois les gens fous.

La jeune femme reprenait son souffle entre chacun de ses mots. Elle ne chercha pas à fuir, comme si elle ne craignait plus rien de cet homme qui l'avait pourtant agressée quelques secondes plus tôt. Assise à ses côtés, elle remit un peu d'ordre dans sa chevelure et dans son vêtement.

— Vous auriez pu me tuer, continua-t-elle. Le souffle des démons exalte ce qu'il y a de plus mauvais en l'homme.

Il se redressa sur un coude et l'examina. Il ne comprit pas comment il avait pu la confondre avec Saphyr : ses cheveux ondulés et sombres encadraient un visage rond où brillaient des yeux d'un noir profond. Le blanc cassé de sa robe resserrée à la taille par une ceinture de tissu faisait ressortir le brun doré de sa peau.

— Je suis désolé…

— N'en parlons plus, coupa-t-elle en se relevant et en se secouant pour se débarrasser du sable. Dites-moi plutôt ce qu'un efkir de votre genre fabrique dans le désert intérieur de Déviel.

— Un efkir ?

— Quelqu'un qui ne fait pas partie d'une tribu nomade. Le contraire d'un samir.

— Mon vaisseau s'est échoué par là, dit-il en tendant le bras vers l'ouest.

Elle hocha la tête.

— Je vous ai vu sortir de votre appareil. Cela fait quatre jours que je vous suis…

Il la fixa d'un air stupéfait.

— Sans équipement, sans vivres ?

— Le désert est généreux pour ses enfants.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas manifestée plus tôt ?

— Je ne savais pas si vous étiez bon ou mauvais, efkir. Les nomades ont besoin d'un peu de temps avant d'accorder leur amitié.

— Et maintenant, vous savez ?

Elle eut un large sourire qui dévoila ses longues dents nacrées.

— Vous étiez sous l'emprise du manich et vous ne m'avez pas tuée.

— Vous prenez toujours autant de risques pour évaluer un étranger ?

Le rire clair de la nomade tinta dans le silence de l'aube.

— J'avais décidé d'entrer en contact avec vous au lever de Larme. Je me suis postée en haut de cette dune en attendant votre réveil. Je ne pouvais pas deviner que le manich choisirait ce moment pour vous envoûter.

— Où sont les vôtres ?

Elle tendit le bras et effectua un tour complet sur elle-même.

— Partout et nulle part. Nous sommes des samiri, des nomades. Nous nous laissons guider par le désert. Ça fait deux ans que j'ai quitté ma famille, que je marche sur les sentiers de mon âme. Parfois je croise un samir solitaire et nous restons ensemble pendant plusieurs jours… Mais je n'ai pas trouvé l'homme avec qui je fonderai une famille.

— La solitude ne vous pèse pas ?

Elle laissa errer son regard sur la mer de sable vêtue d'argent par les rayons obliques de Larme. La naine blanche apparaissait à l'horizon, occultant le disque rouge de Flamme.

— La solitude ? Dans le désert ? Une idée d'efkir !

Il se releva à son tour. La chaleur vive qui se dégageait de Lucifal traversait le tissu de sa combinaison. Le froid de la nuit s'était pourtant évanoui. Il apercevait des formes mouvantes entre les dunes figées, des silhouettes qui semblaient surgir du néant, des animaux à bosses qui volaient au-dessus du sol, un village en flammes, des soldats vêtus de cuir et de métal… Les mirages ne se prolongeaient que peu de temps, mais ils impressionnaient durablement la rétine et finissaient, si on n'y prenait garde, par engendrer une confusion mentale qui risquait de dégénérer en folie.

— Et vous, efkir, qu'êtes-vous venu faire sur Déviel ?

— Rencontrer le Cartel des Garloups… Des sondes aériennes ont attaqué mon vaisseau avant que je n'aie eu le temps de me poser sur l'astroport d'Ersel.

— Les Garloups ?

Elle avait prononcé ce mot avec un mélange de surprise et d'effroi.

— J'ai passé un marché avec eux, répondit-il.

— Vous êtes marchand d'hommes ?

Elle précisa, devant son regard interrogateur :

— Vous leur fournissez les corps humains dont ils ont besoin ?

Il secoua lentement la tête.

— Ils ont enlevé une femme qui m'est chère. J'étais venu la leur reprendre, mais je crains qu'elle ne soit morte.

— C'est avec elle que vous m'avez confondue ?

Il acquiesça d'un battement de cils.

— Qu'est-ce qui vous fait dire qu'elle est morte ?

— Elle a cessé de me parler.

— On ne peut pas parler à quelqu'un qui se trouve à des millions de kilomètres !

— L'éloignement n'est pas davantage un obstacle pour elle que le désert ne l'est pour vous.

Pendant quelques instants, ils contemplèrent silencieusement l'étendue désolée qui se jetait au loin dans le ciel. La lumière étirait les ombres des rochers épars et tourmentés.

— Que comptez-vous faire maintenant ? reprit-elle en se tournant vers lui.

Elle semblait avoir été façonnée dans les éléments qui l'entouraient, dans la lumière du matin, dans le sable, dans le vent. Il se demanda machinalement si elle n'était pas un mirage un peu plus consistant que les autres. D'elle émanait une sensualité qui l'attirait comme un aimant.

— Me rendre à Canis Major et, de là, chercher un moyen de gagner Ersel.

— Les ruines de Canis Major fument encore : elle a été rasée il y a de cela cinq jours.

— Il y a plus de mille kilomètres entre Canis Major et nous, objecta-t-il. Comment auriez-vous pu recueillir ce genre d'information ?

— Vous l'avez dit tout à l'heure, la distance n'est pas nécessairement un obstacle. Et les mirages ne sont pas toujours des illusions : le désert se sert également du manich pour renseigner ses enfants.

— Comment faites-vous la différence ?

— Question d'habitude. Nous sommes exercés depuis le plus jeune âge à reconnaître et écouter la voix du désert. Notre vie en dépend. Canis Major a été détruite par des hommes venus d'Ersel.

— Quel intérêt auraient-ils eu à s'en prendre à une oasis ?

— Le trafic des corps humains. De nombreux Cælectes, des habitants de Canis Major, se sont établis à Ersel comme marchands d'hommes. Ça n'a pas été du goût de leurs concurrents, les Oltaïrs, les Bawals. Ils ont organisé une expédition punitive. Si vous ne me croyez pas, efkir, continuez dans cette direction : au rythme où vous marchez, vous devriez tomber sur les cendres de Canis Major dans un peu moins de trente-cinq jours… Si le manich ne vous entraîne pas dans ses

labyrinthes, si vous ne tombez pas sur un essaim de cicéphores, si vous ne marchez pas sur la queue d'un serpent de roche… Le désert est beaucoup plus fréquenté qu'on ne le croit.

Le Vioter dévisagea son interlocutrice avec insistance mais ne décela aucune trace de moquerie ou de forfanterie sur son visage.

— Je n'ai pas assez de nourriture ni assez d'eau pour rejoindre Ersel à pied, soupira-t-il.

— À moins que vous n'appreniez à voir le désert avec les yeux d'un samir.

— Qui me l'apprendra ?

— Moi, si vous le voulez. Mais vous devrez me faire confiance.

— Ai-je vraiment le choix ?

— Tout homme a toujours le choix. Débarrassez-vous d'abord de tout ce qui vous encombre : votre sac, vos couvertures, votre eau, votre nourriture, vos bottes, vos armes… cette épée par exemple…

Il l'interrompit d'un geste de la main.

— Doucement. J'ai besoin de tout ça pour survivre.

— Le désert ne se donne qu'à ceux qui se donnent à lui.

Une certaine irritation sous-tendait la voix de la nomade. Il avait l'impression d'être un enfant devant un professeur agacé par son ignorance.

— Si vous refusez de vous abandonner corps et âme, vous serez mort dans quelques jours, reprit-elle. Regardez-moi.

Elle défit sa ceinture d'un geste vif et précis et retroussa sa robe jusqu'à sa poitrine, dévoilant des jambes musclées et brimes, des hanches étroites, une toison pubienne épaisse et noire, un ventre plat et ferme, des seins ronds aux aréoles larges et sombres.

— Cette étoffe est mon seul bien, ma seule protection, et pourtant jamais cette terre qu'on dit implacable ne m'a laissé mourir de froid, de chaud, de faim ou de soif.

Elle rabattit son vêtement et le fixa d'un air provocant.

— La peur est l'ennemie des efkiri.

Elle lui adressa un sourire désolé puis elle pivota sur elle-même et s'éloigna d'un pas tranquille. Il crut un moment qu'elle allait se dissoudre dans le néant, comme les mirages qui continuaient d'apparaître entre les dunes et qui peuplaient le désert d'habitants extravagants et silencieux. Ses pieds soulevaient de petites gerbes de sable dans lesquelles jouaient furtivement les rayons de Larme.

— Attends.

Elle s'immobilisa, se retourna au milieu de la pente de la dune. Il ne savait pas si elle était réellement capable de survivre sans aucun équipement dans un tel environnement, mais il avait la certitude que ses rations de nourriture et ses bouteilles d'eau ne lui assureraient qu'un bref sursis. Il prendrait à la suivre le risque finalement minime

d'écourter sa vie d'une poignée de jours.

— Je garde l'épée, dit-il en commençant à retirer ses bottes. J'en ai besoin pour traiter avec les Garloups.

Il abandonna ses bottes derrière lui, jeta le vibreur qu'il avait récupéré dans le vaisseau et le bout de drap qui lui servait de couvre-chef. Ce faisant, il eut l'impression d'être un chevalier des temps anciens se débarrassant de son armure avant de se rendre au combat. Elle lui prit la main lorsqu'il l'eut rejointe à mi-pente, vêtu de sa seule combinaison.

— Comment vous appelez-vous ?

— Rohel Le Vioter.

— Je suis Nazzya, fille de Fled et d'Amdila, et je te souhaite la bienvenue dans le monde des samiri, Rohel.

Il ne prêta qu'une attention distraite aux mirages qui dansaient derrière elle et qui montraient un squelette gisant dans une coursive.

*

Le pied de Lyre rencontra quelque chose de dur qui la fit sursauter. Les trois autres, qui la suivaient à moins de deux mètres, s'immobilisèrent, inquiets.

Lyre discerna la forme caractéristique d'un squelette dans l'obscurité. Des sanglots lui soulevèrent la poitrine, si douloureux qu'elle eut l'impression d'être tombée dans un buisson d'épines. Elle avait entendu le bruit sourd de la chute de Cygne dans le couloir, elle l'avait attendue en vain dans le compartiment, mais elle avait gardé un petit espoir de la revoir vivante.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Petite-Ourse.

Lyre ravala tant bien que mal ses larmes. Cygne l'avait parfois exaspérée avec sa manière d'exhiber ses tout nouveaux attributs de femme comme les signes distinctifs de son autorité, mais elle avait accepté de payer le prix de cette responsabilité, et sa fin à la fois horrible et noble la faisait paraître beaucoup plus grande morte que vivante.

— Avancez sans regarder vos pieds, bredouilla Lyre.

Elle était désormais la plus âgée de la bande et il lui revenait naturellement d'investir le rôle auparavant dévolu à Cygne. Ils avaient passé la nuit dans le compartiment dont ils avaient au préalable vérifié l'étanchéité. Les cicéphores s'étaient longtemps acharnés sur la porte métallique que ni leurs mandibules ni leurs pinces n'étaient parvenues à entamer. Leur dépit, leur colère s'étaient traduits par des bourdonnements stridents, insupportables, qui avaient obligé les enfants à se couvrir les oreilles de leurs mains. Le silence était retombé au cours de la nuit. Glacés de peur et de froid, les rescapés

avaient pressé l'interrupteur électrique qu'ils avaient découvert à tâtons à côté de la porte. Ils avaient fouillé l'appartement, meublé de plusieurs lits superposés et de placards aux portes coulissantes.

— Une cabine réservée aux membres d'équipage, avait commenté Lyre.

Épuisés, frigorifiés, ils s'étaient allongés sur les lits, enroulés dans les couvertures de laine qu'ils avaient dénichées sur une étagère. Ils n'avaient pas trouvé de quoi se restaurer ou se désaltérer, mais ils auraient été de toute façon incapables d'avaler quoi que ce soit. Ils avaient fini par s'endormir et s'étaient réveillés en sursaut à plusieurs reprises, terrorisés, couverts de sueur.

Lyre avait pris la décision de sortir de la cabine au lever de Larme, dont les rayons, s'infiltrant par un hublot, avaient maculé d'auréoles argentées les cloisons et le plafond.

— Et s'ils sont encore là ? avait lancé Petite-Ourse en montrant la porte.

— À mon avis, ils sont partis. Je passerai devant : au moindre signal de ma part, vous ferez demi-tour et vous reviendrez vous enfermer dans la cabine.

— Et Cygne ?

Des larmes étaient venues aux yeux de Petite-Ourse lorsqu'elle avait prononcé ce nom. Après sa mère biologique, tuée par les Oltaïrs, elle se refusait à perdre celle qui lui avait servi de deuxième mère au sein de la bande.

Lyre en appela à toute la puissance du Livre pour que la vision du squelette fût épargnée à la fillette. Elle se remit en marche et progressa prudemment dans la coursive plongée dans la pénombre. Chaque inspiration ravivait la douleur sourde qui montait de ses fosses nasales. Elle entendit derrière elle la voix de Taureau qui s'adressait à Petite-Ourse.

— C'est rien… Juste un bout de ferraille… Avance…

Ils atteignirent sans encombre la première hexace, où venait mourir la lumière du jour qui s'engouffrait par le sas d'entrée. Ils lancèrent des coups d'œil autour d'eux, craignant à tout moment de voir surgir les gros insectes, conscients qu'ils ne pourraient pas revenir en arrière si l'essaim les surprenait au beau milieu du couloir principal. Des relents de chitine se mêlaient à l'odeur d'oxydation qui montait des matériaux à l'abandon.

— Allons-y en courant ! proposa Lyre.

— Et si les cicéphores ont mangé les boukramas ? avança Taureau.

Ils gardèrent le silence pendant quelques secondes. Ils n'avaient pas songé à cette éventualité tant qu'ils avaient été préoccupés par leur propre survie. Les insectes avaient peut-être fondu sur la horde au cours de la nuit. On avait déjà vu des cicéphores s'introduire dans un

enclos et dévorer plus de vingt boukramas domestiques en moins de trois minutes.

— Qu'est-ce qu'on deviendra sans eux ? demanda Petite-Ourse.

— Le meilleur moyen de le savoir, c'est d'aller voir, dit Lyre en s'engageant d'un pas décidé dans le couloir de sortie.

Elle eut la sensation que son corps se préparait à subir la même métamorphose que Cygne. Les événements précipitaient la femme en elle.

Ils eurent besoin de temps pour s'accoutumer à la luminosité aveuglante du jour. Le sable s'écoulait en vagues ondulantes sur les pentes des dunes décoiffées par le fœsch.

Ils ne virent pas les boukramas mais distinguèrent, à demi ensevelie, une forme blanche au pied d'un rocher. Ils se rendirent compte, sans même avoir le besoin de s'en rapprocher, qu'il s'agissait d'un squelette. Ils en découvrirent un autre un peu plus loin, et encore un autre éparpillés sur le sable.

Serpent leva machinalement les yeux pour chercher un réconfort dans le ciel, mais Larme avait éteint les étoiles et il faudrait attendre le crépuscule de Flamme pour prendre connaissance du message des astres.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Taureau.

— On reste dans le vaisseau jusqu'à ce que Serpent ait vu quelque chose dans le ciel, répondit Lyre.

— Tu disais avant qu'il ne voyait rien du tout !

— Avant, c'était avant ! rétorqua-t-elle d'un ton sec. Nous devrions trouver à manger et à boire dans l'épave.

— J'ai pas envie d'aller me fourrer dans un nid de cicéphores !

Taureau et elle reconstituaient spontanément le duo qu'elle avait formé avec Cygne, lui dans le rôle du contradicteur et elle dans celui de l'autorité.

— Ils se sont sans doute envolés dans cette direction, affirma-t-elle en tendant le bras. Regarde comment sont alignés les squelettes.

— J'en vois que trois ! insista-t-il. Ça suffit pas à faire une…

Un grondement sourd s'éleva sur leur gauche et l'interrompit.

Saisis d'effroi, ils tournèrent la tête dans un même mouvement et constatèrent que le sol se soulevait sur une distance de trente ou quarante pas. Ils crurent aussitôt que l'essaim s'était enfoui dans le sable pour mieux les surprendre et la panique leur commanda de prendre leurs jambes à leur cou, mais leurs muscles paralysés ne leur obéissaient pas. Des formes brunes émergèrent progressivement des remous, qu'ils prirent d'abord pour des rochers mais qui se précisèrent rapidement comme des têtes, des cous, des crinières, des cornes, des bosses et des membres.

Stupéfiés, ils virent les boukramas se relever, s'arracher du sol meuble, faire deux ou trois pas sur le côté pour assurer leurs appuis, se secouer pour chasser le sable qui leur obstruait les oreilles, les naseaux, les lèvres, dégager leurs voies respiratoires en soufflant bruyamment.

— Il n'en manque que trois ! s'exclama Lyre.

— Comment tu peux en être aussi sûre ? demanda Taureau.

— Je les ai comptés.

Jamais les guides, qui passaient pourtant pour connaître parfaitement les boukramas, n'avaient évoqué leur faculté de s'enfouir tout entiers dans le sable pour échapper à un danger. Comment respiraient-ils là-dessous ? Peut-être les grands camélidés perdaient-ils quelques-uns de leurs pouvoirs lorsqu'on les réduisait à l'état domestique ? Peut-être ne dévoilaient-ils pas tous leurs secrets à ceux qui les traitaient comme des êtres inférieurs ?

La horde se reconstitua en moins de dix minutes. Les petits furent les derniers à se dégager de leur cachette.

— Andromède est pas là ! s'écria Petite-Ourse.

Les enfants observèrent attentivement les boukramas. Ils ne distinguèrent pas la vieille femelle, facilement reconnaissable aux plis profonds de sa robe et à la teinte légèrement plus claire de ses yeux.

Dans le bref regard que Serpent lui adressa, Lyre devina qu'il avait fait le rapprochement entre Cygne et la reine de la horde. Les os des deux meneuses, l'animale et l'humaine, blanchiraient sous les rayons implacables du soleil double, mais elles continueraient de vivre au travers de ceux dont elles avaient préservé l'existence.

Les femelles allaitantes se reculèrent vers les enfants, écartèrent les membres postérieurs et s'accroupirent pour placer leurs mamelles à hauteur de leurs mains. Ils furent de nouveau enveloppés de leur odeur, une odeur qui leur rappelait, en plus fort, la puanteur des enclos de Canis Major mais qui les rassurait à présent.

— Une roche creuse, vite ! ordonna Lyre.

Taureau ramassa une pierre légèrement concave qui ferait momentanément l'affaire. Lyre commença à traire une femelle et donna les premières gouttes de lait à Petite-Ourse, qui les lapa aussi bruyamment qu'un multam nouveau-né.

Sous la conduite de la nouvelle dominante, la horde ne marqua aucune pause jusqu'au crépuscule de Flamme. Lyre n'avait pas eu à réfléchir pour prendre une décision : quatre boukramas s'étaient agenouillés pour inviter leur cavalier à grimper sur leur échine et, après l'inspection d'usage de la nouvelle reine – Petite-Ourse l'avait immédiatement surnommée Cassiopée –, s'étaient ébranlés en direction de l'ouest. C'était Lyre elle-même, elle qui avait si souvent

pesté contre les injonctions de Cygne, qui avait ordonné à ses compagnons de se protéger la tête d'un bout de tissu.

Lorsque le disque rougeoyant de la géante rouge eut entamé sa lente plongée dans les vagues assombries de l'horizon, la horde choisit de passer la nuit au pied d'un grand rocher.

Serpent se laissa glisser sur le flanc de sa monture, sauta sur le sable et escalada le rocher sans même réclamer sa part de lait. Son envie de consulter le ciel était plus forte que sa faim et sa soif.

Il remarqua tout de suite que leur constellation, formée les jours précédents de cinq astres, n'en comptait désormais plus que quatre. Cette confirmation par le ciel de la mort de Cygne l'attrista davantage que la vue de son squelette. Il repéra ensuite l'espace sombre qui symbolisait le désert et, au milieu, l'étoile rouge de l'homme qu'ils devaient conduire au labyrinthe des pensées créatrices.

Sa magnitude avait nettement baissé d'intensité. Affinant son observation, Serpent se rendit compte qu'elle n'était plus seule mais suivie comme une ombre par une naine noire qui la capturait peu à peu dans son champ d'attraction.

CHAPITRE V

— Ces… créatures du diable se prennent déjà pour les maîtres de l'univers ! soupira pra Goln.

Les Ulmans du Chêne Vénérable patientaient depuis plus de trois heures dans une antichambre du palais d'Ersel. Jamais encore l'Église n'avait cherché à nouer des relations diplomatiques avec les nouveaux maîtres de Déviel, mais les derniers rapports des agents en poste sur la Seizième Voie Galactica, qui faisaient état d'un possible accord entre les Garloups et Rohel Le Vioter, ne laissaient plus guère de choix sur la stratégie à suivre : il fallait pactiser avec le Cartel.

Outre pra Goln, la légation dépêchée par le palais épiscopal d'Orginn comprenait l'Ultime Su-pra Jaïdi, un prélat en poste depuis plus de vingt ans sur la planète Orenz (Treizième Voie Galactica), une dizaine de fras missionnaires, six moines abroïsiens, des fanatiques que la hiérarchie avait jugé bon de sortir de leur réclusion pour mettre leur don de clairvoyance – réel ou légendaire – au service de l'ambassade, et enfin une cohorte du Jahad, le service secret de l'Église, forte de cinquante membres et dirigée par le commandant pra K-Sum.

Seuls Su-pra Jaïdi, le chef officiel de la légation, pra Goln, son secrétaire, le commandant pra K-Sum et un moine abroïsien avaient été autorisés à pénétrer dans l'enceinte de l'ancien palais impérial. Les autres attendaient dans les bâtiments de la mission locale dont le responsable, fra Yakkez, n'avait pas été invité à se joindre à la délégation – ses trente-deux années de présence sur Déviel auraient pourtant pu s'avérer extrêmement utiles dans ce genre de circonstances mais, pour de sombres raisons de préséance, pra Goln avait refusé son concours.

— Ravalez donc votre morgue, pra ! dit Su-pra Jaïdi d'un ton sec. Nous ne devons rien faire ou dire qui puisse compromettre la mission

dont nous a chargés le palais épiscopal.

Le secrétaire lui lança un regard où la colère le disputait au mépris. Bien qu'il fût hiérarchiquement inférieur à son interlocuteur, il se considérait comme le véritable responsable de la légation – c'était du moins ce que lui avait suggéré, à mots couverts, le Berger Suprême en personne. Su-pra Jaïdi n'était qu'un vieil imbécile qu'on avait nommé à la tête de cette expédition diplomatique parce qu'il fallait respecter les formes, donner au Cartel l'impression que le Chêne Vénérable le reconnaissait dans sa légitimité, mais pra Goln possédait dans sa manche quelques cartes maîtresses – et secrètes – qui faisaient cruellement défaut à l'Ultime.

Les lumières diffuses des appliques se réfléchissaient sur les crânes rasés et luisants des deux ecclésiastiques.

— Ne me fixez pas avec cette insolence, pra ! siffla Su-pra Jaïdi. Je sais que vos confrères et vous ne songez qu'à prendre la place des Ultimes mais, jusqu'à nouvel ordre, vous relevez de mon autorité. Vous devrez encore vous armer de patience.

Pra Goln masqua son acrimonie sous un sourire cauteleux.

— Je ne songe qu'aux intérêts de notre Sainte Église, Votre Grâce, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de maîtriser mais qui restait parsemée d'éclats colériques.

— Les intérêts de l'Église se confondent parfois avec l'intérêt personnel, intervint le moine abroïsien.

On ne connaissait pas son nom, pas davantage qu'on ne connaissait les noms de ses confrères, tout simplement parce que les Abroïsiens se dépouillaient de tout artifice individuel au moment de prononcer leurs vœux, et en premier lieu de leur patronyme. Ils se rasaient le crâne, comme tous les membres du clergé, et vivaient entièrement nus à l'intérieur de leurs monastères, été comme hiver. Ils se châtiaient très durement s'ils venaient à céder aux tentations des sens, allant jusqu'à s'amputer de la langue, d'un bras, d'une jambe, d'un œil, d'une oreille ou du membre viril. Lorsque leurs obligations les amenaient à quitter le monastère, ils se revêtaient d'une bure serrée à la ceinture par une cordelette.

Les six moines de la légation appartenaient à une communauté située sur une planète déserte de la Douzième Voie Galactica. Émaciés, ils avaient le regard perçant, halluciné, de ceux qui voient au-delà des apparences. Ils ne parlaient pas beaucoup mais chacune de leurs paroles tombait comme une sentence.

— Que voulez-vous dire, l'Abroïsien ? demanda pra Goln d'un ton rogue.

— Que certains se servent d'IDR El Phase davantage qu'ils ne le servent.

Les yeux du moine brillaient comme deux blocs d'énergie pure

sous l'arc prononcé de ses sourcils.

— Qu'est-ce qu'un reclus peut connaître des affaires du monde ? rétorqua pra Goln. Les chemins sont nombreux qui mènent au Jardin des Délices.

Il régnait dans la salle d'attente un froid glacial qui, hormis l'Abroïsien, leur faisait regretter de ne pas s'être couverts plus chaudement. Les nouveaux maîtres de Déviel ne se souciaient guère de confort ou de décoration à en juger par la nudité du carrelage, du plafond et des murs. Des colonnes de lumière sale tombaient de fenêtres étroites et s'écrasaient en flaques ternes sur le sol. Les diffuseurs volants de parfums artificiels étaient les seules concessions ostensibles au luxe mais une odeur lourde, évoquant l'intérieur d'une boucherie, persistait sous les senteurs capiteuses. Le silence sépulcral qui ensevelissait le palais renforçait chez les représentants du Chêne Vénérable l'impression de se morfondre à l'intérieur d'une gigantesque tombe.

— Les chemins sont encore plus nombreux qui mènent au Grand Enfer des Déchets, repartit le moine.

— Gardez vos sermons pour vous, l'Abroïsien ! s'interposa pra K-Sum.

Vêtu d'un costume gris, le commandant portait également un calot rond qui dissimulait en partie ses cheveux bruns et lisses. Comme la plupart des membres du Jahad appelés à effectuer des missions extérieures et à se mêler aux populations locales, il ne se rasait pas la tête et n'arborait aucun signe distinctif de son appartenance au Chêne Vénérable. En poste depuis dix ans dans la Quinzième Voie Galactica, il dirigeait une cohorte d'élite qui avait fomenté de nombreux troubles sur les planètes les plus importantes, concouru au renversement de plusieurs gouvernements et instauré des régimes totalitaires favorables à l'introduction du Verbe d'IDR El Phase. Son visage osseux et ses petits yeux ronds, profondément enfoncés sous ses arcades saillantes, accentuaient sa ressemblance avec un vautour d'Orginn.

Il lança, pour la vingtième fois depuis qu'il était entré dans cette pièce, un coup d'œil sur les murs et le plafond et, bien qu'il n'y décelât aucune trace de mouchard holographique, il reprit en baissant machinalement le son de sa voix :

— Nous ne sommes pas rassemblés dans ce palais pour nous juger mutuellement mais pour additionner nos compétences.

— Pra Goln vient de le dire : je n'ai aucune disposition pour les affaires de ce monde, répliqua le moine d'un air pincé.

— Cette modestie vous honore, l'Abroïsien, mais elle ne nous est d'aucune utilité. Nous ne connaissons pas le Cartel et nous avons besoin de vos dons d'observation. Votre aspiration à l'idéal d'IDR El Phase ne doit en aucun cas altérer votre clairvoyance.

Pra Goln se demanda si pra K-Sum n'avait pas reçu, comme lui, des instructions personnelles et confidentielles. Il connaissait suffisamment les rouages de l'Église pour savoir qu'elle pouvait fort bien jouer plusieurs cartes secrètes – et parfois contradictoires – en même temps (il recourait lui-même fréquemment à ce genre de procédé). Il ne laisserait pas un exécuteur des basses besognes lui voler le mérite de la récupération du Mentral. Il comptait sur ce coup d'éclat pour hâter son ascension au sein de la hiérarchie et postuler, à moyen terme, au trône de Berger Suprême. Il conviendrait dorénavant de se méfier comme de la peste nucléaire de cet officier du Jahad, peut-être chargé par une faction ou l'autre du palais épiscopal de mettre la formule en lieu sûr et d'éliminer les autres membres de la légation.

— Je regrette que la hiérarchie d'Orginn nous ait obligés à participer à cette ambassade, soupira le moine.

— Vous êtes donc tellement pressé de perdre vos autres doigts de pied ? demanda pra Goln d'un ton faussement désinvolte.

Les regards se posèrent machinalement sur les pieds du moine, nus dans des sandales à fines lanières. Le pouce et deux doigts manquaient à celui de gauche, et trois doigts à celui de droite. On distinguait à leur emplacement des moignons boursouflés, violacés, qui montraient qu'ils avaient été arrachés plutôt que coupés.

— Vous observeriez nos règles que vous en auriez probablement perdu davantage.

— Qu'est-ce qui vous a valu ces amputations ? insista pra Coin.

Il lui fallait humilier l'Abroïsien, jeter le discrédit sur sa perspicacité, le dissuader de se mêler de ce qui ne le regardait pas.

— J'ai offert chacun d'eux à IDR El Phase pour combattre une certaine paresse à le servir, répondit le moine avec un sourire désarmant de sincérité. Il m'est arrivé de rester dans ma cellule plutôt que de me rendre à l'office de l'aube et j'ai demandé à ce qu'on me coupe les doigts de pied pour m'obliger à me lever. Et vous, que lui avez-vous offert, pra ?

— Un autre genre de cellules : les grises. De celles qui manquent cruellement à certains.

— Plus l'homme se prétend intelligent, plus il est sot, dit un proverbe lulomien.

Pra Goln se contint pour ne pas sauter à la gorge du moine. Su-pra Jaïdi suivait la querelle de ses deux subordonnés – même si les moines n'appartenaient pas au clergé proprement dit, ils étaient les équivalents hiérarchiques des fras – avec un intérêt amusé. Il n'aimait pas beaucoup l'homme qu'on lui avait imposé comme secrétaire, un intrigant dont l'ambition suintait par tous les pores de la peau, mais il n'appréciait pas davantage les Abroïsiens, issus de l'hérésie d'Abroïsius, un Ultime brûlé dans un four à déchets et réhabilité dix

siècles plus tard par le Berger Suprême Achnaval. Les automutilations de ces fanatiques l'effrayaient autant que les cabales des permanents administratifs du Palais d'Orginn. Il avait demandé à être muté sur Orenz, une planète paisible peuplée de vingt-trois milliards d'individus, pour échapper aux manœuvres incessantes et tortueuses de ses pairs. Il exerçait une influence grandissante auprès du monarque orenzan, Kikéon N, au point que ce dernier ne prenait aucune décision sans l'avoir au préalable consulté. Au début de son règne, l'ancienne religion, un polythéisme primitif appelé le zunimer, avait été déclarée illégale et les temples du Chêne Vénérable, reconnaissables à leurs flèches vertes, se dressaient par milliers sur les places des villes et des villages.

L'ordre expédié depuis le Palais d'Orginn sur son tabernacle personnel avait à la fois flatté et contrarié Su-pra Jaïdi. Flatté de constater que la hiérarchie ne l'avait pas oublié au bout de vingt années d'exil volontaire, contrarié parce qu'il n'avait pas envie de quitter sa planète d'adoption, ce terreau fertile où il avait moissonné des milliards d'âmes. Il n'avait pas eu d'autre choix, cependant, que d'accepter la mission qui lui avait été confiée. Il avait entendu parler de la formule mise au point par les Ulmans chercheurs et que la rumeur dotait d'une puissance dévastatrice – le souffle de la colère d'IDR El Phase –, il avait entendu dire qu'un agent du Jahad l'avait recueillie des lèvres d'un physicien agonisant, mais il n'avait accordé aucun intérêt à cette histoire jusqu'à la lecture de ce message sur son tabernacle personnel. Il supposait qu'on faisait appel à lui parce qu'il était le plus expérimenté des Ultimes en exercice dans la Quinzième Voie Galactica (pas un prélat ni même un pra ne s'étaient aventurés dans la Seizième, où quelques fras isolés et courageux, comme Yakkez, semaient des graines de vraie foi dans les âmes en friche). On lui avait ordonné de nouer des relations diplomatiques avec le Cartel, d'implanter une ambassade à Ersel et, là, d'infiltrer les administrations locales afin d'être averti de l'arrivée de Rohel Le Vioter, soupçonné de vouloir remettre le Mentral aux nouveaux maîtres de Déviel.

« Vous devrez l'intercepter à tout prix – nous disons bien à tout prix, fût-ce en déclenchant une guerre interplanétaire ou en exterminant la population locale – avant le Cartel, le cryogéniser et le rapatrier sur Orginn afin que nous puissions l'enfermer dans un caveau capitonné et extirper le Mentral de son cerveau. Comprenez, Ultime Su-pra Jaïdi, que l'intérêt supérieur de notre très sainte Eglise est en jeu… »

Le message se terminait par une ode à la gloire du Berger Suprême Gahi Balra (pour lequel Su-pra Jaïdi n'avait pas voté lors du dernier conclave), priait l'Ultime de bien vouloir accepter la compagnie d'un secrétaire venu d'Orginn, d'une cohorte du Jahad et d'une délégation de moines abroïsiens de Lulom, et fixait rendez-vous à tout ce petit

monde à la mission d'Ersel.

Si la découverte de la capitale dévillienne, une ville sale, oppressante, froide, n'avait pas exalté l'enthousiasme de Su-pra Jaïdi, les conditions d'accueil de la mission lui avaient définitivement laminé le moral : il devait partager avec pra Goln et deux moines une chambre vétuste, crasseuse, équipée d'une douche d'eau froide. Les repas se composaient la plupart du temps d'une soupe épaisse, de pain rassis et de morceaux de viande aussi durs que du bois. Fra Yakkez n'était en rien responsable de ce dénuement, car Ersel connaissait des temps difficiles, comme en témoignaient les cadavres qui pourrissaient dans les rues, les devantures vides des épiceries régulièrement pillées par des organisations criminelles, les immondices qui s'accumulaient devant les maisons, la puanteur que ne parvenaient pas à chasser les rafales d'un vent pourtant mordant. Des bagarres éclataient de temps à autre non loin de la mission, qui s'achevaient parfois en émeutes, en batailles rangées.

Su-pra Jaïdi s'était étonné auprès de fra Yakkez qu'aucune autorité n'intervienne pour empêcher ces massacres.

— Le Cartel n'est pas un gouvernement comme les autres, Votre Grâce, avait expliqué le missionnaire. Il ne promulgue aucune loi, aucun décret, il n'arbitre pas les litiges, il ne lève aucun impôt… Hormis, peut-être, l'impôt humain.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, des rumeurs persistantes affirment que la seule exigence du Cartel, c'est d'être approvisionné en corps humains.

— Ils seraient… anthropophages ?

— Ils auraient plutôt besoin d'investir des enveloppes corporelles pour survivre. Mais probablement ces bruits sont-ils dénués de tout fondement.

— Ils ne paraissent jamais en public ?

— Je ne les ai encore jamais vus.

En tant que représentant officiel de l'Église du Chêne Vénérable, Su-pra Jaïdi avait attendu lui-même plus d'un mois avant d'obtenir une audience. La légation avait exploité ces trente jours de battement pour glisser ses hommes dans les administrations ou les compagnies les plus importantes de la planète. Des agents du Jahad s'étaient ainsi infiltrés dans l'équipe des techniciens de l'astroport, d'autres s'étaient introduits dans les ruines des grands médias locaux, d'autres encore dans l'armée des serviteurs du palais, d'autres dans les organisations clandestines de résistance, d'autres enfin dans les bandes qui contrôlaient les divers trafics… Deux nouvelles étaient remontées de ce réseau rapidement constitué : le commerce des corps humains n'était pas une légende, et un vaisseau en provenance de la Quinzième Voie Galactica avait été bombardé par les sondes aériennes de la

résistance dévillienne avant de s'écraser dans le désert intérieur de Déviel.

— Et si c'était Rohel Le Vioter ? s'était interrogé Su-pra Jaïdi.

— Quel motif aurait poussé la résistance dévillienne à s'en prendre à un déserteur du Jahad ? avait objecté pra Goln.

— Se débarrasser d'un homme qui livre une arme redoutable à ceux qu'ils combattent.

— Comment les résistants auraient-ils appris que Rohel Le Vioter détient le Mentral ?

— La collecte de renseignements est à la base des activités de tous les réseaux de résistance. Je suppose que certains de leurs agents ont infiltré le palais du Cartel.

— D'après nos hommes, leurs réseaux sont mal organisés, incapables de recueillir ce genre d'informations. À mon avis, le naufrage de ce vaisseau n'a rien à voir avec notre homme. Il s'agit probablement d'un règlement de comptes entre deux groupes rivaux de la résistance.

Su-pra Jaïdi avait décelé dans les yeux de son secrétaire des lueurs fiévreuses qui démentaient la neutralité de ses propos. Il s'était alors douté que pra Goln lui cachait des informations importantes mais il avait décidé de ne rien laisser paraître de son dépit ni même de recourir aux propriétés de la phriste blanche de son anneau, la pierre de synthèse qui avait la propriété de changer de couleur devant les esprits dissimulateurs. Il ne souhaitait pas replonger dans l'atmosphère vénéneuse des intrigues du palais épiscopal et, d'autre part, la volonté du Berger Suprême, et par extension d'IDR El Phase, s'accommodait probablement de stratégies plurielles.

Les membres de la légation restèrent silencieux jusqu'à ce qu'un huissier en livrée rouge s'introduise dans la pièce et, d'un geste de la main, les invite à le suivre. Ils parcoururent un couloir étroit qui donnait sur une seconde salle, sombre, peuplée de silhouettes immobiles et silencieuses. Ils crurent d'abord traverser un musée de cire, mais rapidement ils se rendirent compte qu'ils passaient à côté d'hommes et de femmes figés, qu'on aurait abandonnés là après les avoir vidés de leur substance et dont les yeux grands ouverts semblaient contempler le vide pour l'éternité. Des rayons de lumière tombant d'invisibles lucarnes, effleuraient leurs traits inertes, leurs cheveux pétrifiés.

Su-pra Jaïdi songea que la hiérarchie d'Orginn l'avait expédié dans l'antre du diable. Le froid et l'ambiance lugubre qui régnaient sur cette pièce le faisaient frissonner de la tête aux pieds. Les claquements de leurs semelles sur le carrelage résonnaient comme des coups de canon dans le silence mortuaire, mais aucune tête ne se retournait sur leur

passage.

— Une penderie…

Les murs et la voûte prolongèrent et amplifièrent le chuchotement du moine.

— Que voulez-vous dire, l'Abroïsien ? demanda pra K-Sum à voix basse.

— Ces gens sont comme des vêtements entreposés dans un placard…

La remarque du moine frappa ses coreligionnaires par sa justesse : si les maîtres de Déviel étaient contraints d'investir des corps humains pour se prolonger en vie, ils en changeaient probablement selon leur humeur ou leurs besoins et les entreposaient dans les différentes pièces de l'ancien palais impérial. Le trafic des corps d'emprunt n'était qu'une abominable variante du commerce des vêtements sur les autres mondes. Les ecclésiastiques prenaient conscience, tout à coup, que cette ambassade risquait de se terminer de la pire manière : l'atroce garde-robe des êtres du Cartel montrait qu'ils n'accordaient aucune espèce d'importance à la vie humaine.

— J'espère que vos hommes se tiennent prêts à intervenir, glissa pra Goln au commandant de la cohorte du Jahad.

— Ils sont en alerte permanente, répondit pra K-Sum. Je constate avec plaisir que vous avez révisé votre jugement sur les services secrets de l'Église.

— Le Jahad est un mal parfois nécessaire, commandant.

Ils traversèrent d'autres salles également peuplées de statues humaines. L'huissier marchait d'un pas mécanique, enfilant sans hésiter les couloirs. L'atmosphère, de plus en plus glaciale, leur donnait la sensation de déambuler à l'intérieur d'une gigantesque chambre froide. Des nuages de condensation s'échappaient de leurs narines ou de leurs bouches entrouvertes.

Ils débouchèrent enfin dans une salle dont ils ne distinguaient ni les murs ni le plafond.

— Les anciennes caves du palais, murmura le moine en désignant les dalles grossièrement taillées du sol. Nos hôtes n'ont pas la même conception du luxe que certains gouvernements.

— Elle se rapproche davantage de la vôtre, l'Abroïsien, lança pra Goln. Vous devriez vous sentir à l'aise ici.

— On se sent à l'aise partout lorsque le feu divin d'IDR El Phase vous protège, riposta le moine.

L'huissier se dirigea vers une estrade plongée dans la pénombre et sur laquelle se devinaient les formes caractéristiques de fauteuils. D'une double pression de l'index sur son bracelet, pra K-Sum déclencha la micro-camera infrarouge greffée dans son œil droit et pointa l'objectif sur l'estrade. À quelques centaines de mètres de là, les

officiers de sa cohorte découvraient la même scène que lui sur l'écran-bulle relié à son endo-objectif : une quinzaine d'hommes et de femmes assis sur des trônes disposés en arc de cercle et tendus de velours noir ou rouge. Il pressa de nouveau son bracelet et changea de focale pour mieux discerner les détails. Le visage d'un maître de Déviel lui apparut en gros plan. Un homme sans âge dont les yeux étaient fixés sur lui. Un regard où ne passait aucune expression mais qui semblait chargé d'une énergie maléfique. Saisi, pra K-Sum se hâta de bouger la tête et de changer de sujet. L'objectif captura le dossier sculpté et doré d'un fauteuil avant de glisser sur un deuxième visage, flou d'abord, puis de plus en plus net. Une femme, jeune en apparence, assez jolie avec ses longs cheveux blonds, son front légèrement bombé, son nez droit, ses lèvres pleines. Il songea alors que ce corps séduisant contenait un être parasite venu d'un univers inconnu. Autant il était facile de prévoir et d'anticiper les réactions humaines – il suffisait de manipuler les leviers de l'avidité et du désir plus ou moins conscient de reconnaissance sociale –, autant il serait délicat de jouer avec l'inconnue que représentait l'idiosyncrasie des membres du Cartel.

— Approchez-vous, Ulmans du Chêne.

Bien qu'il eût le réflexe instinctif de balayer l'ensemble de l'estrade avec son objectif, pra K-Sum ne parvint pas à deviner d'où avait jailli la voix. De même, il lui aurait été impossible de la décrire, de préciser si elle était aiguë ou grave, féminine ou masculine.

— Une sorte de chœur, une expression vocale collective, chuchota le moine.

Sur un signe de l'huissier, les quatre Ulmans s'avancèrent et s'alignèrent à quelques mètres de l'estrade. Su-pra Jaïdi s'inclina et leva sa main droite afin de montrer son anneau, le sceau de son autorité, aux maîtres de Déviel.

— Je suis l'Ultime Su-pra Jaïdi, représentant de Sa Sainteté Gahi Balra, Berger Suprême de l'Église du Chêne Vénérable, déclara-t-il d'un ton emphatique que pra Goln jugea déplacé.

— Nous savons qui vous êtes, dit la voix.

Pour autant que pra K-Sum pût en juger, aucun de leurs vis-à-vis assis dans les fauteuils n'avait ouvert la bouche. Le Cartel utilisait peut-être des synthétiseurs et amplificateurs de pensées en vogue sur certains mondes de la Quinzième Voie Galactica, mais le commandant ne repéra pas les haut-parleurs ou les répercuteurs inhérents à ce genre de système. Les souverains de Déviel restaient aussi immobiles sur l'estrade que les silhouettes dans les salles voisines, une fixité qui déroutait les membres de la délégation à la fois par son caractère morbide et par l'impossibilité de se raccrocher à des repères visuels, à des expressions, à des regards.

— Ma hiérarchie m'envoie établir des relations officielles et suivies

avec votre gouvernement, reprit le prélat après s'être éclairci la gorge.

— Qu'entendez-vous par « suivies » ?

Su-pra Jaïdi consulta du regard pra Goln : ce dernier était peut-être un arriviste, un manipulateur, mais en cet instant l'Ultime avait un besoin urgent des compétences d'un homme rompu aux intrigues et, par extension, aux subtilités diplomatiques. Un sourire narquois flotta pendant quelques instants sur les lèvres du secrétaire.

— Nous reconnaîtrons votre souveraineté auprès des États membres de l'univers recensé, dit pra Goln en s'avançant d'un pas.

— Vous pensez donc que vous avons besoin de reconnaissance ? demanda la voix qui, malgré son timbre neutre, recelait de subtiles intonations ironiques.

De furtifs éclats embrasèrent les yeux des silhouettes assises sur les trônes. Pra K-Sum pressa son bracelet à trois reprises afin de maintenir ses hommes en état d'alerte.

— Aucune planète souveraine ne peut rester isolée, répliqua pra Goln. Quelle que soit sa puissance, il lui faut négocier des alliances ou, l'histoire le prouve, elle est condamnée à régresser, à disparaître.

Dans l'ignorance du protocole en usage sur Déviel, il fixait tour à tour les membres du Cartel. Il devait faire un terrible effort sur lui-même pour contenir l'irritation provoquée par l'impassibilité de ces masques de cauchemar.

— Une alliance avec l'Église du Chêne serait donc de nature à nous rassurer ?

— À consolider votre souveraineté, très certainement.

— Qu'exigez-vous en échange ?

— Rien d'autre qu'une ambassade officielle, la protection de nos missionnaires et la permission de bâtir un temple dans le centre d'Ersel.

Le regard de pra Goln croisa celui de son supérieur hiérarchique : la négociation ne s'annonçait pas trop mal. Une fois dans la place, et après avoir récupéré le Mentral, l'Église s'arrangerait pour renverser ces créatures fantomatiques et les remplacer par un gouvernement à sa solde.

— Nous n'envisageons pas l'avenir sous le même angle que vous, Ulmans du Chêne, reprit la voix.

— Ils n'ont jamais eu l'intention de traiter avec nous, chuchota rapidement le moine à l'adresse de pra K-Sum. Ils viennent tout droit du Grand Enfer des Déchets.

Le commandant hocha la tête et appuya à cinq reprises sur le métal de son bracelet pour ordonner à ses hommes de s'introduire par la force dans le palais. D'après ses calculs, il leur faudrait cinq minutes pour parcourir la distance qui séparait la mission de l'ancien quartier impérial. Il se pencha sur sa droite et murmura à l'oreille de Su-pra

Jaïdi :

— Essayez de gagner du temps, Votre Grâce…

L'Ultime eut toutes les peines du monde à contenir le tremblement de ses lèvres.

— Vous parliez d'avenir, je crois… bredouilla-t-il en relevant la tête. Sous quel angle l'envisagez-vous donc ?

— Nous sommes, vous et nous, très désireux de rentrer en possession d'une certaine formule, répondit la voix. Or nous ne prévoyons pas de la partager avec un tiers, fût-il son inventeur.

Les quatre Ulmans demeurèrent sans réaction pendant quelques secondes. Les maîtres de Déviel abattaient franchement leurs cartes, se posaient en maîtres du jeu.

— Vous faites erreur… balbutia Su-pra Jaïdi. Nous ne savons pas à quelle formule vous…

— C'est nous qui avons envoyé Rohel Le Vioter sur Orginn afin de dérober le Mentral, coupa la voix. Nous en avons besoin pour ouvrir les portes de cet univers aux armées du chaos. Il a été annoncé, voici de cela sept jours, dans notre espace aérien, mais des sondes explosives l'ont contraint à se poser en catastrophe dans le désert intérieur. Nous vous soupçonnons d'être à l'origine de ce naufrage.

— Ridicule ! protesta pra Goln. Vos propos sont incohérents : nous ne l'aurions pas abattu si nous étions réellement chargés de récupérer cette formule. D'autre part, nous ne disposons d'aucun matériel militaire et…

— Il vous suffisait d'infiltrer les techniciens de l'astroport, de programmer les sondes afin de le contraindre à s'échouer dans le désert, et enfin de lui dépêcher un de vos agents pour obtenir sa confiance et l'attirer dans un piège.

Su-pra Jaïdi fit le rapprochement entre la conversation qu'il avait tenue quelques jours plus tôt avec son secrétaire et les paroles du Cartel. Pra Goln avait probablement exécuté les consignes du palais épiscopal en interceptant le vaisseau du déserteur et en gardant cette information pour lui. L'Ultime ne pouvait s'empêcher de se sentir humilié par cette mise à l'écart, d'autant que le résultat, peu probant, ne justifiait pas *a posteriori* une telle marque de défiance.

— Cette ambassade n'était destinée qu'à donner le change, Ulmans du Chêne.

La puissance soudaine de la voix fit sursauter les ecclésiastiques.

— Notre intention n'était pas de… commença Su-pra Jaïdi.

— C'est ce décalage entre les pensées et les actes qui a perdu l'humanité, la faille par laquelle nous nous sommes engouffrés. Votre agent ne pourra pas s'en sortir seul.

— Qu'en savez-vous ? lança pra Goln, sans se rendre compte que cette provocation sonnait comme un aveu.

Des éclats vifs, menaçants, traversèrent de nouveau les yeux des créatures assises sur les trônes. Elles n'avaient pas pris le temps de changer les vêtements de leur corps d'emprunt. Elles portaient des robes ou des costumes simples aux étoffes grossières, voire des haillons pour deux d'entre elles.

— Nous allons constituer une nouvelle ambassade, Ulmans du Chêne.

— Que font donc vos hommes ? lança le moine à pra K-Sum.

— Ils ne devraient plus tarder, répondit le commandant après avoir jeté un bref coup d'œil par-dessus son épaule.

— Une ambassade de Garloups au palais épiscopal d'Orginn, poursuivit la voix.

Les quinze silhouettes rassemblées sur l'estrade se départirent tout à coup de leur immobilité et, poussant des grognements sinistres, fondirent avec une rapidité effarante sur les ecclésiastiques pétrifiés.

CHAPITRE VI

— Tu es devenu un vrai samir, Rohel Le Vioter ! s'exclama Nazzya avec un large sourire.

Rohel avait appliqué les conseils de la jeune femme pour repérer la nappe enfouie à deux mètres sous terre au pied d'un rocher. La couleur légèrement plus sombre du sable et la perturbation des effluves de chaleur provoquée par l'évaporation l'avaient informé qu'une réserve d'eau se trouvait à cet endroit. Il lui fallait maintenant savoir si elle était « mûre », c'est-à-dire si elle présentait une quelconque ouverture. Il examina le sol avec attention, un sable dur, tassé, jonché de cailloux. Il remarqua, parmi les nombreuses anfractuosités, une étroite fissure dont il ne distinguait pas le fond. Il y glissa la main après s'être agenouillé, se rendit compte qu'elle s'évasait au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait dans la terre et parvint à y insérer le bras tout entier.

Nazzya l'observait avec intérêt, comme une mère évaluant les progrès de son enfant. Les rayons de Flamme, couchée depuis peu, continuaient d'incendier la voûte céleste. Des courants d'air frais s'insinuaient dans la chaleur encore lourde. Le Vioter entreprit de dégager le conduit. Il saisit un caillou pointu, laboura la surface dure de manière à ramollir le sable puis, se servant de ses mains comme d'une pelle, il commença à élargir l'incision.

Il n'eut besoin que de dix minutes pour déblayer l'ouverture et révéler le puits, une cavité naturelle et circulaire d'un mètre de diamètre. Nazzya lui avait expliqué que ces poches d'eau, les oubaqs, étaient reliées à des nappes phréatiques par des conduits souterrains qui faisaient office de vases communicants. Elles creusaient elles-mêmes leurs puits par évaporation pour s'ouvrir comme des fleurs. La samir avait ajouté que le désert tourmentait jusqu'à la mort l'efkir qui forçait une oubaq encore fermée.

Fasciné, Le Vioter contempla un long moment la surface noire de l'eau que faisaient frissonner les chutes de sable et de cailloux. En quatre jours de marche dans le désert, Nazzya et lui avaient toujours réussi à assouvir leur faim et leur soif. C'était la jeune femme qui s'était le plus souvent chargée de trouver les vivres nécessaires à leur subsistance, mais il s'était évertué à l'observer pour pouvoir se débrouiller seul au cas où les événements les contraindraient à se séparer. Il avait appris à repérer les emplacements des oubaqs, à se réfugier dans les uzlaqs, d'anciennes oubaqs vidées de leur eau et qui conservaient une température constante pendant la nuit, à reconnaître le repas du soir ou du matin dans les animaux qui passaient à proximité, lézards, serpents, insectes, dans les minuscules feuilles jaunes qui poussaient entre les pierres et qui révélaient la présence de gros tubercules à la chair blanche et farineuse.

Nazzya n'avait aucun doute sur la générosité d'une nature qui, pour des yeux efkiri, paraissait aride, stérile, hostile. Elle se servait d'un couteau à la lame de pierre aussi effilée et tranchante qu'un rasoir pour dépecer les petites proies qu'elle capturait avec une rapidité et une adresse stupéfiantes. Elle n'avait pas besoin d'allumer un feu pour cuire les morceaux de viande, les insectes ou les tubercules : elle les posait sur des pierres noires et lisses qu'on trouvait un peu partout dans le désert, y compris dans les zones sablonneuses où elles étaient enfouies à quelques centimètres de la surface. Elles avaient la propriété d'accumuler la chaleur de l'étoile double durant le jour et de la restituer tout au long de la nuit. Nazzya plaçait parfois une de ces pierres, qu'elle surnommait les « petits soleils » dans une uzlaq mal protégée pour prévenir un abaissement brutal de la température. Elles faisaient en tout cas d'excellentes plaques de cuisson, au point que les aliments – y compris les insectes, devant lesquels Le Vioter avait longtemps hésité – avaient un goût savoureux.

Nazzya remonta sa robe et s'accroupit à son tour au bord du puits.

— Le désert t'a déjà adopté comme un de ses fils, dit-elle. Il n'offre pas souvent une oubaq d'une telle qualité à un efkir. Et même à certains samiri.

D'un geste du bras, elle lui fit signe de descendre à l'intérieur de la cavité, de bénéficier donc d'une eau pure, non souillée, un privilège réservé au plus ancien lorsque plusieurs samiri se retrouvaient ensemble. Un honneur en principe interdit aux efkiri, qui devaient se contenter de boire l'eau que les habitants du désert condescendaient à leur donner.

— J'ai les pieds en sang, dit Le Vioter. Je risque de polluer la nappe.

La marche sur les cailloux aux arêtes tranchantes, sur le sable brûlant, sur les aiguilles végétales avait ouvert des plaies sur les

plantes de ses pieds qui, à la différence de ceux de Nazzya, n'étaient pas encore protégés par une épaisse couche de corne. Certaines lésions s'étaient déjà cicatrisées, mais d'autres s'étaient infectées et avaient dégénéré en cloques purulentes. Il avait voulu les entourer de pans déchirés de sa combinaison mais la samir l'en avait empêché :

— Tu dois accepter les transformations imposées par le désert, même les plus douloureuses, ou tu resteras un efkir, un étranger incapable de te plier à ses lois.

Il avait donc renoncé à soigner ces égratignures qui lui donnaient l'impression de marcher en permanence sur des clous chauffés à blanc. Il s'était aidé, pour supporter la douleur, des principes fondamentaux de l'enseignement de Phao Tan-Tré : considérer la souffrance comme une alliée, l'assumer comme une partie intégrante de soi-même, comme un organe. Il s'était concentré sur le mouvement de ses jambes, sur le balancement de ses bras, sur son souffle, sur tous ces mécanismes internes qui étaient l'expression de la continuité, de la vie. Il était progressivement descendu en lui-même, là où les pensées n'étaient plus que les vagues lointaines et confuses d'un océan apaisé, silencieux. Les caresses ardentes de l'étoile double, et particulièrement de Flamme, avaient glissé sur lui comme des songes. Il avait oublié la chaleur vive qui se dégageait de Lucifal et qui lui irradiait le flanc gauche. Il avait suivi sans difficulté l'allure de la jeune femme, qui menait bon train du lever de la naine blanche jusqu'au coucher de la géante rouge et qui semblait voler sur le sable où elle ne laissait aucune empreinte. Sa robe et sa chevelure flottaient derrière elle comme des ailes.

— Ni le sang ni la sueur d'un enfant du désert ne peuvent souiller une oubaq, déclara la samir.

— Je ne suis pas un enfant du désert, objecta Le Vioter, mais un simple voyageur, un homme égaré entre deux mondes.

Une telle tristesse imprégnait sa voix que Nazzya releva la tête et le fixa avec un mélange de curiosité et de compassion.

— Tu n'es rien d'autre qu'un reflet de l'univers ! affirma-t-elle avec force. Et si le destin t'a conduit dans le désert intérieur de Déviel, ce n'est pas par erreur, ni même par hasard.

La lumière oblique de Flamme ensanglantait sa chevelure éparpillée par le vent. La lumière du crépuscule adoucissait ses traits et rehaussait sa beauté. Comme une pierre précieuse, elle semblait avoir été épurée et polie par le désert.

— L'environnement dans lequel tu évolues est à l'image de ton âme, poursuivit-elle. Et ton âme n'est pas aussi desséchée que tu crois.

— Le temps s'est arrangé pour faire le vide autour de moi, murmura-t-il d'une voix monocorde. Il a englouti mon peuple, mes parents… Saphyr…

— La femme de tes pensées n'est peut-être pas morte ! protesta la samir avec une vivacité surprenante. Regarde autour de toi.

D'un geste du bras, elle l'invita à lever les yeux et à contempler l'étendue aride qui se confondait au loin avec l'écarlate du ciel.

— Un efkir jurerait que ce monde est mort, et pourtant il vit avec davantage d'intensité que la plupart des mondes fertiles. Ici, la vie doit montrer du caractère, de la force, pour se perpétuer. Ici, chaque seconde de survie est une victoire.

Le Vioter hocha la tête à deux reprises.

— Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour Saphyr. La vie n'a aucun intérêt sans elle.

— Elle s'est peut-être provisoirement effacée pour t'inciter à puiser la force en toi-même, comme le désert pousse ses enfants à chercher le meilleur en eux-mêmes.

Rohel tira Lucifal de sa ceinture et la reposa délicatement sur le sol. Des rayons diffus de lumière s'échappaient du fourreau de cuir et tendaient un voile doré sur le sable et les cailloux alentour. Même séparé de l'épée, il continuait d'éprouver une sensation de brûlure aiguë sur le côté gauche. Elle brillait avec une intensité grandissante au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient d'Ersel.

— Les dieux ne t'auraient pas confié une arme d'une telle puissance s'ils n'avaient pas eu confiance en toi, fit la samir en désignant l'épée d'un mouvement de menton.

Il la dévisagea d'un air soupçonneux.

— Comment sais-tu qu'elle a été fabriquée par des dieux ?

Elle soutint son regard sans ciller.

— Le désert m'a montré les secrets de ton inconscient.

Il ne prêtait plus attention aux images qui se dressaient parfois devant eux, disparaissaient aussi soudainement qu'elles étaient apparues et lui donnaient l'impression de rencontrer des personnages évadés de sa mémoire. Il avait cru apercevoir, au détour d'une colline de sable, ses parents, ses frères, ses sœurs, Phao Tan-Tré, des hommes et des femmes de rencontre, des Ulmans du Chêne Vénérable… Il ne se souvint pas en revanche d'avoir entrevu des mirages issus de l'inconscient de Nazzya.

— Lucifal m'a été donnée pour combattre le Cartel des Garloups, murmura-t-il.

Les lèvres de la jeune femme s'étirèrent en une moue méprisante.

— Ces créatures du diable ont amené le malheur avec elles ! cracha-t-elle. Elles n'ont aucun respect pour l'homme, et les efkiri qui leur fournissent les corps d'emprunt sont maudits jusqu'à la vingtième génération.

— Les tiens n'ont pourtant pas essayé de les chasser de Déviel.

Elle se releva et fit quelques pas en direction du rocher ciselé par

le vent.

— Nous ne pouvons pas vivre loin du désert, dit-elle. Ceux d'entre nous qui ont essayé de se sédentariser, de vivre en ville dans une maison d'efkir, sont devenus fous ou bien sont morts de maladie en quelques mois. Nous ne combattrons le Cartel que lorsqu'il viendra nous défier sur notre territoire.

— Vous n'êtes pas assez nombreux pour…

— Le nombre n'a aucune importance ! coupa-t-elle en se retournant et en le fixant d'un air farouche. Entre dans l'eau maintenant : une oubaq ouverte peut s'assécher en quelques secondes si on la fait attendre trop longtemps.

Il se défit de sa combinaison qu'il posa en boule au-dessus de Lucifal, engagea les jambes dans l'ouverture et, se raccrochant au bord du puits, descendit progressivement dans l'oubaq. Il lâcha les prises et se laissa tomber lorsqu'il eut de l'eau jusqu'aux genoux.

La retenue était plus profonde qu'il ne le pensait, plus profonde en tout cas que les oubaqs qu'ils avaient jusqu'à présent visitées. Il s'attendit à toucher le fond d'un moment à l'autre mais, même lorsqu'il fut entièrement immergé, il continua de s'enfoncer et il lui fallut battre des bras et des jambes pour entamer sa remontée. Non seulement il devait surmonter l'engourdissement provoqué par la fraîcheur glaciale de l'eau, mais vaincre également l'inertie mentale qui l'envahissait. Un murmure envoûtant l'invitait à renoncer, à quitter enfin l'univers blessant de la matière pour rejoindre Saphyr dans le monde apaisant de l'esprit. L'oubaq était une bouche attirante, un passage vers Tailleurs, un lieu de transition.

Comme l'avait affirmé Nazzya quelques instants plus tôt, le désert éprouvait sa détermination, le plaçait dans une situation où il devait puiser en lui-même la force de survivre. L'espace de deux ou trois secondes, il fut tenté de se laisser couler à pic dans les profondeurs de l'eau, de plus en plus noire au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la surface. Il cessa de battre des bras et des jambes. Son corps ne se révoltait plus à la perspective de manquer d'air. Des rigoles glacées s'infiltraient déjà dans ses narines, entre ses lèvres desserrées. Une tempête d'images et de sensations se leva dans son esprit. Les hommes et les femmes qu'il avait combattus se confondaient avec ceux qu'il avait aimés, des scènes oubliées de sa petite enfance succédaient aux souvenirs les plus récents… Il partait tout doucement, sans s'en rendre compte, s'abandonnant à l'eau comme un enfant dans les bras de sa mère. Il glissait le long d'un tunnel suave et éclairé d'une lumière bleue. Il lui semblait enfin rentrer chez lui, retourner à cette source dont il avait été chassé une éternité plus tôt.

Le sentiment de trahir l'humanité, de se renier lui-même puisqu'il appartenait au peuple des hommes, l'assaillait également. Il savait, en

ce moment, qu'il ne noyait pas seulement ce corps qui lui permettait d'intervenir sur les champs de matière, mais qu'il engloutissait avec lui tout le genre humain. Conditionnée par le désert, Nazzya ne serait pas en mesure de prendre sa place, d'utiliser Lucifal, de défier le Cartel. Une épaisse couche de sable recouvrirait l'épée de lumière, l'inestimable présent d'une civilisation très ancienne à l'humanité. Elle resterait enfouie dans ce désert pendant des siècles, pendant des millénaires, jusqu'à la fin des temps, et lui n'aurait rien fait pour empêcher les hommes d'être balayés par les grands vents de l'oubli.

Les Garloups ne disposeraient pas de la formule mais ils finiraient par trouver un autre moyen d'ouvrir des fenêtres sur l'espace et de débarquer en masse sur les mondes recensés. Resterait-il un fragment humain lorsqu'ils auraient conquis l'univers ?

Soudain, alors que ses pensées s'estompaient, devenaient peu à peu aussi impalpables que des songes, une évidence s'imposa à lui avec la clarté et la force d'une révélation. Puisque Lucifal lui avait été confiée, il serait le bras armé de l'humanité, il exterminerait les Garloups jusqu'au dernier, puis, lorsqu'il aurait accompli cette ultime mission, il pourrait enfin s'effacer. Machinalement, il recommença à remuer les membres et enraya sa plongée dans les profondeurs de l'oubaq. Ces mouvements, peu vigoureux pourtant, le ramenèrent à la réalité. Il repoussa une attaque de panique qui lui enjoignait d'ouvrir la bouche, de chercher l'air, de se débattre contre cette eau froide qui l'emprisonnait. Le sang cognait en cadence sur ses tympans, et sa veine jugulaire était sur le point d'éclater. Il n'avait aucune idée de la distance qui le séparait de la surface, mais la pression qui s'exerçait sur sa nuque et ses épaules lui indiquait qu'il avait atteint une grande profondeur. Son cerveau sous-oxygéné flottait dans une torpeur dangereuse et ses poumons se rétractaient à l'intérieur de sa cage thoracique.

Le désert pousse ses enfants à chercher le meilleur en eux-mêmes, avait dit Nazzya. Il condamnait Rohel à puiser dans ses dernières ressources pour sortir du piège aquatique dans lequel il s'était fourvoyé. Il se concentra d'abord sur le mouvement alternatif de ses pieds, dont il s'efforça de conserver la régularité pour ne pas dévier de sa trajectoire et être projeté contre la paroi du puits. Des pointes acérées se fichèrent dans ses tympans lorsqu'il franchit un premier palier de décompression. Les bras collés le long des hanches, il évita de se crisper pour donner à son corps toute la légèreté, toute la fluidité nécessaires. Phao Tan-Tré lui avait enseigné la méthode de la catalepsie volontaire, un ralentissement du métabolisme qui permettait de tenir un long moment sans respirer, mais il n'avait pas pris d'inspiration avant de se jeter à l'eau et il ne disposait pas de la réserve d'oxygène indispensable à l'exécution de la technique. Il

n'avait pas d'autre choix que de repousser sans cesse son seuil de résistance.

À plusieurs reprises, il crut que son sang vicié se répandait hors de ses veines. L'eau avait maintenant la consistance de la boue. Aucune lueur ne l'informait qu'il approchait de la surface. Cette lutte éprouvante contre l'élément liquide ranima des souvenirs enfouis dans son inconscient. Une souffrance indescriptible à l'intérieur d'un conduit étroit… Une sensation de séparation, de déchirement… Une lumière à l'extrémité du passage, qui, bien que ténue, lui blesse cruellement les yeux… De l'air… Un hurlement…

La naissance est-elle une mort, la mort une naissance ?

Des yeux luisent dans la pénombre.

— Rohel…

La voix de sa mère résonne comme un soupir de bienvenue.

— Rohel ? Est-ce que ça va ?

Un cercle pourpre d'un mètre de diamètre s'est découpé au-dessus de lui.

— Tu m'as fait peur… Ça fait presque cinq minutes que tu as disparu dans l'oubaq…

Une femme penchée sur le bord de la cavité, la tête auréolée d'une masse sombre et mouvante, les seins comprimés par ses bras resserrés.

Il eut besoin d'une bonne vingtaine de secondes pour renouer avec le fil de la réalité. L'air entrait à flots par sa bouche grande ouverte et sa pression sanguine s'était tout à coup relâchée, abandonnant des frémissements dans ses veines. Au travers du voile qui lui troublait les yeux, il vit Nazzya descendre à son tour dans le puits et plonger dans l'eau. Elle resta immergée une poignée de secondes avant de réapparaître à ses côtés, de s'accrocher à une aspérité de la paroi et de lui glisser le bras autour de la taille pour l'empêcher de couler. Il se rendit alors compte qu'il se maintenait à la surface grâce à une excroissance rocheuse sur laquelle il avait posé instinctivement le pied. Le crépuscule déversait sa lumière écarlate dans la cavité. Les premières étoiles s'allumaient dans le ciel assombri.

La tête de Nazzya vint se nicher sur son épaule.

— Tu as trouvé le meilleur en toi, Rohel, fredonna-t-elle.

Il ne répondit pas, cherchant encore son souffle. Même si son long séjour dans l'eau – presque cinq minutes, avait dit la samir – avait représenté une terrible épreuve sur le plan physique, il se sentait empli de sérénité, comme nettoyé de l'intérieur. La perspective de rejoindre Saphyr après avoir accompli sa tâche, de réaliser la fusion dans un autre monde, suffisait à le combler.

— Nous devons encore chercher de quoi manger et une uzlaq pour passer la nuit, ajouta Nazzya.

Elle se serra contre lui et, malgré la froideur de l'eau, il perçut le

désir qui exsudait de sa peau.

Ils se nourrirent de grandes sauterelles qu'ils firent griller sur une large pierre noire et dont la chair blanche avait un goût comparable à celui des crustacés. Ils n'avaient aucun effort à fournir pour capturer les insectes, qui venaient d'eux-mêmes se poser à proximité de leur main et se laissaient décortiquer sans réaction. Ils ne se rhabillèrent pas tout de suite, offrant leurs corps aux effleurements de la brise mourante.

Les premières morsures de la bise nocturne les incitèrent à chercher une uzlaq. Ils en trouvèrent une en plein milieu d'une étendue plate, repérable à la consistance et à la couleur particulières du sable qui la recouvrait. Ils dégagèrent son puits, large de soixante centimètres, en moins de dix minutes. Comme les ténèbres naissantes les empêchaient de distinguer le fond, Nazzya lança un caillou à l'intérieur. Le bruit les informa qu'elle était d'une profondeur approximative de quatre mètres, ce qui les contraignit à se suspendre à bout de bras au rebord de l'ouverture avant de se lancer dans le vide.

Le Vioter se reçut le premier sur le sol, un mélange de terre et de sable qui s'était durci avec le temps. Au passage, les aspérités du puits lui éraflèrent la hanche et l'épaule droites. La lumière de Lucifal, glissée dans la ceinture de sa combinaison, débordait de plus en plus du fourreau de cuir et éclairait l'intérieur de la cavité, révélant les différentes traces abandonnées par l'eau du temps où elle était encore une oubaq. Plus grande que les uzlaqs dans lesquelles Rohel et Nazzya avaient dormi les nuits précédentes, elle avait la forme d'une sphère d'environ trois mètres de diamètre. Il y régnait une température agréable et, bien qu'elle fût desséchée, l'air y était imprégné d'humidité. Elle évoquait un cocon de terre, un abri matriciel, et donnait l'impression que rien de grave ne pouvait arriver à ceux qu'elle recueillait. Elle semblait hors de l'espace et du temps, comme un antre à la neutralité bienveillante.

Le Vioter s'écarta pour permettre à Nazzya de le rejoindre. La jeune femme s'engagea à son tour dans le puits. Une fois au sol, elle lança un regard à la fois intrigué et inquiet en direction de Lucifal, dont la lumière mal contenue par le fourreau parait les parois concaves de dentelles d'or et d'ombre.

— Elle brille comme si elle pressentait un danger, murmura-t-elle d'un air songeur.

— Elle ressent la présence des Garloups, approuva Rohel.

— Elle risque de te brûler avant que nous soyons arrivés à Ersel.

— Je crois plutôt qu'elle me prépare à l'affrontement, qu'elle me remplit progressivement de sa chaleur, de sa puissance.

Nazzya se rapprocha de lui. Son souffle lui effleura les lèvres et les

joues.

— J'ai envie moi aussi que tu me remplisses de ta chaleur, de ta force.

L'uzlaq amplifia son chuchotement comme une caisse de résonance. Une petite voix s'éleva dans l'esprit de Rohel, qui lui enjoignit de ne pas céder aux avances de la samir. Il interpréta cette intervention de son inconscient comme un reste de conditionnement, comme une manière de se raccrocher au souvenir de Saphyr.

Nazzya n'attendit pas la réponse de son vis-à-vis pour dégrafer le haut de sa combinaison et glisser les mains sur son torse. Enflammé par ses paumes brûlantes, il n'eut pas la volonté de résister, de refuser ses lèvres, de repousser ses doigts agiles qui le dépouillaient de sa combinaison comme les becs d'oiseaux dépeçant une proie. Rarement il avait ressenti un tel bonheur d'être touché. Les mains de la samir l'ensorcelaient, tissaient sur son corps sans défense une trame de désir et de tendresse. Leur contact ravivait en lui de vagues réminiscences empreintes de tiédeur maternelle.

Elle ne s'écarta pas de lui pour se défaire de sa robe, comme attentive à ne lui laisser aucun moment de répit. Ses lèvres et sa langue glissèrent sur son torse, sur son ventre, le long de ses cuisses, voletèrent autour de son sexe sans jamais s'y poser, comme des oiseaux insaisissables et cruels. Puis ses ongles se fichèrent profondément dans son bras et l'exhortèrent à s'allonger. Il s'exécuta, vaincu déjà par cette femme que le désir transformait en prêtresse redoutable. Elle s'assit à califourchon sur lui et, à lents mouvements de bassin, entreprit de lui enduire tout le corps de ses sécrétions. Il perdit alors toute notion de limite, happé par un tourbillon de sensations, d'odeurs, de saveurs.

— Donne-moi ta force, Rohel.

Ces mots étaient sortis de sa bouche comme une plainte. Il se rendit compte qu'elle le guidait vers l'entrée de sa faille. Il eut un vague sentiment de révolte lorsque le ventre palpitant de Nazzya l'aspira. Elle s'empala sur lui, se pencha pour le frôler de ses cheveux, lui mordiller la lèvre inférieure, l'embrasser dans le cou. Il comprit qu'elle effectuait cette succession de gestes pour l'empêcher de penser, de réagir.

Il lui sembla entendre un cri de détresse.

Saphyr…

Elle l'avertissait d'un danger. Elle était donc vivante. Il chercha aussitôt à se retirer de Nazzya, mais elle resserra brutalement les cuisses et le maintint plaqué au sol. Il perçut les subtils courants glacés des poires intravaginales qui éclataient et libéraient leur substance chimique. Il replia les jambes et donna un violent coup de bassin vers le haut. Déséquilibrée, la samir bascula sur le côté, roula

sur elle-même, heurta violemment le bas de la paroi.

Le froid qui se diffusait dans ses veines lui indiquait que les produits chimiques étaient déjà passés dans son sang. Les poires tapissées dans les muqueuses vaginales étaient un des moyens les plus répandus pour neutraliser un homme en douceur. Dans quelques secondes, il serait entièrement soumis à la volonté de Nazzya, il obéirait au moindre de ses ordres comme un animal dressé. Elle n'était pas une courtisane pourtant : sa connaissance du désert prouvait qu'elle appartenait bel et bien au peuple samir.

Elle avait relevé la tête et la lumière de Lucifal se reflétait dans ses yeux noirs à demi occultés par le rideau de ses cheveux. Sa vulve, en partie voilée par sa toison noire, ressemblait désormais à une bouche maléfique.

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Il manquait d'air, il avait l'impression d'étouffer, son corps commençait à métaboliser les molécules chimiques.

— Je suis programmée pour obéir, répondit-elle.

— Programmée ? Tu… n'es pas humaine ?

Elle paraissait hésiter entre deux sentiments, le regret d'avoir trahi un homme qui lui avait accordé sa confiance et la satisfaction du devoir accompli.

— Tu m'obéiras désormais ? demanda-t-elle d'une voix douce en se redressant.

Le Vioter rejeta catégoriquement cette idée mais une douleur fulgurante lui transperça le crâne et le laissa au bord de l'inconscience.

— Tu m'obéiras ?

Il ne répondit pas. Il se demanda ce qu'il fabriquait dans cette grotte éclairée par une lumière qui jaillissait d'un fourreau de cuir gisant sur le sol. Il distinguait au-dessus de lui un cercle de nuit étoilée.

Nazzya était agenouillée à ses côtés, nue, souriante, attentive.

— Tu m'obéiras ?

Pourquoi posait-elle cette question ? Elle était si belle, si adorable, qu'il n'avait jamais envisagé de lui désobéir.

CHAPITRE VII

— Elle est vide !

La voix de Taureau, qui était descendu quelques secondes plus tôt dans la cavité éclairée, semblait surgir des entrailles de la terre. Il ne devrait compter que sur son agilité pour ressortir du trou, d'une profondeur de quatre mètres. Fort heureusement, le puits de descente présentait des aspérités qui pourraient servir de prises. Lyre, Petite-Ourse et Serpent s'étaient accroupis sur le bord de l'ouverture pour tenter de suivre du regard les évolutions de leur compagnon. Cassiopée, la femelle dominante, se tenait légèrement en avant de la horde des boukramas regroupée une dizaine de mètres plus loin.

— C'est une oubaq, une fleur d'eau ! s'était exclamé Taureau avant de s'engager dans le puits.

Ils avaient bien sûr entendu parler de ces sources miraculeuses qui s'ouvraient comme des fleurs à ceux qui savaient les découvrir, mais sans y croire, persuadés qu'elles n'étaient que le produit de l'imagination fertile des caravaniers comme les dragons de sable ou les mangeurs d'ombre.

— Comment tu sais que c'est une oubaq ? s'était étonnée Petite-Ourse. Il n'y a pas d'eau…

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Les guides disent qu'elles s'assèchent quelques heures après avoir été ouvertes…

— L'homme que le vieux Drago nous a demandé de conduire au labyrinthe ne connaît pas le désert, avait objecté Lyre.

— Peut-être que ce n'est pas lui qui l'a ouverte, avait avancé Taureau. Peut-être que les boukramas se sont trompés en nous…

— Il n'est pas seul, était intervenu Serpent.

— Il est avec un samir, alors ? avait demandé Petite-Ourse.

Ils avaient frémi à la prononciation de ce nom : pour eux, les samiri étaient des créatures sauvages qui mangeaient tout ce qui leur

tombait sous la main, y compris les voyageurs égarés dans le désert. Très rares étaient les Cælectes qui avaient croisé le chemin d'un samir et qui étaient revenus à Canis Major pour en parler. D'après ces miraculés, les samiri ressemblaient davantage à des bêtes féroces qu'à des hommes : ils ne portaient pas d'autres vêtements que leurs poils et ils pouvaient décapiter un boukrama d'un seul coup de leurs ongles aussi longs que des griffes.

— Je ne crois pas, avait répondu Serpent. Il est accompagné d'une étoile noire. Le Livre dit que les étoiles mortes représentent les messagers d'un changement, les portes qui s'ouvrent sur un autre monde.

— Il va mourir ? avait lancé la fillette.

— Son étoile brillait encore la nuit dernière…

Flamme et Larme, l'une montante et l'autre descendante, partageaient le ciel en rouge et gris. La chaleur torride dissuadait les enfants de retirer les pans de tissu qui leur protégeaient le crâne. À chacun de leurs gestes, ils avaient l'impression de fendre l'air brûlant d'un four. Cassiopée renâclait et poussait des blatèrements aigus, comme pour les inviter à repartir sans attendre. De fines volutes de vapeur montaient des robes humides des quatre mâles porteurs, toujours agenouillés. Le manich soufflait en rafales, peuplant les environs de créatures fantomatiques qui dansaient dans les effluves de chaleur.

— Remonte, Taureau ! hurla Serpent. Ça sert à rien de rester là.

Il se pencha au-dessus du puits, vit que la lueur révélant le fond inégal de la cavité était de plus en plus vive. À cet instant, Taureau poussa un cri aigu qui se répercuta sur les parois.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Lyre.

N'obtenant pas de réponse, elle se redressa, retroussa sa robe pour descendre à son tour dans l'oubaq, suspendit son geste lorsqu'elle vit Serpent basculer dans l'ouverture et dévaler la paroi avec l'agilité d'un aprin, un petit félin domestique de Canis Major.

Parvenu en bas, le garçon constata que la lumière emplissait l'oubaq de forme sphérique, trois à quatre fois plus large que le puits de descente. Elle provenait d'un objet en forme de fourreau qui jonchait le sol. Des odeurs musquées imprégnaient l'air immobile. Taureau, recroquevillé sur lui-même, gémissait et se tenait la main droite.

Serpent s'en approcha et lui secoua l'épaule.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— L'épée, gémit Taureau en grimaçant. Elle m'a brûlé…

Il leva la main pour montrer la marque rouge vif qui lui barrait la paume et les doigts. Serpent observa attentivement le fourreau de cuir, remarqua la poignée lisse qui en dépassait. Il se demanda comment ce

métal, qui ressemblait au cuivre ou à d'autres métaux en usage à Canis Major, pouvait émettre une lumière d'une telle intensité. Il estima que cette arme avait un rapport avec l'homme qu'ils recherchaient. Il laissa errer son regard sur le sol et les parois de l'oubaq asséchée, distingua, accroché sur une aspérité, un petit carré clair qu'il identifia comme un bout de tissu. Il s'en saisit et le palpa : c'était une étoffe d'une finesse inusitée à Canis Major ou dans les autres oasis du désert, une matière synthétique ultralégère comparable aux textiles d'origine extraplanétaire vendus par les marchands des caravanes.

— Alors ?

L'oubaq amplifia la voix de Lyre. Serpent leva la tête et aperçut, se découpant sur le fond de ciel écarlate, son visage encadré par les mèches noires qui dépassaient de son turban.

— Taureau s'est brûlé la main sur une épée brillante, expliqua-t-il.

— Une épée ? C'est pas une arme de samir.

— Elle appartient sans doute à l'homme dont nous a parlé Drago.

Il leva le morceau de tissu pour étayer son affirmation.

— Et pourquoi l'aurait-il abandonnée dans ce trou ? demanda Lyre.

À force de se pencher au-dessus de la cavité, le sang lui montait à la tête, désormais aussi rouge que le ciel. Serpent haussa les épaules.

— Je ne sais pas… Je crois que ça a un rapport avec l'étoile morte. Le ciel me le dira peut-être à la tombée de la nuit.

— Faudrait la lui ramener, suggéra Lyre. Il en a sûrement besoin.

Serpent hocha la tête : les boukramas ne les avaient pas transportés jusqu'à cette ancienne oubaq par hasard. Il s'accroupit et tendit le bras en direction de l'épée, mais une chaleur vive lui lécha la main et l'avant-bras qui le dissuada de refermer les doigts sur la poignée métallique.

— Impossible ! s'écria-t-il. Elle est brûlante.

— Moi je peux la prendre !

Il reconnut la voix aigrelette de Petite-Ourse. Les têtes des deux filles ressemblaient dans le contre-jour à des oiseaux au plumage noir et blanc.

— N'essaie pas de te rendre intéressante ! gronda Lyre.

— Et toi, arrête de te prendre pour Cygne ! se rebiffa la fillette.

— Espèce de petite…

— C'est pas le moment ! coupa Serpent.

Il s'en suivit un petit moment de silence troublé par les gémissements assourdis de Taureau et les blatèrements de Cassiopée.

— Je peux la prendre, s'obstina Petite-Ourse.

D'un geste péremptoire du bras, Serpent pria Lyre, qui ouvrait la bouche pour protester, de se taire.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le sais, c’est tout.

— Après tout, ça ne coûte pas grand-chose d’essayer. T’es capable de descendre ?

Petite-Ourse n’eut pas besoin de se le faire dire deux fois. Elle engagea les jambes et le bassin dans le puits et dévala les quatre mètres de paroi avec une telle rapidité qu’elle donnait l’impression de voler. Inquiet, Serpent se campa sur ses jambes pour amortir sa chute au cas où elle perdrait l’équilibre, mais la fillette, dont la robe flottait autour d’elle comme une aile protectrice, atteignit sans encombre le fond de l’oubaq.

Là, elle retira le pan de tissu noué autour de sa tête, secoua ses cheveux ondulés et bruns, lança un regard mi-intrigué, mi-compatissant à Taureau couché sur le sol en chien de fusil puis fixa le fourreau de cuir d’un air résolu.

— N’insiste pas si la chaleur te paraît forte, lui recommanda Serpent.

Elle s’accroupit, avança lentement le bras en direction de la poignée. Elle remarqua que les parois convexes de l’oubaq étaient vierges d’ombre, comme si la lumière de l’épée relevait d’une autre nature que de la clarté de l’étoile double. Une chaleur piquante lui enveloppa la main mais elle ne replia pas son bras malgré la crainte instinctive de la brûlure. Elle ignorait quelle force mystérieuse la poussait à effectuer ces gestes, elle se sentait guidée de l’intérieur, investie d’une mission. Elle prenait sa place en cet instant précis, comme Cygne avait su prendre la sienne lorsqu’elle était restée en arrière pour détourner l’attention des cicéphores. Même si les autres avaient soigneusement évité le sujet devant elle, elle savait que leur aînée s’était sacrifiée pour leur permettre de poursuivre leur route, de retrouver cet homme venu d’un monde lointain, de le conduire au labyrinthe des pensées créatrices.

Elle glissa les doigts autour de la poignée lisse. La lumière décrut presque aussitôt et la chaleur s’estompa pour céder la place à une fraîcheur bienfaisante. Rassurée, elle resserra sa prise et tira la lame hors du fourreau. Elle dut instantanément faire un pas en arrière pour ne pas être entraînée par le poids de l’arme, qui ressemblait désormais à une arme métallique ordinaire. Non seulement elle ne brillait plus, mais elle n’avait ni l’élégance ni la richesse des sabres d’apparat que brandissaient les vieux Cælectes lors des fêtes de l’Ezmir. Elle paraissait grossière avec son fil courbe, mal aiguisé, comme façonnée par un forgeron paresseux ou maladroit. En revanche, sa dureté, sa densité semblèrent à Petite-Ourse supérieures à celles des alliages des socs de charrue dont se servaient les agriculteurs de l’oasis centrale pour retourner les minces couches de terre fertile. Supérieures même à celles des roches polies par les vents et les siècles de la forêt des

Aiguilles-Rouges. Une faible clarté teintée de rouille envahissait maintenant l'oubaq, étirait les ombres sur les parois et la voûte.

Petite-Ourse se releva et, à demi déséquilibrée par son fardeau, se retourna vers Serpent. Un sourire effleurait ses lèvres brunes. Elle n'éprouvait pas le besoin de montrer aux autres qu'elle avait eu raison, elle exprimait seulement la satisfaction que lui procurait le sentiment d'être utile.

Voulant en avoir le cœur net, Serpent approcha la main de l'arme : elle se remit instantanément à briller et dégagea une chaleur intense qui ne parut pas incommoder Petite-Ourse. Il fut obligé d'admettre, avec une pointe de dépit, que l'épée ne se laisserait approcher par personne d'autre que la fillette.

— Tu réussiras à remonter ?

Elle répondit d'un mouvement de tête, ramassa le fourreau de cuir dans lequel elle glissa la lame puis, après l'avoir coincé sous son bras, entreprit de grimper le long du puits. Elle progressa avec lenteur, assurant ses prises, veillant à ne pas s'empêtrer dans sa robe, à ne pas se laisser emporter par le poids de son fardeau. Serpent suivit son escalade jusqu'à ce que Lyre l'agrippe et la tire sur le sable. Ensuite, il saisit Taureau par le bras et l'aida à se relever.

— J'y… j'y arriverai pas… gémit ce dernier.

Des mèches bouclées occultaient en partie son front et ses yeux. La douleur tendait ses traits et révélait en filigrane le vieillard qu'il serait un jour.

— C'est possible de monter avec une seule main, fit Serpent d'une voix dure. Petite-Ourse l'a bien fait.

Un argument judicieux, puisqu'il touchait Taureau dans son orgueil de mâle. Il n'allait tout de même pas échouer là où avait réussi une fille qui avait trois ans de moins que lui. Il repoussa Serpent d'une bourrade et entama à son tour l'escalade, serrant les dents pour rester concentré sur ses mouvements, pour oublier les élancements qui partaient de sa main droite et lui irradiaient tout le flanc. De temps à autre il se plaquait contre la roche, jetait un regard au-dessus de lui, reprenait courage dans les regards des deux filles qui l'encourageaient de la voix et du geste.

Il lui fallut une dizaine de minutes pour parcourir les quatre mètres qui le séparaient de la surface. Lorsqu'il prit appui sur le bord de d'ouverture, Lyre et Petite-Ourse l'empoignèrent par les avant-bras et le hissèrent sur le sable brûlant, où, vaincu par la douleur, il put enfin verser ses larmes.

*

Nazzya ne s'arrêtait plus la nuit pour se reposer. Elle avait obtenu

ce qu'elle voulait, elle n'éprouvait plus le besoin de se réfugier dans une uzlaq avec Rohel. Les haltes des nuits précédentes n'avaient été destinées qu'à se ménager quelques heures d'intimité avec l'homme qu'elle avait été chargée de neutraliser. Elle était capable de passer plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois même sans ressentir la nécessité de recharger ses accus. Ses concepteurs avaient pris soin d'éliminer toutes les servitudes liées à la physiologie humaine, comme le besoin d'eau et de nourriture, la fatigue ou le vieillissement des cellules. Ils ne les avaient pas purement et simplement supprimés d'ailleurs : ils avaient conclu avec elle un accord précisant qu'elle avait la possibilité de recouvrer ses mécanismes biologiques d'origine à la fin de son engagement.

Comme Le Vioter avait encore besoin de boire, de manger, de dormir, elle lui accordait deux heures de sommeil, prises à même le sable, un repas par jour et quelques décilitres d'un liquide jaunâtre qu'il obtenait en pressant la poche d'un bawq, un batracien qui avait la propriété de tripler de volume pour constituer des réserves d'eau et qui se terrait dans le sol à une vingtaine de centimètres de la surface. Les poudres fanatisantes dont les chimistes avaient tapissé les muqueuses vaginales de Nazzya s'étaient montrées particulièrement efficaces puisque son prisonnier lui obéissait au doigt et à l'œil, qu'elle n'avait donc pas besoin de le menacer ou de l'attacher pour le contraindre à la suivre.

Elle avait hâte désormais d'achever cette mission : en accueillant Rohel en elle, elle avait réveillé sa nature humaine, sa part féminine oblitérée jusqu'alors par les manipulations génétiques des techniciens de l'Église.

Sa réussite aurait pourtant dû l'emplir de satisfaction. Non seulement ses concepteurs reconstitueraient sa chaîne ADN d'origine, mais ils lui rendraient sa liberté et elle pourrait enfin regagner H-Phaïst, son monde natal, un monde qui ressemblait comme un frère au désert intérieur de Déviel.

Elle y avait été capturée trois ans plus tôt par une bande de Kamtars en provenance de Bêtampda, une planète voisine, et vendue à un clan qui occupait un satellite terraformé de H-Phaïst. Là, elle avait été enfermée dans un gynécée pour servir de concubine à Nolphan, le patriarche. Versée comme toutes les femmes de sa tribu dans les sciences amoureuses, elle s'était si bien acquittée de sa tâche qu'elle avait supplanté toutes ses rivales sur la couche du chef du clan. Les anciennes favorites avaient alors intrigué pour éliminer l'intruse, versant des élixirs d'impuissance dans la nourriture de Nolphan. Accusée d'attenter à la virilité du patriarche, elle avait été disgraciée puis revendue aux recruteurs des services secrets d'une lointaine Église.

Modifiée génétiquement par les Ulmans biologistes, programmée pour obéir, capable de se passer de sommeil, de nourriture et d'eau pendant plus d'un mois, elle avait effectué diverses missions pour le compte du Jahad. Compte tenu de son passé et de ses talents, on l'avait spécialisée dans l'aliénation des chefs d'État, des grands industriels, des responsables religieux ou des adversaires du Chêne Vénérable. Elle s'infiltrait dans leur entourage pour les séduire et les soumettre à sa volonté grâce aux produits chimiques disséminés dans ses muqueuses.

Quelques jours plus tôt, elle avait été convoquée au siège ecclésiastique de Sparz, une planète de la Quinzième Voie Galactica contrôlée par le Chêne Vénérable. Pra Vill, le capitaine de la cohorte – il n'hésitait pas à exploiter le pouvoir qu'il détenait sur elle pour la contraindre à se plier à toutes ses exigences, dont certaines n'étaient guère compatibles avec les vœux de chasteté –, l'y attendait en compagnie de pra Goln, un émissaire du palais épiscopal d'Orginn.

Les deux hommes lui avaient parlé de sa prochaine mission sur Déviel, une planète de la Seizième Voie Galactica où elle devrait neutraliser un déserteur du nom de Rohel Le Vioter. Ils avaient ajouté qu'elle subirait une nouvelle modification génétique avant de partir.

— Vous recevrez des gènes samiri, avait précisé pra Goln (elle n'avait pas aimé cet homme, qu'elle avait spontanément comparé à une hyène de H-Phaïst). Vous aurez de la sorte une connaissance parfaite du désert intérieur de Déviel. Lorsque le vaisseau de Rohel Le Vioter se sera échoué – et nous ferons en sorte qu'il s'échoue –, vous entrerez en contact avec lui. Vous vous présenterez comme une samir et vous vous débrouillerez pour… pour… enfin, vous ferez comme d'habitude avec ceux que vous êtes chargée de rendre inoffensifs.

— Vous ne craignez pas que Rohel Le Vioter trouve la mort au cours du naufrage ? avait objecté pra Vill.

L'émissaire d'Orginn lui avait décoché un regard où le courroux le disputait au mépris.

— Vous n'avez donc pas confiance dans les capacités des éléments formés à l'école du Jahad, pra ?

— Quel rapport avec…

— Rohel Le Vioter a été pendant cinq ans l'un de nos agents les plus performants, avait coupé pra Goln, visiblement excédé. C'est un combattant et un pilote d'exception. Et nos sondes explosives ne détruiront que partiellement son vaisseau, lui laissant la possibilité d'atterrir sur Déviel.

— Êtes-vous certain qu'il s'échouera dans le désert ?

— Aussi certain que vous finirez par échouer dans une communauté abroïsienne si vous persistez à poser des questions stupides.

— Une dernière question stupide, si vous le permettez, avait insisté pra Vill. Les véritables samiri risquent d'être attirés par le naufrage du vaisseau et…

— J'attends précisément de vous que vous éliminiez définitivement cette poignée de sauvages, capitaine.

Tout s'était déroulé conformément aux prédictions de pra Goln. Les hommes de pra Vill avaient massacré les quelques centaines de samiri disséminés dans le désert intérieur. Les sondes de la résistance dévillienne, infiltrée par le Jahad, avaient endommagé le vaisseau de Rohel Le Vioter pour le contraindre à se poser en catastrophe aux coordonnées prévues. Il avait ensuite suffi à Nazzya d'attendre que le déserteur du Jahad sorte de la gigantesque épave, de le suivre pendant quatre jours et de l'aborder au moment opportun.

Grâce à l'intervention génétique des biologistes du Chêne Vénérable, il n'avait conçu aucun doute sur son identité samir. Elle connaissait le désert aussi bien – et même mieux – que si elle y avait passé toute sa vie. Elle avait peu à peu capté la confiance de Rohel. Elle avait gardé suffisamment de psychologie humaine pour se rendre compte qu'elle ne devait pas précipiter les choses. Il était sous l'emprise d'une autre femme, une rivale d'autant plus difficile à combattre qu'il en avait été séparé pendant plus de sept ans et qu'elle l'habitait avec une force décuplée par l'absence.

Elle avait exploité sa première manifestation de faiblesse – son immersion prolongée dans l'eau de l'oubaq était une tentative plus ou moins consciente de rejoindre l'autre femme dans les mondes de l'Au-delà – pour se rapprocher de lui et l'entraîner dans le tourbillon des sens. Elle ne lui avait pas laissé le temps de se ressaisir, l'affolant de ses baisers et de ses caresses, déclenchant l'ouverture des microdiffuseurs de parfums aphrodisiaques disséminés dans les pores de sa peau.

Jusqu'au dernier moment, elle avait craint que l'épée, qui semblait douée d'une conscience propre et d'une perspicacité redoutable, ne trahisse ses véritables intentions.

Elle avait commencé à éprouver un sentiment de remords lorsque les poires intravaginales avaient éclaté et libéré leurs substances psychodépendantes. Très vite, elle avait vu se manifester les premiers symptômes de la soumission : ses yeux verts s'étaient tendus d'un voile terne, ses épaules s'étaient voûtées, ses traits avaient perdu leur expressivité… Et, presque aussitôt, les regrets d'avoir métamorphosé cet homme à la prestance magnifique en un esclave, en une créature dépourvue de personnalité, l'avaient harcelée. L'action des produits chimiques durerait tant que Nazzya serait en vie : pour un homme piégé, le seul remède était la mort de la femme dont il dépendait mais, comme il n'avait généralement aucune envie de s'en prendre à sa

dominatrice, il ne lui restait qu'à croupir pendant des lustres dans une vie végétative. On croisait, sur certains mondes, bon nombre de ces malheureux dont leurs maîtresses s'étaient débarrassées et qui sombraient peu à peu dans la mélancolie et la mort.

Le premier jour, malgré ses remords, Nazzya avait joué avec son nouveau pouvoir. Elle avait obligé Rohel à lui faire l'amour sous les rayons torrides de Flamme, à la porter sur plusieurs kilomètres, à retirer sa combinaison à la tombée de la nuit. Il s'exécutait sans hésiter, sans protester. Lorsqu'elle cessait de formuler ses exigences, il s'asseyait à ses côtés et la regardait d'un air suppliant. Un air de bête de somme mendiant de l'eau, de la nourriture ou une caresse de reconnaissance. Puis elle avait craint que ses lubies, ces vestiges de sa nature humaine, ne mettent en danger la santé de son prisonnier, et son conditionnement d'agent du Jahad avait repris le dessus. Elle avait alors activé son endo-communicateur et contacté pra Vill, le capitaine de cohorte.

— Enfin ! s'était-il exclamé lorsqu'il avait entendu la voix de sa correspondante. Où en êtes-vous ? Soyez brève : la communication ne doit pas excéder une minute ou nous risquerions d'être repérés par les services de sécurité des autorités locales.

Il s'était installé, en compagnie de quarante membres de sa cohorte, dans le massif montagneux de l'Erq. Le vaisseau, une felouque ultrarapide, stationnait dans une immense grotte à l'abri des mouchards holographiques. Pra Vill et ses hommes ne s'aventuraient pas hors de leur base. Ils auraient attiré l'attention sur eux, ruiné les efforts qu'ils avaient déployés pour déjouer les radars ou les satellites de surveillance aérienne. Après un atterrissage furtif en plein cœur de la nuit – une manœuvre dangereuse qui reposait entièrement sur la virtuosité du pilote –, ils avaient assemblé les différentes parties du caisson capitonné dans lequel ils avaient prévu de recueillir la formule.

— La première phase de la mission est terminée, avait-elle répondu. Je me dirige vers la base.

— Vous voulez dire que… vous avez réellement neutralisé Rohel Le Vioter ?

Elle avait perçu, au tremblement de la voix de son supérieur hiérarchique, toute l'excitation dans laquelle le plongeait cette nouvelle. Elle avait réussi là où avaient échoué les agents du Jahad pendant presque deux ans mais elle n'en tirait aucun orgueil, plutôt un vague ressentiment à l'encontre des ecclésiastiques du Chêne qu'elle avait aidés à briser l'individualité d'un homme comme ils avaient brisé sa propre individualité.

— Combien vous faut-il de temps pour atteindre la base ? avait demandé pra Vill.

— Quatre jours, peut-être cinq…

— Trop long.

— Nous sommes à pied.

— Marchez plus vite !

Elle avait acquiescé d'un hochement de tête, sans bien se rendre compte qu'il ne pouvait pas la voir.

— Je vous donne trois jours, avait repris le capitaine. Vous êtes une hybride, une créature renforcée. Chaque jour de retard repoussera d'un an votre retour à l'humanité.

Rohel n'avait aucune idée de ce qu'il fabriquait dans ce désert brûlant, mais cela lui était égal. Il lui suffisait d'obéir à la femme qui l'accompagnait et dont la voix résonnait à ses oreilles comme une musique céleste. Il ne vivait plus que pour ces délicieux instants où elle s'adressait à lui et lui donnait des ordres. De temps à autre, des souvenirs affleuraient la surface de son esprit mais ils restaient flous, comme des frissonnements sous une brise improbable. Il se disait parfois qu'il existait quelque part un autre Rohel, un homme relié à un passé qui restait pour l'instant occulté. Il faisait alors un effort intense pour explorer cette mémoire cachée mais, à chaque fois, il se heurtait à une terrible migraine qui le contraignait à renoncer, à retourner à l'inconscience.

Il guettait surtout l'instant où Nazzya l'inviterait à se coucher sur elle, à se frotter contre sa peau, à s'enfoncer en elle, à s'étourdir dans son ventre comme dans une source reconstituante. De leur dernière étreinte, son corps avait gardé de merveilleuses sensations qui, dès qu'il y repensait, le plongeaient dans les affres du désir. Même épuisé par une longue journée de marche sous les rayons ardents de l'étoile double, il espérait qu'elle se rapprocherait de lui, qu'elle lui enjoindrait, de la voix ou du geste, de lui prouver son amour.

Elle ne lui laissait pratiquement plus de repos, ne tenant aucun compte du vent violent et froid de la nuit, ni des tempêtes des sables, ni des mirages, ni de la chaleur torride qui faisait craquer les roches lorsque l'étoile rouge était à son zénith et que la blanche n'avait pas encore disparu dans le ciel. Ils marchaient durant des heures sans s'arrêter pour se désaltérer ou se restaurer. Elle avait déchiré un pan de sa robe pour lui confectionner un turban. Elle-même ne semblait pas souffrir de la canicule. Ils ne cherchaient pas d'oubaq pour étancher leur soif ni d'uzlaq pour s'abriter de la froidure nocturne, ils s'allongeaient à même le sol pour prendre une ou deux heures de repos.

Cela faisait maintenant trois nuits qu'elle se refusait à lui. Trois nuits qu'il endurait les pires tourments, que sa peau réclamait des caresses, qu'il se tournait et se retournait sur le sable glacé, qu'il

guettait du coin de l'œil un signe qui ne venait pas. Elle non plus ne dormait pas mais elle ne s'intéressait pas à lui, fixant d'un œil morne la voûte étoilée.

Ils avaient cuit un bawq sur une pierre plate après avoir bu l'eau contenue dans sa poche extensible.

— Nous arriverons demain à la base, murmura-t-elle d'une voix triste. Et nos routes se sépareront.

Rohel se redressa sur un coude et fixa la jeune femme d'un air à la fois réprobateur et suppliant. Elle se pencha vers lui, leva le bras et lui posa l'index sur le front, un contact qui déclencha de longs frissons de plaisir sur sa nuque et son dos.

— Il y a là-dedans un secret que tu devras confier à l'homme que je te présenterai.

— Un secret ? balbutia-t-il.

— Ne le cherche pas maintenant. Il te posera des questions qui te mettront sur la voie.

— Je me fiche de ce secret. Je ne veux pas que tu me quittes.

Ses yeux s'étaient embués pendant qu'il avait prononcé ces mots. Elle se redressa à son tour et lui effleura délicatement l'arête du nez et les lèvres.

— Viens, murmura-t-elle dans un souffle.

Alors, tandis qu'il lui retirait fébrilement sa robe, il perçut de nouveau la petite voix intérieure qui lui disait de se méfier de cette femme. Il voulut la bâillonner mais elle continua de monter du plus profond de lui, enfla au point d'emplir tout l'espace, résonna comme un insupportable bourdon.

Soutiens-toi, Rohel…

Il fendit le ventre de Nazzya avec une lenteur suave.

Souviens-toi…

Cette voix l'agaçait, l'empêchait de goûter pleinement son bonheur. Pourquoi ne le laissait-elle pas en paix ? Il avait attendu avec une telle impatience les faveurs de sa maîtresse. De quoi donc devait-il se souvenir ?

De ce visage qui se superposait à celui de Nazzya ? De ces cheveux couleur d'ambre qui encadraient un visage d'une blancheur d'albâtre ? De ces yeux bleu clair qui le fixaient avec une ardeur désespérée ? De cette silhouette évanescente que le manich déposait de temps à autre au pied d'un rocher ou sur la crête arrondie d'une dune ?

CHAPITRE VIII

La lumière argentine de Larme effaçait les étoiles. Les boukramas ne s'étaient pas arrêtés à la tombée de la nuit. Étirés en file, ils avaient fendu les ténèbres sans prendre un instant de repos. Couchés sur le garrot de leur monture pour échapper aux morsures de la bise nocturne, bercés par le trot lancinant, les enfants avaient failli tomber à de nombreuses reprises, mais ils avaient eu le réflexe de s'agripper à la crinière pour éviter la chute. Frigorifiés, affamés, les fesses et les cuisses en sang, ils avaient souffert mille morts pour rester sur l'échine des grands camélidés. Cette interminable cavalcade les avait transportés dans un état où s'estompait la frontière entre réalité et cauchemar. Elle avait eu le mérite de les obliger à se concentrer sur le moment présent, à surmonter le sentiment de solitude qui s'était glissé dans le silence des nuits précédentes. Le froid qui leur avait griffé la peau leur avait permis d'oublier la glace qui leur enserrait le cœur lorsqu'ils ressassaient les souvenirs des jours heureux à Canis Major.

À l'aube cependant, Petite-Ourse ne cherchait plus à contenir ses larmes. Elle avait l'impression que des aiguilles chauffées à blanc lui transperçaient le bassin, la poitrine et les membres. Le fourreau de l'épée, qu'elle avait glissé sous sa robe, lui meurtrissait les côtes. Intérieurement, elle suppliait Cassiopée de mettre un terme au calvaire de cette chevauchée.

Les rayons gris de Larme révélaient un massif montagneux qui se dressait dans le lointain comme une barrière infranchissable. Crispé comme les autres sur sa monture, Serpent n'avait pas pu s'isoler pour contempler le ciel tant il lui était difficile de se concentrer à la fois sur la position des constellations et sur son équilibre, rendu précaire par le train rapide et l'allure chaotique des boukramas.

À force de contorsions toutefois, il était parvenu à localiser l'astre du voyageur, presque entièrement dissimulé par l'étoile morte, mais il

n'avait pas eu le temps d'affiner son observation. Les nuages de sable, soulevés par un vent violent, l'avaient contraint à fermer les yeux. Lorsqu'il avait pu enfin les rouvrir, il n'avait pas réussi à trouver d'explication cohérente au foisonnement scintillant de la voûte céleste. Ainsi se trouvait confirmé un verset du Livre affirmant que le ciel ne se donne qu'une fois par nuit à qui veut le lire. Il avait donc renoncé à essayer de déchiffrer le firmament et s'était allongé sur l'encolure pour lutter contre le froid. Il avait cru entendre, dans les sifflements du vent et le martèlement des sabots, la voix chevrotante du vieux Drago qui lui ordonnait de partir à la recherche de l'homme de retour chez lui après un long exil. En lui s'était ancrée la certitude que l'humanité ne se relèverait pas si les quatre survivants de Canis Major échouaient dans leur entreprise, et cette pensée s'était associée au balancement de sa monture pour le maintenir dans un état fébrile, nauséeux, jusqu'au lever de Larme.

La plaine céleste se couvrit d'un voile rose annonciateur de l'avènement de Flamme. Les boukramas s'immobilisèrent enfin au beau milieu d'une étendue plane où la sécheresse avait rétracté la terre et creusé des sillons aussi profonds que des gouffres. La horde se disposa autour des quatre mâles porteurs et des femelles allaitantes qui se reculèrent en écartant les membres postérieurs afin de dégager leurs mamelles. Les enfants descendirent de leurs montures avec mille précautions pour éviter les frottements sur leurs chairs à vif. Leurs jambes flageolantes les portèrent d'abord avec difficulté puis, après quelques mouvements d'assouplissement, ils purent enfin décontracter leurs muscles tétanisés par le froid et les crampes.

— Faudrait trouver de quoi recueillir le lait, dit Lyre.

Joignant le geste à la parole, elle examina le sol à la recherche d'une pierre creuse. Elle avait changé en quelques jours : la gamine revêche d'Ersel s'était métamorphosée en une petite femme, comme si la responsabilité dont elle s'était investie après la mort de Cygne l'avait brusquement mûrie. Les bouffées de chaleur qui l'enveloppaient à intervalles réguliers n'avaient aucun rapport avec les rayons brûlants de l'étoile double. Elle sentait dans son corps un frémissement annonciateur d'un grand bouleversement.

— J'en ai une ! cria Petite-Ourse.

La fillette se baissa pour ramasser une pierre à la forme arrondie. Elle n'avait pas encore posé la main sur sa trouvaille qu'une réaction de panique agita les boukramas, qui ruèrent et poussèrent des blatèrements stridents. Les quatre mâles porteurs se relevèrent et s'éloignèrent, comme effrayés par l'imminence d'un danger.

— Qu'est-ce qui se…

— Touche pas à cette pierre ! glapit Taureau.

Petite-Ourse suspendit ses gestes, interloquée. Elle remarqua alors

que la pierre bougeait, puis, horrifiée, vit se dessiner progressivement la forme d'un serpent de roche.

— Bouge pas, reprit Taureau à voix basse.

La morsure des serpents de roche, une espèce extrêmement venimeuse, tuait un homme en deux ou trois secondes. Ils avaient la propriété de prendre la forme, la couleur et la consistance des minéraux sur lesquels ils s'enroulaient. Les guides eux-mêmes ne parvenaient pas à les distinguer de leur environnement et disaient d'eux que leurs attaques étaient plus foudroyantes que l'éclair. Leur venin était d'ailleurs la principale cause de mortalité chez les Cælectes.

Glacée d'épouvante, Petite-Ourse discerna la gueule entrouverte de l'ophidien, ses deux crochets recourbés, ses yeux ronds et jaune vif traversés par une ligne verticale. Sa main n'était qu'à dix centimètres de la tête triangulaire. L'épée, glissée sous sa robe, pesait soudain des tonnes et l'entraînait vers le sol. Elle savait qu'elle ne devait pas bouger ni trembler, ni même cligner des paupières, car le reptile lancerait son attaque au premier mouvement. Les boukramas blatéraient, se cabraient, frappaient le sol de leurs sabots comme pour contraindre l'intrus à déguerpir. Mais il ne s'enfuyait pas, il déroulait ses anneaux avec une lenteur exaspérante, guettant le moindre signe d'agressivité ou de panique de Petite-Ourse pour frapper.

La fillette avait de plus en plus de mal à maîtriser sa respiration. Ce face-à-face avec le tueur du désert lui arrachait des gémissements. Incapable de détacher son regard du long corps écailleux, les cils perlés de larmes, elle ne vit pas Taureau s'approcher sur sa gauche et faire un brusque mouvement du bras pour détourner l'attention du reptile. Elle aperçut un éclair gris, poussa un cri strident, eut le réflexe de se reculer d'un pas, s'attendit à ce que les crochets venimeux se referment sur son bras ou son mollet. Mais l'éclair ne fit que l'effleurer. Elle tourna la tête. Taureau, à ses côtés, tentait désespérément de décrocher le serpent enroulé autour de sa jambe.

Les gestes du garçon se ralentirent tout à coup, comme s'il se glaçait de l'intérieur. Il bascula vers l'arrière et s'effondra sans proférer le moindre son. Les crochets restèrent plantés dans sa chair pendant quelques secondes puis, après avoir injecté tout son venin dans le corps de sa victime, le serpent se dépêtra du cadavre avec vivacité et disparut dans une anfractuosité du sable durci par la sécheresse.

Les boukramas cessèrent aussitôt de frapper le sol, de blatérer, et un silence funèbre retomba sur le désert. Figés, Lyre, Serpent et Petite-Ourse contemplèrent avec incrédulité le corps inerte de Taureau. Ils savaient que la morsure du serpent de roche ne pardonnait pas, mais ils refusaient d'admettre que la vie avait déserté leur compagnon, ils

fixaient jusqu'au vertige les gouttes d'un sang noir, épais, qui s'écoulaient des deux trous violacés qui marquaient son mollet et la tache bleuâtre qui s'étendait sur une grande partie de la jambe.

De grosses larmes roulaient à présent sur les joues de Petite-Ourse. Taureau lui avait sauvé la vie en dirigeant sur lui l'agressivité du reptile. Il s'était sacrifié pour elle comme Cygne s'était offerte aux cicéphores pour leur permettre de continuer leur périple, comme Drago s'était précipité devant les Oltaïrs pour couvrir leur fuite. La mort rôdait dans leur entourage, exigeant sans cesse son dû. La détresse s'ajoutait à présent à la douleur physique et à la fatigue d'une nuit de veille.

Lyre s'accroupit près de Taureau et, en un geste empreint de tendresse, lui referma les paupières, comme elle avait vu son père le faire à plusieurs reprises sur des hommes, des femmes et des enfants qui, enfermés dans la « réserve » d'Ersel en attendant d'être vendus au Cartel de Déviel, n'avaient pas survécu à leur captivité. Elle refoula à grand-peine une violente envie de vomir, récita à voix basse la prière des morts du Livre – les quelques bribes dont elle se souvenait – puis elle se releva, réprimant une grimace lorsque le tissu de sa robe frotta les plaies de ses fesses et de ses cuisses.

— Nous devons continuer si nous voulons que sa mort ne soit pas inutile, déclara-t-elle d'une voix tremblante. Et nous avons toujours besoin d'une pierre creuse.

Serpent hocha gravement la tête. Tout en surveillant du coin de l'œil l'anfractuosité où avait disparu le reptile, il balaya le sol du regard à la recherche d'un récipient. La mort de Taureau ne lui semblait pas réelle pour l'instant : elle avait sur lui le même effet – la même absence d'effet plutôt – qu'un mirage. La voix, les cris, les rires de son compagnon résonnaient encore à l'intérieur de lui. Il évitait seulement d'attarder son regard sur ce visage détendu qui s'installait peu à peu dans la rigidité, sur ces mèches brunes dans lesquelles jouait la brise, sur cette tunique retroussée jusqu'à mi-cuisse qui recouvrait son corps immobile comme un linceul trop court.

Les femelles allaitantes de la horde se rapprochèrent à reculons – les incessants coups d'œil qu'elles jetaient par-dessus leur bosse montraient qu'elles craignaient à tout moment le retour du tueur rampant – et écartèrent leurs membres postérieurs. Lyre commença à traire après avoir ramassé une pierre qui faisait à peu près l'affaire. Lorsque la partie creuse du récipient fut emplie de lait, elle le tendit à Petite-Ourse mais la fillette refusa de le prendre.

— Bois ! lui ordonna Lyre d'une voix dure.

— J'ai pas faim, rétorqua Petite-Ourse dont le regard larmoyant restait obstinément rivé sur le corps de Taureau.

— Il ne t'a pas sauvé la vie pour que tu le rejoignes dans la mort !

insista Lyre. Personne d'autre que toi ne peut transporter l'épée.

— Je m'en fiche, de l'épée ! Je veux retourner chez moi, à Canis Major.

Elle éclata en sanglots et se laissa tomber sur le sable aux côtés du cadavre de Taureau. Lyre reposa la pierre creuse, s'approcha d'elle, la releva délicatement et la serra contre elle. La fillette résista pendant quelques secondes avant d'accepter l'étreinte. Puis, lorsqu'elle eut imbibé de ses pleurs la robe de Lyre, elle se redressa d'elle-même, saisit la pierre creuse et la vida d'un trait. Le goût du lait, nettement plus âpre que d'habitude, la fit grimacer mais elle eut l'impression d'absorber un concentré d'énergie. Une vigueur nouvelle se diffusa dans ses membres fourbus, qui estompa la fatigue, la douleur et la tristesse.

De prés il n'était pas possible de distinguer le sommet de la barrière montagneuse. Flamme n'avait pas encore fait son apparition dans le ciel, tendu pourtant d'un voile écarlate. La température avait grimpé de manière brutale et aucune brise n'agitait l'air brûlant. Le manich lui-même avait cessé de souffler, et le désert privé de ses mirages semblait tout à coup bien vide, bien morne.

Serpent se pencha sur le côté et tenta d'apercevoir une faille, un passage dans la muraille lisse et noire. Le contact avec la peau rêche du boukrama avait ravivé le feu de ses brûlures, mais il avait tenu le coup en se disant qu'ils approchaient de leur but. La horde soulevait une poussière qui lui asséchait la gorge et lui irritait les yeux. Le pan de son turban rabattu sur son visage n'empêchait pas le sable de s'infiltrer dans ses narines et de lui griffer les muqueuses nasales. Devant lui trottaient les boukramas de Lyre et de Petite-Ourse. Cette dernière, aussi légère qu'une plume, donnait l'impression de s'envoler à chacune des foulées de sa monture.

Il revoyait sans cesse le corps de Taureau allongé dans le sable. Cette image l'emplissait d'une nostalgie qui le ramenait des siècles en arrière : ils jouaient tous les deux dans les rues de Canis Major emplies des parfums des fleurs et des dattes bleues, ils couraient dans les effluves de chaleur, ils plongeaient ensemble dans une retenue souterraine, ils dévoraient des pâtisseries au miel… La mort de Taureau le reconnectait avec ses parents, ses frères, ses sœurs, avec des senteurs et des couleurs familières, avec un passé qui semblait enfui depuis des siècles. L'ironie avait voulu que son ami fut tué par un serpent, cet animal si redouté – et si vénéré à la fois – dont il portait le nom.

La horde s'engagea sans ralentir entre les arêtes qui s'échouaient au pied de la barrière rocheuse. Ils progressaient à une telle vitesse que Serpent, craignant de se fracasser contre la muraille, s'adossa

instinctivement à la bosse de sa monture. Le martèlement de leurs sabots sur le sol dur se transforma en un grondement d'orage.

Alors qu'ils venaient de contourner un premier groupe de rochers dressés comme des récifs au milieu d'un océan pétrifié, Serpent aperçut la bouche noire d'un goulet dont l'ouverture, d'une largeur de trente ou quarante mètres, incisait le rempart sur toute sa hauteur. Il se demanda si c'était l'entrée du labyrinthe des pensées. Il repoussa cette idée, estimant que les boukramas sauvages n'avaient pas pu deviner les pensées de Drago. Ils emmenaient sans doute leurs petits passagers humains dans leur repaire, dans l'endroit secret où ils se reposaient après leurs interminables promenades dans le désert. Le ciel lui en apprendrait peut-être davantage à la tombée de la nuit. Ils comblèrent en deux minutes la distance qui les séparait du défilé. Ils frôlaient les éperons qui se dressaient, de plus en plus nombreux et imposants, de chaque côté du passage et tendaient leurs arêtes aussi affûtées que des lames. La lumière rouge sang de Flamme se précipitait avec avidité dans la gorge et révélait les nombreuses aspérités des parois.

Serpent crut apercevoir des formes grises et mouvantes entre les saillies. Des animaux sans doute, des borqs cornus peut-être. Ses yeux agressés par le sable et la poussière ne captaient pas les détails. La horde tout entière s'engouffra dans le goulet sans rompre son ordonnancement. Les animaux avançaient en file, chacun calquant son allure sur celui qui le précédait et respectant un intervalle d'un pas.

Un trait lumineux jaillit tout à coup des hauteurs et tomba sur l'avant de la colonne. Des blatèrements aigus dominèrent pendant quelques secondes le roulement des sabots. Une odeur de viande carbonisée se répandit dans l'air brûlant. Effrayés, les animaux effectuèrent des écarts et s'éparpillèrent sur toute la largeur du passage pour éviter le cadavre de leur congénère frappé par le rayon. Serpent eut le réflexe de s'agripper à la crinière de sa monture pour garder l'équilibre. Il avait perdu de vue les boukramas de Lyre et de Petite-Ourse. Il eut à peine le temps de lever la tête pour essayer de comprendre ce qui se passait qu'une deuxième onde tomba des hauteurs et jeta des lueurs livides sur la roche. Touchée au poitrail, une femelle bascula sur le côté, roula sur elle-même et percuta de plein fouet le pied d'une paroi. Son petit s'immobilisa, entrava la course des autres, accentua la panique qui s'emparait de la horde. Les uns entreprirent de faire demi-tour, de sortir au plus vite d'un passage qui se transformait en piège mortel, mais d'autres, dont les trois mâles porteurs, suivirent Cassiopée et continuèrent d'aller de l'avant.

Bien qu'affolé, Serpent se rendit compte qu'ils réagissaient avec une grande cohérence. Non seulement ils se divisaient pour mieux dérouter les tireurs – les formes grises – qui les prenaient pour cibles,

mais une partie de la horde tentait de soustraire à la mort les petits et leurs mères tandis que l'autre, menée par la femelle dominante, fonçait au grand galop vers le centre de la montagne.

Alors seulement, Serpent prit conscience qu'ils étaient réellement les prolongements de la volonté de Drago, les maillons d'une invisible chaîne de transmission, comme les cicéphores, comme le vent, comme la terre, comme les étoiles, comme les mirages, comme les minéraux, comme les végétaux. Lui-même était relié au reste de l'univers comme tout être et toute chose ici-bas, il formait un tout avec son boukrama, avec Lyre et Petite-Ourse, avec les hommes disséminés dans les rochers, avec les vivants et les morts.

Dès cet instant la peur le déserta, il décida de prendre les choses en main, d'influer sur le cours de son destin, de provoquer les événements comme le vieux Drago les avait provoqués depuis l'au-delà. Il se pencha sur l'encolure de sa monture, aperçut les deux mâles qui portaient les filles, précédés par la femelle dominante, et, non loin d'eux, d'autres membres de la horde qui faisaient demi-tour pour créer une diversion. Les mouvements en apparence contradictoires des boukramas lui apparaissaient aussi clairement que s'il les avait lui-même ordonnés. Il ressentait les mécanismes internes qui se mettaient spontanément en branle pour préserver quelques individus du groupe et assurer la pérennité de l'espèce. Il percevait également les intentions des adversaires embusqués, animés par une rage de détruire qui le blessait au plus profond de lui, qui meurtrissait la matière.

Une nouvelle salve d'ondes lumineuses coucha plusieurs boukramas mais n'atteignit ni les trois porteurs ni Cassiopée, qui accélérèrent encore l'allure pour échapper aux mires des tireurs.

Serpent distinguait, entre les écharpes de fumée, les silhouettes claires et gesticulantes des hommes répartis sur les surplombs rocheux. Nombreux, probablement plus de quinze. Leurs glapissements se répercutaient sur les parois. À première vue, ils n'étaient ni des samiri ni des pillards de caravane. Il se demanda ce qui les avait poussés à se poster dans cette gorge du cœur du désert, puis il devina que leur présence avait un lien avec l'homme dont leur avait parlé Drago.

Une onde percuta le sol à deux mètres de son boukrama. Elle souleva une gerbe de sable et de roche pulvérisée, creusa un trou d'un diamètre de cinquante centimètres. Le vacarme enflait comme un torrent impétueux. Le roulement de sabots se mêlait aux staccatos des vibreurs à ondes mortelles, aux blatèrements, aux cris. Ils n'étaient plus que quatre à galoper vers le centre du massif montagneux, tous les autres ayant rebroussé chemin par petits groupes épars.

Serpent s'agrippa de toutes ses forces aux crins de sa monture. Il ne voyait plus la silhouette de Petite-Ourse sur l'échine de son boukrama.

Il lança un coup d'œil vers l'arrière pour tenter de repérer le corps de la fillette mais ne discerna aucune tache claire parmi les masses brunes des animaux abattus. Alarmé, il regarda à nouveau devant lui, aperçut le turban flottant de Lyre derrière la bosse oscillante du boukrama calé dans le sillage de Cassiopée. Il commençait à craindre le pire pour Petite-Ourse lorsque, à la faveur d'un virage, il distingua son corps minuscule complètement allongé sur le garrot de sa monture, à demi enfoui dans sa crinière, les bras passés autour de son cou.

Au-delà du coude, le défilé se resserrait encore, au point que certaines avancées se rejoignaient à cinq ou six mètres du sol et formaient des arches plus ou moins larges qui avaient le mérite de rendre les tirs difficiles, voire impossibles. Les mystérieux agresseurs n'avaient disposé aucune sentinelle le long de ce segment et Serpent eut le brusque sentiment de pénétrer dans un havre de paix et de silence malgré le vacarme soulevé par les boukramas.

Les grands camélidés ne ralentirent pas l'allure, pressés de mettre la plus grande distance entre les tireurs et eux. Les parois étaient si proches l'une de l'autre que les muscles de Serpent se crispaient sans cesse dans l'attente de la collision. La sueur collait les mèches de sa chevelure sur ses tempes et son front. La roche exhalait une chaleur torride qui rendait l'air aussi sec et brûlant qu'à l'intérieur d'un four. Le sol s'élevait progressivement au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la gorge. Des colonnes de lumière tombaient entre les arches et teintaient de rouille les dentelles rocheuses sculptées par le vent et l'érosion.

Ils débouchèrent bientôt sur un cirque naturel d'une trentaine de pas de diamètre et d'où partaient six autres passages. Suivie des trois mâles porteurs, Cassiopée s'engagea sans hésitation dans le premier goulet situé sur sa droite. Serpent se demanda si elle avait choisi cette direction au hasard ou bien de manière intentionnelle. Il inspecta rapidement les alentours du regard mais ne remarqua aucun mouvement, aucune ombre menaçante sur les parois environnantes. Ils laissèrent derrière eux la dépression inondée de lumière, s'engouffrèrent dans un couloir sinueux et sombre où la lumière ne parvenait pas jusqu'au sol, où la chaleur se faisait un peu moins oppressante.

Des flocons de bave volaient de la bouche entrouverte des boukramas dont les robes plissées ruisselaient de sueur. Cela faisait maintenant plus de quinze heures qu'ils couraient pratiquement sans interruption et, même si leur seuil de résistance était nettement plus reculé que celui des autres animaux de Déviel, ils commençaient à se ressentir de la fatigue.

Le défilé donnait sur une vaste grotte. Ils en franchirent le seuil et se dirigèrent au pas vers une ouverture qui se découpait sur la paroi du fond. Une odeur de moisissure flottait dans l'air saturé d'humidité. La lumière décroissait encore, s'effaçait devant une obscurité de plus en plus dense. Des stalactites hérissaient la voûte arrondie, dont certaines touchaient le sol et s'écrasaient en piliers à la base évasée.

Ils traversèrent une première salle, s'introduisirent dans une deuxième plus petite. Le plafond alla en s'abaissant et le sol se couvrit d'une mousse glissante. Des bruits réguliers d'écoulement troublaient le silence.

— Une oubaq ! s'exclama Lyre.

Elle désignait la surface de l'eau révélée par des rais lumineux obliques et ridée par les gouttes qui tombaient de la roche. Délimitée par une margelle naturelle, elle s'étendait, scintillante, sur toute la largeur de la cavité.

Les trois mâles porteurs s'agenouillèrent puis, lorsque les enfants furent descendus en se servant de leurs membres repliés comme de marches d'escalier, ils se relevèrent, s'approchèrent de la retenue, plongèrent leur mufle dans l'eau et burent avidement dans un bruit prolongé de succion. Cassiopée attendit qu'ils eurent étanché leur soif et rempli leur réservoir pour s'abreuver à son tour. Elle se tourna ensuite vers les enfants et poussa des blatèrements assourdis comme pour les inciter à profiter de cette eau dont l'abondance avait quelque chose d'étonnant, d'incongru, dans la sécheresse environnante.

Lyre fut la première à se rendre à l'invitation : elle fit passer sa robe par-dessus sa tête, enjamba la margelle et sauta dans l'oubaq. La fraîcheur de l'eau lui arracha un cri mais, passé ce premier saisissement, elle savoura le plaisir de ce bain qui apaisait le feu de ses blessures et délassait ses muscles noués.

Petite-Ourse posa l'épée sur le rebord, se débarrassa à son tour de son vêtement et rejoignit Lyre. La retenue n'était guère profonde, mais la fillette perdit pied et il fallut que Lyre vienne la saisir par les aisselles pour l'empêcher de se noyer.

Bien qu'il en mourût d'envie, Serpent attendit encore avant d'imiter ses deux compagnes dont la voûte répercutait les cris et les rires. Quelque chose, une intuition, une prémonition, le maintenait dans l'incertitude, le retenait en arrière. Cassiopée semblait maintenant d'ailleurs partager son inquiétude puisqu'elle jetait de fréquents coups d'œil vers le passage qui reliait les deux compartiments de la grotte.

La soif, l'envie de fraîcheur l'emportèrent sur son mauvais pressentiment. Il retira sa tunique, prit appui sur le bord de l'oubaq et sauta d'un bond dans l'eau.

— Qu’est-ce que… ?

Lyre avait senti couler un liquide chaud entre ses cuisses et y avait instinctivement glissé la main. Elle l’avait aussitôt retirée, surprise par la consistance poisseuse de la substance qui jaillissait de son ventre. Elle regarda ses doigts et vit que c’était… du sang. Elle crut d’abord qu’elle s’était blessée, puis elle se souvint des paroles de sa mère, qui l’avait avertie qu’elle devait s’attendre à ce flux un jour ou l’autre, que ce serait la fin de son enfance et le début de sa vie de femme. Elle se rendit compte que ses seins avaient gonflé depuis ces trois jours, que son bas-ventre se couvrait d’un duvet encore clairsemé. Elle resta un moment désemparée sous les regards ébahis et croisés de Serpent et de Petite-Ourse. Elle se saisit de sa robe, s’en recouvrit hâtivement, se releva et alla se cacher dans un recoin obscur de la première grotte. Elle avait envie d’être seule en cet instant, de se replier sur elle-même comme un animal blessé.

Fatiguée, vidée, elle s’assit contre une large concrétion calcaire. L’image de sa mère lui revint en mémoire avec une acuité douloureuse et elle dériva un long moment sur des courants nostalgiques.

Un léger froissement la tira de sa torpeur. Elle se redressa, tous sens aux aguets. Elle scruta la pénombre, aperçut une forme grise qui se glissait derrière un pilier. Une deuxième se faufilait dans la grotte, une troisième longeait la paroi… Leurs armes métalliques accrochaient des éclats de lumière. Les tireurs embusqués avaient probablement alerté des complices postés dans les grottes.

La respiration de Lyre se suspendit. Des filets visqueux et chauds rampaient encore sur ses cuisses. Elle eut une pensée attristée pour ce monde qu’elle ne verrait plus jamais, pour ses deux petits compagnons qui seraient désormais livrés à eux-mêmes.

Elle devait maintenant accomplir son premier et dernier acte de femme. Racheter la faute de ce père qui avait trahi le peuple cælecte et la grandeur du Livre.

CHAPITRE IX

— Halte !

La sentinelle se dressa devant Nazzya et Le Vioter. L'index de l'homme vêtu d'un uniforme gris jouait nerveusement sur la détente du vibreur mortel à canon long. Des senteurs de métal en fusion et de chair grillée paressaient dans l'air torride du défilé qui s'était brusquement étranglé. Des volutes de fumée s'enroulaient autour des excroissances rocheuses qui donnaient l'impression de se rejoindre une vingtaine de mètres plus haut.

— Conduisez-moi auprès de pra Vill, fit Nazzya d'une voix sèche. Je lui amène Rohel Le Vioter.

Les yeux sombres de la sentinelle se posèrent avec circonspection sur l'homme vêtu d'une combinaison déchirée qui se tenait légèrement en arrière de la jeune femme et dont le regard terne, inexpressif, indiquait qu'il avait été drogué. Ses joues bleuies par la barbe et ses cheveux emmêlés renforçaient l'impression de renoncement qui émanait de lui.

— Il n'a pas l'air bien dangereux, murmura le factionnaire entre ses lèvres serrées.

Il avait prononcé ces mots avec dépit. Une femme avait réussi là où avaient échoué les cohortes du Jahad pendant deux ans. Elle avait transformé en agneau le déserteur qui avait tenu en respect les meilleurs agents des services secrets de l'Église.

— C'est vrai que tu es un pur produit de laboratoire ! soupira le garde.

Il cherchait à se rassurer en diminuant les mérites de cette femme renforcée mais, en même temps, il prenait conscience que le Jahad serait désormais tenté d'employer des créatures issues de manipulations génétiques, qui avaient le double mérite d'être plus performantes et plus fiables que les humains ordinaires. La réussite

éclatante de Nazzya marquait le début d'une ère nouvelle, d'un recours systématique au renforcement des gènes. Tôt ou tard, les actuels membres du Jahad devraient accepter la modification de leur chaîne ADN, passer sur la table d'opération, perdre leur intégrité d'homme. Et, s'ils refusaient, la hiérarchie n'aurait qu'à déclencher à distance l'ouverture de la capsule de poison greffée près de leur cœur. Seul Rohel Le Vioter était parvenu à survivre à l'action du poison, l'un des (nombreux) mystères qui entouraient sa fuite et qui seraient bientôt élucidés.

— Le capitaine t'attend avec impatience, ma jolie… (La familiarité était censée marquer la supériorité de l'humain pur sur la créature renforcée.) Pas que lui, d'ailleurs : pra Goln, le représentant du palais épiscopal, est arrivé d'Ersel au lever de Larme.

Nazzya jeta un regard de biais à son prisonnier. La prononciation de ce nom, associé à l'image de la hyène d'H-Phaïst, aviva ses regrets. En remettant Rohel à l'Église du Chêne Vénérable, elle allait à l'encontre de sa volonté profonde. Elle avait l'impression d'être coupée en deux, avec d'un côté son conditionnement génétique qui la poussait à exécuter la volonté de ses maîtres, et de l'autre sa nature humaine, empathique, le socle sur lequel les Ulmans biologistes avaient construit sa nouvelle personnalité.

D'autres hommes armés dévalaient les rochers environnants et convergeaient vers le petit groupe. Tous sanglés dans les mêmes combinaisons grises, des tenues que le Jahad avait empruntées à l'armée de JoVeuz, une planète de la Quinzième Voie Galactica. Les membres du service secret de l'Église ne passaient leurs uniformes verts qu'à l'occasion des cérémonies officielles d'Orginn. En dehors des manifestations protocolaires, ils s'habillaient de la même façon que les populations autochtones qu'ils étaient chargés d'infiltrer. Lorsque le haut commandement avait décidé, afin de porter la Parole d'IDR El Phase sur une terre réfractaire, de provoquer une guerre entre deux peuples ou deux planètes, ils s'engageaient dans les armées de l'un ou l'autre camp et s'arrangeaient pour déclencher les hostilités.

— Qu'est-ce que tu dirais d'un petit tête-à-tête avec moi, ma belle ? demanda le factionnaire. Si t'es aussi renforcée pour ce genre de…

— Conduisez-moi immédiatement au capitaine Vill.

Une colère noire grondait en Nazzya, pressée maintenant d'en finir, de mettre fin à cette sensation d'écartèlement. Les rayons de Flamme, au zénith, lui écrasaient la nuque et les épaules. Elle avait envie de bousculer ces hommes qui se dressaient devant elle comme des obstacles, de se débarrasser des gènes qu'on avait rajoutés à son ADN originel, de repartir vers l'H-Phaïst, de respirer l'air de sa terre natale, de recouvrer son innocence perdue.

— Qu'est-ce qui se passe, Hül ?

Elle reconnut le sous-officier qui venait d'apostropher la sentinelle et qui s'avançait vers eux à grands pas. C'était un fra, un ancien missionnaire dont les supérieurs avaient estimé que la perversité, la cruauté seraient plus utiles dans un service comme celui du Jahad. Il avait gardé de son ministère la manie de parsemer ses propos de citations d'IDR El Phase ainsi qu'un crâne entièrement glabre (les dernières de ses ouailles ayant jugé bon de lui prélever une grande partie du cuir chevelu).

— Un événement historique, fra lieutenant, répondit le factionnaire. L'oiseau est de retour au nid.

Il désigna Nazzya et son prisonnier d'un mouvement de menton. Le lieutenant s'approcha lentement de Rohel et le dévisagea pendant dix longues secondes. Les autres soldats, immobilisés à quelques pas de là, occupaient toute la largeur du défilé et tiraient un rideau opaque sur les formes brunes qui jonchaient le sol dans le lointain. De fines volutes de vapeur s'élevaient des bouches de leurs armes.

— Ainsi donc voici le fameux Rohel Le Vioter, murmura le fra lieutenant. Le salopard qui a mis le Chêne Vénérable dans tous ses états pendant plus de deux ans !

— Pour l'instant, il ressemble davantage à un animal domestique qu'à un fauve ! s'esclaffa la sentinelle.

Les yeux gris et froids du lieutenant vinrent se poser sur Nazzya. La lumière empourprée de Flamme soulignait la cicatrice qui lui encerclait le crâne.

— Je regrette le temps où la guerre était une affaire d'hommes, lâcha-t-il entre ses mâchoires crispées.

— Ce n'est pourtant pas la première fois que le Jahad utilise des femmes, fra lieutenant.

— Je parlais des êtres humains, crétin ! Les renforcés sont une abomination. IDR El Phase a pourtant interdit les manipulations génétiques.

— La guerre ne se gagne pas avec des interdits, fit la sentinelle d'un ton sentencieux.

— L'avons-nous vraiment gagnée ? Si nous n'avions pas eu recours à cette créature, nous n'aurions jamais repris Le Vioter. Dans cette affaire, nous n'avons réussi qu'à démontrer notre incapacité.

L'officier effleura d'un revers de main la joue de Nazzya, qui se recula vivement, comme mordue par un serpent.

— On m'avait pourtant assuré que tu étais docile.

— Conduisez-moi au capitaine Vill.

Un sourire cruel se dessina sur la face du fra lieutenant.

— Notre brave petit soldat ne pense qu'à sa mission…

D'un revers de main, il assena une gifle retentissante à la jeune

femme.

— Tu es peut-être une renforcée mais tu ne dois pas…

Il n’eut pas le temps d’achever sa phrase. Le Vioter fondit sur lui à la vitesse d’un oiseau de proie et lui saisit le cou. Déséquilibré par la violence de l’impact, le sous-officier lâcha son vibreur à ondes mortelles et tomba à la renverse, entraînant son agresseur dans sa chute. Il tenta de se dégager de l’étau qui lui comprimait la gorge, mais les doigts de Rohel lui pressaient les cartilages comme des pinces coupantes. Pétrifiés, les hommes n’osaient pas se servir de leurs armes de peur de blesser leur supérieur hiérarchique.

— Arrête !

L’ordre de Nazzya domina les ahanements des deux hommes. Le Vioter relâcha sa prise et se releva, visiblement à regret. Le fra lieutenant reprit son souffle à longues inspirations sifflantes avant de se redresser sur un coude.

— Qu’est-ce qui lui a pris ? demanda-t-il d’une voix hachée.

— Il me protège. N’oubliez pas qu’il est sous ma dépendance.

— Tu l’as séduit pour le transformer en chien de garde… IDR El Phase soit loué d’avoir fait de moi un homme.

Sa cicatrice en couronne avait pris une vilaine couleur lie-de-vin. Des auréoles sombres maculaient le haut de son uniforme. Il ramassa son arme et, péniblement, se dressa sur ses jambes.

— Vaut sûrement mieux que tu te sois servie de ton ventre pour le calmer un peu, ajouta-t-il en se frottant le cou. Il est fort comme dix hommes. Mais il ne se confessera pas si tu ne lui en donnes pas l’ordre. Alors tu sais ce qui te reste à faire si tu veux redevenir une vraie femme.

Il lança un regard furibond à Rohel avant de se retourner et de se diriger vers ses hommes d’un air tellement mauvais qu’ils se plaquèrent contre les parois pour le laisser passer. Nazzya vit alors que les masses brunes allongées sur le sol du défilé étaient des boukramas. Ses gènes samiri se révoltèrent devant ce spectacle : les camélidés occupaient une place prépondérante dans l’écosystème du désert intérieur, et les massacrer revenait à détruire un équilibre millénaire. En livrant le déserteur du Jahad à l’Église, elle participait elle-même à l’avènement des ténèbres sur les mondes humains, mais, tant que les Ulmans du Chêne Vénérable détiendraient les clefs de sa prison génétique, elle resterait incapable de traduire physiquement sa colère et sa tristesse.

*

— Le résultat n’est-il pas conforme à mes prévisions, pra capitaine ? se rengorgea pra Goln avec un sourire satisfait.

L'officier du Jahad observa à la dérobé l'envoyé spécial du palais épiscopal d'Orginn. Ils occupaient en théorie le même rang dans la hiérarchie de l'Église mais, en tant que représentant du Berger Suprême, pra Goln bénéficiait de la préséance de nonciature, une prérogative légitimée par le sceau personnel de Gahi Balra.

Pra Vill avait noté un certain changement chez son coreligionnaire lorsque ce dernier était descendu du petit avial de la mission. Ses traits semblaient s'être durcis et ses yeux noirs brillaient d'un éclat particulier, métallique. L'officier du Jahad n'avait pas compris pourquoi pra Goln, transgressant ses propres ordres, avait quitté Ersel où il avait prévu de rester jusqu'à la fin de la mission. Ce vol entre la capitale dévillienne et le massif de l'Erq aurait pu attirer l'attention des autorités locales et compromettre le travail accompli par la cohorte. Le légat d'Orginn n'ayant pas daigné fournir d'explication à ce revirement d'attitude, les questions que se posait pra Vill étaient demeurées sans réponse.

L'avial avait emprunté la même cheminée que la felouque ultra-rapide pour se poser dans l'immense cavité naturelle du cœur du massif. Les deux pras, Nazzya, Rohel Le Vioter et le fra lieutenant s'étaient introduits dans la salle adjacente où se dressait le caisson capitonné destiné à recueillir la formule. La vigilance des hommes s'était relâchée depuis la capture du déserteur. Les cris et les rires s'engouffraient par la galerie d'accès, amplifiés par les multiples cavités qui criblaient les parois.

— Vous ne m'avez pas répondu, pra capitaine, reprit pra Goln.

— À quel sujet ? grommela l'officier.

— La justesse de mes prévisions… (Il désigna Le Vioter d'un mouvement de menton.) Les femmes sont le point faible de ce genre d'individu.

— Les femmes sont le point faible de tout homme normalement constitué, répliqua pra Vill.

— Et même de certains ecclésiastiques.

Le regard éloquent que pra Goln lui jeta montrait qu'il n'ignorait rien des turpitudes de Pra Vill, qui baissa la tête comme un enfant fautif : un Ulman convaincu d'avoir rompu ses vœux de chasteté avait toutes les chances de connaître les délices d'un four à déchets.

— L'heure du Jugement n'a pas encore sonné, ajouta pra Goln d'un ton sentencieux. Le moment est venu de reprendre ce que ce mécréant nous a dérobé.

Pra Vill s'avança d'un pas.

— Nous devrions immédiatement quitter cet endroit et attendre les autres membres de la légation dans l'espace, dit-il. Votre voyage entre Ersel et le massif de l'Erq n'est probablement pas passé inaperçu et nous ignorons tout des capacités militaires du Cartel…

Pra Goln le dévisagea d'un air sarcastique.

— Nous avons volé à basse altitude pour échapper aux radars. Nous avons assez perdu de temps. Gahi Balra m'a chargé en personne de lui rapporter la formule le plus rapidement possible.

— Et les autres membres de la délégation ?

— Ils détourneront l'attention du Cartel jusqu'à ce que nous ayons ramené le Mentral en lieu sûr.

Bien qu'il courût de grands risques à s'opposer à l'envoyé du Palais d'Orginn, pra Vill éprouvait le besoin impérieux de comprendre. Quelque chose l'empêchait de donner sa pleine confiance à pra Goln, dont l'ambition démesurée, presque pathologique, se lisait dans le regard exorbité.

— J'ai l'impression que vous vous êtes débarrassé de Su-pra Jaïdi, de pra K-Sum et des Abroïsiens pour vous attribuer le seul mérite du retour du Mentral…

Des braises s'allumèrent dans les yeux de pra Goln, qui démentirent l'impassibilité de ses traits.

— Qu'est-ce qu'un petit pra de votre espèce peut connaître des rouages de l'Église ? murmura-t-il avec un mépris souverain.

— Vous n'êtes vous-même qu'un simple pra, un secrétaire du palais épiscopal, répliqua l'officier du Jahad. Un rouage…

Pra Goln marqua un long temps de pause pendant lequel il fixa son vis-à-vis avec une intensité presque blessante. La lumière de la lampe suspendue enflammait l'hologramme inséré dans sa chasuble verte. Les cinq silhouettes se reflétaient, légèrement déformées, sur les parois lisses du caisson capitonné. L'odeur minérale dominait les effluves de carburant abandonnés par l'atterrissage de l'avial quelques heures plus tôt et les vagues relents de viande carbonisée qui provenaient du défilé.

— Ce n'est ni le moment ni le lieu de débattre de nos mérites respectifs, dit le secrétaire en articulant chacun de ses mots. Nous devons œuvrer ensemble pour la plus grande gloire d'IDR El Phase.

— Ensemble, c'est vous qui le dites ! L'absence de Su-pra Jaïdi et des autres…

— Assez discuté ! s'emporta pra Goln. Mon statut de légat me donne la préséance sur vous et même sur l'Ultime Su-pra Jaïdi. Je vous ordonne d'ouvrir ce capiton et de m'y enfermer avec le prisonnier et cette… cette créature, puisque nous avons besoin d'elle pour le faire parler.

Cette fois-ci, pra Vill soutint sans ciller le regard de son vis-à-vis.

— Que se passerait-il si je refusais de vous obéir ?

— J'ordonnerais dès que possible l'ouverture de votre capsule de poison. Ou, mieux, je vous ferais jeter dans un four à déchets. Tuez-moi si vous décidez de vous mutiner, ou je vous promets que vous le

regretterez jusqu'à votre dernier souffle.

Pra Vill ouvrit la bouche pour protester, mais le fra lieutenant l'interrompit :

— Bonne idée, capitaine. Nous n'avons pas besoin de ce petit prétentieux pour ramener la formule à Orginn. Ne laissons plus les planqués du Palais tirer bénéfice de notre travail.

— Votre travail ? cracha pra Goln. Vous avez dû en appeler à l'aide de créatures modifiées génétiquement pour remettre la main sur cet homme.

— C'est la hiérarchie qui nous a imposé cette femme renforcée, gronda le fra lieutenant. Sans même connaître les effets secondaires des greffes génétiques. Qui peut réellement prévoir ce qui se passe dans la tête d'une créature modifiée ? Ses anciennes séquences ADN peuvent remonter à la surface à tout moment.

Il brûlait visiblement d'envie de dégainer son vibreur mortel et de régler son compte à cet administratif pétri d'arrogance.

— Il fallait endormir la méfiance de Rohel Le Vioter, déclara calmement pra Goln (il semblait prendre un malin plaisir à jeter le chaud et le froid, comme s'il cherchait sans cesse à dérouter ses interlocuteurs). Il vous aurait encore échappé si vous aviez utilisé les méthodes traditionnelles.

— Seriez-vous en train de nous traiter d'incapables ? gronda le sous-officier.

— Ce n'est pas le terme qui me vient spontanément à l'esprit : « limités » me paraît plus judicieux. Pendant deux ans, le Jahad a fait preuve de ses limites. Ses échecs répétés entraîneront, que vous le vouliez ou non, sa complète réorganisation. Et maintenant, si vous le voulez bien, ouvrez ce caisson.

— À la condition que je puisse assister à l'interrogatoire, dit pra Vill.

— Votre vie ne vaudra plus grand-chose si vous prenez connaissance de la formule, objecta pra Goln.

— Elle sera suspendue à la vôtre jusqu'à ce que nous soyons de retour sur Orginn. À la moindre entourloupe de votre part, je vous tue. Je me suis immunisé contre le poison, comme la plupart des agents du Jahad. Je survivrai suffisamment longtemps à l'ouverture de ma capsule pour vous loger une onde mortelle dans le cœur.

Pra Goln hocha lentement la tête.

— À votre aise, capitaine. Mais soyez certain que je ferai, à qui de droit, un rapport sur votre comportement.

— À IDR El Phase si vous voulez ! Tout ce qui m'importe, c'est que cette satanée formule reprenne sa place dans le giron du Chêne Vénérable.

— Nous sommes au moins d'accord sur ce point, renchérit le

secrétaire avec un détestable petit sourire.

Deux hommes faisaient face à Rohel, assis sur une banquette aux côtés de Nazzya. L'un avait le crâne rasé et portait une sorte de robe verte. Un gazon dru et ras de cheveux noirs recouvrait la tête de l'autre, sanglé dans un uniforme gris. Ils s'étaient présentés quelques minutes plus tôt comme les prêtres d'une Église qui s'appelait le Chêne Vénérable. Leurs vêtements, leurs discussions avaient ranimé de vagues réminiscences dans l'esprit de Rohel… Des images d'un immense palais, de couloirs et de cours intérieures où régnait une activité fébrile, de jeunes gens aux crânes rasés qui piaillaient comme des oiseaux, de fours où des hommes et des femmes dénudés agonisaient dans d'atroces souffrances, de temples aux flèches vertes… Un tremblement de terre, un plafond et des murs s'effondrent… Une poussière âcre lui irrite la gorge et les yeux… Il se faufile dans un tube d'aération, cherche quelque chose parmi les décombres… Quelque chose ou quelqu'un ? La tête ensanglantée d'un homme dépasse d'un tas de gravats… Ses lèvres déjà blanchies par la mort s'entrouvrent, murmurent d'incompréhensibles sons…

Quel rapport ces images avaient-elles avec Nazzya, qui lui jetait de temps à autre un regard dérobé comme on jette un os à un chien ? Avec cette voix qui surgissait des profondeurs de son être et lui demandait de renouer avec le fil secret de son existence ? Avec ce visage à la beauté bouleversante qui semblait le contempler depuis l'autre bout de l'univers ? Il était comme un puzzle dont il ne parvenait pas à assembler les pièces, et pourtant il devinait confusément que sa vie, et par extension la vie de milliards d'êtres humains, dépendaient de la recomposition des pans de sa mémoire dispersée.

Une matière de couleur blanche, tellement épaisse qu'elle ne laissait que peu de place à l'intérieur du caisson, habillait les cloisons.

— Vous êtes sûr que ce matériau résistera à la puissance du Mentral ? demanda pra Vill.

— Les Ulmans chercheurs l'ont conçu pour supporter une explosion lumineuse de plusieurs centaines de millions de luxons, répondit pra Goln. Mais vous pouvez sortir si vous craignez pour votre sécurité.

L'officier du Jahad inspecta le caisson du regard.

— Je ne suis pas certain que…

— Quoi encore ? coupa impatiemment pra Goln.

— Que le protocole soit bien respecté…

— Vous croyez que le moment est bien choisi pour parler de protocole ? glapit le légat d'Orginn, sortant brusquement de ses gonds.

Le matériau du capiton absorba en partie les éclats de sa voix.

— Je ne parle pas de l'étiquette en vigueur au Palais, riposta pra Vill. J'estime que les conditions ne sont pas réunies pour garantir le succès de cette opération.

La réaction du secrétaire fut inattendue puisqu'il se renversa en arrière et libéra un petit rire de gorge.

— Nous n'avons ni tabernacle d'authentification ni témoin assermenté, insista l'officier du Jahad. Or les textes stipulent que…

— Ignorez-vous donc les règles de notre Église, pra ? En tant que légat, je dispose des mêmes pouvoirs que le Berger Suprême et bénéficie de la préséance absolue. Vous avez certainement entendu parler du droit de nonciature.

À regrets, pra Vill acquiesça d'un hochement de tête.

— Votre sens du devoir vous honore, ajouta pra Goln avec une pointe d'ironie. Mais assez tergiversé, procédons maintenant à l'interrogatoire.

Il fixa tour à tour Le Vioter et Nazzya, s'arrêtant un long moment sur la jeune femme.

— On m'a assuré que votre prisonnier vous obéissait au doigt et à l'œil, murmura-t-il sans cesser de la fixer.

Elle ne répondit pas. Glacée par cet homme, elle était le champ d'une tourmente intérieure qui l'empêchait de proférer le moindre son.

— Et à la voix, je suppose, poursuivit pra Goln. Veuillez donc lui demander de nous confesser le secret de la formule qu'il détient depuis deux ans.

Nazzya lança un regard éperdu au capitaine de la cohorte. C'était un ecclésiastique, comme pra Goln, mais il avait eu avec elle des relations physiques – et contraintes – qui avaient tissé entre eux des liens inconscients. Elle n'avait pas la force de réveiller sa propre humanité, étouffée par les manipulations génétiques, mais elle espérait que l'être humain se lèverait en pra Vill, dégainerait son vibreur mortel et brûlerait la cervelle du légat.

Le capitaine resta assis sur la banquette et garda les yeux baissés en signe de renoncement.

— Ordonnez-lui de nous restituer le Mentral, répéta pra Goln d'un ton impatient.

L'intensité de son tumulte intérieur fit bourdonner les tympans de Nazzya. Couverte de sueur, elle tenta de se soustraire à la pression psychologique de son interlocuteur, mais les biologistes lui avaient implanté un programme de coercition mentale qui se déclenchait dès que se manifestait en elle l'intention de transgresser un interdit. La désobéissance aux ordres d'un supérieur et la désertion faisaient partie des initiatives proscrites. Elle devait s'exécuter si elle voulait mettre

fin à l'effroyable douleur qui lui laminait le cerveau. Elle résista encore pendant quelques secondes puis, vaincue par la souffrance, elle capitula et accepta les exigences du légat. Elle se tourna vers Rohel qui contemplait avec inquiétude son visage blême et tendu.

— Donne-leur ce qu'ils veulent, murmura-t-elle d'une voix mal assurée. La formule… Essaie de te souvenir. Elle se terre dans un recoin de ta tête.

La voix de Nazzya agit comme un puissant stimulant sur les neurones de Rohel. Il ne lui fallut que quelques secondes pour établir la relation entre cette mystérieuse formule et les lèvres de l'homme coincé sous le tas de gravats. La scène se précisait à présent, malgré l'obscurité, malgré la poussière intense qui ensevelissait la salle souterraine du palais épiscopal. Des poutres brisées pendent du plafond comme des esquilles… Des odeurs de terre et de produits chimiques le font suffoquer… Il se penche sur l'homme, un vieillard dont l'agonie creuse encore les rides… Un nom s'associe à ce visage parcheminé… Su-pra Froll, un Ulman chercheur du Chêne Vénérable.

— La formule… la formule… geint le moribond.

Il murmure une incompréhensible suite de sons. Une deuxième série d'éboulements, de moindre amplitude, soulève une irrespirable poussière.

— C'est elle… la formule… le Mentral…

En son for intérieur, Rohel répète à trois reprises les phonèmes pour bien les mémoriser. Des chevrons et des pierres s'affaissent en pluie autour de lui. Il les évite tant bien que mal, dégage son lance-lume, une arme de combat rapproché qu'il garde toujours sur lui, déclenche l'ouverture de la lame, enfonce le rayon à haute densité dans le crâne de Su-pra Froll. Ses commanditaires lui ont expressément recommandé de ne laisser aucune trace derrière lui, et un cerveau intact, même mort, peut encore livrer des informations aux sphères d'investigation mentale.

Ses commanditaires ? Qui donc l'avait envoyé dans ces souterrains pour recueillir le secret de Su-pra Froll ? Il ferma les yeux, concentra toute son attention sur la voix musicale qui résonnait en lui, sur ce chant bouleversant qui traversait l'espace et le temps pour la ramener à la vie.

— Eh bien ? rugit pra Goln.

— Un peu de patience, intervint pra Vill. Les produits chimiques de psychodépendance tendent un voile opaque sur sa mémoire. Comme un mémodisque, le cerveau a besoin d'être correctement aiguillé pour accéder à une information précise.

— Quel programme est censé aiguiller son cerveau ?

— La voix de Nazzya. C'est pourtant vous qui êtes à l'origine de ce projet.

— J’en ai seulement émis l’idée. Je ne suis pas un technicien.

Le soleil levant se réfléchit sur les innombrables dômes d’une cité de cristal. Rohel a l’impression d’évoluer dans le cœur d’un diamant. Des senteurs printanières embaument l’air tiède. Il traverse une cour intérieure d’un pas allègre…

Submergé par un flot d’images et de sensations, il rouvrit les yeux et lança un bref regard à Nazzya. Elle continuait de l’attirer comme un aimant.

— La formule… dit-il.

Pra Goln et pra Vill tendirent le cou dans le même mouvement. Un silence tendu retomba sur le caisson.

CHAPITRE X

Lyre se redressa et s'élança vers la sortie de la grotte. Ses pieds nus claquèrent sur le sol. Elle entendit les exclamations des trois hommes qui s'étaient regroupés près de l'entrée de la deuxième salle. Une onde lumineuse éblouit les ténèbres et se fracassa à quelques mètres de la fugitive, abandonnant des lueurs fulgurantes sur la paroi tourmentée.

Elle retroussa sa robe qui l'entravait dans sa course. D'autres ondes surgirent dans son dos et criblèrent la roche autour d'elle. Elle évita de se retourner et fonça dans le défilé en espérant attirer les trois hommes le plus loin possible de Serpent et de Petite-Ourse.

Le disque rougeoyant de Flamme dispensait une canicule accablante lorsque Lyre parvint dehors. Les poumons en feu, les tympans bourdonnants, elle perçut les bruits des bottes et les ahanements de ses poursuivants. Elle lança un bref regard par-dessus son épaule, aperçut trois silhouettes dans les effluves de chaleur. Galvanisée, elle surmonta sa lassitude, puisa dans ses ressources pour repousser le moment où ils arriveraient à sa hauteur et offrir un supplément de temps à Serpent et Petite-Ourse. Ils ne tiraient plus, comme s'ils s'étaient rendu compte qu'ils n'avaient rien à craindre de leur proie. L'écart se comblait rapidement. Leurs ricanements et leurs paroles menaçantes l'avaient déjà rattrapée.

Le défilé s'élargissait après un premier virage à angle droit. Il débouchait plus loin sur le cirque naturel d'où partaient les cinq autres. Lyre s'engagea instinctivement dans celui qu'avaient emprunté les boukramas lors du trajet aller. Elle distingua les masses brunes des animaux abattus, environnées de nuées de mouches. Elle fut tentée un moment de se laisser tomber dans la poussière et d'attendre la mort avec résignation, mais l'image de Petite-Ourse lui traversa l'esprit et elle mobilisa ses forces pour retarder l'échéance. Elle dépassa trois cadavres avant que les mains du premier de ses poursuivants ne

s'abattent sur elle comme des serres de rapace, ne lui saisissent le bras et ne la forcent à s'immobiliser.

Elle tenta de reprendre son souffle, pliée en deux par l'effort intense qu'elle venait de fournir. Les doigts de l'homme, aussi durs que la pierre, lui écrasaient le biceps. Les deux autres les rejoignirent et, haletants, l'examinèrent en silence.

— C'est encore une gamine ! lâcha l'un d'eux entre deux expirations sifflantes.

— Elle est blessée, renchérit un autre en désignant les taches de sang qui maculaient sa robe.

Le troisième glissa l'extrémité du canon de son vibreur sous le tissu, lui retroussa son vêtement jusqu'à la taille, observa son bas-ventre et ses cuisses barbouillés de sang. Le contact avec l'acier brûlant la fit tressaillir.

— C'est déjà une petite femme… D'où est-ce que tu sors ?

Il continua de lui relever sa robe et dévoila les bourgeons à peine éclos de ses seins. Elle ne répondit pas. L'acier lui frappa le sternum, déclenchant une onde de douleur qui se propagea jusqu'aux extrémités de ses membres.

— Tout se passera bien entre nous si tu sais te montrer coopérative. D'où viens-tu ?

— Canis Major, bredouilla-t-elle, au bord des larmes.

— Cælecte, hein ? Qu'est-ce que tu fichais sur le dos d'une de ces bestioles ?

Elle marqua un temps de pause. La gueule noire du canon lui effleura la pointe d'un sein.

— L'oasis a été attaquée par les Oltaïrs d'Ersel, répondit-elle avec précipitation. Nous avons pris la fuite.

— Le lieutenant nous a parlé d'une guerre imminente entre les fournisseurs de viande humaine du Cartel. Mais tu as dit « nous » : tu n'étais donc pas seule ?

Elle tenta de surmonter sa peur, de remettre un peu d'ordre dans ses idées et dans ses mots.

— Nous sommes partis à plusieurs, mais j'ai perdu les autres en cours de route.

— Faudra quand même retourner fouiller cette foutue grotte, grogna l'homme. Cette petite sauvageonne ne m'inspire pas confiance.

— Il y a une autre foutue grotte à explorer avant de retourner là-bas, lança l'un des deux autres.

Ils éclatèrent de rire. Lyre se rebiffa lorsque le canon du vibreur entreprit de faire passer sa robe par-dessus sa tête, mais elle reçut un coup sur les côtes qui lui coupa la respiration et l'immobilisa. Ils la dévêtirent et l'obligèrent à s'allonger sur le sol. Les arêtes des pierres lui écorchèrent le dos. Elle vit, comme dans un brouillard, un des trois

hommes dégrafer son pantalon et s'agenouiller entre ses jambes. Elle voulut se relever mais les deux autres lui saisirent les pieds et la maintinrent écartelée. Elle sentit quelque chose de dur se faufiler entre ses cuisses. Puis une douleur fulgurante lui déchira le ventre et elle eut l'impression d'avoir été crucifiée par une monstrueuse écharde. Tétanisée par la souffrance, elle n'eut même pas la force de hurler. Tandis que son bourreau la martyrisait en poussant des grognements de bête, une pensée, incongrue dans ce genre de circonstance, lui effleura l'esprit : Cygne et Taureau auraient connu une mort bien douce en comparaison de la sienne.

*

— Allons-y ! chuchota Serpent.

Ils n'avaient pas bien compris ce qui était arrivé à Lyre quelques instants plus tôt. Le sang s'était écoulé d'elle alors qu'elle n'était pas blessée. Elle était partie se cacher dans la première cavité comme si ce saignement lui inspirait un sentiment de honte. Ils n'avaient pas osé la déranger, de peur de la mettre en colère ou de l'embarrasser, attendant qu'elle revienne d'elle-même les rejoindre. Cassiopée et les trois mâles porteurs s'étaient soudain relevés et avaient fixé l'entrée de la salle d'un air inquiet. Des cris, des crépitements avaient retenti, ils avaient vu les éclairs s'engouffrer par le passage entre les deux cavités. Ils avaient compris que les tireurs embusqués les avaient poursuivis jusque dans leur abri. Serpent avait plaqué sa main sur la bouche de Petite-Ourse pour l'empêcher de crier. Il avait craint que la lumière de l'épée n'attirât l'attention des visiteurs, mais le silence était progressivement retombé sur les environs. Ils avaient alors deviné que Lyre s'était sauvée devant les intrus pour les entraîner à sa poursuite. Les circonstances poussaient les membres de la bande à se sacrifier les uns après les autres, comme si la mort était le prix à payer pour l'accomplissement de la tâche dont les avait chargés Drago.

Cassiopée avait poussé des blatèrements plaintifs mais les mâles porteurs ne s'étaient pas agenouillés. Serpent en avait déduit que les boukramas avaient effectué leur part de travail et laissaient désormais les enfants se débrouiller seuls. Il s'était approché de la femelle dominante et lui avait caressé le chanfrein pour la remercier. Petite-Ourse avait glissé l'épée à l'intérieur de sa robe. Ils étaient sortis avec précaution de la grotte et s'étaient aventurés dans la gorge écrasée de chaleur.

Plusieurs centaines de mètres plus loin, le défilé se resserrait, s'infléchissait en un brusque méandre qui occultait la perspective. Des gémissements et des rires s'élevèrent entre les murmures de la brise. Sur un signe de Serpent, ils grimpèrent sur les rochers environnants et

franchirent le virage en se servant des éperons qui saillaient des parois et se rejoignaient parfois au-dessus de la grotte pour former des arches. Ils aperçurent d'abord les masses immobiles des boukramas, noires de mouches. Puis ils découvrirent un spectacle qui les horrifia. Trois hommes violentaient le corps nu et sanguinolent de Lyre recroquevillée sur le sol. Elle vivait encore, comme en témoignaient ses mouvements maladroits de reptation, mais elle avait visiblement été frappée sous tous les angles. L'un de ses bourreaux, le pantalon tire-bouchonné sur les chevilles, urinait sur ses plaies en ricanant. Tandis que Petite-Ourse gardait obstinément les yeux rivés sur un rocher, Serpent, ulcéré, se mordit les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

Il vit un homme pointer le canon de son arme sur le bas-ventre de Lyre, maculé de sang. Elle eut un sursaut, comme pour repousser cette mort qui lui semblait promise. Il pressa la détente en un geste désinvolte. Le rayon lumineux s'engouffra avec avidité dans ses chairs meurtries. Elle poussa un cri et fut agitée par une série de spasmes. Le deuxième de ses tortionnaires lui décocha une onde dans le ventre, le troisième lui visa la tête. Elle se figea dans une position implorante, les mains jointes sur la poitrine, la bouche ouverte, les yeux écarquillés.

Les ongles de Serpent se fichèrent dans ses paumes à s'en déchirer la peau. Ces hommes avaient exécuté Lyre comme s'il s'était agi d'un vulgaire cicéphore. Ils se rajustaient à présent, boutonnaient leur braguette, se lançaient des œillades complices, mais le petit Cælecte voyait qu'au fond d'eux ils n'étaient pas très fiers d'avoir violé et torturé une fille de dix ans. Il se recula de peur d'être repéré, resta un long moment caché derrière un rocher en couvrant Petite-Ourse de ses bras. Il les entendit discuter. L'un voulait retourner dans la grotte parce que « cette gamine n'était sûrement pas seule, il y avait d'autres cavaliers sur les boukramas », les deux autres préféraient regagner le camp de base. Ils se rangèrent aux arguments du premier, qui leur promit les foudres du lieutenant s'ils abandonnaient des survivants derrière eux.

— Qu'est-ce qu'on fait d'elle ?

— Laissons-la pourrir sur place. Ça m'étonnerait qu'on vienne réclamer sa dépouille.

Ils s'éloignèrent et marchèrent en direction de la grotte jusqu'à ce que les bourdonnements des mouches absorbent le bruit de leurs pas.

Serpent attendit encore dix minutes avant de se redresser. La surface de la roche lui brûla les doigts. Il aida Petite-Ourse à se relever. Elle ne pleurait pas, elle semblait absente, indifférente, comme retirée en elle-même. L'épée brillait faiblement sous sa robe collée par la sueur, déposant une teinte dorée sur son cou et son

visage.

Lorsqu'ils eurent dévalé les rochers, Serpent s'immobilisa quelques secondes devant le corps inerte de Lyre et récita intérieurement la prière des morts du Livre. Accroupie contre le pied de la paroi, Petite-Ourse fredonna une comptine enfantine qui racontait l'histoire merveilleuse du génie de l'oubaq. Elle avait trop versé de larmes depuis que les Oltaïrs avaient attaqué Canis Major. Elle avait envie de rire et de chanter à présent, de se réfugier dans cette enfance que les hommes essayaient de lui voler.

Serpent ne recouvrit pas Lyre bien qu'il lui en coûtât d'abandonner derrière eux son corps mutilé : les trois hommes, de retour de la grotte, se seraient aperçus qu'on avait touché le cadavre et auraient deviné la présence d'autres fuyards dans le défilé. Il leva les yeux comme pour implorer l'aide du ciel que l'étroitesse de la gorge transformait en une rivière sanglante suspendue au-dessus de leurs têtes. Il lui fallait trouver un abri sûr jusqu'au coucher de Flamme, jusqu'au moment où les premières étoiles s'allumeraient dans la voûte céleste assombrie et lui délivreraient leur message.

*

— Vous allez nous faire attendre longtemps ? siffla pra Goln.

Le Vioter leur avait demandé un petit délai afin de remettre les phonèmes de la formule dans le bon ordre. La tension était à son comble à l'intérieur du caisson capitonné. Le légat écrasait de revers de manche fébriles les gouttes qui lui perlaient sur le front. L'officier du Jahad avait dégrafé les boutons de sa veste. Ses doigts pianotaient nerveusement sur la crosse du vibreur à canon court passé dans la ceinture de son pantalon. Bouleversée, submergée de haine, Nazzya devait s'agripper de toutes ses forces au rebord de la banquette pour ne pas se jeter sur les deux ecclésiastiques assis en face d'elle.

Le Vioter se leva, comme incapable de supporter plus longtemps l'effort de mémoire qu'ils exigeaient de lui.

— Rasseyez-vous ! aboya pra Goln.

— Du calme, intervint pra Vill. Les produits chimiques ont perturbé ses neurones. Laissez-le se détendre un peu. D'ailleurs, nous devrions tous nous détendre.

Joignant le geste à la parole, le capitaine se leva à son tour et esquissa quelques pas entre les deux banquettes. Il se retrouva face au déserteur dont le visage crispé exprimait toute la concentration. Des soupçons traversèrent pra Vill lorsqu'il remarqua les lueurs vives qui embrasaient les yeux de son vis-à-vis. Des yeux de fauve prêt à bondir.

Il comprit que Rohel Le Vioter avait réussi à sortir de son conditionnement psychodépendant comme il était parvenu, deux ans

plus tôt, à déjouer les effets du poison du Jahad. La main de l'officier vola vers la crosse de son vibreur, mais le poing de Rohel se détendit et lui percuta le défaut de l'épaule avec la dureté d'une pierre. La douleur qui se déploya dans son flanc droit ne suffit pas à le paralyser. Comme tous les officiers du Jahad, il s'était entraîné à reculer sans cesse le seuil de la souffrance, à la fois pour continuer d'agir en cas de blessure et pour résister à la torture au cas où il serait capturé par les adversaires de l'Eglise et que ses supérieurs ne pourraient pas déclencher à distance l'ouverture de sa capsule de poison. Il se recula d'un pas, tira son vibreur de la ceinture de son pantalon, désamorça le cran de sécurité.

— Ne tirez pas ! hurla pra Goln.

Pra Vill n'eut pas le temps de coucher son adversaire en joue. Le Vioter avait déjà rompu la distance et son bras s'était déplié pour décocher au capitaine un coup de poing en cercle qui l'atteignit au sommet du front. Un voile rouge lui tomba devant les yeux mais il eut encore le réflexe de lever le canon de son arme et, ne tenant aucun compte des vitupérations du légat, pressa la détente. Le Vioter esquiva les premières ondes lumineuses d'un retrait du buste. Il ne commit pas l'erreur de se reculer, il pivota sur lui-même, sauta sur la banquette et bondit sur l'officier le pied en avant. Son talon percuta les côtes flottantes de son adversaire qui, le souffle coupé, se replia sur lui-même comme un sac vide. Son vibreur lui échappa des mains, glissa sur le parquet métallique du caisson, heurta la plinthe d'une cloison en vomissant une salve d'ondes qui grésillèrent sur le matériau du capiton. Rohel ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits. Il se rétablit sur ses jambes, se retourna et lui frappa les vertèbres cervicales du tranchant de la main. Un craquement sinistre retentit. Pra Vill tomba à genoux, leva les mains pour les porter à son cou, puis ses forces le désertèrent et il s'affaissa sur le parquet avec une étrange solennité.

Un bref regard informa Le Vioter que la réserve d'énergie du vibreur était pratiquement vide. Les rayons n'étaient plus que des traits minces et ternes dont l'intensité diminuait à vue d'œil. Les pièces du puzzle s'étaient remises en place quelques minutes plus tôt mais il avait attendu le moment propice pour passer à l'action. En recouvrant la mémoire, il avait également recouvré les réflexes forgés par ses années d'apprentissage sur Antiter. Tant que l'officier du Jahad avait gardé la main sur la crosse de son arme, il avait feint de s'absorber dans son effort de concentration. Puis, jugeant que la situation ne se décantait pas assez rapidement et qu'il ne pourrait pas continuer à les abuser plus longtemps, il s'était levé afin de provoquer les événements. L'officier s'était comporté selon ses prévisions : comme tous les hommes d'action, il avait saisi la première occasion de

se dégourdir les jambes. Pra Vill avait effectué quelques pas pour se décontracter et avait en même temps relâché sa vigilance. Ses traits s'étaient subitement crispés, des braises soupçonneuses s'étaient allumées dans son regard, mais l'attaque soudaine de Rohel ne lui avait pas laissé le temps de s'organiser.

Pra Goln se rua vers la porte du caisson. Nazzya bondit de la banquette, ceintura l'ecclésiastique et lui comprima le cou. L'attitude de Rohel sortant de son conditionnement psychodépendant avait eu pour effet de réveiller ses gènes primitifs comme un programme de mémodisque soudain réactivé, de libérer l'horreur et la colère que lui inspiraient les membres du Chêne Vénérable.

— Je t'ordonne… t'ordonne de me lâcher, râla pra Goln d'une voix étranglée.

Il se débattit pour se dégager de l'emprise de Nazzya mais la manipulation de ses gènes donnait à la jeune femme une vigueur supérieure à celle d'un homme.

Constatant l'inanité de ses efforts, le légat cessa de gigoter. Son visage et son crâne habituellement gris avaient pris une teinte rouge vif qui jurait avec le vert cru de sa chasuble.

— Tu resteras toute ta vie une créature de laboratoire, cracha-t-il. Une monstruosité…

En elle s'était levée une tempête qui l'empêchait de répondre. Les flots de haine et de colère avaient rompu les garde-fous implantés par les Ulmans biologistes du Chêne Vénérable. Elle restait toutefois tiraillée entre sa personnalité primitive et son identité fabriquée, entre révolte et soumission, elle savait seulement qu'elle devait empêcher pra Goln de nuire, aider l'homme qu'elle avait été chargée de neutraliser, briser cette spirale absurde qui conduisait l'humanité à sa perte.

Le Vioter enjamba le cadavre de l'officier et vint se placer devant le légat.

— On dirait que l'Église maîtrise mal ses créatures.

— Ses réactions sont imprévisibles, répliqua pra Goln. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Elle peut très bien se retourner contre vous.

— Je ne suis plus sous sa dépendance. Elle n'a aucun grief contre moi. Elle semble en revanche avoir quelque raison de vous en vouloir.

L'ecclésiastique garda un moment le silence. La pression du bras de Nazzya s'étant relâchée, il respirait un peu plus à son aise. S'il donnait des signes extérieurs de résignation, ses yeux avaient gardé une expression sardonique qui trahissait à la fois sa vigilance et sa férocité. Il ressemblait à un fauve blessé capable de donner un coup de griffe à tout moment.

— Les produits chimiques de psychodépendance sont pourtant renommés pour leur infaillibilité, murmura-t-il, s'adressant autant à

lui-même qu'à son interlocuteur.

— De tout temps le Chêne Vénérable a cherché à couper l'être humain de ses véritables racines, fit Le Vioter. Les conditionnements génétiques ou biologiques ne résistent pas davantage que les dogmes dans l'esprit de ceux qui s'abreuvent à la source de la vie.

— Et elle ? À quelle source s'abreuve-t-elle ? grogna pra Goln en désignant Nazzya d'un hochement de tête. Elle n'est qu'une sauvageonne de l'H-Phaïst, une créature tout droit sortie de la préhistoire.

— Elle est probablement plus proche de l'idéal d'IDR El Phase que toi, Ulman !

Le légat lâcha un petit rire de gorge qui se ficha comme une flèche empoisonnée dans le plexus de son vis-à-vis.

— IDR El Phase… Un petit prophète écologique que l'histoire a élevé au rang d'un dieu… Un homme éclairé dont la parole a été travestie pour constituer un gigantesque appareil de répression… Un sage dans un univers de fous… Les forces de l'ombre œuvrent derrière les portes de lumière…

Dans la bouche d'un ecclésiastique, le cynisme de rémunération avait quelque chose d'insolite, d'inquiétant.

— Vous vous considérez vous-même comme un soldat des forces de l'ombre, pra ? demanda Le Vioter.

— Ni plus ni moins que les autres membres du clergé, ricana le légat. Je ne me fais guère d'illusion sur mon ministère. J'appartiens à une machine de guerre façonnée pour briser les peuples humains, pour les ployer sous le joug. Vous n'êtes qu'une anecdote, Rohel Le Vioter, un accident du destin, un grain de poussière ballotté par le vent de l'histoire. Tôt ou tard, et vous le savez, les humanités des étoiles seront ensevelies par l'oubli.

Le Vioter haussa les épaules, se détourna, se pencha sur le corps inerte du capitaine et fouilla ses vêtements à la recherche de l'arme de combat rapproché que tous les agents du Jahad, simples soldats ou officiers, avaient l'obligation de porter sur eux. Il découvrit un petit lance-lume dans l'une des deux poches intérieures de la veste, une arme très légère et pratique dont le faisceau à haute densité était capable de perforer le métal ou la pierre. Il se releva, déclencha l'ouverture de la lame de lumière et s'avança vers pra Goln.

— Nous devons maintenant trouver le moyen de sortir de ce caisson.

— Ça ne sera pas une partie de plaisir, cracha le légat. Toute une cohorte du Jahad vous attend derrière cette porte. Les forces de l'ombre…

— Ils n'oseront pas tirer sur un plénipotentiaire, coupa Le Vioter d'un ton résolu.

Il rapprocha l'extrémité de la lame de lumière de la tempe du légat, qui ne manifesta aucun signe de frayeur et contempla la scène avec un détachement désinvolte.

— Vous n'avez aucune garantie à ce sujet, déclara-t-il avec une moue ironique. Les brutes du Jahad détestent les administratifs du Palais. Ils sauteront sur le premier prétexte pour me régler mon compte.

— Je tiendrai le lance-lume, intervint Nazzya.

Le Vioter se demanda si elle n'était pas encore gouvernée par son conditionnement génétique. Elle feignait peut-être de prendre partie contre ses anciens maîtres pour mieux endormir sa méfiance. L'habileté avec laquelle elle l'avait mystifié quelques jours plus tôt prouvait qu'elle pouvait se montrer terriblement efficace sous une apparence séduisante ou complice. Il décida cependant de lui faire confiance, parce que son regard exprimait une sincérité qu'il ne lui connaissait pas.

— Est-ce que tu es capable de me ramener à l'uzlaq où j'ai laissé mon épée ? demanda-t-il.

Elle acquiesça d'un battement de cils.

— Vous seriez prêt à faire un détour de plusieurs centaines de kilomètres pour récupérer une simple épée ? s'étonna pra Goln.

— Vous avez bien parcouru plusieurs milliers d'années-lumière pour récupérer une formule, rétorqua Le Vioter.

— On ne peut comparer votre misérable bout de fer avec le Mentral !

— Mon misérable bout de fer, selon votre expression, renferme une puissance dont vous n'avez pas idée : la puissance de la lumière.

À ces mots, le légat eut une réaction inattendue puisqu'il se mit à trembler de tous ses membres et qu'une affreuse grimace déforma son visage. Nazzya raffermit sa prise pour l'immobiliser mais des convulsions saccadées continuèrent de l'agiter comme s'il était la proie d'une incoercible terreur.

— Une attaque de fièvre, bredouilla-t-il.

— Nous allons bientôt sortir, pra, fit Le Vioter. Tâchez de vous maîtriser, ou les vôtres auront une piètre opinion de vous.

Les hommes s'étaient disposés en ligne devant l'entrée de la salle, la crosse de leur vibreur calée sur l'épaule, le doigt sur la détente. Aux vibrations sourdes qui avaient fait trembler les cloisons métalliques, le fra lieutenant avait compris qu'il se passait quelque chose d'anormal à l'intérieur du caisson. Il avait aussitôt battu le rappel de ses hommes, les avait placés de manière à boucler les issues et avait commandé l'extinction des lampes flottantes.

La porte du caisson s'ouvrit dans un grincement qui, bien que

léger, retentit avec force dans le silence tendu. Un rai de lumière vive fusa par l'entrebâillement et déchira l'obscurité.

Pra Goln parut le premier, suivi de près par Rohel Le Vioter et Nazzya, laquelle comprimait d'un bras le cou du légat et, de l'autre, braquait la lame d'un lance-lume sur sa tempe. Le petit groupe demeura un moment sur le seuil de la porte, cherchant à percer les ténèbres du regard. Les agents du Jahad n'attendaient qu'un ordre de leur lieutenant pour ouvrir le feu : ils n'auraient pas hésité une seconde à tirer sur l'envoyé du palais épiscopal d'Orginn, cet administratif dont la morgue les horripilait. Le revirement de Nazzya les surprenait et les réjouissait en même temps : si les créatures renforcées n'étaient pas plus fiables que les humains purs, le Chêne Vénérable renoncerait peut-être à son programme de développement génétique et ils conserveraient leur intégrité d'homme.

— Est-ce que vous m'entendez, fra lieutenant ? cria pra Goln.

Il s'en suivit un petit moment de silence pendant lequel on entendit les froissements des vêtements, les cliquetis des canons qui s'entrechoquaient.

— Les choses se sont gâtées pour vous, monsieur le légat ! jubila une voix.

— Elles se gâteront bientôt pour vous si vous ne suivez pas mes instructions à la lettre.

— Vous n'êtes pas dans votre bureau du palais épiscopal, pra, mais dans une base clandestine du Jahad. Seul le capitaine Vill est habilité à me donner des ordres.

— Pra Vill ne donnera plus jamais d'ordre.

Le silence, à nouveau.

— En ce cas, c'est moi qui prends les choses en main, reprit le fra lieutenant. Et, moi vivant, jamais le déserteur Rohel Le Vioter ne franchira le seuil de cette porte.

Pra Goln se pencha vers Rohel pour lui murmurer quelques mots à l'oreille. Les hommes qui avaient aperçu le déserteur dans le défilé ne le reconnaissaient plus : tout avait changé chez lui, son allure, ses traits, ses yeux.

— En vous opposant à moi, fra lieutenant, vous vous opposez à votre Berger Suprême en personne. Je suis le dépositaire de son tabernacle personnel, son légat, son plénipotentiaire. En tant que tel, je vous ordonne de dégager la sortie de cette pièce et l'accès à l'avial de la mission.

Le fra lieutenant libéra un ricanement.

— Votre vie ne vaut pas grand-chose par rapport au Mentral. Et le Berger Suprême me sera reconnaissant de lui livrer le déserteur.

— Comment lui expliquerez-vous ma disparition ?

— Je lui dirai que vous êtes mort au combat comme un brave.

Vous n'êtes pas un vivant très présentable mais vous ferez un mort tout à fait convenable.

— Vous n'avez jamais entendu parler de l'anneau ? De la phriste de synthèse ?

Seuls les Ultimes étaient censés connaître la propriété des anneaux de vérité, mais ils n'avaient plus aucun secret pour pra Goln, qui était probablement l'un des secrétaires les mieux informés du Palais (peut-être même mieux informé que Gahi Balra en personne).

— La phriste des anneaux change de couleur lorsqu'elle est confrontée à un dissimulateur, reprit le légat. Le Berger et les Ultimes du Conseil épiscopal se rendront compte que vous mentez, fra lieutenant. Vous serez donc traduit devant un tribunal d'exception, vous subirez l'épreuve des sphères d'inquisition mentale et vous serez condamné au four à déchets. Est-ce là ce que vous souhaitez ?

— Vous me chantez là une étrange fable, pra.

À l'intonation de sa voix, on devinait cependant que le sous-officier avait été ébranlé par l'argumentation de son interlocuteur. Il faisait déjà le lien entre l'anneau des Ultimes et les vicissitudes de certains de ses coreligionnaires, révélées sans qu'on sût comment la hiérarchie en avait été informée. Bon nombre de ses amis avaient été convaincus d'hérésie, de rupture des vœux de chasteté ou de pratiques déviantes et, alors qu'il était lui-même convaincu de leur innocence et de leur bonne foi, ils avaient été confondus par les Ultimes du tribunal et avaient fini, à sa grande surprise, par avouer leurs fautes.

— Toute fable a une moralité, fra. Celle-ci propose en outre un accès direct à la mortalité. Laissez cet homme et cette femme me tuer, ou fusillez-moi si cela peut vous soulager, et je vous garantis que vous me rejoindrez bientôt dans le Grand Enfer des Déchets.

— L'Enfer, hein ? Vous avez donc une si piètre estime de vous-même que vous n'envisagez pas d'entrer dans le Jardin des Délices.

— Ni vous ni moi ne nous berçons d'illusions sur ce que nous sommes, fra : des assassins et des intrigants au service d'un pouvoir temporel. Le Jardin des Délices est réservé aux âmes pures. Aux véritables enfants d'IDR El Phase.

Le Vioter avait identifié la voix de ce sous-officier au visage de brute qui était venu à leur rencontre à l'entrée du défilé et avait giflé Nazzya. Son obstination et sa haine à l'encontre du légat les empêchaient de sortir de cette grotte.

— Une dernière fois, fra lieutenant, je vous ordonne de dégager le passage, répéta calmement pra Goln.

Le sous-officier s'avança à pas lents dans le rectangle de lumière découpé par le faisceau provenant du caisson et leva le bras.

CHAPITRE XI

Le ciel se tendait d'un voile mauve qui annonçait l'avènement du crépuscule. Une odeur fétide montait des carcasses des boukramas. Les grosses mouches bleues s'éloignaient en bourdonnant au passage de Serpent et Petite-Ourse, puis s'abattaient de nouveau sur les charognes dont la chaleur du jour avait accéléré la décomposition.

Le défilé s'étirait à l'infini. Les tireurs embusqués semblaient avoir définitivement abandonné leurs postes. Serpent hésitait entre retourner dans le désert et se réfugier dans le massif montagneux. L'estomac vide, la gorge sèche, Petite-Ourse et lui marchaient vers la sortie de la gorge simplement parce que tout retour en arrière leur était interdit. Ils lançaient régulièrement des regards en arrière, mais les trois bourreaux de Lyre n'étaient pas encore revenus sur leurs pas. Serpent exhortait sans cesse la fillette à presser l'allure, qui, minée par le chagrin, déséquilibrée par le poids de l'épée, épuisée par cette marche et les privations des jours précédents, peinait à suivre le train. Hantés par les images de leurs compagnons disparus, le squelette de Cygne, le cadavre de Taureau, le corps ensanglanté de Lyre, les souvenirs des atrocités commises par les Oltaïrs dans les ruelles et sur les places de Canis Major, ils progressaient comme des automates dans cet interminable passage inondé de lumière rouille.

Ils débouchèrent sur un deuxième cirque naturel d'où partaient d'autres passages. Ils ne se rappelaient pas l'avoir traversé avec les boukramas. Ils s'assirent pendant quelques instants sur un rocher à la fois pour reprendre leur souffle et pour se donner le temps de la réflexion. La sueur collait leurs cheveux sur leur front et leur vêtement sur leur corps. La tête posée sur les genoux, Petite-Ourse pleura de fatigue et de tristesse. Serpent, qui n'avait pas les qualités empathiques de Taureau, demeura un long moment interdit avant de la prendre dans ses bras et de la serrer contre lui. Ils n'étaient en cet

instant que deux enfants de cinq et six ans perdus dans un monde trop vaste pour eux.

Il n'y avait pas des mirages dans le massif, comme s'ils ne pouvaient franchir l'obstacle dressé par la barrière montagneuse. Des rafales d'un vent sec et froid se glissaient dans les chuchotements de la brise, colportaient des rumeurs lointaines où les bruits de voix se mêlaient aux cris d'animaux.

— Qu'est-ce qu'on va devenir ? demanda Petite-Ourse après avoir reniflé bruyamment.

— Je ne sais pas encore, dit Serpent. J'espère que les étoiles me diront dans quelle direction aller.

— Est-ce qu'on retournera un jour à Canis Major ?

— Canis Major n'existe plus.

Secouée de sanglots, Petite-Ourse fut incapable d'articuler un mot pendant de longues minutes.

— Le Livre a été méchant avec nous, reprit-elle d'une voix entrecoupée de hoquets.

— Le Livre n'est ni bon ni méchant, murmura Serpent. Il donne seulement des clefs, des codes. Les lecteurs officiels n'ont pas bien regardé le ciel.

— Qu'est-ce que nous ferons si nous ne trouvons pas l'homme à qui appartient l'épée ?

Le garçon haussa les épaules : il n'avait jamais envisagé l'échec. Et pourtant la présence de soldats en armes dans le cœur du désert intérieur de Déviel montrait qu'une partie décisive se livrait pour l'avenir de l'humanité. Ses pensées se dispersèrent, le silence se fit en lui et il reçut des réponses claires, évidentes, à ses interrogations. Il reconnut le souffle du vieux Drago. Il lui parlait depuis le monde des esprits, lui demandait de prendre le deuxième passage sur sa gauche. Il hésita, croyant être le jouet d'une illusion sensorielle (à l'intérieur du massif, les hallucinations visuelles se transformaient peut-être en mirages télépathiques) puis il estima qu'il n'avait rien à perdre à suivre les instructions de cette voix qui résonnait à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de lui.

Il se leva et prit résolument Petite-Ourse par la main.

Le jour agonisait lorsqu'ils découvrirent, se découpant sur la paroi verticale, l'entrée d'une immense grotte éclairée par des bulles flottantes. À l'intérieur, des silhouettes se pressaient autour d'une masse métallique. Une agitation fébrile semblait régner sur l'excavation, comme en témoignaient les cris stridents, les mouvements brusques, les jeux incessants d'ombre et de lumière. Une agitation qui mobilisait en tout cas l'attention de tous les hommes, puisque aucune sentinelle ne se tenait devant l'ouverture.

— Allons-y, souffla Serpent.

— Où ? demanda Petite-Ourse.

Elle connaissait déjà la réponse à en croire ses yeux écarquillés et la frayeur contenue dans sa voix.

— Là-dedans.

La fillette vit que la résolution de son compagnon serait inébranlable mais, même s'il était guidé par une force supérieure – par le Livre, peut-être –, elle éprouva encore le besoin d'argumenter.

— Ils nous tueront comme ils ont tué Lyre.

— Ils ne feront pas attention à nous.

Serpent prit Petite-Ourse par les épaules et la fixa avec une intensité qui la fit chanceler.

— Si nous n'entrons pas là-dedans, le sacrifice des autres n'aura servi à rien.

— Comment tu le sais ? Est-ce qu'on est arrivé au labyrinthe des pensées créatrices ?

Serpent leva les yeux et, d'un mouvement de menton, désigna l'étoile solitaire qui brillait d'un éclat insolite sur le ciel encore clair.

— L'étoile de l'homme que nous cherchons, expliqua-t-il brièvement. Elle vient tout juste d'apparaître. Le ciel nous informe qu'il se trouve à l'intérieur de cette grotte. Nous devons lui remettre son épée pour qu'il puisse se défendre. Tu es prête ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête tellement brusque que des mèches de sa chevelure lui balayèrent le visage. Elle glissa la main dans l'échancrure de sa robe, déchirée en de multiples endroits, et referma les doigts sur la poignée de l'épée. Le métal lisse lui parut étrangement froid, comme mort.

*

Le Vioter, Nazzya et pra Goln avancèrent lentement vers la sortie de la grotte. Les hommes du Jahad s'écartèrent, visiblement déçus par l'attitude du fra lieutenant qui avait fini par se rendre aux arguments du légat. Ils auraient volontiers criblé d'ondes mortelles l'envoyé du palais épiscopal, au nom de l'éternelle opposition entre les membres de l'administration et les agents de terrain. Ils n'auraient pas hésité à massacrer Nazzya, pour en finir une bonne fois avec les créatures artificielles imposées par la hiérarchie. Ils auraient même tué le déserteur au besoin, l'homme que l'Église recherchait depuis plus de deux ans. Ils n'ignoraient pas que Rohel Le Vioter détenait une formule secrète dont le Chêne Vénérable avait besoin pour répandre le Verbe d'IDR El Phase sur les mondes réfractaires, mais ils considéraient ces questions stratégiques comme des « divagations de planqués », comme d'obscures manœuvres politiciennes dont ils

étaient exclus et dont ils faisaient parfois les frais. C'étaient des combattants, des tueurs, des individus qui accomplissaient les basses besognes, des hommes qu'on utilisait sans vergogne pour préparer le terrain aux missionnaires et qu'on traitait ensuite par le mépris. Que leur importaient une formule ou la vie d'un prélat confit dans son arrogance ? Ils guettaient le moindre signe du fra lieutenant pour ouvrir le feu et empêcher ces trois-là de leur fausser compagnie.

Nazzya maintenait l'extrémité de la lame de lumière à deux ou trois centimètres de la tempe de pra Goln. Il ne faisait aucun effort pour s'échapper toutefois – il lui aurait pourtant été possible d'exploiter le relâchement de la jeune femme pour s'écarter et permettre à ses coreligionnaires de s'emparer du déserteur –, comme s'il était désireux lui aussi de quitter au plus vite le massif de l'Erq. Il paraissait favoriser délibérément le dessein de ses ravisseurs.

Les lampes s'emplissaient peu à peu de lumière, révélaient les silhouettes immobiles des hommes répartis autour du caisson. Le fra lieutenant ne bougea pas d'un centimètre lorsque pra Goln et Nazzya passèrent à côté de lui. Il se contenta de fixer le légat d'un regard haineux, n'accordant aucune attention à Rohel. Puis il se retourna et suivit le petit groupe en gardant une distance de trois mètres.

— Reculez ! cria Le Vioter à l'adresse des hommes obstruant le passage.

Ils s'exécutèrent après que le sous-officier leur eut fait un petit signe de la main. Ils relevèrent le canon de leurs armes et se plaquèrent contre les parois.

Le Vioter se rapprocha de Nazzya pour franchir l'ouverture. Ils pénétrèrent sans encombre dans la salle principale où stationnaient les deux appareils, la felouque interstellaire et l'avial atmosphérique. Un ronronnement assourdi emplissait le silence et une odeur de métal surchauffé saturait l'air imprégné d'humidité. On avait ouvert la porte d'embarquement de l'avial et déroulé la passerelle, conformément aux exigences de pra Goln. Les rayons des lampes flottantes enflammaient le chêne stylisé incrusté sur le flanc convexe de l'appareil. Pas très long – à peine dix mètres de la poupe à la proue –, il utilisait un moteur à propulsion nucléaire classique qui pouvait l'entraîner à une vitesse de cinq ou six mille kilomètres heure. Son système verdecat – décollage et atterrissage à la verticale – lui permettait de se poser à peu près sur toutes les surfaces, y compris sur l'eau car il était équipé de flotteurs rétractables. Le Vioter vit, aux traînes rougeâtres qui couraient sur son fuselage, qu'il n'avait pas été révisé depuis des lustres. Les volutes de fumée blanche qui sortaient de ses tuyères étaient aspirées vers le haut, comme avalées par une gigantesque hotte.

Rohel observa la voûte, qui présentait une ouverture d'une largeur

de cinquante mètres. Il en déduisit que les deux engins, la felouque et l'avial, étaient passés par cette gigantesque cheminée naturelle pour se poser dans la grotte. Il n'en distinguait pas l'extrémité, mais une colonne de lumière rougeâtre tombait sur la felouque et teintait de rose son pont supérieur. De même il sentait sur son visage des souffles frais révélateurs d'une circulation d'air.

Ils se dirigèrent vers la passerelle avec une lenteur exaspérante. Adossé à Nazzya, Rohel progressait à reculons pour surveiller les hommes du Jahad qui se refermaient derrière eux comme l'eau fendue par l'étrave d'un navire. Le moindre faux pas, le moindre incident donneraient le signal de la curée. Il s'efforça de descendre sa respiration dans le bas-ventre, de maintenir cet ordre invisible qui dressait entre eux une barrière mentale. Du coin de l'œil, il les voyait se disperser autour des pieds de l'appareil. Les lampes oscillèrent sous l'effet d'un courant d'air plus violent que les autres et les ombres tremblèrent alentour.

— On va tout de même pas les laisser filer comme ça, lieutenant ! glapit une voix au moment où ils arrivaient au pied de la passerelle.

Cette intervention, si elle ne provoqua aucune réaction chez le sous-officier, suffit à rompre l'ordre secret des choses. D'autres protestations s'élevèrent en divers endroits de la grotte.

— Faut les abattre comme des chiens, lieutenant !

— On n'en a rien à foutre de la formule ! Rien à foutre des planqués d'Orginn !

Ils déborderaient bientôt leur lieutenant impassible – il se gardait bien d'intervenir, car ils étaient les reflets de ses propres pensées – et libéreraient une fureur dévastatrice.

— Dans l'avial, vite ! souffla Rohel à Nazzya.

Elle relâcha immédiatement le cou du légat et bondit sur la passerelle qui montait en pente douce jusqu'à la porte du compartiment. Le Vioter s'élança à son tour. Ses pieds nus épousèrent le matériau froid et souple du plancher. Il vit la jeune femme disparaître dans la pénombre du compartiment. Il lui fallut moins de deux secondes pour parcourir la distance qui le séparait de la porte. Il se rendit compte que le légat lui avait emboîté le pas, n'ayant visiblement aucune envie de se retrouver seul face à ses coreligionnaires.

— Tirez ! hurla une voix.

Une première onde jaillit d'un pied de l'appareil et s'écrasa sur le fuselage où elle abandonna une flaque étincelante et fugace. Le Vioter sentit l'haleine incendiaire d'un deuxième rayon lui lécher l'oreille. Il se baissa, plongea de tout son long dans le compartiment, se reçut en souplesse sur le plancher, se rétablit sur ses jambes. Une véritable grêle lumineuse s'abattit sur l'avial. Des ondes s'engouffrèrent par

l'ouverture, frappèrent les sièges et les cloisons qu'elles criblèrent de corolles noires et fumantes.

— La porte ! cria Nazzya. Je m'occupe du pilotage.

Le Vioter hocha la tête, se redressa et se précipita sur le levier de fermeture manuelle de la porte coulissante. À cet instant, une forme verte s'abattit à ses pieds et une odeur de chair carbonisée envahit l'habitacle, lui faisant craindre que le légat eût été mortellement touché. Ivres de colère, les hommes pressaient sans discontinuer la détente de leur arme. La porte commença à coulisser mais fut immobilisée par le corps de pra Goln, gisant en travers du seuil. Rohel lâcha le levier, s'accroupit pour saisir le légat par les aisselles et le tirer dans le compartiment. Il n'en eut pas besoin : pra Goln se redressa tout à coup sur les coudes et franchit en rampant le seuil de l'ouverture. Le Vioter entrevit son épaule déchiquetée sous l'étoffe calcinée de sa chasuble. Il perçut également les vibrations de la passerelle qui se transmettaient au plancher et qui, associées à une soudaine interruption des tirs, indiquaient que les agents du Jahad tentaient d'investir l'appareil. Il se releva et s'arc-bouta sur le levier. La porte acheva de coulisser dans un crissement aigu. Un pied s'immisça dans l'entrebâillement pour l'empêcher de se fermer complètement, mais le légat, agenouillé, le frappa de toutes ses forces et le contraignit à reculer.

Sa vitesse d'exécution, la puissance de son coup étonnèrent Rohel. La peur ne suffisait pas à expliquer une telle détermination, une telle précision. Le lourd volet métallique se referma dans un claquement. Des coups sourds ébranlèrent le panneau, des crépitements retentirent tout le long du fuselage, des assaillants grimpèrent sur les ailes et entreprirent de fracasser les hublots à coups de crosse.

Le Vioter se rua dans la cabine de pilotage. Assise devant le tableau de bord, Nazzya manipulait différents leviers. Elle ne se retourna pas lorsqu'il prit place à ses côtés. Il examina les instruments de bord, vit que les moteurs de poussée n'étaient pas encore montés en régime.

Un visage grimaçant apparut de l'autre côté de la baie vitrée.

— Décolle ! rugit Le Vioter.

— Les moteurs sont encore froids, objecta-t-elle.

— Prends le risque.

Elle hocha la tête, coupa les circuits automatiques et enfonça d'un coup sec le levier de pilotage manuel. Un long tremblement secoua l'avial dont la structure émit un grincement alarmant. Inquiet, l'homme installé à califourchon sur le museau de l'appareil suspendit ses gestes. Le canon de son vibreur resta dressé à la verticale. Puis, comprenant qu'une course de vitesse s'était engagée entre les fuyards et lui, il posa l'extrémité de son arme sur la baie et visa la tête de

Nazzya. L'onde ne parviendrait pas à fracasser la triple épaisseur de verre-cristal, mais elle se propagerait à l'intérieur de la cabine et garderait suffisamment de puissance pour tuer la jeune femme.

L'avial s'arracha du sol dans un miaulement plaintif.

Surpris, l'homme n'eut pas le temps de presser la détente. Il perdit l'équilibre, tenta en un réflexe de se rattraper au fuselage mais, ne trouvant aucune aspérité, il glissa le long du métal lisse en poussant un hurlement. Le décollage du petit appareil surprit également les autres membres du Jahad qui s'étaient aventurés, les uns sur la passerelle, les autres sur les ailes et les derniers sur les pieds d'atterrissage. Ils tombèrent dans le vide les uns après les autres d'une hauteur qui atteignait maintenant les vingt mètres.

Nazzya alluma les phares mobiles pour éclairer le conduit, très large par endroits mais qui se rétrécissait parfois et la contraignait à déployer toute sa vigilance. Elle n'avait jamais appris à piloter, elle avait reçu un implant mémoriel – un de plus – qui lui permettait de se familiariser instantanément avec la technique de conduite d'un appareil volant. Les Ulmans biologistes l'avaient conçue comme un mémodisque capable de rechercher instantanément le programme correspondant à une situation donnée. Toutefois, ils n'avaient pas réussi à éradiquer totalement la femme en elle, et ses réactions d'être humain, ses sensations, ses émotions avaient parasité ses mémoires ajoutées et anéanti en grande partie leur œuvre.

L'avial s'éleva de plus en plus rapidement le long du conduit, probablement une ancienne cheminée volcanique. Le grondement de ses moteurs, amplifié par les parois, traversait plancher et cloisons. Les faisceaux des phares révélaient des reliefs tourmentés effleurés par la lumière mourante du jour. Le Vioter craignit pendant quelques secondes que la cohorte du Jahad ne lance la felouque ultrarapide à leur poursuite, puis il se souvint que ce type de vaisseau requérait du temps pour être opérationnel.

— Je te demande pardon pour ce qui s'est passé dans le désert, dit Nazzya.

Il lui posa la main sur l'avant-bras.

— Tu n'étais pas toi-même, dit-il avec un sourire.

— Je ne sais plus qui je suis, murmura-t-elle d'une voix déchirante de tristesse.

Elle donna un coup de manche vers la droite pour éviter un énorme éperon rocheux débusqué par les faisceaux. La lumière des phares s'engouffrait par la baie vitrée et donnait à son visage un aspect dur, tragique.

— Remonte à la source et tu finiras par te retrouver.

— Édifiante, cette conversation !

La voix avait surgi dans leur dos. Ils se retournèrent dans le même

mouvement et découvrirent la silhouette du légat qui se découpait dans l'embrasure arrondie de la cloison de séparation.

— La source, monsieur le déserteur, les êtres humains l'ont tarie depuis bien longtemps, poursuivit pra Goln.

Les éclats lumineux révélaient la déchirure de sa chasuble et la plaie de son épaule, une lésion aux bords noircis et d'où s'écoulait un sang noir d'une épaisseur étonnante. Il semblait pourtant ne pas souffrir de sa blessure. Ou bien il déployait une volonté de fer pour surmonter la douleur, ou il n'avait été touché que de manière superficielle, quoique l'apparition d'esquilles sous les chairs meurtries ne cadrât pas avec cette deuxième hypothèse.

De nouveau Nazzya se sentit submergée par un flot de haine. Elle ne se laissa pas emporter toutefois, elle resta concentrée sur le pilotage, d'autant que l'avial prenait de la vitesse et devenait de plus en plus difficile à maîtriser.

— Vous les avez bien aidés à la tarir, gronda Le Vioter.

— Nous avons simplement exploité cette faculté extravagante qu'ont les hommes de s'identifier à leurs sens.

— À vous entendre, pra, le Chêne Vénérable a été l'ennemi le plus acharné de l'humanité.

— L'humanité n'a besoin de personne pour se détruire.

Ils gardèrent le silence pendant quelques minutes, contemplant d'un œil distrait les parois de la cheminée qui allaient en s'évasant au fur et à mesure que l'avial gagnait en altitude. Le légat ne bougea pas, figé dans une attitude provocante. Une vague odeur de carbone émanait de lui, se mêlait aux relents de métal fondu qui empuantissaient la cabine.

Ils apercevaient à présent l'extrémité du conduit, une bouche circulaire qui s'ouvrait sur un ciel empourpré. Bien que la nuit ne fut pas encore tombée, quelques étoiles brillaient entre les stries mauves.

Rohel ferma les yeux et fixa son attention sur l'image de Saphyr. Il espérait qu'elle se manifesterait s'il l'appelait par la pensée, mais il ne ressentit pas sa présence, son souffle vital, avec la même acuité qu'au moment où il avait cédé aux avances de Nazzya. Les doutes à nouveau l'assaillirent. Ne s'était-il pas leurré lui-même tout au long de ces sept années d'exil ? N'avait-il pas été victime des illusions créées par son propre inconscient ? Les Garloups éliminaient systématiquement les éléments qui laissaient une porte ouverte sur le hasard : pourquoi auraient-ils gardé en vie une captive que des prophéties présentaient comme une des causes probables de leur perte ?

Il sentait le poids du regard du légat sur sa nuque, comme si celui-ci tentait de se glisser dans ses pensées. Il rouvrit les yeux, secoua la tête pour chasser l'impression pénible soulevée par cette attention muette.

L'avial s'éleva dans la luminosité mourante du jour. Le disque de Flamme disparaissait derrière la ligne d'horizon brisée par les sommets du massif montagneux. Nazzya maintint le manche relevé pour monter vers les cinq mille mètres, l'altitude de sécurité pour ce type d'appareil. Les moteurs émettaient un ronronnement délicat, à peine perceptible. Les générateurs d'oxygène et d'air conditionné se déclenchèrent automatiquement et des vibrations de faible importance ponctuèrent le franchissement des paliers successifs. Vu d'en haut, le massif n'était qu'une île sombre au milieu de l'océan moutonnant des dunes de sables. D'une largeur de dix ou quinze kilomètres, il avait une forme de quadrilatère et la géante rouge jetait un voile mordoré sur les neiges éternelles des cimes.

— Tu sais quelle direction prendre pour retrouver l'uzlaq où j'ai laissé l'épée ? demanda Le Vioter.

— Je me suis déjà repérée par rapport à Flamme, répondit-elle. Mais la nuit sera tombée avant que nous ne soyons arrivés sur les lieux.

— Tu ne peux pas t'orienter dans le noir ?

— Si, mais je risque de détruire l'avial si j'essaie de le poser sans visibilité.

À cet instant, pra Goln poussa un glapissement strident et se précipita sur Rohel. Les ongles du prélat s'enfoncèrent comme des griffes dans sa chair et crissèrent sur ses omoplates. Surpris par la violence et la soudaineté de l'attaque, il tomba de son siège et roula sur le parquet. Son adversaire lui bondit sur les épaules et pesa de tout son poids pour l'empêcher de se relever. Une haleine glacée lui effleura la nuque, puis des dents se refermèrent sur la base de son cou et commencèrent à lui arracher des lambeaux de peau. Il banda ses muscles, tenta de se retourner, de déséquilibrer pra Goln, mais la pression des ongles se resserra sur ses vertèbres supérieures et la douleur atroce le paralysa. L'attaque du légat lui rappela l'agression de l'être qui se faisait passer pour Hamibal Le Chien dans le vaisseau que lui avait confié le gouvernement stegmonite.

Il tenait enfin l'explication du comportement déroutant de pra Goln, de son étrange résistance à la douleur. Un Garloup s'était glissé dans l'enveloppe corporelle de l'Ulman et tentait maintenant de s'introduire dans la sienne. L'ouverture qu'il pratiquait à la base de sa nuque lui servirait de passage. Il mettrait certes du temps avant d'accéder à la mémoire cachée de son nouveau véhicule humain, mais l'évocation de l'épée de lumière qui semblait tant le terroriser (Rohel se souvint du tremblement qui l'avait agité lorsqu'il avait parlé de Lucifal) l'avait conduit à précipiter les choses. Les êtres venus des trous noirs avaient infiltré la délégation du Chêne Vénérable pour recueillir la formule et ils auraient parfaitement atteint leur but si, au

dernier moment, Le Vioter n’avait pas renoué avec le fil de son existence.

Il tenta une nouvelle fois de se révolter mais la douleur le cloua sur le plancher métallique. Nazzya demeurait pour l’instant pétrifiée, perdue entre ses mémoires dispersées, incapable de prendre la moindre initiative. Des bruits de succion et de mastication s’élevèrent dans le silence de la cabine.

Il restait une dernière arme à Rohel : le Mentral. La formule détruirait l’avial et disparaîtrait avec lui. La prophétie des Grands Devins d’Antiter ne s’accomplirait jamais, mais elle n’avait peut-être été qu’un rêve de vieillards condamnés à l’oubli. Les syllabes destructrices se pressaient déjà dans sa gorge.

Puis, alors qu’il entrouvrait la bouche, la pression de son adversaire se relâcha de manière inattendue. La chaleur dégagée par la formule lui incendia le crâne mais il parvint à renvoyer les terribles phonèmes au silence. Il tourna la tête et aperçut une lumière aveuglante qui jaillissait du compartiment voisin. Le Garloup se redressa et poussa un grognement à la fois coléreux et plaintif. Des filets de sang s’écoulaient des commissures de ses lèvres. Il semblait tétanisé, comme si le système nerveux de son corps d’emprunt refusait tout à coup de fonctionner.

Rohel se dégagea, l’être de l’antespace n’esquissa aucun geste pour l’en empêcher. Les douleurs aiguës de ses vertèbres et de sa nuque s’atténuèrent et il réussit à se dresser sur ses jambes tremblantes. Il vit alors deux enfants, âgés de cinq ou six ans, s’avancer entre les sièges du compartiment passagers.

Un garçon et une fillette, vêtus de haillons.

Le garçon tenait la main de la fillette qui brandissait une épée d’où émanait une lumière éblouissante.

CHAPITRE XII

— Nous sommes venus vous remettre votre épée, dit le garçon en fixant Le Vioter.

Les stabilisateurs automatiques de l'avial se déployaient dans un sifflement prolongé. Rohel s'assura que la lumière de Lucifal paralysait toujours le Garloup, puis il s'avança d'un pas vers les deux enfants. Des rigoles de sang se glissaient par le col de sa combinaison. Une douleur aiguë montait de sa nuque et lui élançait tout le crâne.

— Elle ne m'appartient pas, dit-il avec un sourire, mais à l'humanité tout entière.

— C'est vous qui avez été choisi pour la porter, affirma le garçon.

— Comment est-ce que tu le sais ?

— Le ciel me l'a dit.

La fillette leva l'épée au-dessus de sa tête. Le poids de l'arme l'obligeait à fournir un gros effort comme en témoignaient la crispation de ses traits et le tremblement de ses bras. En revanche, elle ne semblait pas incommodée par la chaleur du métal, qui provoquait pourtant une augmentation brutale de la température à l'intérieur de l'appareil. La soufflerie de l'air conditionné, emballée, émettait un grincement agacé.

Le Vioter referma les doigts sur la poignée de Lucifal. Une brûlure intense, à la limite du supportable, se propagea dans son bras. Il eut l'impression de retrouver une vieille compagne, une compagne en tout cas qui lui permettait d'occuper sa véritable place dans l'ordre secret de l'univers. Le visage de la fillette s'éclaira d'un sourire lorsqu'il brandit l'arme et se retourna vers l'homme à la robe verte recroquevillé sur le plancher métallique.

Comme lors de son premier affrontement avec un Garloup, l'épée, douée d'une volonté propre, prit d'elle-même l'initiative, l'entraîna vers le corps pétrifié de pra Goln. Il n'était qu'un intermédiaire, un

pont jeté entre le passé et le présent, entre les dieux et les hommes.

— Je suis le principe A-ad… une pensée des premiers temps… articula le Garloup. Maudit sois-tu… Rohel Le Vioter… Maudits soient les hommes…

Lucifal se souleva et fondit avec une rapidité stupéfiante sur le crâne de pra Goln. Le tranchant de la lame lui fendit la tête jusqu'à la lèvre supérieure. Le sang jaillit en force de l'entaille, éclaboussa les cloisons, la baie vitrée, les instruments de bord, la robe de Nazzya. Il oscilla un long moment sur ses jambes repliées avant de basculer vers l'arrière et de s'effondrer sur le dos. Rohel ne chercha pas à retirer le fer de la plaie. Il savait que ses efforts seraient inutiles, que l'épée resterait plantée dans le cadavre du légat jusqu'à ce qu'elle ait absorbé le principe vital, volatil, du Garloup. Une substance vaporeuse et sombre s'échappait du crâne ouvert, aspirée par la lame. Des spasmes agitèrent la dépouille mortelle de pra Goln, derniers soubresauts de la créature du vide effrayée par la chaleur de la fusion.

— Le labyrinthe des pensées créatrices ? s'étonna Le Vioter.

— C'est l'endroit où les hommes affrontent les créatures issues de leurs propres pensées, affirma Serpent. Le vieux Drago nous a demandé de vous y conduire.

Son expression de vieux sage et la gravité de ses yeux noirs contrastaient avec son apparence physique et le timbre aigu de sa voix. Les rayons de l'étoile double avaient roussi quelques-unes de ses mèches. Les déchirures de sa tunique dévoilaient sa peau brune et pelée par endroits. Petite-Ourse s'était assise sur les genoux de Nazzya, comme poussée par un besoin urgent de se réfugier dans un giron féminin.

Les deux enfants avaient relaté l'attaque de Canis Major par les Oltaïrs, confirmant en cela les affirmations de Nazzya, puis leur fuite dans le désert, leur rencontre avec la horde de boukramas, leur nuit d'épouvante dans l'épave du vaisseau. Ils avaient pleuré en évoquant la mort de Cygne, de Taureau et de Lyre, puis ils avaient raconté comment ils avaient échappé aux trois hommes dans le défilé et s'étaient retrouvés dans la grotte.

— Ils ne nous ont pas remarqués : ils étaient trop occupés à vous surveiller.

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'embarquer dans l'avial ? demanda Le Vioter.

— Nous avons compris que vous teniez un des leurs en otage et que cet appareil avait été préparé à votre intention.

— Vous ne me connaissiez pas… Comment saviez-vous que j'étais celui que vous recherchiez ?

— Je l'ai su dès que je vous ai vu, répondit le garçon avec un

sourire désarmant.

— Et ce labyrinthe ? Où se trouve-t-il ?

Serpent haussa les épaules et désigna la baie vitrée d'un geste du bras.

— Le ciel nous a envoyé les boukramas pour nous conduire jusqu'à vous. Il me dira peut-être où doit nous conduire cet avial.

Quelques étoiles brillaient dans la plaine céleste où des rosaces mauves s'estompaient sous un voile indigo.

Nazzya avait déployé les boucliers stabilisateurs de l'avial. La nuit effaçait peu à peu les formes. Assis sur le siège du copilote, Serpent observait attentivement le ciel criblé d'étoiles. Rohel avait reconnu quelques constellations qui se présentaient sous la même configuration vues d'Antiter. Persuadé maintenant que le labyrinthe des pensées créatrices avait un lien avec les Garloups et, par conséquent, un lien avec Saphyr, il attendait, avant de prendre une décision, le résultat de la consultation du petit Cælecte. Il essayait de juguler le flot désordonné de ses pensées, de faire le silence en lui. Il espérait une communication télépathique de Saphyr, mais la féelle ne se manifestait pas.

Il avait glissé Lucifal dans la ceinture de sa combinaison. Elle ne brillait plus, comme repue par le principe volatil du Garloup. Ils avaient éjecté dans le vide le cadavre de pra Goln et nettoyé sommairement la cabine de pilotage, mais les ventilateurs n'avaient pas réussi à chasser l'odeur fade du sang.

Nazzya caressait délicatement les cheveux de Petite-Ourse, endormie sur son épaule. Le contact avec la fillette ravivait des souvenirs anciens et emplissait son regard de nostalgie. Le murmure des moteurs de stabilisation troublait à peine le silence. Les appliques de la cabine dispensaient un éclairage doré, tamisé, qui donnait à la scène un aspect onirique.

— Ersel ! s'écria Serpent.

Son éclat de voix réveilla Petite-Ourse qui ouvrit les yeux et poussa un gémissement de protestation.

— Le labyrinthe se trouve à Ersel ! reprit le petit Cælecte dont le débit accéléré trahissait l'excitation.

— La ville est grande, fit observer Rohel.

— Le palais… Le palais des anciens empereurs de Déviel.

— Quoi, le palais ?

Serpent marqua un temps de pause, les yeux rivés sur les étoiles, comme pour vérifier une dernière fois la teneur de ses informations.

— Il a été bâti au-dessus du labyrinthe, finit-il par répondre.

— Comment est-ce que tu sais tout ça ?

Le garçon tendit le bras et pointa l'index sur le groupe d'étoiles qui occupait le centre de la baie vitrée.

— Là, il y a l'étoile rouge qui vous représente et les trois étoiles qui nous représentent, Petite-Ourse, Nazzya et moi. La constellation suivante a la forme d'un palais… Vous le voyez ? Avec les deux tours et le bâtiment central.

Le Vioter eut du mal à distinguer une figure précise dans le scintillement foisonnant.

— Ne cherchez pas à voir avec les yeux, mais avec l'âme, dit Serpent. Sous le bâtiment, on aperçoit des traînées lumineuses entrecroisées qui symbolisent le labyrinthe.

— On dirait que les bras spiraux de la galaxie se sont entremêlés.

— Le Livre dit que l'ordre se cache dans la confusion et que la confusion se cache dans l'ordre.

Ils gardèrent le silence pendant quelques instants. Rohel renonça à discerner une quelconque cohérence dans le poudroiement lumineux, puis il remarqua une étoile bleue prise dans les traînées entrecroisées dont parlait le petit Cælecte. Bien que de faible magnitude, elle attirait son regard comme un aimant. Il écarta les bras comme pour desserrer les mâchoires d'un étau mais il eut du mal à reprendre son souffle.

— Elle est votre double, dit Serpent qui semblait avoir épousé les pensées de son interlocuteur. Si vous ne la retrouvez pas, le froid du néant éteindra la chaleur de la fusion.

— Elle est donc… vivante ? bredouilla Rohel.

Serpent lui décocha un regard en biais.

— Le Livre dit que la lumière d'une étoile met parfois plusieurs siècles à nous parvenir, qu'elle est peut-être morte bien longtemps avant que nous puissions la voir…

— Cesse de parler par énigmes !

Incapable de contenir sa colère, Le Vioter se leva et esquissa quelques pas dans la cabine. Petite-Ourse le fixa avec une expression de terreur dans les yeux.

— Le ciel ne donne pas toutes les clefs, reprit Serpent d'une voix hésitante. Il nous invite seulement à nous rendre à Ersel et à entrer dans le labyrinthe. Le reste vous appartient.

Rohel s'apaisa, s'approcha du petit Cælecte et lui ébouriffa les cheveux.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier, Petite-Ourse et toi.

— Remerciez le Livre : il nous a guidés jusqu'à vous. Si nous savons l'entendre, il nous conduit toujours vers ce qui est le meilleur pour nous.

Le Vioter hocha la tête et embrassa la baie vitrée du regard. Il ne lui serait pas venu à l'idée de remettre en cause les affirmations de Serpent. Leur rencontre participait elle aussi de l'ordre invisible. La nuit avait métamorphosé le désert en un océan noir et insondable.

— Cap sur Ersel, fit-il d'un ton déterminé.

*

Les quartiers extérieurs d'Ersel étaient à feu et à sang. Rohel ne reconnaissait pas la ville dans laquelle il était venu sept années plus tôt. L'orgueilleuse cité impériale s'était transformée en une agglomération populeuse, anarchique, délabrée. Sur ses recommandations, Nazzya avait dirigé l'avial vers la cour intérieure d'une usine à demi effondrée.

Bien avant de survoler les faubourgs, ils avaient aperçu d'immenses torchères qui jetaient des lueurs tremblantes sur le fond de ténèbres. Des flammes montaient de bâtiments incendiés. Des silhouettes se battaient et se livraient au pillage dans les rues et sur les places. Des miliciens en uniforme tentaient bien de rétablir un semblant d'ordre dans la cité dévastée, mais ils se heurtaient le plus souvent à des bandes armées qui les arrosaient d'un feu nourri avant de fondre sur eux et de les achever à l'arme blanche. Les traits étincelants des vibreurs se mêlaient aux éclats rougeoyants des brasiers pour renforcer l'atmosphère de fin d'un monde.

Rohel avait demandé à Nazzya de survoler la ville à basse altitude et tous feux éteints, pour échapper à la fois aux radars de l'astroport et à une éventuelle surveillance visuelle. Désarmés – ils avaient fouillé les divers tiroirs et niches des compartiments de l'appareil mais en vain –, ils avaient choisi d'atterrir dans une zone obscure, apparemment épargnée par les combats et située à deux kilomètres environ de l'ancien palais impérial dont les tours massives restaient éclairées par des projecteurs flottants.

— Tu n'auras qu'à te servir de ton épée si on nous attaque, suggéra Petite-Ourse.

— Elle n'a pas été conçue pour tuer des hommes répondit Rohel. Elle perdrait sa puissance et ne me serait plus d'aucune utilité devant les Garloups.

Malgré le manque de visibilité, Nazzya posa sans heurt l'appareil dont les pieds d'atterrissage, équipés de palpeurs à logique floue reliés aux instruments de bord, régulaient automatiquement la puissance des moteurs de rétropoussée. La porte s'ouvrit dans un chuintement et la passerelle souple se déroula jusqu'au sol tapissé de cailloux aux arêtes tranchantes qui leur écorchèrent les pieds.

Ils se dirigèrent vers la sortie de la cour et, se repérant aux tours monumentales du palais qui dominaient la ligne brisée des toits, ils s'enfoncèrent dans les ruelles adjacentes.

Ils progressaient avec prudence, s'arrêtant à chaque croisement pour s'assurer que la voie était libre. À plusieurs reprises, ils croisèrent

des ombres qui ne leur accordèrent aucune attention. Ils passèrent devant des cadavres d'hommes, de femmes ou d'enfants dont ils prélevèrent les chaussures. Le Vioter se retrouva ainsi équipé de brodequins fabriqués dans un cuir rigide qui lui blessa les chevilles, Nazzya d'une paire de bottes de tissu, Serpent de sandales aux lanières usées et Petite-Ourse de sortes de chaussons aux fines semelles de corde. Les corps avaient été en revanche dépouillés de toutes leurs armes.

Ils enfilèrent les rues et sortirent peu à peu de la zone d'accalmie. Plus ils se rapprochaient du palais et plus la confusion augmentait. Les lueurs pourpres des incendies léchaient les façades, des silhouettes gesticulantes se jetaient par les fenêtres et s'écrasaient sur les pavés disjoints, les bandes se pressaient en grand nombre autour des vitrines défoncées, des pelotons improvisés exécutaient des hommes ou des femmes plaqués contre le mur. Les vociférations et les gémissements se mêlaient au fracas des armes et au grondement des brasiers.

— Les marchands de viande humaine, Oltaïrs, Bawals, Cælectes, murmura Nazzya. Ils s'étripent pour le monopole des corps d'emprunt.

— Les marchands d'hommes ne méritent pas le nom de Cælectes ! fit Serpent.

— Ils ne méritent pas non plus le nom d'êtres humains, ajouta la jeune femme. Ils ne sont pas meilleurs que les créatures manipulées par les biologistes du Chêne Vénérable. Pas meilleurs que moi.

La cruauté avec laquelle certains s'acharnaient sur les agonisants les terrifiait. Les cloisons qui maintenaient tant bien que mal la cohésion sociale s'étaient définitivement brisées. Des flots de haine se déversaient sans retenue dans la cité, n'abandonnant sur leur passage que des ruines. Les Garloups n'avaient pas besoin de sortir de leur palais pour déclencher une telle tempête : il leur avait suffi d'organiser le trafic des corps d'emprunt et, par conséquent, de dresser les uns contre les autres les Dévilliens, prêts à nier leur humanité pour réaliser des profits. D'exploiter cette propension de l'homme à lier sa puissance à ses possessions.

Le Vioter, Nazzya et les deux enfants traversèrent une vaste place entourée d'arcades et hérissée de monticules de gravats autour desquels s'affrontaient des individus isolés. Des gerbes d'étincelles s'échappaient des fenêtres ou des portes cochères, des ondes à haute densité s'écrasaient sur les murs dont elles écaillaient le crépi. Ils s'engagèrent ensuite sur un pont étroit qui enjambait le bras d'un fleuve. Des cadavres flottaient sur l'eau noire et frissonnante où miroitaient les étoiles et les lueurs vacillantes des flammes. Le vent répandait une odeur de sang et de bois brûlé.

Le palais apparaissait dans toute sa majesté de l'autre côté du pont. Il se dressait au beau milieu d'une île reliée au reste de la ville par des

passerelles métalliques superposées. Aussi haute que longue, une courtine massive, surmontée de bretèches et coupée en son centre par une poterne, reliait les deux tours d'angle qui culminaient probablement à plus de trois cents mètres. L'édifice n'était pas entouré d'eau comme ces antiques forteresses du monde des Chutes, mais un large fossé subsistait de ses douves originelles.

Pas de troupes sur l'esplanade, seulement des groupes épars qui parcouraient l'espace dégagé en hurlant et en lâchant des salves d'ondes. Comme le reste de l'agglomération, le palais semblait être livré à lui-même. Au-delà de l'archaïque pont-levis, les énormes battants de bois du portail béaient sur les jardins intérieurs dont les projecteurs révélaient les perspectives fuyantes.

— C'est grand ! s'exclama Petite-Ourse qui n'avait pas lâché la main de Nazzya tout au long du trajet.

— C'est la maison des anciens empereurs de Déviel, renchérit Serpent, impressionné par la démesure de la construction.

La plupart des arbres qui ornaient le parvis du palais se consumaient en colonnes de fumée grise qui s'élevaient dans la voûte céleste comme des piliers instables.

Au sortir du pont, des silhouettes surgirent d'un repli de ténèbres et leur barrèrent le passage : trois hommes armés de vibreurs et vêtus de carapaces de cuir et de métal en tous points semblables à ceux des Oltaïrs qui avaient attaqué Canis Major. Ils ne portaient pas de casques et un rictus déformait leurs lèvres noircies par la fumée.

— On dirait qu'il reste quelques-uns de ces satanés Cælectes ! gloussa l'un d'eux.

Petite-Ourse se serra contre Nazzya.

— Faut les écraser comme de la vermine ! glapit un deuxième.

Ils maniaient leurs vibreurs avec désinvolture. De près, on distinguait nettement les taches de sang qui maculaient le cuir et l'acier de leur armure.

— Faisons durer le plaisir avant de les achever ! grogna le troisième. Il plongea la main dans sa large ceinture et en extirpa un couteau à cran d'arrêt dont la lame s'ouvrit dans un claquement sec.

— Je m'occupe d'abord de la fille ! poursuivit l'homme en s'avançant de deux pas vers Nazzya.

— La tue pas après lui avoir fait son affaire ! feula un de ses compères. L'en faut pour tout le monde.

— T'inquiète pas, je vous laisserai votre part. Tiens-moi plutôt celui-là en respect.

Après avoir désigné Rohel d'un mouvement de menton, il se dirigea vers Nazzya et Petite-Ourse, saisit cette dernière par le poignet et l'envoya rouler sur les pavés d'une violente poussée. La fillette heurta de plein fouet la base du parapet du pont et resta inanimée sur

le sol, recroquevillée sur elle-même. Rohel voulut alors se précipiter près d'elle pour savoir si le choc l'avait seulement étourdie mais l'extrémité d'un canon se posa sur sa gorge et l'empêcha d'avancer.

— Bouge pas ! rugit l'Oltaïr. Ou je sépare ton corps de ta tête !

Le Vioter obtempéra, guetta la moindre faute d'inattention de son vis-à-vis dont les yeux avaient tendance à s'égarer sur Nazzya. Son complice avait posé son vibreur contre le parapet et agrippé l'échancrure de la robe de la jeune femme. Le troisième agresseur avait pointé son arme sur Serpent mais il détournait sans cesse le regard sur la scène qui se jouait un peu plus loin.

Le vêtement de Nazzya céda dans un crissement prolongé, dévoilant sa poitrine. L'homme poussa un ricanement de triomphe mais son sourire se figea lorsqu'il vit apparaître la lame lumineuse d'un lance-lume dans la main de la jeune femme. Elle ne le laissa pas reprendre ses esprits, elle frappa du bas vers le haut dans un mouvement circulaire, perfora au passage le plastron de cuir sur lequel elle creusa un sillon noir de trois centimètres de largeur. Il amorça une riposte. Son couteau accrocha un reflet de lumière mais il n'eut pas le temps d'aller au bout de son geste. Nazzya lui enfonça la lame laser entre les sourcils, lui calcinant l'os du front et le cerveau. Il ouvrit de grands yeux étonnés, comme s'il trouvait incongru d'avoir été vaincu par une femme après avoir défié la mort tout au long de cette journée fertile en dangers, puis il s'affaissa sur les pavés en se vidant de son air.

Rohel mit à profit le court moment de stupeur de son vis-à-vis pour passer à l'action. Il se débarrassa du canon du vibreur d'un retrait du buste et se plaça de manière à rompre la distance de tir. L'Oltaïr réagit comme il l'avait escompté, en pressant convulsivement la détente de son arme. Les ondes percutèrent les pavés ou se perdirent dans la nuit. Le Vioter saisit l'homme par la taille, l'arracha du sol d'un puissant mouvement de hanche et le projeta de toutes ses forces par-dessus le parapet. Il utilisa ensuite son élan pour se placer entre Serpent et le troisième agresseur. Paniqué, celui-ci ne songeait même pas à braquer son vibreur sur ses adversaires. Il avait instinctivement reculé, constatant que le plaisir facile avait débouché sur une mare d'ennuis, admettant déjà sa défaite. Ses yeux exorbités allaient sans cesse de Rohel à Nazzya, dont le lance-lume éclairait en partie le visage et les seins. Il se souvint que le vibreur représentait un avantage indéniable dans ce genre d'affrontement, leva le canon long sur la jeune femme, plus dangereuse parce qu'armée, mais les gesticulations forcenées de l'homme en face de lui l'entraînèrent à changer d'avis.

Le Vioter esquiva les premières ondes en se jetant sur le sol et en roulant sur lui-même. Les rayons crépitèrent sur les pavés, une haleine brûlante lui lécha les épaules et la nuque. Il se rétablit sur ses jambes

quelques pas plus loin, lança un coup d'œil en direction du tireur et se prépara à essuyer une nouvelle salve. L'Oltaïr avait lâché son arme et, les deux mains plaquées sur sa gorge, il tentait de retirer le lance-lume qui lui avait traversé le cou. Nazzya avait gardé le bras tendu et le torse penché vers l'avant. Les gènes implantés par les biologistes du Chêne Vénérable la dotaient d'une vigueur et d'une précision exceptionnelles.

Serpent se précipita vers Petite-Ourse, qui n'avait toujours pas donné signe de vie. Il crut que le ciel avait exigé d'elle le même sacrifice que Cygne, Taureau et Lyre. Il la prit par les épaules et la retourna délicatement. Son sang se figea : éclairée par les lueurs des brasiers proches, une large plaie longeait les sourcils de la fillette. Puis il constata qu'elle respirait et, soulagé, essuya d'un revers de manche le sang de son front. Elle rouvrit les yeux, chercha visiblement à comprendre où elle se trouvait, lui adressa un pâle sourire de connivence, tenta de se relever, mais, même soutenue par Serpent, ses jambes refusèrent de la porter et elle dut s'asseoir sur le parapet en attendant de recouvrer ses esprits et ses forces.

Nazzya déchira un pan de sa robe et l'enroula autour de la tête de la fillette. Elle rajusta ensuite tant bien que mal son vêtement. Le Vioter récupéra le lance-lume planté dans la gorge de l'Oltaïr ainsi que les deux vibreurs disponibles. Il en remit un à la jeune femme qui vérifia spontanément la jauge du magasin d'énergie, un réflexe qui démontrait sa parfaite connaissance des armes.

Les combats contre ces trois Dévilliens l'avaient contrainte à recourir à ses implants génétiques et cette plongée dans ses mécanismes d'emprunt – elle n'utilisait, à la différence des Garloups, que des séquences ADN prélevées sur d'autres individus – l'avait de nouveau fragmentée. À chaque fois qu'elle serait placée dans ce genre de situation, elle rouvrirait la faille en elle, elle serait écartelée entre sa nature véritable et ses leurres génétiques, elle ne serait plus jamais cet être unique qui avait vu le jour sur H-Phaïst. Elle eut un goût d'amertume dans la gorge et, pour la première fois depuis que les Ulmans biologistes du Chêne l'avaient modifiée, elle eut envie de pleurer. Elle savait en outre que Rohel sortirait bientôt de sa vie, qu'il retrouve ou non la dame de ses pensées. Elle ne l'avait séduit que par l'intermédiaire des drogues psychodépendantes et elle souffrait qu'il ne l'eût pas reconnue en tant que femme à part entière. Elle enveloppa Petite-Ourse d'un regard perplexe : la fillette éveillait en elle des sensations confuses qui lui rappelaient sa propre enfance, sa propre innocence. Peut-être serait-elle le fil qui la relierait à son passé et la restituerait à sa dimension humaine ?

Ils attendirent que la petite Cælecte se fut remise de son étourdissement pour s'aventurer sur le parvis du palais. Rohel et

Nazzya encadrèrent les enfants et dégagèrent les crans de sécurité des vibreurs. Ils croisèrent des familles dévilliennes folles de terreur qui fuyaient devant le danger, portant de gros ballots d'où dépassaient des objets incongrus. Serpent vit immédiatement, à leurs vêtements, à leurs cheveux, à leur teint, qu'ils étaient cælectes mais il n'éprouva pour eux qu'une indifférence teintée de pitié. Ceux-là avaient renié le désert, le ciel, avaient bradé leur âme pour étancher leur soif de richesses et se livrer au plus sordide des trafics. Le Livre promettait une mort douloureuse à ceux qui se tournaient vers les idoles de pierre ou de fer. Des ondes tombaient en pluie autour d'eux, frappaient les arbres et les immenses dalles de pierre, fauchaient des hommes et des femmes qui s'effondraient sur le sol en lâchant leur ballot et en répandant autour d'eux les restes d'existences illusoires.

À plusieurs reprises, le petit groupe dut se cacher derrière un arbre en feu ou un tas de gravats pour laisser passer des Oltaïrs lancés à la poursuite des fuyards. Le palais devenait de plus en plus imposant, de plus en plus écrasant au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient. Ils discernaient, par l'entrebâillement des deux ventaux de bois du portail principal, des silhouettes qui s'agitaient entre les arcades du jardin intérieur. Ils s'engagèrent sans encombre sur le pont-levis dont la herse avait été retirée et qui n'avait pas été relevé depuis des lustres. De près, les tours d'angle semblaient se fondre dans la nuit. Les projecteurs mobiles, poussés par les courants d'air, ne flottaient pas assez haut pour éclairer les mâchicoulis et les tourelles.

Ils franchirent la porte et pénétrèrent dans le premier jardin en friche. Les herbes folles proliféraient sur les massifs, dans les allées ; les branches basses des arbres ployaient jusqu'au sol ; des frondaisons se calcinaient en craquant et en jetant des lueurs rougeoyantes. Le feu se communiquait à d'autres ramures, gagnait l'ensemble du jardin, commençait à lécher le bas des murs, les portes de bois. Le Vioter estima que le palais serait bientôt la proie d'un incendie généralisé et s'effondrerait lorsque les flammes auraient rongé les poutres, les chevrons, les colombages qui étayaient l'ensemble de la structure. Il ne leur restait qu'une poignée d'heures, cinq ou six, pour découvrir l'entrée du labyrinthe et défier les Garloups sur leur territoire.

Sept ans plus tôt, les émissaires du Cartel ne l'avaient pas reçu dans ce bâtiment mais dans une demeure isolée, extérieure à la ville. Il se souvenait avec acuité des moindres détails de l'entrevue, de la couleur des murs, de l'odeur particulière qui régnait dans la pièce, du visage bouleversé de Saphyr qu'on l'avait autorisé à voir au travers d'une vitre, de l'âpre négociation qui s'en était suivie. Il était parti de Déviel la mort dans l'âme à bord du vaisseau mis à sa disposition et avait mis le cap sur la Quinzième Voie Galactica.

Aujourd'hui, il ramenait le Mentral, l'objet de toutes les

convoitises, mais il n'avait aucune certitude sur l'existence de Saphyr, sur son propre avenir, sur le devenir de l'humanité. La chaleur de Lucifal débordait du cuir du fourreau et se répandait dans son corps. Il avait seulement gagné le droit d'affronter les êtres des trous noirs avec une arme venue d'un passé oublié.

Le gaz carbonique qui s'infiltrait dans leurs narines, dans leur gorge leur arrachait des quintes de toux. Une torche humaine fila devant eux en gémissant. Curieusement, les Dévilliens qui se battaient dans l'enceinte du palais ne songeaient pas à s'introduire dans les salles pourtant ouvertes, comme si la flambée de violence n'avait pas réussi à briser les barrières dressées par la peur ou le tabou.

Le Vioter et Nazzya lâchèrent quelques rafales d'ondes en direction d'hommes qui se rapprochaient un peu trop près avant de s'engouffrer dans une pièce par une porte-fenêtre dont les ventaux battaient régulièrement le chambranle. La salle n'était pas vide mais emplie d'hommes, de femmes et d'enfants qu'éclairaient par intermittence les lueurs de l'incendie et qui restaient parfaitement immobiles, comme gelés de l'intérieur.

CHAPITRE XIII

Ils traversèrent plusieurs pièces en enfilade, se frayant un passage au milieu de corps dont l'inertie les apparentait à des mannequins de cire. Aucune expression ne troublait les yeux de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants qui se tenaient dans une attitude implorante, les jambes et les bras légèrement écartés. On avait l'impression que la vie les avait quittés avec une telle brutalité que leur corps n'avait pas eu le temps d'entamer son processus de putréfaction. De vagues relents de boucherie et de produits chimiques de conservation se mêlaient à l'âcre odeur de brûlé diffusée par des courants d'air.

Aucun ornement, aucune décoration n'égayait les murs en pierre apparente. Les dalles inégales et grossières du sol accentuaient l'aspect rustique du bâtiment. Il y régnait un froid saisissant malgré la chaleur dégagée par l'incendie des jardins.

Contrairement aux usages en vigueur dans les palais gouvernementaux des autres planètes, qu'elles fussent dirigées par un roi, un dictateur, un chef religieux, un clan, une famille ou un président, le Cartel n'avait disposé aucune sentinelle devant les portes de l'édifice. Ces êtres pétrifiés en étaient les seuls occupants. Ils ressemblaient à une foule de courtisans congelés par un tyran cruel.

— J'ai peur, chuchota Petite-Ourse.

Nazzya lui pressa la main pour lui redonner courage. Elle-même, à qui les biologistes du Chêne avaient pourtant supprimé les inhibitions liées à la peur, ne se sentait guère rassurée au beau milieu de cette forêt humaine. Elle serrait nerveusement la crosse du vibreur mais ne parvenait pas à réprimer ses frissons.

Seul le bruit de leurs pas troublait le silence. Des colonnes lumineuses tombaient d'invisibles lucarnes, sculptaient des visages, isolaient parfois un massif de têtes au milieu d'une pièce plongée dans l'obscurité.

Ils franchirent ainsi une dizaine de salles avant de déboucher sur une sorte de vestibule entièrement désert. Des appliques magnétiques dispensaient un éclairage sale qui ornait d'auréoles ternes le plafond et le carrelage nus. Sur un mur se devinaient les vestiges d'une cheminée monumentale.

— Restez ici tous les trois pendant que je cherche le labyrinthe, proposa Rohel. Vous serez à l'abri.

— Je vous accompagne, protesta Serpent. Vous ne réussirez peut-être pas à trouver l'entrée.

— Et toi, tu le sauras ?

— Le ciel me le dira.

Le silence figeait les voix.

— Nous irons avec vous, intervint Nazzya. Il vaut mieux pour l'instant que nous restions groupés.

Le Vioter hocha la tête.

Ils découvrirent, se découpant sur le mur opposé, l'entrée d'un couloir étroit qui donnait sur une pièce sombre et peuplée, comme les précédentes, de statues humaines. Le froid et l'obscurité se faisaient de plus en plus denses, comme pour les dissuader de s'aventurer dans ce dédale de cauchemar. Petite-Ourse, transie jusqu'aux os, claquait des dents. La rumeur sourde de la ville livrée au pillage se glissait de temps à autre par les couloirs transversaux ou les portes monumentales.

Après avoir parcouru un long corridor en pente descendante, ils débouchèrent enfin sur une salle aux murs et au plafond escamotés par les ténèbres. La seule source de lumière provenait du couloir et soulignait, une vingtaine de mètres plus loin, les arêtes et les angles d'une estrade. Ils s'en approchèrent à pas prudents, aperçurent des fauteuils disposés en quart de cercle sur le plancher surélevé.

— Il y a des gens sur ces fauteuils, dit Petite-Ourse d'une voix mal assurée.

La fillette avait été la plus prompte à s'accoutumer à la pénombre et à distinguer les silhouettes assises sur les trônes. Rohel plongea la main dans l'échancrure de sa combinaison et referma les doigts sur la poignée de Lucifal dont la chaleur devenait de moins en moins supportable. Il dégaina l'épée et la dirigea vers la rangée de fauteuils. La lame étincelait, comme pétrie de lumière pure. Elle émettait un murmure musical à peine perceptible, une sorte de fredonnement qui semblait traduire sa joie profonde d'être confrontée aux adversaires pour lesquels elle avait été conçue. Elle avait attendu des siècles, des millénaires peut-être, ce moment où elle exécuterait la volonté de ses maîtres et justifierait son existence.

Elle brillait avec une telle force qu'elle emplissait une grande partie de la pièce, traquant les détails, révélant les quinze corps assis

sur les fauteuils et qui ne bougèrent pas, ni même ne clignèrent des paupières lorsque son éclat les frappa.

Six femmes et neuf hommes. Les uns vêtus de riches étoffes, les autres de haillons. Le plus âgé avait entre soixante-dix et quatre-vingts ans, le plus jeune à peine treize. Rohel reconnut parmi eux un Ultime du Chêne Vénérable ainsi qu'un moine abroïsien, reconnaissable à sa bure et aux mutilations de ses pieds. Il établit le lien avec pra Goln et comprit que les Garloups avaient investi les corps d'une ambassade de l'Eglise.

— Ils sont morts ? demanda Petite-Ourse.

— Vides plutôt, répondit Le Vioter. On dirait que les Garloups ont déserté leurs corps d'emprunt.

— Pourquoi ne sont-ils pas tombés de leur siège ? interrogea Nazzya. Un cadavre ne peut pas lutter contre la loi de la gravité.

— Peut-être tout simplement parce que les corps d'emprunt ne sont pas tout à fait des cadavres, que les Garloups ont découvert le moyen de suspendre le processus de décomposition des matières organiques. On dirait qu'ils restent prêts à servir, comme tous les autres qui peuplent les salles du palais. Les hommes utilisent bien des produits chimiques pour préserver leurs vêtements de l'usure du temps, les Garloups font sans doute la même chose avec leurs enveloppes de chair.

— C'est horrible ! cria Nazzya. Ils restent prisonniers entre les deux mondes, entre la vie et la mort.

— Le Livre dit que le corps doit être rendu à la terre pour que l'âme puisse accomplir son voyage, précisa Serpent. Ceux-là ne sont plus tout à fait ici ni tout à fait là-bas.

Le spectacle de ces corps figés sur les trônes les saisissait autant que la température glaciale qui semblait s'être encore abaissée depuis qu'ils étaient entrés dans la pièce.

Rohel se sentit soudain tiré vers l'avant. Il dut s'arc-bouter sur ses jambes pour ne pas être entraîné vers le fond de la salle. Il ne distingua aucun mouvement autour de lui. La lumière de Lucifal créait une bulle protectrice autour de lui, comme le soleil intérieur qu'une Parfaite lui avait appris à maîtriser sur la Lune Noire d'Agondange.

— Le ciel me dit que vous n'avez plus besoin de moi, déclara Serpent avec un pâle sourire. Vous n'avez qu'à vous laisser guider par votre épée. Nous vous attendrons ici.

— Nous devrions l'accompagner, dit Nazzya. Il pourrait avoir besoin de notre aide.

— Il a été choisi pour porter l'épée, pour affronter les ennemis ultimes de l'humanité, objecta le petit Cælecte. Nous risquerions d'être des entraves pour lui.

Elle n'insista pas, consciente que l'univers s'exprimait par la

bouche de cet enfant.

*

Les ténèbres reculaient devant Lucifal. Le passage était tellement étroit que les épaules de Rohel frôlaient les parois de pierre. Il continuait de descendre dans les profondeurs du sol, dévalait des escaliers qui s'entortillaient autour d'énormes piliers de pierre. Il passait parfois devant d'autres passages, d'autres escaliers, mais il ne marquait aucune hésitation, se laissant guider par l'épée et sa propre intuition. Il avait l'impression de former une entité unique, complète avec Lucifal, qu'elle se nourrissait de lui autant qu'il se nourrissait d'elle. Il longeait des murs interminables formés d'énormes blocs de pierre taillée. Des moisissures et des lichens jaunâtres proliféraient sous l'effet d'une humidité glaciale qui le pénétrait jusqu'aux os. Il apercevait de temps à autre de petits animaux à fourrure grise dont les yeux phosphorescents traçaient des paraboles silencieuses et fugaces sur le fond d'obscurité.

Au fur et à mesure qu'il progressait dans cet inextricable lacis, il rencontrait des difficultés grandissantes à combattre le découragement. L'affrontement promis avec les êtres venus des trous noirs se transformait en une errance sinistre dans les fondations d'un palais vieux d'une dizaine de siècles. Il avait beau se dire que les Garloups s'étaient justement retirés dans les profondeurs de la terre pour le contraindre à ce cheminement désespérant et saper sa détermination, il ne parvenait pas à chasser cette détresse qui l'affaiblissait. La lumière de l'épée semblait épouser le cours de ses propres pensés. Elle avait diminué d'intensité. Il ne voyait pas à cinq mètres devant lui. Elle avait besoin de la volonté de son maître pour exprimer sa pleine puissance, mais il avait l'impression de se vider de sa substance, de se désagréger dans les ténèbres de ce labyrinthe.

Il marcha encore un bon kilomètre, enfila des couloirs, dévala d'autres escaliers dans une atmosphère de plus en plus glaciale, certainement inférieure à moins vingt degrés centigrades. Ce n'était pas un froid ordinaire, hivernal – d'autant que les sous-sols des planètes conservaient en général une tiédeur constante – mais la température d'une zone de non-être, de non-vie.

Il prit subitement conscience que les Garloups n'avaient pas besoin de se manifester pour entamer le combat et une colère sourde lui incendia les entrailles. Il distingua une silhouette au bout du couloir, une ombre aux contours vaguement humains mais à la consistance vaporeuse. Il resserra sa prise sur la poignée de Lucifal, qui recouvra instantanément sa luminosité et éclaira le passage sur toute sa longueur. Il s'avança avec circonspection vers la silhouette, qui était

probablement le principe volatil et migratoire d'un Garloup. Elle s'opacifiait à mesure qu'il s'en rapprochait, elle semblait se vêtir de matière, elle éveillait en lui une haine farouche, une répulsion venue d'une zone condamnée de son inconscient.

Son immobilité avait quelque chose de déroutant, d'inquiétant. Rohel se remémora la vitesse d'exécution des Garloups et jugea qu'il devait prendre les devants, frapper sans lui laisser l'initiative, libérer le ressentiment qu'elle lui inspirait. Elle ressemblait à présent à un être taillé dans la matière brute, à une créature de terre et de pierre qui naissait entre des doigts invisibles et malhabiles. Il leva l'épée mais, contrairement à ce qui s'était passé lors des affrontements précédents, il eut l'impression que Lucifal restait inerte, qu'elle refusait d'engager le combat. La neutralité de son alliée eut pour effet de décupler sa colère. De toutes ses forces, il abattit la lame sur ce qui paraissait être le crâne de son adversaire. Le fer n'entailla pas la matière, plus dense encore que les alliages de métaux servant à la fabrication des vaisseaux interstellaires. Le choc faillit lui disloquer l'épaule.

Déséquilibré, il fut violemment projeté contre la paroi du couloir et bascula vers l'arrière. Il n'eut pas le réflexe de déplacer son centre de gravité, il s'effondra de tout son long sur le sol. L'épée lui échappa des mains, glissa sur les pierres usées et polies, s'immobilisa quelques mètres plus loin. Sa lumière n'était plus qu'un halo diffus évoquant l'œil myope d'un lampadaire enveloppé de brume. Étourdi par sa chute, Rohel se recula sans cesser d'observer la silhouette qui continuait de se transformer comme une image holographique accélérée. Elle commençait à prendre forme humaine : des orbites oculaires se creusaient au milieu d'un visage jusqu'alors à peine ébauché. Plus bas apparaissaient un relief qui préfigurait une arête nasale et un sillon révélateur d'une bouche.

La haine de nouveau submergea Le Vioter. Il s'approcha en rampant de l'épée et s'en empara. Sa poignée était désormais presque aussi glacée que l'air ambiant. Il ne comprenait pas pourquoi elle avait choisi ce moment pour le trahir, elle qui l'avait servi loyalement lors de ses premières confrontations avec les Garloups. Il la supplia intérieurement de lui accorder de nouveau sa puissance, sa chaleur, sa lumière, mais elle demeura insensible à ses prières et conserva sa neutralité. Elle était, en cet instant, une arme ordinaire, un instrument métallique déserté par l'esprit.

Fou de rage, Rohel dégagea le vibreur à ondes mortelles qu'il avait pris soin de glisser dans la ceinture de sa combinaison et pressa la détente. Les rayons à haute densité frappèrent la silhouette sous tous les angles mais ils ne provoquèrent aucune lésion, aucune brûlure sur son enveloppe rugueuse. Ils s'éteignaient même avant l'impact, comme

désactivés en vol. Le Vioter tira sans discontinuer. La crosse du vibreur, surchauffée, lui brûla la paume de la main et la pulpe des doigts.

Il perdait sa lucidité. Il était pourtant conscient de la stupidité de son comportement. Il savait que la solution se trouvait ailleurs, dans le retour au calme, mais, emporté par la haine, il ne pouvait pas se raisonner. Il finit par décharger entièrement le magasin d'énergie. La bouche du canon ne vomissait plus que des lignes ténues, ternes, dont les trajectoires allaient en s'infléchissant.

La silhouette poursuivait sa métamorphose. Les traits se précisaient, des cheveux surgissaient sur le crâne, les muscles se dessinaient sous la peau de plus en plus fine, des organes sexuels se formaient sous le ventre. Rohel eut l'intuition qu'une course de vitesse s'était engagée entre cette créature et lui, qu'il n'aurait aucune chance de survivre s'il laissait son étrange vis-à-vis aller jusqu'au bout de sa transformation. Il lui fallait trouver un moyen de le vaincre pendant qu'il en était encore temps. Il affrontait un adversaire bien plus redoutable que les deux ou trois Garloups rencontrés lors de ses pérégrinations – mais il ne connaissait pas assez les êtres de l'antespace pour juger de leurs véritables capacités.

Il jeta le vibreur, empoigna l'épée et se releva. Lucifal ne brillait pratiquement plus. Exténué, il esquissa deux pas vacillants en direction de la silhouette qui se dressait maintenant dans un clair-obscur diffus. Comme dans un rêve, il frappa de taille et atteignit son adversaire au niveau de la hanche. Contrairement à ce qui s'était passé quelques minutes plus tôt, la lame se ficha profondément dans le flanc offert. Il éprouva la puissance du choc, le métal contre l'os. Une douleur mordante lui coupa la respiration. Il eut l'impression d'avoir été lui même touché par le tranchant du fer, il sentit son propre sang et une partie de ses viscères s'écouler par la plaie béante. Un regard de côté ne lui désigna pas d'autre adversaire dans le couloir. Il porta la main à sa blessure mais ne palpa aucune plaie, aucun saignement. Il commença à douter de sa raison, à prendre peur, s'arc-bouta sur le manche de l'épée et parvint à la dégager du corps de son adversaire. Une fontaine pourpre jaillit par saccades hors de l'entaille mais, curieusement, il lui sembla que c'était lui-même qui se vidait de son sang.

Il lui fallait mettre fin à ce cauchemar, vite, ou il basculerait dans la folie, dans le néant. Le poids de Lucifal l'entraînait vers l'avant. Il serra les dents pour ne pas perdre connaissance, piqua l'épée vers la poitrine de la silhouette. La pointe glissa sur le sternum, se fraya un passage entre les côtes. Une douleur fulgurante se répandit aussitôt dans sa cage thoracique, comme s'il s'était porté le coup à lui-même. Il insista, tenta d'enfoncer la lame, de transpercer ce cœur issu de la

matière inerte et qui s'efforçait de battre. Il lui sembla que la lame appuyait sur son propre cœur, et la souffrance se fit si virulente qu'il relâcha la poignée, tomba à genoux et se recroquevilla sur lui-même. L'épée rebondit sur les pierres dans une succession de cliquetis. Elle ne brillait plus, comme recouverte des ténèbres environnantes.

Rohel attendait la mort, convaincu que l'autre allait se jeter sur lui pour l'achever. La douleur et son sentiment d'échec lui emplissaient la bouche d'un goût de cendres. Il n'était plus qu'une flamme qui s'éteignait peu à peu, un principe vital qui se dissolvait dans le néant. Il y avait un aspect inexorable dans cette annihilation, il n'avait même plus la force de gémir.

La voix de Serpent s'éleva tout à coup dans le vide.

« L'endroit où l'homme affronte les créatures issues de ses propres pensées… »

Cette phrase ne provoqua aucune réaction dans un premier temps, puis elle se fraya un chemin jusqu'à son esprit conscient. Il se redressa et, laissant à ses yeux le temps de s'accoutumer à l'obscurité, observa attentivement l'homme qui lui faisait face. Car c'était un homme à présent, un homme aux cheveux noirs et bouclés, aux yeux clairs qui le contemplaient avec une tristesse infinie. Une nouvelle onde de souffrance partit de son cœur et rayonna dans son corps.

Il eut besoin de temps pour se reconnaître. Il ne s'était jamais vu comme il se voyait à présent. Ses pensées avaient créé une réplique exacte de lui-même, façonnée par la haine. La fission avait engendré cette sensation d'écartèlement, cette rage. Elle était à la fois indispensable à sa propre existence et la source profonde de sa détresse. C'était elle qu'il avait inconsciemment cherché à combler pendant ces sept années passées à courir l'univers. Il ne trouverait pas la sérénité dans les bras de Saphyr, car lui seul pouvait résoudre son problème, s'accepter en tant qu'entité séparée, chassée d'un paradis perdu.

Il se souvint des paroles des Garloups. Ils se présentaient comme les fils maudits de l'humanité, ils n'étaient que les fruits pervers des pensées humaines.

Son double commençait à s'animer, comme si son énergie vitale se transvasait dans la créature qu'il avait engendrée. Que se passerait-il lorsque sa réplique l'aurait tué ? Elle boirait son âme, errerait à sa place dans un monde désespérant, poursuivrait éternellement un double introuvable, une fusion impossible ?

Un grand froid l'envahit. À bout de forces, il s'allongea sur le sol et cessa de lutter. Des larmes épaisses, brûlantes, jaillirent de ses yeux et roulèrent sur ses joues. Il coupa toutes les cordes qui le rivaient au monde des formes. Il acceptait de s'effacer, de disparaître, de laisser la place à cet être issu de lui-même. Il acceptait d'être séparé à jamais de

Saphyr, puisqu'ils ne pouvaient pas s'offrir mutuellement le bonheur, puisqu'ils détenaient chacun leur propre clef. Il se contenterait d'emporter son amour avec lui. Peut-être cela suffirait-il à l'empêcher d'être à jamais enseveli par l'oubli.

Pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentit en paix avec lui-même. Les Garloups n'avaient pas réellement besoin du Mentral pour passer sur les univers de matière. La formule du Chêne Vénérable n'était qu'une façon comme une autre – un peu plus radicale que d'autres – de pousser les hommes à se nier, de les empêcher de s'abreuver à leur source. Elle agissait comme les démons des légendes de certains mondes qui provoquaient des catastrophes naturelles afin de maintenir les peuples humains dans la peur, dans l'ignorance. Il ne connaîtrait jamais la fille qui devait naître de son union avec Saphyr et rendre leur souveraineté aux hommes, mais il avait la certitude qu'une fille – ou un garçon – se lèverait sur un autre monde et exhorterait l'humanité à retrouver sa véritable nature. La douleur de sa poitrine s'était estompée. Il acceptait d'échouer dans son entreprise, d'être l'homme par qui le malheur arrivait. Il n'en concevait aucune culpabilité, même si son éducation de princeps d'Antiter avait forgé en lui un sens aigu de la responsabilité. Il n'en voulait pas à son père, le seigneur Jehl, d'avoir éprouvé une fierté puérile lorsque les Grands Devins lui avaient annoncé que son troisième fils serait le prochain princeps d'Antiter. Il n'en voulait pas à dame Almia, sa mère, de l'avoir mis au monde avec une telle violence. Il avait fermé les yeux pour mieux se réconcilier avec lui-même, pour mieux se pardonner.

Un souffle tiède lui effleura la joue. Il attendit encore quelques minutes avant d'entrouvrir les paupières, goûtant avec volupté la paix qui baignait chacune de ses cellules. Il n'avait pas besoin de s'agiter pour se sentir relié à l'univers. Il était à la fois l'origine et la destination, le tout et ce corps dérisoire.

La chaleur, insistante, l'entraîna à rouvrir les yeux. Une lumière intense l'éblouit et il eut besoin d'une bonne minute pour s'apercevoir qu'elle jaillissait de Lucifal. Il chercha son double du regard mais le couloir était vide. Il ne ressentait plus la douleur ni la fatigue. Il s'empara de l'épée et se releva. Il devait maintenant poursuivre son chemin pour y livrer son dernier combat.

Les galeries se succédaient les unes aux autres, toutes conçues selon le même modèle, murs et voûte de terre étayés par des chevrons de bois, sol pavé de pierres plates. Des senteurs minérales paressaient dans l'air froid et figé. Rohel crut qu'il s'était perdu : il avait marché plus de dix kilomètres depuis son face-à-face avec son double et n'avait plus rencontré aucune forme de vie, pas même un de ces petits

rongeurs qui pullulaient dans les fondations du palais. Il se laissait pourtant guider par Lucifal, qui l'entraînait à chaque croisement dans une direction précise.

Au sortir d'une galerie particulièrement longue et tortueuse, il déboucha sur une vaste pièce. Les semelles de ses souliers claquèrent sur le sol directement taillé dans la roche. La lumière de l'épée grimpa à l'assaut des murs et dévoila une voûte de pierre à cinq clefs, un raffinement surprenant à de telles profondeurs. Lucifal émit à nouveau le fredonnement musical qu'elle avait fait entendre dans le vestibule du palais.

Il distingua une masse compacte et sombre au centre de la pièce, une vague sphère qui ressemblait à un agrégat de ténèbres. Il s'en rapprocha à pas lents, tous sens aux aguets, craignant une attaque surprise des Garloups.

— Bienvenue dans l'antre du Cartel, Rohel Le Vioter, tonna une voix.

Elle avait surgi du centre de la masse ténébreuse.

— Nous vous attendions, princeps d'Antiter. Nous nous doutions que vous franchiriez l'obstacle dressé par vos pensées. Nous nous doutions également que vous réussiriez à dérober le Mentral à l'Église du Chêne Vénérable.

— Je n'ai pas eu l'occasion de vous faire une démonstration de sa puissance, déclara Rohel sans cesser d'avancer.

— Ces stupides ecclésiastiques vous en ont empêché ! Ils croyaient naïvement nous abuser, ils ne sont parvenus qu'à retarder notre rencontre.

— Le Garloup qui s'est glissé dans le corps de pra Goln n'a rien fait pour arranger les choses.

— A-ad a cru agir pour le mieux mais, loin du Cartel, les pensées des premiers temps commettent parfois des erreurs de jugement.

— Qui êtes-vous exactement ?

— Vous le savez : nous sommes des pensées perdues, les enfants de la détresse humaine.

— Combien êtes-vous ?

— Nous sommes un principe capable de se diviser en autant d'entités que nécessaire. Capable de lever une armée de dix milliards de corps d'emprunt si le besoin s'en fait sentir.

— C'est pour ça que vous gardez tous ces malheureux dans les salles du palais ?

— Nos troupes. Toujours prêtes à servir. Nous avons bloqué le processus de décomposition des cellules. Les Dévilliens se battent pour nous fournir. Les marchands d'hommes ne se rendent pas compte qu'ils sont les premiers soldats de notre armée. Non seulement ils recrutent nos véhicules matériels, mais ils nourrissent notre principe

énergétique. Plus ils s'acharnent sur les leurs et plus ils nous grandissent.

— Pourquoi vous êtes-vous installés sur Déviel ?

— Ce labyrinthe présente d'intéressantes possibilités de concrétisation.

— Pourquoi vous êtes-vous acharnés sur mon peuple ?

— Le peuple de la Genèse était, comme son nom l'indique, le plus proche de la source. Le plus dangereux pour nous par conséquent. L'anéantir revenait à couper les humanités des étoiles de leur passé, de leur mémoire.

— Et la formule ? Comment comptez-vous l'utiliser ?

— Quelle importance ? Vous n'avez pas l'intention de nous la remettre, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas non plus l'intention de me remettre Saphyr d'Antiter.

— Nous n'aurions à vous confier que son squelette, princeps.

Ces quelques mots, prononcés avec un cynisme étudié, frappèrent Rohel comme un coup de poing et l'étourdirent pendant quelques secondes.

— Vous l'aviez deviné lors de notre dernière communication holographique : nous vous avons proposé un simple enregistrement de Saphyr d'Antiter. Elle s'est lassée de vous attendre et s'est laissée mourir au bout de six années de captivité.

— Vous mentez ! hurla Rohel.

— Cette femme a toujours été votre principale faiblesse, princeps. Sans elle vous n'auriez pas accompli ce périple. Sans elle vous n'avez plus de goût pour l'existence.

Il fixa intensément la masse sombre et discerna sur ses flancs de ténèbres des mouvements lents et tournoyants qui évoquaient des volutes de fumée. Puis, après avoir jugulé la colère effrayante qui montait en lui et risquait de nourrir le principe énergétique du Cartel, il leva Lucifal au-dessus de sa tête. Elle brillait d'un éclat flamboyant et son murmure résonnait comme un signal de combat.

— Vous n'aviez pas prévu, Garloups, que, même morte, Saphyr continuerait de me transmettre sa force. Elle m'envoie vous donner le baiser de lumière.

CHAPITRE XIV

Le Vioter avança sur la masse sombre qui parut se rétracter, se densifier. Ses lambeaux de colère et de tristesse le désertèrent comme des vêtements trop longtemps portés et dont la trame se serait brusquement dévidée. Il marchait d'un pas allègre vers son dernier combat, empli d'une sérénité qu'il n'avait éprouvée qu'en de très rares occasions. Il se sentait enfin libre, nu, dépouillé de tous ces conditionnements qui encombraient sa mémoire et gouvernaient son existence. Le chant de Lucifal résonnait comme une musique à la fois terrible et céleste dans ce caveau des profondeurs de Déviel.

Les Garloups avaient quitté leurs corps d'emprunt pour s'agréger et constituer une seule et puissante entité. Il se demanda par quel truchement ils faisaient entendre leurs voix. Dissimulaient-ils des prisonniers humains à l'intérieur de la sphère ?

— Une dernière fois, princeps, donnez-nous la formule…

— Une dernière fois, Garloups, remettez-moi Saphyr d'Antiter.

Il s'immobilisa à deux pas de la masse, observa ce concentré d'obscurité qui ressemblait à un trou de l'antespace – qui était peut-être une fenêtre ouverte sur le vide – mais il ne remarqua rien d'autre que de vagues circonvolutions qui évoquaient un ballet nuageux. Ils ne pourraient pas l'agresser physiquement puisqu'ils se présentaient sous leur forme immatérielle.

Ils se défièrent silencieusement pendant un temps qu'il aurait été incapable d'évaluer. La chaleur de l'épée contre le froid du néant.

— Nous sommes indispensables, dit soudain le Cartel. Nous sommes les forces de la division. Il n'y a pas de lumière sans ombre.

— L'ombre ne doit pas éteindre la lumière, répliqua Le Vioter. L'humanité m'a chargé de vous renvoyer d'où vous venez, dans le non-manifesté.

— L'humanité… Un grand mot pour décrire un ramassis de

créatures qui ne songent qu'à s'entre-tuer. L'humanité nous a elle-même ouvert les portes.

— Elle me demande maintenant de les refermer.

— D'où vous vient cette rage à défendre vos semblables ?

— Les hommes ont en eux la capacité d'évoluer, de retrouver le chemin des origines.

— Un optimisme touchant. De même, vous croyez sans doute que votre misérable bout de fer…

Le Cartel n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Lucifal poussa un long ululement et fondit sur la masse sombre, entraînant Le Vioter dans son élan. Un froid intense l'envahit au moment où la lame entra en contact avec la substance volatile. Ses centres nerveux, ses muscles s'engourdirent, et l'épée faillit lui échapper des mains. Il comprit qu'il ne devait à aucun prix être séparé de sa compagne. Sans elle il ne pourrait pas résister longtemps à l'action déstructurante des Garloups. Il resserra sa prise sur la poignée de Lucifal, qui frappa une deuxième fois. Son chant retentissait désormais avec la puissance d'un orchestre symphonique. La masse sombre s'enroulait autour de Rohel en écharpes sifflantes menaçantes. Les pensées des premiers temps, les principes de fission, de séparation, l'assaillaient, le pénétraient, le morcelaient. Elles avaient compris que l'épée ne serait rien sans l'homme et l'homme rien sans l'épée.

De nouveau, Rohel fut en proie à la haine, de nouveau il ressentit la souffrance de la dislocation, de nouveau il fut taraudé par la tentation du renoncement. Les Garloups exploitèrent immédiatement son fléchissement et la masse sombre se déplaça avec vivacité pour l'envelopper tout entier. Il plongea dans le sein d'une nuit éternelle. La lumière de Lucifal ne parvenait plus à repousser les ténèbres, aussi denses que de la suie. Son chant s'était transformé en un bruissement à peine audible. L'épée puisait sa force en lui, en sa propre détermination, mais il ne parvenait pas à maintenir sa cohésion, à cerner ses limites. Les Garloups isolaient chacune de ses cellules, le fragmentaient, une tristesse indicible l'accablait, l'affaiblissait, l'emportait.

Ressaisis-toi, Rohel.

Il reconnut instantanément ce chuchotement.

Saphyr. Elle traversait en pensée le vide insondable qui séparait les deux mondes, l'au-delà et l'univers des formes, elle le soutenait, elle l'encourageait, elle défiait l'espace et le temps.

Galvanisé, il se reconstruisit autour de ce frémissement, il se relia à lui-même, à son empreinte fondamentale, il redevint un être indivisible, souverain, il se souvint qu'il était le guerrier de l'humanité dans cet affrontement avec les forces de destruction. Lucifal se remit aussitôt à briller, à chanter, à frapper de taille et d'estoc dans la masse

sombre.

La tentation du renoncement l'effleura à plusieurs reprises, à chaque fois que les Garloups détectaient une de ses failles et s'y engouffraient avec avidité. Mais la voix de Saphyr, qui continuait de vibrer en sourdine, lui servait à la fois de fil conducteur et de refuge. Il surmontait sa lassitude, repartait au combat, chantait, brillait et brûlait avec Lucifal.

La sphère sombre perdait peu à peu de sa densité et les agressions des Garloups se faisaient moins virulentes. L'épée buvait leur principe volatil et dissolvait leur agrégat. Elle se faisait paradoxalement de moins en moins lourde, comme si le fait d'absorber une telle quantité d'énergie de fission annihilait sa propre densité. Elle n'était pratiquement plus qu'un rayon de lumière pure. Seule la poignée conservait le minimum de rigidité qui permettait à Rohel de la manier.

— Maudis sois-tu, Rohel Le Vioter.

La voix du Cartel s'était muée en un filet sonore à peine audible, un peu comme une communication holographique perturbée par un orage magnétique. Rohel distinguait à présent des formes au milieu des volutes grises de plus en plus éparses. Trois silhouettes, un homme, une femme, un enfant, se tenaient au centre de la sphère dans l'attitude caractéristique des organismes d'emprunt, bras et jambes légèrement écartés. Le Cartel s'était servi de leurs cordes vocales pour communiquer avec lui. Il entrevit une forme allongée un peu plus loin.

— Tu ne reverras jamais Saphyr.

— Elle vit en moi pour l'éternité ! cria-t-il. Vous n'avez pas réussi à me séparer d'elle, Garloups.

Et animé d'un regain de vigueur, il se projeta corps et âme dans la lame resplendissante qui se lançait à l'assaut des vestiges du Cartel.

Un silence paisible régnait maintenant sur le caveau. Exténué, Rohel était tombé à genoux et avait reposé Lucifal sur le sol. Il avait fallu que l'homme et l'épée restent parfaitement soudés pour repousser l'ultime attaque des Garloups. Elle ne brillait presque plus, comme neutralisée par les forces de destruction contenues dans sa lame, mais elle avait accompli sa tâche, elle avait repoussé les pensées des premiers temps dans l'antespace. Ses lueurs mourantes effleuraient les trois corps pétrifiés et la mystérieuse forme allongée qui semblait être une boîte oblongue aux parois de verre.

Rohel resta un long moment recroquevillé sur lui-même, reprenant son souffle, reconstituant peu à peu son individualité malmenée par l'affrontement avec le Cartel. Une douleur sourde vibrait en lui, enracinée dans le souvenir de Saphyr. Les syllabes du Mentral se pressaient dans sa gorge, qui saisiraient la première opportunité de

répandre la mort et la désolation. La formule était désormais la gardienne vigilante de son âme. Devant lui s'ouvrait une route qui ne débouchait sur nulle part. Il était encore trop tôt pour prendre une décision, mais il lui faudrait quoi qu'il en soit retourner sur Antiter pour rejoindre son peuple formé des sept tribus de l'Arcanoa.

Lucifal jeta tout à coup un éclat aveuglant qui emplit tout le caveau et révéla les dentelles de pierre de la voûte. Les vêtements des trois corps d'emprunt étaient aussi disparates que leurs caractéristiques physiques. La femme avait une peau mate, des cheveux noirs et lisses, une grossière robe de laine similaire à celle de Petite-Ourse. Les cheveux blancs, clairsemés, et les rides profondes de l'homme vêtu d'un strict costume anthracite dénotaient un âge avancé. Les paupières de l'enfant tombaient comme des rideaux amidonnés sur ses yeux en forme d'amande. Les Garloups avaient eu cet avantage sur les hommes de ne faire aucune distinction d'âge, de sexe ou de race.

Le regard de Rohel échoua sur la boîte de verre et distingua un corps allongé entre les parois transparentes. Inexplicablement, son rythme cardiaque s'accéléra et son sang frémit dans ses veines. Il se releva et se dirigea d'une démarche mal assurée vers le sarcophage.

C'était une femme, vêtue d'une ample robe bleue dont les plis tapissaient le bas des parois et le fond de verre. Ses cheveux ambrés ruisselaient sur ses épaules et s'écoulaient jusqu'à ses hanches. Leurs reflets dorés contrastaient avec la blancheur de ses mains croisées sur sa poitrine.

Il sut, bien avant de découvrir son visage, qu'il avait enfin retrouvé Saphyr. Ses traits paisibles, sereins, son extrême pâleur et son immobilité indiquaient que la vie l'avait désertée. Bouleversé, il fixa jusqu'au vertige sa poitrine dans l'espoir insensé de la voir se soulever. Il s'accroupit prés du cercueil, souleva le couvercle de verre, passa le bras à l'intérieur, effleura délicatement les lèvres de la jeune femme. Elle était glacée mais elle n'avait pas cette apparence désespérante des corps d'emprunt. Elle n'avait jamais été investie par un Garloup, elle avait conservé jusqu'au bout son intégrité de femme. Sa surprenante conservation – surprenante dans la mesure où le Cartel lui avait affirmé qu'elle était morte depuis plus d'un an – était probablement liée à ses pouvoirs de féelle.

Il résista à la tentation de s'allonger sur elle et d'attendre que la mort vienne à son tour le chercher. Des détails restaient à régler avant de la rejoindre. D'abord aider Serpent, Petite-Ourse et Nazzya à quitter le palais et les déposer dans l'endroit où ils souhaitaient s'établir, rejoindre ensuite Antiter et élaborer un système de gouvernement à la fois fiable et évolutif pour son nouveau peuple.

Il ramènerait le corps de Saphyr sur son monde natal et décréterait

des funérailles planétaires. Ce serait sa première – sa dernière ? – décision de princeps.

Longtemps les sanglots l'empêchèrent de se relever. La lumière de Lucifal s'éteignait peu à peu et l'obscurité envahissait à nouveau le caveau, une obscurité paisible, fluide. La température restait agréable et constante.

Rohel tourna la tête en direction de l'épée. Elle s'effaça dans un dernier sursaut lumineux, comme absorbée à son tour par les ténèbres. Elle disparaissait après avoir rempli son rôle, elle retournait auprès des dieux ou des êtres d'un autre âge qui l'avaient façonnée.

Rohel glissa les bras autour des épaules et de la taille de Saphyr et la souleva de son cercueil. Marchant à l'aveuglette, il peina à la porter dans les fondations du palais. Son épuisement et son chagrin le contraignaient à de fréquentes haltes. Il parcourut les galeries, les escaliers et les couloirs au hasard, se concentrant uniquement sur le mouvement de ses jambes. Le sol régulier et l'enduit lisse des parois l'avertirent qu'il se rapprochait du palais. Il dérangea des rongeurs qui le fixaient un long moment de leurs grands yeux de nyctalopes avant de se disperser à son approche. Le poids de Saphyr lui tétanisait les bras. Le contact prolongé de leurs deux corps ravivait des souvenirs d'étreinte et générait une chaleur bienfaisante.

Quelque chose lui effleurait régulièrement le cou, les cheveux de Saphyr sans doute. Une caresse à laquelle il ne prêta d'abord aucune attention, puis, comme elle se faisait insistante, il s'arrêta, cala le corps contre sa cuisse relevée, libéra son bras engourdi et examina le visage de la féelle. Ses cheveux ne pouvaient en aucun cas lui frôler le cou puisque, tirés vers l'arrière, ils flottaient dans le vide ou se coulaient dans les plis de sa robe.

Il resta quelques instants interdit puis, voulant en avoir le cœur net, il posa la pulpe de son index entre la lèvre supérieure et le nez de Saphyr. Il lui sembla percevoir un souffle lent et régulier. Il pensa d'abord que son inconscient, comme le manich du désert, créait des illusions sensorielles. Les paroles de Serpent remontèrent à la surface de son esprit : « Le labyrinthe des pensées créatrices… Les créatures issues de ses propres pensées… »

Se pouvait-il que le labyrinthe eût le pouvoir… d'exaucer les désirs ?

Il s'accroupit, calma sa respiration et se pencha sur la poitrine de Saphyr. Il entendit ses propres systoles, précipitées, chaotiques, puis il discerna un autre battement, lent, ténu… Le doux bruissement d'un cœur qui s'éveillait à la vie.

— Enfin ! s'écria Serpent. Nous nous apprêtions à partir.

Les deux Cælectes et Nazzya avaient déniché une bulle lumineuse

dont ils avaient activé le mécanisme d'éclairage et qui flottait quelques mètres au-dessus de l'estrade.

— C'est elle la femme qu'ils vous avaient enlevée ? demanda le garçon en désignant Saphyr d'un geste de la main.

Le Vioter acquiesça d'un hochement de tête. Il remarqua la crispation des traits de Nazzya.

— Est-ce qu'elle est vivante ? insista Serpent.

— Son cœur bat, elle respire, mais elle n'a pas encore repris connaissance.

— Et votre épée ?

— Elle s'est… retirée après le combat.

— Votre victoire montre que le vieux Drago ne s'était pas trompé.

— Comment sais-tu que nous avons vaincu ?

Le Cælecte pointa l'index sur les trônes de l'estrade, désormais vides.

— Les corps sont tombés. Ils ne sont plus régis par la loi des Garloups. Leur âme peut enfin entreprendre le voyage.

Petite-Ourse s'approcha de Rohel et contempla le visage détendu de Saphyr.

— Elle est belle, dit la fillette. Elle ressemble à la magicienne de la grande oubaq des royaumes célestes.

— Idiote ! fit Serpent. Tu ne l'as jamais vue.

La fillette leva la tête et le dévisagea avec impertinence.

— Oh toi, tu ne sais voir que le ciel !

Sortir de l'ancien palais impérial d'Ersel ne fut pas difficile. Il leur suffit de franchir les pièces qu'ils avaient parcourues à l'aller. Serpent, qui avait agrippé la poignée de la bulle éclairante, ouvrait la marche. Ils gravissaient parfois des monticules de corps qui, comme les quinze hommes et femmes de la salle des trônes, avaient naturellement renoué avec les lois de la gravité et de la décomposition. La puanteur des cadavres dominait les effluves de bois brûlé qui flânaient encore dans l'air tiède. Contrairement aux prévisions de Rohel, l'incendie ne s'était pas étendu et le palais était resté intact. Il guettait les premiers signes d'éveil de Saphyr, mais elle gardait pour l'instant les yeux clos, comme plongée dans un profond coma. Il se demandait si elle n'avait pas volontairement ralenti ses fonctions vitales pour empêcher les Garloups de l'utiliser comme monnaie d'échange. Lui-même avait eu recours à ce genre de procédé pour se sortir de situations difficiles, mais jamais il n'aurait pu se maintenir en catalepsie pendant plus d'un an. Non seulement il aurait risqué d'endommager grièvement ses organes vitaux, mais il aurait été incapable de programmer son retour à la vie.

Si le palais n'était peuplé que de cadavres, une foule dense, braillarde, bien vivante se pressait dans le jardin. Larme se levait à l'horizon et habillait les arcades et les tours d'angle d'un gris sale. Des hommes et des femmes brandissaient des vibreurs et criblaient de traits étincelants la lumière maladive du petit jour. Il régnait à la surface d'Ersel une atmosphère de joie qui contrastait étrangement avec les règlements de comptes et les atrocités de la veille.

Tous les regards se tournèrent vers Rohel, Nazzya et les deux enfants lorsqu'ils se présentèrent à la porte du bâtiment.

Un homme de haute stature aux cheveux blonds et ras se fraya un passage parmi la multitude et s'avança vers le petit groupe. Son visage n'était pas inconnu à Rohel mais il ne parvenait pas à lui associer un souvenir précis. Son treillis de combat lui donnait une allure martiale qu'accentuaient ses larges épaules et ses mâchoires carrées.

— Je ne pensais pas vous revoir, princeps.

Rohel se remémora une tête holographique, une conversation avec le technicien de l'astroport d'Ersel.

— Vous avez bafoué les règles de l'espace en bombardant mon vaisseau, dit-il d'une voix posée.

— Pas moi, princeps, mais les agents d'une Église infiltrés dans nos services. Je suis Ergün Wainer, un des chefs de la résistance dévillienne. Je n'aurais pas pris le risque stupide de détruire votre vaisseau et d'éveiller sur moi les soupçons. J'avais prévu de vous laisser atterrir et de vous neutraliser au sol. Me direz-vous maintenant ce que vous veulent les monstres du Cartel ?

— Je devais leur remettre une arme secrète en échange de cette femme.

Ergün Wainer se frotta le menton. La crosse de son vibreur à ondes mortelles dépassait de sa large ceinture de cuir.

— La vie d'une femme contre des milliards d'autres vies ? gronda-t-il. Nous n'avons pas la même conception du devoir, princeps.

— Elle est plus importante à mes yeux que tout l'univers recensé, répartit Le Vioter d'un ton sec.

— Vous leur avez remis leur arme puisque vous avez récupéré la femme.

— Je disposais d'une autre arme. Une arme idéale contre ce genre d'adversaires.

— Vous disposiez, dites-vous. Est-ce à dire que…

Rohel marqua un petit temps de silence avant de répondre, avec un large sourire :

— Le Cartel est hors d'état de nuire.

Les yeux gris du chef de la résistance s'écarquillèrent. Les visages s'étaient figés autour d'eux. La foule attendait maintenant le compte rendu de l'entretien pour savoir si elle devait se réjouir ou se

disperser.

— Nous avions prévu de donner l’assaut aujourd’hui, reprit Ergün Wainer. Après avoir nettoyé Ersel de toutes ses bandes de marchands d’hommes. Notre intention était d’abord de couper le Cartel de ses fournisseurs avant d’investir le palais et…

Des braises soupçonneuses s’allumèrent dans son regard.

— Bordel, vous êtes peut-être en train de nous raconter n’importe quoi pour sortir vivant de ce jardin, princeps !

Une rumeur sourde parcourut la multitude comme une vague à la violence contenue.

— Envoyez quelques-uns de vos hommes vérifier, proposa Rohel. Ils ne trouveront dans ces murs que des cadavres.

— Que font ces deux Cælectes avec vous ?

— Ils m’ont rejoint dans le désert après le naufrage de mon vaisseau. Leur aide m’a été précieuse.

Ergün Wainer désigna Nazzya d’un mouvement de menton.

— Et elle ? D’où sort-elle ?

— Elle appartenait au service secret de cette Église à laquelle vous faisiez allusion. Elle s’est retournée contre ses maîtres.

D’un geste du bras, le Dévillien rétablit le silence dans les rangs de ses partisans.

— Nous allons contrôler vos informations, princeps. Le plus dur sera de trouver des volontaires pour s’aventurer dans cet endroit de malheur.

— Nous y sommes entrés et nous en sommes sortis.

Rohel sentit à cet instant la brûlure d’un regard sur sa joue.

Saphyr avait ouvert les yeux et le contemplait en souriant.

*

L’astroport avait été pavoisé aux couleurs d’Ersel – le vert de l’espérance et le rouge de la reconquête –, et d’Antiter, le blanc et l’or. Les moteurs du vaisseau à propulsion hypsaut tournaient à faible régime. Le nouveau gouvernement dévillien, un collège formé des dix chefs de la résistance, avait réquisitionné un appareil d’une compagnie privée pour permettre au princeps d’Antiter et à son épouse, dame Saphyr, de regagner leur monde. Rohel leur avait promis de renvoyer le vaisseau avec à son bord une ambassade chargée d’établir des liens officiels avec Déviel.

Saphyr avait eu besoin d’une décade pour se remettre de son coma volontaire. Elle avait recouvré l’usage de la parole le troisième jour et sa motricité le septième. On les avait logés, en compagnie de Serpent, Petite-Ourse et Nazzya, dans une aile d’un luxueux hôtel du centre-ville où le nouveau gouvernement avait établi ses quartiers

provisoires. On avait projeté de raser l'ancien palais impérial, de combler ses fondations avec du béton renforcé et de bâtir à son emplacement un mausolée dédié aux innombrables victimes des Garloups. Quelques-uns de ces derniers subsistaient dans l'univers, dissimulés dans les corps de tyrans ou de chefs religieux. On avait décidé de prévenir tous les gouvernements des planètes recensées afin d'identifier et de pourchasser impitoyablement les derniers êtres de l'antespace.

Les dix membres du gouvernement collégial s'étaient alignés devant la passerelle. Plus loin, les soldats de l'armée dévillienne s'efforçaient de contenir l'énorme foule qui se pressait autour des pistes de l'astroport.

— Bon voyage, princeps, dit Ergün Wainer en serrant vigoureusement la main de son vis-à-vis.

— Tous deux, nous avons à reconstruire notre monde. Vous recevrez bientôt la visite de la délégation d'Antiter.

Rohel avait refusé les vêtements d'apparat que lui avaient proposés les nouveaux chefs du protocole, optant pour un sobre uniforme blanc. Saphyr avait passé une robe d'un bleu vif parfaitement assortie à la blancheur de sa peau, à l'ambre de sa chevelure et à l'aigue-marine de ses yeux.

Rohel pressa longuement Serpent et Petite-Ourse.

— Vous viendrez me rendre visite ?

— Je ne sais pas si j'aurai le temps, répondit Serpent. Le collège m'a demandé d'apprendre aux Dévilliens à lire le ciel.

— Et moi je retourne dans le désert avec Nazzya, dit Petite-Ourse. Je veux vivre à Canis Major jusqu'à la fin de mes jours.

Nazzya se recula et se détourna pour abréger les adieux. Rohel n'insista pas, convaincu qu'elle trouverait la paix auprès de la fillette et dans le cœur de ce désert doublement présent dans ses gènes h-phaïstins et samiri.

Saphyr et Rohel s'avancèrent main dans la main sur la passerelle flottante et, sans se retourner, marchèrent jusqu'au sas principal du vaisseau. La voix aigrelette de Petite-Ourse domina le grondement assourdi des moteurs d'extraction.

— Adieu !

*

Saphyr entra dans la cabine de pilotage et se plaça devant la baie vitrée. Rohel la rejoignit après avoir programmé l'hypsaut – un seul bond était nécessaire pour atteindre Antiter –, la saisit par les épaules et la serra délicatement contre lui.

— J’ai connu d’autres femmes…

— Chaque femme que tu as connue te maintenait en vie et te rapprochait de moi, murmura-t-elle sans se retourner.

— Sans toi, sans tes communications télépathiques, je ne serais pas arrivé jusqu’à Déviel.

— Sans ta force, je n’aurais pas eu le courage de survivre.

— Tu aurais pu ne jamais revenir de ta catalepsie.

— Il fallait qu’ils me croient morte. Ils étaient désemparés devant mon corps. Leur stratégie s’effondrait comme un château de cartes. Ils ont réagi comme je l’escomptais. Ils ne m’ont pas enterrée ou brûlée, ils m’ont descendue dans ce caveau. Ils pensaient que je pouvais leur être utile à l’état de cadavre.

— Ils auraient dû se douter que tu n’étais pas morte puisque tu ne te décomposais pas.

— Ils trouvaient normal que certains humains échappent aux lois humaines.

— Je n’ai jamais eu l’intention de leur donner le Mentral.

— Tu aurais pu faiblir si tu m’avais vue vivante. J’espérais que tu aurais suffisamment de foi pour m’arracher à la mort. Et c’est ce que tu as fait, Rohel : tu as cru en toi, en ton pouvoir.

Elle se retourna et le contempla avec une étrange ferveur. Le vaisseau effectua son hypsaut et les étoiles se mirent à tourbillonner dans le ciel.

— J’ai envie que tu me chantes quelque chose.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et lui donna un baiser fougueux qui appelait d’autres jeux amoureux. Puis elle entrouvrit la bouche et, sans effort apparent, elle laissa échapper de sa gorge une voix d’une pureté cristalline et chargée d’une émotion intense. Porté par le chant d’extase de sa bien-aimée, grisé par l’hypsaut, il guetta l’apparition de la petite planète bleue qu’il avait quittée sept années plut tôt.

ÉPILOGUE

« En l'an de grâce 22 526, effectua son premier miracle Livia, fille du princeps Rohel Le Vioter et de la féelle Saphyr d'Antiter, à l'époque très tendre et très étonnante de sept ans.

Partit d'Antiter à l'âge de quinze et erra de monde en monde dans le but très noble d'apprendre aux humains disséminés dans l'espace à reconnaître leurs pensées comme créatrices de leur vie.

Restaient force Garloups entre la Première et la Seizième Voie Galactica : vers le temps de ses vingt ans, Livia débusqua le dernier d'entre eux dans le corps de Gahi Balra, Berger Suprême du Chêne Vénérable. Ainsi fut dissoute puissante Eglise qui tint des milliards et des milliards d'hommes en très grande souffrance, ainsi furent détruits fours à déchets et autres instruments de torture dont abusèrent fras missionnaires, ainsi s'effondrèrent dogmes d'IDR El Phase, ainsi se ranimèrent religions et cultes primitifs, ainsi se déclarèrent force révoltes de peuples opprimés et se nouèrent nouvelles alliances entre pouvoirs temporels et spirituels.

Ainsi changea l'univers recensé.

Docteur Sibolien Frank, historien, soutint qu'Antiter fut composé des mots contractés « Antique » et « Terre », et donc qu'icelle fut première de toutes dans l'histoire des humanités. À preuve de ses dires, le peuple d'Antiter était jadis appelé peuple de la Genèse. Affirma également que le nom du princeps Rohel Le Vioter signifiait « qui vient de la vieille terre », et qu'en conséquence il était légitime qu'Antiter occupât la première place dans la chronologie et hiérarchie des mondes recensés.

À l'âge de soixante ans, Livia tint discours avant de se retirer en lieu secret : « Rendez un éternel hommage à mon père et à ma mère. Sans eux vous ne seriez plus. Souvenez-vous que les Garloups cherchent sans cesse une voie pour passer sur cet univers de matière. N'oubliez jamais que vous êtes seul souverain en votre royaume… « Ainsi s'accomplit la prophétie des Grands Devins. »

Fragment de *l'Encyclopédie des mondes recensés.*

FIN TOME III